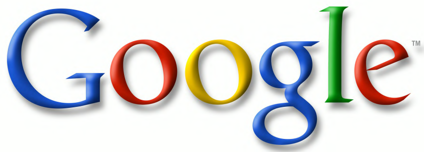
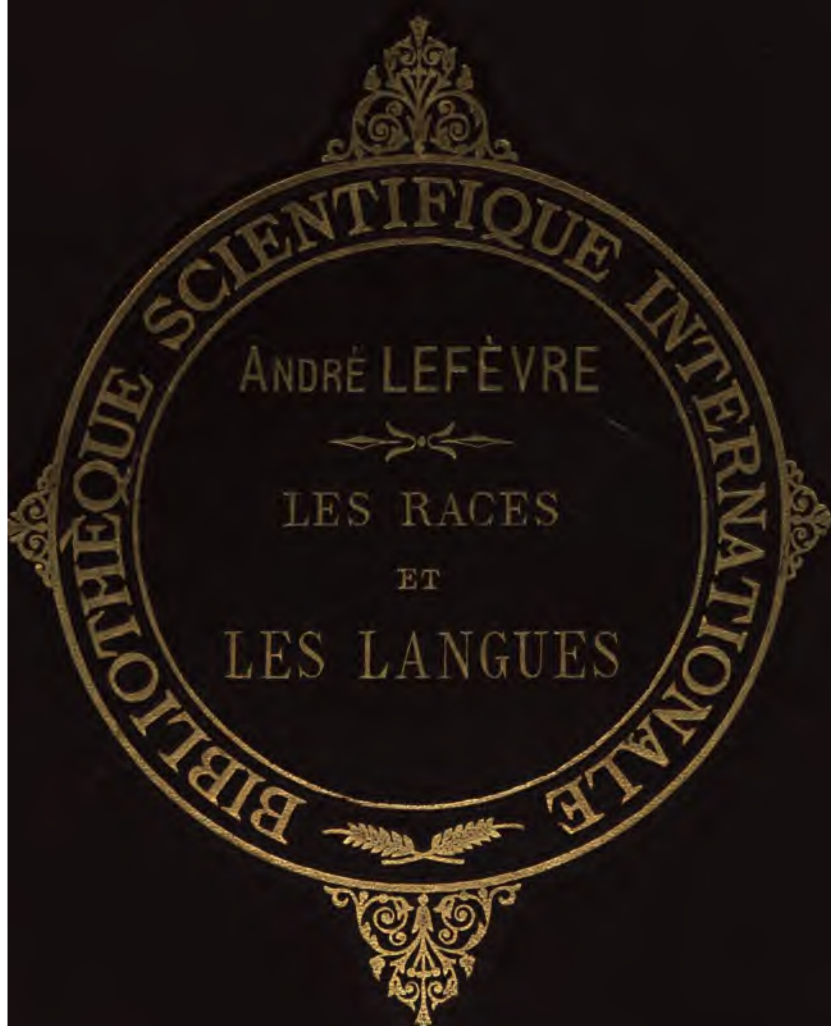



BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE
ANDRÉ LEFÈVRE
LES RACES
ET
LES LANGUES

BIBLIOTHÈQUE
SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉM. ALGLAVE

LXXVI

AUTRES OUVRAGES DE M. ANDRÉ LEFÈVRE

Études de Linguistique et de Philologie. In-18.
Religions et Mythologies comparées. In-12, 2ᵉ édition.
Dictionnaire des Sciences anthropologiques (Partie mythologique). In-18.
La Religion. In-18.

(Voir, page 305, la liste complète des autres ouvrages du même auteur.)

COULOMMIERS. — Imp. PAUL BRODARD.

LES RACES

ET

LES LANGUES

PAR

ANDRÉ LEFÈVRE

Professeur à l'École d'Anthropologie de Paris



PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1893



LES LANGUES ET LES RACES

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉVOLUTION LINGUISTIQUE

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

La méthode évolutive. — Opinions anciennes et modernes sur l'origine du langage articulé. — Les éléments phoniques : voyelles; semi-voyelles; explosives ou consonnes pures. — Longue indécision entre les gutturales, les dentales et les labiales. — Les quatre stades linguistiques : monosyllabisme, agglutination, flexion, analytisme, — répondent, originairement, à des aptitudes intellectuelles différentes.

Durant de longs siècles, le principal souci de l'homme a été de s'isoler dans l'univers, d'établir entre le « dieu tombé » et le reste des vivants une ligne de démarcation d'autant plus infranchissable que sa vanité écartait de parti pris les jalons intermédiaires.

Les Montaigne et les La Fontaine, les Georges Leroy et les La Mettrie, philosophes sceptiques ou naturalistes observateurs, qui, sans aller au fond des choses, notaient chez les bêtes la mémoire et le raisonnement, les affections, les rapports sociaux, les rudiments des arts et des industries, semblaient tous infectés à quelque degré de ce qu'on nomme encore, par antiphrase, le mauvais esprit. Ils étaient suspects à l'orthodoxie des religions et des préjugés. Linné lui-même s'est repenti d'avoir classé l'homme, en avant des singes, dans l'ordre des primates. Cependant, après avoir vu tomber tour à tour les barrières élevées par

la géologie, par l'anatomie et même par la psychologie officielles. l'homme, bon gré mal gré, se résigne à être le premier des mortels.

Une doctrine, fort ancienne, mais qui seulement depuis quarante ans affronte la double épreuve de l'expérience et de l'expérimentation, la doctrine évolutive et transformiste, est venue renverser les méthodes. Elle observe les différences, mais elle cherche les rapprochements. Elle abandonne la stérile comparaison des termes extrêmes; elle renonce au plaisir facile de confronter à la fourmi, au chien, à l'éléphant ou au gorille l'*homo sapiens*, l'homme moderne et civilisé. Elle fait d'autant mieux ressortir l'immensité des progrès accomplis par le moins imparfait des mammifères, qu'elle en saisit, non la cause, mais le point de départ. Sans doute, elle ne répond pas à l'insoluble question : pourquoi y a-t-il quelque chose? mais une fois constatée l'existence de ce quelque chose, elle en restitue la genèse. De proche en proche, de couche en couche, elle retrouve et rattache les anneaux épars enfouis dans les profondeurs du passé. Elle développe — ce qui est le seul et vrai sens du mot expliquer — l'enchaînement certain ou probable des transitions lentes qui ont conduit l'homme à une distance prodigieuse de l'animalité. C'est ainsi qu'elle substitue aux vains regrets d'une grandeur perdue le légitime orgueil d'une grandeur conquise.

Cette doctrine, cette méthode, nous la prenons pour lumière et pour guide en ces champs presque illimités de la science du langage.

Quelques régions de ce domaine ont été, de nos jours, explorées avec une admirable sagacité; et quand nous toucherons à ces découvertes du génie moderne, nous n'aurons vraiment qu'à relever des faits avérés, quoique trop peu connus encore. Ici, dans ces préliminaires, une plus grande initiative nous est imposée par la confusion des doctrines.

Sur un seul point, et à condition de ne point trop presser les termes, l'accord paraît complet, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, entre les esprits les plus naïfs et les raisonneurs les plus subtils : « Le langage articulé est, avec l'usage du feu, l'attribut caractéristique de l'homme ». Ajoutons quoi que ce soit à cette formule, et nous nous heurtons à des contradictions, soit spécieuses, soit fondamentales.

L'homme pense-t-il parce qu'il parle? Parle-t-il parce qu'il pense? Ce dilemme, controversé, ne vaut pas l'encre qu'il a coûté.

Si l'on entend par pensée l'impression plus ou moins durable laissée dans le cerveau par la sensation, et le raisonnement plus ou moins conscient qui motive l'acte consécutif à l'impression, il est évident que la pensée est antérieure au geste vocal qui la traduit.

Si la pensée devient un travail cérébral indépendant de l'impression présente, opérant sur des signes sonores conservés par la mémoire, raffinés par l'écriture, exprimés ou sous-entendus, substitués aux sensations que recueille le souvenir et que l'abstraction analyse, — il est non moins évident que la parole est non seulement l'instrument, mais encore la forme et la condition de la pensée. Nous verrons, en outre, qu'il existe des stades intermédiaires entre la pensée brute et la pensée élaborée, entre certains langages et la parole articulée.

Quant à la seconde question, elle est encore plus mal posée que la première. L'homme ne parle pas parce qu'il pense. Il parle, parce que l'appareil laryngo-buccal communique d'une façon quelconque avec la troisième circonvolution frontale. C'est ce lien matériel qui est la raison d'être du langage articulé.

Nombre d'esprits très distingués, éminents, ont pensé et aiment encore à croire que l'homme a toujours possédé le langage articulé, voire même les parties du discours. La légende de l'Adam nomenclateur n'a pas peu contribué à entretenir cette croyance, commode autant qu'insoutenable. Disons tout de suite, pour placer les deux thèses en présence, que d'autres autorités non moins respectables ont toujours considéré le langage comme une conquête de l'homme, et que les études des linguistes ont définitivement consacré les intuitions antiques.

La croyance, assez répandue, à une origine divine du langage est l'un des arguments, bien faibles, allégués ou acceptés par les partisans de la première théorie. Tout d'abord, il ne vaut ni plus ni moins que le prétendu consentement universel si cher aux dévots et aux déistes dans l'embarras. Et nous l'écarterions, sans plus y insister, s'il ne reposait sur une confusion qu'il peut être utile de percer à jour.

Les anciens attribuaient volontiers l'invention et le don du langage à quelque dieu spécial ou national, Tauth, Viracocha, Oannès, Jahvé, c'est-à-dire à des hommes surhumains, à peu près bâtis comme eux-mêmes, doués d'un gosier et d'une bouche. C'était enfantin et irréfléchi, mais très conforme à leur état mental. Cela ne préjugeait rien sur le fond, ou même tranchait la question dans le sens d'une acquisition fortuite de la faculté

linguistique. Et en effet les anciens étaient convaincus que bien des siècles s'étaient écoulés avant l'apparition du langage. Quelqu'un l'avait inventé, comme Vulcain la métallurgie ou Triptolème le labourage; et l'inventeur, comme tous ses pareils, était un dieu. Tel fut le point de vue des polythéistes. Celui des métaphysiciens modernes est fort différent. A mesure que, par élimination et résorption, la multitude surnaturelle se réduisait peu à peu à l'unité, les mérites particuliers des dieux divers se condensaient dans l'ultime précipité d'où est sorti le dieu monothéiste, puis le dieu vague des déistes, sans forme et sans organes. Ce personnage inconsistant a donc recueilli l'héritage des Tlaloc, des Cabires et *tutti quanti*. Il dirige à lui tout seul, et plutôt mal que bien, les nombreux météores dont les caprices épuisaient jadis l'activité de tous les Olympiens. Entre autres offices, il a gardé la distribution de toutes les misères et de tous les bienfaits dont on ne connaît pas la source. En un mot, c'est lui qu'on invoque, lui qu'on évoque, en désespoir de cause. Les écrivains de 1830, poètes, romanciers, historiens, ont joué à qui mieux de ce *deus ex machina*. Les savants même se retranchent derrière ses desseins insondables. Est-il besoin de rappeler que tout recours à la divinité pour l'explication d'un fait quelconque est un aveu d'ignorance, et rien de plus. Dire que dieu a donné à l'homme le souffle, la mémoire ou la parole, c'est ne dire absolument rien.

Ceux qui, sans en convenir, comprennent l'inanité d'une telle assertion, y reviennent cependant par un détour assez oiseux : « Laissons le surnaturel, disent volontiers les inventeurs du *règne humain*; la nature nous suffit; c'est de la nature que l'homme tient le langage ». Si la nature est pour eux, comme on peut le croire, un simple équivalent de la divinité, la question n'a pas fait un pas. Heureusement, un terme aussi vague est susceptible d'acceptions diverses, et il n'en faut pas faire fi, s'il implique l'origine naturelle du langage. Dès que la nature représente l'ensemble et l'enchaînement des choses, elle ne nous force plus à nous arrêter court devant le mur de la création *ex nihilo*; elle se prête, elle s'ouvre aux recherches et aux inductions de la science. Nous pouvons donc admettre, comme une vérité inoffensive, que la nature comporte chez l'homme l'expression de la pensée par la parole. Telle était l'opinion d'Épicure, opinion brillamment développée par Lucrèce. Mais jamais ces philosophes, ni aucun des écrivains de l'antiquité, sauf le rédacteur de la *Genèse*, n'ont supposé que le langage ait été une révélation soudaine, que

l'homme ait été mis par la nature en possession immédiate du substantif, ou même des syllabes distinctes qui sont entrées dans la composition des mots. L'articulation, le vocabulaire, et la grammaire furent l'œuvre du temps et de l'exercice organique. Leur formation est intimement subordonnée au progrès infiniment lent des instruments cérébraux et vocaux et des habitudes sociales.

Un Diodore de Sicile, compilateur dont on ne vante pas d'ordinaire la sagacité, un Vitruve, autre auteur de second ordre, ont exprimé cette conclusion si simple en des termes que ne désavoueraient ni un Schleicher ni un Whitney.

(*Biblioth. hist.*, I, 8.) « La voix des hommes, écrit Diodore, étant encore confuse et dépourvue de signification, ils parvinrent à former un système général de désignations connu de tous, en s'exerçant petit à petit à prononcer les mots d'une manière articulée, et en établissant entre eux des signes vocaux appliqués à chaque objet. Mais, comme des centres d'organisation semblables se produisirent sur toute la terre et que, dans chacun d'eux, les mots se créèrent au hasard, il en résulta une absence d'uniformité qui donna naissance à la diversité des langues. » Ce passage, où tout est à retenir, sera bien complété par ces lignes de Schleicher (*Import. du lang. pour l'hist. naturelle de l'homme*) : « Le langage, que, même pendant la courte période historique de l'humanité, nous saisissons dans un perpétuel changement, est pour nous le produit d'un lent devenir... D'ailleurs, du moment que nous trouvons dans la constitution matérielle de l'homme le principe de son langage, nous sommes obligés d'admettre que le développement du langage a marché du même pas que le développement du cerveau et des organes de la parole. Mais, si c'est le langage qui fait l'homme, nos premiers ancêtres n'ont pas été dès l'origine ce que, aujourd'hui, nous appelons hommes... Ainsi donc, les résultats de la glottique nous conduisent très décidément à l'hypothèse d'un dégagement insensible de l'homme des formes inférieures. »

Les anciens, transformistes instinctifs, se sont rencontrés ici avec les modernes. Ils ont plus d'une fois et sans effort imaginé un âge où l'homme ne parlait pas, « *mutum et turpe pecus*, muet et vil bétail », dit Horace, « jusqu'au jour où des mots notèrent les bruits et les impressions ». C'est « l'utilité », Lucrèce l'a bien compris, qui, pour ainsi dire « fit jaillir les noms des choses », *expressit nomina rerum.* A quel besoin les mots auraient-ils répondu, lorsque l'anthropoïde du Néanderthal ou de la Naulette,

solitaire et nu, dans l'atmosphère épaisse, sur le sol marécageux, son caillou en main, vaquait de fourré en fourré, cherchant quelque plante ou baie comestible, ou la piste des femelles, aussi sauvages que lui? L'acte suivait l'impulsion comme un contre-coup, accompagné du geste et du cri, joyeux ou plaintif. L'appréhension perpétuelle, l'étonnement, le désir, la faim, la soif, tout ce qu'on peut rêver de plus fruste, de plus réflexe et de moins réfléchi, curiosité passagère, empreinte rude et fugace de quelque sensation inattendue, inexpliquée, une mémoire parfois tenace, mais pauvre, des sens neufs et mal exercés, un cerveau lisse et comme indivis, incapable d'analyse, rien de tout cela ne suggérait l'emploi de signes durables et variés. Pour nommer les choses, il a fallu que l'homme les remarquât, les découvrît. De plus, il a fallu l'occasion et le besoin de communiquer ces remarques et ces découvertes, une forme, si rudimentaire fût-elle, de la famille et de la société, un public, enfin, intéressé à comprendre un de ses membres et à se concerter pour une entreprise commune. Puis une longue habitude, des efforts continuels ont été nécessaires pour retenir et appliquer, pour coordonner et multiplier des émissions vocales incertaines et flottantes. C'est ce que Diodore a fort bien saisi; et Vitruve, qui rattache l'origine du langage à la découverte du feu, à l'influence sociale du foyer, nous montre les hommes rassemblés essayant par des gestes et des cris de se communiquer leur admiration. « Ils poussèrent, dit-il, différents sons et formèrent par hasard des paroles, puis, employant souvent ces mêmes sons à désigner certaines choses, ils commencèrent à se parler entre eux. » Tels ces sauvages d'Afrique qui ne se comprennent pas la nuit, et dont les mots indéterminés ne peuvent se passer du geste.

Une des preuves les moins équivoques en faveur de ces vraisemblances, c'est l'admiration universelle dont fut saluée l'invention, ou mieux l'acquisition du langage, cette foi aux litanies et aux formules, cette puissance magique attribuée à la parole, révélatrice, quasi créatrice du monde, ces honneurs divins rendus à l'hymne personnifié, à la poésie, au Logos, à Brahma et au Verbe, cette confusion inévitable entre la lumière et le langage, entre le langage et la raison.

L'examen des éléments phoniques vient à l'appui des arguments moraux et des considérations générales. Il ne s'agit pas encore des syllabes, si diversement combinées dans les milliers d'idiomes répandus sur la surface de la terre. Dans leur état le plus ancien, elles ne nous conduisent guère qu'au début des langues, mortes

ou vivantes, qu'on peut nommer actuelles, et qui se sont formées des débris d'autres milliers de dialectes à jamais disparus. La phonétique doit remonter plus haut vers les origines. Elle s'attaque aux lettres elles-mêmes, aux sons qui ont constitué les syllabes.

Parmi ces matériaux premiers, beaucoup nous sont communs avec les animaux. Il est presque superflu de noter que les voyelles, pures ou assourdies, brèves ou longues, nasalisées, combinées en diphtongues, figurent dans les cris du chien, du chat, du cheval, du bœuf, du mouton, de la grenouille, du crapaud, du corbeau. Avec les sons particuliers à chaque espèce, il est facile de reconstituer, sans en omettre une seule nuance, un seul timbre, la gamme entière du vocalisme : *ă*, *ā*, *an*; *ĕ*, *ē*, *eŭ*, *en*; *ĭ*, *ī*, *in*; *ō*, *ŏ*, *on*; *oŭ*, *oū*; *eū*; *ŭ*, *ū*, *un*; *oa*, *oe*, *oĭ*, *ouă*, *oue*, *ouon*, *oui*, *ui*, etc. — Vous remarquez combien l'*ē* et l'*ō* sont apparentés à l'*ā*, l'*o* à l'*ou*, l'*ou* à l'*u*, l'*i* à l'*é* et à l'*u*; que les voyelles simples ou nasalisées sont toutes continues et se prononcent la bouche plus ou moins ouverte; que, dans les diphtongues, la voyelle finale est seule continue, tandis que la première cesse de se faire entendre, aussitôt émise, et joue en quelque sorte le rôle d'explosive.

Une autre classe de sons donne lieu à des observations pareilles. Les voyelles ne sont pas seules susceptibles de continuité. Certains sifflements, certains roulements, franchement continus, très familiers aux animaux, ont joué dans la formation du langage humain un rôle si important qu'on ne saurait les étudier avec trop de soin. On ne peut non plus les séparer d'autres émissions indécises entre la continuité et l'articulation, et que l'on a ingénieusement nommées sémi-voyelles; joignons-y encore les aspirations, dures ou molles, qui précèdent ou suivent les voyelles, les sémi-voyelles, les sifflements ou roulements et les vraies consonnes. Toutes ces lettres nous apparaissent aujourd'hui comme des variantes ou dégénérescences des consonnes, auxquelles elles sont réellement apparentées; mais ce fait, que nous les trouvons toutes dans le langage animal, à l'exclusion des pures explosives, peut et doit être invoqué en faveur de leur antériorité. Elles forment la transition et le lien entre le vocalisme et le consonantisme.

Si en effet l'on ne peut méconnaître l'action des dents, de la gorge, du palais et des lèvres dans les liquides *R*, *L*, *LH*, dans les chuintantes *J*, *CH*, *SH*, dans les sifflantes *Z*, *S*, dans les sémi-nasales *M*, *N*, et sémi-labiales *W*, *V*, *F*, il est impossible de les séparer de certaines voyelles; c'est bien de *I* que procèdent *y*, *j*,

ch, *lh*, et par suite les chuintantes, les liquides et la nasale *N* qui permute souvent avec les dernières. *OU* est l'origine de *W*, de *V*, de *M* et de *F*, *S* et *R*, qui sont plus indépendants, ne sont point sans affinités vocaliques, par les chuintantes et les liquides confuses; *R* est compté comme voyelle par les grammairiens de l'Inde; *S* participe de l'aspiration, qui souvent le remplace, notamment en grec et en zend. Or l'aspiration, séparée des consonnes qu'elle renforce, n'est qu'une sorte de voyelle aphone. On ne saurait mieux la comparer qu'au frottement précurseur que font entendre les rouages d'une horloge poussive avant de sonner l'heure. Elle résulte de l'effort que le souffle a dû accomplir pour émettre la voyelle distincte ou articuler l'explosive vraie.

Le plus souvent, dans l'état présent du langage, les diverses sémi-voyelles jouent le rôle ou tiennent lieu de consonnes. Pour leur donner ce caractère, il a suffi d'un mouvement, qui marque le pas décisif vers l'articulation : à savoir l'arrêt momentané du souffle vocal par les contacts de la glotte, de la langue, du palais, des dents et des lèvres. Dès que cet arrêt est produit et complet, la continuité est rompue, et le bruit, prêt à faire, pour ainsi dire, explosion, ne peut être entendu s'il ne s'attache ou ne s'appuie à une voyelle ou sémi-voyelle qui le précède ou le suit, si muette, si légère qu'on la suppose. Tel est le phénomène de l'articulation; le nom de consonne, — qui sonne avec —, en exprime fort bien la condition *sine qua non*.

La consonne est l'ossature et la base du langage. L'homme seul la possède; et c'est la plus grande, la plus féconde de ses conquêtes. Six lettres constituent ce trésor : *K*, *G*; *T*, *D*; *P*, *B*; les gutturales, dentales et labiales. Quelque essai que vous tentiez, elles résistent à la continuité; vous ne pouvez en faire que le commencement, le milieu ou la fin d'une syllabe; jamais vous ne les isolerez, soit d'une voyelle, soit d'une sifflante, d'une liquide ou d'une spirante, avec lesquelles elles forment alors une sorte de diphtongue consonante *KS*, *SK*, *KV*, *KR*, *KCH* et ainsi de suite. Il semble même probable que ces doubles bruits ont donné naissance à nos consonnes simples.

Ici, j'entends une objection. Les gutturales, les dentales et les labiales ne sont pas inconnues aux animaux. Nombre d'oiseaux, même de mammifères, prononcent notamment *K*, *T*, *P* et *B*. C'est une illusion. C'est nous qui prêtons ces articulations au langage animal. Nos onomatopées ne sont que des à peu près imaginés après coup. Ni le coq n'articule *cocorico*, ni la poule *cot cot codète*, ni le corbeau *coua*, ni le bœuf et le mouton *beuh* et *bê*. Ils poussent

seulement des aspirations voisines de ces consonnes et qui, pour ainsi dire, y préludent. Ils sont sur la voie de l'émission nette; l'homme seul y est arrivé, non sans effort, avec un succès inégal, selon les facultés vocales et auditives de chaque race, de chaque groupe humain.

Et ce n'est pas là une assertion simplement fondée sur la logique évolutive. Les langues les plus parfaites comme les plus frustes ont gardé les traces d'une longue hésitation, d'une confusion singulière non seulement entre les douces et les fortes — comme en allemand — mais entre les trois types d'explosives et d'aspirées correspondantes; bien plus, entre explosives et continues. On y sent, dirai-je, à travers les âges, les tâtonnements, le bégaiement de la parole naissante.

Non seulement toutes les races ne se sont pas rendues maîtresses à un égal degré des gutturales, dentales et labiales; mais il est tel dialecte d'Afrique ou de Polynésie où la prononciation demeure incertaine à ce point que l'oreille la plus délicate hésite entre le *K*, et le *T*. Le son est indivis et se rapproche tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Combien d'enfants de notre connaissance inclinent à dire *touteau* pour couteau, combien d'hommes ne distinguent pas entre cinquième et *cintième*! Ce qui s'observe dans une seule et même langue, se produit, à plus forte raison, entre dialectes de même origine et qui ont dû se former en même temps et côte à côte.

Je citerai quelques exemples empruntés aux langues indo-européennes. Dans toute cette classe d'idiomes, tous les noms de nombre jusqu'à dix, sauf le nombre un, sont identiques; mais il n'est pas aisé, au premier abord, de reconnaître pour sœurs ces effigies d'un même coin. Pour se sentir persuadé que *eight* et *octo*, que *zehn* et *déka* sont les mêmes mots, il faut l'avoir entendu dire plus d'une fois. Le fait est cependant certain, et je n'y insiste pas. Arrêtons-nous aux noms du quatre et du cinq, les seuls dont nous ayons besoin en ce moment. Au latin *quatuor*, *quadru*, qui a donné *quattro* et *quatre*, correspondent le sanscrit *tchatvāras*; zend *tchathwar*, *tchatru*; pâli *tchattaro*; indoustani *tchar*; lithuanien *keturi*; slave *tchetüri*, *tchetvero*; arménien *tchorq*, *tchors*; le grec *tettares* et *tessares*; et aussi l'ombrien et le celtique *patour*, *pewar*; l'éolien *pisures*; l'anglo-saxon et l'anglais *fidvor*, *four*. Nous passons ainsi de diphtongues gutturales et dentales *KV*, *TV*, *TCH* à diverses dentales et labiales *t*, *p*, *f*; sans parler du double *t*, alternant avec le simple ou double *s*, et de la transformation de la sémi-voyelle *v* en *u* et *ou* dans *quatuor*, dans *patour*

et *pisures*, en *o* dans *fidvor*. On voit bien, à la rigueur, qu'il y a eu lutte entre la tendance gutturale et l'émission labiale; et que tantôt a prévalu le *K* (dans *quatre*) tantôt le *V* durci en *F* et en *P* (dans *vier*, *fidvor*, *four*, *pisures*, *patour*); on comprend moins la présence de la dentale chuintante *tchatvaras*, et pure *tessares*; mais il est visible que, dans le temps où le latin, l'ombrien, le celtique, le grec, l'allemand, etc., se dégageaient de la langue mère d'où ils sont issus, il y avait équivalence et doute non seulement entre *K*, *T* ou *D*, et *P* ou *F*, mais même entre ces articulations et les groupes *tch*, *kv*, *tv*. Cette conclusion sera plus nécessaire encore si nous rapprochons les diverses formes de cinq : sanscrit *pantchan*; lith. *penki*; armén. *hing*; ombrien *pump*; gotique *fimf*, angl. *five*; allem. *fünf*; grec *pempe, pente*; slave *panti*; latin *quinque*, ital. *cinque*; irlandais *coic*. D'où procèdent des dérivés aussi différents que *Quinctius*, *Pompeius*, *Pentecôte*, *fifty*. Ajoutons quelques transpositions bien connues : *cuire*, latin *coquere*, *coquus*, grec *pep-tô* (d'où *pepsine*), sanscrit *patch* et *pak*; *suivre*, bas latin *sequere*, sanscrit *satch* et *sak*, grec *hép-omai*; *bœuf*, *bos*, *bous*, *gaus*, *kuh*, *cow* ; *œil*, latin *oc-ulus*, grec *optomai*, *ophthalmos*, *osse* pour *opse*, sanscrit *akch* (*akchan*) : la forme latine est ici plus simple ou simplifiée que les formes grecques et sanscrites qui se répondent, le *kch* sanscrit, sonnant en grec *kt*, *pt*, *ss*.

Aucune des formes respectivement adoptées par l'une ou l'autre des sept ou huit familles qui constituent le groupe entier ne pouvant réclamer la priorité, aucune n'étant entrée par voie d'emprunt dans l'un des vocabulaires indo-européens, on est amené à y voir, comme nous l'indiquions, des prononciations diverses d'une forme primitive qui, évidemment, les contenait toutes en germe.

Mais cette forme primitive, incertaine et confuse, combien de milliers d'ans avait-elle évolué, plus vague encore, avant de se fixer, telle quelle, dans la langue mère, qui, si ancienne qu'elle nous semble, n'était pas conçue peut-être au temps des pyramides de Dachour et de Giseh, il y a environ soixante siècles?

Remarquez, en passant, que ce phénomène, la variation phonétique, ne s'applique pas seulement aux consonnes explosives, qu'il s'étend aux continues de tout ordre, et aux voyelles, cela dans chaque branche d'un même tronc, et dans chaque tronc de cette forêt aux trois mille rameaux; et qu'en lui réside la cause de la diversité originelle ou acquise des langues congénères. Quant aux divergences bien autrement irréductibles qui séparent les familles ou groupes linguistiques : indo-européen, sémitique,

chinois, ouralo-altaïque, dravidien, basque, algonkin, maya, malais ou bantou, c'est plus profondément encore qu'il en faut chercher le point de départ, non seulement dans la prédominance de quelque aptitude phonique, mais aussi dans la variété et l'inégalité du développement intellectuel.

En dehors des préjugés bibliques ou nationaux qui font descendre d'un seul couple le genre humain tout entier, et quoique la science — désintéressée ou complaisante — mais certainement influencée par les croyances courantes, ait elle-même consacré, sous le nom de monogénisme, la doctrine de l'unité originelle, — l'apparition multiple et simultanée du type *homo* en divers lieux, sous des climats différents, m'a toujours semblé difficilement contestable. Il est bien vrai que, plus nous remontons vers les périodes préhistoriques, plus nous remarquons d'analogie, d'uniformité dans les industries et les idées rudimentaires. Mais, de ce que les premiers efforts de l'homme pour se dégager de l'animalité l'ont partout conduit aux mêmes procédés de fabrication, aux mêmes tendances sociales, aux mêmes erreurs dans la conception de l'univers, il ne s'ensuit nullement que la structure du squelette, que la forme du crâne, que les aptitudes cérébrales aient jamais été partout complètement identiques. De même qu'il n'y a pas d'individu qui ne diffère, par quelque endroit, de ceux qui lui ressemblent le plus, de même les plus lointains ancêtres de races aujourd'hui séparées par la couleur et le système pileux, par le régime social et l'usage des facultés intellectuelles, ont dû posséder, pour les transmettre à leurs descendants, les germes premiers de ces différences qui se sont traduites en inégalités si variées et si manifestes. Quoi qu'il en soit, primordiaux ou acquis, ces caractères distinctifs, particuliers à chaque groupe de races pures ou croisées, se sont fortement empreints dans l'organisme du langage.

Jetez un coup d'œil sommaire sur la carte linguistique, et vous verrez tout d'abord qu'un tiers de l'humanité, — non le moins avancé en culture, — le monde chinois, avec son appendice indo-chinois et birman, se passe de ce que nous appelons grammaire. Depuis que ce monde existe, il se contente, pour exprimer sa pensée, de syllabes isolées auxquelles une syntaxe étroite assigne tour à tour la valeur de verbe, de substantif, d'adjectif, d'adverbe, de préposition.

Partout ailleurs, autant que nous pouvons le savoir, infimes ou bien doués, homogènes ou allophyles, et qu'ils comptent des centaines ou des millions d'âmes, les autres groupes humains ont

associé à une syllabe significative — centrale pour ainsi dire — d'autres syllabes qui en modifient le sens et la valeur. Cette agglomération — qui n'implique aucune parenté entre les idiomes — comporte elle-même deux degrés, deux phases capitales.

Dans les familles, — quelques-unes très variées et très riches, — qu'on nomme mongoliques, ouralo-altaïques, dravidiennes, malaises, dans les innombrables dialectes de l'Océanie, de l'Afrique et de l'Amérique, la syllabe significative demeure d'ordinaire inaltérée; les syllabes accessoires, préfixées ou suffixées, s'oblitèrent plus ou moins selon certaines habitudes spéciales à chaque famille et à chaque dialecte. A ces langues est réservé le nom d'agglutinantes. Ici encore, l'affinité est purement formelle, puisqu'elle range dans la même catégorie des types aussi étrangers l'un à l'autre que le japonais et le basque, le mandchou et le tamoul, le polynésien et le turc, l'algonkin et le cafre ou le bochiman. Nous insistons d'autant plus sur l'incohérence de cet embranchement linguistique que l'on a essayé d'en former une unité, sous le nom fantastique de famille touranienne.

Les Sémites et les Indo-Européens, poussant plus loin la fusion des syllabes agglutinées, altèrent et infléchissent la racine elle-même et réduisent à des débris souvent méconnaissables les affixes, préfixes et suffixes; les Sémites, toutefois, respectent les consonnes radicales; si bien que, abstraction faite des désinences, comme les écritures sémitiques négligent ordinairement les voyelles, le vocabulaire, foncièrement identique, paraît invariable en assyrien, en phénicien, en hébreu, ou en arabe. Chez les Indo-Européens, soit de langue à langue, soit dans le même idiome, la variation n'épargne ni voyelles ni consonnes. Nous ne pouvons que noter, en passant, ces traits distinctifs. Les deux types — si tranchés — que nous venons de définir constituent l'ordre des langues à flexion. Ils diffèrent des précédents autant que les animaux vertébrés diffèrent des articulés. L'artifice flexionnel fait de chaque mot un corps, un individu solide et résistant qui se distingue, par la forme autant que par le sens, des vocables où l'analyse parvient à découvrir les mêmes racines originelles; il donne à la pensée une liberté et une netteté incomparables et lui fournit un répertoire abondant de termes précis, et de dérivés indépendants de leurs parents et congénères.

Enfin, à force de s'user dans leurs frottements et leurs pénétrations intimes, les mots des langues à flexion finissent par perdre toute trace des syllabes qui s'étaient atrophiées en désinences casuelles et verbales, et reviennent, par un long détour, à

la syntaxe des langues monosyllabiques. Et le rôle dévolu à ces désinences de la déclinaison et de la conjugaison est attribué à des particules détachées et à des auxiliaires. Le type de ces langues est l'anglais moderne, et, à un degré à peine moindre, le groupe des langues novo-latines; on les nomme analytiques, par opposition aux idiomes anciens d'où elles dérivent, et qu'on appelle synthétiques.

L'évolution du langage se résume ainsi en quatre stades : monosyllabisme, agglutination, flexion, analytisme.

Sans examiner encore si le monosyllabisme n'est pas, lui-même, issu d'une contraction opérée sur quelque modulation confuse et prolongée, il est permis, du moins, de considérer comme successifs les quatre degrés ou plans que nous présente le tableau du langage. Nul abîme ne les sépare; il est facile de trouver des transitions de l'un à l'autre. De même que nos langues analytiques sont nées d'idiomes flexionnels, ceux-ci n'offrent qu'une simple variété de l'état agglutinant, lequel se résout en monosyllabes juxtaposés, mais susceptibles d'une vie indépendante. Maintenant, pourquoi, sur la route commune, certaines langues se sont-elles arrêtées à la première ou à la seconde étape, tandis que d'autres atteignaient ou dépassaient la troisième? Quelque part que l'on fasse à des circonstances historiques, n'est-on pas forcé de recourir à une inégalité native?

Toujours est-il que le monosyllabe est l'embryon de toute langue, de tout vocabulaire aujourd'hui connu, et que l'analyse doit y remonter, à travers toutes les modifications ultérieures. Cette recherche des éléments premiers est l'un des plus grands attraits de la linguistique. Car, si nous avons bien défini les rapports intimes qui identifient la pensée à la parole, il y a chance de retrouver en ces syllabes, ou racines, comme on les nomme, la trace des premiers mouvements intellectuels de l'encéphale, le début même de la pensée. Or, nulle part, ces investigations délicates n'ont plus de charme que dans les groupes linguistiques les plus avancés, dans ceux où l'intelligence a trouvé le plus puissant véhicule, les ressources les plus inépuisables.

En montrant les séductions et l'importance du but poursuivi, nous ne voulons pas dissimuler les difficultés qui attendent le chercheur, les écueils qu'il lui faut éviter. Premièrement, les différences formelles, morphologiques, qui séparent les quatre grandes catégories, interdisent toute comparaison utile. Le chinois n'est d'aucun secours à qui étudie le turc; les langues américaines, cafres ou malaises n'éclairent point les idiomes sémi-

tiques, berbers, indo-européens. Et non seulement les organismes grammaticaux ne se prêtent à aucun rapprochement, mais la diversité fondamentale des vocabulaires creuse un bien autre fossé.

Partout, j'entends dans toutes les familles de langues, on pourra trouver des associations identiques de voyelles et de consonnes; mais nulle part le même son ne correspondra au même sens. Encore une preuve de la diversité originelle des facultés phoniques.

Poussons plus loin. Si, dans une même famille de langues, où les mêmes racines forment le fonds commun à tous les idiomes anciens et modernes, nous analysons ces syllabes significatives, nous verrons le sens s'évanouir. Voici, par exemple, les racines indo-européennes, qui ne dépassent guère le nombre de cinq cents. Déjà chacune admet plusieurs sens fort différents qu'on rattache, tant bien que mal, à une signification générale et confuse. Beaucoup parmi elles ne diffèrent que par l'adjonction probable d'une autre racine atrophiée, qui semble avoir servi à en préciser le sens; enlevez ce renfort adventice, et vous les réduirez à quelques douzaines, dont la valeur est aussi douteuse que la forme en est simple et fruste.

Reste à savoir, s'il est possible, pourquoi telle émission instinctive, vocale ou consonante, a caractérisé ou évoqué telle ou telle sensation, image, ou relation entre les pensées et les actes. Est-ce dans l'interjection, dans le langage émotionnel, est-ce dans l'imitation de certains bruits, dans l'onomatopée, qu'on peut espérer découvrir le germe de la parole articulée et significative? Comment certains sons, pourvus d'un certain sens, se sont-ils fixés dans la mémoire d'une horde, d'un clan, et imposés de proche en proche aux tribus que le voisinage ou l'intérêt mirent en contact?

CHAPITRE II

EMBRYOGÉNIE DU LANGAGE

Le cri, élément significatif du langage. — Le cri animal : cri émotionnel, préludant au verbe et au nom d'état et d'action; cri d'appel, germe des racines démonstratives. — Le cri humain : variété des intonations, allongement, redoublement. — Onomatopée. — Vestiges de l'onomatopée directe. — L'onomatopée approximative, symbolique ou générique. — Fantaisies onomatopéiques de Platon, de Leibniz, de De Brosses, de Court de Gébelin. — L'onomatopée défendue par Whitney, rejetée par M. Paul Regnaud. — La métaphore, fondée sur des analogies sommaires, a vicié pour toujours le langage en sa naissance même.

Pour établir la descendance de l'homme, le naturaliste recherche de couche en couche, de dépôt en dépôt, les formes vivantes ou éteintes qui ont pu servir de transition entre les embranchements, les classes, les ordres et les espèces. En dépit de lacunes nombreuses, il parvient à suivre le travail de la sélection et de l'hérédité, la complication croissante des organes et des fonctions, la coordination lente des membres autour d'une corde dorsale protégée par une enveloppe qui s'ossifie en vertèbres, et finalement la concentration de la substance nerveuse et de ses énergies diverses dans un ganglion cérébral où les impressions extérieures viennent se répercuter en idées et en mouvements.

C'est grâce à des procédés analogues que le linguiste remonte, de la phase analytique moderne à l'étage flexionnel, puis à l'agglutination, et au monosyllabisme; et, selon toute vraisemblance, il y a bien là un cycle du langage, une série dont les degrés divers sont encore occupés chacun par un ou plusieurs groupes d'idiomes, ralentis ou hâtés dans leur marche, soit par des circonstances connues, isolement, migrations, mélanges, soit par des aptitudes ou des infériorités ethniques ou nationales, durables ou passagères.

Mais cette classification ne nous mène pas bien loin dans le passé.

En outre, les quatre grandes catégories où se rangent tous ces idiomes n'impliquent entre eux aucune parenté. C'est le vocabulaire, et non la syntaxe ou la grammaire, qui fait la parenté première. Or les vocabulaires, patrimoine de familles entièrement distinctes, ne peuvent être ramenés à une seule et commune origine, parce qu'ils sont nés d'aptitudes vocales et cérébrales différentes. Ce n'est pas un coup de théâtre, comme la légende de Babel, qui a dispersé les peuples et les langues.

Chaque arbre linguistique a germé, s'est ramifié à part, dans son aire propre; chaque famille ne peut être étudiée qu'en elle-même; et, dans chacune, nous ignorons complètement les transitions antérieures à la période historique et pour ainsi dire actuelle.

Faut-il donc avouer, avec M. Michel Bréal, que l'origine, non point du langage, mais du sens des mots, est hors de notre portée? Mais ce savant lui-même, si hardi dans sa circonspection, n'a point renoncé à la tâche qu'il déclare impossible; et, depuis Platon jusqu'à Schleicher, à Whitney, à Steinthal, à Noiré, à Paul Regnaud, à cent autres dont nous aurons à résumer l'opinion, ce problème capital n'a cessé de tourmenter la pensée.

Lorsque l'expérience et l'induction, se prêtant un appui nécessaire, eurent réussi non sans peine à dresser l'arbre généalogique de l'homme, l'anthropologie eut encore une autre bonne fortune. Elle découvrit, dans l'embryogénie, un abrégé, une contre-épreuve rapide des transformations retrouvées ou supposées d'âge en âge. La vie intra-utérine livre aux yeux, aidés du microscope, toutes les phases du développement de la cellule, de l'œuf, du très simple agrégat matériel destiné à revêtir la dignité humaine, c'est-à-dire à réaliser en peu de mois l'œuvre de mille siècles. Eh bien! il me semble que le langage peut avoir aussi, en quelque sorte, son embryogénie. Non pas que nous puissions assister jamais à la formation d'une langue, mais nous tenons cependant le germe, l'embryon incontestable de la parole : le *cri*, qui chez la plupart des animaux supérieurs, chez l'homme même, existe à l'état isolé, indépendant, et suffit à l'expression de certains sentiments, voire de quelques idées réfléchies, — et qui par conséquent nous apparaît comme l'élément premier du langage le plus fruste.

Dès que l'on a écarté les interventions surnaturelles, dès que l'on considère le langage comme l'œuvre du temps, il est impossible d'en chercher le point de départ et le germe ailleurs que dans la résonance de l'air entre les cordes laryngiques, que dans

l'émission de cette résonance par les orifices de la bouche et des narines. La production de la voix est d'abord aussi inconsciente, aussi réflexe que tout autre mouvement du corps. Le cri, dans certaines espèces inférieures, et aussi dans le bas âge d'espèces plus relevées, est invariable, comme le vagissement du petit agneau ou de l'enfant qui vient de naître. La langue du crapaud, par exemple, ne possède qu'un seul mot; celle du coucou, de nombre d'animaux sauvages, n'est guère moins pauvre. Et cependant, comme il répond à une impression ou à un besoin quelconque, le son est déjà significatif, puisqu'il éloigne ou attire les êtres qui ont intérêt à se fuir ou à se rapprocher. Le sens, très vague ou plutôt très compréhensif, se précise avec la sensation même dont le cri est le contre-coup; la note unique du crapaud renferme déjà une proposition affirmative ou impérative : « j'aime, j'ai besoin d'aimer, viens! » ou quelque chose de semblable. La répétition, l'allongement, l'abaissement et l'élévation de la voix marquent un premier effort vers l'expression de sentiments plus variés, plus distinctement perçus. Des modulations, plus ou moins incertaines, plus ou moins fixées par l'exercice et l'habitude, à mesure que la conscience s'ébauche, viennent accroître les ressources vocales. Tel vocabulaire comportera quatre ou cinq ou dix variantes du cri de l'espèce, chacune doublée de formes intensives ou atténuées, et déjà susceptibles de combinaisons expressives, comparables à nos termes dérivés et composés; le langage reflète alors, pour ainsi dire, les nuances de la souffrance et de la joie, de la crainte et du désir, la maladie et la santé, la faim, la soif, les changements de température, l'approche du jour et de la nuit. Lucrèce, en son quatrième livre, traduit avec un rare bonheur tous ces bégaiements de l'oiseau, de la vache, du cheval, du chien, où se représentent si clairement les sensations et les affections qui nous sont communes avec la plupart des vivants.

Le cri, chez les animaux, est resté l'expression immédiate d'une émotion actuelle. C'est une remarque assez juste et sur laquelle on insiste volontiers lorsqu'on veut accentuer la ligne de démarcation entre l'homme et l'animal. Nous croyons plus à propos de chercher quelque amendement à une formule trop absolue. Le langage animal ne franchit-il pas, en plus d'une occasion, les limites où l'on prétend l'enfermer? Tout en étant provoqué par une sensation présente, ne lui arrive-t-il pas de répondre à un souvenir durable, même à une prévision qui peut se réaliser?

Nous ne connaissons pas assez le vocabulaire des anthropoïdes

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

nisme plus affiné, d'un être plus sociable et plus industrieux.

Des sons uns et simples, comme A et I, ont été et peuvent être encore des exclamations. Mais songez au rôle qu'ils ont joué dans nos langues indo-européennes; voyez-les, longs ou brefs, donner naissance à des pronoms et à des verbes, indiquer le mouvement, le lieu, même la privation et la négation. Et que sera-ce si vous les renforcez d'une nasale, d'une spirante, d'une liquide, enfin d'une ou plusieurs consonnes? Les quarante mille monosyllabes qui constituent la langue chinoise ne sont pas formés autrement. C'est là, je le sais, un exemple isolé, mais considérable et probant, de la ductilité, de la variabilité presque infinie du cri humain. Les autres idiomes ont eu recours à des procédés très différents; ils ne se sont pas préoccupés d'accroître le nombre des cris monosyllabiques, mais bien de les associer et de les combiner.

Cette tendance, qui devait aboutir à la riche expansion des formes grammaticales, s'est manifestée d'abord par l'allongement et le redoublement, si familiers à l'animal, à l'enfant, et dont l'habitude est si invétérée que nous les employons à tout propos sans nous douter de leur antique influence, aujourd'hui épuisée, sur le développement du langage. Quand nous appuyons sur une syllabe, sur un mot que nous mettons, pour ainsi dire, en vedette, nous usons d'un artifice instinctif, naturel aux enfants et aux sauvages, à tous les peuples dont le vocabulaire est peu développé. Taylor, au tome II de sa *Primitive Culture*, a rassemblé de nombreux exemples d'allongement, empruntés à toutes les langues de l'Amérique et de l'Océanie, et qui marquent l'éloignement, l'importance, les degrés de comparaison. Les voyelles, les liquides, y sont répétées jusqu'à cinq et six fois. L'allongement, fixé par l'habitude, a produit l'accentuation, si diverse, si difficile à ramener à un même principe; il a fourni à la grammaire des ressources précieuses pour distinguer les genres, les temps et les personnes verbales.

Le redoublement prête aux mêmes remarques. Quand nous disons : Ah! ah! Eh! eh! Oui, oui! Non, non! Hip, hip! Toc, toc! Gaga, Popaul; quand l'enfant dit : papa, maman, tantante, nononcle, fifille, ouaoua, toutou, dada, nounou, petit-petit, très-très grand, nous obéissons encore à l'instinct naturel qui portait nos ancêtres à forcer l'attention par le redoublement du même geste vocal.

Il n'est pas de langue où cet expédient si primitif n'ait laissé des traces que j'appellerai patentes. Que de peuples polynésiens, américains, africains et autres se désignent eux-mêmes ou sont désignés par des syllabes redoublées : Shoshones, Chichimèques,

[illegible] compter les noms [illegible] Laires. Tamé- [illegible]

[illegible] tous à vain des [illegible] Mars, con- [illegible] grenouille, [illegible] *titio*, [illegible] en pleine [illegible] contemporains.

[illegible] peu à peu [illegible] des [illegible] tantôt l'une [illegible] sa voyelle [illegible] [illegible] peut laisser [illegible] telles que [illegible] bien encore [illegible] pour [illegible] *peu* et [illegible] une classe [illegible] *aubin*, [illegible] la conju- [illegible] emploi de [illegible] radicale [illegible] que les [illegible] transparents [illegible] la plus [illegible]

[illegible] peu [illegible] largement [illegible] il a existé [illegible] les [illegible] Le cri [illegible] précisé [illegible] de [illegible] brebis. [illegible] vai- [illegible] et [illegible] En effet, [illegible] qu'elles [illegible] à un autre,

par suite une action et le résultat d'une action. Or tout cela est le propre du verbe. De sorte que, placé entre deux démonstratifs, il leur donne la valeur respective de ce qu'on appellera le sujet et le régime, il forme le lien, le pivot d'une proposition, fort élémentaire assurément, mais où se résume le mécanisme fondamental de la parole. J'emploierai, afin d'être mieux compris, des mots français ou latins; mais il est bien entendu que chacun de ces mots doit être considéré comme une simple émission vocale dénuée de toute désinence. Prenons les démonstratifs les plus neutres possibles : ceci, cela; *hoc*, *id*; et intercalons entre eux un cri marquant la souffrance, la joie, la colère, le désir, cri connu et compris de ceux qui l'entendent : « ceci douleur cela; cela joie ou fureur ou désir ceci »; joignez-y les gestes appropriés; et vous traduirez aisément selon les cas : « il ou toi, ou moi souffre, jouit par cela, par ce coup de flèche ou de dent, par cette nourriture ou ce breuvage; cela, lui, toi, frappe ou caresse ou mange ou poursuit ou craint ceci, celui-ci, moi ». Remplacez le démonstratif vague par des noms de personnes ou d'objets et vous aurez, dans ses traits essentiels, le parler nègre et, mieux encore, le langage du Chinois civilisé.

Mais le nom lui-même, au moins une certaine catégorie de noms, ne diffère du verbe que par des désinences très postérieures à la phase primitive, et qui sont restées étrangères au groupe monosyllabique. Ces verbes possibles que nous entrevoyons dans le cri émotionnel renferment des noms en puissance, noms de sensations, d'état, de mouvement et d'action. Cela est si vrai que, dans notre effort pour faire saisir la pensée, encore bien vague, de nos lointains ancêtres, nous avons été obligé d'employer indifféremment les mots « douleur et souffrir, coup et frapper, crainte et craindre » — pour ne pas supposer la racine nue, le thème, qui auraient demandé de longues explications. Prenons cependant un exemple, un seul, emprunté au latin. Dans *dol-or* et *dol-ere* (en français « douleur et douloir »), si vous supprimez la terminaison substantive *or* et la forme verbale *ere*, il vous reste la syllabe significative, le cri *dol*, qui n'est ni verbe ni nom, mais qui est également susceptible de fournir l'un et l'autre.

On s'étonnera peut-être de voir attribuer une origine aussi ancienne à des noms que l'on a coutume d'appeler abstraits; que devient l'opinion reçue et consacrée, que les premiers substantifs ont été des noms d'objets, des noms concrets? Il ne semble pas que cette distinction ait la valeur qu'on lui accorde. La faculté d'abstraction est inséparable de l'intelligence — qui est justement,

d'après l'étymologie, le *choix entre* plusieurs faits ou qualités. La sensation déterminée est déjà une abstraction; et l'émission vocale, qui y répond, la distingue et l'abstrait des autres sensations : le langage n'a pas d'autre office. Et comme l'impression sur le sujet, ou subjective, précède nécessairement la connaissance de l'objet, ou objective, c'est l'impression subjective qui s'est répercutée d'abord dans la parole naissante. Un progrès dans l'abstraction a pu seul amener le besoin de désigner et de nommer les choses et les êtres extérieurs à l'homme.

L'animal, qui voit et même reconnaît très bien certaines particularités locales, semble rarement analyser les traits, les détails de l'ensemble qui l'a frappé. Son attention est endormie, ou passagère. Il en fut de même, toute proportion gardée, pour l'homme à peine dégrossi, à peine dégagé de l'animalité. C'est lentement, qu'après avoir réussi, tant bien que mal, à exprimer ses émotions propres et ses intentions, il essaya de fixer en sa mémoire, par un signe vocal, l'image flottante des objets dont le contact ou l'approche causait ses sensations et motivait ses volontés. Il se heurtait, d'ailleurs, et tout de suite, à des impossibilités apparentes. Comment faire entrer une forme, une couleur, une odeur, une saveur dans un son? Comment peindre avec la voix? Il l'a fallu, cependant, et l'homme y est arrivé, par degrés, sans y songer, rendant d'abord, comme un écho approximatif, bruit pour bruit, puis rapportant ce bruit à l'objet ou être bruyant, puis aux choses et aux phénomènes que tel ou tel bruit accompagne ou annonce, enfin aux milliers d'idées qu'éveille, en un cerveau de plus en plus riche et actif, la simple mention du signe où se cachent déjà plusieurs séries de métaphores.

L'imitation du cri des animaux et des bruits de la nature a été presque universellement considérée comme la source principale des racines dites attributives, auxquelles se rattache le plus grand nombre des substantifs et des verbes, d'où le nom de *onomatopoia*, onomatopée, celle qui fait, qui crée les noms. C'est une hypothèse si plausible qu'elle a séduit la plupart des philosophes (*onomata mimèmata*, dit Aristote) et aussi des linguistes, tels que Ernest Renan, Whitney, Farrar, Wegdwood.

Max Müller et M. Paul Regnaud, au nom de la linguistique indo-européenne, peuvent bien la repousser, le dernier surtout avec une ardente conviction; mais leurs critiques et leurs réserves ne suppriment pas cependant la tendance bien constatée des enfants et des hommes eux-mêmes à l'onomatopée plus ou moins exacte, et si les mots du genre de *cricri*, *tictac*, *crac*, *rran*, *boum*-

boum, ne constituent qu'une partie infinitésimale et stérile de nos vocabulaires, on ne peut nier qu'ils abondent dans une foule de langues qui n'ont pas atteint le stade flexionnel. Bien plus, sans parler de mots comme *kukkuta* (coq) en sanscrit; en latin, *ululare*, *balare*, *mugire*, *hinnire*, etc., on rencontre dans les langues indo-européennes des racines, très fécondes en dérivés de toute sorte, où se révèle encore, malgré toutes les altérations de formes et les changement de sons, l'onomatopée primitive, mais une onomatopée générique, pour ainsi dire, et qui s'étend à toute une classe de bruits similaires. On comprend ce que ces onomatopées symboliques ont de vague, de douteux, et nous allons voir dans quelles erreurs elles ont pu entraîner les meilleurs esprits.

La plus ancienne théorie de cette onomatopée, résultant de l'adaptation du son à l'idée, se trouve dans le *Cratyle* de Platon. « Il me semble voir, dit Socrate, dans la lettre R l'instrument propre à l'expression de toute espèce de mouvement. Aussi, l'inventeur des noms s'en est-il souvent servi à cette fin; il a d'abord imité le mouvement au moyen de cette lettre dans les mots qui expriment l'action de couler, tels que *rhein*, *rhoè*... I convient à ce qui est fin, subtil, pénétrant; les sifflantes *ph*, *ps*, *s*, *z*, à tout ce qui souffle, agite, gonfle; *d*, *t*, à ce qui arrête ou lie; *l* aux choses lisses, glissantes, luisantes; *gl* caractérisera ce qui est doux, visqueux, collant, etc. » Nous avons omis les exemples, parce qu'ils sont empruntés à la langue que parlait Platon et dont il ne soupçonnait aucunement les états antérieurs. Les Stoïciens, à en croire saint Augustin, avaient pleinement accepté ces fantaisies; ils estimaient, comme dira plus tard Court de Gebelin, que la voix a dû désigner « les objets agréables par des tons agréables, les objets fâcheux par des tons aigres et rudes ». Ainsi, dans *lana*, *lenis*, *mel*, la liquide *l* exprimerait la douceur; dans *asper*, *vepres*, *acre*, *sp*, *pr*, *cr* marqueraient la rudesse; *crura* (cuisses), prononcez *croûra*, donnerait tout à la fois l'impression de la longueur et de la dureté.

Leibniz, qui fut un des promoteurs de l'étude comparative des langues, n'a pas été plus heureux dans les rapprochements qu'il apporte à l'appui de la doctrine du *Cratyle*. M. Paul Regnaud, dans son livre si intéressant sur l'*Origine du langage*, a recueilli les plus curieux, et nous les citons d'après lui, pour montrer que ni le génie, ni les intentions sérieuses, ni une science réelle ne mettent à l'abri des aberrations les plus saugrenues. Mais qu'importe? c'est des erreurs d'hier que sortent les vérités d'aujourd'hui. La linguistique a eu ses alchimistes.

« Comme Socrate, ou plutôt Platon, Leibniz croit que la lettre R a été employée « par l'instinct naturel » de différents peuples, tels que « les anciens Germains, les Celtes, etc. », pour signifier « un mouvement violent et un bruit tel que celui de cette lettre ». « Cela paraît, dit-il, dans *rheo*, couler; *rinnen*, *rüren* (*fluere*), *rutir*, fluxion; *Rhenus*, *Rhodanus*, *Eridanus*, *Rura*, Rhin, Rhône, Eridan, Roër; *rauben*, *rapere*, ravir : *radt*, *rota*; *radere*, raser; *rauschen*, bruire en frottant; *rakken*, étendre avec violence, d'où vient que *reichen* est atteindre, que *der rick* — dans le platt-deutsch ou bas-saxon de Brunswick — signifie un long bâton ou perche; que *rige*, *reihe*, *regula*, *regere*, se rapportent à une longueur ou course droite, et que *reck* a signifié une chose ou une personne fort étendue et longue, et particulièrement un géant, et puis un homme puissant et riche, comme il paraît dans le *reich* des Allemands et dans le *riche*, et *ricco*, des demi-Latins. En espagnol, *ricos hombres* signifie les nobles ou principaux; ce qui fait comprendre en même temps comment les métaphores et les métonymies ont fait passer les mots d'une signification à l'autre, sans qu'on en puisse toujours suivre la piste. » — Cette remarque si juste tombe d'aplomb sur son auteur. De tous les mots cités jusqu'ici, il n'y en a pas quatre qui ne jurent de se trouver ensemble.

Mais poursuivons. La lettre R n'est pas épuisée. Elle indique encore le bruit et le mouvement violent dans *riss*, rupture, « avec quoi le latin *rumpo*, le grec *rhègnumi*, le français *arracher*, l'italien *straccio* ont de la connexion. Or, comme R implique naturellement un mouvement violent, L en désigne un plus doux. Aussi voyons-nous que les enfants et les autres à qui l'R est trop dur et trop difficile à prononcer, mettent un L à la place et disent, par exemple, mon *lévélend pèle*. Ce mouvement doux paraît dans *leben* (vivre); *laben*, conforter, aider à vivre; *lieben*, *love*, aimer (*lubere*, *libido*); *lind*, *lenis*, *lentus*, doux et lent; *laufen*, glisser promptement, comme l'eau qui coule, *labi* (*labitur uncta vadis abies*); *legen*, mettre doucement, d'où *liegen*, coucher, *lage* ou *laye*, un lit, comme un lit de pierre, dans *laystein*, pierre à couches, ardoise; *legere*, ich *lese* (ramasser ce qu'on a mis, c'est le contraire de mettre); *laub*, feuille, chose aisée à remuer; *lap*, *lip*, *labra*, lèvres; *lenken*, *luo*, délier, dissoudre; *lien* (bas-saxon), fondre, d'où la *Leine*, rivière du Hanovre qui, venant des montagnes, grossit fort par les neiges fondues. Sans parler d'une infinité d'autres semblables appellations qui prouvent qu'il y a quelque chose de naturel dans l'origine des mots, qui marque un rapport entre les

choses et les sons et mouvements et organes de la voix. Et c'est encore pour cela que la lettre L, jointe à d'autres noms, en fait le diminutif chez les Latins, les demi-Latins et les Allemands supérieurs. Cependant (la réserve est heureuse), il ne faut point prétendre que cette raison se puisse remarquer partout, car le lion, le lynx, le loup ne sont rien moins que doux. Mais on peut s'être attaché à un autre accident, qui est la vitesse (*lauf*), qui les fait craindre ou qui oblige à la course : comme si celui qui voit venir un tel animal criait aux autres : *lauf!* (fuyez); outre que, par plusieurs accidents et changements, la plupart des mots sont extrêmement altérés et éloignés de leur prononciation et signification originale. » Ici la raison se fait jour à travers tout cet amas de subtilités naïves. (*Nouveaux essais sur l'entendement*, éd. Janet.)

Il ne se peut rien de plus étrange que la généalogie du mot *auge*, l'œil, pour laquelle Leibniz s'est mis vraiment martel en tête. « A, dit-il, première lettre, suivi d'une petite aspiration, fait AH, et comme c'est une émission de l'air qui fait un son assez clair au commencement, et puis évanouissant, ce son signifie naturellement un petit souffle, *spiritum lenem*, lorsque A et H ne sont guère forts. C'est de quoi *Aô*, *aura*, *haugh*, *halare*, haleine, *atmos*, *athem*, *odem* ont eu leur origine. Mais comme l'eau est un fluide aussi, et fait du bruit, il en est venu, ce semble, que A H, rendu plus grossier par le redoublement, c'est-à-dire AHA ou AHHA, a été pris pour l'eau. Les Teutons et autres Celtes, *pour mieux marquer le mouvement*, y ont préposé leur W à l'un et à l'autre; c'est pourquoi *wehen*, *wind*, *vent*, marquent le mouvement de l'air, et *waten*, *vadum*, *water*, le mouvement de l'eau ou dans l'eau. Mais pour revenir à AHA (il est temps!), il paraît être, comme j'ai dit, une manière de racine qui signifie l'eau. » (Notez qu'il n'y a aucune raison de le supposer.) « Les Islandais, qui gardent quelque chose de l'ancien teutonisme scandinavien, en ont diminué l'aspiration en disant *aa;* d'autres qui disent *aken* (entendant Aix, Aquas Granni — les Eaux du dieu gaulois Grannus) l'ont augmentée, comme font aussi les Latins dans leur *aqua*, et les Allemands, en certains endroits, qui disent *ach* dans les compositions, pour marquer l'eau : Schwartz*ach*, eau noire, Biber*ach*, eau des castors (dans les vieux titres : *Wiseraha*, dont les Latins ont fait *Visurgis*, comme d'Iler*ach Ilargus*.) D'*Aqua*, *Aigues*, *Auue*, les Français ont enfin fait *Eau*, où il ne reste plus rien de l'origine. *Auwe*, *Auge*, chez les Germains, est aujourd'hui un lieu que l'eau inonde souvent, propre aux pâturages, mais plus particulièrement une île...

Et cela doit avoir eu lieu chez beaucoup de peuples teutoniques et celtiques, car de là est venu que tout ce qui est comme isolé dans une espèce de plaine a été nommé *Auge* ou *Ouge* (*oc*-ulus). C'est ainsi qu'on appelle des taches d'huile sur l'eau, chez les Allemands; et chez les Espagnols, *ojo* est un trou. Mais *Auge*, *Ooge*, *Oculus*, *Occhio*, etc., ont été appliqués plus particulièrement à l'*œil*, qui fait ce trou isolé éclatant dans le visage, et sans doute le français « œil » en vient aussi, mais l'origine n'en est point reconnaissable du tout, à moins qu'on n'aille par l'enchaînement que je viens de donner; et il paraît que l'*omma* et l'*opsis* des Grecs viennent de la même source. *Œ* ou *Oe*land est une île chez les Septentrionaux, et il y en a quelque trace dans l'hébreu, où *ai* est île. M. Bochart a cru que les Phéniciens en avaient tiré le nom donné à la mer *Ægée*, pleine d'îles. *Augere*, augmenter, vient encore d'*auue* ou *auge*, c'est-à-dire de l'effusion des eaux; comme *ooken*, *auken* en vieux saxon était « augmenter », et l'*Augustus*, en parlant de l'empereur, était traduit par *Ooker*. La rivière de Brunswick, qui vient des montagnes du Harz, et par conséquent est fort sujette à des accroissements subits, s'appelle *Ocker*, et *Ouacra* autrefois. »

Un aliéné n'entasserait certes pas plus d'incohérences. Les raisonneurs du XVIII[e] siècle n'en ont pas été frappés. De Brosses, esprit des plus sagaces pourtant, dans son traité de la *Formation mécanique des langues*, a renchéri sur Leibniz, et Court de Gébelin (dans son *Monde primitif*) sur le facétieux président. Mais, ce qui est digne de remarque, si leur démonstration est sans nulle valeur, leurs considérations générales, les principes qu'ils proposent sont si pleins de sens, si plausibles, que les véritables linguistes partisans de l'onomatopée, MM. Renan, Chavée, Burgraft, V. Egger, Whitney, V. Henry, Hermann Paul, les ont à peine modifiés dans l'expression. Quant à l'application, bien qu'une science plus avancée écarte beaucoup de causes d'erreur, les difficultés restent grandes et le plus souvent insurmontables. Il est vrai qu'on ne confond plus les langues dérivées avec les langues mères, l'état moderne et l'état ancien des familles d'idiomes, aussi que nul n'ira citer un mot hébreu à propos de termes germaniques ou latins. « Mais, si l'on tient compte de l'immense durée qui nous sépare des premiers cris imitatifs, on ne s'étonnera pas, dit sir J. Lubbock, que les dérivations de mots-racines, vieux de milliers d'années, soient entièrement perdues ou tout au moins ne puissent plus se déterminer avec certitude. » Ajoutons une très fine remarque de M. Michel Bréal : « Si nous croyons parfois

entendre dans certains sons de nos idiomes une imitation des bruits de la nature, nous devrions nous rappeler que les mêmes bruits dans d'autres langues sont représentés par de tout autres sons, dans lesquels les peuples étrangers croient également sentir des onomatopées : de sorte qu'il serait plus vrai de dire que nous entendons les bruits de la nature à travers les mots auxquels notre oreille est habituée dès l'enfance. » Il faut donc se tenir fort en garde contre les rapprochements trop précis, trop minutieux, mais reconnaître que le fait même de l'onomatopée, soit directe, soit symbolique, est peu contestable, puisqu'il a laissé des traces même dans les langues dont l'organisme repose sur la dérivation, et qu'il s'observe chaque jour dans le vocabulaire flottant des sauvages — contemporains intellectuels de nos aïeux. Est-ce que, à toute heure, il ne nous arrive pas d'essayer de rendre un bruit, un souvenir, une idée, par un son? M. Hermann Paul (dans ses *Principes de linguistique historique*) constate qu'il se crée chaque jour, dans les langues, des mots laissant l'impression ou portant l'empreinte de vagues onomatopées, et, s'inspirant de cette règle qu'il faut juger de ce qui s'est passé aux temps pour lesquels les documents nous manquent par ce que nous pouvons observer dans les temps postérieurs, conclut que, ce procédé ayant dû s'exercer de tout temps, « on pourrait lui attribuer l'origine et le développement général du langage ».

Nous n'allons pas si loin. Le cri est l'origine; l'onomatopée est la seconde étape, où le langage rencontre les matériaux que vont élaborer l'association des idées et la métaphore. Nous ne pouvons mieux faire, pour clore le débat, que de nous approprier l'opinion de Whitney (*Vie du langage*, 4e édit., 1892, p. 242). « Si, dit-il, nous tombons d'accord que le désir de la communication est la cause de la production du langage, et que la voix en est le principal agent, il ne sera pas difficile d'établir d'autres points relatifs à la première période de son histoire. Tout ce qui s'offrait de soi-même comme moyen pratique d'arriver à s'entendre était aussitôt mis à profit. La reproduction intentionnelle des cris naturels, reproduction qui avait pour but d'exprimer quelque chose d'analogue aux sensations et aux sentiments qui avaient produit ces cris, a été le commencement du langage. Ceci n'est point l'articulation imitative, l'onomatopée, mais cela y mène et s'en rapproche tellement que la distinction est ici plus théorique que réelle. La reproduction d'un cri est vraiment de la nature de l'onomatopée; elle sert à intimer secondairement ce que le cri a signifié directement. Aussitôt que les hommes eurent acquis la

conscience du besoin de communication, et qu'ils commencèrent à s'y essayer, le domaine de l'imitation s'élargit. C'est là le corollaire immédiat du principe que nous venons de poser. L'intelligence mutuelle étant le but, et les sons articulés étant le moyen, les choses audibles seront les premières à être exprimées. Si le moyen eût été autre, les premières choses représentées eussent été autres aussi. Pour nous servir d'un vieil, mais heureux exemple, si nous voulions donner l'idée d'un chien, et que notre instrument fût un pinceau, nous tracerions le portrait de l'animal » (c'est ce qu'ont fait les inventeurs des hiéroglyphes). « Si notre instrument était le geste, nous tâcherions de mimer quelqu'un de ses actes visibles les plus caractéristiques, mordre ou remuer la queue. Si notre instrument était la voix, nous dirions *bow wouw*, *oua oua* » (ainsi ont procédé les Chinois et les Égyptiens à l'égard du chat, qu'ils ont nommé *maou*). « Voilà l'explication simple de l'importance que l'on doit attribuer à l'onomatopée dans la première période du langage. Le domaine de l'imitation, ajoute Whitney, n'est pas restreint aux sons qui se produisent dans la nature, quoique ceux-ci soient les plus commodes sujets de reproduction. On peut en juger par une revue des mots imitatifs dans toutes les langues connues. Il y a des moyens de combiner les sons qui apportent à l'esprit l'idée du mouvement rapide, lent, brusque, etc., par l'oreille aussi bien qu'elle pourrait l'être par la vue; et nous nous rendons très bien compte qu'à l'époque où l'homme cherchait de ce côté des suggestions de mots, il devait se fixer beaucoup plus sur les analogies auxquelles il voulait donner corps que nous ne le faisons aujourd'hui, où nous avons surabondance d'expressions pour rendre toutes les idées. »

Admettons, par exemple, et c'est précisément ce qui s'est produit, que tel ou tel son, *a*, *ou*, *e*, *i*, telle diphtongue vocale ou consonante, *jj*, *ss*, *ch*, *br*, *fr*, *tr*, *ps*, *pf*, *w*, ait paru rendre un bruit d'ailes, une modulation du vent ou de l'eau, rien n'a été plus facile que d'en tirer mille familles de mots divers, correspondant à des centaines d'objets, de phénomènes, de sensations et d'idées, oiseau, brise, fleuve, ruisseau, pluie, feuillage, arbre; vol, souffle, âme, fantôme; bruissement, roulement, frémissement, tremblement, frisson, frimas, hiver; fièvre, flamme, chaleur torride, vibration, lumière. Multipliez ces productions divergentes par la variété indéfinie des émissions vocales, et, de la pauvreté du langage primitif, vous serez précipités dans l'embarras des richesses, trouvant vingt noms pour une chose et cent choses auxquelles pourra convenir un seul et même nom, entraînés par

l'analogie, par une association d'idées fugitive ou durable, à des transports, à des échanges infinis de qualités et de caractères, à passer des objets sonores aux objets colorés ou odorants, des mouvements aux formes, aux images et aux concepts. Car l'intelligence se sera dégrossie, accrue, à mesure que pullulaient les moyens d'expression. Mais elle n'est pas encore de force à coordonner ses richesses ; elle s'abandonne à l'ivresse de la métaphore, de ces comparaisons sommaires et superficielles que ne peuvent corriger ou contrôler l'observation et l'expérience, encore et pour longtemps imparfaites. La métaphore jette un pont entre les objets et les notions les plus disparates. Elle prend dans son réseau, elle amalgame tout ce qu'elle rencontre, et coud de ses fils enchevêtrés au hasard les images et les pensées. Elle lie et elle confond. Artisan de trouble et d'erreur, elle pétrit le langage et livre à la raison, qui va venir, un instrument souple, mais faussé dès le début, et pour toujours.

Durant tout ce travail, qu'est devenue l'onomatopée? Elle s'est effacée; son rôle est épuisé, on n'en a plus besoin pour donner aux sons une valeur significative. Voilà pourquoi M. Paul Regnaud la cherche et ne la trouve plus dans nos langues vieilles tout au plus de quatre ou cinq mille ans. C'est que la raison a fait son œuvre à son tour; classant de son mieux les matériaux confus qui lui étaient fournis par la métaphore, elle a fait choix de quelques douzaines de syllabes significatives, et par agglutination, par suffixation, par dérivation, elle en a tiré un vocabulaire renouvelé, prêt à distribuer tous ses mots dans les catégories de la syntaxe et de la grammaire.

Nous avons été très frappé des vues de M. Regnaud — le savant professeur de Lyon — sur l'origine du langage ; il se rattache comme nous à la méthode évolutive et transformiste. Nous tenons d'autant plus à faire voir, s'il est possible, que ses critiques si fondées contre les rapprochements aventureux ou non avenus proposés par Platon, Leibniz, De Brosses, Charles Nodier, même Tylor, Lubbock, Wegdwood et Farrar n'atteignent point l'onomatopée considérée comme facteur persistant des langues inférieures, et comme facteur préhistorique et nécessaire des idiomes flexionnels.

« Une chose bien certaine, dit M. Paul Regnaud, c'est que nous trouvons *à peine* la trace de ces procédés (onomatopéiques) en sanscrit, en grec et en latin, c'est-à-dire dans les langues indo-européennes anciennes dont il nous reste une littérature développée. Si l'on ajoute, comme l'a remarqué M. Fick, que plus on

remonte vers les origines dans l'examen du vocabulaire des langues en question, plus les onomatopées deviennent rares, on sera fixé sur la portée qu'il convient d'attribuer aux effets primitifs de l'onomatopée. En résumé, l'imitation des sons de la nature, sous toutes ses formes (directes ou symboliques), ne peut être considérée que comme un facteur tardif et sporadique du langage, et c'est certainement d'une autre cause que dépendent en grande partie la naissance et l'extension de ses formes. »

On aura, je pense, remarqué combien cette fin de non-recevoir est peu catégorique, combien elle est, en somme, mesurée et prudente. Il n'est guère de linguiste dégagé du surnaturel qui conteste cette autre cause d'où dépendent, en grande partie, la naissance et l'extension du langage. Cette cause est le cri. Et, pour atténuer en passant l'objection qui paraît, sans doute, à M. Regnaud la plus concluante, si l'onomatopée n'a laissé que peu de traces en nos langues classiques, quel rôle y joue donc le cri? le rôle fort restreint, fort stérile, d'exclamation instinctive et réflexe. La raison donnée contre l'onomatopée vaudrait donc tout autant contre le cri, dont nous reconnaissons, avec M. Paul Regnaud, l'antique importance, contre le cri, dont la reproduction par ceux qui l'entendaient fut déjà, comme Whitney le remarque, une imitation, une onomatopée.

Maintenant, les traces de l'onomatopée sont-elles aussi rares que le veut M. Regnaud dans les idiomes indo-européens? Que sont donc ces racines attributives *tu*, *tchid*, *stan*, *brh*, *skrp*, *kvan*, *dak*, *smr*, *srp*, etc., sortes de clefs auxquelles lui-même, et avec beaucoup de hardiesse, rapporte de nombreuses familles dont on peut suivre la descendance et les croisements à travers tous les dialectes de nos langues, familles *frapper*, *couper*, *étendre*, *crier*, *creuser*, *chanter*, *mordre*, *glisser*, etc?

Prenons le groupe très nombreux représenté en sanscrit par la racine *brh* (*b*, *r* voyelle, *h* guttural) qui oscille entre les prononciations *bahr*, *brah*, *breck*, *brüch* et aussi *blach* — car les liquides R et L permutent constamment. « Cette racine, dit M. Regnaud « signifie *crier* ou *parler*, *prier*, d'une manière générale » (comme dans *brah*man, prière; *brah*man, prêtre, celui qui prie), et aussi, « crier comme l'éléphant » (d'où le latin *barritus*). En grec, elle a donné différentes variantes : *brach* dans l'homérique *ebrachon*, parler, crier; *bruch* dans *bruchô*, rugir; *blèch* dans *blèchaomai*, bêler; en anglais, *to bark*, aboyer. » Nous ne pouvons guère oublier, à cause de la ressemblance, nos mots brailler, braire, bredouiller (si rapprochés par le sens de *brahman*, prière, litanies). « Si,

reprend notre auteur, comme le fait lui semble certain, ces différentes formes dérivent d'un antécédent unique, on doit en conclure que, loin de désigner le cri de *chaque* animal par une onomatopée spéciale et directement en rapport avec ce cri, nos ancêtres aryens ont employé à cet effet un terme *générique* commun, sans relation probable d'origine avec un cri quelconque, qui servait à la fois de nom à la voix de l'homme, à celle de l'éléphant, du lion, du mouton, du chien, etc. » Nous ne serons pas si affirmatif; nous ne dirons pas « on doit », mais « on peut » en conclure que l'antécédent unique des formes ci-dessus était soit une de ces onomatopées génériques, vagues, à peine détachées du cri d'émotion ou d'étonnement, soit une onomatopée jadis spéciale, choisie entre vingt autres qui auraient pu rendre le même service, et généralisée pour les besoins de l'analogie et de la dérivation.

Mais il est temps de nous résumer.

L'animal est en possession déjà de deux éléments significatifs du langage : le cri, spontané, réflexe, de l'émotion et du besoin ; le cri, déjà intentionnel, de l'avertissement, de la menace, de l'appel. De ces deux sortes de cri, l'homme, doué d'un appareil vocal déjà plus riche et de facultés cérébrales moins bornées, l'homme a tiré d'assez nombreuses variantes, au moyen de l'allongement, du redoublement, de l'intonation. Le cri d'appel, germe des racines démonstratives, prélude aux noms de nombre, de sexe, de distance ; le cri émotionnel, dont nos interjections simples ne sont que les débris, se combinant avec les démonstratifs, prépare les linéaments de la proposition, et figure déjà le verbe et le nom d'état et d'action. L'imitation, soit directe, soit symbolique (nécessairement fort approximative) des bruits de la nature ambiante, l'onomatopée en un mot, fournit les éléments des racines attributives d'où sortiront les noms d'objets, les verbes spéciaux et leurs dérivés. L'analogie et la métaphore achèvent le vocabulaire en appliquant aux objets du tact, de la vue, de l'odorat et du goût, les qualificatifs dérivés de l'onomatopée. Alors vient la raison qui, écartant la majeure partie de ces richesses incommodes, adopte un plus ou moins grand nombre de sons déjà réduits à un sens vague et générique ; puis, par dérivation, suffixation, composition, elle fait découler de ces sons-racines des lignées indéfinies de mots, qui sont entre eux à tous les degrés de parenté, depuis le plus étroit jusqu'au plus douteux, et que la grammaire va distribuer dans les catégories connues sous le nom de parties du discours.

CHAPITRE III

FORMATION DES MOTS ET STRUCTURE DES LANGUES

Les expédients du Monosyllabisme : exemples tirés du chinois. — Les racines pleines et les racines vides. — Procédé des langues agglutinantes : subordination de racines affixées, modificatrices du sens, à une racine fondamentale, significative et *inaltérée*. — Erreur de Fr. Schlegel sur la nature des désinences casuelles ou verbales. — Exemples tirés du turc, de l'eskimau, du mexicain. — La Flexion : fusion intime des racines, pleines et vides; variation de la voyelle radicale dans les langues sémitiques ; altération totale de la racine significative, dans le groupe indo-européen. — Analyse des mots *apercevoir*, *respectable*, *recueillement*, *rapprochement*. — Apposition, suffixation, composition. — Marche parallèle de l'intelligence et du langage.

Ayant, sinon résolu, du moins éclairci le problème des origines, nous quittons maintenant un domaine où l'induction ne peut atteindre qu'à des certitudes générales, et nous entrons en des régions ouvertes à l'observation directe. De la genèse du langage, nous passons à la formation et à la structure des langues.

Le groupe chinois s'est contenté des matériaux bruts, des sons démonstratifs d'une part, attributifs de l'autre, pour former, en les groupant, mais sans composition et sans altération des syllabes, plus de 40 000 mots, heureusement peu nécessaires à la majorité des habitants du Céleste Empire. 15 000 suffisent aux lettrés ordinaires. Les racines fondamentales du chinois n'atteignant qu'au nombre de 450, il se trouve que la même émission vocale est susceptible de sens nombreux et différents. Ainsi la forme *tao* signifiera indistinctement : *ravir*, *atteindre*, *couvrir*, *drapeau*, *froment*, *mener*, *chemin*, etc.; la forme *lu* : *pierre précieuse*, *rosée*, *forger*, *véhicule*, *détourner*, *chemin*. Comment donc s'y reconnaître? Assez ordinairement, par un procédé un peu naïf, mais très exact, les Chinois déterminent le sens en accollant deux synonymes ; l'un certifie l'autre. *Tao* et *lu* ont chacun plusieurs acceptions, mais *tao* suivi de *lu* ne pourra signifier que *chemin*. Quant au rôle de ces syllabes dans la proposition, il est indiqué par leur place

respective. *Ta*, impliquant l'idée de grandeur, sera adjectif ou adverbe devant un mot, et, après, verbe ou substantif abstrait : *ta jin*, « un grand homme », *jin ta*, « l'homme grandit », ou « l'homme est grand », ou « grandeur de l'homme ». — De même, *chen* signifiera tour à tour *vertu*, *vertueux*, *approuver*, *bien*.

Le sujet précède le verbe : *ngò tà ni*, *je bats toi*; *ni ta ngò*, *tu bats moi*. Les relations casuelles, ce que nous appelons possessif, datif, accusatif, etc., sont rendues, soit par la position des mots, soit, plus volontiers, par des racines subordonnées — pronominales ou attributives, — qui perdent ou oblitèrent leur sens propre. *Y*, se servir, placé avant *tcháng* — *y-tchang*, — voudra dire *avec* : *avec un bâton*. *Li* veut dire « intérieur » : *uŏ-li*, « à la maison ». *Tchi* (droit, possession, le pronom *il*) : *jin-tchi-kiun*, « prince des hommes ». *Yu* (donner) : *sse yen yu jin*, « donner argent à homme ». *Pa* et *tsiang* (saisir, prendre), *i*, *iu*, *hou* (employer), indiquent souvent le régime direct. *Pa tchoung jin teou kan*; « il regardait furtivement la foule des hommes »; *pao hou min*, « protéger le peuple »; *i jin tsun sin*, « il conserve l'humanité dans son cœur ». *Thsong*, *yeou*, *tseu*, *hou*, marqueront la provenance, le point de départ, l'ablatif : *thsong thien laï*, venir du ciel; *te hou thien*, obtenir du ciel. Les genres seront déterminés, comme de juste (nous le faisons encore), par les termes *mâle* et *femelle*, *nan* et *niu* : *nan-tse*, fils, *niun-tse*, fille, *niu-jin*, femme. D'assez nombreux mots signifiant faîte, multitude, totalité, pourront indiquer le pluriel, — bien que, le plus souvent, le *nombre* doive être deviné sur l'ensemble de la phrase; citons *to jin* (beaucoup hommes), les gens; *jin-kiai* (*homme tout*), « les hommes »; *i-péi* (*étranger classe*), « les étrangers ».

En dépit de tendances déjà sensibles vers l'agglutination et l'organisme grammatical, le chinois, sauf dans certains sous-dialectes méridionaux, est demeuré obstinément fidèle au monosyllabisme; ses associations de mots ne forment point de composés véritables; et les syllabes, pour ainsi dire neutralisées, dont il fait précéder ou suivre ses substantifs, gardant leur forme intacte, ne deviennent jamais des désinences de cas, de genre ou de nombre; mais elles en tiennent lieu. « C'est, dit M. Hovelacque, un fait que les Chinois ont remarqué avec une sagacité surprenante, lorsqu'ils classèrent les racines en deux groupes distincts : les mots *pleins* et les mots *vides*. Par les premiers, ils entendaient les racines dont la signification restait dans toute sa plénitude et son indépendance, les racines que nous rendons dans nos traductions par des noms ou des verbes; ils appelaient *vides* les racines

dont la valeur propre s'était obscurcie par degrés et qui, peu à peu, recevaient la mission de déterminer, de préciser le sens et d'indiquer le rôle des mots *pleins*. — « Qu'est-ce que la grammaire? demande à son élève l'instituteur chinois. — C'est un art très utile, qui nous enseigne à distinguer les mots *pleins* et les mots *vides*. »

Or, dans toutes les langues, agglutinantes ou flexionnelles, les éléments constitutifs du mot sont pareillement des syllabes pleines, dites radicales, et des syllabes vides, que nous appelons préfixes, affixes, infixes ou, en général, suffixes et désinences. Seulement ces suffixes, altérés dans leur forme aussi bien que dans leur sens, font corps avec le mot; ils sont soudés avec la racine centrale et amalgamés entre eux. Ils ne diffèrent pas, en nature, des racines auxquels ils sont attachés; quand on arrive à les en dégager, on reconnaît en eux des racines, soit attributives, soit pronominales, très capables de commander à leur tour à un groupe de suffixes, et qui d'ailleurs existent à l'état libre; seules ou à peu près, les désinences, et les syllabes préfixées, échappent souvent à l'analyse; et cela se comprend : dans leurs contacts et frottements réciproques, les mots se sont usés sur les bords. Bien plus, les suffixes terminaux, à force d'être oblitérés et défigurés, ont parfois disparu totalement, même dans les langues anciennes; tantôt ils s'écrivent encore, mais ils s'élident aisément et ne se prononcent plus; tantôt l'allongement, plus ou moins durable, de la syllabe qui les précédait, décèle seul leur passage; puis, cette syllabe qu'ils protégeaient, maintenant sujette à l'usure, s'effrite à son tour et tombe. Le mot se raccourcit et se contracte, mais, chose curieuse, ce qui en reste garde les sens accessoires qu'avaient ajoutés à la forme complète les syllabes disparues, et la valeur grammaticale, le rang que ces syllabes lui avaient assigné dans la déclinaison et la conjugaison. C'est ainsi que le sanscrit *asanti* est représenté en latin par *sunt*, que le latin *amaverunt* s'est altéré en *amavere* ou *amarunt*; que la forme primitive *paters*, est devenue le grec *patèr*; que *dominum* s'est peu à peu changé en *dominu*, *domino*, *domno*, d'où le moderne *dom*, *don* (dom Brial, dom Calmet, don Juan); que le bas latin *dominiarium* (suzeraineté) après s'être dépouillé de sa terminaison *um*, a pu se contracter en *domgier*, notre mot *danger* — qui renferme en lui toute la philosophie du proverbe de La Fontaine : « Notre ennemi c'est notre maître ». De pareils faits sont innombrables et caractérisent suffisamment ce qu'on a nommé l'altération dialectale. Ils appartiennent à une série qu'on a rangée sous une formule commode : *la loi du moindre effort*.

Dans les sciences, on le sait, les lois ne régissent rien ; elles résument un certain nombre d'observations concordantes et permettent de classer et de prévoir les faits similaires. C'est ici le cas. L'intelligence, en prenant des forces, a peu à peu réduit et rejeté les moyens et les appuis dont elle avait eu besoin pour guider la pensée et pour en assurer l'expression. Elle a renoncé aux efforts inutiles. Voilà le sens et la valeur qu'il faut attacher à la loi du moindre effort.

Avant qu'une analogie presque invincible eût révélé l'origine des suffixes, l'obscurcissement des désinences casuelles et verbales avait abusé l'un des précurseurs de la grammaire comparée, Frédéric Schlegel. Schlegel considérait les désinences comme sortant du corps des mots par quelque évolution mystérieuse, ainsi que les branches sortent du tronc de l'arbre, ou bien comme des éléments dépourvus de signification propre, mais employés arbitrairement et conventionnellement pour modifier le sens des mots. Cette conception mystique de la vie du langage a été fort bien jugée et écartée par Max Müller. Voici le passage :

« Certains penseurs ont pris le langage comme un tout organique, doué en quelque sorte d'une vie propre, et ils ont expliqué ses éléments formels comme étant produits par une végétation intérieure et naturelle. Les langues, disent-ils, doivent être comparées, non à un cristal qui se forme par agglomération autour d'un noyau, mais à un germe qui se développe par sa force intime ; toutes les parties essentielles du langage existaient dans le germe primitif aussi réellement, quoique seulement à l'état embryonnaire, que les pétales existent dans le bouton, avant que la fleur s'épanouisse à l'air et au soleil... La science du langage n'adopte point ces hypothèses. Quant à celle qui nous représente un groupe d'hommes discutant ensemble sur les exposants qu'il conviendrait d'employer pour exprimer les rapports marqués par le nominatif, le génitif, le singulier, le pluriel, l'actif et le passif, le simple bon sens semble nous dire que si des questions aussi abstraites avaient pu être traitées dans une langue dépourvue de flexions, on n'avait plus de motif pour imaginer un moyen de communication plus parfait. (Ainsi ont pensé les Chinois.) Quant à la supposition d'après laquelle il existerait dans le langage, c'est-à-dire dans les noms et dans les verbes, un principe de végétation intérieure, tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'uue telle conception s'évanouit dès qu'on y regarde d'un peu près. La science recueille des faits. Au lieu de regarder les flexions en général comme des signes de convention ou des excroissances naturelles, elle prend chaque

désinence séparément, et quand, au moyen de la comparaison, elle en a rétabli la forme la plus ancienne, elle traite cette syllabe primitive comme elle traiterait n'importe quelle partie du langage, c'est-à-dire comme un mot qui a eu dans le principe sa signification propre. »

Deux faits nous apparaissent comme certains : c'est d'abord qu'à un moment quelconque de leur existence, bien avant l'histoire, les milliers de groupes humains épars à la surface du globe se sont trouvés — nous avons vu par quelle genèse probable — en possession de deux éléments vocaux articulés et significatifs, les racines démonstratives ou pronominales, les racines attributives, nominales ou verbales; ensuite, que ces deux classes de racines sont les seuls éléments du langage, qu'il n'y en a point d'autres, et que toutes les langues sont issues de leurs diverses combinaisons, d'après les différentes aptitudes cérébrales et vocales de races ou sous-races distinctes, — soit par simple juxtaposition de syllabes inaltérées, comme en chinois, soit par agglutination de plusieurs syllabes subordonnées à l'une d'entre elles, ce qui se produit dans toutes les langues dites agglutinantes; soit enfin par fusion et contraction en un seul tout des syllabes juxtaposées ou subordonnées : c'est l'artifice constant des langues à flexion.

Nous avons cité quelques exemples du procédé chinois; nous analyserons maintenant quelques formes empruntées aux milliers de vocabulaires qui appartiennent à la classe agglutinante.

« Aimer », dans le sens le plus général du mot, est, en turc, *sev*; la racine subordonnée *er* formant des adjectifs ou des participes, *sev-er* signifiera « amant, aimant »; joignez-y le pronom « tu » *sen*, ou « vous » *siz* : *sever sen*, *sever siz*, aimant toi, aimant vous, c'est-à-dire tu aimes, vous aimez; d'autres syllabes, dont on ignore le sens originel, *gu*, *i*, formeront *sevgu* ou *sevi*, l'amour; *di*, intercalé entre le thème *sever* et la désinence personnelle abrégée ou altérée, caractérisera l'imparfait : *sev-er-di-ñ*, *sev-er-di-ñiz*, tu aimais, vous aimiez. *Mek*, signe de l'infinitif, nous donnera *sev-mek*. Ce n'est pas tout; entre les deux parties du mot, nous pourrons insérer les idées de retour, de réciprocité, de causalité, de passivité, de négation, et renfermer dans un seul mot toute une phrase. C'est là un des vices où sont tombés beaucoup d'idiomes de cette classe. L'incorporation et le polysynthétisme, sous prétexte de saisir les nuances et la succession des idées, produisent des mots difficiles à manier, encore plus difficiles à interpréter. Le verbe *sev-mek* peut se présenter à nous sous

trente-six formes, telles que *sev-in-il-mek*, être réjoui, *sev-ish-dir-il-mek*, être amenés à s'aimer l'un l'autre; *sev-ish-dir-il-he-me-mek*, ne pas pouvoir être amenés à s'aimer l'un l'autre. C'est le cas de rappeler le turc de Covielle, dans *le Bourgeois gentilhomme*, ce turc qui dit tant en si peu de mots.

Beaucoup des formes que nous venons de citer sont rarement employées, et le turc, qui est en vérité une langue très belle et très correcte, sait fort bien ne pas abuser de ses ressources. Les inconvénients de l'agglutination à outrance nous deviendront surtout sensibles dans le basque ou *escuara*, qui incorpore dans son verbe non seulement les pronoms possessifs (comme font les langues sémitiques elles-mêmes), mais jusqu'aux régimes indirects, et dans les langues américaines, où des mots tout formés déjà, capricieusement amputés de leur tête ou de leur queue, bourrent de leurs débris méconnaissables des composés sans fin.

Le groënlandais *aulisar-iartor-asuarpok* (il s'est hâté d'aller pêcher) renferme *aulisar* « pêcher », *peartor* « faire quelque chose », *pinnesuarpok* « il se hâte ». Le mexicain *no-tlazo-mahuiz-teopixca-tâtzin* (ô mon père, divin protecteur vénéré) contient *no* « mon », *tlazontli* « estimé », *mahuiztic* « vénéré », *teotl* « dieu », *pixqui* « protecteur », *tatzi* « père ». Il existe dans la classe agglutinante une extrême variété. Il y a des langues simples, comme le japonais, comme toutes celles qui appartiennent a la grande famille malayo-polynésienne, ou encore le finnois et le magyar; d'autres bizarrement compliquées, comme le basque et les idiomes américains; il y en a d'infiniment pauvres et frustes, comme les dialectes guinéens ou bochimans; d'autres riches et régulières, comme le turc et le suomi (la langue du *Kalévala*); certaines préfèrent les postpositions, d'autres, comme le cafre et tout le groupe bantou, les préfixes; ici manque le genre, là le nombre. Quelques-unes sont à ce point variables, qu'elles changent de dictionnaire et de physionomie en cinquante ans. Ces langues, qui forment la grande majorité des idiomes connus, procèdent d'un grand nombre de souches indépendantes et n'ont qu'un caractère commun : la subordination d'une ou plusieurs racines altérables dans leur forme, et vidées de leur sens propre, à une racine pleine, inaltérée, qui porte l'idée principale, fondamentale du mot.

Seuls, deux systèmes, deux familles de langues — sémito-khamitiques, indo-européennes —, très riches, très variées, mais qui du moins peuvent être ramenées chacune à une unité organique, à un vocabulaire et à une grammaire, ces deux groupes, disons-nous, ont seuls dépassé l'étage agglutinant. A l'agglutination,

qu'ils possèdent, qui est leur raison d'être, et dont ils appliquent tous les procédés — y compris l'incorporation et le polysynthétisme —, ils ont ajouté la flexion.

Qu'est-ce que la flexion? bien peu de chose au premier abord : l'altération possible de tous les éléments de la syllabe radicale, aussi bien que des syllabes suffixées. La racine n'est pas nécessairement modifiée; elle demeure parfois telle quelle, à l'état pur, comme dans la phase de l'agglutination; mais elle peut être modifiée. Cette latitude insignifiante permet aux langues inflectives d'exprimer les relations que les mots affectent entre eux, non seulement par l'annexion de suffixes et de préfixes, mais encore par de nombreuses variations dans les éléments de la racine elle-même. De là une richesse et une clarté extrême dans la dérivation, une délicatesse particulière dans la notation grammaticale des cas, des genres, des nombres, des personnes, des temps et des modes verbaux (le paradigme d'un verbe grec complet peut comporter treize cents formes), et en même temps une simplification remarquable dans le mot; enfin dans le discours une netteté, un ordre, qui assurent la suite dans le raisonnement, la proportion dans l'expression de la pensée.

Avant d'analyser quelques mots (qui nous sont familiers à tous) — car les exemples sont plus probants que les assertions même les plus justes — j'insisterai sur un point capital : l'irréductibilité des deux familles de la classe flexionnelle à une origine commune. « Ce n'est point seulement par leurs racines, dit M. Hovelacque, que les langues sémitiques et les langues indo-européennes sont totalement distinctes les unes des autres; elles diffèrent encore en ce qui concerne leur structure. La flexion n'est pas chez les unes ce qu'elle est chez les autres. »

Dans les idiomes indo-européens — à savoir : le sanscrit, l'éranien, le grec, le latin, le celte, le germain, le slave, le lettique et leurs très nombreux dialectes anciens et modernes —, la flexion s'attaque aux consonnes comme aux voyelles.

Dans le groupe sémitique : assyrien, phénicien, hébreu, chaldéen, syriaque, arabe, himyarite et ghez d'Abyssinie, les consonnes radicales sont immuables.

Les racines indo-européennes peuvent être constituées par une seule voyelle brève ou longue, nasalisée, diphtonguée, par une voyelle et une, deux et trois consonnes et *vice versa*, pourvu qu'elles se prononcent d'une seule émission vocale.

Les racines sémitiques sont formées de trois consonnes (au moins, elles n'ont pas encore été décomposées).

« La caractéristique du sémitisme, dit Whitney, réside dans la forme trilittère de ses racines : celles-ci sont composées de trois consonnes, auxquelles différentes voyelles viennent s'adjoindre en tant que formatives, en tant qu'éléments indiquant les relations diverses de la racine. En arabe, par exemple, *ktb* renferme le sens d'écrire, *dbr* celui de parler, *ktl* de tuer; *qatl* sera le meurtrier, *qitl* l'ennemi; *katala* veut dire il tua, *kutila* il fut tué, etc. A côté de cette flexion due à l'emploi de différentes voyelles, le sémitisme forme aussi des mots en se servant de suffixes et de préfixes, parfois également d'infixes. Mais l'agrégation d'affixes sur affixes, la formation de dérivatifs tirés de dérivatifs lui est inconnue. De là la presque uniformité des langues sémitiques, qui demeurent aussi voisines l'une de l'autre que l'italien peut l'être de l'espagnol. Le nom sémitique n'est susceptible que de trois cas; encore manquent-ils à presque toutes les langues du groupe. Le verbe sémitique, à la seconde et à la troisième personne, distingue le genre du sujet : *qatala*, il tua; *qatalat*, elle tua. L'antithèse du passé, du présent, du futur, qui est si essentielle, si fondamentale dans les langues indo-européennes, n'existe point pour le sémitisme; il n'a que deux temps répondant l'un à l'idée de l'action accomplie, l'autre à celle de l'action non accomplie. »

Ces quelques traits suffiront pour écarter toute tentation de rapprochements entre l'hébreu et le latin ou le grec. Ces langues ne sont point sorties du même Paradis terrestre : elles ont pu et dû s'emprunter des mots dans les temps historiques; elles n'en ont pas fabriqué un seul en commun.

Maintenant venons aux exemples promis ; en les analysant, nous serons initiés au mécanisme indo-européen. Je prends, à peu près au hasard, un verbe, un adjectif et un couple de noms.

Apercevoir. En latin la forme correspondante serait *ad-per-cip-e-re.* Où est la racine centrale? et quelles flexions a-t-elle reçues? La racine est *cip*, rendu par *cev.* Les labiales latines s'adoucissent volontiers en *v* français : *habere*, avoir, *sapere*, savoir, *rapere*, ravir. La forme première est *cap*, avec le sens de « saisir » (ici, prendre avec les yeux); en composition elle devient *cip* : *accipit*, *incipit*; *cep* : *inceptum*, *accepi*; *cup* : *aucupium*, art de prendre les oiseaux, à côté de *auceps* « oiseleur »; quant au *c*, il était dur en latin classique; on prononçait *kap*, *kip*, *kep*; les langues romanes l'ont changé en sifflante : *c* doux; et même en palatale : *chétif* (italien *cattivo*, latin *cap-ti-v-us*). Notez la parenté de *reçu* (*recept*, *recevt*, *recëut*) et *recette* (*recepta*).

L'idée de saisir peut fort aisément s'entendre de l'ouïe, de la vue et de la pensée, *capis ne*, *capin'?* « saisis-tu, comprends-tu »? Comparez l'italien *capisco* « je saisis, je comprends ». Mais cette idée de saisir peut être aussi renforcée, c'est ici le cas, par des suffixes de direction et de mouvement. *A*, latin *ad*, qui se sent encore dans la vieille orthographe *appercevoir*, et dans *appeler*, *appartenir* (où le premier *p* témoigne d'une action — très bien constatée — de la labiale sur la dentale), *a* implique le mouvement *vers*, *jusqu'à*. *Per* est une de ces particules au sens indécis (en grec : *para*, *à coté*, *près*, *contre*; en latin, dans la composition, *quelque*, *environ* : *parumper*, *paulisper*, *quelque peu*), (en italien *pour*); mais en latin, comme en français, le sens le plus ordinaire est *par*, « par une route, à travers, au moyen de »; nous trouvons ainsi pour les trois premiers éléments du mot que nous analysons : « saisir — à travers — jusqu'à, saisir à distance, de loin ». Il nous reste la terminaison, qui est fort obscure. Remarquons d'abord que *oir* représente très souvent en français le latin *ere*, non pas seulement long comme dans *habere*, *avoir*, *apparere*, *apparoir*, mais bref, comme dans *capere*, *sapere*, « recevoir, percevoir, savoir ». Rien n'est plus fréquent que la substitution de la diphtongue *oi* à *e* latin, comme à *o* et à *i* (*moisson*, *messi-o*; *moi*, *toi*, *soi*, *me*, *te*, *se*; *mois*, *mensis*; *loi*, *lex*; *roi*, *rex*; *poison*, *potio*; *poisson*, *pisci-o*, etc.) La science du langage est ainsi pleine de menues énigmes dont la solution est impossible, parce qu'il aurait fallu observer sur un gosier gallo-romain vivant le point de contact, de rencontre, entre les deux mouvements sonores qui aboutissent à *oi* et a *è*. Force est bien de se borner à la constatation du fait, qui est certain. Presqu'aussi embarrassante est la forme latine infinitive *e-re*. On sait que *ĕ* représente le *ĭ* de *leg-i-mus*, *cap-i-mus*, commun à tous les verbes de la troisième conjugaison, et que cet *ĭ* ou *ĕ*, suppléant d'un ancien *ă* (sanscrit *bhar-a-ti*, il porte) s'adjoint à une foule de racines, comme lettre de liaison, lettre formative ou thématique, pour recevoir la désinence ou un suffixe nouveau. Mais il s'en faut qu'il soit toujours présent. Appartient-il à un antique état du langage, où aucune consonne ne pouvait se passer d'une voyelle d'appui, état qui persiste dans de nombreux idiomes africains, et dans presque toutes les langues malaises? Ou bien est-ce l'accroissement le plus simple qu'ait pu suggérer le besoin du nom et de l'adjectif : Rac. *bhar* : *bhar-a* « porteur ou portant, celui qui porte »? *Ă* serait alors le plus léger, le plus instinctif des pronoms. Et, bien que la racine nue gardât le pouvoir de s'annexer directement suffixes

et désinences (latin *fer-s*, *fer-t*, *leg-s*, *lec-tus*, *reg-s*, *nec-s*, etc.), la voyelle de liaison se répandit de proche en proche entre les racines terminées par des consonnes et les suffixes commençant par des consonnes, préservant les unes et les autres des heurts trop rudes et des assimilations les plus difficiles. Reste l'extrême désinence *re*, qui marque l'infinitif présent latin, et qu'on retrouve partout en français : aime-*r*, ravi-*r*, li-*re*, fond-*re*, résoud-*re*, avoi-*r*. On l'a comparée à l'infinitif passé *meminis-se*, *cessis-se*, *habuis-se* ; et, considérant que presque toujours le *R* latin entre deux voyelles tient la place d'un *S* primitif (*floris*, *honoris*, *generis*, etc., pour *flosis*, *honosis*, *genesis*), on a assimilé les deux terminaisons infinitives et conclu à une forme unique *se*, sorte de personne indéfinie, neutre, accolée à un substantif verbal indéclinable. En sorte que, du mot *apercevoir*, on peut proposer la traduction suivante : « fait ou état ou action de saisir à travers jusqu'à ». Et c'est bien le sens contenu dans les cinq éléments amalgamés.

L'adjectif « respectable », *re-spec-ta-b-le* est digne d'attention, parce qu'il renferme, d'abord, une de nos racines attributives les plus fécondes, puis des suffixes d'un usage vraiment universel (dans la famille latine).

Spec, *spic* « voir, regarder », qui se reconnaît dans le sanscrit védique *spac*, « gardien » dans le germanique *spëh-ōn*, « voir, épier », *spëh-a*, anglais *spy* « espion », a pris en grec les formes *skep* et *skop*. Dans notre premier chapitre nous avons signalé cette confusion des labiales et gutturales fortes.

Cette vieille syllabe se montre et se cache dans *suspic-io*, fr. *sou-pçon*, *haru-spex*, « celui qui regarde et consulte les éclairs et les entrailles des victimes », *au* (*avi*) *spicium*, « observation du vol des oiseaux », dans *speculum* (d'où *speculari*, « spéculation, spéculateur », etc. ; ital. *specchio*, allem. *spiegel*, « miroir »), et dans le français *espiègle*, corruption de l'allemand *Uhlen spiegel* (miroir des chouettes), héros fictif d'un recueil de facéties. Le grec, de son côté, tirait de *scop* : *épiscopos*, surveillant, évêque, anglais *bishop*, ital. *vescovo*, espagn. *obispo*.

Species, « ce qui se regarde, la beauté, la forme, la caractéristique », d'où *spécial*, *spécifique*, *spécifier*, a donné naissance aux *espèces* monnaies à figures, à l'*espèce* et aux *épices* (*substances spéciales* ; anglais *spices*, allem. *spezerien*), aux mots italiens *speziale* et *spezeria*, « pharmacien, pharmacie », au français *épicier*, *épicerie*, pain d'*épices*, *épicé*, parents inattendus certes, mais indéniables, d'*évêque*. *Ad*, *circum*, *pro*, *per*, *su*, *in*, *de*, *re-spic-ere* forment

autant de verbes, autant de familles dérivées, qui répondent à diverses façons de regarder.

Le suffixe démonstratif *t* suivi d'une voyelle, qui existe à l'état indépendant en sanscrit *ta*, *tad*, en grec *to*, *ta*, en latin *tam*, *tum*, forme, en se joignant directement aux racines consonantes, une foule de dérivés, substantifs, participes, adjectifs (souvent calqués purement et simplement par le français, comme dans *respect*, *suspect*, *aspect*, *inspecteur*, *prospectus*, *perspective*). Le latin, ajoutant à ce nouveau thème la désinence de sa première conjugaison, *are*, a créé toute une série de verbes dits fréquentatifs, *aspectare*, *respectare*, d'où un nouveau radical *specta*, origine d'autres adjectifs et noms. Ex. : *spectator*, *spectatus*, *spectabilis*.

Laissons le *S*, désinence casuelle, qui n'ajoute rien au sens.

Le double suffixe *bili*, notre *ble*, qui a formé en latin et qui forme encore, en français et en italien, d'innombrables adjectifs, doit être réduit à *li*, démonstratif qu'on reconnaît dans *il-le*, et dans les diminutifs en *l-us*, *annu-lus*, *bellus*, *bel*, *nouvel*, etc. *Bi* serait dû à l'analogie de formes comme *habi-l-is* où il fait partie de la racine.

Je crois qu'il ne reste plus rien d'obscur dans notre mot *respectable*. Le *respect* est le regard jeté en arrière, à deux fois, sur une chose ou une personne considérable. La vieille forme *répit* était le temps nécessaire pour regarder, examiner à nouveau, le dossier d'un accusé; le *dépit* (*despectus*), le regard jeté de haut sur un objet désagréable.

Nous allons serrer de plus près le sens de la particule *re*, dans un autre exemple, un substantif, *recueillement*, où il représente d'ailleurs la même idée de retour en arrière ou sur l'objet, ou sur soi-même.

Mais dégageons d'abord la racine centrale, dont il ne subsiste dans notre exemple qu'une seule lettre : *L*. Dans sa forme complète, si elle existait, *recueillement* correspondrait à *re-cum-leg-i-me-n-t-um*. La racine *leg*, *lig*, en grec *leg*, *log*, n'a pas moins d'importance pour nous que les racines *cap* et *spec*, puisqu'il s'y rattache des mots tels que *é-lire*, *é-lite*, *élection*, *sélection*, *collège*, *collection*, peut-être *lier*, *lien*, *obligation*, certainement *loi* (*leg-s*), *religion*; *lire*, *leçon*, *lecteur*; *legere*, *logos*; et ces suffixes précieux, *logue* et *logie*, que nous avons empruntés directement au grec : enfin ce monde immense d'idées qui va de « choisir », à « répéter, lire », de « parler », à « raisonner » et à « penser ».

L'origine est humble. *Leg* (que l'on pourrait peut-être décomposer encore) avait et a toujours le sens de « prendre, ramasser »,

(avec le préfixe *e*, *ex* ou *dis* « prendre parmi, choisir, tirer de la foule », *e-ligere*, *di-ligere*, *dilection*, amour).

Cum (préposition, conjonction et adverbe) est la forme déclinée d'une racine démonstrative et relative, *ka*, *pa*, *ta*, *kv* (en grec *pos*, *kos*, *ti*, *tis*) qui a donné à l'ombrien *po-ei*, au latin *qui*, *quæ*, *quod* et *quum*. Comme il lie les propositions et les idées, il a pris facilement le sens de *avec*; ici le *m* final s'est allitéré à *L* de *leg*; *colleg* renferme donc l'idée de prendre avec, d'assembler; ajoutez la lettre formatrice *i*, *e*, dont nous avons retracé l'histoire, et la désinence *re*; vous avez le latin *colligere*, le français *cueillir* d'où, par apocope, *cueil*, notre mot *recueil*. *L* représente seul la racine, mais il en a gardé le sens tout entier.

Dans l'*L* mouillée, je serais tenté de reconnaître une fusion intime de la liquide avec la gutturale et l'*i* formatif; de sorte que ce son, particulier aux langues romanes, et qu'il ne faudrait pas prononcer comme *y* (tendance parisienne), représenterait entièrement le thème *legi*.

Les suffixes qui terminent le substantif sont au nombre de trois, *ma*, *na*, *ta* — nous omettons le *M* casuel. Ce sont trois démonstratifs qui s'emploient séparément : *ulti-mu-s*, *do-nu-m*, *dic-tu-s*, ou par deux : *măna-s*, grec *méno-s*; *docu-men*; mais déjà réunis dans un suffixe *mant*, *ment*, qui forme des participes et des noms. Peut-être *ma*, racine attributive de *menos*, *mens* « pensée », dont l'ablatif *mente* se retrouve dans la plupart de nos adverbes, est-il identique à ce démonstratif *ma*. C'est une question que nous étudierons plus tard. Quoi qu'il en soit, *cueillement* n'a plus de mystère pour nous.

Enfin *re* qui emporte *retour*, *répétition*, *insistance* nous permet de traduire *recueillement* en « réflexion sur ce qui a été rassemblé, colligé » par l'esprit. Mais une petite particularité nous fait faire un pas encore vers le sens original de *re*, c'est le *t* qui dans *re-t-ro* le lie au suffixe comparatif *ro* : *retro*, plus en arrière, plus profondément. L'ablatif latin se terminait par un *d*, qu'on lit sur les inscriptions et qui est tombé dans le latin classique. Ce *d*, durci et préservé par le voisinage de *r*, affaibli en *l* dans *relligio*, serait donc un débris casuel. *Re* se serait décliné, *red* serait un cas de *res*, la chose, un de ces mots indécomposables, à la fois généraux et positifs, que M. Bréal incline à regarder comme un des plus vieux termes du langage indo-européen. Cette syllabe, si souvent abrégée, et réduite à la lettre *R*, dont nous usons et abusons, serait donc un témoin vénérable de cet âge où l'homme, incapable de distinguer les objets par des noms, les aurait désignés par un

seul et même geste vocal : l'objet, la chose. De là lui viendrait cette force, qui n'est pas épuisée, cette valeur implicite de rappel à la réalité, au fond des choses, dangereuse quand elle produit la *réaction*, le retour obstiné vers les choses bien ou mal acquises.

Encore un exemple, qui ne nous retiendra pas longtemps; nous en connaissons déjà presque tous les éléments. Il n'a d'autre objet que de montrer une ou deux racines pronominales jouant le même rôle que les racines verbales ou substantives. C'est le mot *rapprochement*, décomposable en *re-ad-pro-pe-timo-mentum*. *Prop-timo*, altéré en *proximo*, est le superlatif de la préposition adverbiale *prope*; il s'est réduit en français à *proche* (d'où « rapprochement »). *Pro-pe*, composé, ce semble, de *pro* et de *per*, d'où *properare*, se hâter en avant, au plus près, signifierait « *par là en avant* ». *Pro* est, comme *prae* (*praeire*) et *pri* (*pri-mus*), un cas d'une racine *pra*, que nous trouvons dans nos mots *premier*, *prince*, *profond*, et qui implique *priorité*, *proximité*, *marche en avant*, *progrès*.

Ces leçons de choses ont leur philosophie. Elles montrent, chez les nations assurément les mieux douées et les plus perfectibles, le développement parallèle de l'intelligence et du langage, la combinaison des sons répondant à l'association des idées, la métaphore pliant les racines vagues aux sens plus précis, aux expressions plus variées qu'exigent les notions et les concepts acquis par l'expérience et la raison.

Nous venons d'assister, pour ainsi dire, à quelques-uns des épisodes les plus communs, les plus ordinaires, de la vie du langage : le passage du son expressif au mot, du sens propre au sens figuré, la formation du verbe, du nom, de l'adjectif, par la suffixation et la puissance indéfinie de la dérivation. Je dois mentionner encore deux autres procédés, secondaires en ce sens qu'ils rentrent dans le cadre du monosyllabisme et de l'agglutination : ce sont l'apposition (*essuie-main*, *tire-botte*, *ronge-lard*), dont l'anglais et le français font un fréquent usage, et la composition (*néphélègéréta*, « assemble-nues »), si largement pratiquée par le sanscrit, le grec et l'allemand. Celle-ci consiste à traiter comme des suffixes deux ou plusieurs mots dépouillés de leurs terminaisons et à les rattacher par une seule et même désinence. Le polysynthétisme des langues américaines n'est, au fond, pas autre chose. L'apposition ressemble fort à la construction chinoise, à cette différence près qu'elle opère sur des mots tous faits, façonnés par la grammaire, au lieu de juxtaposer des monosyllabes. Apposition, composition, suffixation : trois procédés qui ont dominé tour à tour dans l'une des phases linguistiques; mais le second n'ex-

clut pas le premier; le troisième n'élimine pas le second et sait manier le premier. Les vocabulaires se maintiennent par l'hérédité, se différencient par la sélection et l'adaptation, c'est-à-dire par l'altération phonétique et la variation dialectale. Le langage commence par la proposition confuse, sans liens apparents, continue par la syntaxe (par l'ordre des mots), atteint à la grammaire par l'emploi des relations désinentielles, et, quand la construction et les frottements ont fondu le mot et détruit les désinences, tend à revenir à l'ordre purement syntaxique, bien plus, à la proposition rudimentaire, au style télégraphique, qui est la tachygraphie, la sténographie de la pensée.

Mais quel abîme entre le point de départ et le point d'arrivée! C'est pour le franchir, cet abîme, que le langage a inventé toutes ces combinaisons, toutes ces *copules* qui aident la pensée, tous ces artifices de la déclinaison et de la conjugaison, qu'il abandonne à mesure que l'intelligence n'en sent plus le besoin. Il dépose chemin faisant les outils hors de service, mais il garde tout ce qu'il leur a dû.

Toute cette évolution ou plutôt toutes ces évolutions particulières, inégales, de langues innombrables, se sont accomplies en vertu des aptitudes cérébrales et vocales fort diverses, sous l'empire des mille circonstances naturelles et historiques qui déterminent la marche des sociétés, pour ainsi dire en dehors de la volonté humaine. Aussi en a-t-on été amené à traiter le langage et les langues comme autant d'organismes qui s'accroissent, s'améliorent, végètent ou dépérissent par leurs propres qualités ou leurs propres vices. C'est une comparaison séduisante; mais il ne faut pas oublier que les langues sont aussi, sont avant tout, les produits de facultés humaines. La part de l'intelligence et de la raison n'y sauraient être méconnues. Intelligence collective, dit-on; raison impersonnelle. Je le veux bien; mais de quoi est faite la raison collective? c'est la moyenne des raisons individuelles. La vie du langage est inconsciente; mais, à partir du cri animal, du cri de l'espèce, il n'est pas de modification dans le son, et dans le sens correspondant, qui n'ait commencé par une émission vocale d'un individu, acceptée, imitée et comprise par deux ou trois autres, puis par des centaines et des milliers d'autres. C'est là, je crois, un fait indubitable, quoi qu'il n'ait pu et ne puisse être constaté. La science du langage est donc non seulement une science naturelle, mais tout particulièrement une science anthropologique et ethnographique.

DEUXIÈME PARTIE

DISTRIBUTION GÉOGRAPHIQUE DES LANGUES ET DES RACES

CHAPITRE PREMIER

EXPANSION DES LANGUES FLEXIONNELLES

La chronologie et la linguistique. — Les coïncidences de la géographie et de l'histoire avec l'évolution du langage. — Expansion centrale des langues flexionnelles et surtout de la famille indo-européenne. — Retraite des langues agglutinantes sur les confins du monde civilisé. — Le bloc monosyllabique de l'extrême orient : le chinois et son écriture; l'annamite; le siamois; le birman; le tibétain : identité du procédé; différence des vocabulaires.

Dans le voyage que nous allons entreprendre, nous suivrons évidemment l'ordre de l'évolution : monosyllabisme, agglutination, flexion, analytisme. Mais cette division, il est bon de le remarquer, ne saurait se fonder sur les seules données de la chronologie. La succession, qui a été réelle, entre les quatre degrés du langage, nous est sans doute sûrement révélée par l'analyse des grammaires, des vocabulaires et des éléments vocaux. Mais diverses circonstances, l'inégal développement des nations, la précocité des unes, la lenteur des autres, les migrations, les conquêtes, ont jeté un singulier désordre dans la distribution des langues sur le globe, et dans leur histoire. Les unes se sont éteintes aux lieux où elles sont nées sans qu'on puisse distinguer leurs débris sous les dépôts qui les ont recouvertes; d'autres, emportées au loin, se sont répandues à travers le monde, en traînées

puissantes ou en îlots épars, semblables aux moraines de l'âge glaciaire. Celles-ci végètent dans une éternelle enfance et mourront avant d'avoir grandi; celles-là, accomplissant le cycle total, revivent dans une nombreuse postérité. Si nous consultons les plus vieux monuments écrits ou conservés par la tradition orale, nous ne serons pas étonnés qu'ils n'appartiennent point en général aux plus anciennes formes du langage; et, d'autre part, quelques exemples considérables nous forceront d'admettre que l'infériorité des moyens d'expression n'est pas incompatible avec une véritable culture intellectuelle ou littéraire.

Laissons de côté, pour un moment, cette foule d'idiomes dont nous ne soupçonnions pas l'existence avant la découverte de l'Amérique et de l'Océanie, et bornons-nous à parcourir les annales de l'ancien monde, au moins ce que la science moderne a pu en restituer; et nous verrons quels faibles secours peut en attendre une énumération méthodique. De beaucoup, les plus vieux documents que nous possédions aujourd'hui nous viennent de l'Égypte; ils remontent à quarante siècles; ils témoignent déjà d'un long emploi du langage, puisqu'ils révèlent, dès le début, un état transitoire entre l'agglutination et la flexion. On a lu, tout récemment, au Sinaï, sur l'entrée d'une mine de turquoises, les hiéroglyphes d'un roi Snéfrou qui se vante d'avoir vaincu les Bédouins de ces montagnes. Or ce roi est antérieur aux grandes pyramides; il fait partie de la 3ᵉ dynastie memphite, ce qui nous reporte à quatre mille deux ou trois cents ans environ avant notre ère. M. Bénédite, l'heureux lecteur de ce texte, y voit la plus antique ligne d'écriture qui soit parvenue jusqu'à nous. Les cunéiformes les plus vénérables ne peuvent prétendre à une telle vieillesse; ils semblent postérieurs d'au moins mille années; mais ils attestent aussi une longue élaboration linguistique. On sait que ces inscriptions qui s'alignent sur le dos des statues, sur des cachets cylindriques ou coniques, enfin sur d'innombrables briques déterrées dans les sables de la Chaldée et de l'Assyrie, se réfèrent à deux systèmes, à deux organismes, souvent accolés dans les textes bilingues. La langue des Accads ou des Sumers, anciens habitants et premiers civilisateurs des vallées de l'Euphrate et du Tigre, serait d'ordre agglutinant; l'autre, chaldéenne ou assyrienne, est inflective; c'est la plus ancienne forme connue du langage sémitique. Or les conquérants sémites semblent tout devoir, arts, croyances, idées, à leurs sujets industrieux; ils n'ont que deux supériorités : celle de la fureur guerrière et celle de la langue. Mais les vaniteuses et féroces proclamations des rois exterminateurs, qui appartien-

nent en propre au sémitisme, ont pour nous un peu moins d'intérêt que les divagations magiques, les fragments de cosmogonies, même d'épopées qui, traduits du sumérien en chaldéen, ont meublé tant bien que mal l'esprit un peu nu et étroit des Sémites, et laissé leur trace dans les religions de la Syrie, de la Phénicie et de la Judée. C'est aux mêmes âges, sinon pour les textes écrits, au moins pour le développement de la langue, qu'il faut rapporter l'indo-européen, déjà sorti du stade agglutinant, déjà pleinement flexionnel avant la séparation de ses divers dialectes. Car si la recension des Védas, tels qu'ils sont venus jusqu'à nous, est relativement moderne et accommodée à la liturgie brahmanique, la langue demeure plus archaïque que le plus vieux sanscrit, déjà mort au temps d'Alexandre, plus ancienne par conséquent que les idiomes grecs ou latins. Or les Grecs, les Hellènes, étaient établis dans le pays qui porte leur nom quinze ou dix-huit cents ans avant notre ère. Il est donc certain que l'indo-européen, la langue mère, le type commun dont sept familles de langues ont emporté au loin l'empreinte plus ou moins fidèle, était constitué avec sa grammaire, avec son fonds de mots et d'idées, bien plus de vingt siècles avant J.-C.; enfin que les tribus qui parlaient cette langue avaient franchi trois étapes, et atteint aux nuances les plus délicates de la flexion, tandis que leurs proches voisins s'étaient arrêtés, qui à la flexion sémitique, qui à l'agglutination, qui au monosyllabisme.

La Chine ne fait pas remonter plus haut son histoire officielle. Encore le Chou-King, qui cite la date de 2356 ans avant J.-C., a-t-il été refondu, comme les autre livres sacrés, par Confucius, vers la fin du VIe siècle. Ainsi les données historiques, sauf en ce qui concerne les langues du nord de l'Afrique orientale, n'aboutiraient qu'à établir la contemporanéité, le synchronisme, en des temps déjà reculés, de ces grandes phases que le linguiste considère comme les degrés successifs de l'évolution.

Toutefois les indices que nous refuse la simple érudition historique, la marche générale de la civilisation peut nous les fournir. Il est au moins curieux de constater que le rôle joué dans l'histoire par les diverses classes de langues leur assigne précisément le rang qui leur est attribué par la science du langage.

Supposez que vous avez sous les yeux un planisphère; trois grands faits vous frappent tout d'abord : la situation centrale et l'expansion croissante des langues à flexion; l'isolement et l'immobilité du monosyllabisme, confiné dans son vaste empire, entre les hautes montagnes du Tibet, le désert mongol, les steppes de

la Mandchourie, les mers de la Chine et de l'Indo-Chine; enfin la retraite des langues agglutinantes vers les extrémités du monde; elles sont rejetées en marge de la civilisation, dans les régions glacées de la Sibérie, dans les profondeurs de la massive Afrique, dans les îles de la Malaisie et dans les archipels du Pacifique, dans les parties de l'Amérique où survivent les débris des races indigènes. Il est facile de voir que leur aire va diminuant de jour en jour. Elles ont occupé l'Inde entière; il ne leur en reste qu'un cinquième, le Dekan dravidien. Elles ont recouvert toute l'Asie depuis l'océan Arctique jusqu'au golfe d'Ormuz; les Sémites et les Éraniens les en ont chassées; peut-être ont-elles dominé dans l'Europe occidentale, s'il est vrai que le basque nous vienne d'anciens habitants de la Gaule, s'il est vrai que la race de la Madeleine et des Eyzies, se retirant avec le renne vers les glaces du nord, soit représentée par les modernes Esquimaux. En Amérique, elles reculent devant les dialectes saxons et novo-latins. Avant un siècle, elles auront disparu de l'Océanie.

Sans doute elles ont tenté de vigoureux retours offensifs avec Attila, Tchinguis et Timour; elles ont échoué plus ou moins vite soit contre le sémitisme, soit contre les langues indo-européennes, même contre le monosyllabisme chinois, et à plusieurs reprises. Les anciens Bulgares de Bélisaire ont été exterminés par les Grecs et les Slaves. Deux exceptions semblent accentuer encore cet universel mouvement de retraite. Au xe siècle, le magyar, un dialecte ouralo-altaïque, a réussi à s'implanter entre le Danube et la Theiss; mais il y demeure enfermé, et, si les Hongrois ont conservé et brillamment appliqué à la poésie et à l'histoire leur langue nationale, ils ne s'en servent que pour exprimer des idées acquises dans leur contact perpétuel avec des idiomes et des peuples européens. Vers la même époque, la diffusion désordonnée de l'Islamisme, ébranlant les hordes pillardes du Turkestan, a déchaîné sur la Perse, l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, la Grèce, le furieux tourbillon turc.

On sait quel désarroi cette fatale intrusion a jeté dans la vie politique de l'Occident; quels désastres ont ruiné et ensanglanté les plus riches pays du globe, le bassin de la Méditerranée; au prix de quelles défaites, de quels efforts, l'Europe a refréné, contenu cette force aveugle, avec quelles peines infinies l'esprit européen, l'industrie, les arts rentrent dans les régions qui ont été leur berceau. Peu à peu la santé occidentale s'est accommodée de ce corps étranger, désormais presque inoffensif. Mais la race, si croisée qu'elle soit, en dépit de ses vertus natives, mais la

langue, malgré ses qualités de correction et d'harmonie vocalique, demeureront toujours des anomalies au milieu du monde civilisé. Pourquoi? Parce qu'il y a anachronisme, il y a incompatibilité originelle entre un état mental d'un autre âge et un régime intellectuel plus avancé, entre une langue arrêtée au stade agglutinant et des langues qui sont parvenues à l'extrême limite de la période flexionnelle.

Toute autre a été la destinée des langues inflectives. Le sous-groupe chamitique aujourd'hui représenté par le copte et les langues berbères, n'a pas, il est vrai, progressé depuis le temps des pharaons; il est resté hésitant entre l'agglutination et la flexion; le terrain lui a manqué; pris entre la masse obtuse de la Nigritie et la hardiesse aventureuse des Arabes et des peuples méditerranéens, il végète et s'efface. Mais le sémitisme, dont la force conquérante n'est pas encore épuisée, du moins en Afrique, présente une longue et importante histoire. Ses frontières du nord ont fléchi; mais il a conservé la Syrie, l'Arabie, l'Égypte et toute la côte africaine. Les peuples qui ont parlé des langues sémitiques, Chaldéens, Assyriens, Phéniciens et Carthaginois, Hébreux, Syriens, Arabes ont tous contribué pour quelque part, souvent considérable, à la civilisation; ils ont créé des arts, des religions et des sciences; arts dépassés, religions dangereuses, sciences fausses ou incomplètes, mais qui ont remué des idées. Leur influence ne s'est pas seulement étendue sur deux cents millions de Musulmans et de Juifs; elle se fait sentir encore dans le tempérament et l'accent espagnol, bien plus dans le régime intellectuel des peuples christianisés. Les obstacles même, obstacles matériels et moraux que le sémitisme a jetés en travers du développement indo-européen, ne sont pas les moindres preuves de sa force. Enfin, les langues qui en dépendent ont travaillé, avant et avec les idiomes indo-européens, à l'expulsion du groupe agglutinant; elles ont vaincu le sumérien en Chaldée et en Assyrie; elles ont pénétré le turc et s'attaquent aux jargons du centre africain.

Plus significative encore est la fortune des idiomes européens et des peuples qui les ont ou créés ou adoptés. Elle n'a cessé de grandir depuis le jour où cinq ou six colonnes émigrantes ont quitté les environs de la Caspienne pour faire l'éducation de l'Europe. Ces bandes, qui grossissaient en route, branches d'un vaste éventail, ont déployé leurs divers langages du golfe de Finlande aux derniers rochers des archipels grecs. Les plus favorisées, celles qui atteignirent de bonne heure les rivages tempérés que baigne la Méditerranée, devinrent les aïeules des nations et des

civilisations gréco-latines; le rameau hellénique, rencontrant un sol déjà cultivé, des précurseurs déjà dégrossis par les leçons plus ou moins directes, plus ou moins intermittentes de l'Égypte et de l'Assyrie, fleurit tout d'abord, avec un épanouissement rapide et magnifique, et jamais, croit-on, langue plus souple, plus riche et plus éclatante ne s'est associée à un génie plus fin, plus artiste et plus profond. Les Latins, plus lents, plus tenaces, englués d'ailleurs dans un étrange amalgame de populations qui se trouvaient refoulées et entassées dans cette étroite botte de l'Italie, les Latins, grâce à leur énergie propre et aussi aux infiltrations pénétrantes de la culture hellénique, accomplirent de leur côté la même œuvre de conquête et de progrès ; puis ils englobèrent dans leur empire les Grecs, leurs frères et leurs instituteurs, et les Celtes et les Gaulois — aussi leurs parents proches —, qui, répandus dans les forêts de l'extrême Occident, n'avaient pas su mettre à profit encore les dons heureux de leur âme guerrière, de leur intelligence nette, de leur verve éloquente. Ainsi, les plus précoces de nos aïeux indo-européens s'étaient partagé l'Orient et l'Occident, lorsqu'une pression lointaine, celle des Huns et des Mongols, poussant les Slaves retardataires sur les Germains encore demi-sauvages, fit craquer la frontière du Danube et du Rhin. Quand la terrible invasion se fut arrêtée, quand la main de Charlemagne en eut, pour un moment, protégé d'une barrière les flots apaisés et pour ainsi dire consolidés, on s'aperçut qu'une forte moitié des nouveaux venus étaient assimilés à leurs prédécesseurs, étaient encadrés dans l'ancien monde romain, seulement rajeuni par l'infusion d'un sang nouveau. A leur tour, ceux qui restaient en dehors de l'Occident latinisé, mais, qui pourvus d'un même fonds linguistique et intellectuel, devaient progresser dans le même sens, à leur tour, Germains et Slaves réclamèrent et accrurent leur part légitime dans la direction de l'esprit moderne, et c'est à une race, à une langue germanique, la race anglo-saxonne et la langue anglaise, qu'est échu l'honneur d'achever une œuvre commencée — et continuée — par des Novo-Latins, les Portugais, les Espagnols, et les Français. Sans doute, l'expansion, tout à fait extraordinaire, du sang et du parler anglais tient à des causes bien nombreuses; mais il est curieux de la voir coïncider avec un phénomène de l'évolution linguistique : l'anglais, certes aussi vieux — quant aux origines — que le grec, le latin, ou le gotique, — mais troublé au XI[e] siècle par une invasion considérable de mots français (à ce point que les deux tiers de son vocabulaire procèdent de formes latines ou novo-latines), l'anglais donc

arrive le premier du groupe à la simplification dernière, à l'analytisme; et il se répand, parce qu'il est la plus facile des langues — non à prononcer, hélas! ni à bien écrire — mais à apprendre oralement et à baragouiner.

Il y aurait ingratitude à oublier les groupes orientaux, Aryas de l'Inde, Éraniens de la Bactriane, de l'Afghanistan, de la Perse et de l'Arménie. Les premiers, par petits clans nomades, mais sédentaires par intermittence, après avoir fort longtemps joué à la petite guerre et aux petites chapelles dans le réseau des affluents de l'Indus, ont descendu la rive gauche de ce grand fleuve. Il semble qu'ils en aient atteint l'embouchure vers le xe siècle. Leurs mœurs, leur régime social, leurs croyances et leur langue se sont propagées et fixées non seulement dans la vallée du Gange, mais dans la vaste épaisseur de l'Hindoustan, et jusqu'en Indo-Chine. La carrière du sanscrit littéraire et des nombreuses langues, mortes et vivantes, qui en sont issues, a été des plus brillantes. Hymnes, épopées interminables, traités religieux, grammaticaux, códes, systèmes philosophiques, légendes fabuleuses, poésie amoureuse et gnomique, drame et comédie sociale, aucun genre ne manque à cette abondante littérature. Entre le ier et le ve siècle de notre ère, particulièrement, lorsque l'Inde, maîtresse d'elle-même, et débordant sur Ceylan, sur Java, sur le Cambodge, écoutait les discussions subtiles des brahmanes, des çivaïstes, des bonzes, des philosophes, ou se délassait aux pièces ingénieuses des Kalidasa et des Çudraka, elle tenait véritablement en Asie le même rang et remplissait le même office civilisateur que la Grèce et Rome en Occident. Par malheur, la force numérique des blancs envahisseurs avait toujours été restreinte. Assez vigoureux, assez intelligents pour conquérir un vaste pays, pour asservir des peuples inférieurs, négritos, dravidiens, malais, ils ne purent modifier ces races, leur imprimer au moins une physionomie commune et des aptitudes semblables. A grand peine pouvaient-ils maintenir, à l'aide de prohibitions rigoureuses, la pureté de leur propre sang. Les chocs du dehors firent crouler cet édifice habité par trop d'esclaves et trop peu de maîtres. En dépit d'un fanatisme aveugle et enraciné, les multitudes qui peuplent la grande presqu'île — environ 280 millions d'hommes — ne surent opposer une résistance efficace ni aux Afghans de Mahmoud la Gaznévide, ni aux Mogols — très mélangés — de Timour et de Baber, ni aux bandes perses de Nadir-Shah, ni aux mains tenaces de l'Angleterre; elles gardèrent seulement leurs langues, ce qui est bien, mais aussi leur régime social vicieux, et

l'inepte religiosité qui s'est incrustée dans le cerveau populaire.

Les Éraniens, dont certaines langues, le zend et l'ancien perse, sont liées au sanscrit par une étroite fraternité, occupaient le double bassin de l'Iaxartes et de l'Oxus. Gênés, très probablement, comme l'avaient été les Aryas, par la turbulence des tribus turcomanes, peut-être aussi chassés par la stérilité des terres situées entre la Caspienne et la mer d'Aral, — stérilité due à l'épuisement des eaux des deux fleuves —, les futurs Afghans et Perses descendirent la rive droite de l'Indus, ou contournèrent à l'ouest le grand désert d'Arachosie, tandis qu'un autre courant, les Arméniens, peut-être les Parthes, glissant entre la Caspienne et les montagnes, gagnait, vers les sources de l'Euphrate, une région fort mal délimitée et malheureusement condamnée à une instabilité, à un asservissement perpétuels. Il ne faut pas juger de ces antiques Éraniens par nos Persans modernes, aimables et artistes sans doute, possesseurs d'une langue charmante, et d'une séduisante littérature, mais las de leur grandeur passée, dépouillés — en somme — de toute puissance effective, en face de leur vieil ennemi turc et de leurs puissants arrière-petits cousins Slaves et Anglo-Saxons. Non, ces antiques Éraniens étaient décidés et redoutables; ils pratiquaient — avec trop de minutie — une religion austère qui honorait le travail, l'agriculture et la famille. Au début du v[e] siècle, ils dominaient l'Asie, depuis le Pendjâb jusqu'à l'Ionie, depuis l'Oxus jusqu'à l'océan Indien, ils tenaient la Syrie, l'Égypte ; en Europe, les bouches du Danube et la Thrace. Soixante ans leur avaient suffi pour incorporer les Mèdes, abattre l'Assyrie, la Chaldée, et s'installer très fortement sur le Tigre, entre l'Euphrate et le Choaspes; ils avaient renversé la puissance lydienne, assujetti la Phénicie, ruiné l'Ionie, détrôné les pharaons. Ils avaient élevé, sur les ruines et avec les ruines des anciens empires, à langue agglutinante ou sémitique, un prodigieux édifice, fragile autant qu'immense, entassement rapide voué à une dislocation plus rapide encore, et à une chute foudroyante. Efféminés par la soudaine ivresse de la conquête, plus encore par l'incorporation de races épuisées, traînant derrière eux des multitudes de hordes sauvages, dont le bon Hérodote a décrit les costumes et les armes, lorsque l'impulsion commune à tous les Aryas les précipitait sur l'Occident, ils n'apportaient plus à l'Europe le renfort d'une sève nouvelle. La riche floraison de la jeunesse hellénique faillit être submergée sous un déluge où flottaient confondus les débris d'un monde vieilli et les meutes affolées de peuples enfants. Le premier choc eut lieu en 490. Quelques

milliers d'Athéniens arrêtèrent à Marathon les généraux de Darius. Une seconde invasion plus terrible inonda et saccagea la Thessalie, la Béotie, l'Attique; Athènes périt dans les flammes. La Grèce, à grand'peine ralliée par le danger, écrasa l'Asie sur terre et sur mer, à Salamine, à Platées, à Mycale. Et la muse triomphale d'Eschyle poursuivit Xerxès humilié, jusque dans les bras de ses femmes et de ses eunuques. Ce furent là des heures critiques dans l'histoire. Montesquieu a beau dire : « Peut-on être Persan! » Il aurait fallu en passer par là, sans le courage et la fortune des Hellènes. Quoi qu'il en soit, les Perses ont eu leur page grandiose; et s'ils n'ont jamais retrouvé la puissance qu'Alexandre leur arracha, leur valeur guerrière et l'influence de leurs doctrines religieuses se sont plus d'une fois fait sentir à leurs rivaux gréco-romains.

En nous laissant aller à cette esquisse rapide du groupe indo-européen, nous avons voulu fixer dans les esprits deux vérités intéressantes : c'est d'abord qu'à ce groupe (quels qu'en soient les divers éléments ethniques), à ce groupe, le seul qui se soit montré jusqu'ici perfectible, appartient depuis plus de trois mille ans la direction de l'humanité; ensuite, que la supériorité des langues indo-européennes est inséparable du rôle prépondérant assumé par les peuples qui les parlent; que devant elles ont reculé les langues agglutinantes et même les idiomes, déjà flexionnels, des Sémites. Cette succession est donc en parfait accord avec les théories modernes de l'évolution linguistique.

Ici la Chine intervient. Aux sept ou huit cent millions d'hommes (six cents pour le seul groupe indo-européen) qui parlent des langues flexionnelles, la Chine oppose le bloc immobile et compact du monosyllabisme, suffisant depuis un temps immémorial à cinq cents millions environ d'êtres humains qui se sont élevés par eux-mêmes à un certain degré, parfois éminent, de civilisation. C'est un fait. Il faut le reconnaître et l'expliquer, en montrer les causes et les conséquences.

Les traditions des Chinois nous autorisent à chercher le berceau de leur race sur le revers oriental du grand plateau qui se relie vers le nord aux monts Célestes et à l'Altaï, vers le sud, par le Karakorum, à la chaîne formidable de l'Himalaya. Séparés du monde occidental par ce vaste massif, ignorants et ignorés des peuples auxquels ils tournaient le dos, ils se sont propagés et étendus vers l'Orient, les uns à travers les steppes de Gobi et les épaisses forêts du Chan-si, les autres le long des vallées jumelles du Hoang-ho et du Yang-tse-kiang. Nul doute qu'ils n'aient

recouvert et refoulé des populations plus antiques dont les restes portent le nom de Miao-tse, crus ou cuits — selon qu'ils ont gardé ou abdiqué leur indépendance. Au reste, la race est fort métissée; les types du Fou-Kien et de Canton, malgré l'uniformité du costume et de la queue — adoptée seulement il y a 250 ans —, diffèrent notablement de l'homme du centre et du nord. De nombreux royaumes, souvent rivaux, puis reliés par une hiérarchie féodale, finirent par se fondre en un empire immense — le second en étendue après la Russie moderne — sous la main paternelle d'un demi-dieu, fils du ciel, père et mère de ses sujets. Tout cet organisme s'était formé, fixé avant notre ère sans aucune pression extérieure, sans aucune communication avec le reste de l'Asie. Les Chinois avaient inventé pour eux seuls, à leur goût, tous les arts, toutes les industries, tous les procédés agricoles, métallurgiques et céramiques. Il n'y eut jamais de civilisation plus originale, mais aussi plus isolée et plus précoce. Après avoir traversé l'âge de la pierre — dont témoignent encore les mots *chi-fao*, *chi-tsien*, *chi-kien*, *chi-jin*, *chi-fou*, « couteau, pointe, épée, outil, hache de pierre », et l'âge du bronze, puis du fer, ils se sont à jamais figés dans la même morale, la même dévotion aux ancêtres et aux génies. Les siècles ont passé; et ni l'intrusion du bouddhisme et de l'Islam, ni les dévastations mongoles, ni la révolution mandchoue, ni les incursions violentes et victorieuses des modernes, n'ont pu modifier d'une façon appréciable les mœurs et l'esprit de la Chine. Pour un Chinois suffisamment lettré, le monde des Barbares reste couvert d'une brume où se dessinent à peine quelques lignes bientôt effacées; et quand des bandes lointaines de prêtres ou de soldats viennent lui faire sentir, rudement, l'existence de ce *non-moi* qui a nom France, Angleterre, Allemagne, il n'y attache pas plus d'importance que le laboureur aux grêles, aux trombes et aux intempéries passagères. A ceux même qui ont visité nos climats, il ne reste de nos civilisations effleurées qu'une impression d'étonnement vague et de défiance certaine.

De même, pour l'Asie occidentale et l'Europe, malgré les anciennes relations commerciales des Sères avec les Romains, malgré les récits des Arabes et de Marco-Polo, en dépit des *Lettres édifiantes*, des voyages, des guerres et des missions scientifiques, la Chine demeure un bloc confus d'où se détachent un moment à peine, pour retomber dans un oubli indifférent, quelques noms d'empereurs et de philosophes, épars sur un océan de trois et quatre mille années. La soie, le thé, la porcelaine et les émaux

cloisonnés : et nous avons de la Chine tout ce qui importe à l'Occident. Imprimerie, poudre, numération décimale, morale indépendante et mandarinat, nous avons trouvé tout cela nous-mêmes; la Chine n'a rien à nous apprendre dans le présent; elle ne nous est de rien dans le passé. Elle aurait pu n'exister jamais, sans qu'à un seul moment de sa durée, eût pu se faire jour la conscience d'une lacune, d'un trou, dans la trame de l'histoire et de l'univers. Cet isolement cessera sans doute; mais n'est-il pas la raison d'être évidente de ce qu'on peut nommer le conservatisme chinois? En ce qui concerne la langue, il faut y joindre un obstacle particulier, une écriture presque aussi antique que le monosyllabisme lui-même, qui s'y est adaptée et qui l'a préservé de tout progrès.

« Suivant les traditions, dit M. Vinson, les premiers caractères furent des dessins grossiers d'objets matériels : un rond avec un point au milieu figurait le soleil; une barre verticale avec deux petits traits obliques indiquait un arbre; et ainsi de suite. Pour exprimer des idées complexes on associa plusieurs de ces caractères; le soleil, joint à la lune, représenta la lumière; femme, main et balai rendirent l'idée de femme mariée; « entendre » fut traduit par « oreille » et « porte »; « suivre », fut rendu par trois images d'homme placées à la file. On prit ensuite certains signes, certains idéogrammes, dont on ne retint que la prononciation. *Pè*, blanc, uni au signe *arbre*, prit le sens de cyprès; *fán* associé à « terre, à tertre, à montagne », signifiera « digue ». On a compté 169 de ces signes devenus phonétiques, et dont beaucoup ne s'emploient plus isolés. Les caractères chinois ont souvent des variantes empruntées à une période ancienne, à un système démodé. L'écriture a beaucoup varié en effet depuis la fabuleuse époque, en 2950, où Fou-hi inventa les caractères figuratifs pour remplacer les cordelettes noires anciennement usitées. On a classé ces variations en seize *styles* différents. Dans le style ordinaire, les caractères ne rappellent que fort peu les figures, les idéogrammes originels; ils se composent de traits dont le nombre permet un classement artificiel du vocabulaire. Il y a 214 mots types, nommés *clés* : six d'un trait, vingt-trois de deux traits, et ainsi de suite jusqu'à la 214e clé, qui a dix-sept traits. Encore cette classification varie-t-elle selon les grammairiens. On prétend que tous ces artifices ont permis d'écrire jusqu'à 43 496 mots, tous monosyllabiques ou composés de monosyllabes, dont un tiers environ constitue la langue courante. » Je me suis laissé dire qu'un Chinois instruit ne pouvait se vanter de savoir lire avant l'âge de qua-

rante ans et plus. Vous pensez quel rôle jouent la calligraphie et le jeu de mots dans la littérature chinoise! Ce qui confond, c'est qu'un pareil système graphique ait séduit les Japonais et les Annamites. Les caractères chinois se placent les uns sous les autres en colonnes verticales, ou s'alignent, au besoin, de droite à gauche. J'oubliais de rendre hommage au plus grand lecteur de chinois qui ait jamais existé, à Stanislas Julien, plus habile que le plus habile mandarin.

Il s'en faut que la langue soit aussi effrayante que l'écriture, mais l'usage seul peut l'enseigner, puisque la mémoire ne peut être aidée par aucun signe grammatical, par aucune dérivation. Pour compléter les indications données dans un précédent chapitre sur le vocabulaire, nous renvoyons à la *Linguistique* d'Hovelacque et aux articles du *Dictionnaire des sciences anthropologiques*; et nous passons à quelques renseignements, pour ainsi dire extérieurs.

La langue est loin d'être homogène et uniforme. Non seulement le chinois du lettré n'est pas celui du laboureur, du marinier, de l'artisan ou du marchand, mais chaque région a son dialecte. Il y a plus de différence entre les parlers provinciaux qu'entre les patois français; à ce point, rapporte M. Hovelacque, que les employés du gouvernement, qui arrivent, sans en être natifs, dans le Fou-kien ou dans la province de Canton, ne peuvent avoir affaire à leurs administrés sans interprètes. La langue de Canton est celle du midi; le dialecte de Fou-kien est répandu, un peu plus au nord, sur la côte orientale et dans les îles voisines. Dans les provinces centrales de l'empire, à Pékin, à Nankin, règne le *kwan-hwa*, le dialecte mandarin, qui est à la fois le langage courant d'un vaste pays, mais aussi, pour l'empire entier, la langue officielle et littéraire.

C'est surtout par la phonétique que se séparent les trois dialectes principaux. Le *B*, le *D*, le *G* n'existent que dans la langue du Fou-kien. (Tous ces *g* prodigués dans les transcriptions, *tsong*, *tsieng*, *chang*, ne figurent qu'une sorte de renforcement nasal de la voyelle.) La langue mandarine ne prononce plus le groupe initial NG; *nga*, *ngé*, *ngo*, *ngan* ne sonnent plus que *a*, *é*, *o*, *an*. Le *k* suivi d'un *i*, *kia*, *kio*, *kiu*, resté dur dans le sud, s'est palatalisé en *ts* dans le nord, *tsia*, *tsio*, *tsiu*. Rien de plus ordinaire que de semblables variations. — Cela dans tous les systèmes de langues.

Nous venons de voir que le *g*, contrairement à nos transcriptions imparfaites, est inconnu du chinois littéraire : en effet, tout mot y est strictement composé d'une consonne ou spirante initiale

et d'une voyelle simple ou nasalisée : *ta*, grand, *fu*, père, *mu*, mère; *yuan*, éloigné, *jin*, homme, *hiung*, aîné; etc. Une seule exception — fort douteuse — à cette règle serait le mot qui signifie *deux* et « oreilles » : *eul*, *ulh*, *urh*, *rh*; la voyelle précéderait ici la consonne, mais le son est mixte et difficile à transcrire, c'est un roulement, une sorte d'effort vers la pure liquide *R* que les Chinois ne possèdent pas. Ils sont forcés d'écrire et de prononcer, pour France, *Folan-tsi*, pour Philibert, par exemple, *Phi-li-pe-eul-to*.

Dans les dialectes de Canton et de Fou-kien, les mots brefs peuvent se terminer par une consonne explosive forte, K, T, P. Il y a, en effet, et dans tous les dialectes, des mots brefs et longs dont la quantité dépend de l'accent ou ton. Ces tons, imaginés pour distinguer les monosyllabes homophones, mais pourvus d'acceptions très diverses, sont au nombre de huit dans le Fou-kien, de cinq dans le dialecte mandarin. A Pékin, on n'en emploie que quatre; trois longs et un bref. Ces tons portent à 1250 environ les 450 racines chinoises. On voit que, dans ce système dépourvu de suffixation et de dérivation, le matériel de la langue est des plus pauvres. C'est par des prodiges d'ingéniosité que les Chinois ont pu, sans autre procédé que l'apposition, acquérir 40 000 signes, autant dire 40 000 idées, et accommoder leur médiocre instrument à tous les styles et à tous les genres, philosophie, morale, histoire, poésie, théâtre [1]. Mais il nous semble, à nous autres Européens, que cette ingéniosité s'est déployée au grand dommage de la clarté, de la composition raisonnée, et aussi de l'inspiration. La pensée des Chinois, comme leur art, manque de perspective; ou elle se noie en d'infinis détails qu'elle ne rattache pas à l'ensemble; ou bien, considérant le tout dans une sorte de brouillard, elle cesse de

1. En 1773, l'empereur Kien-long projeta une collection officielle de cent quatre-vingt mille volumes. (Il en paru 78 731 jusqu'en 1818.) Dans le nombre citons les cinq livres dits sacrés, réunis par Confucius : *Y-king*, attribué au fabuleux Fou-hi; *Chou-king*, discours et récits antiques (2000 av. J.-C.); *Chi-king*, chants et chansons; *Tchoun-Siéou* (histoire du VIII[e] s. av. J.-C); *Li-ki*, ou Livre des rites; — le recueil des *Sse-chou*, œuvres de Confucius, Mencius et leur école; — les Histoires ou Chroniques de Tso-Khieou-Ming, contemporain de Confucius, de Sse-ma-thian, dit l'Hérodote chinois (continué du XV[e] siècle à 1643), de Han-yu, de Sou-ché, de Tchou-hi; — cent volumes de *Tableaux chronologiques* (1767); 264 volumes de géographie (sous les Ming); la carte en 104 feuilles (XVIII[e] s.); — le dictionnaire de Kang-hi; — les poésies lyriques de Tou-fou et de Li-Thaï-pé (VIII[e] s.); — plus de 200 volumes de drames, ballets, pantomimes, pièces de la dynastie mongole, *tao-sse* (mystères et drames satiriques), comédies de caractère et d'intrigue. La jurisprudence, l'histoire naturelle, la médecine, l'agriculture, les mathématiques, la technologie, sont aussi représentées dans la littérature chinoise. Les romans et nouvelles y sont innombrables.

concevoir les réalités; elle est donc ou tristement plate, diffuse et terre à terre, ou incohérente et bizarre. Les chroniques sont interminables; les énumérations sont incongrues; le souffle poétique est court, et la forme maniérée jusqu'à la contorsion. Quant à la science, elle est inaccessible, non pas à l'esprit des Chinois, certes, mais à leur langue et à leur écriture, auxquelles ils ne peuvent renoncer sans perdre tout leur passé.

Le domaine de la langue chinoise est limité au nord par le coréen, le mandchou, le mongol, langues agglutinantes; au sud, il descend le long de la côte indo-chinoise, dans les comptoirs commerciaux, où le malais tend à prévaloir.

Pour être le type du monosyllabisme, le chinois n'en est pas l'unique exemplaire; l'annamite, le siamois, le birman et le tibétain doivent y être rapportés; les pays où se parlent ces langues sont, d'ailleurs, des appendices ou des annexes de l'empire chinois auquel ils ont été plusieurs fois soumis ou reliés par des relations de vassalité; ils font partie de cet immense morceau de l'Asie, incliné vert l'Orient, qui tourne le dos au reste de l'humanité, seul lieu du monde où pût se conserver et grandir ce fossile du langage. Il fallait que ce monosyllabisme héréditaire fût bien fort pour résister à des influences et à des conquêtes dont la Chine est restée indemne, mais qui n'ont pas manqué au Tibet et à l'Indo-Chine. Les missionnaires bouddhistes ont établi leur secte principale au Tibet, ils y règnent depuis près de vingt siècles; les Aryas de l'Inde ont fondé au Cambodge, durant le moyen âge, un royaume florissant, une brillante civilisation dont nous admirons aujourd'hui les ruines à Ang-Kor-Wat, et dont nos savants, Bergaigne entre autres, relèvent et traduisent les inscriptions sanscrites ou palies. Mais en vain; le vieux moule cérébral a vaincu, et avec lui la vieille forme du langage. Tibétains et Indo-Chinois n'ont gardé de leurs civilisateurs passagers que le pire cadeau, une religion dépressive et radoteuse.

L'annamite, langue de l'Indo-Chine orientale et du Tonkin, a fait au vocabulaire chinois du sud des emprunts considérables; et son écriture, figurative, idéographique, bien que sensiblement modifiée et accrue, est d'origine chinoise. Les procédés syntaxiques sont ceux qu'emploie le chinois. L'adjonction des termes *mâle*, *femelle*, *tous*, *foule*, à une racine principale, en indique le genre et nombre. L'adjectif suit le substantif (qu'il précède en chinois); divers termes qui répondent à l'idée de distance, éloignement, proximité, doute, donnent aux racines la valeur de verbe, et les nuances de temps et de mode. Six tons, aigu, inter-

rogatif, ascendant, descendant, grave, égal, servent, comme en chinois, à différencier des mots dont le son serait absolument le même, bien que le sens en soit différent. Ces emprunts et cette identité formelle ne touchent en rien à l'originalité de l'annamite; le vocabulaire, les syllabes-mots qui appartiennent en propre à cette langue, sont purement annamites, nullement chinois.

Le siamois ou thaï (nord et côte occidentale du golfe de Siam) est séparé de l'annamite par le cambodgien ou kmer, difficile encore à classer. Le siamois possède une phonétique riche en aspirées et en sifflantes, une écriture d'origine indienne, mais tous les caractères du monosyllabisme, usage des tons (au nombre de 4), absence de grammaire, apposition et ordre syntaxique. La langue des Birmans, *mramma*, *marama*, *ba-ma*, ou *bar-mâ*, prête aux mêmes remarques; sa phonétique est plus pauvre, ses tons moins variés. L'empire birman, que les Anglais ont allégé de quatre provinces : Arakan, Martaban, Ténassérim et Pégou, renferme une foule de populations dont l'origine est des plus incertaines, métis d'Hindous et de Dravidiens noirs, de Malais et de Négritos, de Mongoloïdes et de Miao ou Moïs, Rakhaïn, Talaïn, Karèns, Khyens, Tavaï, Yaâou. Ces groupes confinent au nord aux gens du Yunnam, au sud aux Siamois ou Thaï, à l'est enfin à tous ces demi-sauvages du Mè-Kong (Mère des eaux), Laotiens, Stiengs, Kouïs, Giraïs, Kharaïs, que Mouhot, de Lagrée, Garnier ont visités et décrits. Ce sont les débris du Cambodge antique, pays des Kams, Kammers, Kmers, si docile d'abord, si indifférent ensuite à la civilisation hindoue. Ces lointains et intéressants pays sont devenus, bon gré mal gré, des champs d'exploration ouverts à nos anthropologistes et à nos philologues. La linguistique proprement dite (ou étude des procédés et des organismes) en tirera peu de chose.

Le tibétain, dont nous avons peu à dire, doit à l'Inde son alphabet et sa riche et précieuse littérature, toute constituée par des traductions de livres bouddhiques (dont l'original est quelquefois perdu). Ses expédients casuels et verbaux sont, encore et toujours, la place respective des mots et l'adjonction de racines vides aux racines pleines : *ra*, bouc, *ma*, femelle, *ra-ma*, chèvre. Les désinences qu'on a cru découvrir en tibétain ne sont pas plus soudées au mot que toute autre racine dépouillée en partie de son sens premier et convertie en particule. Si l'on se décide à écrire une syntaxe comparée des langues isolantes, les nombres et les genres, les cas et les personnes, les modes et les temps sont des termes qu'il faudra oublier.

Après avoir établi que la chronologie ne remonte nulle part

assez haut pour servir de base à une histoire du langage, nous avons montré toutefois que l'élimination progressive des langues agglutinantes par les langues flexionnelles, et surtout l'expansion toujours croissante des idiomes indo-européens de plus en plus analytiques, s'accordent aisément avec les découvertes de l'analyse linguistique. Seul, un énorme bloc fossile se tient à l'écart, en dehors du mouvement qui a déposé pour ainsi dire les diverses couches linguistiques; le monosyllabisme chinois, annamite, siamois, tibétain, émerge du fond du passé. Nous avons exposé les causes, toutes géographiques, de sa durée, et fait ressortir les conséquences de son isolement : labeur inutile, complication de l'écriture, paralysie des hautes facultés cérébrales, incohérence et minutie de la pensée. Nous avons constaté la part, presque nulle, qui revient à des peuples, fort bien doués pourtant, dans l'histoire du monde et de la civilisation.

CHAPITRE II

LES IDIOMES AGGLUTINANTS DE L'ASIE SEPTENTRIONALE

Langues de la Corée et du Japon; éléments ethniques de la nation coréenne et du peuple japonais. — Groupe hyperboréen : Aïnos, Ghiliaks, Kamtchadales, Tchouktches, Youkaghirs. — Famille ouralo-altaïque : 1° Groupe samoyède; 2° Groupe tongouse-mandchou; 3° Groupe bouriate-mongol-kalmouk; 4° Groupe turc (Yakoutes, Kirghises, Nogaïs, Ouïgours, Osmanlis); 5° Groupe ougro-finnois (Votiaks, Mordvines, Tchérémisses, Suomis; Vogouls, Ostiaques, Magyars); traits communs aux cinq classes altaïques. — L'harmonie vocalique.

Pour passer du monosyllabisme à l'agglutination, nous n'avons pas à franchir de grandes distances. Et je ne parle pas seulement de distances territoriales; j'entends qu'entre ces deux phases, ces deux organismes linguistiques, il existe des transitions insensibles, puisque l'un commence où l'autre finit.

La ligne de démarcation est si ténue que certains linguistes éminents, Max Müller entre autres, hésitent à classer parmi les langues isolantes le siamois et le tibétain. On peut même dire que le monosyllabisme absolu n'existe pas. La plupart des mots chinois ne sont-ils pas constitués par deux et trois syllabes? Ne rencontre-t-on pas, dans le groupe tongouse notamment, des dialectes agglutinants si frustes que leur grammaire ne connaît pas encore les désinences nominales ou verbales? Il a bien fallu s'arrêter à une différence, positive et certaine, que j'ai indiquée déjà, mais sur laquelle je dois insister, parce que, minime en apparence, elle est cependant le point de départ et le trait général de tout le système agglutinant : ce caractère est l'altération et l'atrophie progressive des racines subordonnées.

Les syllabes que les Chinois appellent vides et qu'ils opposent aux syllabes pleines perdent en partie leur énergie significative, mais elles gardent leur forme; en elles le sens s'oblitère, le son demeure invariable. Il en résulte qu'elles ne peuvent, ni former des terminaisons, ni servir de lien entre un radical et des suffixes

personnels ou casuels. Les mots, même polysyllabes, restent donc stériles et ne peuvent donner naissance à la dérivation; d'aucun mot chinois ou annamite ou birman, l'on ne peut tirer des séries de verbes, de noms, d'adjectifs remontant à une racine commune.

Dans l'ordre agglutinant, la syllabe qui joue le rôle de racine pleine, principale ou centrale, reste seule immuable; les racines accessoires, qui renforcent ou nuancent la signification de la syllabe pleine, sont altérables dans leur forme, dans leur son, autant que dans leur sens premier. Tantôt atrophiées par leur union plus intime avec la racine — car elles perdent ce nom et le changent pour celui de suffixe —; tantôt atteintes dans leur consonne initiale ou dans leur voyelle par l'influence de la racine, elles fournissent un certain nombre de signes respectivement applicables aux diverses parties du discours; ou bien elles forment avec la racine des agrégats insolubles, des radicaux ou thèmes, susceptibles à leur tour de s'adjoindre de nouveaux suffixes, et d'engendrer un plus ou moins grand nombre de termes dérivés.

Ainsi monosyllabisme et agglutination ont en commun l'inaltérabilité de la syllabe ou racine pleine et l'altération du sens de la syllabe accessoire ou vide; à l'agglutination seule appartient l'altération formelle de la racine subordonnée. Les langues flexionnelles y ajouteront l'altération de la syllabe radicale. De classe à classe, il n'y a qu'un pas, si étroit que certains peuples l'ont franchi sans y songer, si imperceptible que d'autres n'ont jamais songé à le franchir, si décisif pourtant qu'il sépare nettement les trois étapes du langage; il est, croyons-nous, sans exemple que les langues reculent vers le stade qu'elles ont dépassé; et il est rare qu'elles abandonnent celui où l'habitude et la littérature les ont fixées.

La Chine est proche voisine et même souveraine officielle des Mandchoux et des Mongols orientaux; elle a été conquise et asservie par ceux-ci comme par ceux-là; mais elle ne leur a rien emprunté de leurs idiomes agglutinants, si pauvres soient-ils, et son influence organique est restée presque nulle, malgré l'ascendant de sa civilisation supérieure. Elle se répand au nord ou à l'est, par delà la grande muraille; on parle chinois en des villes situées dans le pays mongol ou mandchou; mais les indigènes, tout autant que les commerçants venus du « Pays des fleurs », gardent leur propre idiome.

La Corée, cette presqu'île montagneuse qui vient s'interposer entre le Pé-tchi-li et le Japon, a été occupée du XIIe au Ier siècle par les Chinois, dont elle a reçu et gardé une foule de noms pour

désigner des choses, des divisions administratives et des emplois de toute sorte; son roi, toujours vassal du Fils du ciel, envoie tous les ans à Pékin une respectueuse ambassade chercher le calendrier de l'année. Cependant les Coréens ont leur langue, nullement apparentée au vocabulaire chinois, et faiblement mais certainement agglutinante depuis un temps sans doute immémorial; ils ont aussi une écriture alphabétique, d'origine, croit-on, indo-tibétaine. Mais ils ne paraissent pas avoir mis sérieusement à profit, pas plus que les Tibétains ou les Siamois ce précieux instrument de progrès. Ceux-ci ont été, il est vrai, ramenés à l'enfance, ou réduits au radotage sénile, par l'innocent et déplorable bouddhisme. Quant à la Corée, où le bouddhisme est, comme en Chine, à la fois officiel et méprisé, c'est une autre cause, qui l'a maintenue jusqu'ici dans une demi-barbarie : c'est la crainte. Tapie sur les versants et dans les vallées de ses deux chaînes de montagnes (4000 à 2000 m.), la Corée redoute à la fois la Chine et le Japon, la Russie et les puissances occidentales. Ce pays mixte, grand comme la moitié de la France et peuplé d'au moins huit millions d'hommes trapus à figure quasi japonaise, et d'individus barbus, aux yeux horizontaux, à la peau claire (les Hân, descendants d'immigrés du Nân-Châng), ne s'ouvre que contraint et forcé; les Japonais l'ont envahi plusieurs fois, notamment en 1591, l'ont soumis à un tribut où figuraient 30 peaux humaines, et ont récemment obtenu deux comptoirs sur la côte S-E; les Chinois, qui l'avaient laissé à lui-même pendant seize siècles, lui ont arraché au XVIIe siècle, mais pour peu de temps, ses provinces du nord-ouest; les Français, les Américains ont fait de vaines démonstrations à l'embouchure du Hang-kang, fleuve qui arrose Séoul, la capitale. Les missionnaires catholiques et protestants n'y ont guère réussi; leurs pénibles travaux nous ont valu, du moins, les quelques indications d'après lesquelles d'Anville a tracé les contours de la Corée, et certains renseignements précieux sur les populations, les coutumes et le gouvernement. Un dictionnaire coréen-français, œuvre d'un père échappé au massacre de 1866, une grammaire coréenne en français publiée à Yokohama, la très belle collection rapportée par un voyageur et exposée en 1889 au Trocadéro, enfin la persévérance des Japonais, des Anglais et des Russes, finiront par dissiper l'obscurité où se confine cette nation traquée, mais peut-être aussi par atténuer l'intérêt qui naît du mystère et de la curiosité. En somme, on sait déjà des Coréens tout ce qui importe : la puissance apparente d'un roi absolu, la puissance réelle de seigneurs féodaux qui l'entourent de respects serviles,

la division de la nation en nobles, plèbe, esclaves; la séquestration de la femme mariée, la liberté de la polygamie, les croyances ordinaires aux génies et aux mânes, les témoignages persistants du culte rendu au feu, la rigueur des deuils qui obligent le fils à pleurer son père trois fois par jour à heure fixe durant trois années et à s'abstenir durant le même temps de toute fonction publique. Ce ne sont pas là des faits bien rares. Deux ou trois particularités valent d'être mentionnées. Les Coréens ne tissent pas la laine; l'hiver, ils endossent plusieurs vêtements de chanvre et de coton; leurs soldats portent des cuirasses ainsi doubles et décuples, à l'épreuve des balles d'autrefois. Le violet gris et le vert olive sont les couleurs goûtées; le blanc et le vert sont réservés au deuil.

Quelques mots encore sur la langue et l'écriture des Kaokaiuli ou Koraï (dont nous avons fait Coréens; c'est le nom d'une des provinces du nord; mais ils aiment à donner à leur pays un nom qui rappelle sa situation entre l'empire du Milieu et l'empire du Soleil levant : *Tchiaosien*, la *Sérénité du matin*).

La structure grammaticale, dit le missionnaire Dallet, rapproche le coréen des idiomes ouraliens et tongouses. Les désinences du verbe varient selon le sexe et la condition des interlocuteurs. La prononciation est chuintante et aspirée, traînante et sourde; chaque phrase se termine par une sorte de hoquet guttural assez difficile à imiter. La liquide L ne s'entend pas clairement. Les voyelles, au nombre de 14, sont incertaines et diphtonguées. L'écriture compte un peu plus de 200 signes, les uns syllabiques, les autres alphabétiques; les gens instruits dédaignent de s'en servir. « L'introduction d'une foule de mots étrangers, chinois dans le nord, japonais dans le sud, a donné naissance, dit Élisée Reclus, à des espèces de jargons assez répandus dans les villes de marché. Le chinois est la langue policée, le parler officiel. De même que, dans l'Europe du moyen âge, le latin, langue des clercs, persistait à côté de l'idiome local, de même le chinois écrit se maintient en Corée à côté de la langue du pays; mais on le prononce de telle façon que des Chinois ne pourraient le comprendre sans interprète. D'après le missionnaire Daveluy, le langage en maints endroits ne se composerait que de mots chinois, mais pourvus de désinences coréennes. En somme, tous les endroits, toutes les personnes, toutes les choses ont deux noms différents : l'un coréen, l'autre chinois coréanisé, et ces doublets interviennent diversement dans le parler des diverses classes. » Le vocabulaire est mixte, mais non la structure. L'agglutination met sa marque sur tous les éléments empruntés au monosyllabisme chinois.

A côté de la Chine immobile et de la Corée défiante, apparaît à nos yeux un peuple avide de civilisation. A peine des traités arrachés par l'intimidation ont-ils ouvert cinq ou six ports aux résidents européens, et ce monde qui, depuis le XVI[e] siècle, repoussait violemment l'étranger, ce Japon, ou plutôt Nippon, qui massacrait les missionnaires et forçait les Hollandais à cracher sur la croix, s'éprend tout à coup de nos idées, de notre droit, de nos sciences, et tente un brusque effort vers le progrès. Un gouvernement réformateur met fin à la féodalité des daïmios, à l'usurpation militaire du Syogun ou Taïkoun, centralise l'administration, fait rédiger un code par des avocats français, trace des chemins de fer, établit partout des écoles, détruit des temples bouddhiques sous prétexte de restaurer l'ancien culte des génies, publie des journaux, envoie à Paris, à Londres, à Berlin des jeunes gens pour s'initier à nos langues, à nos mœurs et nos institutions. Enfin ne venons-nous pas d'apprendre que le *Mikado*, ce fils du Soleil levant, cet ancien chef divin d'une théocratie, a convoqué un parlement élu. On peut préjuger diversement l'avenir d'une rénovation si radicale, poussée avec une rapidité si insolite. En tout cas, elle impose l'attention, la sympathie. Comment ne pas accueillir ceux qui viennent à nous de si grand cœur? Quel est donc ce peuple qu'on croyait vieux et qui se révèle par une si vigoureuse explosion de jeunesse? Quelles sont ses origines, son histoire, ses religions, sa langue et sa littérature?

La plupart de ces questions débordent notre cadre. Mais nous ne pouvons les laisser tout à fait sans réponse. Le Japon était habité avant l'histoire. Des instruments de pierre et d'os ont été trouvés sur divers points de l'archipel, dans de nombreux *tumuli* et débris de cuisine, mêlés à des ossements de singes, ours, sangliers, cerfs et autres animaux dont quelques-uns n'appartiennent plus à la faune actuelle. Des os humains fracturés et fendus dans le sens de la longueur semblent même dénoncer une population anthropophage. On ne sait quelle était cette race, ni si elle est encore représentée par des Négritos qui auraient transmis leurs cheveux crépus à quelques groupes méridionaux de Kiu-siu, ou bien par les Aïnos (Yebiss, ou Mao-tsin des Chinois), hommes velus aux yeux droits, qui ont certainement occupé longtemps la grande île de Nippon ou Hondo. A une époque très reculée, une invasion coréenne, abordant à Kiu-siu par les îles de Tsou-sima et Iki, refoula vers le nord-est la masse des Aïnos. Ces Coréens, Kmaço ou Ion-ço, paraissent avoir constitué la plèbe, les campagnards au type mongoloïde : face large, en losange, front fuyant, yeux

obliques et bridés, nez court, pommettes saillantes, teint jaunâtre. Enfin, vers le VIIe siècle avant notre ère, les traditions placent l'arrivée d'un conquérant légendaire, Kaniou-Yamato-Varé-Bixo, et d'une nouvelle race, les Yamatos, qui va former l'élément aristocratique à face allongée en ovale, au front droit, au nez mince et souvent arqué, aux yeux droits fendus en amande, au teint olivâtre, et qui rappelle en petit, en mignon, le type malayo-polynésien. Les Yamatos, abordant à Kiu-siu par le sud-est, recouvrent peu à peu les Kmaço, et les refoulent vers le N.-E. La fusion fut lente; la lutte se prolongea jusqu'au milieu du IIe siècle après J.-C. Quant aux Aïnos, chassés du Nippon au VIIe, ils se maintiennent du IXe au XVIe siècle dans l'île de Yéso. Puis ils perdent leur indépendance et reculent vers l'extrême nord de Yéso, et dans le petit archipel des Kouriles. Ils sont réduits à un nombre qui ne dépasse pas vingt mille et s'éteignent doucement dans une déchéance inoffensive. Mais, par endroits, l'atavisme ramène quelques-uns de leurs traits dans leur ancienne patrie.

L'éducation du Japon fut tardive et toute chinoise. Dans le courant du VIe siècle seulement lui vinrent, par l'intermédiaire de la Corée, le culte et la doctrine de Confucius, Kosi, la religion de *Çaka* (*Çakyamouni*), le bouddhisme, et en même temps l'écriture chinoise. Tandis que le Mikado, l'empereur sacré, demeurait fidèle à ses ancêtres, les génies ou *Kamis*, et à la vieille religion nationale, le sintoïsme, son lieutenant, son maire du palais, le Syogun usurpateur de la puissance civile et militaire, embrassait le bouddhisme. Quant à Confucius, il devenait et il est resté le maître des lettrés. Ces trois religions se sont fait de mutuels emprunts et vivent en bonne intelligence, bien que le sintoïsme soit redevenu le culte officiel et national. La dévotion naïve et superstitieuse du peuple et des femmes s'accommode aisément des génies et des divinités plus ou moins bouddhiques. Confucius a conduit l'aristocratie à un parfait scepticisme. Mais je laisse de côté les mœurs et les arts du Japon que les récits des voyageurs, les romans de Pierre Loti et les caprices intelligents de la mode ont rendus familiers à tous.

« La littérature japonaise, dit M. Julien Vinson, est fort riche. Depuis huit cents ans, il s'est composé dans l'archipel du Nippon d'innombrables ouvrages de poésie, de philosophie mystique et même de sciences. Les plus anciens ouvrages connus sont le *Koziki*, livre sacré, bible du sintoïsme, daté de l'an 712, puis le *Yamato-boumi*, vieilles annales nationales. » Ce développement littéraire et intellectuel est sensiblement postérieur à l'intervention indirecte de

la Chine dans l'histoire du Japon. C'est là un fait qui a notablement influé sur les destinées de la langue nationale, du yamato, langue apportée par les anciens conquérants venus du sud-est. L'intrusion du monosyllabisme, et surtout d'une écriture si mal conçue, a paralysé le japonais, elle l'a arrêté aux premiers stades de l'agglutination, entre la déclinaison et la conjugaison; elle a coupé court à ses tendances vers l'état flexionnel; elle l'a encombré, comme le coréen, de mots chinois, à ce point que le peuple parle une sorte de sinico-japonais, et que le pur yamato est resté l'apanage de l'aristocratie, des lettrés, et des courtisanes élégantes.

Rien de plus doux et de plus simple que la prononciation. Cinq voyelles : *a*, *i*, *ou*, *é*, *o*; quatre sémi-voyelles : *y*, *v*, *w*, *f* ou *h*; une liquide : *r*; trois nasales : *gn*, *n*, *m*; quatre sifflantes et chuintantes : *s*, *ch*, *z*, *j*; quatre palatales : *ts*, *tch*, *dj*, *dz*; enfin les six explosives et consonnes vraies : *k*, *g*, *t*, *d*, *p*, *b*, les dures, initiales, les molles, médianes. *L* manque. La phonétique marque nettement ces tendances à la flexion que nous venons de signaler; les lettres se modifient en se rencontrant : *ts* et *k* donnent *kk*; *ts* et *t* se confondent en *ss*; *ts* et *p*, en *pp*; *nv* devient *b*, etc. La voyelle finale est presque muette; *m* et *k* tombent par contraction entre *u* et *i*; *uki* se prononce *ui*. Ce sont des phénomènes tout à fait indo-européens. *Kore* « celui-ci » et *kare* « celui-là », *kimi* « seigneur » et *kami* « génie » semblent bien des flexions d'un même radical.

La déclinaison s'opère à l'aide de particules suffixées — qui n'ont plus déjà qu'un sens de relation : *tsu*, *no*, de possessif; *vè*, *hè*, *yè*, *è*, vers; *to*, pour; *te*, *ni*, dans, en, par; *yori*, de ablatif; *ka*, *ga*, *nga*, *na*, de partitif. *Yuki-ga furu*, il tombe de la neige; *ama-tsu kami*, génie du ciel; *Yédovê*, à Yédo; *inisivé yori*, depuis l'antiquité. *Yedoveno missi*, route devers Yédo. *Yamanovê*, du côté de la montagne. Le nominatif et l'accusatif sont marqués par une sorte d'article défini : *wa*, *wo*.

Voilà pour les cas. Le genre est indéterminé. Le nombre s'indique, à la façon chinoise, par l'adjonction d'un mot signifiant quantité, variété ou foule, et aussi, le plus souvent, par un redoublement vraiment enfantin, qui se retrouve en malai : *kuniguni*, des terres; *tokoro-dokoro*, des places; *fito-bito*, des personnes; *iroirono-fana*, espèce-espèce de fleurs, des fleurs.

Une lacune bizarre est celle des pronons personnels; à moins, cependant, que *mi-ga* et *mi-domo*, moi, nous, formés de *mi*, « corps », et d'un suffixe, puissent être considérés comme tels; on peut dire encore qu'en exprimant le pronom de la troisième

personne par le simple démonstratif, le yamato n'a fait que se conformer à un usage universel. Mais on est tout d'abord frappé par la singularité des formules qui tiennent lieu de « je, tu, nous, vous ». Un Japonais ne dira pas : « je te vois, nous vous voyons »; mais bien : « ceci », ou encore : « ceci-ceci voir illustre, honoré, grandeur, seigneur », ou bien : « serviteur, imbécile, vieil idiot, égoïsme, voir haute taille, personne élevée ». On croirait que l'extrême politesse inhérente au caractère japonais a empêché la formation des pronoms personnels, ou, s'ils existaient, les a fait tomber en désuétude.

Faute de pronoms personnels, la conjugaison n'a pu naître. Les verbes sont restés de simples substantifs qui se déclinent à l'aide des suffixes nominaux, ce qui les rapproche de nos infinitifs indo-européens. *Yuku*, « mouvement » : *Yuku-wa*, *l'aller*, *aller*; *ake*, « ouverture, vue » : *fana wo akeni*, « fleur à ouvrir, à voir; ouvrir une fleur, voir une fleur ». Les temps, les modes, les voix trouvent moyen de s'exprimer par l'adjonction de divers suffixes, *ta*, *mu*, *tara*, et par l'emploi d'un auxiliaire, *are*, *uru*, existence, être. Le datif *è* forme la terminaison du passif. Des procédés analogues produisent des formes réfléchies, causatives et négatives, comme « s'ouvrir, faire ouvrir, ne pas ouvrir ».

A tout prendre, le japonais est une langue sonore et douce, très simple, très facile à apprendre, et très susceptible d'exprimer clairement un grand nombre d'idées. J'entends le japonais parlé. Mais sitôt qu'il est écrit, il devient un indéchiffrable grimoire. L'idéogramme chinois est venu se jeter en travers de toute clarté et de toute raison; tantôt il est considéré uniquement comme signe, et il répond à un polysyllabe japonais; tantôt il conserve sa prononciation chinoise et monosyllabique, et ne vaut plus qu'une syllabe. Dans le premier cas, il garde son sens et perd sa prononciation originelle, il a alors besoin d'une traduction qui en rende l'idée intelligible; dans le second cas, il n'est plus qu'un très incommode caractère syllabique. Là, un seul signe monosyllabique représente un polysyllabe; ici, il faut plusieurs signes chinois pour écrire un mot japonais. De sorte que le même signe peut avoir plusieurs sons; et plusieurs signes au sens différent peuvent avoir le même et unique son. Il paraît que cet usage bizarre des caractères chinois est surtout imposé quand il s'agit d'abstractions et de choses scientifiques, c'est-à-dire précisément où il n'a que faire. Une si longue persistance dans l'absurde fait voir à quel degré les fins et vifs enfants du Soleil levant avaient été frappés de la puissance et de la civilisation chinoises, pénétrés de respect

pour l'infatuation des mandarins. Ce n'était pas faute de posséder plusieurs écritures syllabiques, imparfaites sans doute, mais mille fois supérieures au système chinois. Les bouddhistes avaient même apporté un alphabet, le *Sinzi* ou *divin*, sans doute d'origine indienne. Il existe sept syllabaires, dont les plus usités sont le latéral, *Kata kana*, et le cursif, *Hira kana* ou *Fira kana*. Le premier se compose des signes explicatifs écrits en petit à côté des idéogrammes; le second n'a plus aucune relation avec les caractères chinois. Ces syllabaires comportent quarante-huit caractères. Au lieu d'en reconnaître l'évidente supériorité, on enseignait, on enseigne peut-être encore dans les écoles japonaises un minimum de 3000 idéogrammes, fort insuffisants d'ailleurs; si l'écolier veut acquérir une véritable instruction, ce n'est pas trois mille, c'est dix qu'il devra retenir; sinon la littérature de son propre pays demeurera pour lui lettre close. Les Japonais modernes sentent bien la nécessité d'une simplification; dès le premier Congrès des Orientalistes, tenu à Paris en 1873, l'ambassadeur du Japon a manifesté, dans un français très correct, le désir de voir doter sa patrie d'un alphabet international. Et quelle langue se prêterait mieux à notre écriture, au besoin légèrement modifiée? Je crois que ce vœu sera réalisé avant peu; mais pour rejeter sans regret tout le bagage chinois, il faudra que les Japonais aient transcrit d'abord en lettres modernes tous leurs vieux auteurs, leurs textes les plus précieux, et qu'ils se résignent à perdre peu à peu l'intelligence de leur riche littérature. Quand ils auront pris ce parti, ils se seront imposé à eux-mêmes la bienfaisante nécessité d'une nouvelle renaissance.

La langue yamato, arrêtée au premier degré de l'agglutination, douée de tendances inflectives, n'est pas, plus que le coréen, reliée, quant au vocabulaire, soit au chinois, soit aux idiomes avoisinants de l'île Sakhalin (cédée aux Russes) et de la côte d'Asie. Le monde est plein de ces idiomes solitaires qui sont nés dans et pour une seule tribu, ou qui se sont transformés plusieurs fois peut-être après s'être séparés de dialectes congénères. Nous rencontrerons en Afrique et en Amérique des groupes humains qui usent une langue en cinquante ans. Mais restons pour aujourd'hui dans le nord de l'Asie orientale.

Les langues dites hyperboréennes : l'aïno ou kourilien, le ghiliak, le kamtchadale, le koriak, le youkaghir, le tchouktche ou kotte ou yénisséin, semblent former une petite et pauvre famille agglutinante. Elles diffèrent toutes plus ou moins, ainsi que les peuplades qui les parlent, peuplades de pêcheurs, de chasseurs,

vivant les unes sous des tentes, les autres dans des huttes grossières ou dans des trous, véritables terriers qu'elles creusent en un sol glacé; ces attardés rendent hommage à l'ours, à la baleine, croient aux chamans et aux sorciers; quelques-uns jettent leurs morts aux chiens. Les Ghiliaks, réduits au nombre de 6000, habitent le nord de Sakhalin et, sur le continent, les environs de Nikolaïevsk et du bas Amour; ils seront bientôt englobés par les Tongouses et les Russes. Les Kamtchadales ou Itelman, sales et inoffensifs, occupent le sud de la presqu'île de Kamtchatka; peut-être seront-ils rattachés par les Aléoutes aux Eskimaux de l'Alaska. Le nord du Kamtchatka appartient aux Koriaks et aux Tchouktches. A côté de ces derniers, sur le fleuve Kolima, les Youkaghirs, grands et relativement beaux, très métissés, mais distincts des Samoyèdes, ont été refoulés jusqu'à la mer Glaciale par les Tongouses et les Yakoutes. Il est probable que tous ces groupes sont les derniers représentants de nations qui occupaient jadis une aire beaucoup plus étendue dans la Sibérie orientale, et qui n'ont pu résister à la poussée antique des Chinois, et à l'expansion en tout sens des Mongols et des Turcs. Ils seraient plus ou moins apparentés, tout au moins sous le rapport linguistique, avec le rameau samoyède qui borde le nord-ouest de la Sibérie et le nord-est de la Russie d'Europe.

Tous ces déshérités, qui ne sont pas plus malheureux que d'autres dans leur ignorance quasi animale et sous leurs rudes climats, sont encore bien loin d'être et de se croire les derniers des humains; ils se glorifient, pour la plupart, du nom d'hommes, de héros (c'est ordinairement le sens de leur nom); ils connaissent les distinctions sociales; ils ont leurs nobles et leurs prêtres, leur point d'honneur et leur morale. Je n'ai pas voulu les oublier dans cette nomenclature : n'est-il pas utile de faire voir combien l'infinie variété des types et des idiomes humains s'accorde mal avec le dogme, longtemps officiel, du monogénisme, de l'unité originelle du genre humain et du langage?

Nous voici maintenant en présence d'une véritable famille linguistique, non pas certes étroitement liée, comme les groupes flexionnels, par une filiation et une fraternité constantes, mais chez laquelle, cependant, l'identité de certaines racines pronominales permet de supposer, sinon de reconstruire, une forme ancestrale unique, un vocabulaire commun. C'est la famille ouralo-altaïque, dont la vaste étendue a suggéré jadis à Max Müller son idée d'une famille *touranienne*, où il essayait de faire rentrer tous les idiomes qui ne sont ni sémitiques ni indo-européens. Mais l'hypo-

thèse est tombée d'elle-même, devant l'irréductibilité des groupes africains, américains, malais, dravidiens, qui n'admettent d'autre ressemblance générale que le procédé agglutinant. Tout rapprochement entre ces familles, foncièrement différentes, ne peut que jeter dans la science du langage une confusion irrémédiable.

Exposons d'abord l'ordonnance de notre famille ouralo-altaïque ; le nom, vague et insuffisant, en indique seulement l'aire primitive; il nous apprend que toutes les branches de cet arbre immense se sont formées entre l'Altaï et la mer Glaciale, entre la mer d'Okotsk et les monts Ourals.

Un premier rameau est le samoyède, étudié par le Finnois Castrèn. Il s'étend, en Europe, sur la partie orientale de la côte russe de l'océan Glacial, à l'est de la mer Blanche; en Asie, sur la partie occidentale de la côte sibérienne. Ses cinq dialectes principaux, le yourak, le tavghi, le samoyède yénisséin, le samoyède ostiaque et le kamassin, ne sont point parlés par plus de vingt mille individus. La catégorie du genre est inconnue au samoyède; il ne distingue pas le nom du verbe : *Lutsa*, Russe; *Lutsa-me*, je suis Russe. Comme toutes les langues agglutinantes, il exprime par des suffixes toutes les relations, numérales, casuelles, personnelles, temporelles ou modales; il emploie divers procédés de dérivation.

Un groupe, plus important par le nombre de ceux qui le parlent, c'est le tongouse, qui confine d'assez près au samoyède. Le petit peuple tongouse, vif, gai, hospitalier, qui vit du renne et avec le renne, face arrondie, œil bridé, front carré, occupe l'est moyen de la Sibérie depuis la rivière Tongouska jusqu'à la région du bas Amour. Les Mandchoux, au nombre de 70 000, au sud de ce grand fleuve Amour, ne sont que des Tongouses jadis nomades et guerriers, qui, par une étrange fortune, sont devenus au XVII[e] siècle les maîtres de la Chine. Aujourd'hui encore, leurs huit bannières forment le noyau de l'armée chinoise. La dynastie régnante est mandchoue, et le généralissisme mandchou commande encore, officiellement, à toutes les forces de l'immense empire qui ignore peut-être, en mainte région, le nom même et l'existence des Mandchoux. Ces conquérants de hasard occupent le nord-est de la Chine; ils ont gardé leur religion chamaniste, et leur langue. Mais, comme il est arrivé pour le japonais, l'influence supérieure de la civilisation et du monosyllabisme chinois a entravé cette langue dans son évolution naturelle. Si bien que le tongouse indépendant, qui ne s'écrit pas, est plus riche en formes grammaticales que son frère domestiqué, civilisé, et promu au rang

d'idiome littéraire. Le mandchou n'a point de conjugaison, tandis que le verbe tongouse abonde en formes suffixées. Le tongouse, comme le samoyède, n'a point de genres, mais il exprime fort bien les relations casuelles; il forme des dérivés par des combinaisons de suffixes, et de véritables composés pourvus d'une désinence commune. La prononciation du tongouse est douce et fluide. Les dialectes principaux sont le tongouse, le mandchou, le lamoute, l'anadyr, le kondogyr et le vilui.

Un troisième groupe a pour centre le lac Baïkal, et pour type le bouriate, parlé par 20 000 individus. M. Lucien Adam, qui, avec M. Victor Henry, doit être le guide de toute personne tentée de connaître à fond la famille ouralo-altaïque, place très haut cette langue sans littérature et sans avenir. Selon lui, le développement grammatical du bouriate est d'autant plus important que l'on y peut reconnaître les formes intermédiaires par lesquelles ont passé les pronoms pour devenir des suffixes. A côté du bouriate, se sont développés : au sud-est, le mongol oriental parlé dans la Mongolie proprement dite, dans la partie centrale du nord de la Chine, à l'ouest du territoire mandchou; et, à l'ouest, le mongol occidental ou kalmouk, qui a pénétré en Russie jusqu'à l'embouchure du Volga, sur la rive gauche de la mer Caspienne. La brillante et terrible histoire du peuple mongol, aujourd'hui si épuisé, donne à ce rameau baïkalien une prééminence qui n'est pas justifiée par l'organisme de la langue. Le mongol a, comme le mandchou, une écriture qui lui est propre et une littérature. Quel contraste entre l'obscurité présente et le fracas des multitudes conduites par Gengis-Khan et Timour à la conquête du monde!

De Karakorum, au pied de l'Altaï, s'ébranle, en 1227, un chaos de hordes disciplinées par Gengis (Tchingis l'Inébranlable). Le torrent s'étend à l'est sur la Chine entière et y dépose la dynastie des Yuan, que Marco Polo a vue dans toute sa puissance; à l'ouest, il renverse les califes de Bagdad et les sultans d'Iconium, gagne Moscou, dévaste la plus grande partie de la Russie, qui reste deux siècles sous la domination de la Horde dorée, envahit la Pologne, la Moravie, la Silésie, la Hongrie (1240-41), et ne s'arrête que devant les armées coalisées de l'Allemagne et des Slaves. Au XIV[e] siècle (1369), les Mongols, ralliés par Timour, reconquièrent l'Asie. Enfin, de la Bactriane (ou Djagataï), où s'était maintenue une dynastie mongole, Baber descend pour conquérir l'Inde et y fonder l'empire mogol. Et maintenant ces Mongols ont achevé leur destinée; ils végètent, soumis aux nations dont ils furent les maîtres, aux souverains mandchoux de la Chine, aux czars de la

Russie et aux sultans de la Turquie. Ils avaient jadis l'esprit libre; superstitieux sans doute, ils ne s'étaient point courbés sous le joug d'une religion. Hélas! ils sont depuis longtemps musulmans et bouddhistes. Leur rôle est fini.

Passons au quatrième rameau, qui n'a pas été moins nuisible au monde que le précédent. La région qu'il couvre encore de son ombre est une des plus vastes du monde; elle s'étend de la Léna et de la mer Glaciale jusqu'à la Méditerranée. Il s'agit de cette famille turque, les Hiung-nu et Tukiu des écrivains chinois, les Touraniens si redoutés des anciens Perses, et dont la turbulence s'était déjà manifestée deux siècles avant notre ère. Cette fureur guerrière, par les chocs perpétuels qu'elle a imprimés aux Mongols, pâtres nomades, contribua certainement à précipiter sur l'Occident toutes les invasions qui ont détruit la civilisation antique et finalement constitué l'Europe moderne. L'histoire, même résumée, des innombrables tribus tatares, turkmènes, seldjoucides, ottomanes, nous détournerait trop de notre objet présent. Le rameau turc se subdivise en cinq branches principales auxquelles se rattachent une foule de dialectes. La plus septentrionale, égarée au milieu des Tongouses et confinant au bouriate, est représentée par le yakout, que recommande une pureté due à son long isolement. Il n'y a guère plus de 20 000 individus parlant yakout. Plus à l'ouest, les Kirghises Kasacks atteignent le lac d'Aral et la Caspienne, laissant au sud et sur leur gauche, dans le Turkestan chinois, vers Kashgar, les Kirghises noirs ou Bouroutes. On rattache à leurs dialectes le tchouvache, parlé en Russie au sud-ouest de Khazan et aux environs de Simbirsk. Ces Kirghises habitaient primitivement entre le Yénisséi et l'Obi; ils avaient pour proches voisins et parents les Nogaïs, dont les restes (50 000 personnes) sont aujourd'hui cantonnés à Astrakan, dans quelques districts entre la Caspienne et la mer Noire, près d'Azov, en Crimée et vers le Caucase. Le nogaïque, avec son dialecte caucasien le koumouk, est donc la langue des Tatars de Russie. Bien plus connu et cultivé est l'ouïgour, soit proprement dit, soit djgataïque, soit turcoman. La littérature ouïgour remonte au moins au ve siècle de notre ère ; elle a été récemment fort étudiée par Pavet de Courteille et M. Barbier de Meynard. La Bibliothèque nationale en possède, entre autres, un manuscrit à enluminures de la plus haute valeur, qui devait être facsimilé et traduit pour l'Exposition de 89. Enfin le plus célèbre et, à beaucoup d'égards, le plus parfait des idiomes turcs, l'osmanli ou ottoman, venu du Khorassan et de l'Aderbaïdjan, s'avançant avec les bandes seldjoucides jusqu'en

Asie Mineure, porté par les héritiers d'Othman à Constantinople, au Caire, à Tripoli et jusqu'à Tunis, est la langue d'environ trente millions d'hommes, plus ou moins agglomérés çà et là dans l'ancienne Bactriane, dans la Médie, l'Asie Mineure, la Thrace et quelques îles grecques. L'osmanli, qui sur sa route a ramassé de très nombreux vocables persans et arabes, fait quelques efforts pour retourner à sa pureté native, heureusement conservée chez les Turcs orientaux et, même en Europe, dans le parler populaire. C'est, comme nous l'avons dit déjà, une langue très séduisante par l'harmonie de ses voyelles, par la richesse de ses catégories verbales et la régularité de sa grammaire.

Si développée que soit la branche turque, elle égale à peine en abondance et en intérêt la famille finnoise, ou finno-ougrienne, qui se glorifie de deux littératures précieuses à plus d'un titre, la littérature suomi, et la littérature magyar. Le suomi est la langue de la Finlande et du *Kalévala*; le magyar est l'idiome de la Hongrie. Celui-ci est le frère plus heureux des dialectes ougriens : l'ostiaque (20 000) et le vogoul (7000) de Sibérie; celui-là, *primus inter pares*, le porte-drapeau du monde finnois, qu'on suit à la trace depuis l'Obi et l'Oural : Votiaques (200 000), Zyriènes (80 000), Permiens (60 000); Finno-Lapons; Finnois du Volga, Mordvines (700 000), Tchérémisses (200 000), confondus avec les Tchouvaches et les Nogaïs; Karéliens, épars de la mer Blanche au lac Ladoga; Suomis (au nombre de 2 000 000) dans la plus grande partie de la Finlande; Tchoudes, Vepses et Votes autour du lac Onéga; Krévines en Courlande; Estes sur la côte méridionale du golfe de Finlande (Réval, Dorpat); Lives, enfin, réduits à quelques lieues carrées par le lette, l'allemand et le russe. Les langues finnoises sont parlées par environ 3 300 000 hommes; les dialectes ougriens par 6 000 000 peut-être; mais ils ont évidemment couvert une immense étendue de pays.

L'union primitive du groupe ougro-finnois ne laisse aucun doute; ici, comme dans chacune des quatre autres divisions de l'altaïque, on se trouve en présence de mots qui attestent, pour ainsi dire, une forme originelle commune : poisson est *kala* en suomi, *guolle* en lapon, *kal* en mordvin, *kul* en vogoul, *hal* en magyar. Main se dit *kat* en vogoul, *käte*, *ket* ou *ked* en suomi, en lapon, en tchérémisse, en ostiaque, *käsi*, *cäiz*, *kez* en vepse, en este, en live, et en magyar. Les nuances phonétiques qui distinguent ces formes indiquent peut-être comment les langues flexionnelles ont procédé; nées de la rencontre de plusieurs dialectes, elles en auraient utilisé les variantes.

Une autre preuve de l'unité secondaire finnoise, c'est la réunion dans un même poème factice (comme fut sans doute l'Iliade elle-même) d'épisodes recueillis par Lönnrot, non seulement dans la Finlande, mais partout dans le nord et l'est de la Russie. Cette mosaïque constitue vraiment l'épopée d'une race ; elle raconte les exploits accomplis par les héros de Kaléva contre les magiciens et les monstres de Pohja, c'est-à-dire, sans doute, la lutte d'envahisseurs orientaux soit contre les inoffensifs Lapons, qui les avaient précédés, soit contre des autochtones sauvages, contre ces *Fenni* sans lois, sans chefs, même sans dieux, dont Tacite avait entendu vaguement parler, et dont les Suomis vainqueurs ont pris le territoire et le nom.

La littérature magyare est plus riche sans doute, plus européenne et matériellement plus ancienne (XIIe s.), mais moins originale que le cycle légendaire du *Canteletar* et du *Kalévala* suomi. Les deux langues offrent des mérites égaux ; le suomi aime à multiplier les voyelles ; le magyar est plus contracté. Tous deux sont remarquables par la richesse de leur conjugaison ; ils dépassent même le turc sous ce rapport. Toutes les langues finnoises savent incorporer dans le verbe le pronom régime direct de la troisième personne : « Je *le* vois, je *l*'embrasse » se dit en un seul mot. Le magyar et le vogoul incorporent le pronom de la seconde personne : « Je t'aime, il t'aime ». Le mordvin fait le même usage du pronom de la première personne : « Je t'embrasse ; il ne t'embrasse pas ; tu m'embrasses ». Le basque ira plus loin : son verbe englobe même le pronom régime indirect : « Je *te le* donne ». Ces menus expédients sont peu enviables et peuvent entraîner des pléonasmes gênants ; mais ils marquent une certaine ingéniosité chez les peuples qui se sont contentés de l'agglutination.

La parenté qui relie les dialectes de chacun des cinq groupes altaïques doit-elle être étendue à la famille entière ? Non, dans l'état présent de la science. Et cependant, il est vraisemblable que des peuples aussi voisins, aussi mêlés que les Tongouses, les Bouriates, les Yakoutes, les Samoyèdes et les Vogouls ont parlé des dialectes congénères. Mais les coïncidences, qu'il est prématuré de chercher dans leurs vocabulaires, apparaissent nombreuses et indubitables dans leur syntaxe et leurs procédés de suffixation. Il est surtout fort curieux de constater chez presque tous les membres de la famille (Samoyèdes exceptés) une même tendance, qui s'est accentuée et développée d'âge en âge, à mesure que l'intelligence demandait plus d'ordre et de précision. Comment ne pas supposer, lorsqu'un même phénomène — l'*harmonie vocalique* —

se produit à la fois, séparément, dans trente langues parties des mêmes régions, mais entraînées en des directions divergentes, comment ne pas supposer, dis-je, que ces langues ont reçu d'une origine commune cette disposition cachée qui ne se fait voir qu'à un certain degré de croissance, comme certaines ressemblances ataviques d'abord inaperçues chez les enfants d'une même famille et qui s'accusent dans le courant de la vie.

L'harmonie vocalique est un moyen de marquer la subordination du suffixe à la racine. Elle consiste en ceci : que la voyelle du suffixe doit refléter la voyelle radicale; qu'à une racine *sev*, aime, (en turc) répond un suffixe infinitif *mek*, à une racine *ba*, regarde, un suffixe *mak*. *At* cheval a pour pluriel *at-lar*; *ev*, maison, donnera au pluriel *ev-ler*.

Les voyelles ouralo-altaïques étant divisées en deux classes, les graves et les aiguës, il s'ensuit qu'à une voyelle radicale grave ou aiguë répond dans le suffixe une voyelle grave ou aiguë. Certaines langues admettent pour les suffixes un troisième ordre de voyelles, *neutres*, qui peuvent également s'harmoniser avec la voyelle grave du radical. Il y a de notables différences dans l'application de cette loi, d'autant plus stricte que les langues sont plus cultivées ou plus avancées; mais, en somme, la loi règne depuis sept ou huit siècles sur le mandchou, le bouriate, le mongol, le turc, le zyriène, le mordvin, le magyar et le suomi.

Après avoir défini le point, fort ténu, mais capital qui distingue l'agglutination du monosyllabisme, à savoir l'altération des suffixes, des racines vides, annexés à la syllabe radicale inaltérable, nous avons envisagé trois sortes d'idiomes agglutinants : 1° les langues isolées, dont le vocabulaire est sans relations connues avec toute autre langue, le coréen, le japonais ou yamato, celui-ci arrêté dans son développement par l'éducation et l'écriture chinoise; 2° des dialectes pauvres et relégués à l'extrémité nord de l'Asie orientale, le kourélien ou aïno, le ghiliak, le kamtchadale, le koriaque, le youkaghir; enfin 3° une vaste famille reliée au moins par une étroite parenté grammaticale, la famille ouralo-altaïque, dont les cinq branches, samoyède, tongouse-mandchou, bouriate-mongole, turque, ougro-finnoise, se subdivisent elles-mêmes en variétés nombreuses, toutes respectivement ramenables à un type commun, vivant ou éteint. Quelques-unes de ces langues, mandchou, mongol, ouigour, turc, magyar et suomi, ont servi d'expression à des littératures plus ou moins riches, souvent intéressantes et dignes du rôle joué dans l'histoire par les peuples qui les parlent.

CHAPITRE III

LES IDIOMES AGGLUTINANTS DE L'ASIE MÉRIDIONALE

Les langues caucasiennes : groupe tcherkesse; groupe kartvélien ou géorgien. — La langue des Soumir ou des Accad. — Dialecte brahoui. — L'Inde anaryenne : groupe kolaryen (Djuângs, Bìrhors, Korvâs, Moundas, Hôs, Kharrias, Santals); groupe dravidien. — Dravidiens du nord : Oraons, Paharyas, Gonds, Khonds. — Dravidiens du Dekan : dialectes parlés par cinquante millions d'hommes : le *tulu*, le *canara*, le *tamoul*, le *malayâla*, le *télinga*. — Phonétique et littérature dravidiennes.

Les violentes et tardives incursions des peuples qui parlent des langues ouralo-altaïques nous ont entraînés fort loin en Europe, et il nous faut revenir aujourd'hui sur nos pas, pour achever la carte des langues agglutinantes en Asie. Longeons donc les contours septentrionaux de la mer Noire, où nous avons rencontré plus d'un groupe tatar ou mongol, et rentrons en Asie par quelque défilé du Caucase. C'est une région tout à fait singulière, et par la place qu'elle tient dans les anciennes traditions, et par l'inextricable mélange des tribus qui l'habitent. Elle a eu la fortune de donner son nom d'origine inconnue à la race blanche tout entière; elle contient la montagne où, selon Jérôme, s'arrêta l'arche du déluge sémitique, l'Ararat, et la cime où la vengeance de Zeus cloua Prométhée, le ravisseur du feu; enfin, le plus haut sommet du nord de la grande chaîne, l'Elbrouz, aussi bien que l'Elbourz persan, au sud de la Caspienne, porte encore le nom de la légendaire montagne sainte connue des Perses sous le nom de Hara-Barazaïti, des Grecs sous celui de Bérécynthe. Les vieux souvenirs réunis dans la *Bible* nous ont gardé sous une forme assez approchée les anciens noms des *Tuplaï* ou Tibaréniens, des *Muskaï* ou Moschiens (habitants de la Colchide, de la Géorgie, durant les périodes assyrienne et perse) : Tubal, Meschech, fils de Japhet, que les écrivains juifs associent volontiers à Gomer (les Kimmériens), à Togarma, « qui vient du fond de l'Aquilon avec toutes

ses troupes ». Des renseignements fournis par les inscriptions cunéiformes, par Hérodote, par Hécatée, il résulte que les anciens avaient une connaissance très nette des peuples de l'ancienne Arménie, peu à peu refoulés vers les pentes sud du Caucase, et une connaissance on ne peut plus vague des races de l'autre versant, Scythes et Cimmériens, qui pourtant avaient plus d'une fois envahi et bouleversé l'Asie.

Avant d'être un refuge pour des groupes plus ou moins compacts d'anciens peuples, concassés, broyés par des conquérants mieux armés, le Caucase a été un passage — au moins à ses extrémités occidentale et orientale — non seulement pour ces Scythes, multitudes de race inconnue, fort mêlée sans doute, qui jetèrent bas le premier empire chaldéen et précipitèrent les Pasteurs, les Hyksôs, sur l'Égypte des pharaons, mais encore pour une avant-garde hellénique, iono-lydo-phrygienne, qui a transmis à ses descendants, les fabuleux Argonautes, un vif souvenir de la Colchide; et aussi, fort probablement, pour les futurs Arméniens, qui sont venus se fixer précisément au siège de l'ancienne nation alarodienne ou géorgienne, à Van, près du grand lac, près des inscriptions trilingues, dont une colonne pourra peut-être nous éclairer sur les formes antiques du géorgien. Strabon comptait dans la Caucasie soixante-dix peuples et soixante-dix dialectes. Les Romains entretenaient sur la frontière, à Sébastopolis, jusqu'à 130 interprètes. Aboulféda appelait le Caucase « la montagne des langues »; beaucoup de ces langues sont en train de disparaître, et l'étude comparée en deviendra de jour en jour plus difficile. Toutefois, si l'on s'en rapporte aux indications de Klaproth, du baron Uslar et de l'académicien russe Schifner, le classement n'en serait pas fort compliqué. Mais il faut avoir soin d'abord d'écarter l'arménien des bords de l'Araxe, l'ossète, idiome éranien réfugié dans un district central au sud-est de l'Elbrouz, le persan moderne et le tatar ou turc de l'Aderbaïdjan, qui se parlent sur les côtes sud-occidentales de la Caspienne, le nogaï et le koumouk sur divers points du versant nord. On se trouve alors seulement en présence du groupe caucasique proprement dit, représenté, au nord du Caucase, par les Abazes, les Tcherkesses, les Kistes, les Tchetchènes et les Lesghiens, de la mer Noire au Daghestan; au sud du Caucase, par les Iméréthiens, Mingréliens et Lazes, par les Géorgiens et Suanes, entre la mer Noire et le bassin moyen du Cyrus et de l'Araxe (aujourd'hui Koura et Aras). On trouvera sur les cartes et dans la géographie de Reclus les noms de fort nombreuses tribus souvent bien intéressantes par quelque trait de

mœurs, quelque croyance antique, par la beauté de leur type ou par leur courageuse résistance à la domination russe. Mais au point de vue linguistique, elles appartiennent vraisemblablement à l'une des deux divisions que nous venons d'établir.

Le groupe du nord ou circassien se rattache-t-il à une souche commune? Ce n'est pas certain; d'ailleurs, il a été désorganisé et anéanti par la conquête russe; je ne crois pas qu'il comprenne un million d'individus. La nation tcherkesse, qui était musulmane, s'est expatriée presque tout entière; elle est remplacée par des Slaves et des Allemands. On a recueilli quelques légendes tcherkesses. La langue est dure, remarquable par des claquements particuliers et par l'incorporation des suffixes de nombre.

Le groupe du sud, ou kartvélien, anciennement christianisé, demeure, non pas indépendant, mais plus intact — un à deux millions — autour du Koutaïs et de Tiflis. Il répond géographiquement à la Colchide et à l'Ibérie des anciens. Son dialecte principal, le géorgien, a un alphabet; cultivé au moyen âge, il appartient, comme le circassien, à la classe agglutinante. Il était sans doute apparenté à la langue, plus orientale, des Aghovanik ou Albaniens, disparue complètement au xv[e] siècle sans avoir laissé de traces écrites. Les chroniques géorgiennes ont été traduites en français par M. Brosset. Les noms d'Ibériens et d'Albaniens, de Géorgiens, de Suanes, de Kartvéliens demandent quelques explications. Les deux premiers, qui ne doivent suggérer aucun rapprochement soit avec les Albanais d'Épire, soit, et encore moins, avec les Ibères d'Espagne, sont assez anciens. Albanien, Alwank en arménien, est mentionné dès le temps d'Alexandre. Ibérien, par les formes *Wirq* en arménien, *Avir* en pehlevi, *Abeires*, en grec, remonte à une forme *Sabeiro*, *Saspire*, donnée par Hérodote. Les Saspires faisaient partie de l'armée de Xerxès. *Géorgien* vient du patron chrétien, moine ou chevalier, que se sont choisi les Ibériens. *Kartvélien*, *Kartouli*, est un véritable nom national et rappelle *Karthlos*, héros éponyme de la race, fils de *Thargamos*, le *Togarma* biblique, lui-même fils de Japhet.

D'où venaient ces langues, qu'il est aventureux déjà de ramener à une unité caucasienne, et dont le vocabulaire résiste à tout rapprochement avec les autres idiomes agglutinants? D'où venaient ces peuples, si beaux, si rapprochés par leurs traits du type éranien, et qui étaient fixés autour du Caucase longtemps avant le développement du sémitisme assyrien, avant l'arrivée des premières migrations indo-européennes. Ces questions, comme tant d'autres, resteront sans réponse. J'ai quelquefois pensé qu'ils

étaient des pré-aryens, c'est-à-dire des peuples blancs apparentés à ceux qui erraient de l'autre côté de la Caspienne, sur les rives de l'Yaxarte ou de l'Oxus, et séparés de leurs congénères avant l'apparition, toute locale d'abord, de la flexion et de la langue mère indo-européenne; ils seraient demeurés à l'étage agglutinant, protégés par leurs montagnes contre la contagion d'un système linguistique plus avancé.

M. Lenormant les eût rattachés plus volontiers aux anciennes populations de la Mésopotamie et de la Chaldée, non pour la race, toutefois, mais pour la langue. Selon lui, les inscriptions à grand peine déchiffrées de Van, et qui appartiennent sans doute à la langue préarménienne des gens de l'Ararat, *Urarti*, Alarodiens, pourraient servir de trait d'union entre les dialectes géorgiens, caucasiques, et les plus anciens idiomes de la vieille Babylonie.

Aujourd'hui, l'obscurité qui plane sur les origines chaldéennes s'est, sinon dissipée, au moins singulièrement éclairée, grâce aux découvertes de ces grands déchiffreurs de cunéiformes, les Rawlinson et les Oppert. Une sagacité, vraiment prodigieuse, a pu restituer, non sans lacunes, mais sur pièces authentiques, l'histoire militaire, sociale et intellectuelle de la double vallée du Tigre et de l'Euphrate, depuis au moins vingt siècles avant notre ère. On a pu ainsi redresser les noms, retrouver les dates, singulièrement altérés par les écrivains hébreux, pourtant si rapprochés des Babyloniens par la langue et la race; on a pu séparer des observations personnelles rapportées par Hérodote les contes que le naïf historien a recueillis sur la foi d'interprètes ignorants ou abusés, par exemple les histoires de Bélus, de Ninus et de Sémiramis. Enfin, à côté d'un dialecte sémitique appartenant au rameau central entre l'araméen et l'arabe, à côté de cette langue si redondante sous le ciseau des scribes de Sennachérib et d'Assourbanipal, MM. Oppert, Lenormant, Schmidt pensent avoir deviné, puis établi, malgré l'opposition acharnée de M. J. Halévy, la présence d'une autre langue, étrangère et antérieure à l'idiome des conquérants sémites, si vivace qu'elle s'est longtemps imposée à la chancellerie des rois de Babylone et de Ninive, et qu'elle figure encore sur mainte tablette, en regard du texte assyrien, comme traduction et commentaire. On a contesté l'existence de cette langue, nettement agglutinante, et dont plusieurs savants ont écrit la grammaire; on l'a présentée comme une erreur de lecture, comme une forme soit archaïque, soit symbolique et factice, hiératique pour ainsi dire, de l'assyrien usuel. Mon incompétence assurément m'interdit de prendre parti dans ce débat. Mais quelle que

soit ou ne soit pas cette seconde langue des inscriptions chaldéennes, qu'on doive l'appeler cryptographique avec M. Halévy, sumérienne avec M. Oppert, accadienne avec Lenormant, il est un point qu'on ne peut révoquer en doute, c'est l'existence des peuples auxquels on l'attribue. Les Soumir et les Accad, mentionnés par la Bible, occupent une place invariable dans le formulaire officiel. « Roi des Soumir et des Accad » est un des titres constants des monarques assyriens. En Élam (Susiane), en Chaldée, en Babylonie, ils formaient le fond de la population. Force est donc de voir en eux les prédécesseurs et les éducateurs des *Kaldi* (*Kasdim* selon la Bible), des *Kissi* ou *Kosséi*, Koushites (que M. Maspéro assimile aux Éthiopiens orientaux d'Homère), enfin des Cananéens, Araméens, Assyriens, tous sémites ou parlant des dialectes sémitiques. L'antiquité des établissements accado-sumériens est clairement démontrée par les silex taillés et polis, flèches, haches, marteaux, trouvés dans leurs sépultures auprès d'objets en or, d'ustensiles en bronze et d'ornements en fer. On est fondé à leur attribuer une part considérable dans l'invention des cosmogonies, des cultes obscènes et des superstitions talismaniques si répandus en Orient; et c'est d'eux que les Sémites reçurent la déplorable écriture cunéiforme, adoptée depuis par les Hittites de Syrie, par les Cypriotes, par les Arméniens et par les Perses.

Les cunéiformes, qui semblent composés de coins, de clous et de têtes de flèches, résultent de l'altération, de l'abréviation de figures imitatives. L'usage s'en est prolongé, chose prodigieuse, jusqu'au premier siècle de notre ère. « Quelques-uns de ces signes, dit M. Maspéro, sont de véritables idéogrammes, qui ne se prononcent pas toujours et indiquent seulement le sens général; le plus grand nombre expriment des syllabes, tantôt simples, composées d'une voyelle et d'une consonne ou *vice versa*, tantôt complexes, formées de plusieurs consonnes. » Les syllabes complexes peuvent s'écrire de deux façons : 1° en les décomposant de manière à en former deux syllabes simples dont la seconde commence toujours, dans la prononciation, par la voyelle de la première : ainsi le mot *napsat*, âme, peut se chiffrer *na-ap-sa-at*; 2° au moyen d'un caractère spécial répondant à chaque syllabe : *nap-sat*. *Nabou-Kou dour-Oussour* peut être épelé *Nabu-Kudur-Ussur*, ou bien *Na-bi-uv-ku-du-ur-ri-u-tsu-ur*. Ajoutez que la plupart des signes peuvent exprimer plusieurs sons différents. Le chinois et l'égyptien n'ont jamais imaginé de procédé plus défectueux. Aussi quelles difficultés ces rébus n'ont-ils pas opposées aux déchiffreurs! Il a fallu cent ans pour en triompher, pour reconnaître les cinq

ou six langues éteintes qui ont employé diversement les cunéiformes. Ce n'est que justice de rassembler ici les noms des principaux savants qui se sont voués à cette tâche et l'ont menée à bonne fin : Niebuhr, 1765; Tychsen, 1798; Münter, 1800; Grotefend, 1802; Eugène Burnouf et Lassen, 1836; et, plus récemment, Rawlinson, Hincks, Fox Talbot, Lenormant et Oppert. Grâce à ces derniers, qui sont les créateurs de la science assyrienne, en moins de trente ans, trente siècles d'histoire sont sortis des tombeaux et des ruines. Après avoir expliqué avec certitude les textes babyloniens, ninivites et mèdes, on a exhumé les débris de l'antique littérature chaldéo-sumérienne.

Les Sumir et les Accad se sont fondus dans leurs successeurs sémitiques et éraniens. A peine si l'on connaissait leur nom, et voilà qu'on est conduit à leur assigner un rang éminent parmi les éducateurs industriels et religieux du monde. A quelles races appartenaient-ils? Sans doute à ces autochtones plus ou moins foncés de peau, intermédiaires entre le Mongol et le Malais, entre les noirs orientaux et les diverses variétés des blancs caucasiens. Leur langue, à peine retrouvée — si elle l'est —, a été, bien prématurément, reliée d'une part aux idiomes éteints de l'Ararat et aux dialectes encore vivants de la Géorgie, d'autre part à la famille dravidienne; bornons-nous à en signaler le caractère agglutinant, qui n'implique aucune parenté originelle.

Sur la route de l'Inde, où nous allons retrouver des groupes isolés ou compacts de langues appartenant à cette classe immense, il faut nous arrêter un moment à quelques îlots de populations perdues dans l'obscur chaos du Bélouchistan, depuis Kej, Panjgûr et Falk jusqu'aux limites du Séistan. Ce sont les Brahoui ou Birrhui, dont le patois, fortement mélangé d'hindi et de persan, laisse entrevoir quelques affinités dravidiennes. La grammaire, en tout cas, est agglutinante et fort simple : point de genres, deux nombres, le singulier et le pluriel. Point de pronom relatif. L'adjectif, invariable, précède le substantif. Le verbe, neutre ou actif, peut prendre des formes causatives et négatives, admet un seul mode, l'indicatif, et trois temps, passé, présent et futur passé. Toute la dérivation s'opère à l'aide de suffixes.

L'Inde, où nous entrons pour la première fois, est un monde, qui mesure vingt-trois degrés sur vingt-six et qui renferme une population égale environ aux deux tiers de la population européenne, plus de deux cent cinquante millions d'habitants de toute couleur et de toute race. C'est par la frontière occidentale, le bassin de l'Indus, que des groupes aryas, relativement peu nombreux, mais

pourvus d'une langue et d'une culture tout à fait supérieures, sont lentement descendus vers les affluents du Gange, entre le xve et le xe siècles avant notre ère, et de là ont rayonné en tout sens, au nord et à l'est, vers l'Himalaya et l'Indo-Chine, au sud, le long des côtes, jusqu'à la pointe du Dékan et la grande île de Ceylan, qui a 1100 kilomètres de tour. Telle fut leur prépondérance qu'ils ont marqué cet immense pays d'une empreinte ineffaçable; ni les guerres intestines, ni les invasions, ni les conquêtes durables n'ont entamé sérieusement ni la très mauvaise organisation sociale ni la dévotion fanatique et minutieuse des Hindous éduqués par les brahmanes. Mais le nombre des Aryas, des blancs, était trop faible pour agir sur le sang de la multitude, ou plutôt du chaos indigène. Les mailles du réseau politique, social et religieux ne purent jamais se resserrer assez pour enlever tout refuge aux groupes, aux mœurs et aux croyances réfractaires; enfin, même en des régions très aryanisées, la puissance d'expansion du sanscrit et de ses dérivés échoua contre des masses résistantes qui ont prétendu garder leur langage antique, s'en servir même pour exprimer les idées apportées par leurs vainqueurs.

En sorte que, sans compter les Européens, les Parsis, les Juifs et allophyles musulmans, il existe dans l'Inde de nombreuses tribus barbares ou sauvages qui se sont préservées de l'éducation brahmanique, tribus d'autant plus précieuses que leurs mœurs et leurs langues sont des témoins d'un âge antérieur à l'histoire. On leur a donné le nom de kolaryennes. Puis, outre ces tribus, déchues, qui habitent surtout la côte de Coromandel et l'épaisseur du plateau central ou *Gondvâna*, des millions d'hommes civilisés qui occupent la pointe massive du Dékan entre les Vindhyas et le cap Comorin gardent et cultivent leurs dialectes nationaux. Ce sont les Dravidas ou Dravidiens, race très métissée déjà et que certains ethnographes, bien hardis peut-être, donnent comme la résultante de deux invasions, tibétaine et ouralo-altaïque, opérant sur un fond autochtone ou du moins encore plus ancien.

Les uns rapprochent, les autres séparent, pour la race et pour la langue, les Kolaryens et les Dravidiens; il semble que, dans le dernier état de la science, la séparation ait prévalu, et qu'il faille se garder, au moins pour un temps, d'appeler les premiers Dravidiens du nord, ou même Proto-Dravidiens. Il est vrai que le nom inventé en 1866 par M. Georges Campbell ne leur convient guère plus; passe en effet pour *Kol* qui appartient à l'une des tribus en question; mais *Aryen* est un contresens, puisque l'un des caractères de ces peuplades est de n'être pas aryanisées.

Les plus sauvages sont les Djuângs, qui prêtent serment sur une fourmilière ou sur une peau de tigre. Petits, nus, tatoués, rouge brun, archers ou frondeurs, ces pauvres diables ne savent ni filer, ni tisser, ni fabriquer des poteries, et ignorent l'usage des métaux. Les Bîrhors, dans le district de Hâzârîbâgh, les Kôrvâs, du Tchûtiâ-Nâgpour, leur disputent le dernier rang : petits, foncés, tatoués, bas sur jambes, ils vivent dans les forêts, se construisent des huttes sur des rochers escarpés. Les voisins de ces derniers, *Kols* ou *Moundas*, *Hôs* et *Bhûmidjs* (le nom des Bhûmidjs semble aryen ; il vient de *bhûmi*, la terre, et se rapproche peut-être du latin *homo* pour [*b*] *humo* [*n*]) ; donc, tous ces Kols forment un total d'un million d'individus, les uns forts, trapus et couleur chocolat, les autres grands, cuivrés, aux cheveux raides et longs. Ils ne tissent, ni ne filent, mais savent forger. Ils se vouent au tigre pour le cas où ils manqueraient à leur serment (qu'ils oublient d'ailleurs très vite). Quelques-unes de leurs superstitions sont curieuses : si l'ombre d'un passant vient à se projeter sur leur nourriture, ils cessent de manger, et jettent le mets, hanté par un mauvais esprit. Les Kharrias, les Kûrs, et surtout les douze tribus des Santals paraissent d'un commerce moins douteux. Ils ont des maisons; les uns ne sont pas malhabiles cultivateurs, les autres, volontiers nomades, quittent leur pays, et se mettent en service. Les Santals au nombre de plus d'un million, plus petits que les Hindous aryens, ont la figure ronde, les yeux droits, les cheveux noirs, épais, le nez retroussé, la bouche large. Ils aiment la musique et la danse, les flûtes de bambou, les anneaux, les colliers, les bracelets et les beaux vêtements. Leurs mœurs manquent de sévérité.

Les dialectes kols ne laisseront comme témoignages écrits que quelques traductions partielles de la Bible en mounda et en santal, et quelques légendes ou chansons recueillies par des curieux. Ils présentent toutefois un certain nombre de particularités intéressantes, sous le rapport de la phonétique et de la grammaire. Leur vocalisme est très riche, et aux diverses classes de spirantes, chuintantes et explosives, ils ajoutent des variantes difficiles à définir et à imiter, qui semblent s'être introduites dans l'alphabet sanscrit sous les noms de lettres *cérébrales* ou *linguales*. Dans le corps des mots, les consonnes sont séparées par des voyelles d'appui, longues, brèves, ou même neutres, comme notre *e* muet. La dérivation s'opère par suffixes et par infixes : *dal*, action de battre, *da-pa-l*, coussin, *da-na-pal*, couverture. Les genres ne sont point marqués, mais le nombre a quatre ou cinq

formes, le singulier, le pluriel, le duel, le pluriel particulier et le pluriel général : *Aïn* « moi », *abon* « nous tous », *ala* « nous autres », *alin* et *alan* « nous deux », etc. La déclinaison est développée : génitif, datif, ablatif, instrumental et locatif.

Les pronoms sont personnels, démonstratifs, interrogatifs; postposés, les pronoms personnels donnent un sens possessif. *Apu* « père », *apu-ling* « notre père », *apu-pè* « votre père ». *hopon* « fils », *hopon-in* « mon fils ». Le pronom relatif manque. L'adjectif, invariable, précède le substantif. Le verbe, à proprement parler, n'existe pas, puisque, de tout nom et de tout adjectif les suffixes de personne, de lieu, de temps, peuvent tirer des expressions verbales. C'est le cas de toutes les langues agglutinantes; mais l'abondance des combinaisons, l'emploi des auxiliaires, placent les dialectes kols sur la même ligne que le turc et le finnois, plus haut encore. Car non seulement ils font de leur pseudo-verbe une proposition qui incorpore les régimes directs et indirects; non seulement ils savent lui donner la valeur active, moyenne, passive, causative, intensive, etc.; mais encore ils expriment six ou sept modes : indicatif, impératif, potentiel, conditionnel, infinitif, gérondif, participe, et autant de temps, trois présents, un prétérit, un imparfait, un plus-que-parfait. Beaucoup parmi ces procédés sont communs au basque et aux langues américaines, et manquent au dravidien. Il n'est pas rare de rencontrer chez des peuples incultes des organismes linguistiques supérieurs à ceux de leurs voisins ou congénères civilisés; mais il est souvent difficile d'expliquer cette apparente anomalie. Ici, des hypothèses vraisemblables ont été proposées. Les Kolariens sont les débris de peuples déchus, qui formaient, lors de l'invasion brahmanique, la tête de l'humanité indienne. Écrasés, détruits par les Aryas, ils ont été cependant assez forts pour modifier et enrichir la prononciation sanscrite; leur influence se fait encore sentir dans l'usage tout indien des consonnes dites cérébrales, et peut-être dans la complexité de la conjugaison sanscrite.

Les diverses races, au contraire, auxquelles les Aryas ont donné le nom de Dravidas, se sont trouvées arrêtées aux premiers degrés de l'évolution agglutinante; leurs groupes septentrionaux et centraux : Oraons du Bengale, Gonds de la Gondvâna, Konds de l'Orissa, etc., en sont restés à leur stade primitif; et les masses profondes du Dékan — 50 000 000 d'hommes —, tout en recevant avec docilité l'éducation, les idées, les croyances apportées par les conquérants, ont gardé et fort habilement utilisé l'organisme très pauvre de leurs langages rudimentaires.

Mais quelques renseignements descriptifs seront ici à leur place. Quant à la race, il est probable que les Dravidiens du nord et du centre sont restés plus près du type primitif que les Dravidiens aryanisés du sud.

Les Oraons du Bengale, au nombre d'environ 600 000, se disent venus de l'ouest, mais n'ont rien de touranien ou de mongolique; ils ont le front bas et étroit, les cheveux frisés, l'œil large et ouvert, les sourcils longs, les mâchoires et les dents proéminentes. Leur couleur est d'un brun très foncé; leur corps est d'ailleurs bien proportionné. Ils aiment les ornements de cuivre et s'en chargent la tête, le cou et les bras. Ils s'enivrent volontiers avec l'eau-de-vie de riz. Ils ont leurs danses, leurs bannières, leurs fêtes, leurs dieux particuliers et surtout les mille superstitions et pratiques familières, sur le globe entier, à tous les hommes encore plongés dans l'animisme diffus. Les Oraons habitent, pêle-mêle avec leurs bêtes, des huttes misérables. Dans les villages où se sont conservées les anciennes mœurs, on observe deux coutumes exactement contraires; ici, les célibataires des deux sexes dorment sous le même toit; là, au contraire, les garçons passent la nuit dans une case spéciale sous la surveillance d'un ancien; les filles paraissent être confiées à la garde des veuves âgées. Les Oraons primitifs hésitaient entre la promiscuité et la décence; leurs descendants n'ont pas encore choisi.

Des rives du Gange à celle de la Brahmani, les Radjmahâls, Mâlers ou Pahâryas (montagnards), 400 000, se construisent en bambou des maisons plus commodes, entourées de jardins et de vergers; ils aiment aussi l'eau de riz et de sorgho fermentée; ils ont leurs pratiques divinatoires, leurs croyances animistes. C'est d'eux que les Aryas auraient reçu la métempsychose. Ils sont polygames. Ils enterrent leurs morts. Ils diffèrent des Oraons par leur face ovale, leurs lèvres épaisses et leurs cheveux longs relevés et noués sur la tête. Il y a des Gonds (50 000) dans le Bengale, mais leur habitat principal est la Gondvâna, district central et dangereux; leurs vingt tribus ou castes comptent parmi les plus sauvages; ils vont demi-nus, la tête rasée, armés d'une hache et d'une pique, incendiant les forêts pour faire quelques semailles, empoisonnant les eaux pour prendre le poisson. Ce sont les Ogres, les Rakchas des légendes brahmaniques; une confusion se produit naturellement entre ces Gonds à la face aplatie, à la peau très noire, aux cheveux épais, noirs, lisses ou légèrement ondulés, aux membres inférieurs grêles, et les Khounds, plus petits, mais également noirs, qui vivent au sud du Bengale, sur la côte d'Orissa et

dont on connaît les superstitions sanguinaires, les *Mériahs* ou sacrifices humains.

Ces races diverses parlent des dialectes apparentés aux langues dravidiennes. Mais les Dravidiens proprement dits, que nous allons rencontrer dans le Maïssour et le Dékan, d'ailleurs très métissés d'Aryas, n'ont rien gardé des mœurs et de la barbarie de leurs anciens contemporains préhistoriques. Ce sont des civilisés qui ont leurs cités, leurs monuments, leurs industries et leur littérature; ce sont eux qui les premiers sont entrés en rapport avec les Occidentaux, Portugais, Hollandais; et le peu qui nous reste de l'empire que voulaient nous donner Dupleix et La Bourdonnais se trouve (sauf l'enclave de Chandernagor) situé sur leurs côtes. Soixante mille électeurs dravido-français concourent à nommer notre député et notre sénateur de l'Inde.

L'un des plus éminents parmi nos linguistes, notre ami Julien Vinson, a été élevé chez eux; il parle et écrit leur langue comme le basque et comme le français. Où pourrions-nous rencontrer un guide plus sûr? C'est donc d'après lui que nous indiquerons brièvement le rôle historique, le domaine, les dialectes et le développement littéraire des Dravidiens.

« L'existence des langues dravidiennes est constatée historiquement depuis de longs siècles. Des mots tamouls, noms géographiques, *Sangara, Pandion, Madoura*, se retrouvent dans Strabon, Ptolémée, Pline, et le *Périple de la mer Érythrée*. Un écrivain sanscrit du VIIe siècle, Kumârilabhatta, cite quelques mots tamouls communs, *nader*, marche, *pâmb*, serpent. On a considéré comme tamoul le nom du paon, *thukî, togëi*, cité par le livre des Rois parmi les oiseaux rapportés d'Ophir à Salomon. Dès l'arrivée des Portugais à Goa, les jésuites, en vue de leur propagande, avaient étudié les idiomes originaux. Vers 1550, ils enseignaient déjà dans leur séminaire d'Ambalakkâdu, près de Cochin, le malayâla et le tamoul. En 1577, ils publièrent une *Doctrina christiana* en malayâla, à l'aide de caractères en bois gravés par un frère lai de leur ordre; en 1578, ils imprimèrent en tamoul une *Fleur des saints*. »

C'est par l'intermédiaire des Dravidiens que ces missionnaires ont étudié les mœurs et les religions de l'Inde et la langue sanscrite. Plus tard, assez naturellement, quand le jésuite français Cœurdoux et les premiers administrateurs anglais eurent signalé les rapports du sanscrit avec le latin et le grec, on laissa de côté les traditions et les langues méridionales. Tout l'intérêt se reporta vers le Gange et l'Indus. Cédant à l'engouement général et d'ail-

leurs trompés par le nombre considérable des mots empruntés au sanscrit par le vocabulaire dravidien, les indianistes — Carey en 1814 — traitèrent le tamoul et ses congénères en dérivés, en fils du sanscrit. Confusion impossible, et démentie par les Indiens eux-mêmes. Il fallut revenir à une appréciation plus exacte; et, dès 1816, Ellis, le premier, affirma l'indépendance originelle du tamoul, du kanara et du telinga, admise aujourd'hui sans conteste.

Nul doute que les Dravidas, que Vinson est tenté d'assimiler aux antiques Parias, sur lesquels on a fait tant de contes, n'aient occupé une aire beaucoup plus étendue, à côté des Kolaryens. Mais leur domaine présent dépasse encore celui de l'italien, de l'espagnol ou du français. Il s'étend du tropique du Cancer au cap Comorin et déborde sur la moitié septentrionale de Ceylan. Les dialectes principaux sont au nombre de cinq : au nord-ouest, dans le bassin supérieur du fleuve Krichna, le canara, canada, carnataka, est parlé par neuf millions d'hommes; au nord-est, le témougou, telougou, telinga, par quinze millions, dont 5 000 habitants de notre petit comptoir de Yanaon; le telinga règne dans les bassins inférieurs et moyens de la Godavéri, de la Krichna, et sur la côte de Coromandel. C'est une langue très altérée, très adoucie et agréable, qu'on a nommée l'italien du Dékan; et il est précisément accolé au dialecte le plus archaïque, le canara. Sur la côte est et dans l'intérieur du pays, entre le lac Poulikat, Bengalore et Trivandrum, dans les provinces de Madras, de Tandjor et de Tavancore, dans nos villes de Pondichéry et de Karikal, quinze millions d'hommes parlent le tamoul, tamil; à l'ouest, autour de Cochin et de Cananore et dans notre comptoir de Mahé, règne la malyadjma, malayâla, ou maléolum (3 500 000), séparé du canara à l'est par les Nilagiris où s'abrite le très petit dialecte toda, et vers le nord par le toulouya ou tulu (350 000), flanqué du kudangu.

Deux ou trois menus faits semblent attester non seulement l'unité originelle, mais l'unité prolongée de ce groupe linguistique. Le nom du canara ou caranata a été donné précisément à la côte tamoule, le Carnatic; et le tamoul est volontiers nommé malabar par les premiers visiteurs européens; or, il n'occupe aujourd'hui sur la côte malabare que l'extrémité sud; le reste appartient au malayâla. Les Indiens de Malacca et de Singapore sont connus sous le nom de Kling, c'est-à-dire Telinga; ce sont pourtant des Tamouls. Le fait est que la séparation, aujourd'hui fort tranchée, des idiomes dravidiens, s'efface à mesure

qu'on se rapproche des formes anciennes en canara et en tamoul, et quand on a reconnu dans le malayâla un dérivé, une corruption du tamoul, dans le tulu, le kudagu, le toda, des intermédiaires entre le tamoul et le canara. Le telinga, le plus altéré de tous, procède aussi du tamoul. En somme, par la richesse de son vocabulaire, comme par l'ancienneté de sa culture, le tamoul tient dans le groupe dravidien le rang dévolu au sanscrit parmi les langues indo-européennes; c'est aussi le seul, tout comme le peuple qui le parle, qui conserve une certaine vitalité, une force expansive; le tamoul a peu à peu remplacé dans le nord de Ceylan un dialecte arya ou pâli.

La prononciation dravidienne est douce; elle n'a pas d'aspirées; en outre, elle s'affaiblit, s'amollit de jour en jour. Beaucoup de sons adoptés par le tamoul populaire ne sont pas notés dans l'alphabet; et là où vous lisez une voyelle pure comme *a*, *i*, *u*, *è*, ou une diphtongue bien nette comme *ai*, il faut entendre quelque chose d'indécis et d'assourdi. De même, les consonnes anciennes paraissent avoir été peu nombreuses, puisque en tamoul l'écriture ne distingue pas *b*, *g*, *d*, de *t*, *p*, *k*. Au contraire, les trilles, les nasales, les chuintements et zézaiements ont toujours existé en abondance et ont communiqué aux explosives une sorte de tremblement et d'embarras, assez difficile à reproduire; les dentales surtout en sont affectées. Enfin les consonnes linguales appartiennent aux Dravidiens autant qu'aux Moundas et Santals; elles résultent de ce que nous appellerions un vice de prononciation, le contact inopportun de la langue soit avec les dents, soit avec le palais; la consonne ne sort plus, elle est alors étranglée, inachevée, comme *l* et *r* dans l'anglais *pickle* ou *lord*, dans le provençal *chival*. Nous avons dit plus haut que le sanscrit avait dû admettre et employer ces sons bouchés. Deux particularités bien remarquables ont contribué à démarquer pour ainsi dire les mots empruntés au sanscrit : « Aucun mot ne peut commencer par une explosive douce; aucune explosive dure ne peut se trouver isolée dans le corps d'un mot ». Si bien qu'un mot sanscrit, *gati*, ne pourra être en tamoul que *kadi* (l'allemand a des procédés analogues : *brochet-projet*); autre règle : la consonne *R* ne peut commencer un mot; elle exigerait trop d'effort; il faut la préparer, l'amener à l'aide d'une voyelle : le sanscrit *raja*, roi, deviendra en tamoul *irayan*, *iraçan*. Les différences dialectales tiennent le plus souvent à des variations phonétiques entre explosives, palatales et chuintantes de même ordre (c'est d'ailleurs un fait général). En tamoul et en malayâla, les dentales ont une tendance de plus en

plus marquée vers le *th* anglais dur ou doux. En telinga, *tch* et *dj* passeront volontiers à *tz* et *z*, phénomène bien connu en italien (*djorno*, vénitien *zorno*, napolitain *yorno*). Vinson cite l'organique *kévi*, oreille, en kanara; le telinga dit *tchévi*, le tamoul *cévi*.

La dérivation est nettement agglutinante, et ne peut plus nous arrêter, si ce n'est à l'occasion de faits nouveaux; toute déclinaison, et ce que les grammaires appellent à tort conjugaison et voix, se ramènent à des suffixes accumulés et intercalés les uns dans les autres. Il y a donc à proprement parler, non pas des verbes, mais des dérivés marquant l'état, l'action, la fréquence, l'impulsion, la négation, etc., l'actualité, l'éloignement dans le passé ou vers l'avenir. Voici un trait que, je crois, nous n'avons pas encore rencontré : la déclinaison de formes déjà munies de suffixes verbaux. Dans les vieux poèmes tamouls on remarque, dit Vinson, des formes, telles que *çarndayak ku* : *çar*, atteindre, *n*, euphonique, *d*, signe du passé, *ay*, toi, *kku*, à — : « à toi qui t'es approché ». C'est l'absence du pronom relatif qui entraîne de telles constructions. Encore un exemple : *tevar-ir* signifie *dieu-vous*, « vous êtes dieu », mais aussi « *vous* qui êtes *dieu* », et admet dès lors tous les suffixes de la déclinaison, possessifs, locatifs, etc. Le radical déjà décliné *tèvar* (pluriel de majesté) demeurant lui-même invariable.

La distinction des genres n'est pas commune dans la classe agglutinante; et elle semble avoir été primitivement inconnue des langues dravidiennes; aujourd'hui encore, elle ne s'applique qu'aux êtres humains adultes; encore les femmes n'ont-elles droit au féminin qu'au pluriel. Au singulier leur nom est neutre, comme celui des enfants. On peut dire qu'il n'y a proprement en tamoul que deux genres, fort artificiels, et tardivement acquis : le genre noble et le genre inférieur. Au reste, l'évolution intellectuelle était peu avancée chez les Dravidiens primitifs; car leur vocabulaire propre ne contient pas de mots qu'on puisse traduire par « être, avoir, âme, volonté, dieu, prêtre, livre, écriture, grammaire ». Mais, en empruntant les notions, les idées et les termes qui leur manquaient, ils se sont fait des idiomes fort riches, susceptibles de se prêter aux subtilités des philosophies religieuses et aux caprices d'une poésie brillante et alambiquée.

Les alphabets canara, tulu et telinga procèdent des caractères sanscrits employés au IIIe siècle avant notre ère dans les inscriptions du roi bouddhiste Açoka. Le malayâla a accommodé pareillement à son usage un vieil alphabet sanscrit appelé *grantha*. Quant au tamoul, il semble avoir reçu le sien directement des

négociants phéniciens et arabes. Les plus anciennes inscriptions (IXe siècle de notre ère) se rapportent donc à ces divers types.

La littérature est postérieure, et de beaucoup, à l'influence aryenne. Les principaux dialectes ont été cultivés, mais la palme appartient au tamoul sous le double rapport de l'ancienneté et du mérite. Le tamoul littéraire, assez différent de la langue parlée, et beaucoup plus pur, a pour principaux monuments des poèmes mystiques composés par des sectaires jaïnas, çivaïstes et bouddhistes, des poèmes épiques encombrés de métaphores, parmi lesquels une longue *Histoire de Joseph*, *Suseï*, écrite en vers amphigouriques au dernier siècle par le jésuite Beschi ; puis d'estimables *Kural* ou recueils de maximes, des morceaux lyriques modernes, pleins d'emphase, des hymnes solennels et fort monotones, et des récits licencieux; à une époque presque contemporaine appartiennent des traités d'astrologie, de divination et de médecine.

Vinson estime que tous les dialectes dravidiens se résorberont au sud dans le tamoul, au nord dans le telinga, l'un le mieux conservé, l'autre le plus altéré, de cette famille intéressante et vivace.

Le tamoul, nous l'avons dit, grâce à l'esprit d'initiative des gens du Dékan méridional, s'est imposé à la partie nord de Ceylan ; le sud de la grande île est le domaine d'une autre langue agglutinante, le singhalais ou élou, très mêlée de mots tamouls et pâlis, plus modernes que le fond du vocabulaire. On ne sait encore si l'élou doit être considéré comme un rameau très anciennement détaché du tronc dravidien.

Avant d'abandonner le continent asiatique, jetons un coup d'œil d'ensemble sur le chemin parcouru. Du massif caucasien à la pointe extrême de la péninsule indienne, évitant avec soin les Sémites et les Aryas, nous avons rencontré quatre groupes ou types de la classe agglutinante : 1° les dialectes très divers du Caucase, qu'on est parvenu, avec plus ou moins de certitude ou de vraisemblance, à ranger dans deux familles apparentées, famille septentrionale ou tcherkesse, famille méridionnale ou kartvélienne; ils appartiennent à des races refoulées vers la montagne, d'un côté par les Altaïques et les Slaves, de l'autre par les Assyriens et les Éraniens antiques. Il semble que, sous le nom de Urarti, peuples de l'Ararat, les Kartvéliens aient occupé jadis l'Arménie, et confiné à de très anciens habitants de la basse Mésopotamie et de la Chaldée, les Accad et les Sumir. Nous avons vu avec quelle hardiesse, quelle habileté divinatoire, des savants

contemporains ont exhumé la civilisation et la langue de ces Sumir ou de ces Accad, inventeurs des cunéiformes. Passant ensuite l'Indus, nous avons constaté sur cette terre, anciennement occupée et organisée par les Aryas, deux couches d'idiomes agglutinants : l'une condamnée à disparaître malgré son avancement relatif, la couche kolarienne; l'autre, la dravidienne, florissante et décidée à vivre à côté des nombreux dialectes issus du sanscrit.

Séparées par le vocabulaire, par la diversité physique et intellectuelle des races qui les ont employées ou qui s'en servent encore, ces quatre expressions de la pensée humaine sont reliées seulement par deux traits communs : elles appartiennent au même embranchement linguistique, et à des nations qui occupaient le sol de l'Asie antérieure et méridionale avant l'avènement des Sémites et des Aryas, c'est-à-dire des langues à flexion.

CHAPITRE IV

LES LANGUES MALAYO-POLYNÉSIENNES

Notions ethnographiques sur les peuples répandus de Madagascar à l'île de Pâques : Negritos, Papouas, Australiens; Indonésiens, Polynésiens; Malais. — L'expansion malaise sur les côtes indo-chinoises et dans l'archipel indien. — Douceur et simplicité des dialectes malais (groupe oriental : *tagala* auquel se rattache l'*hova*; — *bisaya*; *formosan*; groupe occidental : *maléo-javanais*). — Caractère, mœurs, littérature des Malais. — Les Polynésiens; mollesse native, paresse physique; effacement des consonnes; tendances poétiques et mythiques.

Dans le très vaste domaine malayo-polynésien, sur une ligne tracée de Madagascar aux îles Sandwich d'une part, et de l'autre à la Nouvelle-Zélande, en passant par les îles de la Sonde, règne un parler commun, qui n'appartient pas seulement à une même classe, mais dont les sous-groupes et les nombreux dialectes possèdent les éléments d'un même vocabulaire. Il ne reste en dehors que trois langues ou familles de langues, trop peu étudiées, d'ailleurs, pour qu'on puisse se prononcer sur leurs origines et leurs affinités. Comment cet idiome dominant s'est-il répandu sur un tel espace? Est-il apparu sur quelque point de la ligne que nous venons de tracer? A-t-il été apporté d'Asie ou de Polynésie? du nord ou de l'est? Est-ce la langue de vaincus absorbant leurs vainqueurs, comme l'anglo-saxon s'imposant aux Normands? Ou bien la langue d'envahisseurs, transmise à des tribus émigrantes, comme ont été les langues indo-européennes. Ces questions seront sinon résolues, du moins éclairées par une revue sommaire des races établies, superposées, dans la Malaisie et l'Océanie.

Si nous négligeons, à dessein, les distinctions secondaires, nous apercevrons tout de suite une masse noire centrale, Australie, Papouasie, Mélanésie, entre deux ailes de teinte plus claire, olive et café au lait à l'ouest, cuivre et bronze rougeâtre à l'orient. La masse noire, qu'il est difficile de ne pas regarder comme autochtone, est cependant bien loin d'être homogène; on y remarque

vite trois types : le vrai Papou, taille moyenne mais robuste, barbu, crépu, à tête allongée; le Négrito, petit et grêle, à cheveux frisés ou lisses, à tête arrondie; l'Australien, métissé, de stature diverse, ici crépu, là à cheveux broussailleux ou raides, plus ou moins dolichocéphale.

L'aile claire orientale paraît assez homogène; plus ou moins teintée à gauche par les contacts australiens ou papouas, elle nous présente, à partir des îles Tonga, une belle race, grande, bien faite et bien douée. Ce sont les Polynésiens à tête longue qui peuplent, par petits groupes clairsemés, tout ce vide du Pacifique où dort peut-être un continent écroulé. L'aile occidentale, de l'autre côté de la Papouasie ou Nouvelle-Guinée, et qui comprend les Philippines, Célèbes, Bornéo, Céram, Bali, Sumbava, Java et Sumatra, nous montre, presque partout substitués aux Négritos, des insulaires d'assez grande taille, au crâne légèrement allongé, qui font pendant aux Polynésiens et n'en peuvent guère être séparés; on les a appelés Indonésiens. Ce sont, notamment, les Battaks de Sumatra, cultivateurs et pasteurs, qui pratiquent encore l'anthropophagie judiciaire; les Redjangs et les Lampoungs de la même île; les Macassars et les Boughis de Célèbes; les Dayaks de Bornéo, obstinés coupeurs de têtes; les Bisayas et Tagals des Philippines, plus ou moins métissés.

Enfin autour, à côté, au milieu des Négritos réduits à l'état sauvage et des Indonésiens plus vivaces et mieux armés, les Malais, petits, à tête ronde, à la peau tirant sur le jaune, actifs et braves malgré leur faible musculature et leurs fines extrémités, trafiquants et écumeurs de mer, occupent les côtes de la péninsule malaise, de Bornéo, des Philippines, hantent les ports de l'Indo-Chine et de la Chine méridionale, et peuplent la majeure partie de Sumatra et de Java, soit purs, soit croisés en proportions diverses avec les Indonésiens et les Mélanésiens. Ainsi les Javanais proprement dits qui remplissent le centre de Java, au nombre de treize millions, sont fortement métissés, tandis que les Madurais de l'est et les Sondéens de l'ouest paraissent appartenir au type malais vrai. Nous avons vu qu'on essaye de rattacher aux Malais les Yamatos qui forment l'aristocratie japonaise.

Il me semble que, des quelques notes précédentes, si incomplètes et si sommaires qu'elles soient, on peut déjà conclure que les Malais, partout où nous les voyons établis, sont les derniers venus; et que nulle part ils n'ont trouvé vacantes les régions où ils se sont fixés. Même à Sumatra dont ils tiennent le centre, ils sont serrés entre les Atchinois et les Battaks à l'ouest, et les

Lampoungs au sud-est. Même à Java qu'ils ont prise par les deux bouts, ils n'ont pu que modifier le groupe central. Ailleurs, sauf en de moindres îles, ils bordent seulement les côtes. Arrêtés, dès Timor, dès Céram, par les nègres papous, ils ont complètement échoué contre l'épaisseur de la Nouvelle-Guinée. Rejetés vers le nord, ils ont laissé des groupes importants aux Philippines, et de là peut-être ont gagné le Japon. Il semble qu'on assiste à leur arrivée, aux péripéties de leur invasion. Et la vraisemblance se rapproche ici d'autant plus de la certitude que, partout, ils ont refoulé ou pénétré des Négritos et des Indonésiens, ou bien reculé devant des populations immobiles et compactes, et qu'enfin nulle invasion n'a suivi la leur, ou du moins que les contingents bien connus de Tlings ou Tamouls et de négociants arabes n'ont pas sensiblement modifié soit la distribution des races, soit la géographie du monde malais.

Maintenant, où chercher leur berceau? Est-ce dans l'archipel des Philippines, où le dialecte tagal a conservé les formes les plus pures et les plus développées de la langue malaise? Est-ce à Sumatra, que les Malais eux-mêmes regardaient comme leur patrie, et d'où, si l'on en croit leurs chroniques, ils seraient partis au XIIe siècle pour conquérir la longue péninsule indo-siamoise et fonder Singhapour et Malacca? La première hypothèse, que nul, au reste, ne défend, se concilierait mal avec ce fait curieux que la langue des Hovas de Madagascar appartient à la branche tagale du tronc malais. Or le peuple tagal ne paraît pas avoir jamais quitté les Philippines, sinon pour visiter peut-être les Mariannes et les Palaos; il n'est d'ailleurs pas malais; et s'il a gardé la langue pure, c'est qu'il l'a reçue avant tout mélange indien ou arabe. Ainsi des Hovas, Indonésiens métissés de Papou et de Malais et qui auront été expulsés de quelque île de la Sonde, en des temps préhistoriques. Quant à Sumatra, tout porte à n'y voir qu'un centre d'expansion, ancien, mais secondaire.

On s'accorde généralement à reconnaître aux Malais une origine asiatique et quelque ressemblance crânienne avec les Mongols ou Mongoloïdes, Birmans, Laotiens, Miao-tsé. Et s'il fallait proposer à leur émigration une cause quelque peu vraisemblable, on pourrait la rattacher au grand trouble jeté dans l'extrême orient par la conquête et la puissante expansion chinoise.

De toute façon, l'arrivée des Malais dans les îles de la Sonde remonte à une haute antiquité. Il leur a fallu de longs siècles pour s'assimiler de nombreux groupes indonésiens et enseigner leur langue, ou tout au moins les éléments de leur langue encore

inachevée, à ces tribus errantes qui l'ont emportée avec eux et répandue, en l'altérant, parmi tous les archipels épars sur l'océan Pacifique. Car les habitants de la Polynésie et de la Micronésie ne sont, pour la plupart, que des Indonésiens jetés à la mer par la pression malaise, et métissés, à doses diverses, avec des Papouas, des Négritos, déjà croisés eux-mêmes, puis avec des Australiens (en Nouvelle-Zélande); et peut-être avec des autochtones, ou des Américains du haut Pérou. Les traditions polynésiennes signalent en effet comme terre des âmes, c'est-à-dire des ancêtres, une île Bolotou, située à l'occident et que l'on croit reconnaître en Bouro, voisine de Céram, l'une des Moluques. De là, contournant la Papouasie, prenant pied aux Salomon, aux Fidji, aux Samoa, s'éparpillant d'île en île, ils ont occupé la position centrale de Tonga, l'île sainte, Tonga-tabou, la terre de Tangaloa ou Taaroa. De Tonga, de Savaïki, ils sont descendus jusqu'à la Nouvelle-Zélande; ils ont monté jusqu'aux Sandwich ou Hawaï; puis, gagnant Tahiti, les Marquises, les Pomotou, ils ont atteint la lointaine île de Pâques. Un mouvement latéral sur la gauche avait emporté quelques-unes de leurs longues pirogues vers les minimes îlots des Carolines et de la Micronésie.

C'est après le double exode, des Hovas vers la terre cafre de Madagascar, et des Polynésiens futurs vers le Pacifique, que le monde malais proprement dit entre dans l'histoire et commence à ressentir certaines influences extérieures. La renommée d'Alexandre aux deux cornes, c'est-à-dire fils d'Ammon, roi de Rome, natif de Macédoine, a pénétré jusqu'à Sumatra. Ce conquérant fabuleux avait visité les Malais; et les rois de Palembang tiraient de lui leur origine. Il est juste de dire que ce souvenir, transmis sans doute par l'Inde, s'est combiné avec des éléments persans et arabes, et que les chroniques où il est consigné ressemblent fort aux *Mille et une Nuits* (*Sedjarat Malayou*, traduction Marcel Devic, Leroux, 1878). Du IIe au VIe siècle de notre ère, l'éducation des Malais a été faite par les Klings, les Telingas de la côte de Coromandel, qui ont exercé, notamment à Java, une influence considérable. Dès cette époque ils furent aussi en perpétuel contact avec les Chinois. Au Xe siècle, leurs royaumes florissants attiraient les négociants de l'Arabie et de la Perse, comme nous le voyons dans les *Merveilles de l'Inde* (curieux petit recueil arabe, traduit par notre ami regretté Marcel Devic) et par les amusantes histoires de Sindbad le marin. Les noms de Singhapour, la ville du lion, Malacca (celui-ci vient d'un fruit que nous appelons myrobalan-emblic), villes fondées au XIIe siècle, montrent que

l'influence hindoue durait encore; mais avec le siècle suivant commence l'œuvre musulmane. Les religions ne manquaient pas pourtant à la Malaisie, bouddhisme, çivaïsme, sans parler de l'animisme, toujours recouvert, jamais arraché. L'Islam, introduit à Atchin en 1206, à Malacca en 1276, s'installa aux Moluques et à Java vers le milieu du xv[e] siècle; Célèbes reçut le Coran presque au moment où Vasco de Gama ouvrait enfin au commerce européen et à la propagande chrétienne, un peu tardive et superflue, le riche « pays des épices ». Le reste appartient à l'histoire moderne; tout ce que nous en voulons retenir, c'est que ni la conquête portugaise, ni l'occupation des Hollandais, des Espagnols et des Anglais, ni la rivalité commerciale des prolifiques et encombrants Chinois, n'ont diminué le domaine de l'idiome malais, malai ou malayou, qui demeure la langue internationale d'une très importante partie de l'extrême Orient.

Le malais est, dans l'archipel indien, suivant l'expression du savant John Crawfurd, ce qu'a été la langue française dans l'Europe occidentale. Toutes les nations qui s'y rencontrent pour affaires le comprennent; tous les étrangers s'empressent de l'apprendre. C'est qu'en effet, parmi l'immense quantité de langues parlées dans les deux continents, il n'en existe peut-être pas de plus propre à servir d'intermédiaire entre les divers peuples qui se donnent rendez-vous dans ce coin du globe.

La première condition pour une langue destinée à jouer un tel rôle, c'est avant tout d'être sonore, claire à l'ouïe, facile à prononcer, sobre de ces aspirations de divers ordres, dont une oreille exercée peut seule faire instantanément la distinction, dépouillée de ces zézaiements, de ces gloussements, de ces expectorations gutturales qui semblent si naturelles à l'indigène, mais qui font le désespoir de l'étranger, incapable de façonner ses organes à des sons si nouveaux pour lui. Sous le rapport de la sonorité, de la netteté, de la facilité d'articulation, le malais est un instrument presque parfait. Ses voyelles, *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, résonnent comme dans nos langues méridionales, sans jamais donner prise à la confusion. Ses consonnes, assez nombreuses pour assurer au vocabulaire une suffisante richesse, ne renferment aucune articulation difficile, même pour l'organe si imparfait du Chinois. A Singhapour et dans les autres centres commerciaux de l'archipel, les Chinois venus des diverses régions du Céleste Empire se servent volontiers entre eux de la langue malaise, à cause des divergences notables de leurs propres dialectes. L'Anglais, le Hollandais, l'Espagnol, le Français, l'Arabe, le Siamois, l'Hindou qui entend

prononcer un mot malais peut le redire à l'instant et sans effort.

A cette qualité, si précieuse pour un idiome international, s'en ajoute une autre qui n'est pas moins nécessaire, la simplicité de la structure, du mécanisme. L'immense majorité de ce qu'on peut nommer les radicaux se compose de mots de deux syllabes, absolument invariables : *roti* pain, *padi* riz, *kayou* arbre, *orang* homme, *makan* manger, *minom* boire, *bétoul* vrai. Ces mots ne peuvent d'ailleurs être distribués en catégories grammaticales. Le même terme joue alternativement le rôle de nom, d'adjectif et de verbe. Point de genres, ni de nombres. Point de déclinaison ni de conjugaison. Le féminin et le masculin s'indiquent, lorsqu'il y a lieu, par l'adjonction des mots homme, femme, mâle, femelle. Le pluriel est marqué soit par le mot foule, beaucoup, ou par le redoublement complet, *orang-orang*, des hommes; *radja-radja*, des rois. Des particules monosyllabiques placées au commencement, à la fin ou dans le corps des mots peuvent en préciser le sens nominal ou verbal. Voici quelques exemples de cette dérivation par préfixes, suffixes et infixes. En dayak, *lauk*, poisson, forme *pa-lauk*, pêcheur; en boughi, *nâsu*, cuire, donne *pa-nasu*, cuisinier; *pa* est un préfixe d'action, d'état. Je passe aux suffixes : en tagala, *paligo* veut dire se baigner, *paligo-an*, le lieu où l'on se baigne; *niog*, palmier, *niog-an*, forêt de palmiers. L'infixe *ni*, *na* fait de *sipit*, saisir, *tapay*, pétrir, *sinipit*, ancre, *tinapay*, pain. Les temps et modes sont pareillement rendus par les mots encore, déjà, vouloir.

Traduite avec un strict mot à mot, une phrase malaise ressemble à ce qu'on nomme familièrement le parler nègre. Voici le début d'un recueil de contes : « Exister autrefois un homme marchand, Pouti son nom; extrêmement beaucoup riche, mais point possesseur d'enfant; lui donc extrême désir pour enfant », etc.

On comprend qu'un langage si simple, dont se sont contentés des peuples, tels que Javanais, Boughis, Atchinais, à peine inférieurs aux autres nations musulmanes, ait également convenu à toutes ces peuplades indonésiennes et mélanésiennes perdues et renfermées dans les forêts et les montagnes des grandes îles. Sans doute, ces mille tribus jaunes, brunes ou noires ne parlent point une même langue. Au contraire, les idiomes changent de l'une à l'autre avec une extrême variété. Mais il existe entre eux une connexité évidente, qui, si elle ne démontre pas tout d'abord la communauté d'origine, témoigne au moins d'une remarquable analogie de procédés. En somme, on s'aperçoit bien vite que les quatre-vingts dialectes énumérés par Robert Cust offrent tous

entre eux des différences bien moindres que les dialectes de notre groupe novo-latin.

Les langues malaises proprement dites se divisent en deux branches, orientale ou tagala, occidentale ou maléo-javanaise. A la première appartiennent le tagala, parlé à Luçon, et, dans les îles immédiatement plus au sud, le bisaya; puis le formosan dans l'est et le centre de Formose (la partie occidentale est chinoise); ici, dans le vocabulaire, aucun mot hindou, ce qui prouve la grande ancienneté de l'immigration malaise à Formose. Aux îles Mariannes, assez éloignées des Philippines à l'est, la langue est encore du malais tagala. C'est à cette famille qu'on rattache le malgache ou hova, parlé à l'extrême occident du domaine malais.

La seconde branche comprend le malais propre, parlé dans la presqu'île de Malacca, dans la plus grande partie de Sumatra, dans les petites îles avoisinantes et sur les côtes de Bornéo; le battak, l'atchinais, le lampoung, à Sumatra; le dayak dans le centre et au nord de Bornéo; à Célèbes le boughi et le macassar; puis l'important sous-groupe javanais : le javanais, parlé au centre de Java par treize millions d'hommes, le sondéen, autour de Batavia, parlé par quatre millions d'individus, le madurais, le bali, etc., employés par un nombre à peine inférieur soit dans l'est de Java, soit à Madura, Bali et autres îles sondéennes. Le javanais est le plus anciennement cultivé de tout le groupe, et sa littérature religieuse et poétique, inspirée par des idées indiennes, n'est pas dépourvue de valeur. Mais, ne pouvant tout embrasser, nous concentrerons surtout notre attention sur le malais propre. Ce sera pour nous une occasion de rendre hommage à la mémoire d'un ami, Marcel Devic, linguiste et polyglotte, qui se plaisait à traduire et à répandre cet idiome fluide et simple.

Encore un mot cependant sur les écritures adoptées par différents dialectes.

En acceptant les leçons des missionnaires arabes ou persans, les Malais prirent aussi leur alphabet. Ce détestable instrument, qui fait certainement la principale difficulté des langues turque, persane, indoustanie et même arabe, cet alphabet dénué, pour ainsi dire, de voyelles et tout rempli d'aspirations, de sons gutturaux, d'articulations emphatiques, ne convenait guère à une langue aussi sonore que l'espagnol, aussi douce que l'italien et le portugais. Les autres peuples de la famille ont utilisé diversement une vieille écriture hindoue. L'alphabet des Javanais est agréable à l'œil et dénote chez eux un véritable goût artiste; mais la représentation des voyelles y est très singulière. Pour n'en citer qu'un

trait, le son *o* s'exprime par deux caractères dont l'un précède et l'autre suit la consonne. L'alphabet tagal et bisaya, incomplet pour les voyelles, ne manque pas d'élégance dans sa bizarrerie. Celui des Battaks est fort laid, et tel qu'il peut convenir à une nation chez qui, exemple unique, la culture littéraire n'a pas fait disparaître l'anthropophagie, devenue au contraire une véritable institution légale. On ne souhaiterait pas aux Malais une écriture de cette sorte, mais combien leur langue gagnerait à l'adoption si facile, si indiquée, de l'alphabet latin.

L'introduction de l'islamisme n'a pas amené ici un nombre de mots arabes comparable à celui qui encombre les autres idiomes musulmans. En malais, on ne l'évalue pas à plus de cent soixante, auxquels il faut joindre une trentaine de mots persans. Nous en avons plus que cela dans la langue française, comme on peut s'en assurer en compulsant la partie orientale du dictionnaire de Littré, partie rédigée par Marcel Devic. Les idiomes de l'Inde ont eu une influence un peu plus sérieuse, sans pourtant dépasser la proportion de cinq pour cent. Enfin, le portugais et le hollandais n'ont pas manqué d'introduire, par le commerce et la colonisation, un petit nombre de termes qu'il est à peine besoin de noter. Peut-être le chinois, le cochinchinois, le birman, le siamois, l'annamite ont-ils fourni leur faible contingent. Il n'en est pas moins vrai que le malais, tel qu'on le pratique depuis plusieurs siècles, n'a pas subi l'altération à laquelle on eût pu s'attendre dans un idiome parlé, comme langue d'échange, par des peuples venus des quatre coins de l'horizon. A ce point de vue, on aurait grand tort de le comparer à cette langue franque des échelles du Levant, où l'arabe, le turc, le grec et l'italien se mêlent en une sorte de *sabir*, de patois informe propre à l'échange verbal de quelques idées, toujours les mêmes, et qui ne suffirait pas à la rédaction d'une simple lettre d'affaires.

Dans son ensemble, le vocabulaire malais comprend environ cinq mille radicaux, dont la moitié purement malaise, un quart commun au malais et au javanais, l'autre quart des diverses provenances ci-dessus indiquées. La langue est plutôt pauvre que riche. Elle n'a pas, comme les nôtres, une grande variété d'expressions pour désigner les nuances d'une même idée; de sorte que là où un mot nous suffit, il lui faut souvent une longue périphrase. D'autre part, elle n'est pas embarrassée, comme le tagala de Luçon, de termes dissyllabes, sans rapport de forme entre eux et qui expriment un même acte accompli dans des circonstances quelque peu différentes. Par exemple : manger de la viande,

manger du fruit, manger en compagnie, le matin, le soir, un peu, vite, par bouchées, avec appétit; tous actes qui se disent d'un mot; il y en a quarante comme cela, et dont aucun ne dérive d'une même racine.

La rareté des synonymes et des expressions synthétiques ne va pas, il est vrai, sans lenteurs et sans répétition; la langue est diffuse et traînante, et ce défaut, peu sensible dans la conversation, ne l'est que trop dans les œuvres les plus soignées.

La littérature est abondante, mais de seconde main, généralement traduite ou imitée d'originaux hindous, arabes, persans et surtout javanais; c'est ainsi qu'elle a emprunté à l'Inde le *Mahabharata*, aux Arabes le célèbre recueil *Kalila et Dimna*, et à une sorte d'opinion courante, des lambeaux d'histoires fabuleuses confondus avec quelques traditions vraisemblables. Mais il n'est pas de peuple qui ne s'assimile plus ou moins ce qu'il emprunte, et n'y ajoute quelques traits de ses mœurs, de son caractère et de sa vie intime. Tel apologue d'origine étrangère, tel récit d'un chroniqueur, nous fera pénétrer dans l'âme de ces Malais, qui trouvent moyen d'allier la douceur à la barbarie, l'enjouement au plus féroce délire, la piraterie au commerce, la plus complète inconscience morale à l'observance des préceptes du Prophète, et l'animisme le plus tenace au monothéisme le plus dévotieux.

Il existe des populations malaises fort inoffensives et relativement laborieuses, à Java, par exemple; mais tout au fond, et même pas bien loin de la surface, on retrouverait, je pense, le Malais classique, le brigand sans foi ni merci qui parcourt les mers en quête d'une proie, bondit sur tout navire isolé, égorge l'équipage, pille la cargaison et rentre au plus vite dans son trou du rivage. Tels ces pirates, qui étonnent les Arabes eux-mêmes, qui armés de leurs kriss, en plein marché de Timor ou de Tanah, saisissent un riche marchand, le rançonnent ou l'égorgent sur place, crient *amok*, et massacrent tout si l'on résiste, et, sur le point d'être pris, se tuent eux-mêmes. Il est donc peu probable que ce genre d'êtres entende à notre façon la justice et la vertu.

On connaît le dicton, plus ou moins justifié : « Cet enfant est trop intelligent, il ne vivra pas ». Si Tylor entreprenait de nous démontrer que cet aphorisme anodin est une survivance du temps où l'on supprimait les enfants trop intelligents, il trouverait un argument dans certain passage d'une chronique malaise. Voici le fait : Un roi de Sumatra se voit attaqué par des animaux monstrueux qui à certaines heures viennent mordre les mollets de son armée. Un enfant conseille d'élever au moins une palissade à

hauteur d'appui. Cet artifice, qui émerveille les plus sages ministres du prince, décourage les vilaines bêtes et sauve le camp. Sur quoi l'on fit une chanson qui se terminait ainsi : « Cela n'est pas allé plus loin, grâce à l'intelligence d'un enfant ». Or « pendant que Padouka Sri Maharâdja (le bien heureux grand roi Padouka) s'en retournait, les grands lui dirent : « Seigneur, cet enfant si jeune encore a déjà bien de l'esprit. Que sera-ce lorsqu'il sera grand! Il convient de s'en débarrasser. » C'est pourquoi on trouva juste que le roi donnât l'ordre de le tuer. Rien de plus simple, comme on voit, et ni le roi ni l'historien n'éprouvent plus de remords qu'un soldat *de Radetzki?* fusillant ou jugeant son compatriote insurgé vaincu. (Car notre code moral a aussi ses lacunes.)

De la justice, je passe à la vertu; elle n'est pas absente, mais elle se manifeste avec une brutalité qui rappelle nos plus beaux temps du moyen âge. Un moraliste conte ainsi la fable des deux amis : Deux hommes, frères de cœur, voyagent ensemble. A un tournoi, l'un d'eux — comme c'est la coutume — a gagné la main de la princesse par son adresse au jeu de bagues. Son ami, amoureux de la dame, s'éloigne et, après une longue absence, revient affligé d'une horrible maladie. Les médecins déclarent qu'il n'y a d'autre remède que de le frictionner avec le sang du jeune fils de son ami, devenu roi. L'ami prend son couteau, égorge son enfant, et frictionne lui-même le malade avec le sang de la victime. « Tels étaient les amis d'autrefois, soupire l'écrivain malais; on n'en voit plus de pareils aujourd'hui! »

Ailleurs un jeune homme voulant mettre à l'épreuve le dévouement de ses amis feint d'avoir égorgé sa maîtresse, court de porte en porte avec le prétendu cadavre sur l'épaule, demandant qu'on veuille bien l'aider à le faire disparaître. Dans un roman d'assez belle longueur, l'héroïne, épouse d'un roi et mère de trois enfants, est poursuivie par les obsessions d'un ministre. La princesse, confite en dévotion, objecte vainement que l'infidélité est interdite par le saint Prophète, et qu'un tel crime les conduirait tous deux au fin fond de l'enfer. Le ministre insiste et menace d'égorger un des fils, si la mère ne cède pas. Il l'égorge en effet, mais sans succès. Même menace pour le second fils, même égorgement. Bref, quand toute la progéniture gît à terre la gorge ouverte, la mère demande la permission de laver le sang qui a jailli sur elle, de faire toilette et de se parfumer; « après quoi, dit-elle, le galant ministre aura toute satisfaction ». Ministre irrésistible! Mais il aurait dû au moins tuer le mari, pendant qu'il était en train.

Le peuple qui goûte de tels récits ne manque pas de docteurs fort pédants, de professeurs de philosophie sociale et politique. Citons parmi eux Bokhari de Djohor, qui écrivait au dix-septième siècle. On lui doit un traité, célèbre en Malaisie, *Makota Radja*, la Couronne des rois. Ce Bokhari possédait, paraît-il, une érudition peu commune chez ses compatriotes. Il connaissait l'arabe et le persan, et son livre est émaillé d'anecdotes empruntées à des ouvrages en ces deux langues. C'est une sorte de manuel puéril et minutieux de tout ce qui regarde la bonne administration d'un état monarchique, devoirs des sujets envers le souverain, musulman ou infidèle, étiquette et hiérarchie de cour, office des ministres, ambassadeurs et fonctionnaires; on y traite aussi de l'éducation des enfants, des qualités du croyant, de la justice, de la bienfaisance, de la vraie dignité, même de l'anatomie et de la physiognomonie. La poésie s'y mêle à la prose, et l'auteur est si fier de son œuvre, qu'il joue agréablement sur son propre nom, Djohori, qui veut dire natif de Djohor, et joaillier. « Bokhari, dit-il, est joaillier, cela se voit aux ornements de la *Couronne.* » En dépit de ces ornements, la *Couronne* est fastidieuse; et l'esprit malais est moins fait pour les compilations morales que pour les récits légendaires où triomphent la force et la ruse de héros aventureux à la façon d'Ulysse ou d'Hercule.

Ce que les peuples de la Sonde nous offrent peut-être de plus original, c'est la poésie populaire. Dans les fêtes, deux chanteurs luttent ensemble comme les bergers de Théocrite et de Virgile. *Amant alterna Camenæ* (les Muses aiment les chants alternés). L'un présente dans un distique improvisé une image ou une allusion. L'autre répond, sur les mêmes rimes et dans la même mesure, par un trait contraire ou semblable. « A quoi bon, dit l'un, employer la lampe si elle n'a pas de mèche? — A quoi bon, riposte l'autre, jouer de la prunelle, si ce n'est pas sérieusement? » Et ils continuent, faisant assaut d'idées gracieuses ou piquantes, dont le sens et le charme, il est vrai, nous échappent souvent. Ces quatrains s'appellent *pantoum.* Victor Hugo en a cité quelques-uns dans les notes des *Orientales*; et il serait facile d'en récolter, à Sumatra et à Bornéo, des séries, des *Divans*, qui ne manqueraient point de saveur.

Nous avons dit que la Papouasie et le continent australien sont restés isolés entre le monde malais et le monde polynésien. Les langues de l'Australie, imparfaitement connues, auront bientôt disparu avec les indigènes. Le tasmanien a péri naguère avec une vieille femme, une reine, qui seule avait survécu à sa nation.

Il est douteux que ces dialectes appartinssent à une seule famille. En tout cas ils n'ont de commun avec le malais que leur caractère agglutinant. C'est aussi tout ce que nous pouvons dire des langues papoues; mais on pourra du moins les étudier à loisir quand les Européens auront pris possession de la Nouvelle-Guinée. Ces nègres orientaux, beaucoup plus compacts et plus vivaces que les tribus errantes de l'Australie, beaucoup moins brutes et plus industrieux, ont là leur centre et leur patrie, dans une île au moins égale en grandeur à Bornéo; ils occupent à l'est la Nouvelle-Bretagne, les Salomon, les Hébrides; et leur langue, croit-on, s'est maintenue en Nouvelle-Calédonie. Sur plusieurs points cependant, le métissage malais ou indonésien est sensible.

Contournant au nord ce groupe résistant, ce massif impénétrable, l'émigration en a rongé les bords et s'est installée dans les terres de peu d'étendue. Une première zone, dite Mélanésie, tout en se rattachant pour la race aux Papouas proprement dits, noirs, crépus et velus, de taille moyenne, a été pénétrée par l'influence et la langue malaise. Les Samoa et les Viti ou Fidji forment la transition entre la Mélanésie et la Polynésie. A partir de Tonga, tout le Pacifique appartient à l'une des plus belles races du monde, grande, élancée, à la poitrine bombée, aux traits souvent réguliers et nobles ou gracieux. Malheureusement ces hommes bien faits et ces femmes attrayantes ont perdu leur vitalité à mesure qu'ils s'éloignaient des îles de la Sonde. La facilité de la vie, l'infanticide, les guerres de tribu à tribu, l'anthropophagie, enfin les matelots et les missionnaires, les vêtements et les spiritueux, la phtisie, la variole et pis encore ont miné peu à peu, puis rapidement décimé ces peuplades si dignes de vivre. Les plus civilisées, celles des Sandwich même, déclinent, sans cause apparente. Les plus énergiques, en Nouvelle-Zélande, se sont fait vaillamment massacrer, et périront étouffées entre les envahisseurs anglo-saxons et écossais. Il est difficile, quoique superflu, de ne pas s'apitoyer un moment sur la fin d'êtres bien doués et qui ne déparaient pas l'espèce humaine. On n'oserait dire qu'il existe encore un million de Polynésiens, épars sur ces milliers d'îles qui ne sont pas toutes infinitésimales. Le groupe zélandais n'est guère inférieur en étendue à l'Angleterre.

Cook le premier a reconnu l'unité linguistique de la Polynésie; le Tahitien qui l'accompagnait à la Nouvelle-Zélande s'entretenait sans difficulté avec les indigènes. Lapérouse remarqua les affinités du polynésien avec le tagal et le bisaya. Enfin Porter, Mariner, Dumont d'Urville, Ellis, Georges Gray, Rienzi ont recueilli

des données précises et concordantes. Mais le type malais originel s'efface, décroît en raison de la distance. Les mots malais deviennent moins nombreux à mesure qu'on s'éloigne du point de départ. Le procédé de formation reste le même, mais dispose en liberté des éléments communs, des racines monosyllabiques qui se cachent sous le dissyllabisme malais. On assigne à ce phénomène une cause très vraisemblable. Le polynésien, dit-on, s'est détaché de la famille avant le complet épanouissement de la race, avant que la langue ait pu acquérir son entier développement. Mais une cause plus profonde d'altération doit être cherchée dans la mollesse native et dans la paresse physique de la race. Jamais la loi du moindre effort n'a rencontré gosiers plus obéissants.

Au début de ces études, cherchant à expliquer la naissance des consonnes explosives, bases de l'articulation, nous avons signalé l'indécision primitive du langage entre les sons K, T, P, entre les gutturales, les labiales et les dentales, puis entre les liquides et les nasales, entre les sifflantes et les aspirées. Or nulle part cette confusion ne se manifeste avec plus d'évidence qu'en polynésien, dans les divers dialectes et quelquefois dans le même. « Homme » est indifféremment *tanata* et *kanaka*; ombre ou esprit est *akoua*, *atoua*, *apoua*; on dit *kalo* ou *taro*, *Samoa* ou *Hamoa*, *Sawaïki* ou *Havaïki*. Bien plus, les consonnes tombent perpétuellement. *Tanata* devient *Tane*; *Sawaïki*, *Hawaï*; *Ariki* « Seigneur » *arii*, *aréoï*; *tiki* « démon » *tii*; *pouarka* (l'espagnol *puerco*, *porc*) passe en *bouaga*, en *pouaa*. Le dieu suprême est *Tangaroa*, *Tangaloa*, *Taaroa*. Ce ne sont que doubles voyelles et diphtongues : *aa*, *ee*, *ii*, *ea*, *oa*, *oahou*, qui supposent des consonnes intermédiaires. La répétition des syllabes et des dissyllabes, *mea-mea*, *oro-oro*, etc., tend à remplacer partout les particules et les affixes. Ces exemples suffisent pour établir notre thèse. Les faits sont constants. Il y a vingt consonnes dans l'alphabet malais; on n'en compte plus que quinze à Tonga, dix à Tahiti, moins encore ailleurs. Les nasales et les liquides, peu nombreuses à Tonga, sont presque inusitées aux îles Marquises. Enfin, les dialectes relativement les plus rudes sont ceux des nations les moins affaiblies, Maoris et Hawaïens.

L'écriture a manqué aux Polynésiens. Mais leur littérature orale est abondante en légendes et en cosmogonies. Nous en avons relaté plus d'une dans notre livre : *la Religion*. C'est de leurs traditions, conservées d'âge en âge par des *harepos* ou hommes-archives, confiées à la mémoire des princesses hawaïennes, trans-

mises et tenues au courant de père en fils, de mère en fille, que l'on extrait le peu qu'on sait de leur histoire sans date. Les hauts faits des dieux, c'est-à-dire des chefs et des ancêtres, étaient chantés dans toutes les circonstances solennelles. Ces chants constituaient les titres des rois et des nobles; on a essayé, en les interprétant, de faire la part de la réalité et de la fable. A la Nouvelle-Zélande, les magistrats anglais ont cru pouvoir admettre, comme titres judiciaires, dans les procès relatifs à la possession du sol, les généalogies et les témoignages relatés par les chants traditionnels.

Au reste les Polynésiens partageaient avec leurs frères de la Sonde le don de l'improvisation poétique, facilitée par la fluidité sonore de la langue. L'arrivée d'un ami, le convoi d'un chef étaient salués par des stances ou des élégies, monotones, diffuses, mais auxquelles on ne peut refuser l'émotion et la grâce. Dumont d'Urville rapporte ce chant funèbre improvisé par une femme de Mawi (îles Sandwich) :

Hélas! hélas! mort mon chef,
Mort mon seigneur et mon ami,
Mon ami dans la saison de la famine,
Mon ami dans le temps de la sécheresse,
Mon ami dans la pluie et dans le vent,
Dans la chaleur et le soleil, dans le froid de la montagne,
Dans le calme et dans la tempête,
Mon ami dans les huit mers!
Hélas! hélas! parti, mon ami,
Et lui ne plus revenir.

Le dernier trait est le simple cri de la nature; si simple qu'il sort de toutes les bouches, chez tous les peuples, sauvages et civilisés, sans qu'on remarque le démenti qu'il oppose à toutes les fictions animistes et religieuses. Et, pour le rappeler en passant, il n'est pas de peuple qui croie plus fermement aux revenants, c'est-à-dire à une seconde vie, à l'immortalité de l'âme, que les Polynésiens. Voici un autre fragment. C'est la description d'une éruption volcanique : « Le précipice a été longtemps embrasé. La terre de Touha-Ehou était solitaire. L'oiseau se perchait sur les rocs d'Ohara-hara. Durant huit nuits, durant huit jours, ceux qui cultivent furent hors d'haleine, regardant autour d'eux avec inquiétude. Par le vent, par la tempête, chargée de pluie, la poussière a été poussée vers Hoina. Les prunelles étaient rougies par cette poussière; ô Tavaï, Tavaï, chérie sois-tu, terre au milieu de la mer, qui reposes paisiblement au sein des ondes et tournes ton visage aux vents agréables! Le vent avait rougi la prunelle des

hommes à la peau parsemée de tatouages; le sable de Taou est à Poha-Touhoa; la lave à Ohia-Ota-Lani. Par mer était la route pour arriver aux rivages de Taïmou. A l'intérieur, le sentier des montagnes était caché. Kirau-Ea était caché par la tempête. Pélé réside à Kirau-Ea, dans le gouffre, et toujours se nourrit de flammes. »

La famille des langues malaises est, parmi les idiomes agglutinants, l'une des plus simples et des plus commodes, la plus nettement déterminée et la plus étendue. Elle constitue un groupe parfaitement indépendant, ou dont on n'a pas encore découvert les affinités. Il est douteux qu'on y parvienne, soit que les Malais, originaires de régions occupées depuis par les Chinois, l'aient apportée avec eux, soit qu'ils l'aient trouvée dans l'Indonésie, dans les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines. La première opinion a paru plus probable; elle s'accorde avec les traditions polynésiennes, qui toutes semblent partir de l'occident. C'est la diffusion de la race malaise qui aurait déterminé les migrations successives qui ont visité et occupé l'un après l'autre les divers archipels du Pacifique. A côté et au milieu du monde malayo-polynésien résident les débris des Négritos et des Australiens, et la masse compacte des Papouas ou nègres orientaux. Les langues peu connues de ces peuples ne se prêtent guère à une étude comparative. Quelques détails sur la culture littéraire des Malais et des Polynésiens, si malheureusement arrêtés dans leur développement original par l'Islam et par le christianisme, font reconnaître en eux des spécimens, soit à peu près acceptables, soit presque séduisants, de l'humanité.

CHAPITRE V

LES RACES ET LES LANGUES AFRICAINES

Le passé de l'Afrique. — Distribution des races. — Carte linguistique de l'Afrique. — Caractères généraux des langues africaines. — Idiomes des Bochimans et Hottentots; les claquements ou *kliks*. — Famille cafre ou bantou; préfixation des syllabes casuelles et verbales; particularités phonétiques des dialectes; *ukuhlonipa*; passage du sens propre au sens figuré. — Groupe du Bornou : le haoussa. — Groupe guinéo-sénégambien : mandingue, éiwé, wolof. — Le peul ou poul. — Groupe du haut Nil : dinka nouba ou kensi. — Groupe gallaïque. — Langues berbères. — Le copte et l'égyptien pharaonique.

Nous éprouvions tout à l'heure quelque plaisir à rattacher à une même famille les idiomes malais et polynésiens, et surtout à montrer par des exemples de récits et de poésies le parti qu'avaient su tirer de ces langues simples et douces des races diverses, inégales, mais souvent bien douées. Notre course à travers l'Afrique ne nous offrira pas, je le crains, le même genre d'intérêt; car, si l'on excepte toutefois la région méditerranéenne, égypto-berbère, l'homme africain ne s'est élevé nulle part au niveau intellectuel du Malais ou du Polynésien, et, dans ce triangle massif qui couvre trente millions de kilomètres carrés, de nombreux groupes de langues incultes forment, au premier abord, un chaos singulièrement enchevêtré. Il faudrait, pour débrouiller ce chaos ethnique et linguistique, y faire pénétrer les lumières de l'histoire. Mais l'histoire s'arrête au Sahara. Les deux tiers de l'immense continent s'enfoncent dans une ombre que n'ont pu dissiper certains renseignements vagues recueillis par de rares navigateurs carthaginois, rapportés par Hérodote et Diodore, ni les récits, un peu fantastiques, des commerçants arabes sur le pays des Zendj, sans doute Zanzibar et la côte de Zanguebar et des Somalis. Longtemps les voyageurs les plus hardis et les plus heureux n'ont guère dépassé les régions côtières. Enfin les grandes découvertes qui ont signalé les trente dernières années n'ont révélé aucun monu-

ment, aucun document, ayant un caractère historique. Ainsi, non seulement le passé de l'Afrique (au moins aussi ancien que celui du reste du monde) échappe aux civilisés de l'Occident; mais il échappe aussi aux millions de gorilles dégrossis qui pullulent et végètent sur un sol pourtant plein de richesses et de ressources. Ces tribus, même les plus avancées, ont été frappées d'un arrêt de développement si ancien, qu'elles ne sont pas encore arrivées à cette période où les peuples, soit par l'écriture, soit par quelques signes matériels, fixent le souvenir de leurs vicissitudes, et puisent dans la conscience de leur infériorité antérieure le désir et la capacité du progrès.

Le nègre africain est certainement perfectible, mais non par lui-même et dans son pays. Sa mémoire est courte, sa prévoyance presque nulle. La jouissance présente lui suffit, et la misère ou la mort ne lui causent aucun étonnement. Sa morale est dictée uniquement par son intérêt immédiat, surtout par la peur du maître. C'est l'animal dans toute la spontanéité de l'instinct. Beaucoup sont de nature douce et indolente, mais sournoise et trop souvent féroce par accès. Beaucoup aussi rient volontiers, mais ils mordent de même pour peu que la faim les talonne. On ne peut faire aucun fonds sur leurs promesses et leurs serments les plus solennels. Sans doute, il y a parmi eux d'assez vaillants soldats, d'adroits chasseurs, çà et là des cultivateurs intermittents — qui laissent d'ailleurs aux femmes tout le travail, — des forgerons routiniers, enfin, surtout dans le bassin du Niger, des artisans, potiers, tisseurs, corroyeurs, autant qu'il en faut pour satisfaire les besoins limités de populations demi-nues; mais, partout en général, de la Guinée aux grands lacs d'où sort le Nil, et du Bornou au fleuve Orange, l'intellect émoussé gît dans la même stagnation immémoriale. C'est pauvre chose que les plus ingénieux contes zoulous, et que la mythologie des Dahoméens; et l'on serait tenté de préférer à ces inepties laborieuses la naïveté famélique du Hottentot qui regarde le soleil comme un morceau de lard trop haut pendu.

Quand on a surmonté l'impression fâcheuse qui se dégage de tant de fronts étroits sur des faces camuses et lippues, de tant de corps enfumés et salis de toute sorte de graisses et d'enduits mal odorants, on aperçoit très vite des différences notables dans la conformation, la stature, la couleur, la physionomie de ces peuplades qui vivent côte à côte, en un pêle-mêle singulier, et le plus souvent sans autre frontière que la palissade ou le terrassement élevé autour de leur village. On comprend qu'il y a des intrus,

conquérants soit absolus, soit suzerains, des sujets dont la condition flotte entre la servitude et le vasselage ; on cherche à suivre, à remonter le chemin des envahisseurs; et la distribution géographique des vainqueurs et des vaincus, surtout le degré de métissage, qui mesure la durée des rapports forcés entre les autochtones et les derniers venus, finissent par suppléer les données historiques absentes.

On entrevoit ainsi, dans un âge très reculé, le nord de l'Afrique — peut-être relié à l'Espagne et aux Canaries — bordé d'une race blanche, les Libyens ou Berbers, qui se rencontre, dans le delta du Nil, avec des tribus, également blanches sans doute, et venues d'Asie, Khamites et Sémites, puis, en remontant le grand fleuve, avec des peuples noirs à cheveux lisses, Noubas et Barabras. Tandis que le mélange de ces trois éléments forme la nation égyptienne — dont la couleur va du brun rougeâtre au blanc jaune, — les Libyens occidentaux, contournant et traversant le Sahara, se trouvent en présence des vrais nègres à cheveux laineux et crépus, les Yolofs et autres, qui occupent les bassins du Sénégal, du Niger, de l'Ogooué, et dont les masses épaisses résistent plus ou moins au croisement.

A l'extrême orient, une autre coulée blanche, venue de la pointe de l'Arabie, prend en flanc les Noubas déjà refoulés par les progrès du peuple égyptien, et dépose sur la côte et sur le plateau abyssin les Gallas, les Somalis, les Éthiopiens diversement teintés par le métissage. Cette invasion centre-orientale a deux conséquences importantes : elle pousse vers l'ouest, de proche en proche, au sud du Sahara vers le bassin du lac Tchad, et vers la Guinée, une partie de la population nouba, déjà rougie par le sang libyen et asiatique, déjà quelque peu éveillée au contact de races supérieures; ces Noubas seront les Peuls ou Pouls — étudiés par Faidherbe — qui, répandus dans la Sénégambie et la Guinée, mêlés eux-mêmes aux Libyens méridionaux, aux Berbers sahariens, constituent la classe ou caste dominante de la Nigritie occidentale.

D'autre part, la pression des Arabo-Nubiens, des Gallas, des Somalis, détermine un fort mouvement vers le sud. Une grande race noire, la plus belle de toutes, aux cheveux crépus mais aux traits caucasiques, les Bantous ou Abantous — *hommes* — nommés depuis par les musulmans *Cafir*, Cafres, c'est-à-dire infidèles, descend le long des côtes de Zanguebar, de Mozambique, peuple l'ouest de Madagascar et couvre les rives de l'océan Indien, du Zambèze à la rivière du Grand Poisson, par 34° de latitude aus-

trale; d'importantes fractions du peuple bantou remontent le grand fleuve Zambèze et gagnent même l'océan Atlantique : ce sont les Betchuanas au centre, les Damaras à l'ouest. Ces Cafres, destinés à subir tôt ou tard le joug de l'Angleterre ou des républiques libres des Boers hollandais (Orange et Transvaal), ont pris la place d'anciens occupants, les Hottentots ou *Khoïn* et les Bochimans ou Bushmen, ceux-là, sans doute métissés, formant le gros de la population dans l'ouest de la Colonie du Cap, ceux-ci réfugiés dans le désert de Kalahari, limités au nord et à l'est par les Betchuanas, à l'ouest par les Damaras et les Hottentots Namaquois, au sud par les Hottentots Griquas et la Colonie du Cap.

Ni les Hottentots ni les Bochmanis ne sont des nègres. On a pensé que les premiers étaient des métis de Bochimans et de Cafres, puis on a tenté de les rattacher aux races mixtes du nord africain; mais les différences du langage et des traits rendent ces deux opinions douteuses; on a seulement constaté que les noms de lieux dans le pays cafre sont encore hottentots. Il est probable qu'avant d'être chassés par les Cafres, les Hottentots avaient eux-mêmes dépossédé les Bochimans, qu'ils désignent par le nom de *Sâb* et *Sân*, indigènes. Ces derniers intéressent par leur infimité; ils comptent parmi les plus frustes spécimens du genre *homo*. Fritsch affirme qu'en les nommant « hommes des buissons », on a voulu les désigner comme des êtres intermédiaires entre l'homme et le singe. Sans abri, sans hutte — même rudimentaire, — sans chefs, sans lois, sans culte, ni cultivateurs, ni pasteurs, errants par petites hordes ou par familles isolées, ils vivent uniquement et fort mal de chasse et de pillage, de racines, de fruits, de miel, d'œufs d'autruche, de larves de fourmis, de sauterelles, de reptiles, de gommes, ramassés par les femmes. Toujours affamés, ils mangent tout ce qu'ils trouvent, et de maigres deviennent obèses en un moment, pour se dégonfler quelques heures après. Ces alternances de réplétion et d'inanition sillonnent leur peau de rides profondes où s'amasse la graisse dont ils s'enduisent, dont ils se cuirassent contre les moustiques. Ils tissent quelques nattes et fabriquent leurs armes, sans les forger toutefois; ils travaillent le fer à froid, avec des cailloux. Leur seul animal domestique est le chien. Le Bochiman est petit (1 m. 40), ballonné du ventre, jaune brun sale de peau. Son front est droit, mais son crâne indigent; ses cheveux rares sont roulés en petites boules ou grains de poivre; son nez est plat, sa bouche saillante; son menton fuit sous ses grosses lèvres qui ne peuvent

se rejoindre. La femme est épouvantable; c'est la fameuse Vénus hottentote, qu'on voit au Muséum, fidèle moulage, comme on sait, d'une femme bochimane morte dans l'un de nos hôpitaux. Cette race pure (hélas!) et malheureuse a cependant des qualités. La mère aime ses enfants. L'homme est vif, gai, opiniâtre. Traqué par la faim, tué sans merci par les voisins plus forts dont il ne cesse d'envahir le territoire, on l'accuse d'être farouche et vindicatif. Qui ne le serait?

Nous avons fait le tour de l'Afrique. Reste le centre, le grand plateau borné à l'orient par une série de grands lacs, Nyassa, Benguéolo, Tanganyika, Victoria et Albert Nyanza, coupé sur l'équateur même par la vaste courbe du Congo, arrosé au nord par les affluents marécageux du Nil. C'est l'immense région traversée ou partiellement visitée par les Speke, les Livingstone, les Baker, les Stanley, les Cameron, les Brazza. Les récits de ces grands explorateurs nous sont familiers. Il y a là des fourmilières d'hommes de toutes les tailles, de toutes les nuances comprises entre le noir d'ébène et le chocolat clair, des nains comme les Akkas, déjà figurés sur les monuments égyptiens, et qui paraissent seulement un peu moins sauvages que les Bochimans, des anthropophages comme les Niam-Niam de Schweinfürth, qu'un détail de costume a fait prendre pour des hommes à queue, des tribus vaillantes telles que les Monbouttous, enfin des ébauches de monarchies absolues, dans l'Ouganda notamment. Mais nulle part il n'y a trace de ce que nous appelons civilisation, culture esthétique et intellectuelle. L'avenir de toute cette humanité inférieure, vivace pourtant et peut-être éducable si l'islam et le christianisme ne s'en disputaient l'âme inconsciente, si l'ivrognerie, le vol et le meurtre n'y étaient encouragés par les traitants arabes, avides d'ivoire et d'esclaves, cet avenir est un des grands problèmes posés devant les peuples du nord. L'Europe aura-t-elle jamais assez d'hommes pour encadrer et dégrossir ces multitudes sans initiative; et n'aurait-il pas été beaucoup plus sage de les laisser à elles-mêmes? Voilà des problèmes dont personne parmi nous ne verra la solution.

La distribution des quatre ou cinq cents dialectes, souvent très divers, parlés en Afrique correspond à peu près au tableau si imparfait que nous venons d'esquisser. On peut les classer en six ou sept groupes assez nettement déterminés par Barth, Appleyard, Bleek, Fr. Müller, Hovelacque. Au nord règnent les langues sémitiques et khamitiques; aux premières se rattachent l'ancien ghez et l'amharique ou abyssinien moderne; aux secondes, les idiomes

berbers, l'égyptien pharaonique et le copte, enfin le rameau éthiopien — somali, galla, bedja, saho, dankali, agaou. Immédiatement à l'ouest, les langues nubiennes sont parlées sur le cours du haut Nil et dans une partie du Kordofan, par exemple le nubien ou kensi, le dongolavi, le toumalé, le koldadji. Du lac Tchad au bassin moyen du Sénégal, sur une longueur de sept cent cinquante lieues, s'étend le peul ou poul, entièrement distinct des familles qu'il traverse ou côtoie. Entre l'équateur et le Sahara, les lacs du haut Nil et l'Atlantique, règnent les langues nègres, ou nigritiques, proprement dites : 1° groupe dinka (bari, bongo, chillouk, nouer, etc.), le plus pauvre de tous, à peine sorti de la période monosyllabique; 2° le bornou du lac Tchad; 3° le haoussa du Soudan, langue assez cultivée, riche en dialectes; 4° le sonraï vers le grand coude du Niger; 5° le wolof sur le Sénégal, le mandingue ou malinké sur la Gambie, le feloup en Guinée; 6° le long du golfe de Bénin et de l'océan, le krou, l'egbé, l'ibo.

La famille la plus considérable et la mieux déterminée est la famille cafre ou bantou, qui s'étend sur toute l'Afrique orientale, à partir de Zanzibar, pénètre jusqu'à l'Atlantique, entre le Zambèze et le Congo, et, franchissant même l'équateur, vient confiner, dans le Gabon, aux langues guinéennes; sa branche orientale comprend les dialectes de Zanguébar et de Mozambique, du Zambèze et de la Cafrerie, le souhaïli, le zoulou et le cafir; une seconde branche centrale est représentée par le tékéza et le setchuana. Au troisième rameau appartiennent, du nord au sud, la langue de Fernando-Po, le mpongué (gabonais), le dikélé, l'isoubou, le congo, l'angolien et le héréro ou damara.

Au sud du héréro, le nama, le kora, le griqua forment le groupe hottentot, voisin lui-même des dialectes bochimans.

Avant de caractériser quelques-unes de ces langues, dont j'ai voulu au moins citer les noms principaux, essayons de trouver entre elles quelques relations, quelques traits communs. En voici un, fort général, d'ailleurs, dans la classe agglutinante : c'est la répugnance pour l'accumulation des consonnes; l'Africain aime les syllabes terminées par des voyelles; et, dans les groupes septentrionaux ou de l'extrême sud, qui souffrent des consonnes finales, on remonte aisément à une période antérieure, où la voyelle n'était pas tombée encore. C'est ainsi que, par licence poétique ou prononciation rapide, la plupart des mots italiens peuvent perdre la voyelle qui les termine. A ce point de vue euphonique et rythmique, on appelle les langues africaines *allit-*

térales. On se tromperait d'ailleurs si l'on considérait cette multiplicité des voyelles comme une garantie constante de douceur et d'harmonie. La plupart des dialectes de l'Afrique admettent des gutturales et des aspirées très dures, et surtout un grand nombre de consonnes confuses, nasales, que nos alphabets sont forcés de traduire par deux lettres : *ng*, *nk*, *nd*, *nt*, *mt*, *mb*, *mp*, et qui, très ordinairement, figurent au commencement des mots.

En tant qu'agglutinantes et allittérales, les langues africaines se rapprochent des groupes dravidien, malais, finnois et turc. C'est là une ressemblance toute morale, la marque d'un même niveau intellectuel, manifesté — au moment où les langues se sont fixées — par des procédés identiques.

L'Afrique a été un centre de production; ses types humains et ses langues, si différents entre eux, sont foncièrement autochtones. Les Méditerranéens du nord et les Sémites qui l'ont entamée à l'orient ont exercé sur les masses noires ou jaunâtres une certaine influence, mais beaucoup moins intellectuelle que physique.

Nous venons de rencontrer une sorte d'affinité générale et vague entre les vocabulaires, la crainte des rencontres de consonnes; on peut en signaler une autre, mais d'ordre grammatical. C'est une conception, assez bizarre, du genre et du nombre. Les langues africaines rangent volontiers les objets dans deux catégories, l'animé et l'inanimé. Dans l'animé, elles établissent deux divisions, qui se rapportent, non à la différence des sexes, mais à la qualité d'homme ou être intelligent et à celle de brute ou animal; elles possèdent donc un neutre, et deux degrés correspondant à une classification rudimentaire du monde vivant, mais elles n'ont ni masculin ni féminin proprement dits. Pour ce qui est du nombre, quelques-unes ont deux pluriels, s'appliquant, l'un aux choses de même nature, l'autre à toute collectivité d'objets quelconques.

Des affinités, passons aux différences. Une seule est assez accentuée pour qu'il faille s'y arrêter avant tout, parce qu'elle divise en deux groupes irréductibles le système guinéen et le système cafre. Celui-ci place avant la racine ou le radical significatif les syllabes destinées à en nuancer ou modifier le sens; l'autre agglutine par suffixes, ou mieux postpose au radical les particules qui correspondent aux désinences substantives et verbales. La préfixation, qui n'est certes pas rare dans les langues d'Asie ou d'Europe, mais qui est, ici, exclusive de tout autre procédé formatif, constitue l'originalité du groupe bantou.

Le bochiman et le hottentot — dont la parenté, non démontrée,

est cependant probable — se distinguent par une particularité de prononciation vraiment singulière, des claquements de la langue contre le palais, les joues, les dents, nommés *kliks*, variés et difficiles à reproduire; il y en a jusqu'à six ou sept en bochiman; le hottentot n'en a plus que quatre, dont on retrouve quelques vestiges dans certains dialectes cafres. Livingstone dit avoir reconnu des patois bochimans dans la région des lacs, bien au nord de leur patrie actuelle. De même certains auteurs pensent qu'il existe des analogies entre le hottentot et les dialectes du haut Nil. C'est de telles remarques — assez incertaines — que s'est formée l'opinion probable sur la lente retraite des négrilles jaunes, des Bochimans, devant l'invasion bantou. L'antiquité prodigieuse de ces peuplades n'est-elle pas d'ailleurs attestée par ces claquements où l'on croit entendre certains sons produits par des singes irrités ou excités?

La langue des Bochimans proprement dits n'est guère connue; celles des Hottentots, Bochimans métissés et quelque peu apprivoisés, ont été fort bien étudiées. La phonétique en est riche et variée. Bien qu'assez complexe en apparence, la formation des mots ne dépasse en rien le procédé agglutinant. La racine est toujours en tête, suivie des éléments dérivatifs. Ainsi, étant donné que le suffixe diffère selon que le mot est sujet, régime ou vocatif, et que chaque suffixe prend lui-même trois formes correspondant au singulier, au duel ou au pluriel, il s'ensuit qu'un seul et même mot peut revêtir neuf formes différentes; mais la racine reste et donne le sens; le rôle et la fonction des divers appendices sont bien vite reconnus; et, comparé aux plus pauvres déclinaisons indo-européennes, l'artifice hottentot devient simple et presque enfantin. Comme le chinois ou l'annamite, le hottentot renferme de nombreux homophones, c'est-à-dire des mots ayant le même son et répondant à plusieurs sens; il les distingue par l'intonation, il les chante sur un ton différent. C'est ainsi que le mot *kaib*, selon l'intonation, signifie obscurité, lieu ou linge. L'accent aide encore à la facile intelligence de la langue; il est toujours placé sur la première syllabe — qui est la racine significative. Dans les mots composés, c'est-à-dire quand deux ou plusieurs racines juxtaposées précèdent le suffixe, l'accent reste sur le mot principal, sur la première syllabe. Le hottentot est, comme le bochiman, en voie de disparition; son dialecte principal, le nama, n'est pas parlé par plus de vingt mille individus.

Nous avons énuméré plus haut les principales divisions de la famille cafre. Ses dialectes remontent bien, et par le vocabulaire

et par la grammaire, à une origine commune, à une langue mère dont ils ne sont que des variétés. Ce n'est pas seulement la préfixation qui en constitue l'originalité, c'est encore le caractère presque flexionnel du vocalisme. Ce groupe est, en ce point, fort en avance sur la masse des langues agglutinantes. Donnons quelques exemples de ces deux phénomènes : en cafir les préfixes du singulier sont *um* et *ili*; du pluriel, *aba*, *ama*. *Ntu*, homme, donnera *um-ntu*, l'homme, *aba-ntu*, les hommes; *zvi* mot, *ili-zvi*, un mot, *ama-zvi*, les mots. On voit pourquoi le nom des Zoulous est *ama-zoulou* et pourquoi l'inchoatif *ama* revient sans cesse dans les récits des voyageurs lorsqu'ils citent des peuples de l'Afrique orientale. Les suffixes casuels sont également préfixés.

Diverses formes du mot homme au singulier et au pluriel donneront une suffisante idée de la variation phonétique. Le mot est *tu*, souvent nasalisé en *ntu*. Les suffixes, nous venons de le dire, sont *um* et *aba* ou *ama*. Or nous trouvons au singulier en zoulou *umu-ntu*, en congo *omu*-ntu, en tété *mu*-nttu, en kisambala *mu*-ntu, en isoubou *mo*-tu; et au pluriel, respectivement, *aba*-ntu, *wa*-ntu, *ba*-tu. Le héréro, plus doux, dit *ova*-ndu, *va*-ndu. Les *Va*-héréro ont la triste coutume de se limer les dents de devant de la mâchoire supérieure et de se faire sauter les quatre dents correspondantes de la mâchoire inférieure. C'est pourquoi leur prononciation émoussée, qui ressemble à un bégaiement d'enfant, ne comporte ni liquides, ni vraies sifflantes. *L*, *R*, *S*, *F* leur manquent, et leur *Z* oscille entre le *th* dur et le *th* mou des Anglais.

En somme, ces langues bantou, nous dit Max Müller d'après Bleek, sont généralement d'accord quant à la simplicité des syllabes, qui ne peuvent commencer, en principe, que par une seule consonne soit précédée d'une sorte de voyelle sourde, prosthétique, débris peut-être d'un suffixe atrophié, soit double (*pt*, *kt*, *ks*), soit nasalisée, ou accompagnée du claquement de langue, ou encore suivie du *w* semi-voyelle flottant entra *woua* et *ou*. Tous ces groupes sont considérés comme simples. En outre la syllabe ne peut se terminer par une consonne. L'anglais *baptize* devient *bapitizesha*; *gold*, *igolidé*; *kamel*, *nkamela*; *bear*, *iberé*; *priest*, *mpercsité*; *kirk*, *ikeriké*; *apostle*, *mposilé*; *sugar*, *isugilé*; *english*, *ama-nge-si*. Ces exemples sont donnés par Appleyard. Les différences entre le cafre et ses dialectes consistent presque toujours en changements de consonnes, parfois très inattendus. Ainsi le séchuana manque des sons *G* dur et *S* doux, que possède le cafre; en revanche, il prononce assez distinctement *R* là où le cafre

n'arrive qu'à un *L* plus ou moins roulé. Le cafre préfère les moyennes *b*, *d*, *g*, *v*, *z*; le séchuana les fortes *p*, *k*, *t*, *f*, *s*. Les diphtongues consonantes molles du cafre et du groupe mpongué, telles que *mb*, *ts*, se durcissent en *p*. Les dentales permutent avec les linguales.

Notons une particularité qui n'a pas dû peu contribuer à défigurer certains dialectes bantous. « Les femmes cafres, dit Appleyard, ont beaucoup de mots qui leur sont particuliers à elles seules. Cela leur vient d'un usage appelé *ukuhlonipa*, qui leur défend de prononcer les mots dans lesquels existe un son qui se trouve également dans les noms de leurs plus proches parents mâles. » Une coutume analogue, le *tépi*, qui bannit de la langue tahitienne les syllabes dont se compose le nom des rois et des reines, a existé aussi chez les anciens Cafres. Ainsi les Amambalu, par respect pour leur chef *U-la-nga*, remplacèrent le mot *ilanga*, soleil, par le mot *isota*. Pour une raison semblable, les Amagqunu-kwebi emploient le mot *'mmela*, *immela*, au lieu de *'si-she-tshe*, qui est le terme général signifiant couteau. Calculez ce que de telles bizarreries ont pu produire, répétées pendant de longues générations. Il est curieux de rencontrer ces puérilités chez deux races aussi différentes que les Cafres noirs et les Polynésiens. Max Müller, poursuivant sa chimère du touranisme et du monogénisme, voit là le résultat d'on ne sait quels rapports ethniques. Pour nous, ce ne sont que les effets d'un même état social et mental, du respect servile et superstitieux pour les chefs et les ancêtres. Peut-être faut-il y joindre une tendance naïve à créer des mots nouveaux, à varier, à écorcher, comme on dit, les mots anciens, tendance visible dans les divers argots ou langues factices, et constatée chez certains Américains.

Nous ne quitterons pas les Cafres, qui représentent, après tout, l'élément supérieur des races nègres, sans pénétrer un peu plus avant dans leur intelligence, sans montrer, par exemple, comment ils passent du sens concret au sens figuré. C'est un phénomène bien connu et qui s'est produit chez tous les peuples. Mais on ne saurait trop souvent revenir et insister sur l'origine métaphorique du langage. *Beta*, battre, frapper, c'est punir, c'est juger ; *dhle-la-na*, manger ensemble, c'est avoir des relations amicales; *fa*, mourir, être malade, languir; *hlala*, être assis, demeurer, vivre, continuer; *ihladi*, buisson, asile (souvenir des Bochimans); *ingcala*, fourmi ailée, adresse, rapidité; *inncwadi*, roseau bulbeux, livre, vase; *inja*, chien, un inférieur (chien de commissaire); *kolwa*, être satisfait, croire; *lila*, pleurer, déplorer;

mnandi, doux au goût, au toucher, content, agréable; *gauka*, être cassé en deux, être mort ou stupéfait (casser bras et jambes); *umsila*, queue, courtisan, messager de cour, caudataire; *zidla*, se manger, être fier, se gober; *akasiboni*, il ne nous voit pas, il nous dédaigne; *nikela indhlebe*, donner l'oreille, écouter attentivement; *ukudhla ubomi*, manger la vie, vivre; *ukudhla umntu*, manger un homme, confisquer ses biens; *ukumgekeza inkoloh*, casser la tête, fatiguer, ennuyer; *ukunuka umntu*, flairer quelqu'un, l'accuser de sorcellerie, épier un homme qui sent le fagot.

Les peuples bantous ne sont point parents du Nègre guinéen, sénégambien, soudanien, par la langue. Il n'y a aucun rapport entre leur vocabulaire et les très nombreux groupes nigritiques dont nous avons cité les principaux ; leur grammaire se sépare de toutes les autres par le procédé exclusif de la préfixation. Ils ont le privilège de former une famille linguistique et de se prêter aux études suivies de la grammaire comparée.

Ailleurs tout n'est que dipersion, qu'isolement; plus de vingt petits groupes éparpillés en peuplades et en dialectes sans intérêt se succèdent et se mêlent, du Gabon au Maroc, du lac Tchad à l'Atlantique. Le plus central, vers le Bornou et le Kanem, a été l'objet des savants travaux du docteur Barth (1862). Mentionnons les plus importants dialectes. Le kanuri, assez anciennement cultivé, a cinq cas et de nombreuses formes verbales; Barth lui attribue certains rapports avec l'égyptien, le copte et même le finnois, mais surtout avec les langues de la côte, odji, fanti et achanti. Le tedâ, malgré la différence des pronoms, est étroitement lié au kanuri. Le haoussa, doux et sonore, appartient à une race métissée, industrieuse, évidemment supérieure aux tribus voisines; il est compris sur les marchés, à Tombouctou et jusque dans la Sénégambie; Barth a traduit en haoussa le deuxième chapitre de saint Mathieu. Nommerai-je encore le fufulde ou fulfude, le songui, le lógona, le wándala, le bagrimma et le mâba, le tibbou, le goura, le legbé, le roama, le kasm, le gbali, et les neuf patois barbares qui se parlent à l'entour du lac Tchad?

Parmi les innombrables langues guinéo-sénégambiennes, nous contentant des noms rassemblés au début de ce chapitre, nous citerons celles dont la connaissance importe le plus à notre occupation militaire : le mandingue, malinké, dialonké, avec ses treize dialectes, sur la Gambie et le Niger; l'eiwé ou egbé, étudié par le missionnaire Steinmann, auquel se rapporte le popo ou dahomé; enfin le wolof, sérère, bidchoro, etc., parlé dans le Cayor et dans le département français du Sénégal. L'eiwé est fortement allittéral;

le mot anglais *school* y devient *su-ku*; l'allemand *fenster*, *fesre*. Le wolof présente le même caractère; il est de plus très nasal, sans cesser d'être harmonieux et rythmique. Très agglutinatif, il obtient, par divers suffixes, dix-sept voix des verbes, et plusieurs nuances dans la signification des noms, selon que l'objet est proche ou lointain.

Tout au travers du domaine malinké est répandu le peul ou poul, qu'on voudrait rattacher au groupe nubien, d'ailleurs mal connu, et par là peut-être à l'égyptien antique. Mais trop de changements se sont accomplis sur un trajet d'au moins sept cent cinquante lieues, avec une largeur de cent vingt-cinq, depuis trois ou quatre mille ans, pour que ces hypothèses soient jamais confirmées. Quoi qu'il en soit, l'origine orientale de la race peule ne fait l'objet d'aucun doute. La langue est totalement étrangère aux peuples que cette race a conquis ou dominés; ce qu'elle peut avoir de commun avec le wolof et le sérère provient d'emprunts réciproques, surtout sensibles dans les dialectes du poul: fouta-toro, fouta-djallo, bondou, sokoto. Autant vaudrait la rattacher à l'arabe, parce que l'Islam y a introduit, en fort grand nombre, des termes de religion, de droit, et bien d'autres.

La phonétique du poul repousse les gutturales aspirées et aussi les chuintantes *ch* et *j*. La conception du genre est à peu près celle que nous avons indiquée tout à l'heure. Les êtres sont partagés en deux catégories, que Faidherbe a nommées le genre *hominin* et le genre brute. Ici, les animaux et les choses inanimées; là, tout ce qui appartient à l'humanité. Cette distinction capitale donne à la déclinaison une certaine apparence de complication; il y a deux singuliers et deux pluriels. Les noms qui se rapportent à des êtres du genre *hominin*, substantifs, adjectifs et participes, ont tous au singulier la désinence *o*, qui n'est qu'une racine pronominale agglutinée : *gorko*, homme; au pluriel ces noms prennent le suffixe *bé* (*ils*, *elles*). S'agit-il du genre brute, le singulier est marqué soit par une voyelle, soit par *l*, ou par *am*; la désinence *o* y est rare. Le pluriel du genre brute est varié, et certaines lois euphoniques semblent jouer un très grand rôle dans l'agglutination des terminaisons au radical. Les consonnes initiales du mot au singulier peuvent permuter avec d'autres quand le mot est au pluriel. Le verbe demeure beaucoup plus simple et laisse aisément analyser les éléments qui le composent. La syntaxe n'est pas compliquée; l'ordre des mots dans la phrase est déterminé par la succession des idées. Ainsi, le nom du possesseur est précédé du nom de la chose possédée; le

régime, direct ou indirect, suit le verbe. Comme on le voit, la principale difficulté du poul — et elle est notable — réside dans la grande variété des lois euphoniques.

Sur le flanc gauche du poul, et non loin de son berceau probable, végète la famille dinka, pauvre et quasi monosyllabique, qui suffit aux vrais sauvages du *Bahr-el-Abiad* et de la rive gauche du haut Nil, Bongos, Dinkas, Monbouttous, Nouers, Niam, encore anthropophages. Puis, en reculant un peu vers le nord, c'est le groupe nouba, qu'il serait si important de connaître à fond, pour savoir s'il ne se relie pas aux dialectes libyens. Les régions qu'il occupe ont été jadis le refuge des pharaons chassés par les Hyksos; la civilisation égyptienne a remonté le Nil au-dessus de Méroé, et laissé des pyramides et des temples en ces pays rendus aujourd'hui à la barbarie. C'est de Napata que les Shabak et les Tahraka sont venus, vers la fin du VIIIe siècle avant notre ère, défendre l'Égypte énervée par la théocratie contre l'invasion assyrienne. Il y a peu d'années, dans un assez long séjour à Philæ, M. Bénédite a étudié le kensi, mais sans résultat; le dialecte va s'éteignant, et toute la langue consiste en quelques phrases douces et faciles qui suffisent aux bateliers des cataractes.

Nous avons plusieurs fois prononcé le nom du groupe libyen, égypto-berber, qui a occupé et qui occupe encore en partie toute la zone méditerranéenne et la pointe orientale de l'Afrique jusqu'au sud du golfe d'Aden. On le regarde comme marquant la transition entre les idiomes agglutinants et flexionnels; toutefois il est resté bien plus près des premiers; et nous ne pouvons abandonner l'Afrique, sans l'avoir au moins parcourue tout entière. Nous définirons donc brièvement les trois principales branches de la famille libyenne : berbère, éthiopienne, égyptienne.

L'arabe, après le phénicien, après le grec et le latin, est venu s'emparer de tous les rivages où la langue libyque était jadis parlée par les Numides, les Gétules et les Maurétaniens. Néanmoins certains dialectes ont survécu, et dans nos possessions algériennes, et dans le Maroc et dans la Tunisie, et, par delà le Sahara, dans le haut Soudan. Tels sont le kabyle, le mozabi, le chaouya, le zénatya (aux environs de Constantine), le tamachek, le touareg. La langue berbère ou amazig, car il y a entre ses vocabulaires assez d'identité pour qu'on puisse la considérer dans son ensemble, a donc encore un très vaste domaine, qui s'étendait naguère encore jusqu'aux Canaries, patrie des Guanches. C'est

une langue rude, irrégulière, altérée par le sémitisme, mais africaine par l'emploi facultif des préfixes et par le polysynthétisme de ses verbes; elle a, comme le basque, une voix doublement réfléchie, exprimant d'un seul mot des propositions comme « je m'en doute ». Mais le verbe n'a qu'un temps, sorte d'aoriste, auquel on prête l'idée de présent ou de futur par des procédés tout à fait accessoires. Comme exemple de préfixe facultif, le signe du féminin est *t* : *amaher*, homme touareg; *tamaher*, femme touareg. Ce signe est le plus souvent à la fois pré et suffixé : *akli*, nègre, *t*akli*t*, négresse; *ékahi*, coq, *t*ekahi*t*, poule. Le berbère a été écrit; non seulement on possède quelques contes et quelques poésies dans cette langue, mais aussi on a découvert des inscriptions touareg gravées sur des rochers, avec vingt-huit caractères particuliers, évidemment d'origine sémitique, et composant peut-être l'alphabet numide signalé par Valère Maxime. Le tamachek possède encore une écriture, assez régulière d'aspect, mais dénuée de signes pour les voyelles; il faut savoir la langue pour la lire.

Le rameau éthiopien, galla, bedja, saho, dankali et somali, ne doit pas être confondu, paraît-il, avec les idiomes décidément sémitiques de l'Abyssinie, tigré, amharique et autres, qui remontent, par le ghez, à l'himyarite de la côte arabe. Quoique sémitisés, ces dialectes éthiopiens, gallaïques, d'ailleurs très peu étudiés au point de vue linguistique, appartiennent à la famille libyenne par l'emploi du signe féminin *t* qu'ils préfixent et suffixent à volonté. Notons cependant que les deux temps du bedja et du saho sont exprimés d'une façon purement sémitique. L'un, l'aoriste, est indiqué par la préfixation des pronoms personnels; l'autre, le présent, par la postposition de ces pronoms. Les mêmes procédés sont employés, mais indifféremment, par le copte, qui se sert d'auxiliaires pour distinguer les temps.

Le copte, éteint depuis le XVIIe siècle, mais servant encore de langue sacrée à la secte monothélite, a eu, du IIe au VIIIe siècle, une littérature assez riche, fort précieuse pour les gens qui goûtent les minuties de l'exégèse chrétienne. C'était (le mot même l'indique : *ha-ka-ptah*, *aiguptos*; *guptos*, copte) la forme populaire de l'égyptien pharaonique, et c'est par le copte qu'on est parvenu à lire les annales des Snéfrou et des Ramsès.

La découverte de l'égyptien antique est une des belles conquêtes de ce siècle, et une conquête française. Les essais de Scholtz et de Barthélemy (1775) ne présentaient que des hypothèses à peine ingénieuses. Il faut chercher dans les œuvres

de Champollion le jeune, premier lecteur des hiéroglyphes (1790-1832), et de ses successeurs Rosellini, Salvolini, Lepsius, Brugsch, Rougé, Maspero, les principes certains et maintenant définitifs du déchiffrement. La lecture a plus d'une fois changé ; il a fallu distinguer la valeur syllabique, ou simplement alphabétique, ou encore idéographique, des caractères, contrôler l'hiéroglyphe par l'écriture hiératique, plus sommaire en ses formes, et par la cursive ou démotique, instrument du langage des affaires et du parler commun.

Il y a eu de bonne heure en Égypte deux langues, l'une sacrée, l'autre populaire, qui ne tardèrent pas à présenter des différences notables, dont la plus marquée — Lepsius l'a constaté sur l'inscription de Rosette — fut la préférence de la langue démotique pour la préfixation. Ce que les prêtres écrivaient à la suite de la racine ou du radical, signes pronominaux, affixes de temps, de nombre, de genre, le peuple aimait à le placer en tête du mot, comme dans le groupe bantou.

La langue égyptienne est des plus simples : un féminin dont le signe est *t*, un pluriel en *u*, *ui*; point de cas; une proposition syntaxique où d'ordinaire le verbe occupe la première place, suivi du sujet, du régime direct, du régime indirect, puis de l'adverbe : *écrire je lettre à toi demain*; formule bien mal conçue pour l'éloquence et la poésie, et qui cependant a suffi aux emphatiques proclamations des rois, aux préceptes moraux fort purs et aux élucubrations théurgico-philosophiques consignés par les prêtres dans le *Livre des morts*. On a trouvé des odes triomphales, des romans et jusqu'à des livres de médecine, qui font la joie des égyptologues.

Mais ce ne sont pas ces menus détails qui importent ici, c'est la parenté aujourd'hui reconnue par Fr. Müller, par M. Maspero, la parenté possible des langues libyennes avec les langues sémitiques. Dans les deux groupes, mêmes pronoms, même procédé pour la formation du pluriel par l'adjonction d'une désinence. Les deux familles ont dû se séparer à une époque où leur langue commune était encore dans une période fort peu avancée de développement. L'une s'est arrêtée, l'autre a continué sa marche vers la flexion.

Mais où se sont-elles rencontrées? Où se sont-elles quittées? Les Berbers sont-ils venus d'Asie? ou les Sémites sont-ils une population méditerranéenne qui, ayant franchi le delta du Nil, s'est répandue vers l'Arabie et vers l'Euphrate? La première opinion a pour elle le préjugé qui place en Asie l'origine de l'homme, au

moins des races blanches et des races jaunes. Mais la seconde semble pouvoir s'appuyer sur les données de l'anthropologie préhistorique. La question est pendante et le champ des conjectures est ouvert.

Au reste tout est vague et obscur dans le passé inconnu de l'Afrique. Nous avons tenté d'en présenter les phases probables : au nord, un flux et un reflux de peuples blancs faisant reculer les Nubiens sur les Bantous et les Bantous sur les Bochimans et les Hottentots. A l'orient, une invasion sémitique métissant les langues et les races des Gallas, des Somalis, des Abyssins, et déterminant l'exode des Peuls, à travers le Bornou et le Soudan, jusqu'à la Sénégambie. A l'extrême ouest, une descente des Maures, des Berbers, venant ajouter à la confusion des groupes et des idiomes de la Nigritie et de la Guinée. Au centre, un résidu de sauvages divers, grands ou petits, noirs ou chocolat, les Bongos, les Dinkas, les Nouers, les Niam-Niam, les Akkas, serrés entre les Nubiens et les Peuls, entre les Abyssins, les Bantous des lacs et du Congo, et les nègres de la Bénoué, du bas Niger et du Gabon. Une grande civilisation dans la vallée du Nil ; une demi-barbarie soit sur les côtes septentrionales, soit dans le bassin du Niger, soit sur la côte sud-orientale ; partout ailleurs, toutes les nuances, tous les degrés de la misère morale et intellectuelle, de la vie végétative.

CHAPITRE VI

LES LANGUES POLYSYNTHÉTIQUES

Les Basques ou *Escualdunac*. — Isolement complet de la langue *eskuara* caractère incorporant et abréviatif de cet idiome agglutinant. — Longue ténacité des coutumes basques. — Origine des Basques. — Chants d'Altabiscar et des Cantabres. — Les races et les langues américaines. — L'Amérique a-t-elle eu des autochtones? — Origine asiatique probable des couches successives de la population. — Rapprochements chimériques entre les religions américaines et des croyances hindoues ou égyptiennes. — Tableau des races, caractères généraux et variété des familles de langues. — Exemples et décomposition de termes polysynthétiques. — Vie et langue des *Inuit* ou Eskimaux. — Groupes Iroquois et Algonkin. — Le plateau d'Anahuac. — L'Amérique centrale. — Le Pérou. — Coup d'œil sur les langues agglutinantes.

Avant de quitter l'ancien monde, nous toucherons quelques mots d'un curieux idiome qu'on a précisément rapproché des langues américaines et qui se trouve tout à fait isolé dans le fond du golfe de Gascogne, à cheval sur les Pyrénées, entre le Pic d'Anie et Biarritz, entre Pampelune et Bilbao. C'est l'*eskuara*, *euskara* ou *uskara*, parlé dans trois arrondissements français (Bayonne, Oloron, Mauléon) et trois provinces espagnoles (Alava, Guipuzcoa, Biscaye). L'eskuara qui, depuis le xe siècle, a fait l'étonnement des Gallo-Romains et Gallo-Francs, est tout bonnement une langue agglutinante, à la fois pauvre et complexe comme tous les dialectes appartenant à la même classe : pauvre par son vocabulaire — si l'on écarte toutefois les emprunts latins, espagnols, arabes et français — ; complexe par la richesse de sa phonétique, par la délicatesse de ses lois euphoniques, par le double emploi, dans la conjugaison, des suffixes et des auxiliaires, et par l'abréviation des mots tout faits qui entrent dans les composés. Le contraste d'une telle langue, comprise à peine par un demi-million d'hommes, avec les patois et dialectes novo-latins qui la refoulent vers la montagne, en a longtemps exagéré l'importance et la difficulté aux yeux d'observateurs habitués à une tout autre conception du mot

et de la phrase. Il n'y a guère que trente ans que l'eskuara, sérieusement étudié, a laissé pénétrer ses mystères. On a peu à peu découvert que sa déclinaison consiste en postposition de nombreux suffixes : « de, dans, pour, par, avec, sans, vers, jusque », etc.; que sa conjugaison primitive admet l'incorporation des sujets et des régimes directs et indirects, et de nombreuses nuances obtenues par accumulation de suffixes; que les modes et les temps, d'abord réduits à l'indicatif, au passé et au présent, s'étaient enrichis par l'emploi, relativement moderne, des auxiliaires *naiz* et *dut*, être et avoir, dont la désinence varie selon qu'on s'adresse à un homme, à une femme ou à un supérieur (c'est ce qu'on appelle conjugaison *périphrastique*), enfin que les fameux composés dits polysynthétiques — *ortzanz* « tonnerre », pour *ortz-azanz* (nuage--bruit); *odots* (même sens) pour *odei-ots*, id.; *arkume* « agneau », pour *ardi-hume* (brebis-petit); *sagarno* « cidre », pour *sagar-arno* (pomme-vin); *Yainkoa*, « dieu », pour *Yaun-Goikoa*, le « seigneur d'en haut », ou plutôt le « seigneur-lune » (tel est encore le sens de *Goikoa* dans la vallée de Roncal), on a découvert, dis-je, que ces fameux composés par apocope — plus fréquents encore dans les langues américaines — ont leurs similaires partout, et ne diffèrent point de *idolâtrie* pour *idololâtrie*, *hidalgo* pour *hijo de algo*, *usted* pour *vuestra merced*, *mamzelle* pour *mademoiselle*. Ainsi, grâce aux travaux du prince Lucien Bonaparte, de MM. Van Eis et Julien Vinson, l'eskuara, en dépit de ses formes compliquées et irrégulières et de sa phrase toujours inversive, a perdu beaucoup de son étrangeté.

Ce qui en fait l'intérêt, ce ne sont pas les quelques noms de lieu eskuara cités depuis 980 dans les chartes, lettres patentes, bulles, coutumes, dans un ouvrage espagnol de 1530, ni le petit discours de Panurge au 2e livre de Rabelais, 1542; ni les poésies érotiques d'un curé (1545), ni une traduction du Nouveau Testament imprimée à la Rochelle en 1571 par ordre de Jeanne d'Albret, ni des sermons et morceaux pieux, ni même enfin les curieuses pastorales récemment publiées et traduites par Julien Vinson; c'est la longue, l'immémoriale existence en pays gallo-romain, d'un idiome fait pour des Dravidiens, des Bantous ou des Algonkins. Le suomi, le magyar et le turc ont été déposés en Europe par des invasions dont on connaît la date; mais l'établissement au pied des Pyrénées occidentales de l'eskuara et de ceux qui le parlent — les *Escualdunac* — est un fait antérieur à l'histoire, et dont l'anthropologie ni l'ethnographie ne peuvent plus nous rendre compte. Ces Vascons, *Vascongados*, *Bascli*, Basques, — tel

est le nom qu'on leur donne depuis l'antiquité, — ont perdu depuis le XVIIe siècle leurs mœurs — qualifiées de farouches, — leur habitude de porter à la main trois petits javelots; ils ont gardé, en Espagne, ces *fueros* surannés qui témoignent de leur longue indépendance, en France, l'amour du jeu de paume, des quilles, de certaines danses (le *saut basque*) et de représentations champêtres; mais ils sont devenus de très paisibles et honnêtes citoyens, trop ignorants seulement et trop dévots. Quant à leur type, fort bien étudié par Broca, il est métissé, et va d'une dolichocéphalie accentuée à une vraie sous-brachycéphalie. Tout au plus peut-on considérer comme un signe de la race le développement occipital de leur crâne, d'ailleurs grand et bien fait.

Les Basques, malgré la similitude des noms, ne sont pas des Gascons, des Aquitains. Appartiennent-ils à nos autochtones de la Vézère? sont-ils les derniers témoins d'un âge où le parler agglutinant dominait en Europe comme dans le reste du monde? Et tandis que leurs congénères reculaient vers le nord avec le renne et le mammouth, se sont-ils retranchés avec l'ours dans les Pyrénées, à coté des Navarrais et des Asturiens, ou Cantabres? Les preuves manquent et manqueront toujours, mais l'hypothèse n'a rien d'invraisemblable.

L'opinion la plus répandue, peut-être un peu trop facilement adoptée, rattache les Basques aux Ibères, ancienne race méditerranéenne, africaine sans doute, qui a occupé le sud de l'Europe occidentale, avant l'arrivée des Ligures et des Celtes. On s'appuie sur ce fait évident que les Basques sont établis en des régions nécessairement occupées ou au moins traversées par les Ibères et les Celtibères. On rapproche de certains radicaux ou désinences basques d'anciens noms de lieu espagnols, *Illiberis*, *Ebre*, et des mots que l'on croit avoir déchiffrés sur des médailles ou inscriptions ibériennes en caractères latins. Mais la lecture de ces documents est des plus incertaines. Les arguments produits ne sont donc rien moins que probants. On ne sait ni quelle langue parlaient les Ibères, ni si les Basques ne les avaient pas précédés soit en Espagne, soit dans les districts pyrénéens. Quant aux rapprochements tentés, soit pour la race, soit pour la langue, avec les Phéniciens, les Finnois, les Magyars, les Berbers ou les Américains du nord, ils ne présentent rien de sérieux. Entre dialectes agglutinants, les ressemblances n'impliquent, nous le savons, aucune parenté. Quant à la race, quelle qu'en soit l'origine, elle est devenue purement européenne. Les Basques eux-mêmes ont longtemps été fiers de leur libre isolement, de leur langue, inconnue

au reste des hommes, mais qu'ils considéraient comme le langage originel de l'humanité, comme la langue mère universelle. On trouvera ces rêveries dans les œuvres de leurs grammairiens Chaho et Inchauspe. Les Basques ont résisté aux Romains, comme peut-être aux Celtes et aux Ibères; ils ont écrasé à Roncevaux l'arrière-garde de Charlemagne. Le *Chant d'Altabiscar*, qu'on a cru d'abord contemporain de l'événement, mais qui lui est postérieur de plusieurs siècles, et qui semble avoir été pensé en français, célèbre dignement cette sauvage victoire. C'est la page la plus belle de leur littérature.

« Un cri a été entendu du milieu des montagnes escualdunes; c'est le tumulte d'une armée. Les nôtres lui ont répondu des sommets, et le chef de famille aiguise ses javelots. Pourquoi sont-ils venus troubler notre paix? Le Seigneur, quand il a fait les montagnes, a voulu que les hommes ne les franchissent pas. Mais les roches tombent, roulent, tournoient. Elles écrasent les troupes. Le sang va en ruisseau. Oh! que d'os broyés! Quelle mer de sang? Fuis, roi Carloman, avec tes plumes noires et ton manteau rouge! Ton neveu aimé, le brave Roland, gît là-bas, tué! Chef de clan, c'est fini! Allez, avec votre chien, embrasser votre femme et vos enfants! La nuit, les aigles iront manger ces débris, et tous ces os blanchiront dans l'éternité! »

Le *Chant des Cantabres*, moins authentique encore s'il est possible, célèbre une lutte contre Auguste Octavien : « Octavien est le maître du monde, Lecobidi celui de la Biscaye... Cinq ans ils ont bloqué nos montagnes; ils sont beaucoup, et nous le petit nombre. Ils s'enfuiront, s'ils peuvent, vers les rivages du Tibre. » C'est fort bien; mais il faudrait savoir d'abord si les Cantabres ont jamais été des Basques. Le refrain *Lel! Il Lelo! Leloa!* semble une réminiscence de la formule arabe *Lâ ilah illâ-'llah!*

Si nous sommes impuissants à résoudre le problème des origines basques, nous le serons plus encore à pénétrer le mystère des origines américaines. Les Escualdunac au moins ont une longue histoire; et les Européens n'ont débarqué en Amérique, il y a quatre siècles, que pour exterminer ses habitants et supprimer tous les vestiges de son passé. Aussi pourra-t-on discuter fort longtemps sur l'origine des diverses tribus et nations éparses sur un continent grand comme quatre Europes (Env. 36 millions de kilom. carrés). On doute assez généralement que l'Amérique ait eu des autochtones; l'absence de grands singes, même fossiles, paraît exclure la possibilité d'une évolution anthropoïde préliminaire. Et cependant l'homme a parcouru, en Amérique tout comme

en Europe, et dans les diverses périodes de l'âge quaternaire, les mêmes étapes industrielles, passant de la pierre taillée à la pierre polie et au cuivre — qu'il n'avait pas dépassé lors de l'invasion européenne —; homme bien humble à ses débuts si, comme le fait paraît établi, son refuge consistait, dans les Pampas, en un trou creusé sous la carapace des tatous géants; homme doué d'une bien faible perfectibilité, si l'on doit le reconnaître encore dans la féroce Charrua, ou dans l'inepte Botocudo, dans l'odieux Apache ou le Californien famélique. L'Asie, par le détroit de Bering et les îles Aléoutiennes, aurait envoyé à l'Amérique polaire et septentrionale des échantillons un peu moins frustes de l'humanité : d'abord de proches parents des Tchoukches et Koriaks, les Eskimaux; puis divers Mongoloïdes de couleur foncée, les tribus Sioux, Dacotahs, Pawnies, Natchez, Séminoles, pressées par les Algonquins, Hurons, Iroquois, Delawares, et derrière ceux-ci, fermant la marche, les gens de l'Athabasca, du Mackensie, qui tous, en se poussant l'un l'autre vers la Floride ou vers le Mexique, rejetaient et refoulaient dans l'extrême nord les malheureux Eskimaux. Cette hypothèse explique assez bien la marche, le long de l'Ohio et du Mississipi, des hommes des *mounds* ou *tumulus*, et l'immigration successive des Guatémaltèques, Yucatèques, Othomis, Quichés, Mayas, Toltèques, Chichimèques et Aztèques, peu à peu tassés entre l'isthme et le Texas. Mais, dans l'Amérique du sud, les différences, très sensibles, de stature, de couleur, de visage, de capacité crânienne embarrassent singulièrement l'ethnologiste. Le plus sage de beaucoup est de constater les formes épaisses et courtes des sauvages brésiliens, soit conquérants d'autrefois, Guaranis, Caraïbes et Tupis, soit anciens vaincus, Botocudos et Tapuyas, la taille moyenne, le nez aquilin et le front fuyant des Péruviens, la haute stature des Tehuelches ou Patagons, et le caractère misérable des Fuégiens, qui parfois mangent une vieille femme faute de mieux, et qui, à Darwin demandant s'ils préféraient leur femme ou leur chien, firent immédiatement cette réponse : « Oh! le chien. — Et pourquoi? — Le chien prend la loutre. »

Il est possible, assurément, que, parmi ces types si divers, quelques-uns soient de provenance étrangère, en tout cas fort ancienne; mais d'où seraient-ils venus? Quel vent les aurait apportés sur cette immense presqu'île, isolée entre deux vastes océans? Autant de questions sans réponse. On a rapproché certaines croyances, certaines constructions du Pérou et du Mexique, des religions et des arts indiens ou égyptiens. Rien, à mon sens,

de plus chimérique. S'il y a de ces coïncidences, elles sont fortuites, ou elles résultent de l'évolution, qui tend à faire passer tous les groupes humains par les mêmes étapes et les mêmes degrés.

On essaye aussi de retrouver — mais dans l'Amérique du nord — quelques traces — physiques et intellectuelles — des Scandinaves, qui, vers le xe siècle, ont probablement découvert et quelque peu colonisé le Vinland — sans doute la côte de New-York, et la pointe sud du Grœnland. Sans contester le fait, qui paraît établi, et en admettant même qu'une fort minime quantité de sang européen se soit répandue, propagée, dans les tribus très éparses, très clairsemées, des Peaux-Rouges chasseurs, nous ne voyons point que la dolichocéphalie de l'Eskimau en ait été modifiée, ou que les yeux enfoncés, les larges mâchoires, les fronts pointus des Pieds-Noirs, Assiniboines et Chérokis en aient reçu quelque correction. Il a fallu, pour embellir ces visages, assez mal réussis par la nature, des croisements, récents il est vrai, mais multipliés avec la population canadienne française.

Aucune partie du monde n'était proportionnellement moins peuplée que l'Amérique. Les tribus qui vivent surtout de chasse ont besoin de vastes espaces, et les guerres continuelles qui les garantissent des empiètements de leurs voisins ne sont point favorables à l'accroissement des groupes. Il n'y a eu de populations compactes que dans les régions centrales, telles que le Mexique, les Antilles, l'Isthme, la Colombie, le Pérou, là où florissaient de véritables civilisations, tristement étouffées par la conquête espagnole. L'isolement jaloux où se maintenaient la plupart des peuplades a empêché la fusion des dialectes, même les plus voisins; et, de l'océan Glacial au cap Horn, les linguistes ont été obligés de compter jusqu'à vingt-sept familles de langues, irréductibles entre elles, qui appartiennent, pour la majeure partie, à la classe agglutinante.

Si nous laissons de côté certains idiomes indépendants et mal connus de la Sonora et du Texas, du Mexique, des Andes, du Guatemala et des Antilles, qui n'ont point dépassé la phase monosyllabique, nous nous trouvons en présence des vingt-trois groupes suivants : Sur l'extrême rive arctique et dans les îles Aléoutiennes, l'*inuit* ou eskimau; au nord-ouest, le *kénia* dans l'Alaska; dans l'ouest du Dominion, aux bords de l'Athabaska, l'*atapache*; au sud de la baie d'Hudson, l'*algonkin*; sur le Saint-Laurent, autour des grands lacs, l'*iroquois*; le *koloche*, à l'ouest de la Nouvelle-Bretagne; dans les États-Unis, l'orégonais, le californien, le *yuma*,

le *dakota* ou sioux, le *pawni*, l'apalache; le mexicain, *nahuatl* ou aztèque; le *maya* dans l'Yucatan; le *chibcha* chez les Muyscas de la Colombie, le caraïbe et l'arévaque dans les Guyanes; le *quichua-aymara* dans le Pérou et le Chili; le *tupi*, le *guarani* et l'*omagua*, dans le Brésil et le Parana; le *guaycuru* et l'*abipone* dans la Plata; l'*araucan* dans le Chili; le *puelche* dans les Pampas, à l'ouest de Buenos-Aires; le *tehuelche* dans la Patagonie; et les idiomes de la Terre de Feu.

Avant d'aborder quelques-uns de ces groupes, tous assez riches en dialectes, nous devons en signaler les caractères communs. Car leur ressemblance générale est aussi frappante que la variété de leurs éléments constitutifs. Ils sont tous incorporants et polysynthétiques. « Les langues américaines, dit M. Frédéric Müller (*Ethnographie générale*), reposent dans leur ensemble sur le principe du polysynthétisme ou de l'incorporation : en effet, tandis que, dans nos langues, les conceptions isolées que la phrase relie entre elles se présentent sous la forme de mots détachés, elles se trouvent réunies, au contraire, dans les langues américaines, en une indivisible unité. Par conséquent, le mot et la phrase s'y confondent tout à fait. » Cet artifice a paru assez typique à nombre d'américanistes pour autoriser la création d'un nouvel embranchement du langage. Mais il est facile de voir que beaucoup d'autres langues, agglutinantes ou flexionnelles, ont fait usage des procédés dont les Américains abusent.

S'agit-il de l'incorporation au verbe des pronoms ou même des noms régimes? mais nous venons de la signaler dans le basque (aussi n'a-t-on pas manqué de le rattacher aux langues américaines); nous l'avons vue dans les langues finnoises. Réduite au pronom sujet, elle est la base de la conjugaison indo-européenne, *dadami*, *dadasi*, *dadati*, « je donne, tu donnes, il donne »; poussée jusqu'au pronom régime, elle apparaît dans quelques langues romanes : en italien, *portandovi*, *portandovelo*, « portant à vous, vous le portant »; en gascon, *dechemdroumi*, « laisse-moi dormir ». Les langues sémitiques incorporent le régime direct. En somme, l'hébreu *sabaktani* « tu m'as abandonné », le magyar *latlak* « je le vois », le basque *demogu* « nous le lui donnons » et l'iroquois *kéiavis* « je leur donne », ne diffèrent en réalité, dit M. Hovelacque, que par l'ordre des éléments dont le mot est composé. Les langues américaines vont plus loin; elles amalgament au verbe le nom régime; algonkin : *nadholinéen*, « amenez-nous le canot », formé de *naten* « amener », *amochol* « canot », *i* euphonique, *néen* « à nous »; iroquois : *sogininjinitizoyan*, « si je ne

prends pas la main », où entrent *sogena* « prendre » et *oningina* « main ». Mais ce sont là surtout des compositions apocopées, comme serait, en français de fantaisie, *jtembonnedcotonise*, « je te mets un bonnet de coton ».

La déclinaison nominale possessive (iroquois : *onkiasita* « le pied de nous deux »; algonkin : *nindawema* « ma sœur ») est familière au hongrois : *atya-nk* « notre père », à l'hébreu : *el-i*, « mon dieu ». Il n'y a là rien de particulier à l'américain; le français *m'amie*, *m'amour* présente un cas sporadique de la même incorporation; dans le mot *tante*, par exemple, se dissimule le possessif *ta* préposé au latin *amita*, *ta ante*.

La variation du verbe, lorsqu'il s'agit d'exprimer les nuances de l'action ou le changement de l'objet, atteste avant tout l'absence d'idées générales; c'est un caractère d'infériorité, qui a été souvent remarqué dans les langues les moins avancées en évolution, et dont l'état flexionnel lui-même a gardé bien des traits. N'est-ce pas de ce phénomène que sont issues tant de formes verbales causatives, intensives, désidératives, etc., que l'arabe ou le sanscrit obtiennent par l'insertion de suffixes atrophiés, et qui font l'encombrante et stérile richesse du wolof ou du turc? Pourquoi donc s'étonner que le chilien *elun* « donner » se ramifie en *eluguen* « donner plus », *eluzquen* « paraître donner », *eluvalen* « pouvoir donner », *eluduamen* « désirer donner »; ou que le tamanacan dise *jucurù* « manger du pain », *jemeri* « manger du fruit », *janeri* « manger des choses cuites »; et le chéroqui *kutuvo* « je me lave », *kukusquô* « je me lave la figure », *tsekusquô* « je lave la figure d'un autre », *takuteya* « je lave des plats », *takungkalâ* « je lave mes vêtements »?

Reste le polysynthétisme proprement dit, sorte de sténographie orale, qui entasse dans une sorte de composé sans fin trois, quatre et cinq mots capricieusement abrégés, tronqués l'un par la tête, l'autre par la queue ou par le milieu. C'est une agglutination de mots, au lieu d'être une agglutination de suffixes; mais nous n'irions pas bien loin pour en trouver des exemples, il est vrai fort simples, et que nous ne remarquons pas. En allemand, *beim* pour *bei dem*, « dans le, chez le »; *zur* (*zu der*) « à la, dans la »; en français, *du*, *au*, *ès*, pour *de le*, *à le*, *en les*, *aujourd'hui* pour *à le jour de hui* (*hodiè*); en anglais, *lady* pour *hlâf-dige*, distributrice du pain, sont des produits de la contraction, tout comme le chippeway *totochabo* « vin », formé de *toto* « lait » et *chominabo* « grappe de raisin ». Enfin, dans beaucoup de nos dérivés complexes, *rapprochement*, *recueillement*, etc., les parties constituantes

du mot ne sont guère moins oblitérées que dans l'algonkin *pilapè* « célibataire », formé de *pilsitt* « chaste » et *lenapè* « homme ». Est-ce que nous ne disons pas tous les jours familièrement *pauptilapin* « pauvre petit lapin »? Ces observations, entre bien d'autres, rendront moins singuliers des mots tels que *amanganachquiminchi* « chêne aux larges feuilles », en algonkin, composé de *amangi* « gros », *nachk* « main », *quim*, terminaison des fruits à coque, et *achpanti* « tronc d'arbre »; comme l'eskimau *aulisariartorasuarpok* « il s'est hâté d'aller à la pêche »; comme le mexicain *notlazomahuizteopixcatâtzin*, « ô mon père, divin protecteur, estimé et vénéré ».

En somme, cette faculté d'incorporation et de polysynthétisme, fort incommode lorsqu'elle produit de ces mots longs d'une toise et qu'on peut à peine prononcer d'une haleine, n'est pas étrangère aux langues de l'Asie et de l'Europe. Développée outre mesure en Amérique, elle imprime à des idiomes fort divers une ressemblance extérieure, un véritable cachet d'unité; mais elle ne les place ni hors, ni en avant de la classe agglutinante; encore moins les rapproche-t-elle de l'ordre flexionnel, où ce qui reste de ces antiques procédés paraît précisément un vestige, un souvenir atavique.

Il n'y a pas encore longtemps que l'on ne pouvait aborder sans une extrême réserve et une grande défiance la linguistique américaine. Si elle est aujourd'hui ramenée à sa véritable place par les Lucien Adam et les Victor Henry — dont les travaux spéciaux ont confirmé pleinement les prévisions de Hovelacque et de Vinson, — elle a été livrée depuis trois cents ans soit aux pieuses fantaisies de missionnaires essayant de retrouver sur l'Ontario ou dans le Chili quelque dialecte échappé de Babel, soit aux illusions des étymologistes effrénés (Brasseur de Bourbourg) qui rattacheraient le nahuatl aux langues germaniques, ou le jargon de Vancouver à l'anglais et au français tout à la fois, sans se demander si tel ou tel mot n'a pas été emprunté, fort naturellement, des colons étrangers, soit enfin aux théories préconçues des touranistes, monogénistes et autres qui cherchent des Aryas ou des Coptes ou des Bouddhistes au Pérou, et dans le *Far West* les débris des dix tribus d'Israël. L'*Essai* de Duponceau sur les langues canadiennes (1836) a marqué le premier pas vers un classement scientifique du groupe septentrional; et c'est seulement au deuxième congrès américaniste de Luxembourg que, dans ses études sur les seize groupes de langues américaines, M. L. Adam a dressé un tableau dont les spécialistes ne pourront plus déranger l'ordonnance.

Nous venons de voir quels traits communs donnent aux langues américaines un air de famille très accentué. Mais cette ressemblance apparente cache une extrême diversité dans le vocabulaire et dans la composition et la syntaxe, qui tiennent lieu de grammaire aux idiomes agglutinants. Une étude détaillée de ces différences ne serait guère à sa place dans ces résumés qui ont pour but avant tout de déterminer, de mesurer, comme autant de jalons, l'étendue du domaine linguistique, et l'aire ancienne ou actuelle qu'y occupent les principales variétés du langage.

Je me bornerai donc à quelques groupes choisis dans le nord, le centre et le sud du Nouveau Monde.

Les *Inuit* (« hommes », ainsi qu'ils s'appellent eux-mêmes), que par dédain les Mohicans ont nommés *Eskimanzik*, mangeurs de viande crue — d'où Eskimaux, me semblent mériter notre intérêt à plus d'un titre. D'abord ils ont le rare et mince privilège de constituer une race pure; ensuite ils représentent, par leur dolichocéphalie extrême et leur genre de vie, l'homme des temps quaternaires, l'homme du renne; puis, malgré leur peau jaune sale, leurs yeux bridés, leurs cheveux raides, leur face plate et circulaire, leur carrure trapue, épaisse, disgracieuse, ils ne sont dénués ni de gaîté, ni de courage, ni de qualités affectives et intellectuelles. Les Eskimaux du Grœnland sont devenus de très acceptables citoyens danois, conseillers municipaux et négociants. Ils montrent un véritable goût pour les sciences géographiques. Depuis 1860, ils ont à Godthaab une imprimerie, un journal illustré, la *Lecture* (*Atnagagliutit*), dont le texte et les dessins sont dus tout entiers aux indigènes; et ils publient, en grœnlandais, des recueils de traditions populaires. Aux Eskimaux grœnlandais se rattachent les quinze cents indigènes du Labrador.

Le long des rivages polaires, depuis la baie d'Hudson jusqu'à la pointe septentrionale de l'Asie et au cap Schelagskoï, s'échelonnent les Grands-Esquimaux, les Onkilones, les Aléoutes et les Tchoukches, par tribus nombreuses, mais qui ne comptent guère plus, toutes ensemble, de vingt ou trente mille individus. Ils s'étendaient autrefois jusqu'à la vallée du Saint-Laurent, peut-être jusqu'au Massachusetts. Mais les Peaux-Rouges, leurs ennemis acharnés, les ont rejetés vers les régions désolées où ils s'étein dront quelque jour, malgré leur force de résistance aux misères de leur rude vie. Le sol ne produit rien qu'un vert gazon l'été et quelques arbustes rabougris. Réduits à la chasse, surtout à la pêche, n'ayant pour auxiliaires que des chiens et des rennes à

peine domestiqués, pour armes que des os de baleine, des cornes de narval, des outils de pierre et quelques débris de navires ou de forêts roulés par des courants favorables jusqu'à leurs plages glacées, ils ont su pourvoir à tous leurs besoins. Chaudement couverts de vêtements imperméables et de bottes solides en peau de phoque, ils montent de légers kayaks et lancent hardiment contre les bêtes marines des harpons munis de vessies qui leur permettent de retrouver ces armes précieuses. L'hiver, ils creusent des trous dans la glace, guettant le morse qui vient y respirer et qu'ils attirent en imitant sa voix, en *parlant phoque*, comme ils disent. La nuit, ils se réfugient dans des huttes maçonnées en terre et en glace que de longues galeries et des fourrures garantissent du froid; des lampes abondamment garnies de graisse et d'huile y dégagent, non sans infection, une telle chaleur, que tout vêtement devient superflu. Ils sont là blottis par vingtaines, nus, sales et heureux; il n'est question chez eux ni de décence, ni de pudeur, ni de monogamie; et cependant les femmes ne manquent point de chasteté; elles sont aimées, et elles aiment leurs enfants, qu'on enterre avec elles lorsqu'elles meurent avant de les avoir sevrés. Tout est commun entre ces pauvres gens, bien que chacun ait son canot de pêche, son *ummiach*, ou bateau de transport, ses harpons et ses filets, ses femmes et ses petits. La voracité de l'Eskimau est en raison directe de la rareté des bons morceaux. Quand une baleine échoue sur la côte, il faut les voir se ruer sur l'immense aubaine, percer, creuser, fouiller, arracher les quartiers de viande, désarticuler les os, dévider les intestins, courir sous les arceaux de la carcasse. Quand ce joyeux travail a pris fin, les hommes se couchent sur le dos, la bouche ouverte; et l'épouse favorite pousse dans le gouffre insatiable les filets mignons, rognant ce qui dépasse les lèvres, ayant soin de remplacer immédiatement la pièce engloutie. Une expression de béatitude épanouit la large face du convive, qui goûte, étendu, l'ivresse de la nourriture. Telle est l'image approchée de nos aïeux de la Magdeleine. Encore l'Eskimau a-t-il ce qui manquait à ceux-ci, une religion, un idéal, et même, hélas! un clergé puissant, initié par de longues et dures épreuves aux mystères du monde invisible. Il adore la baleine, saluée par les hymnes des jeunes filles, il redoute les esprits des morts et des choses et leur grand chef Torgarnsuk, il aspire à un paradis situé sous les glaces, au fond des mers, où les phoques sans nombre viennent s'offrir d'eux-mêmes à leur meurtrier respectueux.

Ce paradis, l'*angakok*, prêtre ou sorcier, l'a visité plus d'une

fois, avalé comme Jonas par une baleine complaisante, ou conduit par des mânes familiers. La crédulité de l'Eskimau dépasse, bien qu'on ait peine à le croire, celle de tous les dévots passés et présents; mais sa bonne foi est entière.

La langue des Eskimaux ne présente aucune affinité (sauf le polysynthétisme) avec celle des Peaux-Rouges des grands lacs. On ignore si, par l'aléoute et le tchoukche, elle s'apparente au samoïède, au groupe ouralo-altaïque. Ses dialectes, du Grœnland aux bouches du Mackenzie, ne sont séparés que par des différences insignifiantes. Sa phonétique est simple, un peu trop gutturale : le *g*, le *k*, le *g̃* nasal, les groupes *rk*, *rkr*, *tch*, *dj*, *ch* (*ch* allemand), les dentales, une sorte de *L* palatal, y abondent, tandis que le *S* et les labiales y sont fort rares. La voyelle *a* domine; l'*e* et l'*i*, l'*ou* et l'*o* semblent alterner selon l'accentuation et le nombre : *angakok* « le prêtre », *angekut* « les prêtres ». L'eskimau possède un duel et un pluriel, de nombreux suffixes casuels toujours postposés au nom, une conjugaison pauvre en modes et en temps, mais très abondante en formes négatives, intensives, fréquentatives, etc. C'est ce que nous n'avons cessé de rencontrer dans la plupart des langues agglutinantes. La numération mérite, dit M. Victor Henry, une mention spéciale; elle ne s'est pas d'abord élevée au-dessus de cinq, la main. Pour six, l'Inuit dit : un sur la seconde main, etc.; pour onze : un sur le premier pied; pour vingt et un : un sur la première main du compagnon; pour quarante et un : un sur la première main d'un deuxième compagnon. C'est un peu long, mais ce calcul quinaire conduit à la numération décimale, que l'on trouve en aléoute. Beaucoup de peuples, longtemps arrêtés à la notion de trois, ont dérivé vers les complications du système duodécimal.

M. Henry fait sur les mots interminables de l'eskimau une remarque fort juste, et qui peut, je crois, être étendue à beaucoup de cas de polysynthétisme américain. Ce sont, dit-il, des phrases où les mots se trouvent abrégés par la rapidité de la prononciation, comme en français *keskidi*, *kekcèxa*, *kexàà*. *Okalluktueksarsek autit*, pour *okalluktuek* — *sakharsek* — *autit*, « tu as éprouvé bien des choses dignes de mémoire ».

Au sud-est des Eskimaux se déployaient deux confédérations peaux-rouges, les Algonkins et les Iroquois, dont les nombreuses tribus ont fourni à Cooper la plupart de ses héros cruels, subtils, vaillants, magnanimes et sentencieux. Comparés aux pauvres Inuit, ces peuples sont beaux, bien découplés, agiles, pittoresquement drapés et coiffés, d'un joli bronze florentin sous leur

blason de famille et leur peinture multicolore. Plus favorisés par le climat, ils sont plus propres, moins voraces; mais ils n'ont point dépassé le niveau moral et intellectuel de ceux qu'ils ont jadis expulsés de leurs territoires; on doute même que leurs tribus les plus souples s'initient comme les Grœnlandais au régime municipal et politique. L'agriculture, chez eux, abandonnée aux femmes, était rare et rudimentaire; ils ne vivaient que par la chasse et pour la chasse, toujours en guerre avec leurs voisins pour étendre leur domaine à mesure qu'ils en détruisaient le gibier. Leurs idées et leurs pratiques religieuses, danses, chants, exorcismes sont à peu près les mêmes — au fond — que l'on rencontre chez les civilisés comme chez les sauvages. C'est un des grands bienfaits de l'ethnographie que de nous avoir montré, par toute la terre, l'équivalence des génuflexions, des mômeries et des croyances dites consolatrices ou simplement sublimes. Donc Iroquois, Algonkins ou Eskimaux des cinq parties du monde croient pareillement à l'intervention capricieuse, souvent maligne, d'esprits ou de dieux, à la puissance de certains voyants adroits, interprètes grassement payés des volontés d'en haut ou d'en bas, enfin à une seconde vie dans des campagnes bienheureuses que plus d'un a visitées en songe et où force bisons et caribous s'offrent coquettement aux flèches déposées sur la tombe des guerriers.

Les Iroquois ou Hurons des lacs se divisaient en six nations, parlant le mohawk, l'onondaga, le sénéca, l'oneida, le cayuga et le tuscarora. Les Algonkins, beaucoup plus nombreux, comprenaient une trentaine de tribus et autant de dialectes apparentés par le vocabulaire et la grammaire; dans le Canada proprement dit : algonkin, chippeway, ottaway, ménoméni, cri ou knistémaux; dans l'ancienne Acadie : souriquois, micmac, etchémin, abénaki, etc.; dans les États de Massachusetts, Rhode Island, New-York, New-Jersey, Pennsylvanie, Delaware, Maryland, Géorgie : narragansett, mohican et lénapé, miami, saki, etc. La phonétique de ces langues, assez simple, ne présente guère de particularités bien notables, sauf peut-être une sorte de labiale sifflante *w : wdanis* « sa fille », en lénapé, mais *oudanis* en ottaway.

Le verbe et le nom, comme dans beaucoup de langues agglutinantes, ne se distinguent pas; le verbe n'est qu'un nom accompagné de suffixes marquant la possession. La pseudo-conjugaison n'en est pas moins extrêmement riche en formes, en nuances, mais non en modes et en temps. Un missionnaire anglais, Edwin James, a cru pouvoir en attribuer sept ou huit mille au verbe

chippeway; je crains qu'il n'ait vu trouble à ce moment. Le nom se préfixe le pronom possessif et le premier adjectif : *kuligatchis* « ta jolie petite patte » (*ki* « toi », *wulit* « jolie », *wichgat* « patte », *chis* (diminutif); *kitanittowit* « le grand Esprit » (*kita-manitou*); *wit* est une terminaison adjective.

L'algonkin n'a point de genres; l'iroquois en a deux, le noble pour les dieux et les hommes, le vil pour le reste des choses, femmes, enfants, animaux, plantes ou montagnes. Cependant il y a des particules et des affixes pour l'animé et l'inanimé. En somme, le vocabulaire est pauvre en termes abstraits, et, même en recourant aux mots écorchés de l'anglais, de l'espagnol, du français ou de l'allemand, condamne les orateurs à ces métaphores bizarres que les voyageurs ont notées avec admiration, sans toujours les comprendre.

Pour la numération, l'Iroquois l'emporte; il a des mots distincts pour les dix premiers nombres. L'Algonkin, comme l'Eskimau de la baie d'Hudson, s'arrête à cinq; mais comme il appelle dix « cinq de plus », cent « dix fois dix », et mille « la grande dizaine de dizaines », on voit qu'il est assez bien partagé quant aux facultés arithmétiques. On a parlé d'un manuscrit iroquois. Le tout serait d'en savoir la date. Les missionnaires ont été les premiers et piètres littérateurs iroquois et algonkins; aujourd'hui les Chérokis, qui paraissent accepter la civilisation, publient des journaux. Mais toutes ces peuplades, malgré la douceur relative des Canadiens immigrés, disparaîtront, soit par le métissage, soit par l'ivrognerie, avant d'avoir pu se plier au travail régulier et aux servitudes sociales.

Ce fut cependant de leurs confins, peut-être même de leurs groupes, que partirent, le long de l'Ohio et du Mississipi, les hommes des *mounds*, dont les tombeaux attestent une certaine tendance industrielle, et qui, se mêlant aux Natchez, aux Pawnies, aux Comanches, envahirent par flux successifs le plateau d'Anahuac, Olmèques, Toltèques, Chichimèques, Aztèques enfin, dont on commence à reconnaître les traces diverses, à distinguer les monuments et les religions. Ces conquérants du nord rencontrèrent dans le Yucatan, dans le Chiapas, dans le Guatemala et l'isthme, les Mayas et les Quichés, constructeurs d'Izamal et de Palenqué, venus avant eux peut-être du Nord, peut-être de la Colombie, où les Chibchas formaient déjà un État théocratique avec quatre rois et deux papes. Le brillant empire aztèque, ou nahuatl, renversé par Cortez, n'était pas fort ancien; mais il est certain que, depuis de longs siècles, une civilisation déjà raffinée

florissait dans ces régions, pleines de villes opulentes et de monuments majestueux. Je ne suis pas encore arrivé, pour ma part, à admirer en elles-mêmes les affreuses et informes sculptures des temples mexicains; cependant, au point de vue décoratif, je les tolère, surtout si elles étaient enduites de stuc. C'étaient les demeures d'innombrables dieux, aériens, printaniers, ignés, fulgurants, solaires, qu'une piété sincère arrosait de sang humain. Aujourd'hui les pauvres péons des pueblos, bien qu'ils gardent un vague souvenir de Montezuma et de leurs grandeurs passées, génuflêchissent devant d'autres dieux qui ont aussi humé largement le sang des vaincus. Le dieu des inquisiteurs a continué dignement le farouche Huitzilopochtli. Mais, si opprimée et massacrée qu'ait été au XVIe siècle la population de l'Anahuac, elle reprend lentement son rang dans l'humanité et, par le métissage, rentre dans la vie civilisée. Le zèle chrétien des Espagnols a détruit les cités, les arts, les inscriptions et les livres du Mexique, sauf — s'il est authentique — le *Popol vuh*, très puérile rapsodie cosmogonique. Mais l'érudition s'est livrée à d'heureuses enquêtes sur les diverses couches ethniques et les mille langages qui sont venus se superposer ou se juxtaposer dans ces régions. D'après un beau travail de M. V.-A. Maltebrun (1877), on ne compterait pas moins, sur une superficie seulement quatre fois plus grande que la France, de deux cent quatre-vingts dialectes, classés en onze grandes familles qui comprennent trente-cinq idiomes et soixante-neuf dialectes principaux, plus seize langues non classées et soixante-deux idiomes perdus. La plupart de ces onze familles vivent encore à l'état sporadique, dans les couches populaires du centre, mais primées par le nahuatl ou mexicain parlé jusque dans l'isthme. Le plus vieux texte mexicain authentique est un catéchisme imprimé à Anvers en 1558.

De l'autre côté de l'équateur, sur les versants des Andes, s'était formée une autre civilisation purement américaine, et complètement séparée de l'Amérique centrale, la civilisation des Quéchuas et des Aymaras, le vaste empire des Incas, théocratique et communiste (au profit des rois, fils du Soleil), avec ses couvents-harems, ses villes divisées en quatre quartiers par des murs à angle droit, ses fêtes grandioses, son gâteau et sa liqueur mystiques, ses légendes où un peu d'histoire se mêlait à beaucoup de fictions adulatrices. La grande originalité du Pérou antique, c'est ce communisme d'État, unique au monde, cette exploitation paternelle de serfs heureux, parqués, pourvus, mariés, au bénéfice et à la gloire d'un seul. Le quichua, ou mieux *ket-chua*, langue

principale de la côte du Pacifique et des vallées interandines, semble originaire de Quito, du haut bassin de l'Amazone; un premier dialecte, le *tchintchaysouya*, occupe le centre du Pérou; un second, le *cuzco*, est parlé à l'extrême sud et vers le Chili; enfin le *gochabamba* en Bolivie, et le *caltchaki* sur le revers oriental des Andes, englobent le domaine, assez restreint, de l'aymara, qui paraît leur être complètement étranger. L'organisme du quichua est, à peu de chose près, identique à ceux des autres idiomes agglutinants de l'Amérique; relativement riche en composés assez courts [*tchimpu* (nuage), *rasu* (bloc de neige), le *Chimboraço*], il abonde en formes suffixées et en dérivés d'une longueur indéfinie. Il n'a point de genre; le nom et le verbe sont confondus; les particules casuelles, les pronoms personnels et possessifs, suppléent à toutes les nuances de la pensée. La langue est gutturale et aime les initiales redoublées, *ttanta* « pain », *ppatcha* « vêtement ». Parlé concurremment avec l'espagnol dans les villes de l'Équateur, du Pérou, de la Bolivie, et presque exclusivement dans les districts montagneux, ainsi que dans le nord-ouest de la République Argentine, le quichua a fourni à l'espagnol beaucoup de termes géographiques et locaux, entre autres les noms du *llama*, de la *vigogne* et de l'*alpaca*. Il n'a été écrit qu'après la conquête. Les Péruviens, malgré leur civilisation avancée, en étaient encore, non pas même aux rébus hiéroglyphiques, mais aux nœuds mnémoniques de couleurs diverses. C'est ce qu'on appelait les *quipos*, fort analogues aux rangées de graines ou de coquillages que jetaient devant eux les Peaux-Rouges du nord, pour marquer les divers points de leurs discours.

Les Péruviens, comme les Mexicains, ont, en grande partie, survécu à la terrible invasion catholique, et quoique longtemps accablés du coup qui les avait frappés, longtemps abrutis par des superstitions de beaucoup inférieures à leurs anciennes croyances religieuses, ils relèvent la tête et réclament leur place parmi les peuples libres. Quant au reste des populations américaines, les plus énergiques, les plus dignes de vivre, ont fatalement péri ou vont disparaître devant l'avidité des Européens immigrés. Sans territoires de chasse, sans gibier, ils sont condamnés à mort. Seuls les plus frustes échantillons de l'humanité américaine, Abipones, Charruas, Botocudos, et dans l'extrême nord les Kiénas et les Athapasks, habitants des fourrés, des déserts, des zones torrides ou glacées, peuvent compter sur quelques siècles de répit.

Notre revue sommaire des langues agglutinantes est terminée. On a vu que, simple ou complexe, leur structure est uniquement

fondée sur l'adjonction, à un ou plusieurs radicaux invariables, de racines subordonnées, vidées de leur sens propre et réduites en affixes, suffixes, infixes et préfixes. L'immense majorité de ces langues n'a pas été écrite; rejetées en marge de la civilisation, dans les pays peu abordables aux Européens, elles continueront d'y végéter obscurément. Mais quelques groupes plus favorisés, préservés et même développés par la civilisation, sont parvenus à la vie littéraire. Le japonais, le mandchou, le mongol, le finnois, le hongrois, le turc, le dravidien, le malais, le géorgien, le basque, le grœnlandais, l'algonkin, le nahuatl, le quichua ont prêté, dans des mesures assurément fort diverses, un concours utile aux progrès de l'intelligence humaine. Leurs noms méritent d'être retenus.

Nous passerons, sans effort, de la classe agglutinante à la classe flexionnelle. Nous trouverons en effet dans celle-ci tout ce que peut donner la suffixation. Un fil seul, avons-nous dit, sépare la flexion de l'agglutination : à savoir la variation possible de la syllabe radicale. Petit fait, bien mince; ressource inépuisable, qui, tout en arrêtant l'abus de la suffixation, permet à la fois de spécifier toute nuance de l'idée sans allonger le mot, et de rattacher à une idée générale tous les dérivés d'une même racine.

CHAPITRE VII

LE MONDE SÉMITIQUE

Noé, Cham, Coush, Sem. — Conjectures sur l'origine des Sémites. — Variété ethnique, unité linguistique. — Exode des Cananéens; Hyksôs, Phéniciens, Hébreux. — Les Juifs et les Syriens écrasés dans la lutte entre l'Égypte et l'Assyrie. — Domination des Perses, des Grecs et des Romains. — Entrée des Arabes dans l'histoire. — Le christianisme et l'Islam, revanche tardive des Sémites. — Caractère de la flexion, structure du mot dans les langues sémitiques. — Branche septentrionale du sémitisme; 1° groupe araméo-assyrien : *chaldéen*, *nabatéen*, *syriaque*, *syro-chaldéen*; *assyrien*; 2° groupe cananéen : *phénicien*, *punique*, *samaritain*, *moabite*, etc.; *hébreu*. — Branche méridionale : *arabe*; *himyarite*, *ghez* ou *éthiopien*.

Les peuples qu'on a coutume de nommer sémitiques ont toujours ignoré leurs relations avec le patriarche biblique Sem, fils de Noé. Mais, si l'on ne s'attache pas à la lettre du très précieux recueil, compilé et refondu bien des siècles après les événements qui s'y trouvent transformés en récits fabuleux, si l'on considère seulement en eux-mêmes les noms de Noé, de Cham, de Coush ou de Sem, on passera volontiers sur l'inexactitude du nom donné par les modernes aux Chaldéens, aux Araméens, aux Cananéens et aux Arabes. En effet *Noé* est un dieu sémitique de haute antiquité, Nouach, génie aux quatre ailes éployées, dieu et guide sauveur, époux de Tihavti, la fécondité de l'Abîme; *Cham*, c'était Khèmos, dieu de Moab et, qui sait? peut-être le Khem égyptien. *Coush* se retrouve à la fois chez les Cosséens ou Kissiens du moyen Euphrate, et chez les peuples méridionaux que les pharaons combattirent sur les deux rives de la mer Rouge; « *Coush la vile* »! disaient les Égyptiens; mais ils n'en donnaient pas moins à leurs princes royaux le titre de « prince de Coush ». Ce qui montre quelle importance ils attachèrent à la soumission de ces Coush ou Couschites, Éthiopiens d'Hérodote, coupés en deux par l'expansion sémitique. Quant à *Sem*, il est difficile de ne pas reconnaître en lui Samas, Samsoun, le dieu soleil du panthéon assyrien.

Couschites, Khamites, Sémites sont assez loin d'être des synonymes. Mais on ne peut guère méconnaître soit leur parenté, soit l'intimité de leurs rapports primitifs. Seulement on est fort embarrassé pour déterminer les vicissitudes de leur existence préhistorique. Parmi les hommes les plus compétents, les uns, M. Renan par exemple, assigneraient volontiers aux Sémites une origine septentrionale; d'autres, M. Schrader, pensent que le noyau de la race s'est formé dans le centre et l'ouest de la péninsule arabe, là où le langage se rapproche le plus de la langue mère supposée, là où ont le moins pénétré les légendes et les divinités chaldéennes — qui, chez les autres Sémites, forment le fond commun de la pensée. Enfin, depuis que les linguistes s'accordent à reconnaître des affinités, rudimentaires mais probables, entre les Khamito-Berbers et les Sémites, on ne sait vraiment d'où faire venir les uns et les autres, où placer surtout la commune patrie où ils ont bégayé le même idiome.

Contentons-nous de savoir que leur séparation était accomplie au temps où Ménès descendit de la haute Égypte au Delta pour y fonder Memphis et l'ancien empire, environ cinq mille ans avant notre ère. A cette date, les langues nilotiques et libyennes s'étaient arrêtées à l'extrême limite du stade agglutinant — qu'elles n'ont point dépassée; et les Sémites continuaient sans doute de marcher vers la période flexionnelle. Dès lors les deux races ne se touchent plus que par l'isthme de Suez. L'une, sans pousser plus loin que le Sinaï, développe sa civilisation précoce et cependant durable, bâtit ses villes, ses pyramides, ses temples et, du culte des animaux et du Nil, s'élève à la religion du feu, du soleil et de l'immortalité. L'autre, errante, sans nom et sans route, livrée au culte des pierres et des astres, flotte du Nedjed à l'Euphrate; pendant plus de deux mille ans elle échappe à l'histoire. Tout au plus peut-on attribuer à quelque retour offensif des nomades la chute du premier empire égyptien et le recul des Pharaons jusqu'à Thèbes.

Quand l'histoire commence pour les Sémites, l'unité, pour ainsi dire immuable, de leur organisme linguistique est constituée, et bien plus fortement que l'unité indo-européenne. Les différences dialectales ne porteront ni sur la formation des mots, ni sur le vocabulaire, mais seulement sur quelques nuances de grammaire et de prononciation. Mais l'unité ethnique est rompue. Si l'Arabe, avec sa tête haute et longue, son corps mince et nerveux, son profil à la fois accentué et fin, peut être considéré comme le gardien fidèle du type ethnique, la structure épaisse et courte du

Chaldéen, l'embonpoint et la face massive de l'Assyrien, témoignent de croisements divers avec des populations plus antiques.

Nous avons déjà signalé l'existence très probable de langues et de races non sémitiques, sumériennes et élamites, sur le contour du golfe Persique, dans la Babylonie et la Susiane. C'est là, dans ces régions très anciennement civilisées, que plusieurs groupes sémites ont fait leur éducation industrielle et religieuse. Du temps où le Sumir Likbagas (3000) régnait en Chaldée, *Bab-Ilou*, Babylone, « porte de *El* », florissait déjà, sous des rois pontifes; et les rivages, les îles du golfe d'Ormuzd étaient occupés par des Cananéens, les *Poun*, *Pœni*, *Punici*, les futurs Phéniciens, donnant la main, le long des côtes, aux Himyarites de l'Arabie méridionale. La Mésopotamie et l'Arménie étaient pleines aussi de Sémites, Araméens au nord et à l'ouest, futurs Juifs au nord et au centre, dans l'*Arrapachitis* (Arphaxad); enfin Assyriens sur le Tigre moyen. Il semble, d'après la légende de Nemrod, recueillie par la Bible, que les Assyriens aient été une tribu chaldéenne, ayant pour héros éponyme ou dieu national Assour, le mâle de l'Aschéra cananéenne. Toutes ces tribus, plus ou moins compactes, plus ou moins puissantes, recevaient de la basse Chaldée leurs dieux et leurs croyances, la tradition du déluge, le culte des bœufs ailés — allégés plus tard en Chérubins, — des Elohim et Baalim de toute espèce, des déesses de la fécondité et des soleils printaniers (Adon, Thammuz), morts et ressuscités. Un cataclysme dont on connaît mal les causes, invasion élamite sous la pression des Perses, débordement de Scythes à travers le Caucase, fit crouler, vers 2300, le plus ancien empire assyrien, rejeta les Araméens vers la Syrie, les Israélites vers la basse Chaldée, et décida les Cananéens à franchir le désert, tandis que le torrent des Hyksôs (chefs de pillards), entraînant Édomites, Ammonites, Moabites, se précipitait sur le delta du Nil.

Les Cananéens, chassant devant eux les anciens habitants de la Palestine, les Pélestes ou Philistins, se massèrent sur la côte syrienne autour d'Arvad et de Tyros, — c'étaient les noms de leurs anciennes villes du golfe Persique. Enfin, sous le nom d'Hébreux, gens de l'autre rive, la tribu d'un certain Thérach et d'un certain Nachor se décida à quitter Our en Chaldée, emportant ses fétiches, comme Anchise, vivement poursuivie par les rois ou chefs élamites, entre autres Choudour-Laghamer. Les chefs des fugitifs, Abraham et son neveu Loth, éprouvèrent quelques malheurs aux environs du Jourdain, à Sodome, à Gomorrhe; d'autres, dont les noms nous sont parvenus, — de génie assez

mince et de mœurs douteuses, le bonhomme Isaac, le malhonnête Laban, le niais Ésaü et le rusé Jacob, continuaient de vivre assez péniblement au milieu d'autres nomades, lorsque la famine ou leurs habitudes vagabondes poussèrent les Hébreux jusqu'aux confins de l'Égypte, dans la terre de Gessen, à côté des Hyksôs.

Cependant l'Égypte n'avait pas renoncé à la revanche; ses rois nationaux, durant cinq siècles, n'avaient pas cessé de harceler l'étranger. Ahmès, fondateur de la XVIIIe dynastie (1700) expulsa définitivement du Delta les armées et le gouvernement des Hyksôs; et ses successeurs, rendant à l'Asie l'assaut qu'ils en avaient reçu, soumettant, ou plutôt rançonnant tous les Cananéens de la Judée, de la Phénicie et de la Syrie, passèrent l'Euphrate et le Tigre. Deux fois Ninive tomba en leur pouvoir, et le monde sémitique presque entier dut subir la suzeraineté des pharaons. L'influence de l'Égypte fut réelle, quoique temporaire; mais dans la pénétration réciproque à laquelle donnèrent lieu les conquêtes des Toutmès et des Amenhotep, la part des Sémites fut en somme prépondérante. Des mariages avec les filles des rois ou gouverneurs vassaux transportèrent et établirent sur le trône thébain le type, les idées et les coutumes asiatiques. Amenhotep IV, notamment, fut un pur Sémite; il essaya de faire prévaloir le culte solaire de Syrie sur la religion d'Ammon. On a retrouvé en 1887, et M. Halévy vient de traduire, les fragments d'une correspondance échangée entre des rois de Syrie, d'Arménie et de Babylonie et les pharaons Amenhotep III et IV; toutes ces lettres sont écrites en cunéiformes et en dialectes sémitiques ou autres; et il est probable que les réponses étaient formulées dans les mêmes caractères et les mêmes langues. Au reste, les nations soumises n'avaient point tardé à relever la tête. Saryoukin Ier avait reconstitué l'empire chaldéen; les Assyriens, toujours en guerre sur leurs frontières de l'est et de l'ouest, avaient franchi plus d'une fois le haut Euphrate et percé à travers l'Asie Mineure jusqu'en Troade, où le nom d'Assaracus semble un souvenir d'une dynastie assyrienne. Les Hittites ou Khétas occupaient le nord de la Syrie. Et lorsque Ramsès II, Sésostris, voulut, au XVe siècle, renouveler les exploits de ses aïeux, il fut arrêté à Kadech par les Khétas, et dut rétrograder après une bataille indécise. La grande expansion de l'Égypte était terminée, du moins vers le nord. Les Sémites au contraire étaient en pleine croissance. La Phénicie colonisait les côtes européennes et libyennes de la Méditerranée; Byblos (Gebel), Tyr, Sidon avaient partout des comptoirs florissants où s'échangeaient les poteries, les étoffes, les bijoux de l'orient,

contre les produits bruts de la Gaule, de l'Espagne et de l'Afrique. Leurs navires à rames et à voiles avaient même franchi les Colonnes d'Hercule et contourné l'Europe jusqu'à l'Angleterre et au Danemark. Non contents de déposer chez les Étrusques, les Sardes, les Pélasges, les Sicules, et chez les Hellènes de l'Egée et de l'Ionie, les rudiments des arts et des philosophies, ils leur apportaient un trésor inestimable, l'alphabet, seize ou dix-huit signes très simples extraits du chaos hiéroglyphique. On conteste aujourd'hui aux Phéniciens la paternité de cette invention fameuse; mais ce sont bien eux qui l'ont propagée dans le monde, et qui, sans le savoir, car ils ne songeaient qu'à l'utilité d'une écriture commerciale, ont donné à l'occident cet instrument nécessaire du progrès intellectuel. Quant aux grands empires de l'Euphrate et du Tigre, au milieu et en dépit de péripéties sanglantes, de révolutions aujourd'hui à peu près connues et datées, ils s'élevaient à un haut degré de puissance et d'éclat. Ce siècle a déterré leurs palais et leurs temples, leurs livres incisés sur des milliers de briques, leurs cachets aux formules magiques, et déchiffré ces grandes inscriptions triomphales que les rois exterminateurs faisaient graver sur les statues, sur les murs et sur les rochers. Leurs artistes excellaient dans le minutieux et dans le gigantesque. Leurs colosses, rudes et grandioses, soutiennent la comparaison avec les œuvres plus raides et plus grêles des Égyptiens; et leur influence se reconnaît aisément dans les monuments archaïques de l'Asie et de la Grèce.

Les Hébreux n'avaient tenu encore aucune place dans l'histoire. C'est seulement vers la fin du XIVe siècle, sous un des sucesseurs de Sésostris, que, se trouvant à l'étroit et opprimés dans la terre de Gessen, ils quittèrent l'Égypte, côtoyant avec peine les pointes ensablées du golfe élamitique. De la presqu'île du Sinaï, il leur fallut passer à travers les tribus de Madian, de Moab, d'Édom, puis forcer l'accès de la Terre promise; ils y revenaient bien tard, le pays était plein. De là ces exterminations, ces servitudes et toutes ces aventures, naïvement amplifiées plus tard dans les *Juges*, ce livre parfois fabuleux, mais si intéressant pour l'ethnographe et le moraliste. Courageux, tenaces, les Bnou-Israël au nord et à l'est, les fils de Benjamin et de Juda vers le sud, finirent par évincer et absorber en partie les autres Cananéens qui les avaient précédés, sans dépasser la Syrie d'un côté et de l'autre les villes des Philistins, sans percer l'étroite bande phénicienne. Comme tous les Sémites du nord, ils avaient leurs pierres sacrées, leurs *Baalim* mâles ou femelles, Baal, Moloch, Aschéra, Dagan, leurs

dieux ailés à tête de bœuf, leurs lions et leurs serpents d'airain, adorés sur les hauts lieux; mais ils se ralliaient tous plus ou moins autour d'un coffre ou arche qui renfermait leur dieu national, céleste ou solaire, El, Iahvé, le Iao phénicien, et divers objets symboliques, un chandelier à sept branches (figurant les sept planètes), une table, des pains, des ornements sacerdotaux. Leurs voisins avaient ainsi leur patron favori, qui Dagan, qui Astarté, qui Derkéto, Marna, Moloch ou Chémos. On voit ce qu'il faut penser du monothéisme primitif des Hébreux. Ce n'est qu'au xe siècle, lorsque le brave et peu vertueux David et son fils le fastueux et non moins voluptueux Salomon, eurent, grâce à des circonstances heureuses, mais peu durables, constitué le brillant et éphémère empire juif, que l'arche, transportée en grande pompe dans la capitale nouvellement conquise, devint le centre obligatoire de la religion. Encore le temple de Salomon (si cette *merveille* du monde a réellement existé) réservait-il de nombreuses cellules aux prostituées et aux eunuques, *kedeschot* et *kedeschim*, cortège sacramentel de la déesse Aschéra; sans parler du grand serpent, des chérubins, et d'autres animaux, représentants vénérés de l'antique polythéisme. Iahvé n'avait à lui que le Saint des saints. L'unité de croyance était d'ailleurs si peu établie que les jalousies suscitées par les prétentions du grand prêtre amenèrent la scission et la ruine de l'empire. Samarie arracha à Jérusalem la plus forte moitié du royaume. Bien plus, dans la petite principauté de Juda, conservée par les deux tribus de Juda et de Benjamin, augmentées des Lévites ou tribu sacerdotale, les prédications des prophètes et les efforts de deux rois piétistes, Ezéchias et Josias (622), ne purent assurer à Iahvé un triomphe complet sur les dieux étrangers. Ce triomphe, il ne le dut qu'à la ruine du peuple élu par lui de toute éternité.

L'existence des tribus juives avait toujours été précaire et menacée. Hors d'état de lutter sérieusement même contre les rois de Syrie, quel ne fut pas leur désarroi quand, divisées contre elles-mêmes, elles se trouvèrent prises entre l'Assyrie et l'Égypte, quand ces deux grandes rivales, les entraînant tour à tour dans leur orbite, prirent pour champ de bataille la Syrie et la Judée! Vers le VIIIe siècle, la victoire s'était déclarée en faveur des Assyriens, qui au siècle suivant envahirent et dévastèrent l'Égypte; puis celle-ci, relevée par des princes éthiopiens, renouvela la fatale guerre, qui eut pour contre-coup la destruction de Samarie par un nouveau Sargon, Saryoukin, la ruine du royaume d'Israël. Tout ce qui ne périt pas dans le massacre fut transporté en Méso-

potamie, à la fin du VIIIe siècle, 708-710. Quelques fugitifs atteignirent Jérusalem et l'Égypte. Enfin au VIe siècle, 587-581, Jésuralem, attaquée par Naboukoudouroussour, le plus grand roi d'un nouvel empire chaldéen, fut prise et brûlée. Une seconde captivité eut raison du courage acharné du malheureux Sédécias, dernier prince de Juda. C'est dans l'humiliation et la misère que les débris de cette race éprouvée recueillirent leurs traditions, non sans y mêler quelques éléments étrangers, et se rattachèrent pour toujours à leur dieu Iahvé.

L'Assyrie avait été abattue par les Mèdes. La Chaldée le fut à son tour par les Perses (536). C'est alors que Zorobabel, Esdras et Néhémie, 536-430, purent ramener en cent ans deux ou trois colonnes d'exilés, reconstruire à grand'peine le temple, et compiler enfin, en les complétant, en les interpolant, en les accordant tant bien que mal avec l'orthodoxie, tous ces vieux fragments rajeunis, tous ces poèmes adjugés à David ou à Salomon, et les dithyrambes ou révélations attribués aux divers prophètes. Ce travail, à peu près achevé lors de la traduction grecque des *Septante*, commencée sous les Ptolémées à l'usage des Juifs alexandrins, se continua durant toute la période des Macchabées et jusqu'aux débuts de l'ère chrétienne. Cependant la nationalité juive, indomptable, survivait aux puissants Sémites du Nord, qui avaient cru la détruire, et, ce qu'il y a de plus étrange, elle survivait seule; seule, elle gardait une sorte d'indépendance. La monarchie perse, le passage fulgurant d'Alexandre, les Séleucides, la domination des Parthes avaient déjà enfoui sous terre la vieille gloire de l'Assyrie et de la Chaldée; la langue même des Sargon et des Nabuchodonosor avait cessé d'être parlée au-dessus de Babylone. La Syrie et la Phénicie avaient tour à tour accepté le joug des Égyptiens, des Grecs et des Romains. Enfin le cruel siège, la prise lamentable de Jérusalem par Titus, une dernière convulsion sous Adrien, mirent fin à la douloureuse destinée du peuple d'Israël, ou plutôt marquèrent pour lui le commencement d'une agonie, plus longue, plus épouvantable encore, supportée avec une patience, une énergie invincibles. En fait, les trois groupes septentrionaux, Araméens, Chaldéens, Cananéens, avaient été annihilés dès la conquête perse, et le sceptre du monde civilisé avait passé aux Indo-Européens. Et l'on fut bien longtemps avant de s'apercevoir que les maladies léguées à l'occident par ces peuples mourants, corruption babylonienne, religions orgiastiques de l'Asie Mineure, enfin mysticisme énervant d'âmes désespérées, n'assuraient que trop la vengeance, la revanche des vaincus.

En outre, les Sémites du sud, les Arabes, n'avaient pas été entamés. A plusieurs reprises, les pharaons par la mer Rouge, les Sargonides par le désert, avaient attaqué, percé même, çà et là, ce bloc de l'Arabie, l'avaient annexé à leurs empires. Qu'importait au Bédouin insaisissable, aux tribus à peine fixées qui évoluaient autour de la Mecque ou de Médine? L'un portait sa tente dans quelque autre pli du désert, les autres reculaient ou payaient un tribut léger, et continuaient sans plus de souci à guerroyer entre elles pour des femmes ou des chevaux. Du temps où la dynastie syrienne vint hâter la décomposition du monde romain, et surtout lorsque Zénobie et Odenath faillirent réaliser leur rêve d'empire oriental, les Arabes du nord, où s'étaient fondues les tribus cananéennes demi-juives, Iduméens, Moabites, etc., commencèrent à prendre quelque part à la vie occidentale, à s'imprégner de judaïsme et de christianisme. Mahomet parut, avec son livre incohérent et inoffensif, mais aussi avec sa terrible doctrine de la confusion des deux pouvoirs — religieux et civil. Et l'Islam, déchaîné sur le monde encore ébranlé par la chute de l'empire romain et par le tassement difficile des populations nouvelles, l'Islam rendit au sémitisme une puissance prodigieuse, et cent fois plus funeste au monde méditerranéen que n'avaient pu l'être la domination des cruels Assyriens ou celle des Chaldéens superstitieux. En moins de cent ans donc, les Arabes avaient conquis la Syrie et la Perse, l'Égypte, la côte africaine et l'Espagne, la France jusqu'à Poitiers. Cette conquête de l'Orient et du Midi, achevée hélas! par des groupes peu élevés dans l'ordre intellectuel, a menacé l'avenir du monde, jusqu'au jour où Jean Sobieski, en plein XVIIe siècle, a fait lever le siège de Vienne au vizir ottoman. Le rôle des Arabes, certes, n'a pas été sans éclat, et les maux qu'ils suscitèrent n'ont pas été sans compensation. Il y a eu une éblouissante et rapide civilisation à Bagdad, au Caire, à Kairouan, à Tlemcen, à Fez, à Cordoue et à Grenade; une riche littérature; un commerce actif qui s'est étendu vers l'Inde, les îles malaises et la Chine; enfin un contre-coup qui, renvoyant en Europe les traductions d'auteurs grecs perdus, chassant de Constantinople les derniers détenteurs de la science hellénique, détermina en Italie, en France, en Allemagne, la Renaissance, la révolte contre le joug humiliant, hébétant, de la théocratie chrétienne. Mais, un fait curieux, c'est que ce qu'on nomme philosophie, astronomie arabes, architecture arabe, appartient avant tout aux peuples rudement réveillés par le glaive et la hache des Arabes, aux gens de la Bactriane, du Mazendéran, de la Perse, de la Syrie,

de l'Égypte, de la Barbarie et de l'Espagne. L'Arabe — au contraire de l'Assyrien — n'est pas artiste : jamais un Arabe n'a peint ou sculpté la figure humaine. Il est cependant musicien et poète, spirituel conteur, friand de sentences, d'anecdotes, de bons mots et de faits curieux; mais son esprit vif manque à la fois de largeur et de concentration. Jamais dogme ne fut mieux conçu pour lui que la formule sèche et vide de l'Islam; que ce pêle-mêle du Coran où fourmillent les maximes, les récits, les contradictions, thèmes oiseux à controverses sans fin. Aujourd'hui le sémitisme peut être encore un embarras, il n'est plus un danger; même le fanatisme musulman, qui est sa création directe, son œuvre néfaste, tout en se propageant chez les races inférieures de l'Afrique, ne semble plus qu'un anachronisme — avec lequel il faut savoir compter sans doute, — mais qui ne peut rien contre l'Europe civilisée et ses annexes, Amérique et Australie. Pour la seconde et pour la dernière fois, la culture indo-européenne a vaincu, d'abord en 537 avec le Perse Cyrus et en 330 avec Alexandre, puis en 732 avec Charles Martel, en 1683 avec Sobieski.

Essayons maintenant d'établir les caractères généraux et de dresser le tableau des langues parlées dans ce très important rameau de l'humanité.

Il n'existe pas d'unité linguistique plus forte et plus inaltérable que celle du groupe sémitique. A peine si les langues, mortes ou vivantes, qui la composent, diffèrent entre elles autant que les dialectes slaves ou romans. Non seulement les éléments du vocabulaire commun n'ont pas changé, mais la structure du mot et de la phrase est demeurée la même. La persistance des consonnes radicales est le trait le plus frappant de cet organisme. Le radical, tel que l'avait fait la phase agglutinante, comporte d'ordinaire trois consonnes, soutenues d'une, deux ou trois voyelles variables, et dont la diversité indique le temps, le mode, la voix, la forme du verbe, le caractère adjectif ou substantif du nom; c'est pourquoi l'on appelle les racines sémitiques trilittères, parce que l'imparfaite écriture, ne notant pas les voyelles, met en évidence et pour ainsi dire en vedette les trois lettres ou consonnes fondamentales; mais ces racines affectent aussi bien la forme monosyllabique que la forme *dys-* ou *tri*-syllabique. En outre, diverses particules, le plus souvent monosyllabiques, pronoms, désinences casuelles, préfixes verbaux, complètent l'organisme grammatical, qui est d'une grande simplicité.

D'une même racine trilittère, *qtl* « tuer », *ktb* « écrire », *dbr* « par-

ler », etc., la flexion vocalique tire des noms comme *qatl* « meurtrier », *qitl* « ennemi », *qatlu* « meurtre », *qitalu* « coup », des formes verbales comme *qatala* « il tua », *qutala*, « il fut tué », *qotla*, *qotel*, *qtal*, etc. Des affixes, soit suffixés, soit préfixés, indiquent le temps, *taktuba* « tu écris ou écriras », *katabta* « tu as écrit ». Le verbe sémitique ne comporte que deux temps, un parfait et un aoriste, selon que l'action est accomplie ou en voie de s'accomplir; il n'admet que deux modes, l'indicatif et l'impératif, d'où l'arabe a tiré un subjonctif et un jussif. Les deux voix, l'active et la passive, revêtent chacune quinze, treize, sept ou cinq formes, selon les dialectes, caractérisées soit par le doublement de la seconde consonne (*qattala*, *quttala* « il a beaucoup tué, il a été entièrement tué »), soit par l'allongement de la première ou seconde voyelle, soit par la préfixation de diverses syllabes : *hiqtil*, *hithqattel*, *hithqôtal*, *niqtâl*, etc., pour donner la signification intensive, fréquentative, causative, désidérative, etc., artifice bien connu déjà des langues agglutinantes et que nous retrouverons dans l'indo-européen. La seconde et la troisième personne du verbe expriment le sexe du sujet : *qatalat* « elle tua ».

Les pronoms possessifs ou personnels, sujets ou régimes, se suffixent aux verbes et aux noms; *ni* « moi », *ta* « toi » : *sabaktani* « tu m'as abandonné ». *Éli* « mon dieu ». Les pronoms démonstratifs paraissent formés des voyelles *a*, *i*, *u*, que l'écriture exprime, mais qui avaient un caractère aspiré ou consonant : *h* doux, *yĕ*, *ouĕ*.

La déclinaison a deux genres; la terminaison *t* est le signe du féminin; le neutre paraît avoir existé, mais il a disparu; le pluriel et le duel masculins sont marqués par *m* ou *n* (*um*, *un*, *im*, *in*); le pluriel féminin garde le *t* final. Trois cas, nominatif *ou*, génitif *i*, accusatif *a*, (*um*, *im*, *am*) : *abd-u*, *abd-i*, *abd-a* (*servus*, *servi*, *servum*), ont été conservés par l'arabe. L'hébreu les remplace par des particules, *l*, *b*, *et*; souvent la simple juxtaposition du déterminé et du déterminant, ce qu'on nomme l'état construit, remplace le génitif : *melekh Israël*, « roi d'Israël »; *bin iâmin*, « fils de la droite »; et encore, avec suffixe pronominal, *ben-ôn-i* (fils, douleur, moi) « fils de ma douleur ». Enfin l'article défini, invariable, *ha* [*l*] en hébreu, *al* en arabe, se préfixe au mot, doublant la consonne initiale, ou bien s'y assimilant : en hébreu *hammelekh* « le roi »; en arabe *ar-rahmân* « le miséricordieux ».

En somme, tous les procédés que nous venons de signaler brièvement n'ont rien de nouveau pour nous, sauf un seul — capital d'ailleurs — la flexion vocalique, jointe à l'invariabilité des con-

sonnes radicales. C'est ce très ingénieux artifice qui, tout à la fois, rapproche le sémitique de l'indo-européen, et l'en sépare profondément, si profondément que, leur supposât-on une période commune, soit monosyllabique, soit agglutinante, il serait impossible d'établir une relation quelconque entre les deux systèmes, ni dans la conjugaison, ni — ce qui importe avant tout — dans la conception de la racine et dans la formation du mot.

La phonétique sémitique, simple sous le rapport des voyelles, surabonde en gutturales aspirées et consonnes emphatiques, *h* doux, *h* fort, *hh* double, *gh*, *kh*; *ṭ*, *ḍ*, difficiles à rendre dans nos langues adoucies. Nous nous bornons à ces traits généraux; la matière est trop vaste pour que nous nous y engagions sans déborder le cadre que nous voulons remplir; et elle a été depuis si longtemps et si complètement étudiée que nous évitons même de citer les centaines d'auteurs qui en ont élucidé toutes les particularités. L'*Histoire générale des langues sémitiques*, par M. Renan, malheureusement inachevée, est encore, en français, le guide le plus sûr et le plus large d'esprit que nous puissions indiquer.

Les langues sémitiques forment deux grandes branches, subdivisées l'une et l'autre en deux groupes. La branche septentrionale comprend le groupe araméo-assyrien et le groupe cananéen. La branche méridionale comprend le groupe arabe, proprement dit, et le groupe himyarite.

I. — On donne le nom d'araméen à deux dialectes fort rapprochés : le chaldéen et le syriaque, qui se séparent surtout par des préférences pour certaines voyelles et par une accentuation différente. A mesure qu'on déchiffrera les inscriptions babyloniennes, on connaîtra mieux les formes du chaldéen antique. Dans l'état présent de la science, cette langue est surtout représentée par certaines parties de la Bible juive, notamment les livres d'Esdras et de Daniel, écrits sans doute pendant la captivité, peu après la chute du dernier empire babylonien, du ve au iie siècle; puis, vers l'époque chrétienne, par les *Targum*, traductions et paraphrases des livres hébreux; les *Talmud*, d'origine un peu plus ancienne, renferment aussi beaucoup d'éléments araméens. Le nabatéen et le mendaïte ou sabien, formes méridionales du chaldéen, nous ont laissé un traité d'agriculture traduit en arabe au xe siècle de notre ère, et le bizarre *Livre d'Adam*, peut-être postérieur à l'islamisme.

M. Renan a retrouvé dans le musée de Naples des inscriptions nabatéennes, antérieures à notre ère, et qui révèlent l'état floris-

sant de cette colonie chaldéenne, émigrée à Pétra, et gouvernée par des rois indépendants.

L'araméen parlé à l'époque de Jésus se divisait en deux sous-dialectes : celui de la Galilée, se rapprochant de la prononciation syriaque ; celui de Jérusalem, mieux accentué et plus voisin du chaldéen. Jésus et ses disciples parlaient, évidemment, le dialecte de leur patrie, ce qui ressort, du reste, de divers passages du Nouveau Testament. C'est dans ce dialecte, nommé syro-chaldaïque par Jérôme, que furent écrites les notes de Mathieu et de Marc, point de départ du premier et du deuxième évangile.

Le syriaque, dans son état primitif, nous est inconnu ainsi que le syro-chaldéen. Nous savons qu'il entrait pour une forte part dans le dialecte parlé en Judée avant et après Jésus-Christ. Il peut revendiquer les inscriptions palmyréniennes, qui datent des trois premiers siècles, et la version de la Bible, dite *pechito* (la simple), attribuée au deuxième. C'est proprement la langue de l'aramaïsme chrétien, de toute une littérature controversiste où brillent, dit-on, au premier rang, les œuvres de saint Éphrem, poète, polémiste et commentateur. De grandes écoles, à Ninive, à Édesse, sortes de facultés de théologie, ne cessaient, du IVe au VIe siècle, de former des écrivains gnostiques, monophysites et nestoriens, dont les querelles remplissent la bibliographie du Maronite Assemani (trois in-folio). Médecine et poésie syriaques, tout était doublé, infecté de théologie. Cependant l'histoire, ou plutôt la chronique des faits contemporains, est représentée dans cette littérature par les ouvrages précieux de Jacques d'Édesse et de Barhebræus (XIIIe siècle), médecin, évêque, primat d'Orient, connu sous le nom arabe d'Abulfarage. Barhebræus est l'épigone des lettres syriaques ; car dès 853 le calife Mottewakkel en avait proscrit l'enseignement. La langue déclinait d'ailleurs, depuis longtemps farcie de mots grecs, latins, francs et arabes. Mais dans son âge d'or (Ve-IXe siècle) elle avait servi d'initiatrice à la philosophie arabe. C'est d'après les traductions syriaques d'Aristote, de Proclus, de Porphyre, par Abraham le Grand, Ibas, Sergius, Jacques d'Édesse, retraduites en arabe et en hébreu, que les œuvres du génie hellénique furent communiquées à l'Occident barbare. Nous devons donc quelque reconnaissance à cette langue, qui s'éteint obscurément aux environs des lacs de Van et d'Ourmia. Elle est encore employée dans la liturgie des Nestoriens et des Maronites.

L'assyrien est une découverte de ce siècle ; il a été révélé par la troisième colonne des inscriptions perses. Les travaux de Raw-

linson, surtout d'Oppert et de Ménant, lui ont, non sans lutte, assuré sa place, d'ailleurs incontestable, dans la famille sémitique. Il suffit de le transcrire en hébreu pour faire éclater sa parenté avec les autres dialectes congénères. Les cunéiformes, d'une lecture si difficile à cause du mélange des idéogrammes avec les signes phonétiques, ont du moins cet avantage d'être syllabiques, et de démontrer par le fait que les fameuses consonnes neutres du radical trilittère n'étaient nullement muettes, et que le mot sémitique a procédé d'une lente agglutination et non d'une abstraction préconçue.

Au groupe cananéen appartiennent le phénicien, le samaritain, les langues de la rive gauche du Jourdain — notamment le moabite, connu par la stèle de Mésha, — enfin l'hébreu. Il y a presque identité entre le premier et le dernier de ces dialectes. On signale dans le phénicien quelques formes primitives, qui ne sont plus en hébreu que des archaïsmes; il offre aussi, même dans ses dialectes coloniaux, des traces d'aramaïsme que les Juifs, réfugiés en Égypte, ont naturellement évitées. De la littérature phénicienne, il ne reste rien que les fragments traduits de l'historien Sanchoniathon, et une version grecque du périple d'Hannon. Mais des inscriptions fort nombreuses, récoltées sur tout le pourtour de la Méditerranée, à Carthage et dans les îles de Chypre, Malte, Sardaigne, etc., ont permis de classer la langue, en toute sûreté. La Phénicie elle-même n'a fourni que peu de textes épigraphiques très importants, la longue inscription qu'on peut voir au Louvre sur le coffre mortuaire d'Eschmounazar, roi de Sidon, et la stèle de Jehawmelek, roi de Byblos, interprétée en 1875 par MM. de Vogüé et Renan. Ces petits princes, vassaux de l'Égypte ou de la Perse, semblent avoir vécu au VI[e] ou V[e] siècle; les conquérants toléraient d'ordinaire ces dynasties locales. « C'est moi, dit en effet Jehawmelek, moi, fils de Jeharbaal, petit-fils d'Adommelek, que la dame Baalath (la déesse Baaltis) a fait roi de Byblos », etc. Ce texte, qui décrit sommairement le portique et le sanctuaire dédiés à Baalath, prouve l'exactitude des peintures de Lucien et de Plutarque.

Nous avons mentionné le phénicien d'abord; c'est parce qu'il a pu et dû se développer avant l'arrivée des Hébreux en Palestine; mais nul n'ignore que la langue de l'immortel Job a joué dans le monde — après son extinction toutefois — un autre rôle que sa sœur cananéenne. Nous avons dit la tardive compilation de la Bible, la mise au point orthodoxe de tous les fragments, des livres de tout âge emportés à Babylone, ce travail d'ensemble, dû aux

Esdras et aux Néhémie, qui se trahit par l'unité presque parfaite de la langue. S'il y a, comme on le pense, dans la Bible, quelques morceaux antérieurs au XIe siècle, si quelques psaumes, si *Job*, si les *Juges* remontent bien au siècle de David et de Salomon, c'est par induction seulement qu'on les distingue des parties refaites — comme le Pentateuque — ou tout à fait modernes, comme les *Chroniques* et les menus romans de *Judith*, *Ruth* ou *Tobie*, écrits longtemps après que le chaldéen et le syriaque avaient remplacé l'hébreu comme langue parlée. Bien avant l'époque des Macchabées, l'araméen régnait en Palestine. On continua cependant à rédiger en hébreu jusqu'au Ier siècle avant notre ère; il se conserva dans les écoles rabbiniques jusqu'au XIIe siècle. Son monument principal en cette période fut la *Michna*, recueil de traditions, sorte de seconde Bible. Après la décadence des Arabes — surtout en Espagne — les prêtres juifs revinrent à leur langue nationale, l'écrivirent, la parlèrent, et l'enseignent encore.

L'hébreu ancien manque de termes abstraits; et de cette indigence relative naît sa principale beauté, l'énergie métaphorique du langage; il y a peu d'œuvres plus colorées, plus puissantes que *Job*. Certains psaumes mythiques — si mal compris d'ordinaire, — plusieurs visions d'Isaïe, d'Ézékhiel et autres, quand l'idée ne s'échappe point dans un délire d'énergumène, enfin les naïfs récits des *Juges*, si païens, si cruels et si courageux, se lisent les uns certainement avec admiration, les autres avec plaisir. L'hébreu a la concision et la force du latin, avec la simplicité des langues analytiques.

II. — L'arabe, prototype de la branche méridionale, a plutôt la subtilité et la richesse du grec. Il a gardé, presque intactes, toutes les ressources que comporte le parler sémitique, les trois cas, diverses formes verbales (perdus par l'hébreu), l'état construit, les pluriels brisés obtenus par modification des voyelles de la racine (*abd* « serviteur », *ibd* ou *ibâd* « serviteurs »); ajoutez que, des autres langues sémitiques, il s'en faut que nous connaissions tout le vocabulaire, tandis que l'immense littérature arabe, abordant tous les sujets et tous les genres, a mis à contribution toutes les richesses de son dictionnaire.

Cette littérature du rameau le plus pur, et sans doute le plus ancien, de toute cette famille ne présente aucun monument comparable à la *Bible*, mais elle est brillante et abondante. Elle n'est pas ancienne et semble n'être apparue qu'après l'épuisement des autres idiomes sémitiques. Les fameuses *Cacidas*, poésies couron-

nées et suspendues aux voûtes du temple de la Mecque, sont peu antérieures à Mahomet. Plusieurs dépeignent avec furie, pour ainsi dire, les souffrances et les joies du Bédouin farouche :

« Je ne suis pas, dit Chanfara, un de ces êtres stupides et peureux comme l'autruche, dont le cœur monte et descend dans leur poitrine comme l'alouette dans les airs.... J'avale toute sèche une poignée de poussière, plutôt que de donner à quelque arrogant le droit de se prévaloir d'un bienfait envers moi.... J'étouffe la faim sous les replis de mes entrailles tordues comme les cordes du fileur.... Je couche sur la terre dure, le dos tenu à distance par des vertèbres sèches et saillantes. Et j'ai pour oreiller un bras maigre dont les articulations se dressent comme les osselets lancés par la main du joueur. Sache que je suis l'homme de la patience, que j'en revêts le manteau sur un cœur d'hyène et de loup, et que la fermeté me tient lieu de sandales. Que de fois ne me suis-je pas enfoncé dans la pluie et les ténèbres, ayant pour compagnon le froid, la faim, la terreur! » Ainsi vivait le héros Antar, voleur de chevaux et de femmes, dont les aventures ont été si bien traduites par Marcel Devic.

L'Islam et le Coran détournèrent ces âmes sauvages vers le fanatisme, puis vers les subtilités mystiques. Puis la fondation de royautés fastueuses travestit les poètes d'aventure en courtisans polis, en parasites serviles, adroits conteurs de traditions persanes et indiennes, collecteurs d'anecdotes historiques, géographiques, grammaticales, mêlées à des traits d'esprit, à des jeux de mots plus ou moins agréables.

L'inspiration a baissé, le talent s'est amoindri, mais la langue écrite n'a point changé. On ne peut en dire autant de l'arabe vulgaire, qui seul présente des dialectes, ceux de Barbarie, d'Arabie, d'Égypte et de Syrie, fort peu différents, mais tous caractérisés par le rejet des formes grammaticales. Ainsi l'arabe parlé est arrivé peu à peu à l'étage de l'hébreu antique. Quant au mosarabe d'Espagne, éteint au siècle dernier, et au maltais, ils étaient depuis longtemps passés à l'état de patois informes.

L'arabe, étant la langue de l'Islam, a fortement pénétré les idiomes de toutes les nations musulmanes, le turc, le persan, l'hindoustani, et a glissé dans les dictionnaires européens un assez grand nombre de mots (voy. le *Supplément* de Littré) : *alcade*, *alfange* (*al-khangiar*), *zéro*, *chiffre*, *coton*, *tasse*, *sirop*, *algèbre*, *cramoisi*, *magasin*, *alberge*, *aubergine*, etc.

Au sud de l'Arabie régnait l'himyarite, la langue de la reine de Saba, aujourd'hui bien connu par un grand nombre d'inscrip-

tions, et peut-être encore parlé sous le nom d'*ékhili* dans le district de Mahrah. Mais l'Islam porta bientôt l'arabe jusqu'aux rivages de la mer des Indes. C'est dans l'abyssinien qu'il faut chercher les derniers vestiges de l'himyarite. Plusieurs siècles avant notre ère, la côte africaine de la mer Rouge avait reçu des colonies sémitiques et une langue connue sous le nom de ghez, ou éthiopien, fort développée, encore munie de cas et de treize formes verbales. Au IVe siècle, lorsque le christianisme pénétra en Éthiopie, la Bible fut traduite en ghez, ainsi que d'autres ouvrages juifs, chrétiens, grecs et arabes. Aujourd'hui, et depuis longtemps, le ghez ne subsiste que comme langue savante, liturgique. Mais un certain nombre de dialectes alliés ou dérivés du ghez, l'amharique, le tigré, le harari, sont parlés encore en diverses régions de l'Abyssinie.

Dans ce raccourci, dont la brièveté nous était imposée par notre cadre même, nous avons tenté d'embrasser les destinées historiques et intellectuelles des Sémites, rappelant tour à tour l'éducation chaldéenne des nations araméennes et cananéennes, leurs migrations soit certaines, soit probables, l'ébranlement communiqué par l'invasion des Hyksôs aux tribus phéniciennes ou puniques, aux Araméens ou Syriens, enfin à la famille de Térach, d'Abraham et de Jacob; la grande expansion maritime et commerciale des Phéniciens; l'établissement tardif des Israélites en Judée; l'écrasement des Cananéens et des Araméens entre l'Égypte et l'Assyrie; les Sémites septentrionaux soumis et annulés par les Perses, par les Grecs et les Romains; la civilisation gréco-romaine rongée, minée par la corruption orientale, par le mysticisme énervant, par le christianisme, revanches du sémitisme vaincu; puis, au moment où les invasions disloquaient le colosse romain, le fanatisme mulsulman jetant sur le monde les hordes arabes, demeurées jusque-là intactes et libres dans leurs déserts.

Résumant les traits généraux du parler sémitique, l'invariabilité des consonnes et la flexion des voyelles, nous avons dit qu'à lui seul ce procédé capital suffisait à rendre vaine toute tentative de rapprochement entre la famille sémitique et l'organisme indo-européen.

Enfin, par quelques dates et quelques citations, nous avons caractérisé leurs groupes et sous-groupes, montré ce qui les rapproche et les distingue, évalué leurs durées, leurs mérites respectifs, l'importance et la portée de leurs littératures.

CHAPITRE VIII

LES INDO-EUROPÉENS

La linguistique laisse intact le domaine de l'ethnographie. — Inattention des anciens à l'égard des mœurs, des langues, des origines de leurs voisins. — La science du langage, longtemps enrayée par le préjugé chrétien, est libérée par Leibniz. — Découverte du sanscrit. — La famille des langues indo-européennes constituée par Fréd. Schlegel. — Esquisse sommaire des huit branches celtique, germanique, slave, lettique, italique, hellénique, éranienne et hindoue. — Unité originelle, altération dialectale. — La langue mère et les formes organiques. — Le berceau de la langue et du groupe initiateur doit être cherché entre les deux grands sous-groupes oriental et occidental. — État social, moral, intellectuel révélé par les éléments communs à tous les idiomes indo-européens. — L'histoire sémitique de Bossuet s'efface devant l'histoire indo-européenne; les Aryas règnent sur l'univers.

Les populations indigènes de l'Europe quaternaire ont été remplacées ou plutôt recouvertes, à plusieurs reprises, par des migrations venues du midi et de l'orient; des croisements successifs, modifiant à la fois le type des vaincus et celui des envahisseurs, ont abouti à une extrême diversité dans l'ossature, la taille, la physionomie, non seulement des quinze ou vingt peuples qui se sont formés durant la période historique, mais des éléments bien plus nombreux, que les nécessités géographiques et les événements ont réunis en corps de nation. Nul doute que ces différences ethniques n'aient influé fortement sur la constitution intime et sur l'aspect extérieur des idiomes qui ont fini par prévaloir dans telle ou telle région de l'Europe. C'est à elles qu'il faut attribuer ces particularités de prononciation, d'accent et de syntaxe qui caractérisent et séparent si nettement les groupes et sous-groupes helléniques, latins, germaniques ou slaves.

Mais l'ethnographie et la linguistique ne coïncident pas. Il arrive bien rarement qu'un peuple parle le langage originel de ses ancêtres; presque toujours, à moins de disproportion trop considérable sous le rapport du nombre ou de la culture, la

langue de la minorité immigrante, conquérante, s'impose à la majorité conquise, et survit même à la race qui l'a importée. Si bien que des centaines de millions d'hommes peuvent employer, en l'altérant plus ou moins, mais sans en détruire le fonds, un même idiome, créé de toutes pièces par une race, par un peuple, par une tribu déjà métissée peut-être et disparue depuis des milliers d'années de la région même — région lointaine, inconnue — où se cachait son berceau. Et quand une découverte éclatante vient révéler cette identité fondamentale, longtemps ignorée, entre les langues de nations rivales, ennemies, ou du moins séparées par les mœurs, les aspirations et les distances, elle suscite — avec un étonnement légitime — des confusions erronées, des protestations, des controverses, parfois utiles, le plus souvent oiseuses ou excessives. Les uns concluent de la fraternité des langues à celle des races; les autres contestent l'existence du groupe humain quelconque qui a inventé — car les langues ne se font pas toutes seules sans une réunion de gosiers et d'oreilles — ce vocabulaire et cette grammaire uniques; d'autres réclament pour leur pays et leurs aïeux l'honneur de les avoir conçus et propagés. La linguistique est, je crois, en mesure de résoudre ces difficultés, d'écarter, chemin faisant, ces objections; et cela, sans empiéter aucunement sur le domaine propre de l'ethnographie; elle ne songe point à effacer les différences, les caractères particuliers des peuples; elle ne prétend pas qu'en un temps quelconque, que jamais, les habitants de l'Asie antérieure, de l'Italie et de la Germanie aient eu un commun père; elle établit seulement qu'ils doivent à un groupe déterminé, et non à leur propre spontanéité, leurs langues, leurs institutions, le germe de leur destinée.

Les anciens n'ignoraient pas que le monde était peuplé avant leur arrivée en Asie Mineure, en Grèce et en Italie. Sur nombre de points, leurs prédécesseurs s'étaient maintenus à côté et au milieu d'eux. D'après les textes soigneusement rassemblés par M. d'Arbois de Jubainville, des traditions vraisemblables montraient les Ibères, proches parents des Atlantes, établis dans l'occident jusqu'au Rhône et jetant même en Italie les Sicanes; les Pélasges, sous les noms de Phrygiens, Sardes, Lydiens, Lyciens, Cares, Léléges, Tursènes, répandus sur les côtes d'Asie, dans les archipels de l'Égée, dans l'Hellade tout entière et dans l'Italie méridionale; puis l'arrivée successive des Ligures et Sicules, des Illyriens, Thraces et Bithyniens, suivis de près par le petit groupe des tribus *selles* ou helléniques. Ces données vagues suffisaient aux Grecs les plus instruits. Quant aux diverses langues, qu'ils

avaient certainement connues, et qui n'étaient pas éteintes encore au VIe siècle avant notre ère — au temps de Pisistrate et de Solon, — il ne paraît pas qu'ils aient jamais songé à les recueillir. Leur propre idiome leur suffisait. Tous les autres étaient jargons de barbares, inutiles et négligeables. Platon ayant remarqué la ressemblance des noms du feu, du chien, en grec et en phrygien, se borne à supposer que les Hellènes avaient reçu peut-être certains mots des autochtones. Même le contact prolongé des Perses, dont quelques Grecs, notamment Alcibiade, apprirent la langue, ne les tira pas de leur indifférence. La pointe poussée jusque dans l'Inde par Alexandre n'apprit rien et ne servit de rien aux envahisseurs; le dialecte sanscrit que parlait Taxile ou Porus demeura lettre close pour les savants qui entouraient le roi de Macédoine. Et, si nous ne savions que l'empereur Claude — assez court d'esprit cependant — écrivit seize livres sur l'histoire et la langue des Étrusques, nous pourrions dire que le sens linguistique a été complètement étranger aux Latins comme aux Grecs.

Nous ne demanderons pas au moyen âge plus de pénétration qu'à l'antiquité. Il mit des siècles à rapprendre à grand'peine et mal ce qu'avait acquis avant lui l'humanité intelligente.

Le christianisme, gardant par devers lui quelques bribes de latin, la science du temps, prêchait aux populations nouvelles la résignation, la pauvreté d'esprit, l'obéissance et l'ignorance. Il fallut la chute de Constantinople, l'exil des lettrés et des manuscrits byzantins, la découverte de l'imprimerie, pour secouer la torpeur soigneusement entretenue par l'Église. Ce fut la Renaissance. Le voile, du moins pour quelques-uns, éclata. Il commença de faire à peu près jour en Europe. L'homme se reprit aux choses de la terre et, s'intéressant à toutes les manifestations de l'activité humaine, délaissant la foi pour la raison, reconnut dans le langage l'instrument nécessaire de la pensée et en analysa l'organisme. Néanmoins, malgré les efforts et la sagacité de Bibliander, Henri Estienne, Roccha, Scaliger, qui tentèrent quelques rapprochements entre le grec, le latin et le français; de Guichard, qui, dans son *Harmonie étymologique* (1606), distingua des langues teutoniques les dialectes romans, et constitua en famille séparée l'hébreu, le chaldéen et le syriaque, une erreur capitale égara et faussa longtemps la philologie. La logique orthodoxe ne pouvait chercher ailleurs que dans l'hébreu l'origine de toutes les langues. N'était-ce pas en hébreu que Dieu parlait à Adam, et que le serpent tentait la première femme? Enfin Dieu avait dicté le *déca-*

logue en hébreu, et l'être fait à son image ne pouvait parler qu'hébreu. Même pour les plus hardis, il eût été malsain d'en douter. Il est vrai que, depuis, l'aventure de Babel était survenue; mais ne devait-on pas retrouver, dans les langues confondues et dispersées, au moins les débris de la langue première? Il faut admirer les tours de force des commentateurs et des étymologistes pour extraire de la Bible soit les noms des dieux païens, soit des mots latins ou même français. Pour rapprocher le grec de l'hébreu, Guichard le lisait à rebours, de droite à gauche.

Leibniz fut le premier à réagir contre un préjugé si invétéré. « Il y a, dit-il, autant de raison pour regarder l'hébreu comme la langue primitive que pour adopter l'opinion de Goropius, qui publia un ouvrage à Anvers en 1580 pour prouver que le hollandais fut la langue parlée dans le paradis terrestre. » Le premier, dans une *Dissertation sur l'origine des nations*, il proposa d'appliquer à la science du langage les procédés scientifiques. Devinant qu'à défaut d'histoire datée, l'analyse des mots peut suppléer nombre de documents anciens sur les idées et les mœurs des peuples, il proposa à Pierre le Grand, en 1713, le plan d'une collection de vocabulaires. Il rédigea lui-même une liste de termes usuels et encouragea les travaux de l'Allemand Eccard. Ses hypothèses, nous le savons, étaient trop approximatives, trop peu méthodiques, pour aboutir; mais, par leur insuccès même, elles indiquaient déjà la voie; elles faisaient voir que la première condition de rapprochements utiles c'est le recueil et le classement de faits suffisamment nombreux.

L'initiative de Leibniz ne demeura pas stérile. Et si l'intuition joua le principal rôle dans les mémoires si pénétrants de Fréret sur *l'Origine et le mélange des anciennes nations*, si la philosophie, très prématurée, du langage, livrée aux divagations de Court de Gébelin (*Monde primitif*), ne put jeter aucune lumière sur les affinités des idiomes européens, c'est qu'entre eux manquait un terme de comparaison, qui expliquât leurs divergences. Ce trait d'union, inconnu, inattendu, et dont notre siècle seul a compris toute l'importance, c'est l'Inde qui le recélait dans ses livres sacrés.

Le *sanscrit*, la langue des brahmanes, connu avant notre ère par les bouddhistes chinois, avait été étudié, dès le VIII[e] siècle, par les traducteurs persans, arabes et turcs. Quelques reflets de sa riche littérature étaient même venus jusqu'à nous à travers l'Orient, et nous sont restés dans nos contes et dans nos apologues. Mais, bien que, vers la fin du XV[e] siècle, Filippo Sacchetti eût noté

quelques rapports entre mots italiens et indiens, il est douteux que le nom même ait pénétré en Europe avant le milieu du XVIIIe siècle.

Vasco de Gama, cependant, était débarqué à Calicut en 1498; les missions portugaises, se jetant aussitôt sur cette riche proie de l'Inde, proie fort coriace, avaient dû apprendre la langue du pays — le tamoul, il est vrai; — et, dès 1559, les pères de Goa connaissaient assez les doctrines de l'Inde pour inviter les brahmanes à des controverses publiques. En 1606, Roberto de Nobili, qui se déguisait en brahmane et, très adroitement, se présentait comme l'interprète d'un quatrième *Véda*, lisait dans le texte les *Lois de Manou* et les *Pourânas*. Ce fut sans doute sous son influence que fut composé dans l'Inde cet *Ezour-Veidam*, contrefaçon chrétienne des *Védas*, qui tient une certaine place dans l'érudition de Voltaire.

Le P. Pons, en 1740, adressait au P. Duhalde une description exacte des quatre *Védas*, des traités grammaticaux, et des six grands systèmes de philosophie. Enfin, en 1767, un autre Français, le P. Cœurdoux, envoyait à l'abbé Barthélemy, qui lui avait demandé, en 1763, quelques renseignements historiques, deux mémoires sur les analogies et la parenté de la langue *samscroutane* avec le grec, le latin, l'allemand et l'esclavon; il donnait quatre listes de mots et de formes grammaticales similaires, signalait la présence de l'augment en sanscrit, de l'*a* privatif; il refusait d'attribuer à des emprunts et à des relations commerciales des ressemblances qui ne portaient pas seulement sur des termes isolés, mais bien sur la formation même des mots. Si ces précieux envois eussent été rendus publics, la France aurait eu l'honneur d'inaugurer l'étude comparée des langues indo-européennes. Malheureusement ils demeurèrent enfouis dans les papiers de l'Académie et ne parurent qu'en 1808, à la suite d'un mémoire d'Anquetil Duperron. Dans l'intervalle, la science avait marché; l'Angleterre et l'Allemagne s'étaient emparées d'une découverte qui aurait pu nous appartenir.

Les affinités reconnues par Hahled 1778, William Jones, Paulin de Saint-Barthélemy (Philippe Wesdin) 1790, furent admises par le fantaisiste Lord Monboddo (1792-95). Le psychologue Dugald Stewart, on ne sait trop pourquoi, s'obstinait à nier l'existence du sanscrit. Mais que pouvait son incrédulité contre les grammaires publiées de 1790 à 1836 par Wesdin, Colebrooke, Carey, Wilkins, Forster, Yates, Wilson, Bopp, Benfey; contre les textes édités, dès 1784, par la première *Société asiatique*, fondée à Calcutta? Par une

exagération contraire, les idianistes enthousiastes étaient portés à faire du sanscrit une sorte de langue mère universelle. William Jones ne tomba pas dans cette erreur; il entrevit, pour le sanscrit, le grec, le latin, une source commune qui, peut-être, disait-il, n'existe plus. La science moderne a confirmé son opinion, et, tout en reconnaissant la priorité générale des formes sanscrites, constaté dans les autres idiomes de la famille des particularités irréductibles entre elles, collatérales, pour ainsi dire, et qui démontrent l'existence nécessaire d'une langue antérieure, d'un type, visible encore à travers les altérations subies par ses effigies diverses.

Pendant que l'Inde révélait ses mystères aux savants anglais, deux vastes répertoires, le *Catalogue* de Hervas et le *Mithridate* d'Adelung, venaient fournir à la linguistique ce trésor de faits qui seul transforme les hypothèses en certitude. Hervas, jésuite espagnol, missionnaire en Amérique, réunit trois cents vocabulaires, quarante grammaires, découvrit l'unité du groupe malais, l'indépendance du basque, les rapports du hongrois, du lapon, du finnois, et soupçonna la parenté du grec et du sanscrit. Son ouvrage, en six volumes, date de 1800. Le *Mithridate*, fondé en partie sur le *Catalogue*, en partie sur des vocabulaires rassemblés par ordre de Catherine II, parut de 1806 à 1817. Adelung était mort en 1809, mais son fils acheva la publication. La classification des langues pouvait désormais marcher d'un pas plus rapide, moins hésitant, dans des directions déterminées. Le groupe le plus brillant, le plus riche, le plus vivace, celui qui le premier s'affirma, réclamant pour lui toute la place jusqu'alors abandonnée aux Sémites, ce fut le groupe auquel appartiennent nos langues européennes. En 1808, le poète Frédéric Schlegel, qui avait étudié le sanscrit sous Hamilton (1801-1802), constitua nettement, dans son livre sur *la Langue et la sagesse des Indiens*, la famille indo-germanique. En vain l'ouvrage a vieilli, comme le symbolisme de Creuzer et de Herder dont il s'était inspiré; en vain les conjectures aventureuses de l'auteur sont tombées devant les démonstrations de l'analyse grammaticale; Frédéric Schlegel est à Adelung, même à William Jones, ce qu'est à Ptolémée Copernic. Il a conçu un monde nouveau. Il a créé l'un des plus riches domaines de l'esprit humain, ou plutôt il en a ouvert les portes. Son livre, qu'on ne lit plus, qu'on n'a plus à lire, demeure à jamais scellé sur le seuil de la science dont il a été l'initiateur.

Avant de pénétrer dans l'organisme du langage indo-européen tel que permettent de le reconstruire les traits communs à ses

nombreuses variétés, il est indispensable de mesurer d'un coup d'œil l'aire immense où il s'est répandu, et de marquer, dans l'espace et dans le temps, la place occupée par chacun des groupes linguistiques qui en sont issus. Si nous laissons de côté ses annexes modernes, qui ne sont pas moindres que les deux Amériques et l'Australie, nous verrons qu'il règne des bouches du Gange à l'Islande et de la Suède à la Crète, comprenant les quatre cinquièmes de l'Inde, l'Afghanistan, la Perse, l'Arménie, les trois quarts de la Russie, de la Suède, de la Norvège et tout le reste de l'Europe, — moins le pays basque, la Hongrie et la pointe de la Turquie d'Europe.

A l'extrême occident, en Écosse, en Irlande, dans le pays de Galles et dans notre Bretagne, nous rencontrons les débris du groupe celtique, assez généralement subdivisé en gadhélique (erse, irlandais, dialecte de man) et kymrique (welsh ou gallois, cornique, bas-breton). Sauf quelques inscriptions mal expliquées encore, ces langues ne nous sont connues que par des textes relativement récents. Des gloses irlandaises du VIIIe siècle, des documents bretons et corniques des XIe et XIIIe siècles, voilà ce qui nous reste de plus ancien — le reste est supposé — d'une langue autrefois parlée dans la Cisalpine, dans la Gaule entière et dans les îles Britanniques, et qui n'a légué au français, malgré les illusions des celtomanes, que des noms de lieu, des noms historiques relatés par les écrivains latins, et environ deux cent quarante mots authentiques.

Au point de vue ethnographique, il y a lieu de distinguer entre les Celtes et les Gaulois. Les premiers, à tête ronde, avec des cheveux et des yeux foncés, de stature moyenne et vigoureuse; les seconds très grands, très blonds, aventureux et batailleurs. Les Celtes auraient occupé avant l'histoire toute l'Europe moyenne, la vallée du Danube, la Savoie, l'Auvergne, la Bretagne, l'Irlande; on pense retrouver leurs traces en Roumanie (ou Dacie), en Autriche et en Bavière. Ont-ils apporté avec eux les dialectes celtiques, ou les ont-ils reçus des Gaulois ou Belges? C'est une question qu'on ne saurait trancher; car on ne peut fixer une date à l'arrivée des Gaulois, premier flot sans doute d'une vaste marée qui amenait les Teutons au nord, les Latins au sud des Alpes. Vers le VIe siècle, ils occupaient certainement une grande partie de l'Allemagne méridionale et dominaient toute la Gaule depuis les provinces rhénanes jusqu'aux Pyrénées, l'Italie jusqu'au Pô, peut-être jusqu'au Tibre. Ce sont eux qui détruisirent Rome au commencement du IVe siècle, Delphes cent ans plus tard

et qui, dans leur folle ardeur, se lancèrent jusque dans l'Asie Mineure, en Galatie. C'est pour en finir avec leurs incursions, avec les *tumultes* gaulois, que les Romains, après les avoir domptés à grand'peine dans la Cisalpine, annexèrent, vers le milieu du Ier siècle avant notre ère, la Gaule à la république, bientôt à l'empire. On sait avec quelle rapidité Celtes et Gaulois adoptèrent la langue et la civilisation de leurs vainqueurs. Le gaulois, le plus ancien des dialectes celtiques, était complètement éteint avant le ve siècle de notre ère; et les autres ne sont plus que des dérivés altérés d'une langue disparue que les uns apparentent au latin, les autres au teutonique. Quoi qu'il en soit, leur littérature, assez abondante, est soigneusement étudiée par les Luzel, les Gaidoz, les d'Arbois de Jubainville, et l'origine indo-européenne de leur vocabulaire et de leur grammaire a été nettement établie par Pictet (*De l'affinité des langues celtiques avec le sanscrit,* 1837), par Bopp (*Des langues celtiques au point de vue de la grammaire comparative*, 1838), et par Zeuss (*Grammatica celtica*, 1853).

Le puissant rameau germanique a eu de tout autres destinées; ce n'est pas que son existence historique soit fort ancienne, mais il s'est ramifié lui-même en branches vivaces et cultivées, qui couvrent tout le centre septentrional de l'Europe, l'Angleterre et les États-Unis. Le nom le plus anciennement connu des Germains ou Tudesques (*Téotisk*) semble être celui de Bastarnes. Dès l'an 182 avant notre ère, ils flottaient du Niémen au Rhin, des Alpes à la mer Noire. Bientôt parurent les Teutons de Marius, les Suèves d'Arioviste, puis les Germains de Varus, les Quades, Alamans, Francs de Marc Aurèle, de Probus et de Julien. Par suite de cette étrange inattention des anciens, rien des premiers temps des langues germaniques ne nous est parvenu. C'est par grand hasard qu'un manuscrit précieux du ve siècle, gardé à Upsal, le *Codex argenteus*, nous a conservé les fragments d'une traduction gotique de la Bible. Véritable trésor, auquel on préférerait sans doute quelque poème original; mais il faut se contenter. L'auteur est un Cappadocien, élevé chez les Gots occidentaux, sur le bas Danube, et qui, sous le nom d'Ulfilas, devint leur évêque et leur chef (311-381). Les Gots, Wisigots et Ostrogots, qui jouèrent un rôle si funeste dans le triste drame de la chute de l'empire romain, étaient l'arrière-garde germanique; ils barraient le passage entre la mer Noire et la Baltique; enfoncés par l'invasion slave ou wendique, en 77 de notre ère, ils furent rejetés partie en Suède, partie entre le Dniester et les Balkans, d'où ils se ruèrent sur la Grèce,

l'Italie et la Gaule méridionale. Le *gotique* s'est éteint au IXe siècle. Par ses formes moins mutilées, moins sourdes, il se classe presque à l'étage latin ou grec; il n'est pas le père, mais il est l'oncle, le frère aîné des autres dialectes teutoniques; sa parenté est surtout marquée avec les langues scandinaves et avec les variétés du bas-allemand.

Le plus anciennement cultivé des idiomes scandinaves, le vieux *norse* ou *norrois*, porté et établi au IXe siècle en Islande par des païens fuyant le bienfait de la propagande chrétienne, nous a conservé les plus précieuses traditions sur la mythologie du Nord. Les *Hliods* et les *Quidas* qui se récitaient aux VIIe et VIIIe siècles en Norvège, avant l'émigration, ont été réunis au XIe siècle dans l'*Edda* poétique de Sœmund. L'*Edda* en prose de Snorri Sturleson, au siècle suivant, puis de nombreuses *Sagas*, complètent le cycle des légendes nationales, le plus souvent communes à toutes les tribus teutoniques. Le danois et le suédois, qui se sont développés à côté du norrois, forment deux branches indépendantes, quoique très voisines, de la famille scandinave.

Le nord de l'Allemagne parle volontiers certains dialectes qui ne s'écrivent plus, le *platt-deutsch* ou *nieder-deutsch*, le *bas-allemand*, intermédiaire entre le scandinave, l'allemand et l'anglais. C'était la langue de Witikind, et deux manuscrits du VIIIe siècle nous ont transmis un poème chrétien écrit à cette époque, pour la conversion des Saxons, le *Heljand*, le « Sauveur ». Le frison, cultivé au XIIe siècle; le flamand, langue de la cour bourguignonne au XVe siècle, et son jumeau le hollandais appartiennent au même groupe, et sont intimement liés à l'anglo-saxon. La langue anglaise, qui a reçu du latin et du français plus de la moitié de son riche vocabulaire, n'en demeure pas moins essentiellement germanique par le peu qui lui reste de grammaire, et par son vieux fonds anglo-saxon apporté aux Ve, VIe siècles par les Jutes et les Angles. L'anglo-saxon, fort voisin du gotique, est représenté par le poème épique de *Beowulf*, qu'on fait remonter au VIIe siècle; il a été parlé jusqu'à Guillaume le Conquérant (1066). Grâce aux simplifications que l'âge y a introduites, ce vieil idiome rajeuni, langue de Shakespeare, de Bacon, de Walter Scott et de Shelley, qui a produit une magnifique littérature, s'est répandu dans le monde entier. C'est l'idiome conquérant. A lui est échue la gloire de déformer tous les gosiers de l'univers, et d'affliger l'humanité d'un gloussement et d'un zézaiement incurables.

Les tribus germaniques destinées à former la nation allemande proprement dite ont éprouvé bien des vicissitudes, qui expliquent

en partie l'absence de très anciens documents de leurs dialectes. Ce que les Romains et les Gaulois ont appelé invasion germanique fut le plus souvent émigration forcée sous la double pression des Slaves et des Huns. Du ve au xvie siècle, il n'y avait plus d'Allemands dans l'Allemagne orientale. Les Slaves occupaient la Silésie, touchaient à la Saxe; les Avares s'approchaient du Rhin et confinaient à l'empire de Charlemagne. L'Allemagne indépendante, au viiie siècle, était réduite à la Saxe, conquise et annexée par l'empereur franc. Les Francs eux-mêmes, répandus en nombre dans les provinces rhénanes, étaient comme noyés et fondus dans l'empire latin auquel une de leurs familles — fort métissée de Belge — avait fourni des chefs. Et bien que les rois d'Austrasie eussent conservé leur dialecte national, bien que Charlemagne le parlât et eût pris soin de colliger des chants et des traditions germaniques, le domaine du vrai teuton était des plus restreints. Il comprenait des dialectes alamans, bavarois, souabes, franciques. Le franc des Mérovingiens et de Charlemagne tenait sans doute le premier rang dans cet *ancien haut-allemand* : on peut citer comme se rapportant à cette période le texte du serment prononcé par Charles le Chauve en 843 avant la bataille de Fontenai, et, au xe siècle, un chant qui célèbre la victoire de Louis III et Carloman sur les Normands.

Au xiie siècle, c'est le souabe, le dialecte des Hohenstaufen, qui prévaut et constitue le *moyen haut-allemand*, assoupli par les *Minnesinger*, illustré par les créateurs de l'épopée nationale des *Nibelungen*. Enfin l'allemand littéraire naît avec la traduction de la Bible par Luther, comme l'arabe classique avec le Coran, et devient la langue universelle d'une Allemagne très agrandie. Il n'est pas besoin que je vante ici la poésie, la philosophie et la science allemandes. Mais nous pouvons regretter, pour la langue comme pour la religion, l'extrême timidité de la Réforme. Luther n'a pas osé débarrasser l'allemand de ces terminaisons nasales et sourdes, de cette construction traînante, de ces détritus de déclinaison, qui gênent l'oreille et rebutent l'esprit.

Les provinces septentrionales de la Prusse ont longtemps appartenu aux Lettes et Lithuaniens qui y avaient remplacé les Vandales, les Hérules et les Lombards. C'est la conquête violente, la croisade chrétienne de l'ordre Teutonique qui en a rattaché la plus grande partie à l'Allemagne. Quant à la Lithuanie russe, elle a partagé le sort de la Pologne. Le groupe lettique, qui se recommande par sa physionomie ancienne, ne nous est connu, comme cela arrive souvent, que par des documents modernes. Il compre-

nait le *borusse* ou vieux prussien, éteint au XVII[e] siècle, représenté par huit cents mots d'un lexique du XV[e] siècle et par un catéchisme daté de 1561. A la frontière de la Prusse orientale et dans la Lithuanie russe, quinze cent mille âmes environ parlent le lithuanien, souvent mieux conservé que le sanscrit lui-même. Sa littérature consiste dans les œuvres d'un poète, Donalisius, né en 1714, mort en 1780. On a recueilli en outre un certain nombre de contes en prose, de proverbes et de *dainas*, chants populaires. Le lette, plus corrompu, est parlé, au nord de la Courlande et au sud de la Livonie, par un million d'individus.

Ces langues sont apparentées à l'un des groupes les plus considérables de la famille, le groupe wendique ou slave, apporté en Europe durant les cinq premiers siècles de notre ère, et qui se divise en deux grands rameaux, oriental et occidental. Le premier comprend le russe, grand-russe au centre ouest de la Russie, petit-russe, rusniaque ou ruthène au sud de la Russie et jusqu'en Autriche (14 millions d'âmes, documents du XI[e] siècle); le serbe, le croate, le slovène et le bulgare, dont la forme la plus ancienne est à tout le groupe ce que le gotique est aux dialectes germains; au contraire le bulgare moderne est des plus altérés. Le vieux bulgare ou slave ecclésiastique, que le législateur de la grammaire wendique, Miklosich, était tenté de proclamer le père de tous les idiomes slaves — *lingua Palæo-Slovenica*, — a été fixé au IX[e] siècle par les apôtres Cyrille et Méthode, dans leur traduction de la Bible. A côté de lui, le slovène a laissé des fragments qui remontent au X[e] siècle.

La branche occidentale a couvert, du VII[e] au IX[e] siècle, de vastes espaces où l'allemand seul est connu aujourd'hui : Poméranie, Mecklembourg, Brandebourg, Saxe, Bohême occidentale, haute et basse Autriche, Styrie et Carinthie du nord. Si refoulée qu'elle ait été, elle compte encore des dialectes nombreux, entre autres le wende de Lusace, qui s'éteint, le tchèque ou bohémien, très vivace (10 millions), dont une variété, le slovaque, se maintient en Hongrie; enfin le polonais (10 millions), si maltraité, si envahi, dont la littérature, très importante, commence à la fin du X[e] siècle, et compte, à partir du XII[e], une foule de chroniqueurs et de poètes. Le tchèque a été cultivé dès le VIII[e] siècle. Ses premiers monuments sont les célèbres manuscrits de Kralovdor et de Zélénohora, découverts en 1817; remontant à la période de transition entre le paganisme et le christianisme, ils sont aussi précieux pour la mythologie que pour la linguistique. La période hussite donna aux lettres tchèques un grand éclat. Mais vaincue, livrée aux

Jésuites, la Bohême vit sa langue proscrite; elle s'y rattache, depuis la fin du dernier siècle, avec d'autant plus d'énergie. Répétons encore que la culture, relativement moderne, des langues slaves ne les empêche pas de remonter aux plus antiques époques du parler indo-européen; leur grammaire est empreinte d'un caractère tout à fait archaïque, surtout dans la déclinaison. Le groupe est très uni. Un Bohémien, dit Safarick, entend le slovaque, un Slovaque le polonais, un Polonais le wende de Lusace. Un Russe d'aujourd'hui peut encore, avec quelque attention, suivre l'office en bulgare du IXe siècle. Bien plus, le russe et le polonais, quoique de deux classes distinctes, ne diffèrent guère plus entre eux que l'italien et l'espagnol.

Le midi de l'Europe appartient aux deux familles italique et hellénique. L'une a enfanté nos langues. L'autre, par sa littérature, a formé notre esprit. Elles brillent au premier rang, au tout premier, parmi les plus belles empreintes du type indo-européen.

Le latin fut d'abord un très petit groupe central de dialectes, sabin, èque, volsque, latin, superposé aux langues inconnues d'aborigènes Ausones, Auronces et Sicules. Son histoire est celle de Rome même. Du VIIIe au IVe siècle, écrit seulement dans certaines *Annales*, dans certains livres et chants liturgiques, et dans la *Loi des douze tables*, il demeura confiné dans le Latium, entre deux langues congénères, l'osque ou samnite au sud, l'ombrien au nord, entouré par l'étrusque en Toscane et en Campanie. Le celtique régnait dans la vallée du Pô, le grec dans les deux Siciles. De l'osque, parlé et compris à Rome aussi bien que le latin, de l'ombrien, encore entendu sur la rive droite du haut Tibre au temps des Antonins, il nous reste des inscriptions précieuses, déchiffrées par Mommsen, par Aufrecht et Kirchhoff (1845-1851), et complètement élucidées par M. Michel Bréal. Ces tables d'Agnone et d'Iguvium nous révèlent des formes et surtout une phonétique très particulières, qui ont certainement influé sur la prononciation latine. Très rapidement, le latin dépouilla sa rudesse native, dont par bonheur quelques inscriptions nous ont conservé des spécimens, et prit cette gravité, cette force pleine d'harmonie, auxquelles nous ne pouvons refuser notre admiration. Dès le Ier siècle de notre ère, ce minime dialecte d'une mince tribu, cette langue d'Ennius, de Plaute, de Lucrèce, de Cicéron, de Virgile et de Tacite avait conquis, non seulement l'Italie, mais l'Espagne, la Gaule et l'Afrique du nord; et elle est restée jusqu'au VIIIe siècle l'idiome de l'occident civilisé ou demi-barbare. Mais cette langue de la littérature et de l'administration n'avait pas

supprimé les patois provinciaux, un latin vulgaire, porté dans les pays conquis par les légionnaires. Le latin des campagnes et des camps (*rusticus*, *castrensis*), altéré, contracté, tronqué par des gosiers daces, germains, gallo-francs, celtibères, donna naissance, vers le IXe siècle, à sept groupes de dialectes nouveaux, novo-latins ou romans : le *français* (Ile-de-France, bourguignon, picard, wallon, normand), le *provençal* (dauphinois, génois, piémontais, limousin, toulousain, béarnais, catalan), l'*espagnol*, le *gallego* ou *portugais*, l'*italien* (vénitien, lombard, toscan, corse, sarde, napolitain, sicilien), le *ladin* (frioulan, tyrolien, roumanche) et le *roumain* (moldo-valaque, valaque du Pinde) qui, plus ou moins mêlés de mots étrangers, ont conservé le vocabulaire et l'accent de leur langue mère, mais en faisant passer les éléments indo-européens du stade synthétique au stade analytique. L'histoire et le développement de ces langues, toutes filles du latin provincial, nous font assister à la transformation graduelle d'un idiome en dérivés libres et originaux. Si nous transportons cet exemple, ce phénomène, qui s'est produit, pour ainsi dire, sous nos yeux, à l'époque où l'indo-européen s'est scindé en familles diverses, nous nous trouverons, dans les temps préhistoriques, éclairés par l'histoire elle-même.

Le grec, la plus nuancée, la plus subtile et la plus savante des langues anciennes, s'est développé bien des siècles avant le latin ; les souvenirs des Hellènes nous reportent à 1800 ans avant notre ère ; le nom des Achéens (*Akaiucha*) figure sur une inscription égyptienne du XIVe siècle. La colonisation de l'Asie Mineure date du XIe siècle : c'est l'époque des poèmes homériques, recensés au VIe. Nous voyons d'abord les héros légendaires Eolus, Achæus, Ion et Dorus descendre le long de l'Hémus et du Pinde entre les Thraces, les Pélasges, les Épirotes, dont l'albanais et l'étrusque nous ont peut-être conservé la langue, et se cantonner dans les districts montagneux de la Thessalie, de la Piérie, de la Phthiotide, autour de Dodone et de Delphes ; puis, de l'Hellade et du Péloponnèse rapidement conquis, les quatre ou cinq peuplades accrues essaimer sur l'Asie, sur l'Afrique, sur l'Italie, sur la Gaule, et partout succéder aux Phéniciens. Les divers dialectes coexistants, l'éolien, trait d'union entre le grec et le latin, l'ionien d'Homère, d'Hésiode et d'Hérodote, l'attique de Platon et de Démosthène, le dorien de Pindare, des chœurs tragiques et de Théocrite, le crétois, le laconien, le macédonien, etc., conservés soit par une littérature impérissable, soit par d'abondantes inscriptions, nous permettent de pénétrer profondément dans la structure et dans

l'histoire du grec. Vers les temps d'Alexandre, les dialectes, sans disparaître, se fondent littérairement dans une langue uniforme, celle de Polybe, de Plutarque, de Lucien, parlée et comprise depuis Marseille jusqu'à l'Euphrate, depuis Byzance jusqu'à Alexandrie et Cyrène, langue caractérisée par la prédominance de l'attique. Vers le ve siècle, le grec se corrompt dans sa prononciation ; c'est l'âge byzantin, qui nous conduit par gradation au grec moderne ou romaïque, parlé en Grèce, dans l'Archipel et sur les côtes de la Turquie d'Europe et d'Asie. C'est à ce mince courant que s'est réduit le large fleuve ancien, où s'abreuva toute l'humanité pensante.

Quittant l'Europe, nous rencontrons en Asie Mineure des langues éteintes et mal connues, mais dont les inscriptions détermineront sans doute le caractère, le phrygien, le carien, le lycien, certainement apparentées au grec, peut-être au groupe éranien qui s'annonce à nous par l'arménien, le kurde et l'ossète ou *iron* du Caucase. Nous ne pouvons nous arrêter à cette avant-garde, pourtant fort intéressante (l'arménien surtout). Nous écartons de même, en les mentionnant, les dialectes éraniens orientaux, l'afghan ou *pushtu* et le béloutche ; la Perse antique nous réclame.

La découverte du groupe éranien ou iranien, aujourd'hui représenté par la très charmante langue de Firdousi (xe siècle), de Hafiz et de Saadi, est une des plus glorieuses étapes de la philologie moderne. C'est un Français, l'aventureux, l'héroïque Anquetil Duperron, qui, au prix de fatigues sans nombre, inimaginables, après avoir appris à Pondichéry et à Surate le tamoul, le persan, le pehlevi, acquit des *destours*, ou prêtres guèbres, cent quatre-vingts manuscrits, entre autres le *Zend-Avesta*, accompagné de traductions pehlevies, persanes et sanscrites, et les arrachant aux mains des Anglais, qui l'avaient fait prisonnier, les déposa enfin à la bibliothèque royale de Paris (1754-1762). La traduction qu'il publia en 1772, d'après le persan, est des plus imparfaites ; elle donna du moins l'éveil aux philosophes et aux philologues. Après lui, le Danois Rask essaya le premier le déchiffrement du texte original, mais l'honneur de fonder la science éranienne fut dévolu à notre Eugène Burnouf. En décalquant le zend sur le mauvais sanscrit du traducteur Nériosengh, Burnouf retrouva tout entière, dans sa grammaire comme dans son vocabulaire, une langue qui lui permit de lire les inscriptions cunéiformes des Darius et des Xerxès. Ses travaux (*Commentaire sur le Yaçna*, 1833 ; *Mémoires sur les inscriptions de Hamadan*, 1836 ; *Études sur les textes zend*, 1840-1850, ont été repris et complétés par Bro-

khaus 1850, Westergaard 1852, Haug, Kossowics, Justi, Spiegel (1851-56-63), enfin par MM. Michel Bréal, Hovelacque, de Harlez.

Les plus anciens monuments éraniens ayant date certaine sont les inscriptions des Achéménides (Hamadan, Bisoutoun); ils appartiennent au perse proprement dit. Les textes zend, tels que nous les avons, sont probablement postérieurs à la naissance du huzvarech ou pehlevi des Sassanides, du pazend ou parsi; on peut fixer leur date au IIIe siècle de notre ère (226). Et cependant leur langue présente des formes de la plus haute antiquité, presque toujours jumelles des formes sanscrites. C'est que ces *Gathas*, ces versets liturgiques, débris d'une littérature morte déjà depuis cinq cents ans peut-être, réunis à l'époque d'une restauration du magisme, nous ont conservé un idiome parlé par Zoroastre, dans la Médie et la Bactriane, il y a quelque trois mille ans, et emporté par les aïeux des Mèdes et des Perses lorsqu'ils vinrent s'installer à l'est et au nord des Élamites et des Assyriens, tandis que les Ossètes et Arméniens, se reliant aux Slaves par les dialectes scythiques, contournaient la côte ouest de la Caspienne et les massifs du Caucase.

Mais voici les Aryas de l'Inde — on ne leur contestera pas ce nom, pas plus qu'aux rois de Perse qui le revendiquent, — voici les futurs conquérants du Bengale, qui s'avancent avec lenteur dans le Pendjâb, parmi les affluents du haut Indus, s'arrêtant çà et là pour bâtir des maisons, ensemencer des champs, paître leurs troupeaux, se combattre et se piller entre eux, célébrant sur le gazon sacré la découverte du feu, associant aux sacrifices les ancêtres, les forces de la nature et les dieux brillants de l'orage et de la lumière. Vers le Xe siècle, ils atteignent le Gange et les bouches de l'Indus; ils pénètrent dans l'immense péninsule, ils s'emparent de Ceylan et débordent sur la Birmanie, le Cambodge et les îles malaises. Chez eux, l'écriture est tardive; au IIIe siècle seulement, lorsque le sanscrit classique n'est déjà plus qu'une langue littéraire, ils fixent le texte, conservé par l'enseignement oral, des *Védas*, composés dans une langue plus vieille que le zend. Mais bien que remplacé dans l'usage par le prakrit, le maghadi, langue du bouddhisme, par le pâli, langue sacrée de Ceylan, il reste l'idiome des philosophes, des grammairiens et des poètes, des grandes épopées, du théâtre, des Pourânas; il reste jusqu'à nos jours, et sans interruption, la langue sacrée des brahmanes, qui l'écrivent et le parlent encore. Autour de lui fleurissent les dialectes modernes, ses fils et ses petits-fils, l'hindoui, l'hindoustani, le bengali, le mahratte, le guzerati, le gipsy des tsiganes; et

jusque dans le malais il fait sentir sa puissante influence, par l'intermédiaire du kawi, langue sacrée de Java.

Pour établir l'unité originelle de toutes ces langues, il suffit de confronter quelques centaines de mots pris au hasard dans les diverses catégories grammaticales; mais plus probante encore est l'étude des transformations subies, d'âge en âge, de nation à nation, par des éléments, des racines, des suffixes, qui leur sont communs. C'est, en effet, la constance respective des variations phoniques et formelles dans chaque groupe et chaque idiome de la famille qui a servi de base à la grammaire comparée; elle a permis à Bopp, à Schleicher, de mesurer pour ainsi dire les degrés de parenté entre les langues congénères, de distinguer entre les éléments communs à toutes et l'emploi particulier de ces éléments, d'où résulte le développement original de chaque idiome; de conformer l'étymologie aux lois de l'altération dialectale; enfin de restituer, pour chaque racine et pour un grand nombre de mots, déjà conjugués et déclinés, un état sinon primitif, du moins antérieur aux variantes dont il est le point de départ, la raison d'être. De sorte que les divergences des dialectes fournissent les preuves les plus sûres de leur affinité généalogique; bien plus, en ramenant le chercheur au type dont elles ont émoussé les contours, elles lui révèlent les traits, certains ou vraisemblables, de l'antique organisme indo-européen. Ainsi, de certaines monnaies mérovingiennes ou féodales, le numismate remonte au Probus, à l'Aurélien, au Philippe défigurés par le burin ignorant et obtus du copiste barbare.

C'est ainsi que la grammaire comparée parvient à rétablir, selon toute vraisemblance, les formes organiques de l'idiome indo-européen, au moment même où, déjà arrivé à la flexion, il allait subir ces altérations et ces renouvellements qui l'ont scindé en huit langues mères. Supposez le latin disparu : la comparaison attentive des sept idiomes romans qui en sont nés suffirait pour le reconstituer. Il en est de même pour l'indo-européen. Des esprits aventureux ou prudents, Chavée, Schleicher, en ont analysé le mécanisme. Fick en a dressé le dictionnaire.

La forme organique retrouvée devient le terme de comparaison entre toutes celles qui s'en écartent sans toutefois en perdre la trace. Et l'on s'aperçoit immédiatement qu'aucun idiome ne tend à l'état organique, que tous s'en éloignent, que tous, à divers degrés, sont, non pas des ébauches mais des empreintes altérées, non pas des embryons, mais bien des détritus et des vestiges du type antérieur et inconnu.

Aisément encore, à mesure que l'on confronte, radical à radical, désinence à désinence, tous les éléments communs aux divers vocabulaires, on constate que l'altération, l'usure de ces éléments, va croissant dans la direction de l'occident, du sanscrit védique au zend, du zend au slave, du zend au grec, du slave au germain, du grec au latin, du germain et du latin au celtique. Les exceptions partielles sont nombreuses assurément, mais la loi est générale. Pour éviter les formules absolues, disons que le rameau oriental, les deux branches aryennes, sanscrit et perse, est beaucoup mieux conservé, beaucoup plus voisin de l'état organique que les rameaux du nord-ouest et du sud-ouest.

Si donc l'indo-européen a existé, avec son matériel de radicaux et de désinences, sa déclinaison et sa conjugaison, avec sa grammaire type, il faut qu'il se soit formé dans une région où aient pu se connaître et s'entendre, d'où aient pu graduellement s'écarter les ancêtres linguistiques de l'hindou et du perse, de l'hellène, du latin et du celte, du gotique, du scandinave, du teuton, du slave et du lithuanien. Le tronc ne peut se trouver qu'au point de départ des rameaux.

Que nous dit l'histoire, soit traditionnelle, soit fixée par des documents certains? Sur le passé des Hindous et des Perses, nous possédons le témoignage des Védas, des épopées et du Zend-Avesta. Nous pouvons déterminer, à partir des défilés de l'Indou-Kouch, la marche des tribus voyageuses qui se sont assez lentement avancées du Pendjab au Bengale et au Dékan, et ont conquis la grande péninsule sans toutefois supprimer les populations vaincues. Ils ont marché du nord au midi, et aucun de leurs souvenirs ne se rapporte à une lointaine origine occidentale. Leur patrie primitive, ce qu'ils nomment l'*Aryavarta*, est en même temps l'*Arya-vaedja* des Éraniens, qui, à n'en pas douter, y étaient demeurés après eux, assez longtemps pour les oublier. Or les Aryo-Perses sont partis de la Bactriane, où ont été composés les Gathas de l'Avesta, de la Bactriane, d'où les ont expulsés les Touraniens, les Turcs, ces légendaires et historiques ennemis maudits encore au xe siècle de notre ère dans le *Chahnameh*. Le nom d'Arie, Ariane, donné à une région intermédiaire entre le Caboulistan et la Médie, marque une seconde étape de ces Aryo-Perses, les uns se décidant à contourner la Caspienne pour gagner la Médie, l'Arménie, les autres se massant peu à peu dans la Perside, jusqu'au jour où Mèdes et Assyriens leur céderont l'empire.

Bien avant l'arrivée des Perses dans l'Asie antérieure et même des Hindous dans la vallée du Gange, l'histoire nous montre des

parents des Grecs, les Phrygiens et Lyciens, installés dans l'Asie Mineure, et les Hellènes eux-mêmes dans les vallées de l'Hémus et du Pinde, déjà sortis de la Thrace, dont ils connaissent et célèbrent les montagnes, le Rhodope et l'Ismare. Il existe sans doute un vaste hiatus entre la Thrace et la Caspienne, et les Hellènes ne se rappellent pas le voyage qu'ils ont dû accomplir; mais ici la linguistique et la mythologie viennent en aide à l'histoire; il est impossible de séparer la langue d'Homère et celle des Védas; les légendes localisées par les Hellènes, par les Phrygiens, par les Crétois autour de leurs Olympes et de leurs Idas procèdent en droite ligne du fonds où ont puisé les rapsodes aryas. La marche des tribus helléniques vers l'Hellade et le Péloponnèse est la continuation du mouvement qui les a portées en Phthiotide et en Piérie. Enfin la fable des Argonautes, l'expansion de leurs colonies sur les bords septentrionaux de la mer Noire, dénote une connaissance antérieure de la Colchide et de la Chersonèse Taurique. C'est au Caucase que Zeus fait clouer Prométhée. Ne sont-ce pas là autant de réminiscences d'un chemin parcouru, sous la pression des Cimmériens (les Cimbres ou Gaulois) et des Scythes, les Slaves sans doute, mêlés aux Finno-Mongols?

Bien plus que les Grecs, les Latins sont ignorants de leur origine — puisque leur vie historique n'a commencé qu'au VIII[e] siècle, et que leurs traditions troyennes leur ont été suggérées par les Étrusques et les Grecs de Cumes. Mais ils n'ont pu ni apprendre, ni créer leur langue en Italie : elle procède directement du fonds indo-européen et se rattache aux formes les plus anciennes du grec, à l'éolien. Ils n'ont pas non plus inventé leur Jupiter, le *Dyauspitar* des Aryas. Très peu nombreux, infime tribu perdue entre les nations helléniques et la masse gauloise remontant le Danube, ils ont dû se glisser le long des Alpes et de l'Adriatique, emportés par la migration des Ombriens (XIV[e] siècle), ou poussés au X[e] siècle par l'exode des Pélasges-Tyrsènes (les Étrusques). Puis ils se sont cantonnés entre Albe et Cures, ils ont végété là, jusqu'au jour où ils ont pris part à la fondation de Rome.

Les Celtes bruns dont l'ethnographie relève la trace depuis la Dacie jusqu'à l'Armorique et à l'Irlande, les Gaulois blonds (Volk, Bolg, d'où Belge et Welche — anglais *folk,* le peuple), — les Gaulois, qui, au temps de Ambigat et de Biturix, occupaient toute la Germanie et bientôt la Gaule, la Grande-Bretagne et le centre ouest de l'Espagne, les Cimbres ou Kimris dont j'ai peine à séparer le nom des Cimmériens, tous ces peuples, qui parlaient un dialecte, des dialectes indo-européens, ont bien marché d'Orient en Occident :

à tel point qu'ils ont été poussés et refoulés jusqu'au Rhin et à l'Atlantique, par les Allemands et les Slaves. La langue gauloise, presque anéantie, était notoirement apparentée au latin — ce qui en explique la disparition rapide; quant aux dialectes néo-celtiques, malgré leur forme altérée, ils ne sont pas moins marqués de l'empreinte familiale.

Restent les Germains, Slaves et Lettes, dont la provenance ne peut faire l'objet d'un doute. Les premiers n'occupaient pas encore leur pays du temps de la domination gauloise, ou tout au plus ils disputaient les côtes de la Baltique à des prédécesseurs finnois. Au milieu seulement du Ier siècle avant notre ère, les Suèves se montrent en force sur le bas Rhin; César les maintient sur la rive droite et les y refoule. Peu à peu l'Allemagne s'emplit entre l'Oder et le Rhin, le Jutland et les Alpes; elle fourmille de tribus, jadis fameuses, aujourd'hui effacées de la carte, Chérusques, Irminons, Iscævons, Ingævons, Quades, Marcomans, détruites soit dans leurs longs démêlés avec le monde romain, soit dans leurs querelles intestines; de fait, jusqu'au IVe siècle, pénétrées jusqu'au Wéser par l'influence et les légions de l'empire, elles vivent obscurément dans les terres *décumates*, plus ou moins soumises à un tribut. Derrière elles s'étend la Gotie; nous avons vu qu'au IVe siècle, les Gots — la plus puissante des nations germaniques — couvraient, de la Baltique au Dniester, ce qui a constitué plus tard la domination polonaise; ils venaient de plus loin. Ce qui le prouve bien, c'est la poussée des Slaves, eux-mêmes forcés par les Huns dans leurs pâturages de Scythie; c'est ce flot qui rejette d'un côté les Gotons vers la Suède, les Wisigots et Ostrogots sur la rive droite du Danube, et qui pénètre jusqu'au cœur de la Germanie.

Déjà les Germains du nord, Lombards, Ruges, Hérules, Vandales, pressés par les Borusses et Lithuaniens, ont pris les devants, courant où la chance les entraîne, qui vers l'Italie, qui vers l'Espagne, et jusqu'en Afrique; puis c'est le tour des Suèves, puis des Burgondes, puis des Francs qui gagnent les vallées de la Meuse, de l'Escaut, de la Somme. Ce qui reste de Germains en Allemagne, Alamans, Suèves, Franconiens, Saxons, se serre entre le Rhin et le Wéser, quelquefois atteignant l'Elbe; partout dominent les Huns, suivis des Slaves. Les anciens Teutons, plus ou moins denses, plus ou moins clairsemés, habitent la Scandinavie, l'Angleterre, le nord-est de la Gaule, l'Espagne, la Cisalpine.

Mais j'ai déjà esquissé ce tableau d'événements compliqués, qui suffit à la fois pour mettre à néant les prétentions de nos voisins

sur les pays où les a jadis portés l'émigration et où leurs bandes, quelque temps dominantes, ont fini par se fondre avec les populations antérieures, et aussi pour faire éclater l'évidence de l'origine orientale des Teutons.

Pour les Slaves, la question ne se pose même pas, mais il faut encore insister sur ce point que les nombreuses et très riches langues de ces peuples ne peuvent pas plus s'être formées sur place, ou être nées l'une de l'autre, que se défendre d'une étroite parenté avec l'indo-européen organique.

Tant qu'on n'aura pas fourni un indice quelconque de la provenance occidentale des Éraniens et des Slaves, — les deux groupes qui sont restés les derniers en contact dans le voisinage du berceau commun, tant qu'on n'aura pas montré les Celtes ou les Gaulois marchant, sans aucun intérêt appréciable, de l'occident vers l'orient, ou bien la ruche allemande, solide de toute éternité sur son terrain, entamé tant de fois, essaimant à droite et à gauche Celtes, Gaulois, Slaves et Persans, voire Latins et Hellènes, on sera contraint d'établir la patrie indo-européenne primitive entre les deux branches, orientale et occidentale. Mais quand bien même la moindre vraisemblance — ce qui n'est pas — serait alléguée à l'appui de l'une de ces hypothèses, la grammaire comparée serait là pour nous répéter : « Les idiomes dont il s'agit ne peuvent rendre compte de leurs formes et de leur ordonnance. Aucun d'eux ne s'explique par lui-même, tous s'expliquent les uns par les autres. Aucun n'est une ébauche plus ou moins avancée d'un type vers lequel il tendrait; tous sont les altérations diverses d'un fonds commun, d'un langage antérieur, disparu par cela même que tous l'ont emporté avec eux; les langues ne voyagent pas sans bouches qui les parlent. Celles qui nous occupent ont donc été importées par des immigrants, trop peu nombreux sans doute pour modifier le mélange, accompli déjà, d'éléments ethniques plus anciens, mais assez puissants pour imposer leur langage, leur discipline intellectuelle et, quelque peu, la civilisation correspondante. »

Car le langage, étant l'expression de la pensée, révèle assurément les aptitudes, les facultés cérébrales, l'état industriel, esthétique et social de chaque race, de chaque groupe humain. L'unité indo-européenne n'a pas été seulement lexique et grammaticale, elle a été intellectuelle et morale. Si la majorité des langues sœurs désigne par le même mot une chose, un être, une relation, un sentiment, un concept abstrait, n'est-il pas évident que le groupe primitif les connaissait? C'est que, de toutes les racines qui pou-

vaient les caractériser, il avait choisi déjà les plus expressives à son gré. Pour s'assurer de ce que les uns ont perdu ou gardé, de ce que les autres ont acquis, il suffit de recueillir les termes communs à tous ou à quelques-uns de ces idiomes. C'est ce qu'a tenté, non sans excès parfois, mais pourtant avec succès, Adolphe Pictet.

De longs siècles de vie pastorale avaient précédé la séparation des idiomes. Les noms du troupeau, du bœuf, de la brebis, du cochon, du chien, du pâtre et du pâturage, de l'enclos, de l'étable, de la chair, de la laine, du lait, du beurre, du fromage, présentent des concordances frappantes; et de ces termes dérivent les mots qui désignent la richesse, la propriété, la famille, le maître, l'hôte. Le taureau et la vache sont les principaux acteurs des mythes, l'enjeu des batailles célestes entre le soleil et les nuages. entre la foudre et les vents. Bien que pasteurs, les Aryas n'étaient plus nomades; ils connaissaient l'orge, le labourage, la charrue, la mouture, la farine et peut-être le pain. Ils buvaient des boissons fermentées, de l'hydromel, peut-être du vin.

La fabrication du char, de l'essieu et du joug nécessitait l'emploi du ciseau, du coin, de la hache, du couteau. Il y avait des charpentiers et des forgerons. L'enclume était de pierre. Rien ne permet d'affirmer qu'on fondît le fer, tandis qu'il ne reste aucun doute sur la connaissance de l'argent et sur l'usage de l'airain. L'industrie n'allait guère au delà d'un filage et d'un tissage grossiers. Le vêtement était cousu. Des anneaux et des bracelets ornaient les poignets et le cou.

On savait construire ou plutôt creuser des barques; le nom de la nef et celui de la rame sont aussi vieux que nos langues. Mais il n'est question ni de quille, ni de mât, ni de voile. La mer était inconnue ou lointaine, et la navigation ne s'opérait que sur des rivières et des lacs. Il fallait d'ailleurs des bateaux pour passer les fleuves; les ponts n'étaient pas inventés.

La maison, qui, par son principal nom (*dama*, *domus*), rappelle peut-être les poteaux liés en faisceau pour porter la tente primitive, était le chef-d'œuvre du charpentier. Il est peu probable que la maçonnerie concourût à la bâtisse, si ce n'est par un peu de chaux ou de mortier. Le lit, le siège, quelques pots formaient le mobilier. La maison était entourée d'un fossé qui semble avoir fourni la plupart des noms du pourpris, du courtil et du jardin. Dans cette enceinte étaient sans doute le puits ou la citerne, et le foyer, où cuisaient et rôtissaient les viandes. On peut aussi conjecturer que le feu était allumé sous le toit, dans la cabane, plu-

sieurs des noms de la maison semblant apparentés à une racine qui signifie brûler. La porte a gardé son nom à travers les âges (*dvâr*, *door*, *thura*, *fores*; mais la clef n'apparaît que chez les occidentaux). Les maisons n'appartenaient qu'à des familles, à des ménages — monogames en principe — où l'époux et l'épouse étaient, à titre égal, le maître et la maîtresse (*pati*, *posis*; *patni*, *potnia*); une tribu, un clan (*djanana*, *gennè*, *gens*, *chunni*) devait donc occuper un certain nombre de huttes qui formaient des villages (*trapâ*, *tribus*, *thaurp*, *dorf*) et même des villes (*poura*, *polis*). Il n'y avait point une nation, un peuple. Les mots qui ont depuis répondu à ces idées n'expriment que le nombre, la multitude. Partout de petits groupes, souvent unis pour la défense commune, souvent séparés par des querelles intestines. La guerre, pour ces barbares, était déjà l'action par excellence (*adji*, *adjma*, *agon*, *agmen*, le combat, l'armée), qu'il fallût soit livrer bataille en rase campagne, à cheval avec le javelot, à pied avec le glaive, soit forcer l'enceinte, le burg, où l'ennemi avait enfermé ses troupeaux et son butin. Le héros (*vira*, *vir*, *baro*) combattait debout sur son char ou monté sur son coursier qui s'animait aux sons stridents de la corne (*çrina*, *cornu*), rude aïeule de la trompette. Possesseur de chevaux, dompteur de chevaux, ami des chevaux, étaient les plus enviables des titres pour les Perses, les Grecs, les Gaulois.

L'ennemi vaincu était réduit en esclavage et entrait en compte, dans la richesse du maître, avec le bétail. L'homme puissant et sa femme s'appelaient indifféremment *dampati*, *gôpati*, *dasapati* (*despotès*, *despoina*), maîtres de la maison, des bœufs, des esclaves.

L'amour de la guerre, sans lequel il ne s'est jamais formé de peuples robustes et vivaces, implique l'amour de la gloire, le vrai mobile de toutes les actions courageuses et de toutes les grandes œuvres. On peut bien dire que jamais groupe humain ne l'a plus vivement senti que le nôtre. Etre connu, être chanté, voilà un besoin inné, aussi bien chez les Hindous que chez les Hellènes, chez les Perses que chez les Germains. Il y a une racine *Kru*, *Klu*, *Çlu*, qui, tournée et retournée de cent façons, a fourni des noms aux peuples, aux hommes, aux dieux même; les *Slaves* sont les glorieux; tous les *çravas*, tous les *slaf*, tous les *klès*, les *chlu*, les *hlod* et les *hruo*, Ladislas, Héraklès, Clovis, et Louis, et Roland, ont été de glorieux hommes, ou ont aspiré à justifier l'orgueil paternel qui les avait parés de ces noms retentissants.

Les tribus avaient des chefs de guerre et de paix, des rois — sauf peut-être les Hellènes, qui n'ont guère employé la racine *rag*

ou *reg* commune à toutes les autres langues sœurs. Leur organisation sociale était fondée sur la propriété commune et individuelle. L'héritage était connu, mais borné sans doute au rang, à la maison, aux produits du travail et au butin de guerre. L'échange était l'unique forme des rapports économiques. Les bœufs servaient de monnaie. La loi, le droit, la dette, le délit, le jugement, les épreuves judiciaires et l'amende étaient choses nommées avant l'expansion indo-européenne. La plupart des racines qui désignaient ces notions laissent d'ailleurs entrevoir l'origine toute matérielle des idées les plus abstraites et les plus hautes. C'est ce qu'on peut dire de tous les termes relatifs à la vie de l'esprit ; à l'âme, simple souffle vital ; à la pensée, simple pouvoir de mesurer et de peser les objets ; à la volonté, au souvenir, à la science, *djnati*, *gnosis*, *notio*, qui crée une seconde fois les choses (racines *gan* engendrer, *gnâ* connaître). La religion n'est pas le caractère le moins frappant de nos aïeux ; dégagée des minuties de l'animisme et des pratiques énervantes du chthonisme — dont elle a cependant gardé d'importants vestiges, — elle est déjà l'adoration des forces de la nature et des phénomènes atmosphériques. La langue enfin, résultat d'une agglutination intense, simple dans ses racines, indéfinie dans ses dérivations, se présente comme un organisme complet, à la fois savant et libre.

Quel nom maintenant donner à cette réunion des aïeux immédiats de tant de races diverses mais gratifiées du même régime, de la même langue, des mêmes croyances et de la même culture ? Il en est un qui, contre vent et marée, a prévalu en somme, depuis qu'il ne trompe plus personne et qu'il n'implique plus l'unité ethnographique ; c'est celui que se donnait Darius, « Arya, fils d'Arya », celui que revendiquent les brahmanes et qu'ils ont élevé au ciel dans la personne du dieu Aryaman. Il est certain que les autres peuples — excepté les *Iron* ou Ossètes du Caucase — ne l'ont point adopté, mais ils l'ont connu et employé. Qu'est-ce que *Arès*, *Areiôn*, *Aristos*, *Arétè*, *Artémis*, le fort, le meilleur, la vertu, la très honorable, chez les Grecs ? qu'est-ce que *Ario-vist* chez les Germains ? sinon des doublets et des dérivés du nom que portent tant de grands personnages hindous et perses ? Le sens premier est vague ; chez les vrais Aryas, c'est noble, illustre ; mais c'est aussi voyageur et laboureur.

Cette dernière acception est universelle. Latin : *arare*, *aratrum*, *aratio* ; grec : *aroun*, *arotron*, *arosis* ; lith. : *ar-ti*, *arklas* ; slave : *ora-ti*, *oradlo* ; got. : *arj-an* ; angl.-sax. : *erjan* ; angl. *ear* ; irl. *ar* ; corniq. : *aradar* ; gallois : *arad*. On y rapporte d'anciens noms de la

terre : *era*, en grec, *ira*, en sanscrit; en germ., *ero*, *airtha* (*rta* en ssc.) *eorthe*, *earth*; en gaéliq. *ire*, *irionn*. Quoi qu'il en soit, *Aryo-Européen* vaudrait mieux que Indo-Européen, et j'avoue que, par simplification, je me sers sans scrupule des mots *Aryas*, langues et nations aryennes.

Je vais au-devant d'un reproche possible : A l'histoire sémitique de Bossuet, vous substituez purement une histoire aryenne, aryanophile, aryanomane. Vous ne détrônez le vieux peuple élu que pour mettre en avant un autre groupe privilégié, prédestiné. — Oui et non. Je ne supprime rien de l'histoire; je n'attribue rien aux Aryas que la linguistique ne leur donne; ils ont commencé comme les autres par la sauvagerie; mais, venus les derniers avec une langue et une intelligence déjà supérieures, ils ont rapidement bénéficié des inventions et des travaux de leurs prédécesseurs épuisés. Égyptiens, Chaldéens, Sémites dans l'Asie antérieure, Chinois dans l'extrême orient, avaient atteint un niveau que les Aryas ont dépassé, dans les institutions, dans l'art, dans l'expression de la pensée. Depuis deux ou trois mille ans, la direction du monde est échue aux Aryas, et en dépit des décadences momentanées, des intrusions arabes, mongoles et turques, ils ont gardé le flambeau, ils l'ont porté en Amérique, en Australie, et revenant vers leur berceau par mer et par terre, ils font pénétrer la lumière jusque dans la noire Afrique, jusque dans le crépuscule oriental.

Comparez l'histoire incohérente et fausse que Bossuet a noyée dans les flots de son éloquence, l'histoire accommodée à cette Bible juive remaniée au v[e] siècle, aux prophéties après coup des Daniel et des Jean, comparez-la aux réalités, aux évidences dévoilées par la découverte du groupe indo-européen. Voyez comme s'éclairent et s'ordonnent les mouvements des peuples. Tandis que, du pied oriental des grands plateaux asiatiques, les aïeux des Chinois, descendant leurs fleuves, le Bleu et le Jaune, prolifèrent et se multiplient dans leur immense empire, isolés, inutiles et inconnus, deux centres de civilisation se manifestent, sur les rives du Nil et à l'embouchure de l'Euphrate. Séparées de ces Égypto-Sémites par l'Himalaya et le Paropamisus, des tribus lentement accrues d'hommes blancs, demi-pasteurs, demi-laboureurs, monogames, adorateurs du ciel et des météores, s'écartent peu à peu, sous la pression des Mongols, de leur patrie commune, s'oubliant les unes les autres en chemin, mais gardant leurs idiomes et leur culture acquise, précisément dans la mesure même de leur éloignement progressif. Les Celtes sont poussés vers l'occi-

dent par les Gaulois, les Gaulois par les Germains, ceux-ci par les Slaves et les Lithuaniens que pressent et finalement enfoncent le développement des Mongols et la trouée des Huns. Les futurs Hindous se sont déjà engagés dans le réseau des affluents de l'Indus; enfin les Grecs et les Latins, côtoyant le courant celto-germano-slave, tournant le monde sémitique, suivent la rive droite du Danube et se détachent, les uns vers la Thrace et la Thessalie, les autres vers le Tibre. Les Éraniens demeurés seuls, en butte aux assauts continuels des Turcs, gagnent la Médie, la Perse, subjuguent et recouvrent les vieux empires sémitiques, et viennent se heurter en Ionie et à Marathon, contre leurs anciens voisins oubliés, contre les Hellènes déjà maîtres du bassin de la Méditerranée.

Cette large et simple vue ne donne-t-elle pas à l'histoire son vrai sens? N'explique-t-elle pas l'effacement successif des antiques civilisations, les rencontres et les luttes des Gaulois et des Italiotes, des Hellènes et des Perses, des Germains et du monde gréco-romain, les incursions mongoliques dans le champ laissé libre par les migrations aryennes, et l'équilibre lentement fondé par les résistances mutuelles, bouleversé par ces irruptions passagères? les Allemands arrêtés par le bloc celtique, se retournant contre les Slaves, et ceux-ci, longtemps victimes de contre-coups sans nombre, flottant, sans frontières durables, entre la Germanie et le chaos tartare? Les diverses invasions allemandes n'apparaissent-elles pas comme les conséquences, fatales ou anormales, de l'impulsion primitive? Il n'est pas jusqu'à la conquête des Amériques et de l'Océanie qui ne procède de l'ébranlement communiqué, il y a quatre mille ans, aux tribus agglomérées entre le Turkestan et l'Oxus, par la pression des Mongols.

Telle est la nouvelle conception de l'histoire, qui rejette au pays des chimères le plan divin et les généalogies bibliques; c'est l'œuvre et le produit de la micrographie linguistique.

TROISIÈME PARTIE

L'ORGANISME INDO-EUROPÉEN

CHAPITRE PREMIER

LES RACINES INDO-EUROPÉENNES

La flexion n'est qu'un degré supérieur de l'agglutination.
Le matériel indo-européen ne comporte rien de plus que des racines pleines et des racines vides, soit démonstratives ou pronominales, soit attributives ou verbales. — Racines pronominales : les pronoms et les suffixes. — Racines attributives, premières, secondaires, tertiaires. — Réduction des variantes à un petit nombre de formes ancestrales. — Racines exprimant une action de l'esprit : la famille *ma*. — La racine nue; le *thème* ou *radical*, souvent préservé par la *composition* des mots.

La parenté des langues indo-européennes n'est pas un phénomène d'un autre ordre que l'intime affinité des dialectes bantous, berbers, turcs ou sémitiques. Leur aire n'est pas plus étendue que le domaine des idiomes malais. Les différences ethniques ne sont pas plus grandes entre les nations qui les ont apprises et qui les parlent, qu'entre les divers groupes malayo-polynésiens. La préexistence d'un parler commun, et d'un agrégat humain où s'est formée cette langue mère, n'est pas ici moins nécessaire et moins évidente que pour les autres familles indépendantes. Tous les types antérieurs ont péri, parce que l'écriture n'était pas née; mais ils sont contenus encore dans les idiomes qui en dérivent; au reste, ce n'est pas seulement ce qu'on pourrait appeler les types premiers, qui ont disparu, qui se sont résorbés dans leurs effigies; les unités secondaires elles-mêmes ont souvent passé, sans nous léguer quelque monument de leur existence; le temps

n'a rien gardé du teutonique, du slave, de l'italique, d'où sont issus respectivement tant de rameaux distincts. Par chance, nous possédons, sous leurs formes les plus anciennes et les plus modernes, le sanscrit, l'éranien, le grec et le latin; et il nous suffit de leur comparer les groupes hindous, persans, romaïques et romans, qui sont nés d'eux, et dont ils sont l'unique raison d'être, pour comprendre la formation des huit branches indo-européennes, pour affirmer qu'elles sortent d'un tronc unique.

Donc sur les origines indo-européennes nul mystère ne plane, si ce n'est cette obscurité qui vient de l'épaisseur des âges. Les peuples qui ont emporté ou reçu dans leurs migrations les éléments d'une même culture intellectuelle se sont, plus ou moins vite, élevés au-dessus des autres races, des autres nations. C'est là un fait historique et patent, mais qui ne peut nous étonner, puisque partout nous constatons ces inégalités dans les aptitudes et dans les destinées. Est-ce que le Malais n'est pas supérieur au Papou, le Maure au Nègre, l'Aztèque à l'Abipone, le Sémite au Berber, le Chinois au Mongol. Venu le dernier, l'Arya a hérité des conquêtes de ses prédécesseurs, et leur apogée a été son point de départ : l'Égypte, la Chaldée, l'Assyrie avaient donné leur mesure, fait leur effort; avec une plus vivace énergie, avec une plus grande ouverture et une plus grande souplesse d'esprit, il a repris en main la tâche abandonnée. Et cette supériorité intellectuelle et esthétique nous est révélée par son langage.

Mais cette langue elle-même n'est séparée des autres par aucun abîme; elle n'en diffère que par une combinaison plus intime des mêmes éléments premiers; c'est en suivant la même route qu'elle les a dépassées. Et comment en douter? N'est-ce pas l'examen comparatif de ses grands dialectes, n'est-ce pas l'analyse de ses formes, qui ont suggéré la théorie linguistique et permis de déterminer la marche générale du langage, les phases successives du monosyllabisme, de l'agglutination et de la flexion?

La flexion, nous l'avons dit, n'est que la fusion des syllabes agglutinées; elle suppose donc, et nécessairement, une période agglutinante; quant à l'agglutination, il est parfaitement impossible qu'elle se soit produite sans un certain matériel de racines, déjà susceptibles de juxtaposition, comme en chinois, c'est-à-dire déjà classées en pleines et vides, en principales et subordonnées. Enfin cet emploi, si rudimentaire, des éléments vocaux atteste encore des âges plus reculés où les sons adaptés à la désignation des choses et des êtres rejetaient au second plan, dans la classe des démonstratifs et des auxiliaires, les anciens cris de douleur,

de joie, d'appel et d'avertissement. Il n'est pas jusqu'aux longs tâtonnements d'où sont sorties les consonnes pures, qui ne nous soient révélés par les nombreuses variantes d'une même racine originelle soit dans une même langue, soit d'un dialecte à l'autre. Avant de prononcer nettement la gutturale simple, ou la dentale, ou la labiale, avant d'émettre les sons *k* et *g*, *t* et *d*, *p* et *b*, les ancêtres de l'indo-européen ont longtemps hésité entre des diphtongues consonantes, telles que *sk*, *kch*, *kv*, *kt*, *kh*, *gv*, *gj*, *gd*, *gh*; telles que *tch*, *tj*, *tv*, *dj*, *dv*, ou bien *pt*, *pv*, *mp*, *bd*; de même pour la sifflante *S*, si difficile à prononcer pour les Grecs et les Éraniens au commencement des mots, pour les Latins entre deux voyelles, que ces peuples l'ont remplacée soit par une aspiration, soit par un *R*; de même pour les liquides *R* et *L*, ou *N*, qui s'échangent sans cesse ou alternent avec des dentales. L'acquisition des voyelles n'a pas donné lieu à moins d'hésitations et d'efforts; ainsi E et O brefs n'étaient pas familiers aux Aryas de l'Inde et aux Gots; et ces peuples ne connaissaient l'E et l'O longs que comme des combinaisons d'un A, bref ou long, avec I et V (voyelle ou semi-voyelle). Puis, selon qu'une voyelle était lancée avec plus ou moins de force, suivie ou précédée d'une aspiration, elle s'annexait peu à peu une gutturale, une sifflante, ou même un roulement comme est le R voyelle sanscrit. Enfin si le voile du palais venait à se relever vers les fosses nasales, la voyelle prenait un timbre particulier; elle se nasalisait : *an*, *in*, *on*; l'insertion d'un N était le résultat inévitable de cet accident phonique; et il est souvent difficile de savoir si ce N intercalaire provient de la voyelle nasalisée ou d'un suffixe *na*.

Ces inductions, que M. Paul Regnaud a interprétées, je crois, avec une hardiesse trop inflexible, ne sont pas fondées sur de simples raisonnements. Elles partent de faits certains. Les variantes dont nous parlions ne sont pas des hypothèses; elles subsistent et coexistent, formant des groupes où la parenté intime des membres est évidente. Les Indo-Européens les ont conservées et s'en sont servi pour noter, au fur et à mesure, les nuances et les connaissances nouvelles dont s'enrichissait la pensée. Les grammairiens sanscrits ont compté, dans leur langue, environ dix-sept cents racines, en apparence irréductibles; un premier triage a ramené au nombre de cinq cents les éléments communs à toutes les langues de la famille. Une analyse plus profonde les réduit au cinquième, au dixième peut-être, base étroite sur laquelle repose le plus vaste et le plus fécond des organismes linguistiques.

De ces considérations préliminaires, mais non *a priori*, retenons

seulement, et cela suffira, les points suivants : la langue mère indo-européenne n'est ni une conception de l'esprit, ni une sorte de miracle soudain; c'est une réalité; c'est le produit d'une élaboration dix et vingt fois séculaire, comme le prouve assez l'usure, l'atrophie, de ses désinences casuelles et verbales. Sa genèse, ses matériaux, sont ceux des autres langues; elle ne les a distancées qu'en appliquant avec plus d'énergie et plus d'intelligence des procédés, des artifices identiques.

Deux classes de racines monosyllabiques la constituent : racines démonstratives ou pronominales; racines attributives ou verbales; les premières ont fourni tous les pronoms, la plupart des prépositions, des conjonctions et des suffixes; les secondes, tous les noms et adjectifs, tous les verbes et la plupart des adverbes.

Les racines pronominales se présentent souvent à l'état nu, isolé, c'est le monosyllabe primitif : *sa*, *ho*, *ta*, *to*, ceci, cela; *sya*, *tya*, *sva*, *sma*; *ma*, *me*, *tu*, *te*, moi, toi; *ya*, *ka*, *ku*, qui, que; *dva*, *tri*, deux, trois; *da*, *ga*, comme dans les particules du grec ou de l'allemand, *ge*, *de*; souvent elles se sont adjoint des désinences casuelles, *s*, *m*, *t*, *bhyam*, *bhyas*, qu'on en détache aisément; souvent aussi elles se sont agglutinées et coagulées entre elles, sans changer de sens indicatif, relatif ou personnel : par exemple, en sanscrit, *ima*, *esa*, *ata*, *eta*, *ana*, *ena*, *eva*, *eka*, où entrent les sons les plus simples que l'homme ait pu prononcer, *ă*, *ĭ*, et qui se sont naturellement renforcés, doublés, d'autres syllabes vaguement associées à quelque geste, à quelque idée de distance et de lieu; sous cette forme, les racines pronominales ont enfanté dans tous les idiomes indo-européens des lignées, variées et altérées à l'infini, de mots indispensables, où l'on retrouve à grand peine les syllabes amalgamées. Qui chercherait, dans notre mot *oui*, *hoc illud*, ou dans *ici*, *hic hic*; dans *celui-ci*, *hic ille huic hic hic*, si ces fusions ne nous étaient révélées par des formes comme *o-ïl* et *i-ce-lui*? Bopp et ses émules, Pott, Benfey, Kuhn, guidés par des indices analogues, sont parvenus à ressaisir, souvent à coup sûr, le fil de ces menus labyrinthes.

Le pronom *I* se présente dans toute sa simplicité — sauf qu'il est décliné — en gotique et en latin. Gotique, nominatif et génitif singulier *is*, accusatif singulier et pluriel *ina*, *ins*, datif singulier et pluriel *imma*, *im*. Latin, *is*, *id*, *ii*, *iis* et les atténuations *ea*, *ei*, *ejus*, *eum*, etc.; avec suffixes, *isdem*, *idem*, *ita*, *itidem*, *i(s)pse*, *ibi*, *immo*, *enim*; il y a en outre confusion permanente avec la forme *yā*, *jā*, elle-même dérivée de *i*. Du latin, il nous est permis de passer au français, pour montrer l'antique pronom *I* dans un

groupe où on ne l'aperçoit guère : le mot *même*, rapproché de la vieille forme *méisme* et de l'italien *medesimo*, nous conduit à un latin supposé *met-ipse-timum*, — superlatif de *metipse*; or dans ce composé il n'y a de central et de significatif que le pronom disparu — *I* —. *I* n'a pas laissé en sanscrit et en zend de forme déclinée isolée, mais il apparaît dans des adjectifs comme *îdriça*, tel, *itara* autre (latin *i-terum*), et les adverbes *iha*, *idha*, *ithra*, ici; *itas*, d'ici; *it-tham*, *iti*; zend, *itha*, ainsi; *idânim*, maintenant; *tchet*, pour *tcha-it*, avec le sens de *si*; *net* (zend, *noid*), pour *na-it*, « que ne pas », « non pas », — comme qui dirait : « arrière, cela ».

Nous venons de citer une syllabe fameuse entre toutes, puisqu'elle a, presque partout, fourni le mot le plus énergique de toute langue : anglais *no*, français *non*. Ce qui surprendra peut-être, c'est que la racine *na* et sa voisine *ma*, qui ont souvent pris le sens négatif, ont gardé dans la plupart des cas, soit comme mots isolés, soit comme suffixes, une valeur très nettement positive, démonstrative. L'affirmation et la négation ne seraient donc pas des idées primitives, ou bien elles se traduisaient suffisamment par un geste. Ce n'est qu'à la longue, et par une sorte de détour, que des pronoms simples ou composés ont été accommodés à l'expression du consentement ou du refus. Il est d'ailleurs facile de constater dans nos parlers modernes que tous nos termes affirmatifs et négatifs sont uniquement des pronoms ou des adverbes indicatifs : *si*, en italien, n'est que *sic*, « ainsi »; notre *oui* est *cela cela*; le *ja* allemand et breton, le *yes* anglais n'ont pas d'autre sens que les expressions aryennes, grecques, latines, telles que *ita*, *na*, *ma*, *mè*, *nec*, *nai*, etc. Sans doute nous voyons, en grec, en sanscrit, en arménien, sous les formes *mè*, *ma*, *mi*, en sanscrit, gotique, slave, borusse, lithuanien, zend sous les formes *na*, *ni*, *ne*, *naiy*, nos deux syllabes pronominales employées à l'inhibition et à la négation; mais il ne faut pas oublier que *mâ ton théon* en grec, signifie encore : « par le dieu! j'en atteste le dieu »; que *nai* veut dire *certes*; que, dans le Véda, on rencontre *na* avec le sens de *sicut*, *comme*, *ainsi*, et *nana* avec le sens de beaucoup; enfin que *ma* et *na*, à l'état construit, forment des noms, des adjectifs, des participes, des superlatifs de toute sorte. C'est donc seulement par l'usage, par un choix, plus facile à constater qu'à expliquer, que *ma*, que *na*, isolés ou préfixés, sont devenus des signes négatifs. Encore un exemple saillant : *non*, abréviation des formes *nenu*, *ne-unum*, renferme deux fois la racine *na*, négative en tête du mot, simplement démonstrative à la fin.

Ces curieuses anomalies mettent en lumière l'équivalence pri-

mitive de tous ces cris d'appel ou d'avertissement que le geste, l'accent, l'intonation d'abord, et ensuite l'habitude, les préférences de telle ou telle tribu, ont fini par douer d'une valeur précise, d'un sens déterminé. Encore n'est-il question jusqu'ici que de mots indépendants, constitués par des racines démonstratives nues ou déclinées, et de mots composés où ce luxe de racines joue le rôle de radical, de syllabe prépondérante. Mais lorsque nous retrouverons tout à l'heure ces mêmes racines accolées à des racines attributives, leur insignifiance première éclatera plus encore. Il n'y a pas de voyelle isolée, il n'est pas de syllabe formée d'une consonne et d'une voyelle, ou d'une diphtongue consonante et d'une voyelle, qui, suffixées à une racine verbale, ne puissent entrer au même titre dans un nom, un adjectif, un participe, un verbe ou un adverbe. C'est le besoin de clarté, c'est le choix instinctif, variable selon les aptitudes vocales, selon les rencontres avec des peuples étrangers, selon des circonstances inconnues, qui ont plus ou moins attaché à telle classe de suffixes (*ta*, *ti*, *to*, *da*, *ma*, *na*, *ra*, *la*, *sa*, *pa*, *va*, *ka*, *ja*, *sja*, etc.) le sens d'agent, d'action, de futur, de passé. Et le plus souvent, à ces suffixes, dits primaires, usés, altérés, méconnaissables, il a fallu en souder un, deux et trois autres, ni plus ni moins significatifs par eux-mêmes, pour suffire aux exigences du discours. Comptez dans un mot employé par Lucrèce : *in-sat-i-a-bi-li-ter* (insatiablement), les syllabes ajoutées à la racine *sat* (que nous possédons dans *saoul* de *saturus*, dans *rassasier*, dans *assez*, ad-*sat*-is). Laissons le préfixe *in* qui répond au sanscrit et au grec *an*, au germanique *un*, et qui a pris une valeur négative. Qu'est-ce que *i*, que *ā* long, que *bi*, *li* et *ter* pour *tara*, sinon des racines pronominales atrophiées, fondues, et qui ont tout au plus une valeur de position; car on les rencontrera toutes, une à une, deux à deux, — et cela, dans tous les idiomes de la famille, — également propres à former des noms et des verbes de toute sorte. Mais avant de citer plus d'exemples, nous devons définir et classer les racines attributives, celles que nous essayions naguère de rapporter soit à une onomatopée, soit à une imitation métaphorique d'une sensation, d'un mouvement, d'un objet.

Une racine attributive indo-européenne n'est ni un nom, ni un verbe; elle ne devient l'un ou l'autre que par l'adjonction de désinences casuelles ou verbales. C'est, comme le monosyllabe chinois, une émission phonique, susceptible de spécifier soit une classe de choses, d'êtres, de phénomènes, soit un état, une action du sujet pensant ou de l'objet remarqué. Elle peut renfermer

toutes les voyelles et toutes les consonnes qui peuvent tenir dans une syllabe. On peut toujours prouver, dit Max Müller, que les racines composées de plus d'une syllabe sont dérivées. Et même dans les racines vraies, monosyllabiques, il faut distinguer ce que nous appellerons les racines premières, secondaires et tertiaires.

Les racines premières se composent : 1° d'une voyelle : *i*, aller; 2° d'une voyelle et d'une consonne : *ad*, manger, *as*, respirer, *ag*, conduire, *ak*, courir, percer; 3° d'une consonne et d'une voyelle, ou d'une semi-voyelle et d'une consonne : *dă*, donner; *pa*, boire, paître, protéger; *mă*, créer, mesurer; *bhu*, être, croître; *vă*, souffler; *kr*, faire; *mr*, mourir; *ju*, joindre.

Les racines secondaires se composent : 1° d'une consonne, d'une voyelle et d'une consonne : *tud*, *tup*, frapper; *bhar*, porter; *ruk*, luire; *vak*, parler; *sak*, suivre; *yug*, joindre et combattre; *vid*, voir, savoir; *duk*, traire; *gan*, engendrer; *man*, penser; 2° de deux consonnes et d'une voyelle longue : *bhră*, porter; *mnă*, se souvenir; *gnă*, connaître; *plu*, couler; *klu*, entendre; *stha*, se tenir debout; 3° d'une voyelle et de deux consonnes : *ard*, blesser.

Les racines tertiaires comporteront : 1° deux consonnes, une voyelle et une consonne : *spak*, regarder; *tras*, trembler; *grabh*, saisir, creuser, graver; *star*, étendre; *kvan*, bruire; ou *vice-versa* : *vart*, tourner; *cand*, briller; *sarp*, glisser; 2° deux consonnes, une voyelle et deux consonnes : *spand*, trembler; *skand*, monter; *skalp*, creuser, écrire, sculpter. Il peut même y entrer des groupes initiaux de trois consonnes.

Il est visible que les deux premières classes sont les plus anciennes. Dans la seconde apparaissent déjà des traces de suffixations; si vous comparez à *yu*, joindre, des formes *yug*, joindre, (latin, *jugum*, grec *zugon*), *yung* et *yu-na-j* (latin *jung-ere*), et *yudh*, combattre, vous entreverrez soit des suffixes *ga*, *dha*, *na*, soit une nasalisation de la racine secondaire. Si à *tud*, frapper, latin *con-tud-tus*, *contusus*, à *tup* (même sens, gr. *tup-tô*), vous ajoutez *tund* (latin *tund-ere*), *tump* (ssc. *tump-ati*, il frappe), *tubh* et *tobh* (ssc. *tubh-nati*, *tobh-até*); *tuj*, frapper, exciter; *tur*, blesser; *tuh*, affliger; *turv*, conquérir; vous serez tenté de rattacher toutes ces variantes suffixées à un primitif *tu*. De même pour *ruk*, *ruksh*, *rut*, *rud*, *rub*, *ruth*, clarté, couleur. Quant aux racines tertiaires, elles résultent, pour la plupart, de très antiques agglutinations.

Chavée, le premier, je crois, a proposé de grouper par catégories les racines apparentées; il a ainsi constitué des familles *souffler*, *bruire*, *briller*, *brûler*, *frapper*, *mesurer*, etc. C'est une vue fort juste et plus ou moins acceptée par tous les linguistes. M. Paul

Regnaud l'a puissamment approfondie, avec l'intention avouée de ramener toutes les racines à un cri unique et confus, dont toutes seraient sorties. Cette rigueur me paraît, je l'avoue, inutile, aussi bien que la tendance de Darwin à tirer le monde vivant d'un seul et unique grumeau albuminoïde, sorte d'Adam cellulaire. Il y a là une certaine dose d'atavisme monogéniste. La doctrine évolutive s'accommode parfaitement d'un grand nombre et d'une certaine variété originelle de germes premiers. Nous avons reconnu des nuances dans le cri spécial à chaque espèce animale; la voix de l'homme en comportait plus encore. Et, dans son état le plus fruste, le langage naissant a dû trouver à son service plusieurs sons et bruits qu'il a lentement affinés et précisés en voyelles, en spirantes et finalement en consonnes. Il s'en faut que l'indo-européen soit une langue primitive; et, si haut qu'on fasse remonter les tâtonnements qui l'ont conduit de l'agglutination à la flexion, il semble qu'il connût, dès lors, au moins trois voyelles pures et plusieurs variantes de la consonne.

Quoi qu'il en soit, par la hardiesse même de ses rapprochements, toujours appuyés de preuves ou d'hypothèses scientifiques, la tentative de M. Regnaud est pleine d'intérêt, et nous nous permettrons de lui emprunter quelques exemples.

Il existe en sanscrit une racine *harsh* que l'on reconnaît sans peine dans le latin *hirs-utus*, *horreo* (pour *hors-eo*), *her* « hérisson ». La même racine se présente en grec sous la forme *chor-os*, *chairô* (pour *charsô*, *charrô*), peut-être *choiros* « porc »; mais si ce dernier mot a gardé quelque trace du sens *hérisser*, *être raide*, les deux autres, signifiant *danse* ou *chant* et *se réjouir*, n'ont aucun rapport avec l'acception la plus ordinaire de la racine. Cependant il faut noter que, dans le Véda, *harsh* a précisément et uniquement le sens du grec *chairô*, se réjouir; et qu'il est difficile d'en séparer les *haritas*, joyeuses et brillantes cavales de l'Aurore, dont les Grecs ont fait leurs Grâces, leurs *Charites*. Comment concilier ces divergences? Et d'abord *harsh* est-il la forme réelle de la racine indo-européenne? Le χ de *chairô* indique une gutturale perdue : d'où une variante plus ancienne, *gharsh*, qui existe, en sanscrit même, dans les adjectifs *ghrshu*, *ghrshvi*, ardent, actif, joyeux. La sifflante qui termine la racine peut être le débris d'un suffixe, d'autant plus qu'un groupe bien connu, *ghar*, *char*, *kar*, *skar*, avec sens général de chaleur et d'éclat, préside à toute une lignée de termes congénères. M. Regnaud pense que *ghar*, *gharsh*, *harsh* ont signifié avant tout *brûler* et *briller*, et répondu aux deux ordres de sensations les plus importants, le toucher et la vue. Cette opinion est

d'autant plus vraisemblable que plus de trente groupes de racines ont retenu plus ou moins ces deux valeurs primitives. A *brûler* et *briller* s'associent invinciblement *agiter*, *remuer*, *jaillir*, *trembler*; *rayonner*, *vibrer*, *se hérisser*. *Brûler* a ses succédanés propres, tels que *sécher*, *durcir*; *briller* a les siens aussi, tels que *se réjouir*, *être joyeux*.

Parmi les nombreuses racines se référant à la catégorie *brûler*, *briller*, *s'agiter*, *durcir*, il en est deux singulièrement rapprochées de la précédente; elles n'en diffèrent que par la consonne initiale. *Tarsh* et *tras*, *tar* et *star* ont donné au zend *taresh* « être chaud, à sec, avoir soif »; au grec *thersos* « chaleur », *tersomai* « sécher, durcir », *tarrassô* « agiter », *tréô* « trembler »; au latin *torreo* « brûler » et, dans *torrens*, « s'agiter »; probablement *stella*, pour *star-u-la*, « la brillante, l'étoile »; *terreo* « faire trembler », *tre-mo* « frémir », *terra* pour *tersa* « la sèche »; au germanique, *starr* « raide, dur, hérissé ».

Bhresh, *bhreksh*, *bhraj*, *bhrajj* sont particulièrement riches en spécimens des trois ou quatre sens attachés aux groupes précédents. En outre, ils arrivent à tirer de la chaleur, de la flamme même, par l'intermédiaire de la sécheresse et de la dureté, le nom du frisson et du froid. Le latin *torreo* = *terreo* ne laisse d'ailleurs aucun doute sur les transitions qui relient deux idées si opposées.

S'agit-il de chaleur et d'éclat? Nous avons le grec *phlegô*, brûler (Phlégéthon), *phlog-s* flamme, le latin *flag-ro* « brûler », *flag-ma* (*flamma*), *flag-rum* et *flagellum* » (« le fouet, le fléau » qui semblent brûler l'épiderme), *fulg-or*, *fulg-ur* « splendeur, foudre ». L'agitation est exprimée par l'allemand *spriessen*, *spring-en*, le grec *phrissô*. La dureté, par ce même *phrissô*, par *hrigéô*, par le latin *rigor*, *rig-idus*; enfin notre mot *froid* n'est autre que le latin *frigidum*, *frigus*, *frigere* dont *rigere* n'est qu'un doublet.

Tous ces faits sont des plus avérés, et si quelques doutes peuvent rester dans l'esprit, c'est que nous n'avons pas encore pu étudier, du moins esquisser, la phonétique indo-européenne. Mais M. Regnaud, considérant l'unité primitive (ou plutôt l'indécision) des trois consonnes, la gutturale, la dentale, la labiale, soit aspirées, soit fortes, soit douces, propose d'assimiler, de réduire à un type commun les racines *gharsh*, *tharsh* et *bharsh* avec toutes leurs variantes et leurs formes transposées. Il estime aussi, et d'après des indices très nombreux et très séduisants, qu'une sifflante a jadis précédé la consonne initiale. En effet, quantité de racines, semblables par le sens et par la forme, ne diffèrent que par l'absence ou la présence d'un *S*. Il faudrait donc inscrire

au-dessus de ces trois séries une triple clef : *skar*, *star*, *sbar*; susceptible d'un grand nombre de formes atténuées ou renforcées, et accrue volontiers d'un ou deux suffixes pronominaux atrophiés, *tch*, *dj*, *sh*, *kch*, *k*, *g*.

Les trois racines ci-dessus ne sont pas les seules, loin de là, que notre savant confrère désire ramener à des germes communs; et, qu'il y réussisse ou non, il mérite notre gratitude pour nous avoir, en bien des cas, conduits tout au fond, tout aux débuts de l'intelligence. Il contribue, pour sa grande part, à détruire la vieille psychologie, à démontrer combien lente et inégale fut la conquête des idées, avec quelle ingéniosité progressive, mais inconsciente, nos aïeux parvinrent à greffer sur des syllabes frustes et nues non seulement des significations déjà abstraites quoique toutes sensorielles, mais encore des concepts moraux.

Elles ne sont pas nombreuses en effet, les racines dont l'homme se soit très anciennement servi pour exprimer une action de l'esprit : trois ou quatre! Et il est facile de les ramener à une acception physique : *smar*, se souvenir, apparenté sans doute à *mar* mourir; *budh*, en grec *puth* et *punth* (sans doute luire, éclairer); *çrad*, croire (de *kru*, entendre); *gna* connaître, nommer, forme contractée de *gan-a*, engendrer, mettre au jour; enfin *ma* que nous avons cité déjà, et qui, soit simple, soit brève ou allongée, soit accrue de consonnes variées, compte des représentants dans toutes les parties du discours. Nous avons vu à quels usages elle s'est pliée dans l'ordre pronominal, cette racine *ma*, tour à tour pronom démonstratif et personne, particule affirmative et négative, et désinence. Dans l'ordre attributif son rôle est plus important encore.

Nous ne doutons point qu'elle n'ait été l'un des premiers sons distincts prononcés par l'enfant et retenus par les hommes et les femmes, dans le sens de créer, engendrer, enfanter, puis de commander, de mesurer et de penser. Le mot *ma-tar* a été adopté par tous les Indo-Européens pour désigner la mère; mais il a été aussi masculin, *matar*, créateur, d'où le nom du dieu védique *Matariçvan*. On peut citer ici *ma-s*, le mâle, le producteur. A ce sens général se rapporte le latin *ma-nare*, couler, émaner; *materies*, la substance féconde, l'étendue; et aussi, contraste piquant, la fameuse *mâyâ*, l'espace, le phénomène, l'illusion de l'univers. La lune, qui parcourt l'espace et dont les phases mesurent, règlent le temps, est *mas*, et sa carrière *ma-sa*, le mois. Le suffixe nasal, adopté par le grec *mènè*, *mèn*, par le latin *mensis*, par le gotique et le slave *mena*, *menoth*, par l'anglo-saxon *mona* (*moon*), *manadh*, n'a point changé la valeur de ces deux termes corrélatifs.

Un groupe de la famille *ma* en est resté au sens direct et borné de mesure. On peut comparer à des similaires dans toutes nos langues *metiri*, mesurer, *métron* (d'où *mètre*), *mensura*, *medius* (d'où *moyen* et *moitié*), *modus*, *modius* (*muid*), *magh*, grandir, croître, d'où *maha*, *megas*, *magnus*, *majestas*.

Mais venons aux formes sous lesquelles *ma* exprimait, dès avant la séparation des idiomes, des actions de la pensée humaine. Elle nous apparaît ici, au moins à cinq états différents : avec la brève originaire; avec la longue; avec la nasale ou le suffixe *na*; avec la dentale douce, forte ou aspirée; avec le suffixe causatif *ya* (*ma*; *mā*; *man* et *mnā*; *mad*, *math*, *manth*; *manya*); et ses acceptions varient entre « penser, savoir, se souvenir, espérer, désirer, aimer ».

La forme nue a été la moins féconde : elle a fourni au sanscrit *ma-tas* et *ma-ti*, la pensée. Le grec l'a conservée dans le nom de la déesse *Mētis*, dans l'adjectif *mètiéta*, épithète de Zeus, et dans les composés *polumètis*, *ankulomètis*, surnoms ordinaires d'Ulysse et de Prométhée.

On a proposé deux raisons très plausibles du passage de *ma* en *man* : d'abord la tendance très générale, très accusée, même en sanscrit, à nasaliser le son *a*; ensuite la fréquence des suffixes *na*, *nā*, *ni*, *nu*, *nō* qui caractérisent plusieurs classes de verbes. On expliquerait de même, et très bien, l'adjonction des dentales et de *ja*. La racine *man* une fois constituée, elle s'est munie, selon une loi constante, d'une forme contracte *mnā*, d'une redoublée *maman*, *mimnè*, d'une causative *manya*; et, s'insinuant dans la fréquentative *mat*, elle s'est prolongée en *mant* et *manth*. La variation des voyelles dans les divers dialectes est venue augmenter singulièrement la richesse du son primitif; et nous devons nous attendre à rencontrer partout ailleurs qu'en sanscrit des formes équivalentes : *men*, *mon*, *min*, *mun*, *main*, *meth*, *med*, *ment*, *mna*, *mnē*, etc.

Le sanscrit nous offre plusieurs termes d'un grand intérêt : d'abord le verbe penser : *man* et *mana*, *man-u-tè* (il pense); puis *man-as* « la pensée, l'esprit ». Le *manas* a été mis par les Indiens au nombre des sens; c'est le sixième et le plus grand. Dans les hymnes védiques les plus récents, il est divinisé. Un autre nom qui a eu de belles destinées, c'est *man-u*, l'homme, l'être pensant, le législateur, divinisé aussi, soit chez les Germains de Tacite, soit durant la période brahmanique. Avec la particule causative *ja*, *man* forme des mots qui signifient un mouvement de l'esprit, par exemple la colère, en sanscrit *man-y-u*; d'où, en zend, Angro-

Mainyu, l'esprit d'angoisse, de douleur, le génie du mal, Ahrimane. Citons encore *man-tra*, instrument de l'esprit, qui a pris le sens de texte sacré, verset, litanie, incantation, talisman. A la racine *mna* s'est aussi attachée une acception liturgique : répéter dans son esprit les *Védas*. La variété *math*, *manth* a produit un nom fameux, *Pramantha*, celui qui fait tourner le bâton du sacrifice et fait jaillir le feu. Vous reconnaissez *Prometheus*, Prométhée, autre forme du même type.

Les mêmes éléments ont largement fructifié en grec. Si le nom de l'homme, *manu*, a été abandonné, *men-os*, la pensée, a formé de nombreux dérivés, comme *eumenès* (sanscrit *vasumana*, zend *vôhumanō*) et *dusmenès* (sanscrit *durmanas*) : « qui a un bon, un mauvais caractère ». *Manju* est en relation étroite avec *mania*, la fureur, *mainomai*, délirer. A *man* et *men* se rapportent également *men-ô*, *mene-ainô*, attendre, espérer ; *Mentor*, le sage ; *Aga-memnon* pour *me-men-ôn*, nom fameux dans l'Iliade et épithète de Zeus, celui qui est souverainement intelligent ; *Men-e-laos*, désir du peuple ou qui veille sur le peuple ; *mantis*, le devin, le poète, dont le féminin *mantia* ou *montia* s'est déformé, très régulièrement, en *moisa*, *mosa*, *mousa*. De là la parenté des Muses et de *Mnémosunè*, Mnénosyne, la mémoire.

En effet la sous-racine *mna*, *mne*, a donné *mneme*, *mnemon* ; *memnemai*, « je pense », *mimnesco*, « je me souviens ». Accrue d'un *S*, vestige d'un suffixe désidératif, elle a produit un groupe curieux, très distinct et très isolé : *mnaomai*, « penser à une femme, demander en mariage » : d'où *mnestos*, *mnestor*, *mnester*, « prétendant, fiancé », *mnestus*, « demande en mariage », *mnestron*, « fiançailles ».

De *math*, le grec a tiré *mäthema*, science, *manthano* apprendre, *Prometheus*, le prescient, le prévoyant.

Le latin est à peine moins riche. C'est d'abord *Menerva*, Minerve, « celle qui pense, qui avertit », vieille divinité de l'Étrurie et du Latium, dont il faut rapprocher le vieux verbe *promenervare* relevé par Festus. Ensuite viennent *moneo* « je fais penser, j'avertis », *moneta*, épithète de Junon, qui est devenue la *monnaie* ; *monumentum*, *monstrum* et *monstrare* ; *maneo* « j'attends », et sa famille : *imminere*, *eminere*, *minari*, *minitari* « menacer » ; *memini*, *reminiscor*, *comminiscor* « je me souviens ». *Mens* « l'esprit » ; *mentiri* « imaginer, mentir ». A *mad* ressortissent *meditari*, *meditatio*, dont le simple, *medeor*, *med-i-cus*, *remedium*, a pris, comme le zend *med*, le sens de « remédier, guérir, médecin ».

Nous nous bornerons, pour les langues germaniques, au gotique

muns « esprit », *gemunan* « avertir », *ga-minth-i* « le souvenir »; au vieux haut-allemand *minnia*, *minna* « l'amour » : d'où *minnesänger* « chantre d'amour »; enfin au terme générique *Mannu*, le fils de *Tuisco*, le dieu de la race entière, d'où *mannisk*, *mensch*, *man*, « l'homme », nom et suffixe universel.

Il n'y a point de différence, pour l'étymologie, entre les langues classiques et le français. Nous reconnaîtrons donc aisément chez nous de nombreux dérivés des racines *ma*, *mad* et *mant*. Le grec nous a donné *manie*, *maniaque*, *mnémonique*, *mathématique*, *muse*, *mètre*; le latin, des formes populaires, *mois*, *maison*, *manant*, *monnaie*, *montre*, *montrer*, *ramentevoir*, *mensonge* (*mentitionia*), *mesure*, *mège*; et de nombreuses formes savantes, simples décalques des mots latins : *permanent*, *imminent*, *éminence*, *mental*, *démence*, *mention*, *commentaire*, *monstre*, *démonstration*, *moniteur*, *monument*, *réminiscence*. Enfin le français, comme les autres langues romanes, s'est créé une ressource, trop abondante, par la formation des adverbes en *ment*. Ce suffixe *ment* n'est que l'ablatif du latin *mens* qui, de mots bien faits, comme *bonamente*, *malamente*, bonnement, malement, a passé à tous les adjectifs, *affreusement*, *splendidement*, etc. L'origine est certaine. Nous remarquons, en effet, que le suffixe s'ajoute toujours au féminin de l'adjectif, parce que *mens* est féminin. L'emploi que nous faisons du suffixe *ment* rappelle d'ailleurs bien des procédés analogues dans les langues anciennes, les participes sanscrits et grecs en *manas*, *menos*, les terminaisons latines en *men* et en *mentum*.

Au risque de dérouter quelque peu le lecteur par des citations où la racine est altérée selon des lois que nous n'avons pas encore exposées, et surchargée d'appendices, de terminaisons, parfois de préfixes, dont la raison d'être ne peut encore apparaître clairement, j'ai voulu attirer l'attention sur l'importance extrême, sur la prépondérance de ces racines, véritable ossature de cent langues et dialectes, pivots de l'évolution, qui viennent à nous du fond des siècles, pour nous révéler l'origine, la marche, les écarts même de la pensée. De l'impression sensorielle, confuse, puis distincte, puis variée, puis associée à des images plus subtiles, elles nous conduisent à l'expression des sentiments, des affections, des passions et des concepts réfléchis. Il semble, à les suivre en leurs métamorphoses, en leurs accroissements, qu'on assiste au travail cérébral, à la formation de l'intelligence.

Toutes prêteraient à des tableaux d'ensemble pareils à celui que je viens de tracer, et j'en tiens quelques-uns en réserve. Mais n'oublions pas que nos racines attributives ne sont encore ni

des noms, ni des adjectifs, ni des verbes; il faut les mettre en état de recevoir les désinences casuelles et personnelles; et nous nous trouvons en présence de deux alternatives. Ou bien la racine s'unit directement à la terminaison, comme le latin (*rex*, *lex*, *reg-s*, *leg-s*) « le roi, la loi », *das*, *dat*, *fers*, *fert*, « tu donnes, il donne, tu portes, il porte », et le français il *est*. Ou bien elle en est séparée par un ou plusieurs suffixes, comme dans le sanscrit *bhar-a-s* « fardeau, porteur », *bhar-a-mi*, *bhar-a-ja-mi*, *bhav-i-shya-mi*; dans le grec, *phil-eo-mai*, *deik-nu-mi*; dans le latin *fer-i-mus*, *fer-e-bat fra-ter-em*, *am-a-bilis am-a-n-ti-bus*, etc. Le premier mode, plus ancien, donne lieu, par l'influence des lettres les unes sur les autres, à nombre d'altérations curieuses. Le second, plus récent, mais plus commode, était déjà le plus usité avant la séparation des idiomes. Dans l'un, la racine elle-même constitue ce qu'on appelle le radical ou thème déclinable; dans l'autre le thème est un dérivé plus ou moins simple, plus ou moins complexe de la racine. Dans *dic-i-mus* « nous disons », dans *bhar-a-nti* « ils portent », la racine est *dic*, est *bhar*, les thèmes sont *dici* et *bhara*; dans *tanumi* « j'étends », la racine est *ta* ou *tan*, le thème est *tanu*; dans *datus*, la racine est *da*, le thème est *datu*; dans *amare*, racine *am*, thème *ama*; dans *amabili-s*, — *tas*, — *ter*, le thème est *amabili*. Cette notion du radical ou *thème* est importante; elle modifie et simplifie l'enseignement grammatical; il n'y a plus de déclinaisons en *us*, en *os*, en *as*, en *es*, en *a*, en *i*; mais bien de nombreuses variétés de thèmes auxquels s'attachent les désinences *s*, *m*, *t*, etc., du nominatif, de l'accusatif ou de l'ablatif.

Qu'est-ce que ces lettres *a*, *i*, *o*, *e*, *u*, ces syllabes *nu*, *ya*, *isc*, *tu*, *abili*, qui viennent s'interposer entre la racine et la désinence? Ce sont des racines pronominales, celles-là même que nous avons vues, indépendantes ou agglutinées, fournir tous nos pronoms, et acquérir peu à peu des significations distinctes. Subordonnées à des racines attributives, elles acquièrent aussi des sens, des valeurs, le plus souvent déterminées par leurs fonctions, les unes plus volontiers annexées à des noms et à des adjectifs, à des masculins, à des féminins ou à des neutres, les autres à des verbes, à des temps et à des modes, mais toutes susceptibles, en somme, d'emplois qui varient selon les préférences des peuples et selon les besoins du langage.

L'accumulation des suffixes, la formation de thèmes dérivés qui forment à leur tour des générations de mots nouveaux pourvus de sens divers, est l'un des caractères frappants et particuliers des langues aryennes. C'est grâce à de tels artifices que naissent des

séries collatérales comme *juste*, *ajuster*, *justesse*, *justice*, *justicier*, *justiciable*, *justifier*, *justification*; *juré*, *juron*, *juridique*, *juger*, *judicieux judiciaire*, *judiciairement*, ou bien comme *lui*, *luire*, *luisant*; *lucide*, *Lucine*; *allumer*, *lumière*, *lumineux*, *luminaire*, *illumination*. Il va sans dire que ces produits français des racines *jus* et *luc* sont issus d'autant de formes latines correspondantes, et que des faits semblables se comptent par milliers dans tous nos idiomes indo-européens. Mais, comme nous l'avons dit, chaque langue a fait son choix, chacune a combiné, amalgamé à son gré les suffixes empruntés au fonds commun; et c'est par là qu'elle se distingue de ses congénères, par là qu'elle manifeste sa propre vitalité.

Cependant beaucoup de thèmes tout faits ont été emportés et conservés dans la famille entière; notamment les plus simples, ceux qui n'ajoutent à la racine qu'une syllabe ou une voyelle, dites formatives. L'origine de ces suffixes si légers, si tenaces et si peu significatifs a suscité de nombreuses hypothèses. La voyelle d'appui est-elle un très antique appel à l'attention de l'auditeur? Est-ce le souvenir d'un temps où nos langues, comme une foule d'idiomes d'Afrique ou d'Asie, répugnaient aux consonnes finales? Alors les dissyllabes, *bhara*, *vaka* (*feri*), *voca*, seraient antérieurs aux racines déjà contractes *bhar*, *vak*, *fer*, *voc*; cela est fort possible; mais, le plus souvent peut-être, on y verra des repos de la voix, des liaisons commodes, ce qu'on a appelé depuis des lettres euphoniques et dont l'utilité nous échappe d'ordinaire.

C'est presque toujours muni de cette voyelle que le radical entre dans un composé, où il joue le rôle de préfixe déterminant ou déterminé; *théophilos*, *philothéos* « ami de Dieu »; *Patroclès*, *Cléopatra* « gloire de son père ». Et l'examen de cette grande classe de mots nous révèle souvent la forme thématique d'un nom ou d'un verbe, préservée de tout frottement, de toute altération, par le second terme du composé.

La composition proprement dite, impliquant la juxtaposition de deux ou plusieurs radicaux dont le dernier seul est déclinable, n'appartient qu'aux langues flexionnelles. Le sanscrit, le grec, l'allemand en ont tiré un parti considérable, parfois jusqu'à l'abus; par contre, les langues romanes en ont presque perdu l'usage.

Dans une acception générale, le mot peut s'appliquer à la préfixation des adverbes, prépositions, conjonctions qui concourent si puissamment à nuancer ou à dénaturer le sens de la racine ;

maleficus est un composé au même titre que *magnificus*, *pacificus*, *carnifex*; et je ne refuserais pas ce nom davantage à *contradictio*, à *intercipere*, à *pro* ou à *postponere*, ou à *profundus*.

Nous dirons donc que la formation des mots indo-européens est le résultat de deux opérations : la dérivation par suffixes; la composition par alliance de radicaux et par addition de préfixes. Nous n'avons plus maintenant qu'à y coudre les désinences qui vont leur marquer leur rôle et leur place dans la proposition.

CHAPITRE II

LES PARTIES DU DISCOURS. — LE NOM

Identité originelle du substantif et de l'adjectif. — Formation parallèle du nom et du verbe. — La déclinaison. — Les désinences casuelles sont des postpositions de suffixes démonstratifs; l'usure des désinences en atteste la haute antiquité. — Le nominatif et l'accusatif; le cas sujet et le cas régime dans le vieux français. — Le génitif, le datif, le vocatif, l'ablatif. — Insuffisance des cas. — Remplacement progressif de la postposition par la préposition. — Les degrés de comparaison; le suffixe s'efface devant l'adverbe.

Sur le point d'aborder le mécanisme de la déclinaison, nous rencontrons plusieurs questions préliminaires, qui ont pour nous beaucoup plus d'intérêt que la nomenclature des formes spéciales aux diverses familles de langues. Qu'est-ce qu'un nom? Qu'est-ce qu'un verbe? L'une des deux catégories est-elle antérieure à l'autre? Qu'est-ce qu'une désinence casuelle et une désinence verbale? Quels en sont la nature et le rôle?

Le nom est la désignation individuelle ou générique d'un objet, au sens le plus général, d'un objet sensible ou intellectuel, concret ou abstrait. C'est ainsi, du moins, qu'il nous apparaît aujourd'hui, quand nous disons « lion, tigre, mouton, cheval, maison », ou même « douleur, plaisir, sentiment, idée ». Mais bien que nous appliquions à ces mots le terme de substantif, bien que tous tiennent la même place dans le discours et soient mis en rapport de la même manière et par les mêmes procédés avec les autres éléments de la proposition, le moindre examen suffit à nous révéler entre eux bien des nuances. La plupart sont dérivés de dérivés; c'est par des métaphores et des transpositions oubliées, par des altérations innombrables dans la forme et dans le sens, qu'ils en sont venus à exprimer pour nous l'image, pour ainsi dire réelle et objective, de l'être, de la chose, de la qualité que nous leur identifions. Ils ne représentent aucune substance. Mais par une illusion utile, écartant plus ou moins volontairement tous les sens accessoires ou approximatifs, nous pensons concevoir net-

tement l'objet désigné. Y a-t-il encore, y a-t-il eu dans le passé de véritables substantifs? Oui et non. C'est-à-dire que, dans les temps reculés, quand l'homme ne savait pas encore analyser ses sensations, la rencontre d'un animal, le passage d'un météore, un coup reçu, une douleur ou une jouissance éprouvées, ont pu provoquer des cris, des gestes phoniques, répondant en bloc, adéquats, à l'impression; et ces sons, ces noms primitifs ont pu, par grand hasard, venir jusqu'à nous. Je ne parle ici que des langues indo-européennes. Car on ne saurait douter qu'un très grand nombre de monosyllabes chinois n'aient été des signes attachés soit à des objets, soit à des aspects divers des objets, aspects considérés comme des objets nouveaux. M. Michel Bréal est disposé à croire que des racines nues comme *srp*, comme *av*, *as*, *va*, *ap* ou *aqv*, *gvau*, qu'on trouve dans *serpens*, dans *ovis*, dans *asu*, dans *vata*, dans *aqua*, dans *bos*, ont été essentiellement ce que j'appellerai des substantifs bruts, ont signifié avant tout *serpent*, *brebis*, *souffle*, *vent*, *eau*, *bœuf*, et que, par analogie seulement, appliquées à d'autres êtres ou aux actes d'autres êtres, elles ont pris le sens de glisser, onduleux, respirer, vie, courir, agile, errer, marcher, terre. Cette opinion est vraisemblable; et cependant l'empressement du langage à s'emparer de ces substantifs bruts pour exprimer des qualités et des actions ne prouve-t-il pas qu'ils sont nés eux-mêmes d'une analyse inconsciente, et qu'ils ont visé le trait le plus saillant de l'objet envisagé, entendu ou touché? Notre sensibilité, en effet, ayant cinq prises sur les choses extérieures, est déjà un instrument d'abstraction. Les sens concourent et se suppléent; mais c'est toujours le plus directement frappé qui détermine l'impression cérébrale et la répercussion sonore; et le signe vocal diffère nécessairement, selon qu'il répond à une indication de la vue, de l'ouïe, du toucher, de l'odorat, du goût; de là tant de synonymes, écartés à la longue ou réservés à des nuances, à des qualités notées jadis dans le même objet par l'œil, l'oreille ou la main. De sorte que le nom, même le plus involontairement jailli de l'impression primitive, ne peut être qu'un qualificatif.

Il n'y a donc point de différence originelle entre le substantif et l'adjectif. Tous deux sont des noms exprimant une qualité, une manière d'être, soit généralisée et applicable à tous les objets qui la possèdent, soit spécialisée et identifiée avec la totalité de l'objet, dont elle ne désigne, en fait, qu'une propriété. « Tous les substantifs, dit M. Bréal, ont commencé par être des adjectifs pris substantivement. »

Comment, à la longue, l'adjectif s'est-il distingué, non seulement par le sens, mais encore par la forme? En premier lieu, l'adjectif habituellement employé pour représenter un objet perdit sa valeur qualificative et devint uniquement le nom de cet objet. Par exemple *déva*, qui veut dire « le brillant » et qui garde encore en sanscrit les trois genres et les trois degrés de comparaison, finit par signifier « le dieu ». *Sourya*, « l'éclatant », devint le nom du soleil. *Akva*, « le coureur », devint le nom du coursier, du cheval. *Manu*, « l'intelligent », signifia « homme ». On oublia l'épithète, pour ne plus voir que la chose désignée. D'autres mots, au contraire, *laghu* (léger, gr. *elachus*, lat. *le[g]vis*), *tanu*, *brghu* (*tenuis*, *bre[g]vis*), *nava*, « nouveau », n'étant spécialement attachés à aucun objet, retinrent, avec leur valeur adjective, la faculté de prendre les trois genres, que les substantifs perdirent plus ou moins, et les formes comparative et superlative. « L'altération phonétique, en obscurcissant le sens des racines, contribua encore à séparer les deux classes de mots. L'Hindou, dont la langue s'est moins modifiée, sent encore la parenté qui existe entre *akva* et *açu* « rapide ». Mais quel Grec se serait douté de l'affinité entre *ókus* et *[h]ippos*? » Puis un choix se fit entre les suffixes; et cela dès la période indo-européenne. Si, en latin, le suffixe *ti* forme également des noms : *pestis*, *vestis*, *fustis*, *mentis*, et des adjectifs : *fortis*, *mitis*, *tristis*, il en est d'autres, tels que *man* ou *men* (*açman* « le ciel », *nomen*, *documen*, *foramen*, *examen*, *agmen*), tels que *tra*, *tro* (*plektron*, *rastrum*, *cultrum*, *monstrum*, qui furent uniquement attribués à des substantifs. On voit parfois ce triage s'opérer dans une même langue. Dans le dialecte védique, par exemple, le suffixe *as* forme encore des adjectifs, *tar-as* « pénétrant », *ap-as* « actif »; mais il ne donne plus guère en sanscrit que des noms, *man-as*, *gan-as*, comme en grec et en latin *men-os*, *gen-us*, *op-us*. Et plus les langues avancèrent en âge, plus elles cherchèrent à marquer la séparation des deux catégories. Mais elles n'ont pas effacé l'affinité première, et rien ne nous est plus familier que l'emploi alternatif du même mot dans l'une et l'autre fonction.

Le verbe, dont nous traiterons à part, est dans un rapport étroit avec le nom et l'adjectif. Tout d'abord, par définition, il exprime, comme eux, un état, une manière d'être, une action; il emprunte leur forme même, pour ses supins, ses participes, gérondifs et infinitifs. Réduit à ses éléments les plus simples, il se compose comme eux d'une racine ou d'un thème attributif et d'une racine démonstrative. *Bhara-s* « ce porteur, ce fardeau », est identique à

bhara-ti « il porte » ; car les deux suffixes *s* et *ti* représentent le seul et même pronom dont le son varie entre *sa* et *ta*, et qui remplace, annonce ou rappelle le sujet, exprimé et sous-entendu. Au reste, l'identité fondamentale du nom et du verbe nous est attestée par les langues monosyllabiques; le même mot selon la place qu'il occupe dans la phrase, y remplit le rôle de verbe, de nom ou d'adjectif. Mais déjà dans les idiomes agglutinants, nous voyons poindre les différences qui vont s'accentuer dans la phase flexionnelle. Déjà les affixes préposés ou postposés à la racine dont il font un verbe sont pronominaux, et non simplement indicatifs; déjà quelques artifices rudimentaires ajoutent à l'action l'idée du présent et du passé. L'édifice compliqué de la conjugaison indo-européenne ne s'est pas élevé sur d'autres bases, ni à l'aide d'autres matériaux. Seulement les joints qu'une construction moins savante nous laissait compter encore ont ici disparu, noyés dans un amalgame où le thème, fléchi lui-même, allongé, abrégé, redoublé, se confond avec ses auxiliaires et ses désinences.

Dans son très ingénieux essai sur la chronologie du langage, Curtius rejette l'hypothèse d'un développement parallèle du nom et du verbe. Selon lui, tandis que le premier demeurait à l'état de racine nue, ou du moins de thème indéclinable, le second s'adjoignait déjà les six désinences personnelles, « caractère indélébile dans toutes les langues indo-germaniques ». La déclinaison serait même postérieure à l'insertion, entre racine et désinence, des suffixes *a*, *ja*, *nu*, *na*, *pa*, *ta*, *sja*, qui donnent au verbe un sens intensif, causatif, fréquentatif, désidératif, et à la période des auxiliaires et des temps composés. Pour moi, je ne vois ni la raison, ni la probabilité de ces formations successives. Si l'ordonnance de la conjugaison s'est plus longtemps conservée, c'est qu'elle a répondu plus longtemps aux besoins du langage ; c'est peut-être aussi qu'elle venait d'être achevée, qu'elle était dans toutes les mémoires, au moment où les diverses tribus de la famille commencèrent leur lent exode. En tout cas, la déclinaison se montre à nous dans un état de dégradation bien plus avancé, indice d'une antiquité au moins égale; même en sanscrit, en zend, en lithuanien où elle est restée plus complète, elle peut à peine rendre compte d'une ou deux de ses formes. Elle a été usée, frottée; ses cas, émoussés, se confondent, embarrassent l'auditeur, le forçant déjà de recourir aux prépositions. Les Latins, les Hellènes, les Germains perdent en route deux ou trois de ces terminaisons, dont les langues modernes traînent encore, çà et là, quelques débris gênants.

Si impossible à rétablir que soit la forme primitive des dési-

nences nominales, il n'en est pas moins certain qu'elles équivalaient aux prépositions qui les ont depuis renforcées ou remplacées; quand elles ont été jointes aux racines attributives, la langue-mère n'admettait encore que des postpositions, des enclitiques; celles-ci, forcément abrégées par la prononciation, s'effritèrent de jour en jour; et de nombreuses particules demeurées indépendantes, déjà pourvues d'un sens, déjà déclinées, se présentèrent à propos pour suppléer leurs aînées caduques et décrépites. Quant à la théorie mystique de Schlegel sur la végétation interne du mot, du mot tirant de lui-même, comme certains insectes ou mollusques, des filaments, des bourgeons, des excroissances momentanées ou durables, elle est depuis longtemps oubliée; lors même que le témoignage des trois premières personnes des verbes en *mi*, *si*, *ti*, ne révélerait pas l'origine pronominale des désinences, il serait impossible de séparer celles-ci des suffixes. Or aucun suffixe ne procède de la racine, tous s'y ajoutent. Il en est de même évidemment pour les signes des cas et des personnes.

L'histoire du nom et celle du verbe ne peuvent être disjointes; l'un et l'autre sont nés côte à côte, à la fois liés par un radical commun et tendant à se distinguer par des suffixes à peine différents, mais peu à peu dressés à des services spéciaux. Une des fonctions du verbe étant de mettre en rapport deux noms, de marquer l'action de l'un sur l'autre, les désinences casuelles se trouvèrent là fort à point pour donner à la phrase de la précision et de la clarté. Lorsque les prépositions eurent acquis une signification nette, le verbe et le nom y eurent recours tous deux ensemble, l'un pour s'autoriser à régir tel ou tel cas, l'autre pour commenter les désinences obscurcies. Chemin faisant, une dérivation naturelle ne cessait de tirer des noms une foule de verbes, et des verbes beaucoup de substantifs et d'adjectifs verbaux, eux-mêmes féconds en nouvelles formations.

La plus ancienne forme que nous connaissions de la déclinaison indo-européenne comporte huit cas : le nominatif, le vocatif, l'accusatif, le génitif, le datif, l'ablatif, le vocatif et l'instrumental; mais elle eût pu, elle a pu en admettre nombre d'autres; car il y a d'autres nuances dans les rapports des mots entre eux, et ces cas même expriment imparfaitement les sens de *avec*, *pour*, *au travers*, *sur*, *sous*, etc. Le latin *me-cum*, *vobis-cum* est une combinaison d'apparence toute casuelle; et le dialecte ombrien nous offre de véritables cas, qu'il a créés pour lui-même : *anglu-to* « à partir de l'angle »; *anglom-e* « près de l'angle »; *totam-e*, *asam-e*, « près de la ville, près de l'autel »; *tota-per* « pour la cité »; *asa-co* « avec

l'autel »; *asam-ar* (pour *ad*) « vers l'autel ». Ces exemples sont précieux, parce qu'ils sont encore transparents. Les Ombriens ont formé ces cas à l'instar de ceux qu'ils possédaient; ils n'ont pas innové. Leur procédé est celui-là même qui donna lieu à la déclinaison; et les suffixes auxquels ils ont eu recours ne sont pas d'une autre nature que les désinences plus anciennes.

Chaque langue ayant utilisé les cas à sa manière, soit qu'elle les abrège, soit qu'elle en compense la perte par l'allongement ou l'accentuation des syllabes qui devaient en porter le signe, soit qu'elle en modifie le sens et l'office, il est impossible de présenter un tableau général de la déclinaison indo-européenne si ce n'est en sanscrit et en zend, où toutes les formes sont pour ainsi dire des décalques d'un même type. Encore les paradigmes de ces deux idiomes, embrassant la comparaison détaillée des divers thèmes masculins, féminins et neutres au singulier, au duel et au pluriel, accableraient le lecteur de leurs variantes innombrables et ne lui laisseraient qu'une impression confuse et fatigante. C'est dans chaque langue et à tête reposée qu'il faut étudier ce mécanisme, trop délicat, trop minutieux pour être solide.

Laissant de côté l'instrumental, propre au groupe oriental et aux Letto-Slaves, nous donnerons sur les autres cas quelques notions succinctes, incomplètes mais claires, cherchant surtout les concordances certaines ou les différences curieuses.

Le nominatif — si la déclinaison, au lieu d'être l'œuvre inconsciente du temps, avait été imaginée par des grammairiens judicieux — aurait pu, semble-t-il, se passer de toute marque extérieure. Et, en fait, nombre de substantifs neutres, même masculins, en *ar*, en *as*, en *i*, en *u*, sont exempts de toute désinence. Mais, en général, le thème pur a été réservé au vocatif, avec abréviation de sa dernière voyelle : *akva*, *hippe*, *domine*, *amice*, « ô cheval, ô maître, ô ami! » Dans la grande majorité des noms ou adjectifs masculins ou même féminins, que le thème se termine par une voyelle ou une consonne, la désinence du nominatif est un *s*, débris certain du démonstratif *sa*. Ce *s* est trop familier à ceux qui ont quelque teinture du latin et du grec pour que nous y insistions; il persiste assez souvent dans les langues slaves et en lithuanien; conservé en gotique, il s'est changé dans le scandinave en *r*; l'allemand l'a perdu presque totalement. Mais il est visible qu'au moment de la séparation des idiomes, cette désinence entrait déjà en décomposition. Devant certains mots, et en vertu de lois euphoniques souvent bizarres, le sanscrit la remplaçait par une aspiration douce, le zend en compensait la perte par une prononciation

diphtonguée de la voyelle finale : *mazdâo* pour *mazdas*, à peu près comme le provençal dit *chivao* pour *chivals* (d'où notre mot *chevau-léger*). En latin, le *s* se prononçait légèrement et s'éludait volont tiers devant une consonne (*omnibu*, *Jovi*), dès le temps d'Ennius; et tandis que la langue classique le rétablissait et le maintenai- avec soin, le parler populaire en tenait peu de compte. Il n'en reste plus trace en italien, et fort peu dans les autres langues romanes. C'est le français qui l'a conservé le plus longtemps; il s'en est d'ailleurs servi tout à fait à l'aveugle.

Dès le ve siècle, nous dit M. Brachet, bien avant l'apparition des premiers écrits en langue française, le latin vulgaire réduisit le nombre des cas à deux, le sujet et le régime, et pour les distinguer, choisit les deux désinences qui revenaient le plus souvent dans le discours, *bonu-s*, *bonu-m*, *muru-s*, *muru-m*. La grammaire française, continuation de la grammaire latine, hérita en partie de ce système; elle ne pouvait faire revivre le *m* final de l'accusatif, non plus que le *i* du pluriel *muri*, qui avaient cessé d'être entendus; mais elle garda le *s* partout où le latin vulgaire le prononçait encore, et constitua une déclinaison, fort inutile, mais simple et acceptable : au singulier *li murs* et *le mur*, pluriel *li mur* (*illi muri*), *les murs* (*illos muros*); li pastre, le pastre, pluriel « les pasteurs ». Au XIIIe siècle, prenant pour type la deuxième déclinaison latine, le *s* du sujet singulier fut étendu aux formes qui n'en avaient jamais eu : on écrivit *li pastres*, « le pâtre, le berger ». Cette superfétation artificielle ruina complètement la déclinaison qu'elle prétendait confirmer. Rejetée par le peuple dès le XIIIe siècle et souvent violée par les lettrés, la déclinaison française périt au XIVe siècle. On s'est borné dès lors à employer un seul cas pour chaque nombre, et comme le cas régime était en latin plus allongé, plus en état de résister à la forte contraction du français moderne, il prévalut; ce fut lui qu'on choisit comme type. *Murum* donna mur, le mur, *muros* les murs. C'est ainsi que tous nos nominatifs représentent d'anciens accusatifs latins. Il nous reste cependant quelques débris de l'ancien cas sujet au singulier dans les neuf mots suivants : fil*s*, fond*s*, lac*s*, leg*s*, li*s* (*lilius*) le*z* (*latus*), puit*s* (*puteus*), ret*s* (*retis*), queu*x* (*coquus*), qui étaient, au cas régime : *fil* (d'ou *filiation*), *fond* (*fundum*), *lac* (*laqueum* d'où *lacet*), *leg*, *li*, *lé* (encore employé, un *lé* d'étoffe : *latum*), *puit* (*puteum*), *ret* (*retem*, *rétiaire*), *queu* ou *coq* (cuisinier de navire). Telle est la fin, nullement regrettable, de la plus antique et de la plus encombrante des désinences, de celle qui engendrait de perpétuelles confusions entre tous les cas et tous les nombres.

Le signe général de l'accusatif singulier, *m*, comme nous venons de le voir, a marqué partout le régime direct, avec le sens primitif sans doute de mouvement vers un être, une chose, un lieu : *eo Romam*, *eo Lugdunum*, je vais vers Rome, à Rome, à Lyon. Quand le verbe, d'abord intransitif, prit la valeur active, impliquant lui-même le mouvement, l'influence sur l'objet régi, la vertu première de la désinence *m* s'atténua, mais le signe n'en demeura pas moins utile pour distinguer le régime et marquer sa subordination au sujet de la phrase. Universellement adopté, il n'en périt pas moins; et sa disparition a commencé d'assez bonne heure dans nos langues occidentales. Le grec, ne tolérant pas le son *m* à la fin des mots, l'avait fidèlement remplacé partout par *n*. C'était une nasale équivalente, et qui d'ailleurs se labialisait devant un *p* ou un *b*. On prononçait *tom polemon* « la guerre », *eis tam polin* (d'où *Istamboul*, « vers la ville »). Mais, dans nombre de formes, ce *n* tomba, préservant seulement la voyelle *a* du thème primitif, qui se serait, autrement, affaiblie en *e* : *andra* pour *aneran*, *kuna* pour *kunan* « chien ». En latin, en ombrien, dans les plus anciennes inscriptions, le *m* final n'est déjà plus écrit; et, même dans la langue classique d'Auguste, il était si peu entendu, que son élision était de règle en poésie. A plus forte raison s'effaça-t-il du latin populaire et des langues romanes. Il est devenu si étranger au génie de la langue italienne que, pour le prononcer, en lisant le latin, un Italien est obligé de le doubler en le faisant suivre d'un *e* : *sanctumme*, comme *Gerusalemme*. Conservé en gotique, *tunthum* « la dent », il s'est perdu dans le *n* allemand; ou plutôt il n'est plus que le signe du datif (*dem*, *gutem*) dans l'inutile déclinaison pronominale de l'allemand littéraire. Une des raisons qui ont entraîné la chute de ce *m* intéressant, c'est encore un double emploi. Non seulement il s'était attaché, on ne sait pourquoi, au nominatif neutre (*danam*, *donum*), mais encore il terminait le génitif pluriel; *devāsām*, *deorum*, *rosarum*, *omnium*. Dès lors il perdait sa valeur distinctive et sa vitalité. Il existait aussi, mais suivi et bientôt absorbé par un *S*, dans l'ancien accusatif pluriel : *megalous*, *dominos* sont pour *megalons*, *dominums*. Il y a là un phénomène d'assimilation, tout à fait régulier en grec et en latin.

Le génitif ou possessif se recommande par un caractère particulier. Il est, dirai-je, régressif; il semble régi par le nominatif, et c'est lui qui renferme le véritable sujet. *Liber Petri*; c'est Pierre qui est possesseur du livre. C'est le livre dont Pierre est possesseur. Il n'y aurait donc pas lieu de s'étonner si le signe du génitif dérivait d'un suffixe relatif enclitique. « Le livre, Pierre,

que »; « le livre que Pierre (sous-entendu possède, ou bien a écrit) »; de là les confusions fréquentes avec l'ablatif, *de* ou *par* : « l'objet qui dépend *de* ou qui a été fabriqué *par* Pierre ». Ce cas, le génitif, était représenté par plusieurs désinences, notamment *sya* pour les thèmes à voyelles, et *as*, *os*, *is* pour les thèmes à consonnes. Le grec s'est servi de l'un et de l'autre; mais le *s* intermédiaire est tombé, comme il arrive entre deux voyelles; et l'homérique *oïo* (*theoïo*) pour *osio*, le dialectique *oo*, *eó*, s'est contracté en *ou* : *logou*. L'autre désinence (ainsi que celle du pluriel *ōn*) est restée sans altération : *phlog-os* « de la flamme », *andr-os* « de l'homme », *basile*[*v*]-*os*, *Di*[*v*]-*os*. Le latin a rejeté complètement *sya* et l'a remplacé par un *i* dans trois déclinaisons : *rosaï*, *diei*, *domini*. Il a gardé *as* sous les formes archaïques *os* (*senatuos*, *magistratuos*, *manuos*) et *us* (*Venerus*, *Cererus*); et, finalement, sous la forme classique *is* (*fratris*, *sororis*), qui se confondait, malheureusement, avec les nominatifs singuliers en *is*, si abondants, et les anciens pluriels *frugiferenteis*, *parenteis*. Les langues germaniques emploient encore le génitif en *s*, et c'est un des derniers vestiges grammaticaux retenus par l'anglais.

Le tableau comparatif du datif nous montre bien l'indécision des divers dialectes entre des formes déjà altérées. Je l'emprunte à Bopp. Sanscrit *açvâya*, zend *aspāi*, latin *equo*, au cheval; *açvāyāi*, *hisvayāi*, *equæ*, à la cavale. Cependant, un primitif *āya*, contracté en *āi* et en *ē* pour les thèmes à consonnes, se dégage de ces variantes. Le latin *equæ* est bien pour *equāi*; mais *equo* serait embarrassant si le *i* ne reparaissait dans tous les datifs en *ī*, *sorori*, *fratri*, *menti*, et dans l'archaïque *populoi*, *romanoi*. *O*, comme *e*, est en latin le substitut ordinaire de l'*a* sanscrit. Le lithuanien a une forme *ashvai* « à la cavale »; et *gibai* « au don » (*dono*), en gotique (à côté, il est vrai, de *wulfa*, « au loup »), tend à confirmer l'opinion de Bopp. Quant au datif grec singulier, en *ō* avec *i* souscrit, et en *i* pur (*patri*, *elpidi*), on est tenté de l'assimiler au datif latin; mais il faut résister à la tentation. Le grec a renoncé au datif, ou plutôt lui a substitué, du moins en général, les formes d'un autre cas; au pluriel, la transposition est évidente; la terminaison *si*, *ssi*, qui équivaut au sanscrit *su* pour *sva*, appartient au locatif, dont le sens propre est encore visible dans *Athènèsi*, *Olumpiasi*, « à Athènes, à Olympie ». Or, au singulier, le locatif est simplement marqué par un *i* bref, le même sans doute que dans la préposition *in* (*dans*); et c'est cet *i* pur que le grec a préféré au son douteux du datif.

Les deux cas se touchent de près d'ailleurs, par le sens comme

par la forme, et l'un des deux a semblé, à bon droit, superflu. Le latin, comme le grec, a été séduit par la simplicité du locatif singulier; et, tout en gardant probablement le datif originel au singulier : ī long, et au pluriel : *bus* (sanscr. et zend *bhyas*), il a employé le locatif non seulement en des exceptions apparentes telles que *humi*, *domi*, *Lugduni* « à terre, à la maison, à Lyon », mais dans l'office de génitif. Il avait rejeté le suffixe *sya*, et gardé seulement la désinence *as*, *is* ; ce fut le *i* du locatif qu'il introduisit, fort à l'étourdie, dans trois de ses déclinaisons ; créant ainsi des amphibologies entre le génitif singulier et le nominatif pluriel *domini*, entre les trois formes *rosæ*, « de la rose, à la rose, les roses ».

L'ablatif indo-européen était marqué par un *t* ou un *d* précédé d'un allongement de la voyelle du thème. Au moins doit-on l'inférer de la concordance entre plusieurs déclinaisons sanscrites et les anciennes formes éraniennes, latines, même gotiques. Le sanscrit *açvat*, *vrkhat*, le zend *aspad*, *vehrkad*, « par le cheval, par le loup », ont été rapprochés avec raison des vieux mots osques *touta-d* « par le peuple », *suva-d* (*sua*), *preivatu-d* (*privato*), *dolud malud* (*dolo malo*), *præsentid*, *ligud* (*lege*), *conventionid*, et des formes latines recueillies sur la colonne rostrale de Duilius, dans le sénatus-consulte des Bacchanales et sur les tombeaux des Scipions : *navaled prædad*, *in altod marid*, *sumod dictatored*, *Gnaivod patre natus* (fils de *Cnæus*). Mais le signe *d* avait déjà perdu sa force en latin au temps de Plaute, qui emploie *ted* et *med* (toi et moi) à l'accusatif. On entrevoit encore le vieil ablatif dans les adverbes en *ā* long et en *ō*, *contra*, *intra*, *extra*, *pro* ; ce dernier a gardé sa dentale dans *prod*-ire, *prod*-est. Mais, en somme, le *d* est tombé partout, en vieux perse, en latin, en germain et en slave, abandonnant la voyelle finale *a*, *e*, *i*, *o*, *u* à toutes les altérations. De là une confusion vraiment intolérable et fatigante entre une foule de mots qui devaient occuper dans la construction logique des emplois distincts. Au reste, l'ablatif est tout à fait insuffisant à rendre toutes les acceptions qui s'y sont rattachées; il indiquait à l'origine le point de départ; mais par là il se rapprochait déjà du locatif; ensuite est venue l'idée de cause, d'effet, de dépendance, et le double emploi perpétuel avec l'instrumental (au moyen de, avec, par) et le génitif. Construit avec un pronom ou un adjectif (ce qu'on nomme ablatif absolu, et le même rôle est joué en grec par le génitif), *expulso Tarquinio*, *illo dormienti* ; « partant de là, que Tarquin est expulsé, que celui-ci est endormi, par cela même que », etc., l'ablatif prend aisément une valeur tout adverbiale; la plupart des adverbes latins et gotiques, même

slaves (*tamo*, *jamo*, *kamo*; *illic*, *ubi*, *quo*), en *o*, en *e*, en *i*, en *u*, sont donc des ablatifs. Le grec, qui a rejeté ce cas de sa déclinaison, l'a gardé pour ce même usage; ou du moins on l'a découvert dans les adverbes en *ôs*, si nombreux, tels que *alèthôs*, *homôs*, *houtôs*, *hôs*, *têlikôs*, *sophronôs*, pour *alèthôt*, *homôt*, etc. (le grec ne souffre pas le *t* à la fin des mots).

Il s'en faut que ces quelques notes puissent suppléer aux travaux des linguistes exercés. Bopp a consacré plus d'un gros volume à l'analyse des déclinaisons indo-européennes, et la seule déclinaison allemande — l'un des vices de cette langue si riche — en a exigé tout autant de Jacob Grimm. C'est qu'en ces matières délicates il s'agit de ne négliger ni les lois phonétiques générales ou particulières, ni les périodes successives de chaque langue, enfin aucune des raisons qui ont pu suggérer, maintenir, condammer ou modifier les diverses désinences casuelles. Nous n'avons presque envisagé que le singulier des classes et des idiomes qui nous sont le moins étrangers; mais si nous poussions jusqu'aux formes à la fois altérées et compliquées du slave, aux bizarres métamorphoses de l'arménien; si nous examinions les désinences plurielles, cet *ān*, *ȯn* ou *sōn* (latin *um* et *rum*) du génitif, ce *bhyas*, *bhis*, *is*, qui sert communément aux trois cas datif, locatif, ablatif, voire à l'instrumental, qui doit être un pronom déjà décliné, et qu'on retrouve certainement — au singulier — dans *tubhyam*, ombrien *tefe*, latin *tibi*, dans les formes homériques en *phi* : *bièphi* « par la force »; si enfin nous nous aventurions dans cette doublure superflue du pluriel qu'on nomme duel, et dont le latin, fort pratique, n'a retenu que les deux mots utiles *duo* et *ambo* (sansc. *dvau* et *ubhau*); nous nous perdrions dans un dédale sans fin. Je dois pourtant, sans m'engager plus que de raison, contester l'opinion la plus autorisée sur l'origine du duel. On le présente d'ordinaire comme issu du pluriel, même assez tardivement. Pourquoi? L'invention du pluriel n'ôte-t-il pas au duel toute raison d'être? Où rencontrons-nous le duel? dans les langues les plus voisines de l'idiome commun, en sanscrit, en zend, en grec, et chez les Letto-Slaves. J'y verrais plus volontiers un souvenir des temps lointains où nos aïeux sauvages distinguèrent deux de un, où ils s'aperçurent que l'homme possédait deux bras, deux yeux, deux membres inférieurs, où le culte de la génération inaugura le concept du couple animal, humain ou divin.

Pour nous reposer par la variété, j'esquisserai l'évolution, relativement simple, des degrés de comparaison.

En français, trois mots nous suffisent : *plus*, moins, venus de

deux comparatifs latins, et *très*, le latin *trans*, au delà. Dans les langues liées de plus près que la nôtre au parler indo-européen, nous devons nous attendre à des suffixes postposés, soit nus, soit intercalés entre le radical et la désinence, par conséquent sujets à des altérations nombreuses.

Avant tout, quelles ressources présentait le langage pour exprimer la différence en grandeur, en distance, en nombre? nulle autre — nous laissons de côté les procédés monosyllabiques et agglutinants, tels que la répétition du mot, ou l'adjonction d'un terme signifiant « amas, beaucoup », etc., redevenus familiers à nos langues analytiques — nulle autre ressource, dirai-je, que la postposition d'une racine démonstrative quelconque. L'habitude, l'usage feraient le reste, fixeraient et préciseraient le sens. C'est ce qui est arrivé. On s'est servi de suffixes généraux *ra*, *ta*, *ma*, qui forment des noms, des adjectifs, des participes, sans affecter de sens déterminé; puis, dans une période plus avancée, on a eu recours à deux suffixes composés : *jans* ou *yos*, celui-ci fort voisin des participes présents ou parfaits, *ans*, *ón*, *ós* et *os*; secondement *ishtha*, qui semble provenir des verbes désidératifs.

Donnons quelques exemples des deux groupes.

Ra, trop simple, n'a survécu que dans un petit nombre de mots : sansc. *ava-ra* « inférieur », *upa-ra* « supérieur », *apa-ra* « postérieur », probablement *pra*, pour *pa-ra*; en grec *huper* pour *hupo-ra*, *pro* dans *prôtos*, *proteros*; latin *inferus*, *superus*, *infra*, *supra*, *super*, *pro*, *præ*. Ce n'est pas encore là un comparatif bien accusé; cependant il marque des différences de situation « en avant, en arrière; sous, sur ». Notez ce *r* de notre préposition *sur* : c'est le débris ultime du vieux suffixe *ra*.

Ta n'est pas plus précis; il s'est conservé surtout dans les noms de nombre ordinaux : sscr. *tchaturtha* (quatrième), gr. *prôtos*, *tritos*, *dekatos*, lat. *quartus*, *quintus* (fr. *quart* et *quint*); got. *saihs-ta-n*, *ahtu-da-n*, « sixième, huitième »; et dans certains adverbes gr. *entos* (tout à fait dedans), latin *intus*, *subtus*, *penitus* (à fond).

Ma, pareillement, marque d'abord l'ordre : sansc. *saptama*, *daçama*, « septième, dixième »; gr. *hebdomos* « septième » (d'où *hebdomadaire*); lat. *primus*, *decimus*; puis il a exprimé le superlatif : sansc. *apama* « le plus bas »; latin *su(p)mus*, *summus*, *minimus*, *infimus*; *supremus*, *imus* « le dernier »; got. *fruman* « premier », *auhuman* « supérieur ».

Pour donner plus de force à l'idée, ces trois suffixes ont été diversement combinés : *tara*, *tero*, *ter*, pour le comparatif; *tama*, *timo*, *tato*, pour le superlatif.

Le premier a été adopté par le sanscrit et le grec et les langues germaniques : ssc. *katara* « lequel des deux? », *antara* « intérieur » ; *punyatara*, plus pur; gr. *poteros*, *deuteros*, *kouphoteros*; got. *khathar* « lequel », *anthar* « l'autre ». Le latin a conservé cette forme dans une foule de mots en *ter* : *uter*, *noster*, *dexter*, *alter*, *ceteri*, *iterum*, *ultra*, *intra*, *citra*; mais il ne s'en sert plus pour former des comparatifs proprement dits.

Tama est l'une des deux formes régulières du superlatif sanscrit : *punjatama* « le plus pur »; got., *aftuman* « le dernier » ; latin *optimus*, *ultimus*, *mac-timus* (*maximus*), *intimus*, etc. Le grec ne me rappelle guère que la forme douteuse *Ar-témi-s*, la très noble. Il a préféré et prodigué *tato* : *glukutatos* « le plus doux », *kouphotatos*, etc.

L'autre groupe de suffixes — bien connu en sanscrit (*bhû-yans*, « plus nombreux », *mahishtha*, *garishtha*, « le plus grand, le plus lourd »); en grec (*hèdiōn*, *magiōn* (*meizōn*), *areiōn* « plus doux, plus grand, plus fort », *hèdistos*, *megistos*, *aristos*, *kakistos*); en gotique et germanique (*hauhista* « le plus haut », *best* « le meilleur »); — a fourni au latin tous ses comparatifs; mais la nasale est tombée, parfois le *y*; et la sifflante, au masculin et féminin, s'y est changée en *r* (comme *odor*, *odoris*, *arbor*, *arboris*, etc., p. *odos*, *arbos*); elle a subsisté au neutre : *melior*, *melius*; *major*, *majus*, *magis* (notre *mais*), *pluris* (p. *pleoris*), *plus*; *minor*, *minus*; *pejor*, *pejus*.

Enfin la combinaison des deux groupes a produit des comparatifs et superlatifs redoublés : sansc. *papî-yastara* « plus méchant », *panisthatama* « très digne de louange », *surabisthatama* « très odorant », *nedisthatama* « le plus voisin »; grec *lalisteros*, *aristeros*, *eudaimonesteros*; got. *aftumist* « le dernier »; en latin *interior*, *superior*, *minister* « le dernier des moindres serviteurs », *sinister*, *magister*; et, peut-être, les superlatifs en *issimus*, *doctissimus*, *felicissimus*, qu'il nous arrive souvent de franciser : *généralissime*, *sérénissime*.

Ainsi les formes grammaticales vont s'usant et se réparant à l'aide de renforts et de complications, qui ne les préservent point de la désuétude et de la mort. Mais leur longue vie n'a pas été sans gloire; elles ont ou suivi pas à pas ou déterminé le progrès de l'intelligence humaine vers l'ordre dans la proposition, vers la clarté, vers la précision, vers la variété aussi, dans l'expression de toutes les nuances de la pensée. C'est leur utilité qui les a rendues inutiles. De guides elles ont passé lisières et entraves. La liberté apparente qu'elles donnaient à la syntaxe a fini par gêner la logique du discours. La déclinaison, que nous avons parcourue,

effleurée seulement, a paru suffire d'abord à toutes les relations du nom avec le verbe et l'adjectif; mais, dès avant la séparation des idiomes, le sens trop étroit des désinences, les confusions inévitables de leurs formes usées, ont exigé le secours de prépositions plus variées et plus nettes. Comme elles ne renfermaient rien de plus que ces libres particules, elles ont dû peu à peu leur céder leur antique fonction. Le grec, le latin, les langues germaniques en ont réduit le nombre, en ont interverti la valeur; et finalement les langues modernes en effacent les derniers vestiges. L'allemand seul se cramponne, sans en tirer aucun profit, à leurs débris oblitérés et méconnaissables.

CHAPITRE III

LE VERBE INDO-EUROPÉEN

Office du verbe, sous-entendu ou exprimé. — La postposition du pronom personnel à la racine ou au thème constitue le verbe. — L'augment, le redoublement, l'altération du radical, l'insertion entre le thème et la désinence de suffixes auxiliaires expriment le temps, le mode, la voix, les circonstances. — Richesse et complication de la conjugaison indo-européenne. — Évolution verbale des racines *bha*, *bhar*, *kar*, *vid*, *svap*, etc. — La voix moyenne. — Les auxiliaires libres tendent à remplacer les suffixes de temps et de mode. — Ténacité des désinences personnelles. — Noms et adjectifs verbaux : l'infinitif et les participes. — L'*anthropisme* du nom et du verbe.

Le verbe, comme le nom, énonce une manière d'être, une qualité, un fait ou une action, ou encore une idée abstraite. Mais aux signes de cas, c'est-à-dire de genre, de nombre, de cause, de dépendance, de lieu, de mouvement, que la déclinaison greffe sur la racine nue ou suffixée, la conjugaison ajoute la personne, le temps et le mode. Quand les divers acteurs de la proposition sont sur pied, à leurs places respectives, prêts à jouer le rôle qui leur est assigné par les désinences, mais muets encore et immobiles, le verbe intervient pour présider aux évolutions de la mise en scène. « C'est moi, dit-il en montrant le sujet, c'est toi, ou vous, c'est lui, ou nous, ou eux qui, en tel endroit ou vers tel but, pour telle raison, avec tel moyen, doués de telles ou telles propriétés accessoires, poussons aujourd'hui, poussions hier, poussâmes ou avons poussé, pousserons ou aurons poussé, pousserions au besoin s'il fallait qu'on les poussât, eux, lui, nous, vous, moi-même, et tout ce qui, dans la phrase, porte la livrée du régime, du complément! » L'impératif commande, et tout s'ébranle pour exécuter les marches et les contremarches, les feintes, les retours, les actes pacifiques ou violents indiqués par le verbe. Ainsi, la déclinaison façonne, habille, isole, groupe, aligne et distribue les personnages : elle donne la forme; la conjugaison donne l'illusion de la vie.

Aucun idiome, fût-ce le langage du chien ou celui du crapaud, ne peut se passer du verbe, exprimé ou sous-entendu; seulement ce verbe rudimentaire est inclus dans le cri lui-même, ou suppléé par l'action immédiate. Dans la phase monosyllabique, où la grammaire n'est pas née encore, où les fonctions des mots ne sont pas spécialisées, c'est leur place dans la phrase qui les investit momentanément de l'office nominal ou verbal. On dirait de ces organismes vivants déjà, mais peu développés, où toutes les fibres ou cellules accomplissent indifféremment et tour à tour les services qui seront plus tard distribués entre des viscères et des organes distincts, nutrition, circulation, sensibilité, locomotion. Les langues agglutinantes ont conçu très faiblement les nuances modales et la distinction, pour nous si indispensable, entre le passé et l'avenir; mais elles ont caractérisé le verbe, par l'annexion, plus ou moins intime, des pronoms personnels, soit sujets, soit régimes directs et indirects : c'est une des chinoiseries du basque, où l'on ne peut pas dire : « Pierre rendra le bœuf au pâtre », mais seulement « Pierre-il-le-lui-rendre plus tard — bœuf à pâtre ». Un autre artifice, très abusif, des dialectes agglutinants, et dont l'indo-européen n'est pas exempt, c'est l'addition, entre la racine et la désinence, de nombreux suffixes intensifs, fréquentatifs, désidératifs, causatifs, inchoatifs, etc., qui nuisent autant à la facilité qu'à la clarté du langage. Et pourtant, de ces caractéristiques, il ne faut pas trop médire; car nous leur devons, outre les voix, les temps et les modes, une extrême variété dans la dérivation. En somme, la conjugaison indo-européenne n'a retenu de la période agglutinante que les procédés acceptables; elle a rejeté presque absolument toute incorporation des régimes direct et indirect. Elle n'a point chargé le verbe de résorber la proposition tout entière; bien au contraire, elle lui a donné pour emploi la conduite et le développement de la phrase — c'est-à-dire de la pensée.

Nous aurons à signaler, à regretter aussi, certaines conséquences de la personnification des mots par le nom, surtout par le verbe; mais, dans l'ordre linguistique, la conjugaison indo-européenne doit être considérée, en son ensemble, comme une construction merveilleuse, un monument sans pair de ce qu'on nomme le génie inconscient et collectif, faute d'y pouvoir déterminer la part de l'individu qui le premier a mis en circulation telle et telle forme retenue par sa famille et son clan, puis adoptée et altérée de proche en proche par les tribus voisines.

Au moment où les dialectes indo-européens commencèrent à

s'éloigner du berceau commun, la déclinaison nous est apparue en pleine décadence, déjà si usée que ses désinences affaiblies avaient besoin du renfort des prépositions, et que la plupart des peuples, loin d'en réparer les ruines et d'en combler les lacunes, la laissèrent peu à peu tomber, se dissoudre dans l'oubli. La conjugaison au contraire était, au moins en ce qui concerne les voix, les temps et les modes, en plein épanouissement. Seules les désinences personnelles avaient souffert, comme toute désinence, par suite des contacts auxquels les lettres finales sont exposées, et aussi par l'application de cette loi du moindre effort qui tend à réduire au strict nécessaire les signes connus de tous; mais si clair était leur sens, si commode était leur emploi, que partout — sauf dans les langues germaniques, surtout en anglais — elles se sont maintenues, quoique méconnaissables, à côté des six pronoms dont elles tenaient lieu jadis. Quant aux formes modales et temporelles, elles s'étaient multipliées avec cette richesse, cette variété luxuriante et quelque peu désordonnée qui dénote l'enthousiasme et la vivacité de la jeunesse : deux voix parallèles et souvent équivalentes, l'actif et le moyen (ou réfléchi), c'est-à-dire deux manières de conjuguer toutes les formes; quatre passés ou aoristes, deux ou trois futurs, autant de conditionnels et de subjonctifs. Le mouvement, commencé avant la séparation des idiomes, se continua longtemps encore dans quatre ou cinq des branches principales, en sanscrit, en zend, en grec, dans les langues letto-slaves. Au lieu d'élaguer ce qui pouvait à bon droit passer pour superflu, le sanscrit et surtout le grec l'utilisèrent habilement pour exprimer les moindres nuances de temps et de mode. Ils assignèrent des fonctions quelque peu différentes aux aoristes, aux futurs qui faisaient double et triple emploi; ils ajoutèrent même au surabondant. Le grec, sans renoncer au moyen, en tira un passif; non content de ne rien abandonner, il transporta dans chaque mode la série complète des temps; l'optatif, l'infinitif, le gérondif, l'impératif même eurent des futurs, des aoristes et des parfaits, comme l'indicatif et le subjonctif.

S'il est impossible de ne pas admirer, au point de vue de l'art, cet excès d'ingéniosité grammaticale, cette rigoureuse autant que subtile ordonnance du verbe grec, qui profite plus à la finesse qu'à la clarté, et dont la langue et la pensée tirent moins de précision que de chatoyante ambiguïté, il nous sera bien permis de préférer la saine et forte conjugaison latine. Les Latins ont choisi l'utile, et, après eux, les langues romanes l'ont gardé. Mais, comme pour attester que l'énergie verbale n'était pas épuisée en eux, ils

ont renouvelé ce qu'ils empruntaient, contractant, abrégeant les appendices dénaturés, et au besoin recourant à des combinaisons heureuses de suffixes et d'auxiliaires incorporés pour rajeunir leur futur, leur passé du subjonctif, et créer, à leur usage, un passif original. En ce point aussi, les langues celtiques ont innové. Le gotique, semble-t-il, avait gardé de nombreux vestiges du verbe indo-européen, mais à l'état sporadique et irrégulier, et qui n'ont pu tenir contre l'esprit analytique de ses congénères, le platt-deutsch et l'anglais moderne. L'allemand a renoncé presque entièrement aux formes anciennes, et l'ingénieuse distinction qu'il a établie entre le présent et le passé — *ich bind*, *ich band, gebunden*, je lie, je liais, lié, — cette distinction, bien qu'elle se rattache à des phénomènes phonétiques observés en sanscrit et en grec non moins que dans les langues sémitiques, est aussi une création germanique et un dernier témoignage de cet instinct verbal si brillamment manifesté chez les Aryas de l'Inde et chez les Gréco-Latins.

Pour élever l'édifice vaste et compliqué de leur conjugaison, les Indo-Européens ne possédaient pas d'autres matériaux que les éléments constitutifs du langage agglutinant, racines attributives, racines indicatives. Les unes ont fourni le corps du mot et le plus ancien des auxiliaires, le verbe être, *as*; les autres ont donné trois sortes de suffixes : les voyelles ou syllabes de liaison, dont le sens original est vague et nul; en second lieu, des déterminatifs, tels que *ya*, *aya*, *paya*, *ta*, *sa* qui ajouteront au verbe une valeur intensive, causative, passive, désidérative; enfin les six désinences *mi*, *si*, *ti*, *mas*, *tas*, *nti*, dont la forme originelle est inconnue, mais dont le sens est certain puisqu'elles suppléent les six pronoms personnels, *je*, *tu*, *il*, *nous*, *vous*, *ils*. Ajoutez une terminaison *dhi*, grec *thi*, propre à la seconde personne de l'impératif; le redoublement abrégé de la racine attributive, qui caractérise le passé, le parfait de tous les verbes et quelques formes de l'indicatif présent et imparfait; plus un préfixe d'éloignement, *a* en sanscrit, *e* en grec, particulier au passé; et vous aurez tous les éléments du verbe indo-européen.

Sous sa forme la plus simple, le verbe se compose de la racine et de la désinence : ssc. *bhami*, *bhasi*, *bhati*, *bhamas*, *bhatha*, *bhanti*, en grec dorien *pha-mi*, *phe-s*, *pha-ti*, *pha-mes*, *pha-te*, *pha-nti*. Cette racine *Bha* ou *Pha* est curieuse : elle signifie avant tout « briller, éclairer »; grec *pha-os, phōs, phōtos* (d'où photographie) et aussi « un vivant », « celui qui voit la lumière »; elle a passé ensuite au sens d'éclaircir, de parler, que le grec a préféré : *phatis*, *phōnē*, *phēmē* (lat. *fari*, *fatum*, *fama*, *famosus*, *fabula*, *fabulari*,

d'où l'espagnol *hablar*). Mais le sens d'éclairer est encore visible dans la forme suffixée *phainô*, « je montre », d'où *phénomène*, « ce qui est montré, ce qui paraît »; *fantôme*, *fantaisie*, *fantasque* et *fantastique*.

Parmi ces verbes primitifs, qui joignent immédiatement la désinence à la racine nuè, on compte *as* respirer, être, *asmi*, *assi*, *esti*, *est*; *i* aller, *imas*, *itha*, *yanti*; *imus*, *itis*, *eunt*; *ad*, manger (latin *edo*); *vak*, parler (latin *voc-s*), en tout environ 70 en sanscrit.

Il faut attribuer une antiquité égale aux racines redoublées, telles que : (*Bhar*) *bibharmi*, *bibhrmas*; (*dā*, donner), *dadā-mi*, *didō-mi*; (*dhā*, poser, établir), *dadhā-mi*, *tithēmi*, si fécond en grec (*thème*, *anathème*, *Thémis*); (*gan* engendrer), *ja-jan-mi*, *gignomai*, lat. *gigno* : mais les deux formes grecque et latine sont déjà conjuguées sur un suffixe.

Les verbes que nous venons de citer abrègent la voyelle de la racine devant les désinences du pluriel, et ce caractère, qui leur est commun avec les thèmes en *nu*, grec *deiknū-mi*, *deiknŭ-mes*, les range dans une classe à part que Bopp appelle la deuxième conjugaison principale, et qu'il est beaucoup mieux d'appeler la première; car c'est d'elle que le grec, par exemple, a reçu ses verbes les plus primitifs, ces verbes en *mi* que l'ancienne grammaire considérait comme des exceptions.

Les autres verbes, et c'est l'immense majorité, se conjuguent sur un thème et non sur une racine, et ils insèrent entre le thème et la désinence une voyelle *a*, variable en grec et en latin, ou un suffixe terminé par une voyelle. On obtient par ce procédé des formes *bhara-a-mi* contractées en *bharāmi*, *bharasi*, *bharamas*, *kar-ayami*, « je fais faire », *vedayami*, « je fais savoir », *svapayami*, « je fais dormir », *sthapayami*, « je fais tenir debout », *yuyutsyami*, « je désire combattre », *bubhusyami*, « je désire être », *gignasyami*, « je désire savoir »; et ainsi de suite pour l'immense famille des verbes dérivés de noms, à l'aide des suffixes *ya*, *sya*, *asya*, d'où proviennent tous les verbes latins des première, deuxième et quatrième conjugaisons, *amo* pour *amao*, *moneo* pour *moneyo*, etc., puis, en grec, les contractes *philéō*, *timaō*, *deloō*, et les verbes en *azō*, *izō*, en *lō*, *mō*, *nō*, *rō*, effroi de l'écolier.

Je m'arrête un moment pour montrer, dans les quelques verbes cités, des mots et des formations qui nous sont des plus familiers, et que nous cache seulement l'appareil compliqué du sanscrit. Mais on a déjà reconnu au passage les racines *bhar*, « porter », *kar*, « faire », *vid*, « voir, savoir », *gnā* « connaître » *sthā*, « se tenir debout », *svap*, « dormir », *bhū*, « croître, être ». Si l'on écarte

les diverses conjugaisons où chacune peut entrer, on les retrouvera partout avec leur sens fondamental.

Bhar et sa forme contractée *bhrā* ont donné à toutes les langues indo-européennes le nom du frère, *frater*, *phratôr*, *brother*, *bhrâtar* et *bhartar*, au grec et au latin notamment leur verbe *fero*, et ses dérivés sans nombre, et ces puissants suffixes, *phoros*, *fer*, encore vivants dans les langues romanes (*Nicéphore* « qui porte la victoire », *canéphore* « qui porte la corbeille ou le chapiteau », *phosphore* « qui porte la lumière »; *lucifer* (même sens), *prolifer* « qui porte des générations »; *crucifère* « qui porte une croix », *calorifère* « qui porte la chaleur », etc.).

Kr ou *kar* n'existe plus en français que dans les dérivés (*créer*, *créateur*, *créature*, *cérémonie*) calqués sur le latin; mais sa lignée est belle dans la mythologie : on y compte le grec *Kronos*, père de Zeus, les *Kères*, les destinées; le latin et le gaulois *Karanus*, les *Céri* ou génies, et la féconde *Cérès*.

Vid, outre une foule de mots sanscrits tels que *véda* « la science », se reconnaît dans le grec [*v*]*id*, [*v*]*idmen* « nous savons », *eidos* « la forme » (d'où nos *anthropoïde*, *coralloïde*, etc.), *idéa*, « l'idée »; dans le latin *videre* (français *veoir*, *voir*, *voyant*, *vision*, *visible*, *visiter* et leurs composés).

Gnā a donné *gnosco*, *nosco*, *nomen*; *connoître*, *notion*, *nom*, *note*, *notaire*, etc.

Stha, *stare*, *stator*, « Jupiter debout sur son char »; *stabilire* (*establir*), *statue*, *station*, *stage*, *état*, *étage*; il s'est glissé dans notre verbe substantif sous forme de participe : *esté*, *été*, que nous répétons à toute heure.

Svap (en grec *hupnos*, en latin *sopor*, *sopire*, *somnus* pour *sopnus*) se cache dans le français *somme*, *sommeil*, *assoupir* (lequel n'a aucun rapport avec *soupir* — *sub-spirium* « aspiration profonde »).

Bhu, en grec et en latin *fu*, est d'une importance capitale; la terre, celle qui fait croître, en a tiré un de ses noms, sscr. *bhûmi*, latin *humus*; et, très probablement, l'homme, *homon*, *homo*, *humanus*, est le fils de la terre. *Phuton* « plante », *phusis* « la nature », d'où *physique*, *physiologie*, *physionomie* et *métaphysique* (au delà de la nature), en sont les descendants incontestables. Mais notre verbe je *fus*, il *fut*, que je *fusse*, autant dire le latin *fui*, *fuit*, *fuissem*, *futurus*, *fore*, ne sont que des temps du verbe indo-européen *bhu*.

Ainsi, toutes ces syllabes, qui, au premier abord, se succèdent comme un vain cliquetis de sons hétéroclites, sont notre patrimoine; elles vivent encore pour la plupart dans toutes les langues qui sont nos aînées ou nos collatérales; elles constituent depuis

des milliers d'ans le fonds de nos langages et de nos idées. Mais que sont devenus tous ces menus appendices, ces lettres et ces autres syllabes intercalées qui embarrassaient la conjugaison antique? Librement, ou plutôt sous l'empire de circonstances diverses, chaque langue les a altérés, atrophiés, fondus, à ce point que des centaines d'érudits s'ingénient à en suivre les métamorphoses. L'âge en eût-il anéanti les derniers vestiges que leur œuvre subsisterait encore; leur vertu native n'a point péri, et se révèle par la variété infinie des formes et des sens. Jamais nous n'aurions possédé les mots *établir*, *stable*, si un suffixe *pa*, s'ajoutant à la racine *sta*, n'avait reçu en latin les suffixes *li* et *re* : *sta*, *stap*, *stapili*, *stabilire*. Si nous formons indéfiniment des verbes et des noms tels que *iriser*, *moraliser*, *moderniser*, *lyrisme*, *dandysme*, *chimiste*, *linguiste*, *artiste*, c'est qu'un suffixe *ya* est venu se combiner, en grec, d'abord avec des thèmes en *id* : *elpid*, « espérance », *hubrid* « injure », *erid* « querelle », puis, par analogie, avec toute sorte de racines, et produire la désinence *izō*, d'où *isma* et *istès*.

Mais les désinences personnelles? Elles semblent aussi peut-être bien éloignées des formes que nous employons; vous vous trouvez peut-être dépaysés au milieu de ces *mi*, *si*, *ti*, *mas*, etc. Pourtant vous vous en servez encore. La première personne, assurément, a disparu du latin, excepté dans *sum* et *inquam*. Le grec, le lithuanien, le slave ne l'ont gardée que dans quelques centaines de verbes. Mais quand vous dites : tu *es*, il *est*, nous *sommes*, vous *êtes*, ils *sont*, tu *fais*, il *fait*, nous *faisons*, vous *faites*, ils *font*, ou bien tu *lis*, il *lit*, nous *lisons*, vous *lisez*, ils *lisent*, vous récitez encore la conjugaison indo-européenne. L'antique organisme s'est répercuté jusqu'à nous dans un écho affaibli, mais fidèle. La deuxième personne plurielle *faites*, *êtes*, *fîtes* est même moins oblitérée que la forme sanscrite correspondante. La chute de l'*i* final dans « tu *fais*, ils *font* », n'est pas un phénomène moderne; elle s'observe, d'abord en latin, souvent en grec, mais aussi dans le sanscrit et le zend, partout ailleurs qu'à l'indicatif présent et au subjonctif de la conjugaison en *mi*.

Ces désinences, que j'ai présentées dans l'état le plus ancien que nous connaissions, ne sont elles-mêmes que des débris; et qu'importait leur atténuation croissante, du moment qu'il en restait assez pour marquer l'ordre des personnes? *Mi*, qui était sans doute pour *ma*, devenait à l'imparfait, par exemple, ou à l'optatif, *m* : *abharam*, *asyam*, grec *epheron*, *eiên* (nous avons vu que le grec n'admet pas *m* à la fin des mots, non plus que *t*); le latin, plus

exact, a des formes telles que *eram*, *siem* (*sim*), *duim* (*dem*) (cf. *dasyam*, *doseiên*), *legam*, *legerem*, etc. *Si*, pour *sva*, *thva*, *tvam*, ne gardait plus que la sifflante : *abharas*, *epheres*. *Ti* (sauf en grec peut-être dans les troisièmes personnes *pherei*, *tuptei*), perdant sa voyelle, donnait le signe presque universel de la troisième personne : *dat*, *fert*, *dicit*, il *dit*, il *tient*, il *fait*, etc. C'est ce *t* qui reparaît, en français, dans des locutions comme *va-t-il? aime-t-il?* et qui est sifflé dans l'anglais *he does*, pour la forme plus ancienne *doth* (le *th* anglais correspond d'ordinaire à un *t* primitif).

Le pluriel *mas* (pour *masi*, *masa*, « moi et lui = nous »), *mas* donc, fidèlement représenté par le latin *mus*, l'est aussi, malgré la nasalisation terminale, par le grec classique *men* (*luomen*, *tuptomen*), pour *mes* (éolien *phéromes*), et par le français « nous *aimâmes*, nous *eûmes* ». *Tas* ou *thas* (pour *dhvas*, pour *twasas*, « toi et eux ») n'existe plus à proprement parler en sanscrit (*ta*, *thăs*), ni en grec (*te*, *sthe*); c'est le latin et le français : *legitis*, *essetis*; *dites*, *faites*, vous *êtes*, qui en ont gardé le dépôt. La troisième personne, *nti*, s'est atrophiée de diverses façons : très pure dans le présent sanscrit, zend, lithuanien, même dans le grec *onti*, passé en *eisi*, *ousi*, *ôsi*, *âsi*; encore reconnaissable dans le latin *sunt*, *amant*, *monent*, *audiunt*, etc., dans le gotique *bairand* (*ferunt*) « ils portent », dans *sind* « ils sont »; et en français, dans cette gênante queue de nos mots *aiment*, *aimaient*, *aimeraient*, qu'on ne prononce plus qu'en Normandie (ils ne *peuvte* pas, ils ne *veulte* pas); cette terminaison *nti* est réduite le plus souvent à un *n*, parfois supprimé ou remplacé (en sanscrit) par un son sourd : *uh*. En grec, *n* fait double emploi à l'imparfait : *elambanon*, « je prenais, ils prenaient »; à l'aoriste, il a disparu justement de la première personne, *elusa* « je déliai ». L'italien s'est fixé à l'étage du grec : *sono*, *amano*, *amino* (« ils sont, ils aiment, qu'ils aiment ») en ajoutant toutefois un *o* de soutien. De ces faits je conclus que, si la destinée des suffixes et des désinences a de quoi provoquer l'étonnement, c'est bien moins par les altérations et déperditions subies, que par l'extrême ténacité de si frêles particules. Seul le signe de la première personne a fini par être presque entièrement éliminé; sans doute parce qu'il était le moins utile. Le grec, le latin, les langues germaniques, en se donnant des verbes terminés en *o*, en *u*, en *e*, n'ont fait que suivre l'exemple donné par l'ancien indo-européen.

En sanscrit la voix moyenne ou réfléchie tout entière, telle que l'a conservée cette langue, a rejeté la désinence de la première personne; et, par un privilège singulier, ses formes sont d'autant plus

abrégées qu'elles expriment, en principe, une idée plus complexe. Cette voix, dont le grec a fait usage sans y attacher un sens bien net, et dont le caractère agglutinant révèle l'ancienneté, prétendait réunir sinon les formes, du moins les valeurs de deux pronoms, ou plutôt du même pronom sujet et régime : *je me souviens*, *je me plais*, *tu t'habitues*, *il se porte*, *il se plaint*, *nous nous concertons*. Mais elle a le plus souvent perdu cette signification, et s'emploie indifféremment comme un doublet de la forme simple. Le moyen donc ne présente nulle trace de *mi*, et pour rétablir la désinence probable, il faut consulter le grec *pheromai*, qui conduit, non sans peine, à un organique *bharamami* « je me porte, ou je porte », fondu et allégé en *bhar-ê* ; tandis que, pour rendre compte de la seconde personne grecque *pherei*, il faut à la fois recourir au sanscrit *bharasē* et à la troisième personne grecque *pheretai*, et supposer, avec une presque certitude, un primitif *phereai*, *pheresai*, *pheresasi*.

La terminaison *o* du grec et du latin (*tupto*, *tundo*, *lego*) n'est guère plus embarrassante que ce moyen en *e* long. Soit que *mi* eût cessé de bonne heure de se faire entendre en des verbes analogues au sanscrit *krnōmi* « je fais », *strnōmi* « j'étends », *tanōmi*, *karōmi*, *rnōmi*, « je m'élance », etc. ; soit que l'utilité de cette forme développée ne fût plus sentie, les Grecs, et surtout les Latins, se sont contentés d'en marquer, pour ainsi dire, la place par l'allongement de la voyelle du thème ; mais soyons assurés que cette innovation résultait de lentes métamorphoses. Les transitions ont péri ; mais presque toujours quelque indice épars, comme *inquam*, *possum*, comme le saxon *beom*, *am*, jette ainsi quelque lumière sur les procédés et la marche du langage.

Un des caractères du verbe moderne, à tendance analytique, c'est l'emploi d'auxiliaires qui portent seuls la flexion ou les désinences personnelles et ajoutent à des noms verbaux, tels que les participes et l'infinitif, l'idée temporelle ou modale. Ces auxiliaires, tels que « être, avoir, pouvoir, vouloir, devoir, devenir », abondent dans les langues germaniques et novo-latines ; mais ils ne manquent pas à des langues aussi synthétiques que le sanscrit, le grec ou le latin ; il suffit de citer le futur composé sanscrit *datar-asmi*, *datasmi*, *datasi*, *datasmas*, « je suis donneur, je donnerai », etc., le parfait passif grec ou latin *lelummenoi eisi* « ils ont été déliés », *amatus sum* « j''ai été aimé », ou encore le déponent *profecti sunt* « ils sont partis », *secutus*, *locutus est* « il a suivi, il a parlé ». Mais ces langues, en fait d'auxiliaire détaché, ne connaissaient que le verbe *être* ; des locutions comme *dicere habeo*

« j'ai à dire, je dirai », recueillies çà et là dans Cicéron, dans saint Augustin, qui expliquent très bien le futur provençal *dir vos ai* « j'ai à vous dire, je dirai », et nos futurs et conditionnels français j'*aurai*, je *saurai*, je *serai*, je *serais* (j'*ai*, j'*avais*, *à avoir*, *à savoir*, *à être*), ces locutions ne faisaient pas encore partie de la conjugaison latine régulière. Seulement, à regarder plus profondément dans l'organisme verbal indo-européen, on s'apercevra qu'il réclamait déjà le secours du verbe *être* et de quelques autres, et les utilisait en les incorporant, par suffixation, par agglutination, à ses aoristes, à ses futurs, à ses passifs. C'est le même procédé que nous venons de voir employé, en français, pour la formation du futur. Bopp reconnaît avec une grande probabilité dans le futur *dasyati* « il donnera » un potentiel ou un futur inusité du verbe *as* : *syam*, *syas*, *syat*; et il compare à *dasyamas*, *dasyatha*, le lithuanien *du-si-me*, *du-si-te* « nous donnerons, vous donnerez ». Le dorien *praxiomen* « nous ferons », le classique *dōsō*, *dōsomen*, *deixō*, *deixomen*, le vieux latin *accepso* et, avec changement de *s* en *r*, *accepero*, *acceperim*, appartiennent à la même lignée. Il y a parenté, sous ce rapport, entre le futur et les désidératifs comme *pipasami* pour *pipasjami* « je désire boire ». Le verbe substantif contribue encore à la formation de divers prétérits : sanscr. *adiksham*, *adikshi*, latin *dixi*, *scripsi*, grec *edeixa*, *elusa*.

Un autre auxiliaire, *dha*, « poser », semble avoir donné au grec son aoriste et son futur passifs, *eluthēn*, *lŭthêsomai*; au zend un impératif comme *yaus-dath-ani* « que je purifie »; au lithuanien des infinitifs : *dim-deht* « sonner », *bai-deht* « effrayer » (*bhi* « craindre »); *shkum-deht* « attrister »; au slave, le futur *bundun* « je serai », l'impératif *bun-de-mu* « que nous soyons »; au gotique, *habai-dedum* « nous eûmes ». Cette racine *dha* (*thē* en grec) est l'allemand *thum* « faire », l'anglais *do* et *did*. En latin, comme dans les dialectes bas-allemands, elle s'est naturellement confondue avec *da* « donner », parce que le latin ne connaît guère les aspirées; elle y est néanmoins reconnaissable encore dans *subdere* « mettre sous », *credere* « mettre en son cœur » (*crad-dha* en sanscrit), ou *poser comme entendu*, d'une racine *çru* « entendre » : en somme, *croire*; *vendere* « mettre en vente » (*venum dare*).

Enfin, dans les désinences de l'imparfait latin *bam* et du futur *bo*, il faut reconnaître l'auxiliaire *bhu*, « croître, être »; et l'on a pensé que ce même verbe n'est pas étranger aux parfaits en *vi* et *ui* pour *fui* : *crevit*, *gemuit*, *obstupuit* « il grandit, il gémit, il fut frappé d'horreur ».

Toutes ces indications, si rapides, si fragmentées, laissent de côté bien des problèmes curieux, bien des rapprochements délicats; le verbe est un sujet qu'on n'épuiserait pas en un an de recherches méthodiques. Mais il me suffirait ici d'avoir dûment convaincu le lecteur que les langues indo-européennes procèdent d'un même type, que toutes en descendent, qu'aucune n'y remonte, et que cependant, en ces mille variantes qu'elles ont introduites soit dans le vocabulaire, soit dans les formes grammaticales, elles ont opéré sur les mêmes éléments, par les mêmes procédés, que nos antiques aïeux intellectuels.

Pour compléter notre esquisse du verbe, nous passerons en revue certains accessoires qui sont proprement des adjectifs et des noms, mais qu'on a raison de ranger dans la catégorie verbale; ils tiennent du verbe, en effet, par deux caractères acquis; les uns « par le privilège qu'ils ont de gouverner le même cas que le verbe », tous par les nuances de temps, les valeurs actives et passives que l'usage y a fait entrer. Nous voulons parler des infinitifs et des participes. L'origine nominale de l'infinitif se trahit encore dans mille expressions : *mirabile visu* « admirable à voir, à la vue », *facile à retenir*, *le boire et le manger*, *le bien dire*, *le repentir*, *le plaisir* (latin *placere*). « Et le *dormir* suave au bord d'une fontaine. » Quant aux participes, leur identité avec les adjectifs est plus frappante encore.

L'infinitif, dans les diverses langues de la famille, présente une grande variété. Ce n'est pas que toutes ces formes : *datum*, *poiein*, *didonai*, *lusai*, *amare*, *fieri*, etc., ne proviennent du fonds commun; « mais nos langues, dit M. Michel Bréal, avaient à leur disposition, pour former des noms de cette sorte, une grande quantité de suffixes, et après avoir longtemps tâtonné, elles ne se sont arrêtées dans leur choix qu'après la séparation des idiomes. Plus les langues avancent en âge, plus devient tranchée la limite qui sépare du nom verbal le substantif proprement dit; mais à l'origine cette limite est assez indécise ». Dans les Védas, des noms en *tar*, *datar* « donneur », se construisent avec l'accusatif : *dâtā māghāni*, *dator divitias* « donneur richesses ». Plaute dira encore : *quid tibi hanc curatio'st rem!* « Pourquoi t'occuper cette chose? » — Dans les *Védas*, certains mots qui deviendront des infinitifs se déclinent : *Vritrâya hantavè*, « pour Vritra, pour le meurtre »; *pour tuer Vritra*. Dans *Sakuntalā*, on trouve un infinitif associé à un composé abstrait : *bâhûkshèpan roditunteha pravritta* : « *commençant l'extension des bras et à pleurer*; commençant à étendre les bras et à pleurer ».

Bopp cite des infinitifs à tous les cas, mais immobilisés pour ainsi dire dans ces cas. Tels *datum*, *sthatum* et les supins latins *datum*, *statum* « donner », « se tenir », à l'accusatif neutre; *datu*, *visu*, à l'ablatif ou au datif, pour *visui*; à l'instrumental, les gérondifs *paktvā*, *attvā* « après avoir cuit, après avoir mangé »; au locatif, *grahanè* « prendre » (*dans la prise*); au datif, *pibadhyâi* « pour boire », *mâdayadhyâi* « se réjouir ».

Arrêtons-nous au grec et au latin, qui nous intéressent davantage. Rien ne semble plus rebelle à une explication que la simple syllabe *re* : *amare*, *dicere*, source de nos infinitifs français. On en a pourtant proposé plusieurs, qui semblent satisfaisantes. Tout d'abord, la présence d'un *r* entre deux voyelles annonce d'ordinaire un *s* primitif, comme dans *posse* « pouvoir », *esse* « être et manger », *velle* pour *vel-se*, *fer-re* pour *fer-se*. C'est la forme même de nombreux infinitifs sanscrits : *dā-sè* « donner », *sthā-sè* « se tenir », *vah-sè* « conduire », *gîvasè* « vivre », *kchakchase* « voir ». La forme latine paraît donc l'affaiblissement, très ordinaire, d'un ancien datif. Comme *è*, en sanscrit, représente toujours une diphtongue *ai*, la plus grande analogie se remarquera entre *posse*, par exemple, pour *possai* ou *ferre* pour *fersai*, et les infinitifs aoristes grecs *tupsai*, *lusai*, « avoir frappé, avoir délié », *luesthai*, dans lesquels la terminaison *ai* ne diffère pas de celle de *didonai*, *tithenai*, *emmenai*; c'est partout une désinence casuelle; reste le *s* du suffixe; est-ce un résidu pronominal? Est-ce un résidu de l'auxiliaire *être*? Assurément, dans l'infinitif aoriste grec, c'est le verbe *as*; on ne peut séparer *lusai* du participe *lusas* et du prétérit *elusa*. En latin, je n'oserais me prononcer; non plus que sur la terminaison en *er* de l'infinitif moyen *dicier*, *laudarier*, *audirier*. Bopp, guidé par l'analogie des formes *amor* pour *amo-se*, *amamur* pour *amamus-se*, rattache *er* à un pronom réfléchi; j'y verrais plus volontiers un reste du verbe *esse* : *être à aimer*, *à louer*, me satisferait plus que *à aimer soi*, « s'aimer », qui convient, il est vrai, au sens moyen, réfléchi, mais non au sens, beaucoup plus fréquent, du passif.

La valeur dative de *ai* dans les infinitifs grecs en *nai*, *menai* *emmenai*, par abréviation *emen*, *een*, *ein*, (germanique *an*, *en*), apparaît clairement dans ces locutions fort communes : *Anthropos pephuke philèsai* « l'homme est né pour aimer »; *edôke touto phorèsai* « il donna cela à porter »; *elthe zètèsai* « il vint pour chercher, il allait chercher ». Les syllabes ou lettres qui précèdent *ai* laissent seules prise au doute. Qu'est-ce que *esth* de *esthai*, *emen*, *men*, l'éolien *ēn*, le dorien *ĕn*, le classique *ein*? *Esthai* paraît renfermer

les deux auxiliaires *as* et *tha*. Pour les autres formes, malgré quelques remarques subtiles de Bopp, j'y verrais un des suffixes les plus habituels du participe : *a-mana* (*omeno*), *māna* (*lelum-menos*), *ana*, qui forme tant de dérivés latins, *Octavianus*, *Julianus*, etc. ; les formes nues *emen*, *ein*, *en*, seraient à l'accusatif et non plus au datif.

Ces suffixes *mana*, *ana*, nous amènent à l'une des formes les plus intéressantes du nom verbal, non seulement parce qu'ils ont fourni au sanscrit et au grec d'innombrables participes moyens ou passifs, présents et aoristes, que l'on trouvera dans les grammaires, mais parce que le latin, tout en les rejetant de la conjugaison, en a gardé quelques exemples, d'autant plus curieux qu'ils sont plus rares. Ceux de nous qui ont eu à réciter le vieux Lhomond, ou quelques versets des Évangiles, ont rencontré, à la deuxième personne du pluriel passif, des formes inattendues : *amamini*, *multiplicamini*, *erudimini* ; elles ne renferment plus aucun mystère ; on a retrouvé le singulier *præfamino*. Ce sont des participes; le verbe *soyez* ou *êtes* est sous-entendu : « vous êtes aimés ; multipliez ; soyez instruits ». Le grec présente exactement le même fait : *lelummenoi*, *tethummenoi eisi* « ils ont été déliés, frappés ». La découverte ne s'est point arrêtée là ; des mots comme *terminus*, comme *Picumnus* (dieu guerrier), *Voltumnus*, *Vertumnus* (autres divinités), peut-être *Tellumo*, le dieu-terre, ont été rattachés à cette classe de dérivés ; tandis que *Pomona*, *Fortuna*, *Portunus*, *Neptunus* laissaient entrevoir le suffixe *āna* combiné avec la voyelle du thème.

Les participes passés en *ta* pullulent en sanscrit, en latin et dans presque toutes les langues ; en grec, ces suffixes n'ont formé que des adjectifs, parfaitement semblables, du reste, aux participes. Il y a parallélisme complet entre *gnātas*, *gnotos*, *gnotus* « connu » ; *datas* (zend. *datō*), *dotos*, *datus* « donné » ; *yuktas*, *zeuktos*, *junctus*, « joint » ; *çrutas*, *klutos*, *clutus* « entendu » ; *strtas*, *stratos*, *stratus*, étendu. En lithuanien, le sanscrit *ta* se retrouve sans changement aucun : *sektas* (lat. *secutus*), *junktas* (*junctus*), *keptas* (*peptos*, *coctus*, *cuit*). Le slave, tout en employant *tu* et *ta*, a préféré *lu*, *la* : *bulu*, *bula*, *bulo*, là où le sanscrit dit *bhutas*, *bhutā*, *bhutam*, le grec *phuton*. Ailleurs ce sera *da* ou *d*, ou *na*, *n*, *en*, qui rempliront le même rôle. Les divers suffixes simples, combinés avec d'autres, composés et atrophiés déjà, ont fourni une quantité de terminaisons qu'on ne rencontre guère à l'état pur qu'en sanscrit : *mant*, *vant*, *mat*, *vat*. On les constate aisément dans toutes ces formes qui nous sont familières : *amans*, *amantis*, *amandus* « aimant, devant être aimé », *luôn*, *lutoson* « déliant », *lusas*, *lelukōs* « ayant délié » ; *luthen*, *luthentos*

« délié »; et qui ont pour analogues les participes allemands en *and*, *end* et les participes infinitifs anglais en *ing*, *loving*, *saying*, *singing* « aimant, disant, chantant »; le *g* n'est qu'un renforcement nasal. Le français doit à ce suffixe multiforme, d'abord tous ses participes présents, puis une grande quantité de noms, tels que « providence, circonstance, connivence, éloquence, présence », et beaucoup d'autres formés par analogie, mais qui déjà chez les Latins avaient passé des participes pluriels neutres au substantif abstrait féminin.

Nous ne sommes pas moins redevables à un suffixe du participe futur, suffixe que le latin s'est approprié, mais dont l'origine est des plus antiques; il s'agit de cette racine *tar*, peut-être *tvar*, puis *tvara*, *turus*, qui apparaît déjà dans le mot *katvar*, *katour*, *quatuor*; qui a perdu son *t* dans le breton *pewar* et l'anglais *four*, et sa semi-voyelle *v* dans les innombrables noms d'agents sanscrits et grecs, *tvashtar*, *datar*, *dhatar*, *ganitar*, *matar*, *dotèr*, *genetèr*, *mètèr*, tous mots que nous connaissons de reste. Le latin, lorsqu'il ne garde pas un *v* primitif, le vocalise souvent en *o* et en *u* : *svapnas*, *somnus*; *çvaçura*, *socer*, *svasri*, *soror*; *akvas*, *equus*. C'est cette habitude qui lui a donné tant de mots en *tor*, *victor*, *actor*, *spectator*, *domitor*, *dormitor*, tant de noms et d'adjectifs en *torius*, *toria*, et à nous, la plupart de nos mots en *teur* et en *eur*, en *toire* et *oir* ou *oire* : *lutteur*, *dompteur*, *facteur*, *chanteur*, *colleur* (pour *coagulator*), *empereur*, pour *empereor* (*imperatorem*), etc.; *comptoir*, *miroir* (*miratorium*), *histoire*, *écritoire*, *mangeoire* (*manducatoria*). Le verbe a tiré de ce suffixe *tvar*, *tor*, ce beau participe en *turus*, *futurus*, *amaturus*, *profecturus*, *adepturus*, dont le féminin *junctura*, *fractura*, *candidatura*, *profectura*, *structura* se reconnaît à toutes les pages de notre dictionnaire. Hors du verbe, par lequel elle a néanmoins passé, cette terminaison *tura*, *ture*, a perdu le sens spécial que la conjugaison lui avait attribué — sauf peut-être dans *natura* « ce qui doit ou peut naître ». Elle a repris la signification vague et générale du vieux suffixe *tvar* ou *tar*, qui a d'ailleurs revêtu d'autres formes encore et rempli d'autres fonctions; nous l'avons vu dans le rôle de signe comparatif, *teros* en grec, *taras* en sanscrit; *ter*, en latin et dans les langues germaniques. Sous sa forme contracte, *tra*, *tron*, *trum*, il a produit des noms d'instrument, *rastrum*, *cultrum*, *monstrum*, *aratrum*, *claustrum*, et des verbes dérivés, *monstrare*, *claustrare*, *intrare*, *penetrare*, *administrare*, qu'il est presque superflu de traduire, et de nouveaux noms verbaux, *claustration*, *pénétration*, *administration*.

Comme on le voit, dans les langues indo-européennes, racines

et suffixes, noms et verbes n'ont cessé de se prêter un mutuel secours, s'engendrant les uns les autres avec une aisance, une plasticité, une variété merveilleuse de formes, toutes issues, comme eux-mêmes, des premiers bégaiements de l'humanité. L'histoire du verbe ne traverse-t-elle pas toutes les phases du cercle linguistique? A l'étage monosyllabique gît la racine nue; l'agglutination la fait monter à l'échelon du thème, déclinable ou conjugable, la renforce de suffixes intensifs, causatifs, désidératifs, personnels enfin. A l'âge flexionnel appartient la fusion de ces divers éléments, le choix des nuances qui correspondent au présent, au futur, à l'expression des modes et des voix. Enfin, la période analytique laisse tomber le superflu, éclaire les formes obscurcies par des contractions et des frottements trente fois séculaires, les remplace, à l'aide d'auxiliaires indépendants, à la fois plus commodes et plus précis.

Nous avons dit ce que cette élaboration a dû au développement progressif de l'intelligence, des industries, des arts, des institutions, mais aussi quelle aide perpétuelle et constante en a reçu la pensée. Plus d'une fois cependant, il nous est arrivé de mettre en garde le lecteur contre une admiration trop absolue pour cette alliance, cette correspondance, fatalement indissoluble, entre l'idée et sa forme sonore, entre la raison et son instrument nécessaire. Le langage est né avant la science; les éléments qui le composent datent d'un âge où l'observation rudimentaire n'était contrôlée par aucune expérience; les objets ont été désignés, rapprochés, classés à l'aide de métaphores, d'analogies irréfléchies et erronées; la raison en se développant n'a pu exprimer les vérités lentement acquises qu'en usant de locutions vicieuses, rectifiées, il est vrai, amendées dans la mesure du possible, par l'introduction de sens nouveaux, de figures moins inexactes. Mais elle n'a pu refaire chaque jour, elle n'y a même jamais songé, l'outil suranné dont l'emploi avait été la condition même de ses progrès. De là, trouble et retard inévitable dans la conception nette des choses, dans l'enchaînement des idées trahies par les signes qui les représentent. A cette imperfection du langage est venue s'ajouter un vice inhérent à la nature même de l'homme. L'homme rapporte tout à lui-même et crée tout à son image. C'est l'*anthropisme*, qui prête aux choses, aux êtres, réels ou imaginaires, les intentions et la personnalité humaine; cette illusion s'est mêlée aux tâtonnements du langage, et leur a survécu.

Le substantif et le verbe ont communiqué aux objets une existence et une activité véritablement humaines. Non seulement les

objets déterminés par une forme quasi individuelle, animaux, plantes, pierres, astres, mais encore le lieu et les aspects du lieu où ils apparaissent, puis les catégories abréviatives où la raison les classe, les rapports et les concepts, se trouvèrent doués de sexes, de genres, de vie, et, *de par le verbe*, agirent à la façon de l'homme et de la femme, se mouvant, se levant, se couchant, frémissant, courant, aimant, engendrant; mais encore les *entités*, c'est-à-dire les qualités considérées en dehors de leur sujet réel, la lumière, la chaleur, la fécondité, la beauté, le plaisir, la douleur, le vice et la vertu, le bien et le mal, prirent une existence personnelle, devinrent les sujets ou les régimes de propositions qui impliquent l'action et la volonté. On oublia que ces mots n'expriment que des états, durables ou passagers, de corps chauds, lumineux, végétants et vivants, et des résultantes d'organismes particuliers; on vit en eux la cause préexistante des faits dont ils ne sont que l'expression analytique ou générale; on inventa les virtualités, les forces, les puissances illusoires qui n'ont d'autre origine que l'anthropisme instinctif et l'essence métaphorique du langage. *Numina, nomina.* Le substantif a créé les dieux. Le verbe a développé les mythes.

CHAPITRE IV

LES COMPOSÉS. LES INDÉCLINABLES.

Caractère antique de la composition. — Rares exemples de déclinaison du premier terme. — Composés déterminatifs; composés de dépendance; composés possessifs : nombreux exemples. — Composés verbaux en français. — Particules : conjonctions, prépositions. — Postposées, elles ont produit la déclinaison; préposées, elles varient à l'infini le sens des verbes et des noms; libres, elles articulent la phrase, et suppléent avec avantage les désinences épuisées. — Notes sur les indéclinables *sa*, *saha*, *sama*; *abhi*, *amphi*; *ana*. — Diversité originelle ou acquise des organes vocaux.

Dans notre aperçu rapide des formes grammaticales, nous n'avons jamais perdu de vue les origines lointaines des éléments, soit primitifs, soit issus de contractions nombreuses, que l'agglutination a su combiner en thèmes suffixés, et que la flexion a fondus en mots déclinés et conjugués, en noms et en verbes. Cette succession des états du langage se fait, plus qu'ailleurs, sentir dans une abondante catégorie de termes, appelés composés. La composition est un procédé familier aux idiomes isolants, appliqué à des thèmes déjà façonnés par l'agglutination, et finalement mis au point par la grammaire. Nous parlons, bien entendu, des composés les plus anciens, les plus corrects; l'analogie, l'usage local, la fantaisie individuelle ont, là comme partout, fait leur œuvre et dérangé, de plus d'une façon, un ordre que les rigoristes de la linguistique voudraient retrouver dans les moindres accidents du langage.

« Ce qui caractérise la vraie composition, dit M. Bréal, c'est la réunion de deux termes, dont le premier est dénué de toute désinence casuelle », bien qu'il se trouve avec le second dans un étroit rapport grammatical, soit de sujet ou de régime, soit d'adjectif ou de substantif. Cette absence de signe casuel autorise à penser que la formation du mot date d'un âge antérieur à la grammaire. De pareilles juxtapositions, en effet, abondent soit en chinois, soit en japonais ou en malais. Mais lorsque la déclinaison se fut

établie, elle engloba naturellement les composés. Quelquefois elle essaya de pénétrer jusqu'au premier membre, mais le plus souvent elle accepta le composé comme un mot tout fait, auquel manquait seulement la terminaison qui en devait marquer le rôle dans le discours.

Les pronoms composés latins offrent quelques traces de déclinaison du premier terme; ainsi, au féminin de *i-pse*, *eapse* se rencontre à côté de *ipsa*. Mais le principal exemple est fourni par certains copulatifs sanscrits, dits composés *dvandvas*, tels que *Mitra* et *Varouna*, « ciel et terre, jour et nuit », où la désinence du duel peut affecter l'un et l'autre nom : *Mitrâ-Varounâu*, *Agnî-Somâu* (Agni et Soma), *Indrâ-Varunâu*, *Dyavâ-Prithivî*, *Pitarâ-Mâtarâu* « le père et la mère »; il arrive même qu'un des deux noms est passé sous silence, et que le simple *Mitrâ* sous-entend son compagnon ordinaire, et doit se traduire *Mitra* et *Varuna*. Ce sont là, d'ailleurs, des phénomènes purement védiques. Les très rares composés de ce genre, en latin et en grec, ne fléchissent que le dernier terme : on cite les adjectifs *leuko-melas* « blanc et noir », *sacro-sanctus* « saint et sacré », et le substantif *suovitaurilia* « sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau ». Peut-être rapprocherait-on de cette formation nos mots : *anglo-français*, *austro-hongrois*, *gallo-francs* et *gallo-romains*, *salpêtre*, *betterave*, *aigre-doux*, *douce-amère*, *clair-obscur*.

Arrêtons-nous un moment aux trois classes de composés qui présentent le plus d'intérêt : composés déterminatifs, composés de dépendance, composés possessifs.

Dans les premiers, les deux termes sont entre eux dans le même rapport qu'un adjectif ou un substantif ou un verbe avec un adverbe ou une épithète. Sanscrit : *maha-kula* « grande famille »; *sat-suta* « bon fils »; *ghana-cyâma* « noir comme un nuage ». Grec : *andropaïs* « enfant-homme, adolescent qui montre le courage d'un homme », *kakoparthenos* « fille malheureuse »; *kakodaimôn* « mauvais génie », *akropolis* « ville haute ». Chez les Slaves : *Biel-bog*, *Cernobog* « Dieu blanc, Dieu noir ». En latin : *decemvir*, *semideus*, *peninsula*, *primordium* (*primum ordium*), *beneficium*, *benevolus*, *semiustus*, *altitonans*. Le français peut former quelques composés de ce genre : *saupoudrer*, *colporter*, *maintenir*, *primevère*, *vif-argent*, *printemps*, *aubépine*, *sauf-conduit*, *sauve-garde*, *banlieue*; mais surtout à l'aide d'adverbes et de prépositions : *bienveillance*, *bienfaisance*, *malappris*, *demi-heure*, *mi-clos*, *milieu*, *minuit*, *midi*, *contre-indication*, *surfait*, *surenchère*, *surtaxe*, *surhumain*. Mais ils abondent surtout dans les langues germaniques. Got. *Junga-lauths*

« jeune homme »; *langamodei*, de *mods*, aujourd'hui *muth* « longanimité »; allemand : *vollmond* « pleine lune »; *grossthat* « haut-fait »; *wundermann* « homme merveilleux », *kohlschwartz* « noir comme charbon », *bildschön* « beau comme une image »; *schneeweiss* « blanc comme neige »; *spiegelhell*, *sonnenhell*, *silberklar* « clair comme miroir, comme soleil, comme argent ».

Dans les composés de dépendance, le premier terme est le régime direct ou indirect du second. Sanscrit : *Brahmavit* « qui connaît Brahma »; *Brahmalôka* « le monde de Brahma »; *çraddhapûta* « purifié par la foi »; *pitrisadriça* « semblable à son père »; *nausṭha* « qui se tient dans le vaisseau ». Grec : *monomachos* « qui combat seul (contre seul) »; *androbrôs*, *androdokos* « qui dévore, qui accueille les hommes », *torneutoluraspidopêgos* « qui fabrique au tour lyres et boucliers », *podanipter* « bassin pour laver les pieds », *podôkês* « agile quant aux pieds »; *andradelphos*, *androkapêlos* « frère du mari, marchand d'hommes », *androprepês* « qui sied à l'homme », *oikophulax* « gardien de la maison », *argurônêtos* « acheté à prix d'argent », *phrenolêptos* « pris par l'esprit, (insensé) », *akanthoplêx* « blessé par une épine »; *halinêktês* « qui nage dans la mer »; *nôtophoros* « qui porte sur le dos »; *aphrogenês* « né de l'écume »; *deipnoklêtôr* « qui invite à un festin ». La plupart des noms propres sanscrits, perses, grecs, sont des composés de dépendance : *Hippolutos*, *Hipparchos*, *Hippoklès*, *Hippodamas*, « qui délie le cheval, qui commande aux chevaux, célèbre par ses chevaux, dompteur de chevaux. »

Le latin a fait grand usage de cet artifice : *remex, judex*, *pontifex*, *carnifex*, *aurifex*, *aurifaber*, *aurifur*, *ignivomus*, *carnivorus*, *flammiger*, *opifer*, *dapifer*, *haruspex*, *augur*, *cœlicola*, *muricida*, *herbigradus*. De pareils mots sont deux fois précieux; ils nous montrent des racines attributives changées en véritables suffixes, et nous conservent sous leur forme la plus simple des racines ou des thèmes qui d'ordinaire ne se trouvent plus à l'état indépendant. Si *fur*, de *aurifur*, existe avec son sens de voleur, et *faber* avec le sens d'ouvrier, il n'en va pas de même pour *ex* « celui qui pousse », *spex* « celui qui regarde », *dex* « celui qui indique, ou qui dit » (syllabe bien effacée dans notre mot *juge*), pour *fex* « celui qui fait ou qui façonne », pour *cola* « celui qui cultive ou qui habite », pour *gur* « qui essaye » (*au-gur*, « qui consulte les oiseaux » (ssc. *djush*, gr. *geuô*, got. *kiusan* « *choisir* ») — simple d'un verbe inusité *gusere*, *gurere*, et du substantif *gustus*; — enfin pour *vorus, vomus*, *gradus*, *cida*, *fer*, *ger*, à l'aide desquels le latin peut former indéfiniment des substantifs et des adjectifs. Le français

moderne a calqué un certain nombre de mots de cette classe, et manie même avec une sorte de liberté les suffixes *cole* (*agricole*), *vome*, *vore*, *grade*, *cide*, *gère* et *fère*, *ignivome*, *fumivore*, *tardigrade*, *déicide*, *lanigère*, *conifère*. Les Germains composent incessamment des termes comme *finger-gold* « or de doigt (bague) », *opfer-tisch*, « table de l'offrande »; *richter-stûhl* « *siège de juge* »; *himmels-fackel des lichtes* « flambeau céleste de la lumière »; *roth-geschlafen*, où la construction est renversée : « que le sommeil a rougi », ou bien « qui a dormi rouge ». L'allemand et comme lui l'anglais n'ont qu'à annexer autant de mots qu'ils en peuvent prononcer d'une haleine, et à les flanquer d'un suffixe commun, pour en faire des composés, assez analogues aux rébus des Algonkins et des Esquimaux; ils rivalisent ici avec le sanscrit classique, où les composés forment de véritables propositions sans verbe et sans indices grammaticaux.

Parmi les mots dont nous venons de citer quelques-uns, ceux qui nous revenaient à l'esprit, la plupart se transforment aisément en composés possessifs; il suffit de les faire accorder en cas, genre et nombre avec un substantif. La désinence attribue à un sujet quelconque la possession des qualités renfermées dans le composé : *niçakeçaçmaçrunakhas* « celui qui a ongles, barbe et cheveux courts ». C'est là un moyen d'expression très concis : *xanthokomos*, *xanthothrix* « aux cheveux blonds »; *kunophrôn* « âme de chien »; *boukephalos* « front de bœuf »; *aellopodês*, *aellopous* « aux pieds de tempête »; *androboulos* « qui a la sagesse d'un homme »; *aiolomorphos*, *koruthaiolos* « qui a une forme changeante, un casque aux reflets variés »; *heptastomos* « qui a sept bouches, sept portes »; *theopuros* « animé d'un feu divin », *theosophos*, *theophilos*, *theodôros*, *theodotos*; *megathumos* « au grand cœur », *megakleês* « à la grande renommée »; *leukopteros* « aux ailes blanches », *bathusternos* « à la poitrine profonde », *tanupeplos* « au fin peplum ». Il va sans dire que le premier terme peut être un pronom : *svayamprabhas* « ayant de l'éclat par soi-même », *autodidaktos* « instruit par soi-même »; un nom de nombre : *tritchakra* « à trois roues », *tetrakuklos* « à quatre roues » (gaul. *petorritum*); un adverbe ou une préposition quelconque : *tathavidhas* « ainsi fait », *sadâgatis* « toujours marche ayant, rapide »; *aeikarpos*, *aeipathês* « toujours fertile, toujours souffrant »; *amala*, *abala*, *abhaya* « sans tache, sans force, sans crainte »; *apais*, *apous*, *aphobos*, *anoikos* « sans enfant, sans pieds, sans crainte, sans maison ». Mais nous retrouverons cette catégorie en traitant des prépositions. Les composés possessifs ne sont pas rares en latin : *misericors*, *bidens*, *bifrons*, *bicor-*

por, *tripectorus*, *multigenus*, *multiformis*, *magnanimus*, *longanimus*, *alipes*, *longipes*, *fissipes*, *anguipes*, *quadrupes*, *acupedius*, *versicolor*, *pudoricolor*, *pulcricomus*, *grandiloquus*, etc. Quant aux langues germaniques, elles s'en procurent avec une extrême facilité, grâce au suffixe *ig*, qui équivaut au grec *ikos*, au sanscrit *ka* : *hochherzig* « qui a le cœur haut », *rothhaarig* « qui a les cheveux rouges »; jadis on disait *hauh-hairts*, *roth-haars*; et maintenant encore, pour les appellatifs et les sobriquets, on se passe de suffixes : *lang-ohr* « longue-oreille » ; *dick-kopf* « grosse-tête », *schwarz-kopf*, « tête-noire » (fauvette ou linotte) ; *roth-hals* « cou-rouge », *roth-kehlchen* « rouge-gorge ».

On voit, par ce dernier mot, que le français forme encore, sinon des composés, du moins des combinaisons possessives : *rouge-gorge*, *chauve-souris*, *rouge-bord*, *pied-bot*, *bée-gueule*; c'est surtout parmi les noms propres qu'on en relèverait par vingtaines : « Testevuide, Grossetête, Francœur, Longepied, Blanchecotte, Barberousse, Barbaroux, Bonvin, Grandval, Charmolue, Malapert, Mauvoisin », etc. Mais ce ne sont là que des vestiges d'une faculté qui chez nous va s'éteignant. Déjà le latin, quoique riche encore en composés de toute sorte, préférait la dérivation ; là où le grec dira *philoguneia*, *alokhophilos*, *thêriomakhos*, le latin aura recours à des suffixes : *mulierositas*, *uxorius*, *bestiarius*. Les langues romanes ont suivi cette pente, d'autant plus volontiers qu'en se défaisant de la déclinaison, elles ont perdu la notion de la racine, du thème et de la désinence.

Il serait injuste pourtant d'omettre une formation originale de substantifs composés, dont le français tire assez bon parti ; le premier terme est, en réalité, la troisième personne du singulier de l'indicatif, mais neutralisée pour ainsi dire et jouant le rôle de thème indéclinable : *vaurien*, *fainéant*, *appui-main*, *passavant* (terme de marine), *passe-montagne*, *passe-pied*, *passepoil*, *passe-temps*, *passe-droit*, *chauffe-doux*, *chausse-pied*, *ronge-lard*, *ronge-maille*, *pince-maille*, *vide-gousset*, *vide-poche*, *coupe-choux*, *coupe-jarret*, *coupe-tête*, *gâte-sauce*, *pousse-caillou*, *couvre-joint*, *couvre-chef*, *brise-tout*, *brise-lames*, *hache-paille*, *mêle-tout*, *songe-creux*, *tire-botte*, *tourne-vis*, *tournebroche*, *tire-balle*, *tire-bouchon*, *gratte-papier*, *porteballe*, *porte-plume*, *porte-coton*, *serre-file*, *serre-tête*, *garde-fou*, *garde-feu*, *perce-pierre*, *perce-neige*, *rabat-joie*, *tranche-lard*, *grippe-sous*, *essuie-mains*, *passeport*, *guide-âne*. Si l'on oublie un moment l'origine verbale du premier terme, pour considérer l'ordre intérieur de ces composés, on remarquera d'abord qu'ils s'éloignent du type ordinaire, puisque le second terme y est

régi par le premier; mais on ne peut dire que cette irrégularité soit une exception; le sanscrit, le zend, le grec surtout ne se gênent aucunement pour renverser l'ordre des termes; *vidad-vasu*, *kshayad-vîra*, *varedat-gaetha* « trouvant la richesse, tuant les guerriers, faisant prospérer le monde », sont construits comme *tue-mouches* et *brûle-tout*. Il suffit d'opposer en grec *Philotheos*, *Philologos*, *Philolaos*, *Philodêmos*, *Dorotheos*, *Nikostratos*, *poionomos*, *phugomakhos*, *pherekarpos*, à *Theophilos*, *Theodoros*, *Demophilos*, *nomopoios*, *stratonikos*, *karpophoros*, etc. Le grec use de la composition avec pleine licence; il ne se lasse jamais de varier la forme ou le sens des mots et de se créer des richesses souvent équivoques et superflues. Sa fécondité, à peine égalée par celle de l'allemand, excite plus l'admiration que l'envie, et les avantages de la composition indéfinie n'en pallient point les défauts, qui sont l'ambiguïté des mots et la monotonie du style.

La composition est, dans la période analytique du langage, une survivance dont il ne faut point médire, mais dont il ne faut point abuser. C'est pourquoi nous l'avons rejetée en marge de la grammaire, à la suite du nom et du verbe, comme un artifice complémentaire de la formation des mots.

Je viens maintenant à ces particules dites invariables, conjonctions et prépositions, qui ont présidé, le mot n'est pas trop fort, à l'évolution de la grammaire indo-européenne, puisqu'elles lui ont fourni d'abord les éléments formels des déclinaisons et des conjugaisons, puis les nuances du sens, puis les fils de la proposition, les chevilles et tenons qui rattachent les parties du discours, et qu'enfin elles survivent aux combinaisons qu'elles avaient engendrées, et qu'elles ont fini par rendre inutiles.

Elles ont construit et elles ont dissous l'organisme synthétique. Tout en se laissant prendre dans l'engrenage, elles ont gardé leur indépendance et s'en sont servies pour ruiner l'édifice auquel elles avaient collaboré. Que sont en effet ces particules? Rien autre que les racines pronominales et démonstratives, les premières et vagues indications de la parole, qui, à l'aide du geste et de l'intonation, marquèrent les distances, les mouvements, le nombre et l'identité des personnes et des choses non encore spécifiées par l'attribution de qualités diverses.

Nous en avons vu quelques-unes, soit simples, comme *a*, comme *i*, *sa*, *ta*, *ya*, *ma*, *ga*, *bhi*, soit agglutinées, comme *ana*, *ima*, *tava*, *sva*, *sma*, *sya*, prendre la valeur de démonstratifs et de pronoms personnels, et s'adjoindre à elles-mêmes en tant que désinences, se décliner; d'autres, encore indéterminées quant au sens, souvent

identiques aux premières quant au son, attendaient un emploi. C'est à celles-ci que les racines attributives empruntèrent ces voyelles d'appui, ces syllabes incorporées qui élargirent et varièrent les formes, fléchissant par exemple *gan* en *gnâ*, *bhar* en *bhrâ*, *man* en *mnâ*, *yu* en *yud*, *yug*, *yung*, *tu* en *tud*, *tup*, *tuk*, *tund*, etc.; munissant peu à peu les racines nues de lettres thématiques et de suffixes intensifs, causatifs, temporels et modaux. A la classe des pronoms et démonstratifs déclinés, les noms et les verbes empruntèrent leurs désinences casuelles et personnelles. Ce n'est pas tout; les syllabes ou agrégats restés libres, prenant aussi quelques signes casuels rudimentaires, acquirent une signification plus précise de mouvement, de lieu, de distance, de situation relative; ils donnèrent aux adjectifs leurs suffixes de comparaison, et à tous les noms et verbes ces nombreux préfixes qui apportaient encore aux formes comme aux sens de nouveaux moyens de se diversifier : *incipere*, *decipere*, *concipere*, *accipere*, *excipere*, *praecipere*, *suscipere*, *intercipere* (*capere*); *initium*, *prodire*, *proire*, *adire*, *abire*, *exire*, *subire*, *circuire*, *ambire*, *ambitio*, *coire*, *obire*, *perire*, *interire* (*ire*). Multipliez par 500 ces dix ou douze variantes et vous jugerez de ce que le vocabulaire et la pensée doivent à la préfixation.

Ne semble-t-il pas que, ainsi postposées et préfixées, les racines pronominales eussent rendu tous les services dont elles étaient capables? que leur existence indépendante eût perdu toute raison d'être? Est-ce que les cas et les personnes ne marquaient pas suffisamment les rapports des mots entre eux? Est-ce que la suffixation et la préfixation n'avaient pas, pour ainsi dire, résorbé les parcelles sonores, comme les corps aimantés attirent et retiennent les poussières ambiantes? Mais non. La force des particules n'était point épuisée. Ni pronoms, ni termes démonstratifs ne périrent; et pas davantage les petits mots. Les syllabes presque dénuées de sens, les explétifs, les enclitiques, continuèrent de s'intercaler dans la proposition, comme pour l'aérer, pour l'assouplir et l'alléger. On sait à quel point ils abondent dans la langue homérique, dans le grec et le sanscrit classiques, dans l'allemand et l'anglais; le lecteur est fatigué de ces minimes parasites, de ces *car*, *donc*, *comme*, *eh! bien*, *mais*, *or*, de ces prépositions détachées de leur verbe, qui encombrent l'*Iliade*, le *Mahabhârata*, et les meilleurs écrivains d'outre-Rhin ou d'outre-Manche. Mais l'excès ne condamne pas l'usage; et la persistance des démonstratifs a été la condition même, nous l'indiquions tout à l'heure, du passage des idiomes à l'état analytique; ce sont eux qui ont recueilli l'héritage des désinences usées, autant dire leur

propre héritage, et repris une fonction très simplifiée par leur propre et salutaire travail, celle de relier les divers membres de la phrase, enfin arrachés aux vieilles lisières de la déclinaison.

Lorsque, dit M. Michel Bréal, « on prend, par exemple, les anciennes prépositions de notre famille de langues, on constate, à côté d'un remarquable rapport de formes, une notable divergence des significations ». Souvent le même mot se trouve adverbe ou préposition dans une langue, conjonction dans l'autre, ou encore simple préfixe. *Apa*, *apo*, *ab*, *af*, *of* ont à peu près le même sens; mais *anti* devient *und* et *and*. *Ati* « sur, par-dessus » en sanscrit, devient *eti* « encore » en grec; c'est notre *et* latin et roman; got. *ath* « mais »; slave *at* « de nouveau ». Souvent aussi, le sens varie dans la même langue. En sanscrit, *api* (le grec *epi*) signifie tantôt « vers, contre », tantôt « aussi », tantôt « quoique ». En latin, *cum* est à la fois conjonction et préposition. Rien de moins étonnant, si l'on se rappelle combien était vague la signification première de ces particules, combien les distinctions, si utilement établies depuis, entre l'adverbe, la préposition, la conjonction, étaient étrangères aux inventeurs inconscients du langage, combien les pronoms que l'on a employés comme relatifs étaient aptes à jouer tous les rôles; enfin que c'est la situation des syllabes indicatives entre des mots déclinés, des sujets et des régimes, des verbes et des substantifs, entre des propositions enchaînées ou opposées, principales ou incidentes, qui a, tôt ou tard, avant et surtout après la séparation des idiomes, déterminé le sort et l'usage de ces auxiliaires inconsistants. Il en existe cependant, et parmi les plus primitifs, dont le sens n'a jamais varié, comme *a* privatif, comme *pra* « en avant », et sans doute comme *dhva* ou *dva*, origine du nombre *deux*, du pronom *toi*, des duplicatifs *bis* et *dis* et, tout ensemble, des séparatifs *vi* en sanscrit et *dis* en grec. Beaucoup d'autres n'appartiennent pas à ces couches profondes; formes rejetées des déclinaisons pronominales ou nominales, ablatifs, locatifs, datifs sans emploi, ils sont venus grossir la classe des indéclinables. Nous en avons signalé déjà quelques-uns de cette sorte; c'est ainsi que se sont formés la plupart des adverbes et des conjonctions. Naturellement ils ont un sens, celui qu'ils possédaient avant d'être déclassés.

Ainsi, en grec, des mots comme *prin* pour *prion*, comme *alla*, neutre de *allos*, signifient forcément « auparavant » et « autrement » ou « mais »; *êu*, neutre de l'homérique *êus*, « doux » (*vasu* « bon » en sanscrit) ne pouvait signifier que « bien »; en latin, *hodie*, *diu*, *noctu* s'entendaient d'eux-mêmes; *circum*, *circa*, *idcirco*,

ne pouvaient être détachés de *circus* (sans doute voisin de *kuklos*, ssc. *tchakra*, roue). Mais ce sont là des invariables de seconde et troisième formation.

Nous étudierons quelques mots plus anciens et plus obscurs, et nous assisterons, pour ainsi dire, à leur évolution formelle et significative.

Sa, que nous connaissons comme démonstratif et comme origine de la désinence nominative, se préfixe à des adjectifs, comme pour les renforcer, pour indiquer leur relation intime avec le nom auquel ils se rapportent ; on dit, en sanscrit, d'une femme mariée, qu'elle est *sa-dhava* « pourvue d'un époux », par opposition à *vidhava* « veuve, privée d'époux ». De ce sens, il est facile de passer à celui de « avec ». *Sa-kôpa* « avec colère », par opposition à *a-kôpa* « sans colère » ; et à l'idée de caractère commun : *sa-varna* « de même couleur ou caste » ; *sa-vajas*, de même âge, contemporain » ; *sa-udara* « du même sein, frère » (latin *sodalis* ?) ; *sa-gotra* « de même étable, de même famille », *sarupa*, *samana* « de même forme, de même mesure ». *Sa* ne se rencontre pas isolément dans ce sens, parce que l'emploi de son homophone, le démonstratif *sa*, aurait amené de perpétuelles amphibologies ; c'est pourquoi on l'a combiné avec d'autres syllabes : *ma*, *ha*, par exemple, et l'on a obtenu les prépositions *sama* (*sam*) et *saha* « avec ».

Mais poursuivons notre enquête sur la racine nue. Le zend, qui aspire *s* initial, va nous servir de transition vers le grec. Deux exemples seulement : *ha-zaodha* « qui a la même volonté, d'accord avec quelqu'un » ; *ha-merena* « l'action de mourir ensemble, la bataille ».

En grec, *sa* doit se prononcer *h* ; et, d'après Hérodien, l'esprit rude existait dans *athroos* serré, dans *apas* (même sens que le latin *cuncti* pour *conjuncti*), mais il a disparu, sauf dans *hama* et dans *homo* pour *sama* « ensemble ». « *Hamadryades* : les compagnes sylvestres, les nymphes des bois ». Toute trace du *h* = *s* primitif s'est effacée, mais le sens est resté, dans *alokhos*, *akoitès*, *akoitis* « compagnon et compagne de lit, époux, épouse » ; *adelpheos*, *adelphos* (sanscrit *sagarbhja*) « du même sein, frère » ; *agalaktes* « qui ont le même lait » ; *apedos* « qui ést de niveau, égal » ; *atalantos* « qui a même poids » ; *o* remplace *a* dans *opatôr* « qui a même père », *ozux* « qui a même joug », *othrix* « qui a même poil, même robe ».

Les formes composées, plus résistantes, présentent plus d'intérêt ; elles peuvent rester indépendantes. *Sama* (*ma* suffixe du superlatif) est, en sanscrit, adjectif et signifie *même* ; substantif il a le sens de *tout* ; des cas détachés *sama*, *samayâ*, *saman* se traduisent

par « avec, ensemble, également, entièrement ». En grec *homo* et *homos* correspondent lettre pour lettre à *samá*, *samas* : *homophrôn*, *homodelphos*, *homokoitis*, *homozux* « qui a même pensée, même mère, même couche, même joug »; et les formes indépendantes *homou*, *homê*, *homothen*, *homose*, *homôs* « de même, du même côté, vers le même lieu ». Ce mot est célèbre dans l'histoire du christianisme : *homoousia*, *homoiousia*, « Le fils et le père sont-ils une seule et même substance? Le fils est-il seulement d'une substance semblable à celle du père? » Que d'encre et de sang répandus sur cette fine et vraiment utile distinction!

Similis a remplacé *sama* dans la composition latine; cependant on trouve encore dans Plaute, avec un autre suffixe, *simitu* « en même temps », et, sur une inscription, *simitus* (comparez noc*tu* et sub*tus*). On a dit aussi *simulis*, d'où *simul* « ensemble », *simulare* (imiter), *simultas*, à côté de *similitas*. Les inscriptions donnent aussi *semul*, *semol*, et Plaute emploie *semel* dans le sens de « en même temps » (*Aululaire*, IV, 3, 1) : *semel radebat pedibus terram et voce crucibat sua* « à la fois, le corbeau rasait des pieds la terre et déchirait les oreilles de son croassement ». *Semper* « tout d'une traite, toujours ». De *à la fois* on a passé à « *tout d'une fois*, *une fois*, seulement ». *Sim-plex* « qui n'a qu'un pli ». De l'idée de similitude, de communauté, on a passé à l'idée de « à peu près, à moitié » : *sami*, *hemi*, *semi* : *hemitheos*, *semivir*, « qui ressemble à un dieu, à un homme, demi-dieu, demi-homme ». *Sinciput* (*semi-caput*). Des formes telles que *sem* et *sim* nous ramènent au préfixe sanscrit *sam*, qui est ou l'accusatif de *sa*, ou l'abréviation de *sama* : *sam-prati*, « maintenant, alors »; *sam-udra*, « réunion des eaux, la mer »; *samgam* (*samgatchati*), « aller ensemble, se réunir »; *samhitâ*, « recueil des hymnes »; *santchaya*, « amas, multitude »; *sandhi*, « lien, euphonie »; *samantât*, « de toute fin, de toutes parts »; *santamas*, « une complète obscurité ». Remarquez que *sam* joue exactement le rôle de *cum* latin; celui-ci est au relatif *ka*, *qui*, ce que *sam* est au démonstratif *sa*.

En zend, *ham* ou *hâm*, « ensemble » — quelquefois indépendant — est le décalque exact du sanscrit *sam*. Un rapprochement s'impose entre *sam* et le grec *sun*, et malgré certaines difficultés je pense que les deux formes doivent être identifiées. Le *s* initial en grec ne disparaît pas toujours; il peut d'ailleurs provenir ici d'un *t* primitif, la racine *sa* alternant avec *ta* dans la déclinaison; on peut citer les deux formes *tu* et *su*, « tu », *Sélènè* et *Hélénè*, *Selloi* et *Hellênes* (les Hellènes de l'Épire se sont appelés *Selles*), *hus* et *sus*, le sanglier; c'est une variante dialectale. Le renforcement

ionien et attique, *xun*, semble prouver un effort pour conserver la sifflante primitive. En somme, le sanscrit *sam* et le grec *sun* jouent exactement le même rôle comme préfixes : *summachos* « compagnon de lutte », *sumbainô* « marcher ensemble ». Comme préposition isolée, *m* final étant rejeté par le grec, *sun* ne pouvait se terminer que par un *n*.

Les langues germaniques ont fait grand usage des formes *sama*, *sum*, *som* et *sam*. Gotique *so-sama*, *sô-samô*, *that-samô*, « le, la même »; *sama-kuns* (*homogenês*) « de même famille »; *samaleiks*, « de même corps, de même aspect, semblable ». V. h.-allemand : *den samum* (*eumdem*, « le même »); *der selps samo*, « le même »; *samalih* « semblable »; *sama* « comme »; *samankunft* « réunion »; *samana* « ensemble »; *zu-sam-ana* (*zusammen*) « ensemble »; *samanon* (*sammeln*) « assembler »; *saman* « avec » : *mit saman iu*, (*vobiscum*), « avec ensemble vous ». Le vieux norrois décline *samr*, *söm*, *samt*, « le même, la même »; angl. *same*, *some* (anglo-saxon *sume*, got. *sums*, *suma*, *sumata*). Avec un suffixe dental (accusatif neutre), le gotique *samath* (*samathgegangan*, *samathrinnan*, « courir ensemble, vers un même lieu ») se retrouve dans le v. h.-all. *samant*, *samet*, *samt*; c'est l'allemand *sammt*, *sammtlich* « tout », *sammt und sonders* « en totalité et individuellement, de fond en comble ». *Sammt* est tantôt adverbe, tantôt préposition gouvernant le datif. C'est un cas tout ordinaire : la préposition n'étant qu'un adverbe pourvu d'une force transitive.

Sam, à peu près dépouillé de son sens, a fourni aux langues germaniques un suffixe adjectif et verbal. V. h.-allem. *anc-sam* « anxieux », *arpeit-sam* « pénible » (*arbeitsam* « laborieux »), *leid-sam* « abominable »; moy. h.-all. *muot-sam* « courageux »; *gruoz-sam* « horrible », *lob-sam* « honorable ». En allemand moderne ces formes se multiplient; et *sam* peut se joindre à toute sorte de noms, même à des verbes.

La combinaison de *sa* avec *dha* et *ha*, avec *tra*, *ka* ou *tcha*, avec *na*, prêterait aux mêmes développements; mais il prend alors plus volontiers le sens déjà noté dans *semper* : « toujours, universel, éternel »; allemand *sinngrün* « toujours vert », angl. saxon *sinbirnende* « toujours brûlant ». Mais *sin* ne se comprend plus; et la dévotion a cru devoir substituer à *sin-vluot* « le déluge », *sünd-fluth* « l'inondation du péché ».

Telle a été la destinée d'une racine pronominale qui a répondu, de son mieux aux idées d'unité, d'égalité, de ressemblance, de partage, de coïncidence.

Je choisirai encore un exemple qui va nous mener de signifi-

cation en signification et d'idiome en idiome. *A-bhi*, que l'on reconnaîtra mieux sous la forme nasalisée *amphi*, est déjà composé ou décliné, à l'aide d'une racine *bhi*, qui a donné leurs désinences à *tibi*, à *ibi*, *sibi*, et qui, à l'état isolé ou construit, vit encore dans les *bei*, *by*, *be* des langues germaniques : *bei Gott*, *believe*, *before* (c'est le préfixe d'une foule de mots et de verbes germaniques, préfixe parfois réduit à la lettre *b* : *but* (*be-out*), *b-ange*, la crainte, *b-arm-herz-ig* plein de compassion pour le pauvre, etc.). Quant à *a*, il a servi de point de départ à tant de sens, que je ne m'y arrête pas. Donc *abhi*, suffixe et préfixe, adverbe et préposition, implique d'abord un mouvement vers et s'oppose à *apa*, *apo*, *ab*, *off*. *Rig-véda* I, 123, 7 : *apa anyad ēti*, *abhi anyad ēti* (*abit aliud*, *adit*, *venit aliud*), « une chose s'en va, l'autre s'en vient ». Mais il s'emploie également dans le sens de « contre, sur, dans, pour ». Tandis que *abhi-mukha*, « tourné vers », signifiera « favorable », *abhimāti* voudra dire « embûche, ennemi »; *abhikram*, *abhitchar*, *abhijug*, *abhikr* « marcher, agir contre, attaquer »; *abhibhu* « être au-dessus », *abhirashtra* « celui qui domine au loin »; *sa manushir abhi viço bhati*, « il brille sur ou dans la demeure des hommes »; *abhi lomani* « dans les cheveux », *abhi subhagam* « pour la richesse ». Rien d'étonnant que ce mot si compréhensif ait aussi le sens d'autour : *abhi-tas* « des deux côtés, de toutes parts ». *Tam abhitas āsīnās*, « s'étant assis tout à l'entour de lui ». *Sarvē Pradjapatim abhita* (*s*) *upaviçanti*, « tous s'approchent de toutes parts de Pradjapati ».

Le zend et le perse ont gardé *abhi*, sous les formes *aibi*, *aiwi*, *abis*, avec le sens de « vers, sur ». Le grec a adopté *amphi*, *amphis* et avec le duel, *amphō*, « dans, pour, autour, au loin, des deux côtés, l'un et l'autre, tous deux »; *amphi* et *amphis* sont tantôt adverbe, tantôt préposition avec des régimes divers : *Amphiktiones* (Amphictions) « ceux qui résident dans la même demeure »; *amphi ktamenēs elaphoio*, « pour la possession d'un cerf ». Il semble que le sens de « autour » ait eu besoin de commentaire; souvent Homère renforce *amphi* de *peri* : *amphi peri krēnēn*, « autour de la source »; cependant il l'emploie seul d'ordinaire : *amphi de leimōn*, « autour s'étend le marécage »; *amphi de hetairoi heudon*, « autour dormaient les compagnons; *amphi de Parthenion*, « aux environs du fleuve Parthenios »; *amphinoos* « dont l'esprit est circonvenu, irrésolu »; *amphibolos* « qui frappe ou est frappé de tous côtés », d'où *amphibolologia* (*amphibologie*) « discours ambigu; ambiguïté de la phrase ».

Il est curieux de voir *amphis* passer de *autour* à *loin de*, de

l'idée de rapprochement à celle d'écart : *bathus te Tartaros amphis* « et le Tartare profond autour, au loin »; *argaleon, toson khronon amphis eonta, eipenai,* « difficile de le dire, pour qui a été si longtemps *au loin* »; mais cette notion de distance est encore peu déterminée : *bale kukla amphis* « elle plaça les roues des deux côtés »; *zugon amphis eergei* « le joug les écarte de l'une et l'autre part »; ici naît l'idée de séparation. « Les colonnes d'Atlas, dit l'*Odyssée*, soutiennent, en les séparant, le ciel et la terre » : *gaiante kai ouranon amphis ekhousin.* « Les chevaux couraient hors de la route » : *amphis odou drametēn.* « Athénè et Héra se tenaient à l'écart de Zeus », *Dios amphis.* « Être divisé d'opinions », *amphis phronein.*

L'enquête est plus séduisante encore en latin, parce que, l'usage de *circum, circa,* ayant prévalu, les traces du primitif *abhi* et même du premier terme *a* ou *am* doivent être cherchées en des mots souvent mal expliqués. La forme la plus développée nous apparaît tout de suite dans *ambo* « tous les deux », *ambivium, ambidens*; dans *amb-ire, ambitus, ambitio* « tourner autour, circuit, ambition »; *ambigere, ambiguus, ambages* « tergiverser, ambigu, ambages »; *amb-ulus, ambulum,* formé comme *circulus,* d'où *præambulum* « petite introduction »; *funambulus* « qui se tient sur la corde, autour de la corde », *ambulare* « aller et venir, se promener », *amptruare* et *redamptuare* « sauter en rond »; *ambesus* « rongé de tous côtés »; *ambarvalis* « victime portée autour des champs »; *amburbium* « procession autour de la ville ». Que dire de *amplus*? est-il pour *amp-ulus*? Plus probablement, le suffixe est le même que dans *du-plus, sim-plus.* En tout cas, le sens de *am* n'est pas douteux dans le mot *ample*; pas plus que dans *am-plector* « j'embrasse », dans *am-putare* « couper autour », *am-terminum* (dans Caton l'ancien) « autour de la borne »; *amicire, amictus,* « envelopper, manteau ». Dans *ampulla, amphi* se cache encore; mais le latin l'a emprunté au grec *amphiphora* « vase qu'on porte autour », *amphora, amporula, ampulla* « petite amphore, petit flacon ». Nous n'irions pas le chercher dans nos mots *an, anneau*; cependant l'osque *am-nud* « autour » est l'ablatif d'un nom *amnus, annus* « le cercle » dont le diminutif *annulus* a encore gardé le sens. L'année est le cercle des jours. Citons encore *ancisus* « coupé en rond » et *ancile* « bouclier circulaire »; *anceps* « qui a deux têtes, qui doute »; *amsegetes* « dont les moissons bordent la route »; et, dans Virgile, *amsancti valles* « vallons sacrés de tous côtés ».

Les dialectes celtiques ont conservé ce *am* (breton), en irlandais *imm, imme* « autour »; et il semble que nous le trouvions dans

l'ancien gaulois *Ambigat*, nom d'un roi puissant, et dans *ambactus* « esclave promené pour être vendu », puis serviteur et envoyé, humble prototype de nos fastueux ambassadeurs (*ambactiator*).

Si notre *amb* manque au gotique et à l'anglais, qui ont préféré le simple, *bhi*, il a revêtu de nombreuses formes dans les autres dialectes germaniques. Le vieux haut-allemand et même le moyen l'ont calqué fidèlement : *umpisehan* « voir autour », *umbi-hanc* « voile », *umbi-hrinc* « cercle », *umbe-ganc* « circuit, fréquentation » (allemand *umsehen*, *umhang*, *umgang*). Le saxon *ymbe* appartient aux mêmes âges. En néerlandais *omm*, en danois *om*, en norrois et en allemand *um*, à la fois adverbe, préfixe et préposition, représentent dans les temps modernes l'antique *abh*, *abhi*; c'est exactement le latin *am*, que nous venons de voir; *er-um* « autour », *dar-um* « pour cela ». *Er geht um* « il fait un détour », *umgehen* « faire le tour, éluder »; *umschreiben* « paraphraser, transcrire »; puis *umlaut* « changement, déviation du son d'une voyelle »; *umdrehen* « renverser »; *umkommen* « périr ». *Es ist um uns gesehn*, « c'est vu, c'en est fait de nous ».

L'histoire de *ana*, proche parent de *abhi*, est plus variée encore, surtout si l'on considère les nombreux usages du second membre *na*, affirmatif, interrogatif et négatif, gr. *nai*, *nu*, *nun*, latin *nam*, *num*, *ne*, *nunc*, *nempe*, *enim*, *non*, *nisi*, suffixe de tant de verbes, noms, adjectifs ou adverbes (*u-nu-s*, *do-nu-m*, *do-na-re*, *po-ne*, *si-ne*). *Ana*, démonstratif qui se décline en sanscrit, en zend, en lithuanien, en polonais, a, combiné avec le diminutif *lo*, donné au latin *unu-lu-s*, *ullus*, *olle*, *ul-tra*, *ul-timus*, *olim*; aux langues celtiques, au persan, à l'arménien, le pronom *an*, l'article *an* et *n* : gallois *an cu* « le chien »; breton *ainm n'apstil* « le nom de l'apôtre »; arménien *mart'n* « l'homme, le mortel ». Ses cas dispersés, et devenus invariables, ont pris le sens de « certes » (ssc.), de « sur, de bas en haut, vers, avec, dans, à travers, pendant, tour à tour, de nouveau, en arrière ». C'est en grec surtout que ces variations se produisent, se multiplient, avec les formes *ana*, *anō*, *an*, *eni*, *ens* (*eis*), même *in* (en arcadien et en cypriote). *All'ana*, s'écrie Homère, « mais debout! debout donc! » *An d'Odusseus polumètis anistato* « alors se leva l'ingénieux Ulysse ». *Melanes d'ana botrues ēsan* « en haut ou dessus pendaient les grappes noires ». *Ana-thema* (*ex-voto*) « objet voué à un dieu »; *ana nēos bainein* « monter sur la nef »; *chruseō ana skeptrō* « sur ou avec un sceptre d'or »; *ana potamon pleein* « remonter le fleuve »; *anabasis* « montée à travers le haut pays »; *ana pasan hēmeran* « pendant tout le jour »; *ana meros* « tour à tour »; *anapiprēsko*

« revendre », *anaraomai* « rétracter ». Le latin n'a conservé que *an-helare* « reprendre haleine »; mais le gotique dit encore *ana fotuns* « dans les pieds, sur les pas »; le haut-allem. *ana-sikt* « vue »; *an* « vers, sur, jusqu'à ». *Erkomm an* « il arrive ». Anglais *go on*, *come on*; *on the bed* « sur le lit ». La combinaison de *upa* avec *ana* (got. *iufana*, *af-ana*) a produit l'anglais *upon* (*'pon my soul* « sur mon âme », dans Shakespeare), le v. ht-all. *fana*, *fona*, l'allemand *von* et le hollandais *van*.

Sous les formes *en* et *in*, *ein*, l'antique *ana* a battu partout en brèche le locatif, et a certainement contribué à la disparition de ce cas en grec, en latin et dans les langues germaniques; il a exprimé toutes les nuances de mouvement vers ou contre, et de la résidence dans. On s'est demandé comment *eis* pouvait procéder de *en*. *Ens*, forme argienne et crétoise, est à *en* comme *ex* à *ek*, *aps* à *apo*, *pros* à *pro*, et en latin *abs* à *ab*, *subs* à *sub*; on peut y voir un accusatif pluriel, ou une contraction de *entos*. Nous savons que le *n* grec fait volontiers place à un *i* (*enti* = *eisi*); au reste l'identité est complète, à ce point que les Doriens employaient *en* avec l'accusatif dans le sens de mouvement vers; *eis* est une variante postérieure, que la langue a utilisée.

Mais il est temps de tirer quelque enseignement de ces nomenclatures. Toutes nous montrent l'influence réciproque de la forme et de la pensée, la précision du sens s'accentuant à mesure que les variantes se multiplient. Qu'il s'agisse de prépositions simples, *par*, *pour*, *de*, *à*, ou composées, *sur*, *en* (*inde*), *dans* (*de intus*), *sous* (*subtus*), etc., ou de conjonctions soit relatives, soit dubitatives, *dass*, *denn*, *when*, *ob*, *if*, *que*, *quand*, *si*, soit copulatives et disjonctives, *at*, *et*, *que*, *und*, *and*, partout nous trouverons à l'origine une racine ou un groupe de racines pronominales, de valeur indécise; ces syllabes, qui ont servi à la suffixation et à la déclinaison, étaient capables d'une vie indépendante. A mesure que la flexion les atrophiait dans le corps et à la fin des mots, la liberté ou le service moins étroit de la préfixation conservait leurs formes, tout en les variant, et accentuait leurs significations diverses. Elles s'apprêtaient ainsi à suppléer, à remplacer avec avantage les terminaisons usées. En donnant à la phrase et à la pensée plus de justesse et d'élasticité, elles rompaient les entraves de la synthèse grammaticale, et poussaient le langage dans la libre voie de l'analyse. Comme les auxiliaires ont à la fois simplifié et élargi le verbe, les mots invariables ont disloqué la déclinaison. Les linguistes sont enclins à regretter les ingénieux mécanismes qui n'ont pu résister au sourd travail de ces particules

dissolvantes; mais, quelle que soit notre admiration pour la belle ordonnance du latin, pour la richesse luxuriante du grec et de l'allemand, nous ne voyons pas que la langue de Rabelais et de Ronsard, de La Fontaine, de Molière, de Voltaire, de Mérimée ou de Victor Hugo, que la langue de Cervantès, celle de l'Arioste, celle enfin de Shakespeare, de Swift, de Byron, de Shelley, de Dickens, redoutent la comparaison avec les idiomes fameux d'Homère, d'Eschyle, d'Aristophane, de Lucrèce, de Virgile, de Cicéron, d'Horace, de Tacite, avec les langues de Schiller et de Gœthe, de Tolstoï ou de Mickiewicz. Les regrets, d'ailleurs, seraient superflus. Le langage échappe à la volonté; il a suivi fatalement, inconsciemment, sa voie.

Dans le cours de ces recherches parfois laborieuses, de nombreuses comparaisons ont fait voir quelles métamorphoses, quels accroissements, quelles mutilations, quels changements dans la forme et le sens font subir aux éléments et aux combinaisons du langage indo-européen les préférences, les aptitudes, les décadences et les progrès des nations qui ont reçu l'éducation aryenne. Parmi les circonstances, les causes — certainement naturelles et fatales — qui ont le plus contribué à la différenciation et à l'originalité respective des idiomes, la plus puissante fut, sans aucun doute possible, la diversité originelle ou acquise des organes vocaux. Pourquoi le français dit-il *mois* ou *voir*, quand le latin prononçait *mensis* et *videre*? Pourquoi l'anglais dit-il *tooth*, l'allemand *zahn* et le latin *dens*? Pourquoi le grec entend-il *pente*, le latin *quinque*; *tessares* au lieu de *quatuor* ou de *tchatvaras*; *hupnos* pour *svapna* et *somnus*? Avant tout, parce que, à un moment donné, chez ces différents peuples, le larynx, les dents, les lèvres et la troisième circonvolution frontale ont fonctionné diversement. Ces divergences initiales échappent à l'examen physiologique, parce que l'observation ne pourrait opérer, à la rigueur, que sur des morts; mais s'il est presque impossible de les constater en elles-mêmes, il est intéressant, et relativement facile, d'en décrire les effets et d'en classer les résultats. Cette étude comparée des diverses prononciations d'une même voyelle, d'une même consonne, ou d'un même groupe vocal originel, est l'objet de la phonétique. On jugera de son importance si j'en indique d'avance la conclusion : règle générale, à moins d'emprunt, ou de rencontre fortuite, ou d'affinités particulières, un même mot ne peut pas, ne doit pas, exister sous la même forme dans la série des langues congénères. C'est là le principe de l'étymologie scientifique.

CHAPITRE V

LA PHONÉTIQUE INDO-EUROPÉENNE.

I. LES CONTINUES.

La variation dialectale. — Les voyelles primitives. — Les métamorphoses de l'A. — Idées de Bopp sur le poids des voyelles. — Les nuances de I et de OU (*ü, i, y*). — Contraction et allégement du latin. — Un mot sur l'orthographe. — R et L voyelles. R dental, R guttural. — Échelle vocalique. — Les semi-voyelles Y, V en sanscrit et en latin, en zend et en grec. — La sifflante S, et ses transformations en grec et en latin; ses affinités avec l'aspiration rude et avec la liquide R. — La nasale N à la fois liquide et dentale. — La nasale labiale M.

L'individualité respective des langues qui possèdent un vocabulaire et un organisme communs résulte de deux phénomènes distincts, bien que connexes : l'emploi varié des racines attributives ou démonstratives et des artifices grammaticaux; la prononciation différente des éléments phoniques. Tels sont les deux facteurs de la variation dialectale; ils ont agi concurremment et sous l'empire de circonstances aussi mal connues qu'elles sont évidentes : éloignement et isolement progressifs des groupes imbus de la primitive culture indo-européenne, contacts et croisements avec des groupes étrangers, développement inégal ou divers des mélanges diversement dosés qui ont constitué les nations, influence de climats, de besoins et d'intérêts nouveaux. Ce sont là des causes d'ordre historique, dont l'histoire pourtant nous échappe souvent, faute d'observations, même lorsqu'il s'agit de langues nées pour ainsi dire sous nos yeux, comme les idiomes novo-latins ou l'anglais moderne. Mais quelque part, et elle est considérable, qu'il faille leur attribuer dans la séparation croissante du sanscrit et du grec, du latin et du slave, du teutonique et du perse, c'est dans les aptitudes cérébrales et vocales qu'il faut chercher le point de départ de ces divergences. On peut même se demander s'il y eut jamais un temps où le parler commun fût prononcé de la même

façon par les aïeux des sept ou huit tribus destinées à le répandre dans le monde; si les enfants du premier chef de clan qui ait proféré distinctement quelques syllabes indo-européennes ne les ont pas altérées dès le principe, — celui-ci déjà enclin au zézaiement, celui-là à l'amollissement palatal et lingual, cet autre durcissant ou bien supprimant l'aspirée, ou encore, malhabile à distinguer le *R* du *L*, le *V* et le *S* d'une aspiration douce ou rude. C'est à force de comparer lettre à lettre dans les diverses langues les mots fort nombreux dont l'identité n'éclate pas moins que la différence, c'est en superposant pour ainsi dire des formes telles que *padas*, *podos*, *pedis*, *fotus*, *foot*, ou bien *hrdaya*, *kardia*, *çordis*, *hairts*, *heart*, *herz*; *çunas*, *kunos*, *canis*, *hund*; *djanu*, *gonu*, *genu*, *kniu*, *knee*; que l'on a pu fonder sur des séries constantes de faits les lois phonétiques particulières à chaque idiome. En même temps que la régularité générale des altérations qui se correspondent permettait de préciser les traits saillants, les physionomies des langues, elle attestait l'unité, l'identité du fonds primordial. Ainsi les déviations propres au français, au provençal, à l'italien nous ramènent à la forme latine originelle qui les domine et les éclaire toutes. Le rôle dévolu au latin dans la phonétique romane se trouva donc attribué justement, dans la phonétique indo-européenne, à la langue mère disparue, mais restituée d'après les concordances et les divergences des langues dérivées. Chaque variation put être rapportée à une voyelle, à une consonne d'un alphabet organique servant de point de comparaison et de commune mesure. Les mille détails notés par une observation patiente et sagace entrèrent dans une classification naturelle; et la phonétique devint la science de l'évolution des sons articulés. Comme toute science, elle formule des lois, qui résument des catégories de faits observés, qui constatent et ne régissent pas. Sans doute ces lois permettent de suppléer par des hypothèses légitimes les lacunes de l'expérience; mais elles s'inclinent devant ce qui leur résiste et ne prétendent pas englober ce qui leur échappe. Ce ne sont point des entités impérieuses, mais des données commodes, des instruments d'investigation. Il en va de même dans tous les ordres de la connaissance; mais ici, dans ce domaine du langage, où règne la mobilité de la vie, ici plus que partout ailleurs, il sied de rappeler l'origine empirique et le caractère relatif des lois.

Nous pouvons maintenant aborder l'histoire des voyelles, les sons continus les plus simples, sinon les plus primitifs, qui soient sortis de la bouche des hommes; il y a lieu de penser que certains bruits également continus, les sifflantes, les chuintantes, les spi-

rantes, et d'autres groupes confus d'où se sont dégagées les consonnes appartiennent aussi aux plus antiques bégaiements du langage. Mais l'indo-européen est séparé des origines par des centaines de siècles, et son système phonique est déjà nettement constitué; il comporte trois voyelles, brèves et longues, A, I, U, et deux diphtongues, AI, AU, qui commencent déjà à se prononcer *ê* et *ô*. Une sorte de trille, R ou L, est compté par les grammairiens de l'Inde au nombre des voyelles, mais le sanscrit seul en fait usage.

On remarquera l'absence de deux lettres qui nous sont familières, E et O brefs. On s'est étonné que deux sons aussi faciles à émettre, aussi répandus chez tous les peuples, aient pu manquer aux Aryas. En fait, ils étaient inconnus au sanscrit et au gotique. Le zend n'a que l'E bref. On a dit que le sanscrit les prononçait sans les écrire; mais pourquoi n'ont-ils pas de signes dans l'alphabet *dévanagari*, qui note les moindres nuances des consonnes, et qui fut adopté dans l'Inde lorsque le sanscrit n'était plus qu'un idiome savant? Pourquoi Ulphilas, qui créa au IVe siècle l'alphabet gotique, n'aurait-il pas emprunté l'E et l'O du grec et du latin? Pourquoi, dans toutes les langues qui les possèdent, *e* et *o* brefs correspondent-ils toujours à un *a* sanscrit? Pourquoi alternent-ils avec cet *a*, dont ils paraissent des dédoublements et des variantes? Pourquoi, lorsqu'il modifie un *a*, le sanscrit l'altère-t-il en *i* et en *u*? C'est donc que les sons intermédiaires lui faisaient défaut. Enfin, rapprochement qui a sa valeur : les Sémites non plus, quand ils inventèrent leur alphabet, quinze ou seize cents ans avant notre ère, ne distinguaient ni l'*e*, ni l'*o*; ils n'ont assigné de caractères spéciaux qu'à l'*apleh*, à l'*iod* et au *vav*; encore les confondaient-ils avec l'aspiration douce, et avec les semi-voyelles *y* et *u*. Ils n'avaient même pas le sentiment net de A, I, U. A plus forte raison peut-on admettre que l'indo-européen ne possédât que ces trois sons fondamentaux.

A, le plus fréquent des sons en sanscrit, est assez rarement demeuré pur en grec et en latin, comme dans *aga*, *agein*, *agere*; *agra*, *agros*, *ager*; *aksha*, *axôn*, *axis*; *ang*, *angor*; *patèr*, *pater*; *açrou*, *dakru*, *lacru-ma*. Le plus souvent, *a* bref organique est représenté par *e* bref. Rac. *gan*, engendrer : *genos*, *genus*; *dakan*, *deka*, *decem*; *daksha*, *dexiteros*, *dex-ter*; *sarp*, *herpō*, *serpo*; *bhar*, *fero*. Le gotique, plus fidèle, dira encore *vasti* « le vêtement », *avi* « la brebis ».

Le changement en *o*, fort commun également (*avi*, *o-ïs*, *ovis*; *pati*, *posis*, *potis*; *aktau*, *octo*) est surtout général aux désinences

dama, *domos*, *domus*; l'*o* terminal latin s'est assourdi en *u*. Le grec et le latin se sont quelquefois rencontrés dans l'altération de l'*a*, comme si ce phénomène eût commencé chez eux avant la rupture d'un groupe helléno-latin; mais, en s'éloignant l'un de l'autre, ils ont repris leur liberté, employant chacun à sa fantaisie l'*e* et l'*o* brefs. L'un dira *dasus*, « épais », *brachus*, « bref », *elachus*, *hekaton*, l'autre *densus*, *bre[g]vis*, *levis*, *centum*; ou bien *magnus* et *cap-ut* correspondront à *megas* et à *kephalè*; *daman* à *domare*, *kardia* à *cordi*, *sapiens* à *sophos*; *genu* à *gonu*; *pedis* à *podos*; *emein* à *vomere*; *ne[v]os* à *novus*, *legontos* à *legentis*. Dans le grec, parfois la chute d'une nasale a préservé l'*a* : *adiksham*, *edeixa*, *elusa*, *leluka*, etc., *patera*, *poda*, *deka*, *hepta*; tandis que le latin a préféré *patrem*, *pedem*, *decem*, *septem*. Si le grec, comme le latin, a adopté l'*e* dans *pente*, dans *quinque*, c'est que la nasale finale était déjà tombée de *pankan* : sanscr. *pantcha*. Le latin goûte particulièrement l'*o* quand l'*a* primitif est suivi ou précédé d'un *v*; encore y a-t-il des exceptions : *navan* devient *novem*; *navas*, *novus*; *svap*, *sopor*; *vam*, *vomere*; *vak*, *voc-s*.

En somme l'*e* et l'*o* procèdent également de l'*a* et le représentent au même titre; ce qui le prouve bien, c'est de les voir alterner dans la même langue, dans le même mot : *genos*, par exemple, ou *kleos* reproduisent déjà *ganas* et *kravas*; mais leur *o* peut encore se changer en *e*, *geneos* pour *genesos* (*ganasas*). Dans le nominatif *logos* et le vocatif *loge*, l'*o* et l'*e* sont équivalents; de même, dans l'imparfait *elipon*, *elipe*. Dans *pherein*, l'*e* est la même lettre que l'*a* de *pharetra*, que l'*o* de *phoros*. *Benthos* et *bathos* « profondeur », *pathos* « émotion » et *penthos* « douleur » sont deux formes du même mot. La voyelle varie selon les dialectes, mais sans régularité. Le dorien préfère souvent l'*a* : dans *straphô* « tourner », *trachô* « courir », *hiaros* « sacré », comparés au classique, *strephô*, *trechô*, *hieros*; mais à *arsēn* « mâle », à *tessares*, il opposera *ersēn*, *tesseres* et *tettores*.

Ces variations sont une des grandes richesses de la langue grecque; grâce à elles, de la seule classe des verbes causatifs en *aja* (prononcez *aya*) elle tire ses trois conjugaisons contractes *phileô*, *timaô*, *dēloô*; d'une racine *trap* « tourner » elle tire le présent et l'imparfait *trepo*, *etrepon*, l'aoriste *etrapon*, le parfait *tetropa*, le substantif *tropos*; il les affecte à certains cas, à certains temps et les utilise pour la dérivation. Le latin, avec moins de rigueur, en fait le même usage; il suffira de rapprocher *genus* et *generare*, *honor* et *honestus*, *scelus* et *scelestus*, *sceleratus*, *pars* et *portio*, *ager* et *peregrinus* (qui va par les champs), *terra* et

extorris, *velim* et *voluntas*, *verto* et *vorto*, *prex* et *procus*, *sequi* et *socius*, *tegere* et *toga*, *pendere* et *pondus*; *facio*, *infectus*, *inficio*; *patrare* et *perpetrare*, *fallo* et *fefelli*, *cano* et *cecini*.

Les langues germaniques ont adopté des procédés tout à fait analogues dans la conjugaison, réservant au présent, au parfait, au subjonctif, au participe passé quelqu'une des variations de la voyelle radicale primitive, *e*, *a*, *ä*, *o*, *u* : *ich bind*, *ich band*, *gebunden*, etc.

A long, très commun en grec et dans l'ancien latin, y résulte souvent de la rencontre de deux voyelles semblables ou différentes, de la présence de deux consonnes, ou de la chute d'une consonne; ainsi *timās* pour *timais*, *kerā* pour *keraa*, *kerata* « les cornes », *melan* pour *melans*; *amas* pour *amais*, *amasti* pour *amavisti*. Il est primitif dans les désinences féminines *hemerā*, *thurā*, *philiā*; le latin du temps d'Ennius tenait encore pour long l'*a* final d'*aquila* « aigle ». Mais d'ordinaire il est fléchi en *e* et en *o* longs, sans que l'on puisse constater un accord sensible entre le grec et le latin; souvent aussi, il est représenté par un *a*, un *e*, un *o* brefs. *Dhā* « poser » donne en grec *tithēmi* et *thesis*, en latin *dere*, *subdere*; *dā* donne *didōmi*, *dôron*, *dosis*, en latin *dōnum*, *dare*; *sthā*, *histēmi*, *stāre*, *stĕtit*; *āku* « rapide », *ôkus*, latin *ōcior*; *sāmi*, *hēmi*, *sēmi*. *Pā* « boire », *pōma*, *pōtus*. Le grec *mētēr* est le latin *mater*; *brachutēs*, *brevitās*; *phēmè*, *fari*, *fāma*; *bhratar*, *phratôr*, *frater*; *genetēr*, *genitor*; les dialectes grecs font alterner l'*ō*, l'*ā* et l'*ē* longs : *mousōn* et *mousān* (génitif de *mousa* ou *mousè*); *philiā* et *philiè*, *prôtos* et *prātos* « premier »; *phami* et *phèmi*, *poiman* et *poimèn*, « berger ». Le gotique garde l'*ā* long, le vieux haut-allemand prend l'*e* ou l'*a* pointé. *Yar*, *yāre*, l'année; *blasou*, *blēsa*, je souffre. Rien de plus capricieux que cette distribution de l'*a*, bref ou long, et de ses variantes.

Les voyelles *I* et *OU* brefs sont primitives ou secondaires. Dans *giv*, *vivere*, *bivos* « vivre, la vie », dans *imas*, *imus* « nous allons »; dans *tchid* « couper », le grec *schidzo*, le latin *abscidit*; dans les innombrables emplois du suffixe *ti*, *mati*, *mètis*, *mentis* « la pensée », *devatati* « déité », *voluntatis*; dans les terminaisons de *bharanti*, *pheronti*, *esti*, nul doute que nous ne tenions un *i* primitif. De même pour *ou* (*u*) dans les supins *sthatum*, *datum*, *visum*, dans *svaçru* et *socrus* « belle-mère », *bahu* et *pèchus* « bras, coude », *ruk* et *luks* « lumière ».

Mais *hita*, participe du verbe sanscrit *dha*, *kurmas*, première personne pluriel de *kar* « faire », des redoublements comme *tishthami*, *didômi*, nous montrent déjà ces lettres à l'état secon-

daire. C'est dans ce rôle qu'elles présentent pour nous le plus d'intérêt. Derrière elles se cache en effet un ancien *a* dont elles sont l'affaiblissement. C'est un fait que démontre suffisamment la comparaison entre *statut* et *institution*, entre *capio*, *accipio* et *aucupium*, entre *sam* et le grec *sun* « avec », entre *ganî* (ssc. *djani*) « épouse », borussien *gannan* « femme », le grec *gunê* et l'anglais *queen*.

Bopp, qui est le véritable initiateur de la phonétique, a essayé d'établir entre les voyelles une gradation de poids que la prononciation cherche toujours à alléger; l'*a* étant le son le plus plein, les diverses langues l'atténuent en *ĕ*, en *ŏ*, et l'abrègent autant que possible en *ă* et en *ĭ* dans les mots composés. Il y aurait là une application de cette loi du moindre effort, qui souffre tant d'exceptions — telles que le renforcement des consonnes germaniques et des aspirées grecques ou le développement excessif des passifs grecs. — Assurément l'ingénieuse remarque est appuyée d'exemples; elle s'accorde avec les effets de l'accentuation. L'accentuation subordonne le mot tout entier à une syllabe plus pesante, et oblige les autres à se contracter ou à disparaître. C'est là une notion familière à tous ceux qui ont comparé tant soit peu les langues romanes entre elles; celles-ci, comme on sait, sont nées du latin vulgaire sous l'influence de l'accent tonique latin, elles ne diffèrent entre elles qu'en raison de l'action inégale exercée par cet accent sur leurs vocabulaires. Malheureusement rien n'a été plus variable ou plus arbitraire que l'accentuation; si elle est très régulière en latin, elle y est purement artificielle, puisqu'elle ne dépend que de la quantité de la pénultième; en grec et en sanscrit, si quelquefois elle paraît s'attacher tantôt à la syllabe radicale, tantôt au suffixe le plus significatif, elle applique ces deux principes contradictoires avec une fantaisie désordonnée ou en vertu de lois si compliquées, si subtiles et ondoyantes, que les plus habiles spécialistes s'y perdent eux-mêmes. Nous croyons volontiers qu'il y a une pesanteur relative des voyelles, mais il nous semble qu'elle tombe tantôt sur les unes, tantôt sur les autres, selon les caprices de l'accent; et nous ne jurerions pas que *ĭ* ou que *ŏu* soient plus ou moins légers que *ĕ* ou que *ŏ*. Bopp lui-même reconnaît que *ĕ*, plus lourd que *i* dans *legere*, comparé à *legimus* et à *eligere*, est plus léger dans *admirabile* comparé à *admirabilis*, *sequerĕ* comparé à *sequeris*.

En admettant donc, dans une certaine mesure, et la loi du moindre effort et le poids des voyelles — combinés avec les caprices de l'accentuation — nous ajouterons à ces agents de variation

deux causes plus générales, l'une physique et l'autre intellectuelle. La première est si simple que nous osons à peine la proposer : c'est l'indistinction des voyelles primitives et la proximité réciproque de leurs variantes. La seconde est le besoin instinctif et croissant de fixer les nuances significatives et les valeurs grammaticales à mesure que des sons nouveaux se laissaient entendre et noter, besoin qui se traduisit en usage — affectant, par exemple, en latin *e* aux temps du passé, *i* aux radicaux modifiés dans leur sens par des préfixes, *o* et *u* aux désinences de certains nominatifs et accusatifs, ou encore à certaines liaisons entre les racines et les suffixes.

Mais j'insiste sur la confusion primitive du son vocal et sur les transitions insensibles qui en relient les variantes. *E* est situé à mi-chemin entre *A* et *I*; *O* occupe la même place entre *A* et *U* (*ou*). Entre *E* et *O* vous rencontrez *eu*; entre *I* et *OU*, *u*; le moindre mouvement du voile du palais ou des lèvres suffisait pour altérer l'*A* en *E*, *I*, en *O*, *OU*; l'*OU* en *U* et en *I*; mais *A*, du moins, garde le sommet de la double échelle, qui ne se remonte pas; il se fait suppléer par quelqu'une des autres voyelles, mais lui-même n'en remplace aucune. C'est un fait d'où l'on pourrait conclure à l'antériorité de l'*A* dans le langage indo-européen, ou même préaryen.

Le grec, dit Bopp, est moins sensible que le sanscrit, le latin et le germanique à la pesanteur relative des voyelles et ne présente aucun changement de l'*a* en *i* ou en *u* qui paraisse régulier ou qui frappe les yeux du premier coup. Nous avons cité plus haut quelques redoublements, *didōmi*, *tithèmi*; ajoutons *ikkos* (*hippos*) pour *akva; lignus* (latin *lignum*), de la racine *dah*,*dagh*, « brûler »; la forme homérique *pisures* pour *katwaras*; *nuks*, *nukta* (lith. *naktis*, got. *naht*) pour *naktam*; *onuks* pour *nakhas* « ongle » (lith. *naga*), *gunē*, *sun*.

I et *OU* n'en sont pas moins des voyelles fort intéressantes, soit quant à l'origine, soit quant à la prononciation. Celui-ci a passé du son *ou* au son *u*, et de l'*u* a l'*i*, en même temps qu'il passait en semi-voyelle *v* devant une consonne ou entre deux voyelles (*evangelion*, *basilevs*); celui-là, l'*I*, a été fréquemment le substitut de la semi-voyelle *j*, ou *y*. Le grec ne connaît pas ce son au commencement des mots (il l'y remplace par une consonne : *yugam* = *zugon*), et dans l'intérieur des mots il le transcrit par un *i*. Rien de plus bizarre que ces répugnances partielles pour des sons qui semblent si faciles à prononcer; mais elles existent dans la plupart des langues. Donc, des formes telles que *philosophia*, *philia*, *patrios*, *hagios*, *philoiēn*, *theoio*, *ariōn*, *hēdiōn* ren-

ferment toutes le suffixe *ja* ou *ya*. Ainsi du latin *patrius*, *siem*, *siet*, *durior*, *melius*. Le grec va plus loin; *i* s'affaiblit en *e* : *pleuseomen*, *pheuxeomai*, pour *pleusiomen*, *pheugsiomai*. Le sanscrit *kunja* devient *keneos* « vide » (d'où l'éolien *kennos* et le classique *kenos* qu'on retrouve dans *cénotaphe*). *Stereos* « solide », éolien *sterros*, d'où *stéréotomie* (coupe des pierres), répond à un ancien *starya* (de *star* « étendre », *storennumi*). Dans le nom propre *Éteoklès* il faut reconnaître le sanscrit *satyaçravas* : (en possession d'une gloire réelle) *satya* « ce qui est ». Lorsque *i* remplace *y* après une liquide (*r*, *l*, *n*), il passe volontiers dans la syllabe précédente, comme dans le français *faillir*, de *fallire*, *despouiller*, de *despoliare*. Ainsi s'expliquent des doublets comme *melania* et *melaina* « noire », comme *potnia* et *despoina* (*dāsapatnî*) « maîtresse ». Au sanscrit *tanyami*, *tanyamas*, devraient répondre *teniô*, *teniomen* : le grec dit *teinō*, *teinomen*. *Phtheirô*, *kteinô*, *opheilô*, *mainomai* sont pour *phteriô* *kteniô*, *opheliō*, *maniomai*; dans les formes homériques et éoliennes *ophellō*, *ktennô*, *phtherrō*, l'*i* transposé a disparu par assimilation. *Moros* « la mort » (*moros* donne naturellement un dérivé *moria*; c'est la *moira* bien connue, que M. Leconte de Lisle traduit, on ne sait pourquoi, par la *moire*, et qui veut dire la destinée.

Il n'est pas étonnant de voir l'*i* suppléer la semi-voyelle *y*; mais on ne s'attendrait guère à le rencontrer à la place d'un *n*. C'est pourtant ce qui arrive dans *eisi*, *titheisi*, *lutheis*, *lutheisa*, *moisa*, pour *enti*, *tithenti*, *luthens*, *luthentia*, *montia*; et pareillement dans nos mots : *gaulois*, *françois*, *provinois*, *mois*, *prise*, venant de *gallensis*, *francensis*, *pruvinensis*, *mensis*, *prehensa*. On a dit que cette substitution n'est qu'apparente, qu'elle s'explique par une compensation pour la perte du *n*. Mais la compensation, à son tour, ne s'explique que par une affinité physiologique de l'*i* avec la nasale. En prononçant *i*, vous relevez le voile du palais vers les fosses nasales; d'où une résonance particulière, déjà sensible pour l'*é* très aigu, un peu plus faible pour l'*a* et l'*o* prononcés de la gorge. De là ce phénomène si fréquent de la nasalisation, qui est commun à toutes les langues, et qu'il est si difficile de distinguer de l'insertion d'une consonne *n* primitive. Avec les sons *i* et *ou*, l'attrait vers la nasale va presque jusqu'à l'identité. Nous avons déjà noté que les accusatifs : *tous*, *logous*, *hēmeras*, *pateras*, sont pour *tons*, *logons*, etc.; les terminaisons de *legousi*, *poiousi*, *archousi* sont pour *legonti*, etc. Si l'on cherche ce que représente la diphtongue grecque, il faudra faire la part d'un *a* primitif remplacé par *o* et du *n* suppléé par *u* : *bharanti*, *ferunt*, *pherousi*. Quant au son, aucun doute qu'il ne fût simple et ne répondît purement à l'*ou*, *u*, voyelle

indo-européenne. Mais les Grecs s'étant habitués à l'écrire en deux lettres, comme le béotien *gloukou* « doux », *tou* « toi », l'upsilon perdit sa prononciation ancienne, et peu à peu s'amincit en *ü* et, vers les premiers siècles de notre ère, se confondit avec l'*i*; déjà certains dialectes entendaient *legoisi*, *pheroisi*, au lieu de *legousi*. La prononciation *v* dans les mots que nous citions plus haut (*eu*, *basileus*) est aujourd'hui le seul vestige du son originel — car *v* est à *ou* comme *j* est à *i*. — Toutefois il faut bien se garder de lire à la moderne les anciens auteurs grecs; jamais dans Homère, dans Sophocle, pas plus que dans Platon ou Callimaque, upsilon n'a sonné *i*. C'est d'abord un *ou*, puis un *ü*, notre *u* français.

Le latin a possédé cet *ü*, intermédiaire entre *ou* et *i*, « plus mince que l'un, plus gras que l'autre », dit Marius Victorinus, « à peu près semblable à l'upsilon », dit Priscien. L'empereur Claude a voulu le noter par un signe spécial qu'on rencontre sur quelques inscriptions, et Quintilien en a reconnu l'existence. Mais la prononciation a fini par le confondre avec l'*i*; il a eu précisément le sort de l'upsilon, devenu notre *Y*. Seulement la lettre latine *U* a repris et gardé pour elle seule le son *ou*, plus ou moins voisin d'un *o* tout à fait semblable à l'omikron, et substitut d'un ancien *a*. Remarquons en passant que la diphtongue *ou*, conservée par le grec, s'était perdue en latin; les anciennes formes *jous*, *doucere*, *plous* s'étaient contractées en *jus*, *ducere*, *plus*; c'est pourquoi la lettre *u*, après avoir flotté entre les sons *o*, *ü* et *i*, est revenue à sa valeur première.

Donnons maintenant quelques exemples de ces variations de l'*u* (*ou*) latin. Du temps de Plaute ou d'Ennius, il sonnait *o* dans les désinences casuelles et verbales et dans certains suffixes; on disait *servos* « l'esclave », *dominos* « le maître », *pravos* « méchant »; *makistratuos*, *senatuos*, *domuos* (inscriptions); *nominos*, *Veneros*, *Cereros*, *partos* (écrits avec un *u* dans les inscriptions); on disait *pokolom* « vase à boire » (osque), *oraclom*, *quæsumos*, *legimos*, *volumos*, *sumos*. On prononçait *septümos* (gr. *hebdomos*), *dekümos*, *optümos*. César préférait *dekimus*, Auguste, par archaïsme, affectait de dire *optoumous*, *maxoumous*. L'alternance entre *o* et *i*, *i* et *u*, *i* et *ou*, est visible dans *olle*, *ille*, *ultra*; *incola*, *inquilinus*, *cultus*; *silva* et le grec *hulê*, *houlê*; *exsul* et *exsilium*, *facultas* et *facilitas*, *cornu* et *corniger*, *arcus* et *arcitenens*, *manus* et *manibus*, *monumentum* et *monimentum*, *mancupium* et *mancipium* (pris avec la main), *lubet* et *libet*, *existumat* et *existimat*, *inclutus* et *inclitus* (grec *klutos*, sanscrit *çroutas*). Mais quelle qu'ait été la prononciation finalement adoptée, il est facile de voir quelle variété, quelle richesse de formes assuraient au latin ces transformations diverses d'un *a* indo-européen.

De *salio* « sauter » on tirait *insilire*, *insultare*; de *capere*, *incipere*, *inceptus*, *aucupium*, *occupare*, *nuncupare*; de *tango*, *tetigi*, *attingere*, *tactus*; et chaque racine a ainsi sa famille de dérivés, où les mots se comptent par dix et par vingt.

Le sanscrit a tiré un pareil secours de ses *e* et de ses *o* longs qu'il pouvait renforcer encore en *āi* et en *āu*. Ces dernières diphtongues lui sont particulières. Quant à l'*e* et à l'*o* longs sanscrits, ils n'étaient pas encore des sons simples lorsque les Gréco-Latins s'éloignèrent du berceau commun. Au reste, leur nature composite se révèle, en sanscrit même, par leurs perpétuels changements en *ay* et *av* devant une voyelle. Le grec rend le premier par *ai* : *pheretai* pour le sanscrit *bharatē*, et aussi par *oi*, *ei*; le latin par *ae*, *oe*, contracté en *u* long, par *ei* contracté en *ī* et en *ē* longs; *au*, *eu*, *ou* en grec, en latin *au* et *û* répondent à l'*ō* long sanscrit. On remarque des gradations analogues dans le germanique *ai*, *ei*, *iu* et *ie*. Sanscrit *ēmi*, *ēti*, grec *eimi*, *eiti*, latin *ire* (aller). *Gō*, pour *gau*, grec *bous*, datif latin *bubus*. Racine *Og* « briller », grec *augē* « éclat ». Il est curieux de voir en latin la transformation de *ai*, *aï* (*materiaī*, *terraī*, *rosaï*) en *ae* (*terrae*, *rosae*); de *oi* en *œ* et en *ū*, grec *poinē*; latin *pœna*, *pūnire* (*peine*, *punir*); *mœrus* (*Po-mœrium*), *mūrus*; *mœnia*, *mūnire*; *mœnera*, *munera*, *co-itus*, *cœtus* (assemblée, foule); grec *phoiniks*, latin *pœnus*, *pūnicus*. Ailleurs *œ* devient *ē* : *fœtus*, *fētus*.

Le latin classique est une langue contractée, où les diphtongues se sont presque toutes résorbées en longues — excepté *aut* (gr. *authis*), *autem*, *au-fero* (mais *au* est pour *ab*, *av* = *au*) — avec tendance à l'abréviation. *Virtutei*, qu'on lit sur le tombeau des Scipions, s'est changé en *virtuti* et *virtutĕ*. Ennius écrivait encore *ei* ou du moins *ē* long :

Tum cava sub montei latē specus intu' patebat.

Les formes *mihei*, *tibei* (ombr. *te-fei*) s'allègent en *mihi*, *tibi*, *ubi*, *ibi*; *domoi* en *domĭ*. L'osque *svai*, latin *svei*, *sei*, *sī*, s'est abrégé dans *sĭquidem*, *sĭcubi*; *jous*, *jousare*, *jūrāre* a donné *pejĕrare* « se parjurer »; *nōscere*, *notus*, *co-gnĭtus*. *Dĕdĕrunt*, *stĕtĕrunt*. Ennius, parlant de Prométhée, dit : *vulturius miserum mandebat hĕmōnem*, « le vautour mangeait le malheureux homme ». *Hemōnem* est devenu *homĭnem*. *Monĕo* (*e* bref) représente *māna-jāmi*. Les liquides finales abrègent la voyelle qui les précède : *laudatŏr*, *longiŏr* (*or* représente *ōns*); *nĭhĭl* pour *ni-filum* (pas un fil, rien); *rogăsne*, *rogăn*, « demandes-tu? » Le *T* a la même influence : *amăt*, *monĕt*, *audĭt*. Ennius comptait *essēt* pour deux longues, *init* pour une brève et une longue : *alter inīt oculos* « l'autre vient sous nos yeux ». *Omnibŭ'cura viris uter essēt induperator.* « Tous se demandaient

qui des deux était ou serait le chef. » Virgile disait encore *revocabāt*. *Cum clamore Gyas revocabāt; ecce Cluentus*. C'était alors un archaïsme, une coquetterie.

Il semble qu'on voie hésiter, s'arrêter indécise, puis enfin se précipiter la quantité des finales. A côté de *pulchre*, *recte*, *valde*, qui gardent la longue, c'est *malĕ*, *benĕ*, *probĕ*, *supernĕ*; à côté de *videre*, c'est *vidĕ*, *jubĕ*, *cavĕ*, *valĕ*; à côté de *Cnaeō*, pour *Gnaïvōd*, de *dominō*, de *fagō*, c'est *modŏ*, *citŏ*, *illicŏ*. On ne se doute plus que *homŏ*, *virgŏ*, *indignatiŏ*, *egŏ* ont été *homōn*, *virgin*, *indignatiōn*, *egōn*. C'est tout au plus si la quantité est douteuse dans *ago*, *volo*, *veto*; dans *sciŏ*, *eŏ*, elle est abrégée par la rencontre de la voyelle précédente. On trouve les deux quantités dans un même vers d'Horace : *omnia legisti*, *credō*, *sciŏ*, *gaudeŏ*. Rencontrant dans Virgile *amo* avec *ō*, le grammairien Diomède croyait que le poète, par licence, avait allongé la finale à l'imitation des verbes grecs : ce qui prouve que toutes les finales des verbes étaient brèves au temps de Diomède. Dès Auguste, on sent que le latin est une langue prête à la décomposition; le sourd travail d'où sortiront les langues romanes est commencé; la permanence de l'orthographe nous cache seule les progrès de l'altération. Il est bien sûr que, sauf quelques erreurs, nous lisons le latin bien plus correctement qu'on le parlait, je ne dis pas dans les provinces et les légions, mais à Rome même, où *cavneas* signifiait à volonté *n'y va pas* (*cave ne eas*) et *figues à vendre* (figues de Caunus).

Quand le français dit j'*aime*, il ne fait que continuer une tradition vingt, trente fois séculaire, qui a mutilé en (*k*)-*amao*, *amo*, l'organique *kamajami*, nuancé les *a* primitifs en *e* et en *o*, puis assourdi peu à peu les finales. Ici vous opposerez nos terminaisons dites féminines aux formes pleines en *ment*, en *on*, en *el*, *ail*, en *ait*, *at*, *aut*, en *ot* ou *é*, *grognement*, *poison*, *poitrail*, *fait*, *mai*, *seigneur*, *été*, *état*, *grelot*, *faux*, où la finale est précisément la seule syllabe vraiment longue. Illusion et réalité; dans les terminaisons féminines, l'*e muet* ne compte plus; dans les masculines, il ne s'écrit plus, voilà l'unique différence; il suffit de comparer les formes italiennes correspondantes *moviment-o*, *pozione*, *fatto*, *signore*, *stato*, *falso*, où la finale se fait encore entendre. Le fait est que, dans les langues romanes, la quantité s'étant, très justement, confondue avec l'accentuation, il n'y a plus de véritables longues que les syllabes accentuées. Or, en français, la langue novo-latine la plus fortement accentuée, l'accent tonique, ayant contracté ce qui le précède et dévoré ce qui le suit, se trouve porté, ainsi que la quantité, sur la dernière syllabe qui se prononce, et qui parfois

semble être la pénultième — mais seulement dans la versification.

Pourquoi, direz-vous, continuons-nous d'écrire ce qu'on ne prononce plus? Simplement pour ne pas enlever toute mesure aux vers de Corneille, de Racine, de La Fontaine, d'André Chénier, de Musset et de Hugo? C'est une raison qui me frappe et me rend fort sceptique au sujet de la réforme de l'orthographe. Il y en a d'autres. L'*e* muet ne pourrait disparaître, en bien des cas, sans être remplacé par une apostrophe : autrement, comment distinguer *charmant* de *charmante*, ou le fils de Noë *Sem*, de *sème*. Au reste, l'orthographe française, que je me garde bien de défendre, notez-le, se défend toute seule par la force d'inertie, et si, de guerre lasse, elle se laisse arracher quelque lettre devenue inutile, elle ne se pliera jamais tout d'un coup, fille du capricieux usage, expression de la routine, aux étroites lois de la raison. La réforme orthographique est donc tout ce qu'il y a de plus sensé, mais c'est aussi la plus inoffensive et la plus vaine des amusettes.

Mais je m'écarte, ou plutôt je laissais notre esprit se détendre. Il nous reste une voyelle, contestée, il est vrai, employée seulement par le sanscrit, mais qui est au moins une de ces continues qui tiennent le milieu entre la voyelle et la consonne. C'est la liquide *R*, doublée en sanscrit d'un *L*, également considéré comme voyelle. La plupart des linguistes regardent ces lettres comme la contraction d'une syllabe *ar*, *iri*, *ere*; ils font remarquer très justement que dans toutes les langues indo-européennes *R* est remplacé par quelqu'un de ces groupes, et qu'en sanscrit même il disparaît à la plupart des cas des noms en *tr* : *pitri*, *pitaras*; *mātri*, *mātaram*; et qu'il tient lieu dans *bibhrmas* de *ara : babharamas*. Cependant, comme il existe beaucoup de manières d'émettre le son *r*, il me paraît probable que ce *R* a dû répondre à quelque chose de particulier. *R*, dit le maître de M. Jourdain, se prononce « en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, *R*, *rrra* ». Ce *R* si bien décrit, c'est le *R* dental que les chanteurs apprennent à rouler en répétant *td*, *td*. Mais il y a aussi un *R* guttural, très difficile à faire entendre à la fin des mots, *soir*, *gloire*, *art*, *piqueur*, *monsieur* (d'où « piqueux » et « monsièu »), *R* que l'on a pu figurer par *R* voyelle dans le minutieux alphabet sanscrit; *R* paraît souvent apparenté à *A*; il tombe au nominatif des noms en *tr* : *pitâ*, *matâ*, *bhratâ*, et ne reparaît que lorsqu'une voyelle le suit. Il est remplacé en prakrit par un *i* et non par le groupe *ar* : *hidaya* « cœur » pour *hrdaya*.

Quoi qu'il en soit, le *r* voyelle correspond en grec et en latin à *er*, *or*, *ar*, *ur* et *ra*. *Bhrtas* « porté » est le grec *phertos* (dans *aphertos*); *drshtha* « vu », *derktos* (dans *aderktos*); *str-nâ-mi*, *stornumi* « j'étends »; *mrtas* « mort », *brotos* pour *mortos*; *rksha* « ours » *arctos*; *jakrt*, *hēpar* « foie »; *pitrshu*, *patrasi*. Le latin nous offrira *fertis*, *fertilis*, *sterno*, *mortuus*, *jecur*; *vermis* pour *krmis*, *cord* pour *hrd*, *mordeo* « mordre » pour *mrd* « écraser », *stratus* pour *strtas*.

Les terminaisons en *tr*, *tar*, déjà si abondantes en sanscrit, ont joué un grand rôle en grec et en latin. Le grec les possède sous les deux formes *ter* et *tor*, longues et brèves. *Dotēr* « qui donne », *botēr* « qui nourrit », *oinopotēr* « buveur de vin », *rhētēr*, et *rhētōr*, *mnēster* « fiancé », *optēr* « espion », *aphrētōr* « inhumain », *non frère*, *mētropatōr* « grand-père maternel », *histōr* « le témoin » (d'où historien), *hētor* « le cœur », *alektōr* « le coq » et *ēlectōr* « le soleil », *aphētōr* « archer », *alastōr* « malfaiteur » ou « vengeur ». Le latin a peu de formes en *ter*, relativement : *frater*, *arbiter*, *magister*; mais le nombre des mots comme *dator* et *stator*, *monitor*, *bellator*, *pastor*, *quaestor* est considérable; c'est d'eux que procèdent, nous l'avons vu, le participe futur *futurus*, *daturus*, *natura*, les désidératifs *parturire*, *esurire*, *empturire*, etc.

Le zend et le perse sont aussi dénués du *R* voyelle, et présentent les mêmes phénomènes que nos deux langues classiques. Dans les inscriptions de Persépolis, *barta*, *karta* répondent à *bhrta* et *krta*. *Tarsno* est *trshna* « la soif », *parsti* est *prshtha* « le dos ». Le zend préfère *ere*, *are*. *Sukrta* « qui est bien fait » devient *hu-kereta*, *hu-kareta*, *bhrta*, *bereta*; *Vrtra*, *Verethra*; *pra-str-ta* « étendu », *fraçtareta*; *hrdaja* « le cœur », *zaredaya*; *prthu* « large » (grec *platus*), *perethu* : d'où *huperethu*, *hufrâtu*, l'Euphrate (le très large fleuve).

La voyelle *l* n'a été inventée par les grammairiens de l'Inde que pour la symétrie; elle n'existe d'ailleurs que dans un seul mot védique, *klp* « réussir » (parfait *tchaklpē*), participe *klpta*, « bien fait, constitué »; de là *kalpa*, la règle, l'ordre, une des grandes périodes de l'univers brahmanique. L'intérêt de cette citation paraît médiocre, et pourtant cette racine unique, *klp*, va nous rendre compte d'un des mots que nous employons le plus souvent, et qui nous sont le plus précieux.

Étant admis que les deux liquides *l* et *r* ne s'étaient pas encore dégagées l'une de l'autre avant la séparation des idiomes, c'est sous la forme *karp* ou *krp* ou *kerep* que nous avons le plus de chance de rencontrer la racine *klp* dans les langues indo-européennes; et le

Véda lui-même nous la présente ainsi : *Ut-tishtha daivyā krpā* « Lève-toi dans ta *forme* divine ! » Qu'est-ce que ce *p* joint à *kr*? probablement le débris d'un suffixe causatif *pa*; *kr* (*creare*), c'est « faire » ; *krpa*, ce sera, c'est « façonner ». D'où le zend *hu-kerep ta*, bien conformé, beau; *karefs* ou *kerefs* « le corps », génitif *kehrpô*, *kehrpām*, accusatif *kehrpem*. Le vieux haut-allemand dit *hrëf*, l'anglo-saxon *hrif* « le corps, le sein de la mère ». Nous tenons l'origine du latin *corpus*, mot isolé, qui n'a de parents ni en grec, ni même en latin, et qui est venu jusqu'à nous avec ses nombreux dérivés, *corporel*, *incorporer*, *corporation*, *corpuscule*, et les emplois variés du mot *corps*.

Le vocalisme indo-européen peut être figuré par un triangle dont *A* bref et long occupe le sommet, *I* et *OU* les deux angles inférieurs; à côté de ces derniers se placent les deux diphtongues *AI* et *AU* qui ont donné au sanscrit son *e* et son *o* longs. L'*A* bref a fourni à toutes les langues, sauf au sanscrit et au gothique, l'*e* et l'*o* brefs; de l'*A* long sont nés l'*e* et l'*o* longs de tous les idiomes occidentaux. A côté de *i* et *ou* primitifs, un *i* et un *ou* secondaires se sont développés comme affaiblissements, amincissements de l'*a*, par l'intermédiaire de l'*e* et de l'*o* brefs; un son *ü* (upsilon) a servi de trait d'union entre *ou* et *i*. Ce n'est pas tout, deux semi-voyelles, la labiale *v*, la gutturo-dentale *y* ou *j*, sont sorties de *ou* et de *i*; et peut-être une liquide *r* est-elle issue d'une prononciation gutturale de l'*a*. Enfin une liquide naso-dentale, particulièrement liée à *i*, à *é* fermé et à *ou*, a dès le principe modifié et varié le timbre des voyelles. Des exemples, trop insuffisants, auront fait au moins entrevoir ce que la physionomie du grec, du latin, du zend, doit à l'emploi de ces ressources.

Les lettres, dit Molière, « sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles et ne font que marquer les diverses articulations des voix ». Mais la phonétique apporte à cette définition sommaire un amendement notable; elle constate que les voyelles, ou continues pures, sont reliées aux explosives par des sons mixtes qui peuvent être à la fois et tour à tour continus et explosifs, les semi-voyelles, liquides et spirantes, qui participent de l'une et de l'autre nature.

En traitant de la voyelle *I*, nous avons vu qu'en grec et en latin, dans le corps des mots, elle représentait fréquemment le son *y* (*ie*), qui tient à la fois des voyelles et des consonnes. Bien conservé au commencement des mots en zend, en latin, en germanique, ce *y* a subi en grec diverses altérations qui l'ont fait passer tantôt dans

la classe des aspirées rudes, tantôt des sifflantes douces, puis des dentales chuintantes. Enfin il s'est confondu avec une gutturale amollie, palatalisée, *genus*, *djenus*, *genre*, et a pris, en français, la valeur et le son de *j* (*ji*). Ces changements sont en partie déterminés par le voisinage de certaines consonnes douces; mais quelques-uns ne peuvent s'expliquer que par un défaut de prononciation particulier aux Grecs. Là où le sanscrit entend *yuhsma* « nous », le grec entend *husmes*, *hummes* (classique *humeis*); *yas*, *yā*, *yat*, le pronom relatif, devient *hos*, *hē*, *ho*; la racine *yag* « sacrifier, sanctifier », d'où les Perses ont tiré *Yazata* (*Ized*), nom de personnages divins qui font cortège à Ahuramazdâ, fournit au sanscrit l'adjectif verbal *yagyas* « digne d'être sacrifié »; ce même mot doit être reconnu dans le grec *hagios* « saint » (*hagiographe*, *hagiographie*). L'aspiration est la grande ressource du larynx dans l'embarras; le grec en l'employant ici et, comme nous le verrons, en mainte circonstance ne diffère point de l'espagnol et du florentin, qui remplacent, l'un le *y* et le *x* par la *jota*, *Quijote*, *Quexada*, *Jerès*, ou le *f* par *h*, *hijo*, *humo*, *hablar*, l'autre le *c* ou le *g* initial par un souffle rude, *hasa* « maison », *hrazie* « merci ».

Le zézaiement est encore un moyen commode pour imiter d'assez près un certain nombre de sons; situé à mi-chemin entre les gutturales et les dentales mouillées, le son *z* est aussi voisin que possible de la semi-voyelle *y*. Déjà en zend, *Yama*, le dieu de la mort, a passé de *Yima-Kshaeta* en *Djem-schid*, comme si un *d* était venu se préposer à la syllabe incommode. C'est à peu près ce qui s'est produit en grec pour *zeugnumi*, *zugon*, *ézugēn*, comparés à *yugam*, *jugum*, *jungere*; pour *zeô* « je bous », correspondant au sanscrit *yasâmi*; pour *zea* « l'orge », venant de *yava*. La transcription grecque des mots latins *Julia*, *Jesus*, *Maia*, *conjux* fut très souvent *Zoulia*, *Zēsu*, *Maza* et *cozoux*. Quelle était la prononciation exacte de ce *z*? Un peu dentale sans doute, plus proche de *dz* que de *z* sifflant. C'est ce qu'indique le changement de *Dyaus* en *Zeus*, et de toutes les terminaisons verbales *dyō* en *zō*. Un léger effort de la langue appliquée au palais a fait naître un *D* prosthétique; c'est la confusion des deux sons qui s'est traduite en = *dz*; un phénomène inverse paraît avoir eu le même effet : lorsque le *d* est précédé d'un *s*, le même *z* remplace le groupe *sd* : *surizō* pour *surisdō*. Reste à savoir si le groupe *sd* ne représentait pas le simple *z*, lui-même issu d'origines très diverses. Toujours est-il que le son primitif *y* (l'accord du zend, du latin, des langues germaniques en atteste l'antiquité) n'est pas moins apparenté à la consonne *d*, peut-être à la consonne *g*, qu'à la voyelle *i*.

Le *v*, qu'on a nommé à juste titre *ou* consonne, va nous offrir des exemples encore plus frappants de ces transitions entre les sons vocaliques et les bruits consonants. Il se présente soit comme substitut de *u* devant une voyelle : *Divas*, génitif de *Dyu*; soit comme liaison de *u* avec une désinence : *çravas*, *dyavas*; *dhenva* « avec une vache »; soit dans un groupe commençant par une sifflante : *sva*, une gutturale : *gva*, *kva*, ou une dentale, *tva*, *dva*; soit à l'état pur : *vā* enclitique « ou », *va* suffixe (*sarva*, *viçva* « tout », *nava* « nouveau »), *vant* terminaison d'adjectifs et de participes sanscrits; *vā* souffler (d'où *vāta* « le vent »); *vid* « savoir, voir », *videre*; *vagh* « conduire », *vam* « vomir », *vak* « parler », *vart* « tourner », *avi* « brebis ».

Le grec classique n'a plus de caractère pour noter le *v*. Mais il l'a possédé longtemps. C'était le *vav* phénicien, resté d'ailleurs dans la numération grecque, où il vaut 6. Les grammairiens ont appelé cette lettre *digamma*, à cause de sa forme qui ressemble à un double gamma; on le lit encore sur quelques inscriptions : *Foida*, *Foikos*, pour *oida* « je sais », *oikos* « maison » (latin *veicus*, *vicus*, ssc. *viça*). Les dialectes béotien, laconien, éolien l'écrivirent et le prononcèrent longtemps : *Foinos* « vin » (*vinum*), *Fergon* (ouvrage, racine *varg*, germanique *werk*, *work*). Le digamma a disparu des textes homériques tels qu'ils furent arrêtés au temps de Pisistrate; mais il existait certainement dans les chants primitifs dont les éditeurs du VIe siècle ont tiré l'Iliade et l'Odyssée. Beaucoup de vers seraient faux si on ne l'y rétablissait. En voici deux :

Ton d'ar'hupodra idôn podas ōkus Akhilleus.
Muthôn te rhêtēr' emenai prēktèra te ergōn.

« Achille aux pieds légers, le regardant de travers.... Chantre d'anciens récits et conseil des actions. » Pour sauver la mesure, il faut lire *Fidôn*, *Frētēr*, *Fergôn*. Les philologues ont noté ces accidents par centaines.

Enfin la lettre est tombée en désuétude, et le son avec elle. Rien de plus singulier, si l'on songe que la prononciation grecque ne répugne aucunement au *v*; loin de là : le *b* et l'*u* y ont très souvent cette valeur : *vasilevs*; on s'attendrait au moins à voir le *v* primitif représenté par l'un ou l'autre de ces caractères; mais le fait est rare : on cite *boulomai*, *boulè*, comparés au ssc. *val*, à *volo* et *voluntas*, et quelques formes laconiennes comme *bergon*, *bidein*, *Bergilios*. Dans *gounos*, de *gonu* « genou », *douros*, de *doru* « lance », *neūron*, *paūros* (comparés à *nervus*, à *parvus*), *u* semble une métathèse du *v*. Cependant *v* est *u* dans *duo*, dans *bous* et dans *hupnos* pour *svapna*.

Il est probable que le digamma a été abandonné précisément parce que le *b* et l'*u* sonnaient ordinairement comme lui; mais sa perte n'en a pas moins grandement altéré la physionomie de la langue et séparé le grec de ses congénères, le latin et le sanscrit. Tantôt, en effet, l'esprit doux, dans *émô* (*émétique*) pour *vam*, *échō* pour *vagh*; l'esprit rude dans *hennumi*, *hesthès* (*vestis*, *vestire*), dans *histor* « témoin, historien », dans *hesperus* (*vesper* « le soir »), remplacent le *v*; tantôt il disparaît totalement : *dôdeka*, *duodecim*; *diplous*, *duplus*; *boos*, *bovis*; *nēos*, *navis*; *neos*, *novus*; *en-nea*, *novem*; *oïs*, *ovis*; *rheô* « couler », *pleô*, *neô* « naviguer », *eidon* « je savais », *kleos* « gloire » et le suffixe *klès* (*çrava*), au lieu de *klévos*, *évidon*, *rhévo*, *plévô*, *névô*; il est vrai que pour ces trois derniers, les formes *pleuō* (*pluo*, *pluvius*), *rheuō*, *neuō* présentent des équivalents. Mais qui devinerait dans *holos*, pour *solvos*, le latin *salvus*, dans *laïos* le latin *laevus*, dans *skaios scœvus*, dans *hèdus suavis*, dans *hulè* pour *sulvè*, *sylva*, dans *hos*, pour *svos*, le thème *sva*, le latin *suus*? Probablement le *v* ne répondait pleinement ni au *b* ni à l'*u*; c'était le *w*, comme le prouve la transcription *Ouergilios* (*Virgilius*); et ce son n'était pas familier au grec.

Le latin est ici beaucoup plus fidèle au type originel. Il dit *vinum*, *vicus*, *verto*, *vigor*, *valere*, *volere*, *videre*, *vehere*, *vir*, *vis* (gr. *is*), *nervus*, *parvus*, *salvus*, *novus*, *curvus*, *eqvus*, *boves*, *novem*, *divus*, *Jovis* (*Dios*), *arvum*, *alvus*, « ce qu'on laboure (de *arare*) », « ce qui nourrit (cf. *alu-mnus*) ». Toutefois deux causes particulières au latin ont amené souvent l'altération ou la perte du *v*. La première est la confusion avec le son et la lettre *u*; la seconde la tendance aux contractions.

Le latin avait affecté à la spirante *f* le *vav* de l'alphabet phénicien; il ne lui restait donc pour l'*ou* voyelle et le *ou* consonne qu'un seul caractère. Claude, qui a eu quelques bonnes idées, avait proposé pour le *v* pur un *F* renversé, qu'on trouve sur quelques inscriptions de son temps; mais l'usage vicieux l'a emporté sur la sage réforme, et l'on ne sait vraiment si *quatuor*, *vacuus*, *reliquus*, *fatuus*, *equus* se prononçaient *qvatvor*, *reliqvos*, *fatvos*, *eqvos* ou *katour*, *vacous*, *reliqous*, etc. Dans *duo* et *duplex*, le *v* était un véritable *ou*, comme dans *böum*, *bubus*, pour *bovum* et *bovibus*. Dans *te*, *se*, *sibi*, *dio*, *diu*, *dies*, le *v* avait simplement disparu; une sorte de frottement intérieur l'avait oblitéré. Quelquefois il se cache dans une syllabe contractée : *nōlo* pour *non volo*, *nuper* pour *novumper* « récemment », *nauta* pour *navita*, *upilio* « berger », pour *ovipilio* (organ. *avipalayān*), *prudens* pour *providens* (le *prudent* est *celui qui prévoit*); *seorsum*, *seversum*; *rursum* « de nouveau »,

reversum; ailleurs il a été coupé sans laisser de traces; comparez *retrorsum* avec *retroversum*; *su-rsum* avec *subversum*; *concio* avec *conventio*; *ditior*, *junior*, *nonus* avec *dives*, *juvenis*, *novem*; *malo* avec *magvolo* (qui se retrouve d'ailleurs en partie dans *mavult*); *commorunt*, *petii*, *probaï*, avec *commoverunt*, *petivi*, *probavi*. Un organique, *aiva-s* « le temps », dont le grec a tiré *aiōn* et *aiei*, donne tout naturellement en latin *aevum*; l'addition des suffixes *tas*, *ter*, *nus*, *lis*, *cus* l'allonge en *aevitas*, *aeviternus*, *aeviternalis*, *aeviternitas*, *aevitati-cum*, dont on connaît les formes latines et françaises, *aetas*, *aeternus*, *aeternalis*, *éternel*, *éternité*, *édage*, *éage*, *aage*, et finalement *âge*. Ainsi *âge* et *éternité* proviennent, sans doute possible, d'une même racine; dans le second de ces mots, *é* initial représente encore la première syllabe de *aetas*; mais dans *âge*, tout au plus l'accent circonflexe révèle la violente contraction qui a dévoré les parties significatives du mot.

Le zend aime le *v*; et bien qu'il le change volontiers en *u* (*daeum* pour *daevam*, le *dév* « le démon »), il le garde parfois là où le sanscrit l'altère : *vavatcha* « il parla » est mieux conservé que le sscr. *uvatcha*; *vaz* (*vagh*), *viz* (*vid*), *viç* (habitant), *haurva* (*sarva*), *bavami*, *vayu* (*vayou* « le vent ») se montrent, quant au *v*, fidèles à la forme organique; *w* dans l'accusatif *thwam* « toi », dans *rathwô*, *rathwe* « du maître, au maître », n'est qu'un renforcement euphonique.

Il est d'autres métamorphoses, que nous allons retrouver çà et là en latin et en grec, et qui dépendent de la consonne à laquelle *v* se trouve lié dans une sorte de groupe indissoluble. *Kva*, *gva*, *sva*, *dva* sont assez ordinairement considérés comme des caprices nationaux, des phénomènes attribuables à des préférences plus ou moins tardives, et qui présentent chacun des variations intéressantes, mais fort secondaires, comme par exemple dans *Wilhelm* (prononcez *Vilelm*), *William*, *Guillaume*, *Gilles*. Pour moi, je suis disposé à reconnaître dans ces groupes des transitions, fort antiques, entre les semi-voyelles et les consonnes.

Si vous comparez les relatifs *kas* (sscr.), *pos* ou *kos* (gr.), à l'ombrien *po-ei*, au latin *qui* et *quis*, au germ. *hva*, *who*, vous verrez qu'ils ne diffèrent que par l'abandon ou la conservation de la semi-voyelle *v*. Le thème originel semble avoir été *kva*. Il en est de même pour les formes *kuōn*, *canis*, *çvan*, en zend *çpan*. La racine *kvit*, *çvit* « briller », conservée dans le sanscrit *çvētas* « blanc », le got. *hveits*, all. *weiss*, angl. *white*, donne en zend *çpaetô* « brillant ». D'où viendraient ces *u*, ces *v*, ces *p*, si le *v*, vocalisé en *u*, durci en *p*, n'avait pas fait partie de la racine? Le *ç* des mots zend

et sscr. *çvan* et *çpan* représente toujours un *k* primitif, comme dans *âçu* « rapide », gr. *ôkus*; *açva*, latin *equus*. Le zend *açpa*, *viçpa* « tout », nous aide à comprendre (*h*)*ippos*. Les Grecs ont reçu le cheval d'Asie, où il s'appelait déjà *aspas* ou *ispas* (*Ispa-han*); le *s*, représentant affaibli du *k* primitif, s'est assimilé au *p*, où les Grecs ne sentaient plus le *v* originel; certains dialectes, qui distinguaient mal les sons *p* et *k*, ont adopté la forme *ikkos*, qui ne correspond qu'en apparence à *equus*. Les deux mots sont bien les mêmes au fond, seulement ils ont passé par des filières différentes. Mais le point de départ de ces métamorphoses, c'est la présence d'un *v* dans la racine. Ainsi pour *quatuor*, *tchatvar*, *tessar*, *pisur*, *patur*, *fidvor* : le type est *kvatvar*.

Assez souvent la gutturale douce *g*, souvent patalisée en sanscrit *dj*, correspond, en grec et en latin, à un *b*, à un *v* : *gaus* est *bous*, *bos*; *ga* (sanscr. *gam*) « aller » se retrouve dans le grec *bainô*, dans le latin *va-do*; *djiv* « vivre », dans *bios* (p. *bivos*), dans *vivere*, *vita*. Le zend dit *zbayemi* « j'invoque » pour *ghvayāmi*, sscr. *hvayāmi* (d'où *hōtar* « le prêtre », en zend *zaotar*); de même les divergences entre le sanscrit et nos deux langues classiques nous révèlent des formes primitives *gvaus*, *gvam*, *gviv*. Le premier a préféré la gutturale, les deux autres ont préféré le *v*, pur ou durci en *b*.

L'exemple des groupes *tv*, *dv* vient à l'appui de cette explication. Nous ne reviendrons pas sur les changements de *tvam* en *te*, en *tibi* (pour *tve*, *tubi*), si ce n'est pour y rattacher *vos*, en sanscrit *vas*, qui pourrait être le reste d'un pluriel *tvas*. Mais *dv* présente un intérêt particulier; le zend *dbis* « haïr » pour *dvish*, *baē* pour *dvē*, nous montrent l'évolution du *v* en *b*; bien plus encore le latin : *duo*, *duellum*, *duonus*, *duplex* comparés à *bis*, *bellum*, *bonus* (ital. *buono*, espagn. *bueno*), *bidens*. Le grec, rejetant le *v*, a gardé la dentale : *dōdeka*, *dis*, pour *duodeka*, *duis*. Ainsi, il y a identité entre ces formes, non pas parce qu'un *d* se change en *b*, mais parce que, de deux sons confondus en un même groupe, les diverses langues ont fait un usage différent.

Le groupe *sva* n'a pas eu moins de variantes; il reste pur en sanscrit : *svan* « résonner », *svar* « briller, ciel », *svaçura* « beau-père », *svasar* « sœur », *sva* « lui », *svadu* « doux », *svapna* « sommeil » : le latin l'a rarement conservé, dans (*suadvis*, *suadēre*, *suus*); d'ordinaire il l'a contracté en *so* : *sonus*, *sonare* (notez l'italien *suono*); *sol*, *socer*, *socrus*; *soror* pour *sosor*; *somnus*. Le grec a fait effort pour l'imiter dans *sphos*, *sphétéros*, mais il a renoncé au *v* et n'a jamais aimé le *s* initial, qu'il change en esprit rude; force

lui est donc de le représenter par *he*, *hē*, *hu*, *ho* : *helios*, *helenē*, pour *svarya*, *surya*, *svarana* « la brillante »; *hekuros* pour *svaçura*, *socer*; *hupnos* pour *svapna*; *hēdus* pour *svādu*.

Mais c'est en zend que l'écart est le plus considérable. La sifflante lui est insupportable au commencement et même dans le corps des mots; il la supplée par une aspiration très rude ou nasale, prononçant par exemple *hazanhrem* le sanscrit *sahasram* qui veut dire mille. Il dira donc *hva*, pour *sva*, *hvaré* pour *svar*. Ce ne serait rien s'il s'arrêtait là; mais, le plus souvent, son aspiration initiale est si forte, qu'elle équivaut à une gutturale dure; alors toute trace du *v* disparaît, et la sifflante devient *q*. *Qa* représente *sva*. *Qādata*, qui s'est altéré en *Koda* « dieu » : (« J'aime *Koda*, Bidi me paraît un bon sire », a dit Alfred de Musset). *Qādata*, « l'éternel, celui qui trouve en soi sa base, sa loi », est le sanscrit *sva-dhata*, et pourrait se rencontrer en grec sous la forme *sphethetos*, *autothetos*. *Qafna* est *svapna*, *hupnos*, *somnus*; *qap*, *sopire*; *qar* « briller » et « manger », de *svar*, *svorare*, *vorare*; *qan* « résonner » (rapprochez le latin *canere*, *canorus*); *qanhar*, *svasar*, *soror*; *Haraqaiti* « pays des fleuves », *Sarasvati*. La transcription grecque *Arachosia*, l'Arachosie, laisse soupçonner qu'un *v* ou un *o* se faisait encore entendre après l'aspiration.

Qui pourrait dire, après ces divers exemples, si les labiales *b* et *p* ne sont pas un durcissement du *v*, lui-même issu de la voyelle *ou*, et si les dentales, les gutturales et leurs aspirées ne sont pas nées de l'effort fait pour émettre ou varier le son *v*; cet effort, ce souffle aurait produit des bruits d'abord confus, qui se seraient précisés à mesure que les frottements de l'agglutination usaient et oblitéraient la semi-voyelle. Il y a là peut-être plus qu'une hypothèse. En tous cas, ces considérations ne sembleront pas déplacées dans une étude philosophique du langage et de la formation des sons. Elles font, semble-t-il, prendre sur le fait les causes physiologiques, si longtemps ignorées, de ces déviations, de ces divergences qui, dès le principe, ont dérobé aux Latins, aux Perses, aux Germains l'identité fondamentale de leur vocabulaire.

La sifflante pure *S*, qui a reçu des traitements si divers chez tous les peuples, selon qu'elle est initiale, médiane ou finale, et selon les rencontres des voyelles ou consonnes qui l'accompagnent, peut être rangée parmi les éléments premiers du langage; elle est commune à l'homme et à beaucoup d'animaux, tels que l'oie et le serpent; c'est même un des bruits de la nature. Le

souffle humain le produit, comme l'haleine du vent. On classe volontiers *s*, et à bon droit, dans l'ordre des dentales; par *z* en effet, il confine à *d* pur ou aspiré; il permute sans cesse avec le *t*; mais la chuintante *ch* l'apparente aussi au *ç*, au *tch* palatal, et par suite aux gutturales. Enfin, pour le gosier du Perse et du Grec, elle se confond avec l'aspiration rude; pour les Latins avec la liquide *r*. Ces affinités multiples rendent son histoire des plus compliquées.

Nous nous bornerons à des notes rapides. En sanscrit, *s* primitif est quelquefois remplacé par la palatale *ç* : *çushka*, latin *siccus* (zend *hushka*); *çvaçura*, latin *socer*; par la cérébrale *sh* : *ush* « brûler », latin *æstus*, *ustus* (*aurora*, *aurum*, de *urere*); *tarsh*, « sécher », grec *tersô*, latin *tersa*, *terra* « la sèche ». Très souvent, devant certaines consonnes, et d'après des lois euphoniques propres au sanscrit, il tombe aux désinences et est suppléé par une légère aspiration; l'*a* qui précède prend le son *o* : *divas*, *divah* et *divô*; ce phénomène est ordinaire en zend. *Mazdaô*, pour *Mazdas*. La chute est fréquente en grec, et en latin dans l'ancienne poésie : *omnibu'*, *intu'*, dans Ennius. Autrement il garde en sanscrit sa valeur première. Beaucoup de racines commencent par la sifflante : *sad* « s'asseoir », d'où *sadas* (gr. *hedos*) et *sadanam*; *satch* (pour l'organique *sak*) « suivre »; *sŭ* et *sû* « arroser, mettre au monde », d'où *sōma* « la liqueur sacrée », et *sunu* « le fils »; *sru* « couler »; *svid* « suer », *stha* « se tenir debout », *star* « étendre », *smar* « se souvenir », etc. *S* persiste également (sauf les exceptions que nous venons d'indiquer) dans le corps et à la fin des substantifs et des verbes : *asti*, *bharès*, *abharas*, *svasar*, *vakchas* (*vocis*), *manas*.

Pour le zend et le grec, on a vu déjà quelles altérations y subit le *s* initial; selon une loi constante, à *sad*, *sadas* correspond *hed*, *hédos*, *hedra*; si bien que dans nos mots *chaise*, *chaire*, *chayère*, dérivés de *cathedra*, il n'y a plus une lettre qui rappelle la racine *sad*; à *saptan* répond *hepta*, d'où *hebdomadaire*, qui ressemble aussi peu que possible à *semaine*; *sak* devient *hep*, *hepomai*; *sru* est *hru*; *huō* « pleuvoir » et *huios* « fils » sont dans le même rapport que *su* et *sunus*. La disparition du *s* entre deux voyelles a jeté le trouble dans les formes de la déclinaison, même de la conjugaison. *Agrou*, *logou*, *théou* cachent *agroio*, *agrosio*, *logosio*, *theosio*; *ménous*, *génous*, *méneos*, *ménésos*, *génésos*; *eiēn*, *ésiēn*; *phérē*, *phéréai*, *phêrésai*; *ōn* « étant », *éōn*, *esôn*; *lelukuia*, *lelukosia*. *S* tombe avant et après *r* : *rhéô*, *patēr*, *cheir*; il se substitue volontiers au *t* : *tessares*, *thalassa*, *melissa*, *poiousi*, *phérousi* « ils font, ils portent », *posis* (*pati*), *phusis* (ssc. *bhuti*), *mousa* (*montia*). Tous les anciens abla-

tifs en *ôt* sont devenus des adverbes en *ôs* : *homōs*, *tēlikôs*, *alèthōs*, *sophōs*, etc.

Chose bizarre que, malgré ces anomalies, ces répugnances, le *s* soit encore, en grec, une des lettres les plus fréquentes. Tantôt, au commencement d'un mot, il a été préservé par la consonne ou la voyelle qui le suit : *sthénos* « force », *sténos* « gémissement », *stèsô* « je poserai », *stornumi* « j'étends » ; *skôr*, *skatos*, d'où *scorie* et *scatologie* (ne pas confondre avec *eschatologie*, science consacrée à certains résidus métaphysiques), *sîtos* « pain » (peut-être *çvēta*, « blanc »), *sélénè*, *seirios* pour *svar*; enfin tous les mots composés avec le préfixe *sun*. Il y a là bien des dérogations aux habitudes les plus générales; mais il faut admettre que la prononciation a changé avec le temps, et que les doubles formes : *Sélénè*, *Hélénè*; *Sellos*, *Hellēn*; *Seirios*, *Hélios*, se rapportent à différentes périodes de la langue. Parfois, dans le corps du mot ou dans les terminaisons, il se maintient entre deux voyelles : *ésomai*, *lusô*, *élusa*, *lusas*, *lusan*. Enfin il abonde en général à divers cas de la déclinaison, notamment à des nominatifs et génitifs singuliers, à des nominatifs et accusatifs pluriels : *domos*, *néanias*, *podos*, *opos*, *poléos* ; *pateres*, *andras*, *logous*.

Le latin, qui n'a pas de ces partis pris violents contre certains sons, surtout aussi modestes, aussi faciles à émettre que le *y*, le *v* ou le *s*, a bien mieux conservé que les autres langues — voire le sanscrit — la prononciation indo-européenne. Il laisse partout, au commencement des mots, *s* aussi bien que *v* ou *j*, à moins qu'une trop grande accumulation de consonnes ne l'oblige à une sorte de déblaiement. *Locus*, nous disent les grammairiens, est pour *stlocus*; *lis* « procès », pour *stlis* (d'une racine *str* : allemand *streit*). Mais le *s* pur ou modérément accompagné demeure inaltéré dans tous ces mots que nous avons cités; *sedes*, *sedeo* (rac. *sad*. gr. *hed*), *sudare* *sudor* (rac. *svid*, gr. *hudōr*), *sonare* (*svan*), *sequi*, *septem*, *serpere* (*herpō*, *herpeton*, *herpétologie*), *servus*, *salvus* (*sarva*, *holos*), et *sollus*, *sum*, etc.; et aussi partout où nous le voyons figurer dans les désinences grecques ; *dominus*, *dominos*, *dominis*, *genus*, *tempus*, *manus*, *manibus*; *fratris*, *fratres*, *fratribus*, *dies*, *materies*, etc. Cependant, nous l'avons dit, il tend à s'effacer dans les désinences. Joignons quelques exemples à ceux que nous avons donnés : *vita dignu' locoque*; *omnibu' princeps* « le premier avant tous » ; sur de vieilles inscriptions : *Furiŏ*, *Terentiŏ* pour *Furius*, *Terentius*; dans l'usage même relevé : *exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*; *amare*, *sequere*; pour *sequeris*, *amaris*, *exoriaris*; *mage* pour *magis* (*magius*), *pote*, pour *potis*. Messala, dit Quintilien, (dès Auguste), voulait

qu'on cessât d'écrire le *s* final. Il a disparu dans le corps de quelques mots, tels que *pono* (*pos-no*) comparé à *pos-itus*, *pos-ui*, *repostum*; *remus* « la rame », pour *resmus* (gr. *erethmos*); *Camillus* pour *Casmillos*, (comparez *Kadmos* et le cabire *Kadmilos*); *camena* pour *cas-mena* (rac. *ças*, *çans* « chanter »).

Mais l'aventure la plus intéressante du *s* en latin, c'est son affinité avec *r* : *nasus*, *naris*; *carmen* pour *casmen*; *ara* pour *asa*. Dans toute une catégorie de mots, entre deux voyelles dont la dernière est un *ĭ* ou un *e*, parfois un *a*, un *s* primitif se change constamment en *r*. Ce phénomène affecte, par exemple, tous les mots de la troisième déclinaison terminés en *us* bref, en *ūs*, en *ās* et en *ōs* longs. Dans *corpus*, *genus*, *onus*, *pecus*, *opus*, *latus*, *vetus*, *scelus*, *Venus*, *jus*, *mus*, *mas*, *glis*, « loir », qui correspondent à des mots grecs en *os*, sanscrits *as*, *s* fait partie du radical, et se retrouve dans les dérivés *musculus*, *masculus*, *corpusculum*, *onustus*, *vetustus*, *venustus*, *scelestus*, *justus*; de même dans *arbos*, *arbustum*; *honōs*, *honestum*; *robur*, *robustus*; *flos*, *flosculum*; mais tous les cas obliques se déclinent sur un thème en *or*, en *er* ou en *ur* : *mūris*, *māris*, *glires*, *corporis*, *pecoris*, *juris*, *generis*, *operis*, *lateris*, *veteris*, *sceleris*, *veneris*, *roboris*; et dans la seconde série : *arboris*, *honoris*, *floris*, *odoris*, *coloris*, *laboris*, etc., si bien que ces formes, réagissant sur le nominatif, ont presque partout changé *os* en *or*; *arbor*, *honor*, *color*, *odor*, *labor*, *sapor*, *amor*, *robur*. Les nominatifs en *us* ont persisté; mais *r* a triomphé dans la dérivation et nous a donné toute une multitude de verbes, substantifs, adjectifs, qui ont passé dans les langues romanes. *Opera* « œuvre », *operare* « ouvrer » et « opérer », *operarius* « ouvrier », *urere*, *aurora*, pour *usere*, *ausosa*; *jurare*, *juratus*, *pejerare*, *generare*, *generosus*, *sceleratus*, *veternum*, *venerari*, *onerare*, *onerosus*. Rappellerai-je *arbre*, *arboricole*, *honneur*, *labeur*, *odeur*, *couleur*, *honorer*, *honorable*, *colorer*, *corroborer*, *incorporer*, *odorant*, *vétéran*, *laborieux*, *liquoreux*, *savourer*, *savoureux*, tous mots qui sont de simples décalques de termes latins. La conjugaison latine n'a pas été moins influencée par cette permutation de *s* en *r*, si toutefois il est vrai que le *re* des infinitifs soit partout le substitut de *se*. Nous le pensons, quant à nous. *Esse*, *posse*, *amavisse*, *fuisse*, *legisse*, *audiisse* ne semblent pas pouvoir se séparer de *legere*, *audire*, *amare*, *fore*, *gignere*, surtout si on les compare à *amore*, *genere*; la même cause a pu seule produire des effets si analogues. Le passif tout entier (*amor*, *amaris*, *amamur*, *legor*, *legeris*) est fondé sur la même métamorphose du *s*. Il a fallu que l'attrait de *r* fût bien puissant pour alléger en *or* le suffixe *jans*, *iôn*, du comparatif : *major*, *pejor*, *suavior*, etc. (corres-

pondant au grec *meizôn*, *hēdiôn*), qui ont passé par des intermédiaires *magions*, *magios*, *majosis*, *majus*; l'ancien *s* se sent encore dans *majestas*. Aucun accident phonétique peut-être, sauf le rejet des aspirées, n'a plus nettement séparé le latin de ses congénères indo-européens. La substitution de la liquide à la sifflante demeure un des caractères principaux de cette langue et de ses dérivés romans. Le *r* latin n'est pas seulement apparenté à *s*, il l'est encore à la dentale douce : *meri-dies* : est pour *medi-dies*; on trouve *arvena* pour *advena*.

Les affinités multiples ne manquent pas plus à la liquide qu'à la sifflante; toutes deux peuvent être à la fois dentales et gutturales. Dans les langues sémitiques, la double aspirée gutturale se confond avec *r* : *Gh*adamès se prononce *Rh*adamès. En grec, il est facile de distinguer deux prononciations du *r*, rude au commencement des mots (*rhéō*, ou mieux *hréō*, *hrègnumi*, etc.), douce dans le suffixe *ra* ou *ro*, si fréquent dans nos langues, *hēméra*, *lura*, *ankura*, *ischuros*; encore aspire-t-il la consonne qui le précède, *eruthros* « rouge », *anthrôpos* pour *andrôpos* « figure d'homme, l'homme », *phratôr*, comme dans le sanscrit *bhratar*; quand deux *r* se rencontrent, le second est marqué d'un esprit rude; le premier porte un esprit doux. Cette aspiration est constamment attachée au *r* initial, qui est toujours annoncé par un souffle labial; d'où les formes dialectiques *brodon* « la rose », *brètor* « l'orateur ».

La liquide primitive flottait entre *r* et *l*. Dans le *Véda*, la racine sanscrite *lih*, gr. *leichô*, latin *lingo*, *lécher*, est encore écrite *rih*; *plu* (*pléô*, *pluere*, *fluere*) se présente encore sous la forme *pru*. Le zend et le perse n'ont pas connu, sinon le son, du moins la lettre *l*. Il y a, dans les autres langues, équivalence parfaite entre les deux liquides; du moins, dans le corps des mots, des raisons euphoniques déterminent seules l'emploi de l'une ou de l'autre; le grec dira *képhalargia*, *léthargia*, de *algos* douleur (latin *algere*, *algidus*), pour varier le son; le latin se servira ainsi du suffixe *aris* ou *alis*: *salutaris*, *floralis*, *militaris*, *mortalis*, *normalis*, *jocularis*. Mais, au commencement des mots, le sanscrit, le latin, le grec, les langues germaniques ont en général adopté *l* ou *r* une fois pour toutes et ne s'en départent plus. Le sanscrit a choisi *lump* pour le sens de *rompre*, le latin *rump*; pour dire « abandonner », c'est *rik*, *ritch* qui a plu au sanscrit; le grec se sert de *lip* : *leipô*, *loipos*; le latin de *liq*, *reliquus*, *relictus*, *linquere*. « Briller » sera en sanscrit *ruk*, *rutch*, en grec *leuk*, *luk*: *leukos* « blanc », *lukeios* « Apollon *Lycien* (le brillant) », en latin *luc* : *lucere*, *lucidus*, *Lucina*, *lu*(*c*)*na*, *lu*(*c*)*men*, *lusciniola*, *rossignol* « qui chante vers le matin »; ici le

français est revenu au son *r*, comme dans *scandalum*, *esclandre*, *apostolus*, *apôtre*.

On compte au nombre des liquides *n*, que nous avons rencontré déjà comme timbre nasal des voyelles, mais dont l'existence indépendante est fort antérieure à la séparation des idiomes; il n'en reste pas moins apparenté à l'*i*, qui le supplée souvent dans les terminaisons grecques; une des traces les plus visibles de cette parenté, c'est l'addition inorganique de *n* à beaucoup de finales grecques en ĭ et en ĕ : *philousin* « ils aiment », *epoièsen* « il fit ». Le grec aime le *n* presque autant que l'allemand. Comme liquide, *n* se confond rarement avec *l* ou *r*; cependant *lympha* et *nympha* sont bien le même mot, et l'on sent que *donum* et *plenum* en latin, *dōron* et *plèron* en grec, sont des formes équivalentes. Dans *ullus* pour *unulus*, *bellus* pour *bonulus*, *n* s'est assimilé à *l*. Enfin le français *diacre* pour *diaconus*, le provençal *canorgue*, *canonicus*, montrent encore l'affinité des trois liquides. *N*, consonne initiale et pure, persiste dans un grand nombre de mots, *nac* « tuer », *necis*, *necare*, *nekus* « cadavre »; *nam* « prendre, ranger », *némein*, *nomos*; *nava*, *novus* « neuf »; *nara*, *nero*, *anēr* « homme »; mais souvent il est le reste d'un groupe gutturo-nasal *gn* : *gnètos*, *gnatus*; *gnotos*, *gnotus*; *notus*, *nomen*, *noscere*; anglais *know*.

M, à la fois liquide et labiale, préférée pour les désinences par le sanscrit, le zend, le latin, familière aussi aux langues germaniques, alterne avec *n* dans la composition, selon des lois euphoniques particulières à chaque langue; il le remplace devant les labiales : *emmener*, *embonpoint*, *ambrotos*, *immortalis*. Au commencement des mots, il est simplement une labiale douce, extrêmement fréquente, ou le reste d'un groupe *sm* : *smar* « se souvenir », *smemor*. Rappelons *mar* « mourir », *moros*, *mors*; *marta* et *mard* « l'homme », en zend : *Ariomardas* « l'illustre mortel », *Gayomereta* « la vie mortelle, le premier homme » (*Gaiomarz* en pehlevi); *marg* (*marquer*), *Marcus* « l'illustre », *margo*, *mark* « marge, frontière »; *mrdj* « pétrir, adoucir », *mulcere*, *mulgere*, *mollis* (pour *moldis*), *mardjara*, nom sanscrit du chat, « qui se lèche, se polit sans cesse »; *man* « mesurer, penser », *manu* « l'homme »; enfin *ma*, ce fameux *moi*, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire, la vie sociale et la philosophie. Je m'arrête : la racine *mạ* et ses dérivés nous sont déjà familiers.

CHAPITRE VI

LA PHONÉTIQUE. — II. LES EXPLOSIVES

Les diphtongues consonantes. — Indécision et variation des consonnes primitives. — Efforts de M. Regnaud pour ramener tous les sons articulés à un groupe *SK* ou *KCH*. — Nombreux exemples. — L'aspirée est l'intermédiaire entre le groupe consonant et la consonne pure. — Les palatales, en sanscrit, en zend et dans les langues romanes. — La substitution des consonnes dans les langues germaniques. — Premier degré : gotique et bas-allemand. Deuxième degré : haut-allemand. — Les trois périodes de l'allemand. — Dérogations nombreuses à la loi de substitution. — Une leçon d'anglais au xvie siècle.

Nous avons montré par quelles transitions insensibles les semi-voyelles, les spirantes, les sifflantes, les liquides et les nasales ont pu se détacher du groupe des continues et s'élever à l'état de consonnes indépendantes; l'articulation est constituée; il lui reste à dégager les explosives, les sons qui ne peuvent absolument se prononcer sans une voyelle ou une consonne d'appui, en avant ou en arrière.

Mais il semble qu'un stade nous sépare encore de cet état dernier, celui des diphtongues consonantes; déjà nous y sommes entrés avec les groupes *kv*, *bv*, *dv*, *sv*, *sr*, *gn*, mais il en est d'autres, qu'on présente souvent comme des contractions de syllabes et des rencontres d'explosives déjà distinctes. Rien n'est plus exact, et il est facile de constater et d'admettre que la suffixation met continuellement en rapport les diverses classes de consonnes et les oblige à de perpétuelles combinaisons, qui changent au gré de certaines préférences euphoniques. Toutefois, quand des alliances de ce genre se montrent dans la racine elle-même, sous sa forme la plus ancienne, quand les groupes nés de ce concours de consonnes sont diversement entendus et prononcés par les divers idiomes, quand surtout on observe, à côté de ces groupes, dès la phase indo-européenne commune, de nombreuses formes qui en sont issues par la perte ou l'affaiblissement de quel-

qu'un de leurs éléments, il y a lieu de se demander, premièrement, si ces groupes ne sont pas antérieurs à l'émission pure des consonnes isolées; puis, s'ils n'appartiennent pas à l'âge où la gutturale, la labiale, la dentale primitives se confondaient encore; enfin, s'ils ne permettent pas de ramener à cent ou à vingt types primordiaux les quinze cents racines sanscrites, les cinq cents racines dites indo-européennes. Telle est bien, si nous ne nous trompons, la pensée d'un éminent linguiste, M. Paul Regnaud. Il s'y attache avec une ardeur, sinon convaincante, du moins séduisante; et, tout en laissant aux spécialistes le soin de contrôler par le menu les innombrables rapprochements proposés et savamment défendus par M. Paul Regnaud, nous ne pouvons refuser à sa doctrine, à sa méthode, une adhésion générale.

Il nous est arrivé de citer quelques-unes des séries qu'il propose, et où, faisant alterner, avec une hardiesse ingénieuse, les consonnes des trois ordres, il suit à la fois la variation phonétique et l'ondoyante évolution de l'idée. Voici par exemple, dans la fameuse classe *brûler*, *briller*, ce qu'on pourrait appeler une *espèce*, dérivant d'un type *kshar*, type que M. Regnaud reconnaît sous vingt déguisements : *kshar*, *kshir*, *krch*, *kar*, *kra*, *har*; *gharsh* ou *ghrsh*, *ghar*, *ghrâ*, *gaûr*; *tchar*; *djurv*, *djûr*, *djval*; *darç*; *star*, *tarsh*, *trish*; *sphurj*, *sphur*, *sphul*, *sphut* (pour *sphurt*); *sphar*; *priksh*, *prish*; *plush*; *pal*; *bhru*; *bhradj*, *bharg*, *vark*, *ark*; *smarg*, *marg*, *mardj*, *mark*, *mar*; *svar*, *sûr*, etc. Et chacune de ces racines, qui vont s'éloignant du type, donne naissance à une famille de mots, tous relatifs à l'impression de brûlure, de chaleur ou d'éclat. Nous laisserons le sanscrit; mais le grec et le latin, qui sont plus près de nous, ont dû à ces variantes quantité de termes auxquels on pourrait attribuer une parenté, au moins collatérale. Ainsi rentreraient dans la première sous-race, gutturale, des mots tels que : *khrusos*, *khrôs*, « carnation » et « couleur », *khrôzō* et *khrônnumi* « colorer »; *khlōros* « vert, pâle », *khloè* « gazon, feuillage »; *kallos* (*karsos*) « éclat, beauté »; *keraunos* « foudre »; *glaukos* « brillant, vert »; *glausso* « briller, voir », à rapprocher de *leusso*, *leukos*, *luchnos* et, par suite, de la racine *rukch*; *glag*, *galak* « lait » et *galaxios* « laiteux » (la voie lactée), *galeros* « riant », *galènè* « sérénité », *glukus*, *gleukos* « doux, vin doux », *glênos*, *glēnè* « lumière, prunelle ». En latin, *croc-us*, *corusc-us*, *col-or*, *cal-or*, *calidus*, (*h?*)*aridus*, *ardor*, *areo*, *area*, *arena*; *clarus*; *carbo*; *galbus*, *gilvus* « vert, jaune »; (*g*)*viridis*; (*g*)*lact*. A la sous-race dentale : *thallô*, *thalpos*, *thérô*, *thermos*,

daidallô (pour *dardarsô*) « faire briller, embellir »; *stellô* « briller, luire, étinceler »; *derkomai* « voir »; *tersô* « chauffer, sécher »; *tranès* « brillant, perçant »; *téras* « astre, prodige, monstre »; *torreo*, *torridus*, *tersus* « clair, propre », *sterla*, *stella*, *astrum*. A la variété labiale : *purs-os* « torche », *purrhos* « roux ardent », *pûr* « feu », *purétos* « fièvre »; *polios* « blanc »; latin : *splendor*; *pallor*; *palam*; *pareo*; *purpura*, *purus*, *purg-o*, *pulch-er*, *pol-io*, *burrhus*; grec : *phrugo* « faire griller », *phlox* « flamme », *phlegō*, *porphura*, *porphurô* « teindre en rouge, rougir, s'agiter »; *prèthô* « brûler », *prestèr* « météore, orage »; *pimprèmi* « embraser »; latin : *fulg-or*, *fulg-ur*, *ful(g)men*, *fulvus*, *formus* « chaud »; *fornus*, *fornax* « four »; *frond-is*, *flos*, *flag-ro*, *flag-ma*, *flag-men* « qui allume », *flav-us*; *far* et *far-ina*, *haru* « éclair »; grec *smaragdos*, *smurizô* « polir », *margaros* « nacre », *marmaros* « brillant, marbre », *marmairô* « briller », *marilè* « braise »; latin : *margarita* « perle », *marmor*, *merus* « pur », *mirus* « éclatant, admirable »; enfin, tous ces mots que nous connaissons bien : *Seirios*, *sélas* « éclair, feu », *sēlénè*, *éirené* (pour *sveirènè*) « la paix », *Hermès* (pour *svermès?*) « l'éclair », *Hélénè* « la belle », etc.; *serenus* (comparé à *Sirènè*); en latin *sol*; *Soracte* (cime éclatante).

Tout cet embranchement admet sans doute plus d'un membre étranger, mais il semble cependant qu'un fil en relie tous les rameaux. Sur des milliers de mots, M. Paul Regnaud s'est livré à ce travail, ne rangeant une forme dans telle ou telle catégorie qu'après l'avoir retournée en tout sens, démontée, disloquée et recomposée. A la suite de ces longues opérations, il a entrevu, il a vu, avec la foi d'un chercheur, le groupe premier d'où sont nées les consonnes. Ce microcosme est *SKA*, très répandu dans toutes nos langues, *skand* monter, *skarp* creuser, graver, et que l'on voit en bien des cas alterner avec *kcha*, *ça*, *gha*. Bien entendu, pour M. Regnaud, $SK = ST = SP = KS = TS = PS$. La foi, quant à nous, ne nous a pas encore gagné; mais l'antiquité du groupe confus *ska*, *kcha* ou *tcha* est manifeste, et cette vieille syllabe a éprouvé les fortunes les plus diverses.

Il existe dans les langues romanes un mot *pecho*, *petto*, *poitrine*, *poitrail*, qu'il est facile de rapporter à *pectus*, *pectorina*, *pectorale*. Ce mot, tous les langues indo-européennes l'ont perdu, sauf le sanscrit, où il se présente sous la forme *pakchas*, « flanc, côté, aile d'oiseau, d'armée, parti, opinion ». Notez combien l'espagnol se trouve ici voisin du sanscrit, qui a comme lui palatalisé l'un des éléments de la syllabe complexe où le latin a cru saisir une gutturale et une dentale. Le même groupe existait évidemment dans le type

original du grec *tektôn* « celui qui bâtit, maçon », du latin *tectum* et *tegula* « tuile », proches parents du grand dieu védique *Tvashtar* « l'architecte » ou « le forgeron » ; seulement, ici, le sanscrit a oblitéré la gutturale ; il l'a gardée au contraire dans *rkchas*, en grec *arktos*, en latin *ursus*. Par une confusion qui n'a pas encore été expliquée, *rkchas*, très voisin du sanscrit *arkas* « le soleil » (le demi-dieu grec *Arkas*, fils de *Kallisto*, « très belle » nymphe changée en *Grande Ourse*), *rkchas* donc désigne l'*ours* et la constellation dont Plaute a invoqué l'astre caudal, *Arcturus* « la queue de l'ourse » ; un adoucissement de la racine, *richi* « le sage », est venu s'associer à ce logogriphe ; si bien que l'*ourse* et les *sept Richis* représentent le même groupe de sept étoiles : *septem striones* ou *triones*, les sept bœufs (ou astres) de notre septentrion. De pareilles rencontres, d'ailleurs, ne sont pas rares : le loup, *vrka* (autre variante probable), doit à son nom grec *lukos* d'avoir été accolé à *Phoibos*, à Apollon, le dieu de la lumière.

Nakch « la nuit », *vakch* « la voix », *akch* « l'œil », sont dans étroit un rapport avec *nox*, *nuktos*, avec *vox*, grec *ops*, avec *oc* de *oculus* et *ophth* de *ophthalmos*.

Kchan, *çans*, *ças* ; *ghan* et *ghna* ; *dhan* et *han*, en sanscrit *tuer*, *couper* ; et des formes analogues en zend, *Verethra-ha*, *Verethra-gna* « meurtrier de Vritra », suffisent à relier, en grec, *kteinô* à *thanatos*, *thnètos*, *thnèskô*. Le sanscrit *kcha* « brûler » ; *kchām*, *kchama*, *kchmā*, *djma*, *gham*, *gam*, *gau* « la terre », a pour correspondants : en grec, *kaiô* brûler ; *khthōn*, *khthamalos*, *khamai*, *gâia*, *gâ*, *gē*, *dē* (dans *Dêmêtêr* « la terre mère ») ; en zend, *zâm*, *zâo*, et *zem* qui est encore le mot persan pour « la terre, le monde » (un prince des *Mille et une Nuits* porte le nom de *Camaralzaman* (*Tchandrakshaman*), la « lune du monde ». En latin, *humus*, *humi*, *homo*, adjugés précédemment à la racine *bhu* (*bhumi*, la terre), peuvent aussi bien être rapportés à *gham*, *ghumus*, *ghumôn* (le sens reste le même).

Lorsque, par la chute, l'usure, d'un des éléments diphtongués, l'explosive, soit gutturale, soit dentale, soit labiale, resta seule, l'aspiration tint lieu du son perdu, marqua l'effort affaibli du gosier et, pour ainsi dire, l'étonnement de l'homme devant cette consonne simple, pure, nette, enfin dégagée de sa gangue. Ce caractère de l'aspiration nous échappe tout d'abord, parce que diverses langues ont gardé certaines aspirées anciennes à côté des explosives, ou plutôt en ont inventé de nouvelles après coup pour varier leur vocabulaire. Ainsi, le sanscrit, non content d'employer les aspirées douces *gh*, *dh*, *bh* qui semblent toutes antérieures à la séparation des idiomes, s'est donné une série

symétrique d'aspirées fortes; ainsi le zend, après avoir rejeté les aspirées primitives, en a développé de nouvelles avant le *V* et le *R* : *thwam* pour *tvam*, *Mithra* pour *Mitra*. Ainsi le grec, le latin même, et les langues germaniques ont eu recours à des artifices analogues et qui leur appartiennent en propre. Mais si l'on considère que, le plus souvent, les aspirées organiques permutent ou alternent, soit entre elles, soit avec des consonnes pures de même ordre, et que l'usage en est comme abandonné au caprice dialectal, ou même individuel, si l'on remarque, en outre, que le *B*, la labiale douce, n'existait pas encore, restait inclus dans l'aspirée *BH*, on admettra plus aisément le rôle transitoire que nous sommes tenté d'attribuer aux aspirées. Elles sont intermédiaires entre les groupes consonants et l'émission nette des explosives.

Nous les étudierons dans le grec, où elles font encore figure, et dans le latin, où elles vont s'effaçant et se transformant — comme dans le zend et parfois dans le sanscrit — en spirantes, en continues telles que *H* et *F*.

Le grec remplace l'aspirée douce par l'aspirée forte. Organique : *stigh* « marcher » : *steikhô*; *vagh* « porter, conduire » : *ekhô*, *okhos* « char »; *ligh* « lécher » : *leikhô*; *migh* « arroser » : *megha* « nuage »; *omikheô*, *moikhos* « adultère, celui qui souille »; *angh* « étouffer » : *ankhō*; *ghima* « hiver, neige (*Himalaya* « séjour des neiges ») : *kheima*, *kheimōn*, *khiōn*; *aghi* « serpent » : *ekhis*; *brghu* « court », *baghu* « épais », *laghu* « léger » : *brakhus*, *pakhus*, *elakhus*; *ghansa* « oie » : *khēn*.

Passons aux dentales. Organique : *dhā* « poser » : *tithēmi*, *thetos*; *dhā* « allaiter » : *thēsthai*, *tithēnē* « nourrice », *thēlus* « féminin »; *dhvar* « porte » : *thura*; *budh* « savoir » : *punthanomai*, *Puthagoras*; *dhūma* « fumée » : *thuō* « sacrifier », *thumos* « âme »; *rudhira* « rouge » : *eruthros*; *dharsh* « oser » : *tharsos*, *thrasus*, *idh* « brûler » : *aithō*.

De même pour les labiales; nous connaissons presque toutes ces racines : *bha* « briller, parler » : *phaos*, *phasis*, *phēmi*; *bhar* « porter » : *pherō*, *phoros*, *phratria*; *bhru* « sourcil » : *ophrus*; *ubhau* : *amphō* ; *bhū* « croître » : *phuō*, *phusis*; *nabhas* « nuage » : *nephos*, *nephelē*; *grabh* : *graphō* « écrire, graver ».

Quelquefois, surtout pour l'aspirée gutturale, le grec emploie l'explosive douce, *egôn* à côté de l'organique *agham*, « moi »; *genus* « joue », à côté de *ghanu*; *megas* à côté de *maghant* « grand ». Ce fait prouve que les aspirées grecques n'étaient pas si fortes que l'écriture nous les montre, et que leur affinité véritable est du côté des consonnes douces; c'est ce qui explique leur amollisse-

ment ultérieur en *ch*, *th*, *f*. Mais il n'est pas douteux qu'avant Alexandre elles ne se prononçassent comme des lettres doubles : *k-h*, *t-h*, *p-h*; elles furent longtemps écrites ainsi. Les Latins, à la bonne époque, transcrivaient *khaos* par *chaos*, *Akhilleus* par *Achilles*, *Orpheus* par *Orfeus*, ou même *Philippos*, *Diphilos*, par *Pilipos*, *Dipilos*; et pourquoi? précisément parce que le *F* latin, spirante ou soufflante simple, ne répondait point par le son au *P-H* des Grecs.

Le latin classique n'a plus d'aspirées véritables; l'aspirée dentale n'y a pas laissé de trace, ou s'y confond avec la labiale; celle-ci est représentée, comme nous l'allons voir, par *F*; la gutturale par une demi-sifflante, bientôt neutralisée, *H*. Mais le plus souvent c'est l'explosive douce, *d*, *g*, *b*, qui a pris la place de l'aspirée organique. *Dare*, *condere*, *subdere*, rac. *dha*, *credidi* (*çraddadhami*); *medius*, *madhjas*; *aedes*, « foyer, temple, maison », racine *idh*; *ad*, *adhi*; quelquefois un *t* répond au *th* : *latere* (*lanthanô*); d'ailleurs *Lêtô* = *Latone*; *pati*, souffrir, grec *épathon*; *rutilus*, sanscrit *rudhira*. Le *gh* organique a disparu dans *ego*, *magnus*, *lingo* et *ligurio* (lécher), *mingo*, *angor*, *angustus*, *anguis* « serpent »; *vecsi*, *vec-tura*, *gratus* (*kharis*), *pinguis* (*pakhus*), *legvis*, *bregvis*; le *bh*, dans *ambo*, *nubes*, *nebula*, *nimbus*, *lubet*, *lubido* (angl., *love* « aimer », de *lubh*), *ibi*, *ubi*, *partibus*, *amabo*, *amabam*, *scribere*, etc.

Dans le principe, avons-nous dit, *H* répond à l'aspirée *GH*, comme dans *vehere*, *hiems*, *hesternus*, *heri* (de *khthes*) « hier »; *humi* (*khamai*); *F* à *BH*, comme dans *flamma*, *fero*, *fui*, *futurus*, *fabula*, *fari*, *fateor*, *frater*. Mais bientôt ce *F* que les Latins prononçaient d'une façon toute particulière, à ce point qu'un Grec ne pouvait dire correctement *Fundanius*, ce *F* que Quintilien et d'autres définissent un souffle, *flatus*, extrêmement dur, servit, comme en osque (*mefiaï viai*, pour *mediae viae*), à rendre la dentale aspirée; et l'on peut comparer à *adhara*, *adhamas*, *inferus*, *infimus*; à (*dhûma*) *thûmos*, *fûmus*; à *thēr*, *fera*, à *thura*, *fores*; à *éruthros*, *rufus*; à *thēs-thai*, à *thēlus*, *fe-tus*, *fe-cundus*, *fe-lix*, *fe-mina*; à *tharsos*, *farstus*, *fastus*. Puis ce fut le tour de la gutturale : *gharma* « chaud » fut représenté par *formus*; *kholos* « bile » par *fel*; *kheô* par *fusus*, *fundere*. Enfin la confusion devint complète entre *H* et *F*; on écrivit indifféremment *filum* et *hilum*, *folus* et *holus* « légume », *fostis* et *hostis* (allemand *gast*), *faedus* et *haedus* (bouc); *fordeum* et *hordeum* (orge); *farena* et *harena* (sable), *faba* et *haba*. Bien plus, on ajouta *H* où cette lettre n'avait que faire : *hauctoritas*, *haditus*, *humerus* (de *ōmos*, ssc. *amsas*; on l'omit là où on pouvait l'attendre : *nemo* pour *nehomo*, *prendere* pour *pre-hendere*,

debeo, *praebeo* pour *dehibeo*, *praehibeo*; *asta* « lance » pour *hasta*; *ircus* « bouc » pour *hircus*, *omini* pour *homini*, *oc* pour *hoc*; *anser* pour *hanser* (*khèn*, *ganz*, *goose*).

Les aspirées latines sont donc en pleine décomposition; et le sourd travail continue dans les langues romanes, pour aboutir, en espagnol et en bigourdan, à l'abus du *H* sifflant : *hijo*, *hablar*, *hacer*, *hambre* (faim), *hombre*, *hierro*; *henno* (femme); *hun-blanc* « fontaine blanche », *hourquette*, « fourchette, carrefour »; et à la perte de l'aspirée en italien : *uomo*, *onore*, *umore*. Le valaque dit *hoblu* (*fabulari*), *hiliu* « fils », *heru* « fer ». Le portugais a gardé le *F*.

Ces variations ne sont pas d'ailleurs limitées au groupe latin; le russe et le polonais diffèrent par l'emploi du *th* et du *f* : *Timofeo*, *Feodor*. Même dans Homère on trouve *phēr* « le centaure » pour *thēr*; dans Sapho, *poikilophronos* pour *poikilothronos*; en éolien *ornichos* pour *ornithos* (de l'oiseau). *Echis* et *ophis* (serpent) sont des doublets d'une même racine. En sanscrit, enfin, on ne l'a pas assez remarqué, les altérations et permutations sont nombreuses; tantôt l'aspiration reste seule : *hita* pour *dhata*, *thétos*; *pa-hi* (protège) pour *padhi*; tantôt elle change de classe : *lidhè*, « je lèche », *lēdhi* « il lèche », à côté de *lek-sjasi* « il léchera », racine *ligh*, grec *leikhô*.

En esquissant les destinées des groupes consonants et des aspirées, il se trouve que nous avons en grande partie retracé l'histoire des explosives pures indo-européennes, qui sont au nombre de cinq : deux gutturales, *K* et *G*, assez mal distinguées en Italie, faute de lettres différentes; deux dentales, *T* et *D*; une labiale *P*. Avant de les suivre dans les langues germaniques, — c'est là que leurs métamorphoses sont les plus inattendues — il est bon, pour n'y plus revenir, de récapituler d'une façon toute générale les diverses formes ou causes de l'altération phonétique. Elles procèdent, presque toujours, mais sans rigueur, d'un besoin de simplification et d'adoucissement du son; c'est ce qu'on a nommé la *loi du moindre effort*. *Adjnâpajatu aryah* « que le seigneur permette », disaient les brahmanes. *Anabedu adjo*, murmuraient en prakrit les dames de la cour. *Imperatrix*, prononçaient les Latins; les Anglais répondent *empress*. Ainsi ont procédé toutes les langues de la famille, contractant les mots, supprimant les lettres, tassant les formes.

Nous avons vu quelles modifications avaient apportées à la physionomie du grec la chute ou l'assimilation de *s*, *v*, *y*. Il faut tenir compte aussi de l'influence réciproque des lettres, qui s'altèrent,

se compensent, s'aspirent, se dévorent les unes les autres. Tantôt c'est un *i*, un *u* qui viennent remplacer un *n* ou un *s* : *eisi*, *philousi*; *eimi*, *oreinos*, pour *esmi*, *oresnos*; tantôt une dentale qui s'efface : *posi* pour *podsi*; *sōmasi*, pour *somat-si*; tantôt une semi-voyelle qui disparaît sous une consonne redoublée : *tettares*, *hippos*; *allos* (ssc. *anyas*), *ktennō*, *kreissōn* (*kratiôn*), *elassôn*, *osse* (*okje*); ou une dentale qui se change en *S* devant une autre dentale : *peithtos* (*pistos*); *adteon*, « ce qu'il faut chanter », *asteon*.

Ce dernier accident est perpétuel en latin. *Rodere* « ronger » donne *rod-trum* « l'instrument qui ronge », *rostrum*, le bec; *claudere*, *claudtrum* d'où *claustrum* « barrière, cloître »; dans *cœlestis*, *palustris*, dans *potestas*, *egestas*, le thème est *coelit*, *palud*, *potent*, *egent*. L'assimilation est commune aussi : *summus* (*sup-mus*), *flamma* (*flag-ma*), *sella* (*sed-la*), *lapillus* (*lapidlus*), *asellus* (*asin-lus*), *stella* (*ster-la*); *villa* (*vic-la* « petite habitation »), *vanus* (*vac-nus*), *puella* (*puer-la*, *corolla* (*coron-la*).

Langue éminemment contracte, le latin abrège les diphtongues, abat les finales — nous avons assez insisté sur ces particularités, — et surtout coupe, dans le corps des mots, des lettres et des syllabes : *columna* (*colus* « fuseau »), *alumnus*, *Vertumnus* ont perdu un *e*; de même *gigno*, *privi-gnus*, *mali-gnus*. *Objurgare*, *purgare* sont pour *objurigare*, *purigare*, « plaider, purifier »; *retrorsum* pour *retroversum*; *costæ* « les côtes » pour *compositæ* « celles qui sont placées ensemble »; *quinus* pour *quint-nus*; *consuetudo*, *veneficus*, *æstas*, *nutrix* pour *nutri-trix*, *æstitas*, *veneni-ficus*, *consueti-tudo*.

Par contre, l'euphonie a introduit dans les mots nombre de lettres adventices : *u* dans *sum*, *sumus*, *volumus*, *oraculum*, *poc-u-lum*, *sing-u-laris*; *Æsculapius* (*Asklepios*); *i* dans *ar-i-dus*, *frig-i-dus*; *e* dans *hum-e-rus*, *Num-e-rius* (*Num-sius*); dans *ager*, *niger*, *teter*, *ruber*, etc.; *p* dans *sumpsi*, *redemptus*.

Même phénomène en grec : *andros*, *ambrotos*, pour *aneros*, *amrotos*; un autre, fort commun en grec, la prosthèse d'une voyelle (*onoma*, *odous*, *eme*, *ophrus*, *eikosi* (*e-vikosi*), *eruthros*, *elachus*, *aster*), est étranger au latin classique. C'est seulement à partir du ve siècle de notre ère, qu'on trouve sur les inscriptions *istatua*, *ispiritus* : Rien de plus familier aux langues romanes : *esprit*, *esté*, *escole*, *estable*, *espaule* (*scapula*), *échelle* (*scala*), *estatue*, etc. Les exemples ne manqueraient d'ailleurs ni en persan, ni en celtique, ni en slave, ni même en sanscrit védique (*ulôka* « le monde », *iradjati* « il règne »).

Il n'est pas rare de voir ainsi reparaître, à dix siècles de distance, de ces modes intermittentes. Telle est la prononciation dite

palatale des explosives et des aspirées, si anciennement pratiquée par le zend et le sanscrit, tout à fait inconnue du latin classique, aujourd'hui répandue dans la plupart des idiomes : si bien que nos *tch*, *ch*, *ç*, *c*, *dj*, *j* : *Tchitcherone*, *Cicéron*, *cheval*, *cendre*, *prigione*, *prison*, *istituzione*, *institution*, *giorno*, *jour*, *genre*, etc., sont plus rapprochés de l'antique prononciation indo-européenne que du latin *Kikero*, *caballus*, *kinis*, *diurnus*, *genus*, d'où provient directement notre vocabulaire italien ou français.

Telles sont quelques-uns des innombrables phénomènes phonétiques qui, joints à l'accentuation diverse, au libre choix des suffixes, des formes grammaticales, des procédés de composition et de dérivation, ont déterminé la direction, la physionomie respectives, le caractère individuel et original de tant de rameaux issus d'un même tronc, de tant de branches nées du même rameau secondaire.

A toutes ces causes de divergence, les langues germaniques ont ajouté une sorte de perversion des sons, *lautverschiebung*, qui a, pour ainsi dire, chez elles, démarqué, dénaturé, détruit l'empreinte du type commun. Ce n'est pas que la substitution d'une consonne à une autre soit un fait nouveau pour nous; bien au contraire, puisqu'il domine toute la phonétique indo-européenne, puisqu'il a été l'objet même de ces laborieux résumés. Mais il se présente ici avec une régularité qui semblerait l'effet d'un système préconçu, s'il n'était pas d'ordre purement physiologique et involontaire. L'alphabet germanique renferme toutes les consonnes douces, fortes et aspirées que nous connaissons, et l'Allemand les prononce aisément; mais ni l'oreille germanique n'entend, ni le gosier germanique n'émet, le son qui frappe une oreille romane et que prononce une bouche latine. Nous en avons fait l'expérience : une *planche blanche* est pour l'Allemand une *blanche planche* ou *pflanche planche*; un *brochet*, c'est un *projet*; *pon*, *bon*; *danser*, *tanzer*; *cœur*, *gueir*. L'habitude est si invétérée qu'elle s'attaque même aux sons fixés par l'écriture; faisant du *V* un *F*, un *faou* : *von*, *vater*; altérant Berlin et Bismarck en « Perlinn » et « Pismarck ». C'est grâce à la régularité de ces transpositions que les linguistes, les Grimm, les Bopp, ont pu remonter sûrement aux racines dont la forme latine ou sanscrite leur était plus familière et formuler des lois, dont la rigueur, il faut le dire, est souvent éludée par le caprice des langues.

Une difficulté tout d'abord se présente : des deux grandes divisions de la famille germanique, bas-allemand, haut-allemand, la première seule obéit entièrement à la loi générale; la seconde y

introduit un amendement partiel, mais si important qu'il est le principal trait de démarcation entre les deux groupes; il a fallu admettre deux degrés, deux étages dans la substitution, et se demander si le second procède du premier, ou si l'un et l'autre se sont formés simultanément et d'une manière indépendante. Or, sauf quelques mots cités et qui semblent prouver que, au premier siècle, la première substitution était accomplie nous ne connaissons pas l'état primitif des idiomes germaniques. Bien que des peuples appartenant sans aucun doute au groupe haut-allemand aient occupé dès le temps de Marius les bouches de l'Elbe et du Wéser, et les bords du Rhin à l'époque de César — les Teutons battus à Aix et à Verceil, les Suèves ou Souabes d'Arioviste refoulés par le conquérant des Gaules, — nous ne savons rien de leurs dialectes; ni Tacite, ni Marc-Aurèle ne nous ont renseigné sur le parler des Chérusques, des Marcomans ou des Quades. L'exemplaire le mieux conservé du germanique ancien est la langue des Gots de Mésie, et date du IVe siècle. Le gotique est l'aîné des dialectes bas-allemands, qui comprennent : le scandinave — norrois ou islandais — et danois; suédois, norvégien; le *platt deutsch*, parlé dans l'Allemagne du Nord entre Cologne, Cassel, Magdebourg et la mer; le vieux anglo-saxon, le frison, le néerlandais et le flamand — ceux-ci intermédiaires entre l'allemand et l'anglais.

Rappelons brièvement les documents les plus anciens laissés par ces langues, qui toutes participent à la première substitution des consonnes (première dans l'ordre chronologique).

Le gotique du IVe siècle nous est connu par la bible d'Ulphilas. Ce personnage, d'origine cappadocienne, né parmi les Gots, de parents chrétiens, vivait de 311 à 381. Évêque et apôtre arien des Gots, il a résidé à Constantinople; il a su le grec et connu le latin. De sa traduction, il nous reste des fragments d'Évangiles, les Épîtres de Paul, les livres d'Esdras et de Néhémie. Le principal manuscrit, de pourpre, à lettres d'argent et d'or, venu du couvent de Bobbio, transporté à Werden au temps de Charlemagne, puis à Prague, puis en Hollande, enfin conservé à Upsal, date du Ve siècle. On possède encore, en cette langue, éteinte vers le VIIIe ou le IXe siècle, deux contrats de vente, un calendrier et des alphabets. Le gotique a été parlé en Italie par Alaric et Théodoric, à Toulouse par Ataulf et Thorismund, à Tolède par les Récarède et les Totila, peut-être à Metz et à Aix par les Francs austrasiens.

Le poème de *Beowulf* (VIIe siècle) et le *Heljand* (VIIIe), attribué à Louis le Débonnaire, nous font connaître la langue de *Hengist* et *Horsa*, et celle de *Witikind*, l'adversaire si vaillant de Charle-

magne; langue qui constitue le fond de l'anglais moderne. Enfin les deux *Eddas* islandaises (XIIe et XIIIe) nous ont gardé le vieux scandidave tel qu'il se parlait en Norvège au IXe siècle, lorsque le roi Harald Harfagar contraignit à l'émigration ses nobles révoltés contre sa puissance et contre la propagande chrétienne.

L'altération des explosives, dans ce vaste groupe, porte sur les trois ordres de consonnes; elle s'opère par gradation : sauf exceptions, bien entendu. La douce indo-européenne se change en forte; la forte en aspirée; l'aspirée en douce. Il ne s'agit donc pas seulement, comme on l'a dit, d'un renforcement, puisque l'aspirée s'affaiblit; c'est une sorte de roulement. Citons quelques exemples parmi les gutturales, qui sont, dans l'alphabet indo-européen, G, K, GH.

A *gan* engendrer (*gignere*, *genus*) et à *gan*, *gna* « connaître » (*gignoskō*, *gnoscere*) se rattachent : *kuni*, *kind* (got.) « race, fils », angl.-sax. *cild*, angl. *child* « enfant », norrois *kynd*; *kan*, connaître, anglais *know*, all. *kunst*, « le savoir ». A *gnā* (prononcez *djnā* « femme », gr. *gunē*) répond *quino*, angl. *queen*, scandinave *kona*; rapprochez les formes masculines bien connues *könig* et *king*. *Genu*, *gonu* donne le got. *kniu*; *gula*, *kele*; *gala* (*gelu*, *gelidus*), *kalds* « le froid », angl. *cold*; *gau* « la vache », *kuh*, angl. *cow*; *gam* « aller », *kommen*, angl. *come*; *gush* « essayer », *kiusan*; *gust* « goût », *kustus* « épreuve »; *gena* « joue », scandin. *kinn*; *reg-ere*, *reg-em*, *regula*, *reiks* « royaume »; *varg* (*ergon*), *waurkjan*, angl. *work*; *agros*, *akr*. La douce originelle est devenue forte.

Nous avons déjà rencontré les mots *cor*, *cordis*, *kardia*, *çrad* (dans le verbe *çrad-dadhāmi*). Quelle en sera la forme gotique? évidemment *hairto*, angl. *heart*, « le cœur »; le sanscrit *hrd* est déjà de l'allemand. *Collum* sera *hal-z*; *calamus*, *halm*; *canis*, *hunths*; *cornu*, *haurn*, scand. *horn*; *quis*, *hvas*, *hvo*, angl. *who*, *what*; *kvēta* (ssc. *çvēta*), *hvit*, *white* « blanc »; *capio*, *hafjan* « prendre »; *kluo*, *hlu* : « oreille », *hliuma*; *hlut* « entendu », all. *laut* « son, lettre »; *caput*, *heafod*, angl. *head*; *precari*, *fraihan*; *dico*, *taihan*, angl. *teach* « enseigner »; *pecu*, *faihu*. *Kreas*, scand. *hrae* « corps mort »; *cutis* « peau », sc. *hud*. *Svakura*, got. *svaihra*; *dekem*, *taihun*, angl. *ten*; *centum* (gr. *he-katon*), angl. *hund-red*. La forte originelle s'est aspirée en *h*.

L'aspirée originelle *gh* est représentée par le grec *kh*, le latin *h*; on va la voir remplacée par la douce. *Stigh*, gr. *steikhō* « avançer, marcher », *stikhè* « file, rang » (*distique*), est en gotique *steigon*; *vagh* en got. *ga-wagjan*, scandin. *ega* (cf. le gr. *ekhō*); *ligh*, *bi-laigon*, « lécher »; *khu* (*fundere*), got. *giutan*, danois *gyder*, « je

verse »; *khthes*, pour *ghjas*, *hesternus*, got. *geis-tra*, *ges-tern*, angl. *yesterday*; *kholos* « bile », dan. *gali*; *khēn* (*hansa*), *gans*, angl. *goose*. *Homo* se rencontre sous la forme gotique *guman*, all. *gam* : *brautigam*, « l'homme des fiançailles »; *hostis*, pour *ghostis*, devient *geist* « l'étranger, le revenant ».

Les mêmes faits abondent dans l'ordre des dentales. *D* : — *duo*, *duplus*, *tvei*, *tweifels* « douteux », angl. *two*; *drus*, got. *triu*, angl. *tree*; *domare*, *tamjan*, scand. *tamr* « dompter »; *deirō* « couper » (d'où *derma* « tranche mince, peau »), *tairan*; *dakru*, *taihr* « larme », angl. *tear*; *ducere*, conduire, *tiuhan*; ssc. *dantas*, lat. *dentis*, got. *tunthus*, angl. *tooth*; *suadvis*, got. *suts*. angl. *sweet*; *ad*, manger, angl. *eat*; *sedere*, *sitan*, *set*, *sit*. — *T* : — *to*, *tum*, *tad*; got. *thata*, angl. *the*, *that*; *treis*, *threis*, *three*; *tu*, got. *thu*, angl. *thou*. *Teinô* « tendre », got. *thanjan*; *tonitru*, *thunder*; *tenuis*, angl. *thin*; *tarsh* « brûler », *tharsjan* « avoir soif », angl. *thirst*; *tauta* « ville, peuple », latin *totus*, got. *thiodisc*, allem. *deutsch*; *mater*, *mother*. — *DH* : — *dhā* « poser », gr. *thē*, angl. *do* « faire »; *doms*, *doom* « établissement » : *kingsdom* « royaume », *doomsday book* « livre du jour du jugement ». *Dhars* « oser », gr. *tharsos*, got. *ga-daursan*; *rudh* « rouge », angl. *red*; *thēr*, anglo-saxon *deor* « bête sauvage », ang. *deer* « daim »; *thura*, *door*, dan. *dyr*.

Restent les labiales *P* et *BH* (*B* n'étant pas primitif). *P* : — *pater*, angl. *father*; *primus*, got. *fruman*, angl. *fir-st*; *pous*, *podos*, got. *fotus*, angl. *foot*, pl. *feet*; *priya* « cher », got. *frijon*, angl. *friend*; *pur*, *fire* « feu »; *pellis*, got. *fel* « cuir »; *pempe*, *fimf*, *fünf*, *five*; *polus*, got. *filu* « nombreux »; *pleos*, *fulls*; *super*, *ufar*; *pati* « maître », got. *fath-s*. — *BH* : — *bhar*, got. *bairand*; *bhrātar*, angl. *brother*; *bhu* (*phuô*), *ich bin*, a. sax. *beom*, angl. *to be*; *phēgos*, *fagus*, got. *boku*, dan. *bog* (hêtre); *frangere*, *fregi* « briser », *brukjan*; *ophrus* « sourcil », *braue*; *nephélè*, *nebl*.

Les faits de substitution se présentent, à l'étage gotique, avec une régularité véritable; mais les exceptions, que j'ai pris soin d'écarter, ne laissent pas de jeter quelque ombre sur le tableau. Ainsi, une loi secondaire préserve de toute altération la consonne forte précédée d'un *S* ou d'une aspirée. *Fisks* répond à *piskis* « poisson », à côté de la forme anglaise *fish*, dont le *h* paraît plus régulier; c'est *ist* et non *isth*, qui répond à *asti*, « il est »; *stair-no*, et non *sthair*, à *stara* « étoile »; *skaida*, *speva*, *staiga*, « je sépare, je crache, je monte », à *skindo*, *spuo*, *steichô*. Ailleurs, sans que l'exception puisse être convertie en loi, l'aspiration manque à la consonne initiale, ou bien le renforcement de la douce en forte; par exemple, dans *band* « je liai », *budum* « nous offrîmes », *grêdus* « faim », *gavi*

« contrée », *grip* « prendre » *dauthar* « fille », *daur* « porte », *dail-s* « partie »; et dans le corps des mots *fadar* « père », *fidvor* « quatre », *sibun* « sept » (angl.-sax. *seofon*), *biuga*, « je courbe » (rac. *Bhug*), *skadus* « ombre » (angl. *shadow*), *slēpa*, « je dors », la substitution ne s'est pas opérée. Quelquefois l'anglo-saxon, ou même l'allemand, sont plus réguliers que le gotique. Il ne faut pas s'étonner de ces hésitations, si communes dans toutes les langues, et qui s'expliqueraient très bien si nous connaissions toutes les circonstances de milieu et de temps qui ont influé sur la prononciation.

On s'accorde généralement à penser que la substitution, dite simple, à laquelle sont restées plus ou moins fidèles les branches, mortes ou vivantes, du rameau bas-allemand, est demeurée commune, jusqu'au VIIe ou VIIIe siècle, à toutes les nations germaniques. Vers cette époque, le vieux haut-allemand aurait opéré sur les consonnes bas-allemandes le même travail que le gotique avait accompli sur les consonnes indo-européennes; faisant de la douce gotique — ancienne aspirée — une forte; de la forte gotique, ancienne douce, une aspirée; enfin de l'aspirée gotique, ancienne forte, une douce. Ou autrement : la douce indo-européenne, *d*, *g*, *b* devient une aspirée ou sifflante allemande, *z* (*ts*), *ch* ou *h*, *f* ou *pf*; la forte indo-européenne, *t*, *k*, *p*, une douce, *d*, *g*, *b*; l'aspirée indo-européenne, *dh*, *gh*, *bh*, une forte, *t*, *k*, *p*.

Avant de montrer ce que cette nouvelle progression a de réel et ce qu'elle a de fictif, nous rappellerons les monuments les plus anciens du haut-allemand.

Les Francs, les Souabes, les Alamans, les Austro-Bavarois n'ont pas eu d'Ulphilas; et l'agitation de leur existence aux Ve et VIe siècles ne leur permettait guère de prendre conscience d'eux-mêmes. Pressés et traversés par les Huns et les Slaves, entraînés, parmi les envahisseurs, à travers la Gaule et jusqu'en Espagne, ils n'ont pas formé de véritable État allemand avant le règne du carolingien Louis le Germanique. Seuls les Francs avaient réussi, une première fois, à la fin du Ve siècle, à englober la majeure partie de la Gaule dans le domaine de Clovis, bientôt partagé entre ses descendants; mais, trop peu nombreux pour imposer leur langue à des populations qui parlaient depuis quatre siècles le latin vulgaire, ils avaient dû faire rédiger dans l'idiome de leurs sujets leur propre loi salique. Le francique n'était réellement parlé qu'à la cour des rois d'Austrasie. En fait, il n'est rien resté des poèmes antiques dont Tacite avait entendu parler; nul doute cependant que les Francs n'en connussent et n'en récitas-

sent un grand nombre; et Charlemagne, qui aimait sa langue maternelle (ou plutôt paternelle, car sa mère était gallo-romaine), entreprit de les faire recueillir. De ce trésor, qui eût été inestimable, il ne s'est conservé qu'un très beau fragment, *Hildibraht et Hadebraht*, terrible combat d'un père et d'un fils. C'est, avec un commentaire obscur de la loi salique, le seul texte franc qu'on puisse faire remonter jusqu'au VIIIe siècle. Une description de la mer (*Merigarto, mer-garten*, le *Jardin de la mer*), un poème en l'honneur de Louis III vainqueur des Normands, le *Ludwigslied*, une prière en vers, une vie de Jésus rimée, peuvent être rapportés aux IXe et Xe siècles; enfin, d'assez nombreuses traductions en prose d'un moine laborieux, Notker, prolongent jusqu'au XIIe siècle la vie du vieux haut-allemand. Le moyen haut-allemand, dialecte des Suèves, fleurit du XIIe au XVe, sous la brillante dynastie des Hohenstaufen, les empereurs souabes; c'est la langue du *Livre des héros*, choix, malheureusement trop restreint, de légendes précieuses, qui content les exploits d'Etzel et de Dietrich de Berne (Attila et Théodoric) et la fameuse bataille de Ravenne où croula l'empire d'Odoacre (*Otokar*); c'est la langue des *Nibelungen* et de *Gudrun* — les deux épopées nationales — et des *Minnesanger*, poètes-chevaliers, habiles imitateurs de nos *Chansons de geste*. Avec la traduction de la Bible, de Luther, commence la période moderne, celle du nouveau haut-allemand, langue artificielle, composite, empruntée par le grand réformateur au style des chancelleries de l'Allemagne moyenne, notamment de la Saxe, où se trouvent confondus des éléments variés, appartenant soit au souabe haut-allemand, soit au vieux saxon bas-allemand : de là, certains retours à la prononciation gotique.

Au point de vue linguistique, ce qui distingue les diverses phases de l'allemand, c'est d'abord l'assourdissement progressif des voyelles sonores, la perte des *u*, des *a*, des *o* de la désinence, et l'abus des finales en *n*; c'est, ensuite, l'usage plus ou moins rigoureux de la seconde substitution. « Tous les dialectes du haut-allemand, dit M. Hovelacque, ont changé en *t*, *z*, *d* les *d*, *t*, *th* des idiomes germaniques du premier degré. » En cela, ils ont tous été du « rigoureux » haut-allemand. Mais il n'en a pas été de même pour les deux autres ordres de consonnes; une partie seulement des idiomes haut-allemands altérèrent les *k* et *g*, les *p* et *b*, du premier fonds, de l'étage gotique. Ainsi la substitution gotique s'est maintenue dans *kinn* (menton, *kinnus*), *kann* « je peux », *hund* « chien », *gast* « hôte », *gebe* « je donne » (*giba*), *fange* « je prends » (*faha*), *vieh* (*faihu*) « bétail », *binde* « je lie »,

biege « je courbe » (*biuga*). Au contraire, *pracht* (éclat) — d'où *Berthe*, *Al-brecht*, *Dagobert* (splendeur du jour), etc. — répond au got. *bairhts*, a.-sax. *beorht*, angl. *bright*, ainsi qu'au sanscrit *bhrag* « briller », *flegô*, *flagro*, *fulgeo*; *breche* « je casse », *flehe* « j'implore », *frage* « je demande », *hange* « je pends », *lecke* « je lèche », *schlafe* « je dors », *laufe* « je cours », *b-leibe* « je reste », *joke* « joug », au gotique *brika*, *fleka*, *fraihna*, *haha*, *laigô*, *sêpa*, *hlaupa*, *af-lifnan*, *jog*; *ich pim* s'opposait correctement à *ik bin* (de *bhu* « être »); *prinnan* « brûler » à *brinnan*; *chunnan* « connaître » à *kunnan*; *kilih* « semblable » à *galeiks*; mais l'allemand de Luther est revenu à *bin*, à *brennen*, *kennen*, *gleich*.

L'évolution dentale seule est complète et persistante. *T* gotique devient *z*, *tz*, *sz*, *ss*; *twau*, *zwei*; *taihun*, *zehn*; *to*, *zu*; *taihan*, *ziehen*; *tunthus* (*dentis*), *zahn*; *fôtus*, *fuoz*; *tamjan* (*damayami* « dompter »), *zamôm*; *ita* « manger », *izzu*; *tuesday*, *zientag*; *taihr*, *zehre*; *vet* « sage », *weiss*, *wissen*; *sitan* (*sedere*), *sitzen*. *D* gotique devient *t* : *to do*, *tuom* « je fais »; *day*, *tag*; *ga-dars* « j'ose », *ge-tar*; *rod*, *red* « rouge », *rot*; *deer*, *tier* « bête sauvage ». *TH* gotique devient *d* : *brother*, *bruder*; *mother*, *muder*; *thou*, *du*; *three*, *drei*; *thin* « mince », *dünn*; *the*, *der*; *that*, *dass*; *thorn* « épine », *dorn*; *through*, *durch*; *thunar*, *donar*; *thirst* « soif », *durst*; *thorpe* « village » (*trapâ*, *tribus*), *dorf*.

Nul groupe dans la famille indo-européenne n'a éprouvé de tels accidents, et ne s'est écarté aussi loin — du moins en apparence — du type premier qui fut sa raison d'être ; je dis en apparence, puisqu'il n'est pas de parler aryen plus riche en racines et en éléments antiques. Reviendrai-je sur les causes probables de l'altération germanique? On les a cherchées dans un contact, un mélange ethnique avec les Finnois? Mais il est, comme nous l'avons dit, beaucoup plus simple de constater un de ces phénomènes physiologiques particuliers à chaque race. Les deux substitutions se sont-elles produites indépendamment l'une de l'autre? Max Müller tend à le croire. Mais alors comment expliquer la phase commune à la première substitution, et la venue tardive et partielle de la seconde; comment comprendre que celle-ci ait toujours pris celle-là, même en ses défaillances, comme base et point de départ? Voici la racine *grabh*, qui devrait donner en gotique *krab*, en haut-allemand *chrap*; et le gotique s'en est tenu à *greipan*, l'allemand à *greifen*. Le gotique dit *fadar* là où il devrait dire *fathar*; l'allemand part de *fadar* et, changeant la douce en forte, dit *vater*. Cette remarque, très ingénieuse et très fondée, appartient à M. Michel Bréal.

Ce que l'on peut accorder, c'est que les deux substitutions sont nées d'un même besoin de renforcement, de changement, et que la seconde, étant la conséquence de la première, se serait plus ou moins accomplie dans toutes les langues germaniques si le gotique n'avait pas péri, si les idiomes de la Scandinavie et de l'Angleterre n'avaient pas été appelés de bonne heure à une destinée tout à fait indépendante. On peut du moins l'augurer de deux faits : l'évolution dentale s'est fait sentir dans le hollandais et le flamand, où l'on dit *de* et non *the*. En anglais même, c'est à grand peine que l'aspirée dentale douce se maintient; aujourd'hui la prononciation populaire supprime le *th*; *I love' em* « je les aime »; mais Shakespeare ayant à figurer le son *th* le rend par *d*. Lisez dans *le Roi Henri V* la scène curieuse où une confidente enseigne l'anglais à Catherine de France, fiancée malgré elle au vainqueur d'Azincourt. « Comment appelez-vous la main? — *de hand.* — Et les doigts? — *de fingres.* — Les ongles? — *de nails.* — Le bras? — *de arm.* — Et le coude? — *de elbow.* — Le col? — *de neck.* — Le menton? — *de chin.* — Le pied? la robe? — *de foot, de coun.* » Suivent des jeux de mots qui indiquent chez la jeune princesse une certaine précocité; mais nous n'avons ici à retenir qu'un précieux renseignement phonétique.

CHAPITRE VII

DEUX LANGUES ANALYTIQUES

Les Saxons et les Angles. — Formation de l'anglo-saxon; monuments des dialectes saxon et angle. — L'angle a subi l'influence danoise. — Le bas-latin et le latin rustique; formation du français. — Le serment de Strasbourg, etc. — La *Chanson de Roland.* — Le français porté en Angleterre par les Normands et par les Angevins (Plantagenets). — Le vocabulaire français pénètre et désorganise, en l'enrichissant, l'anglo-saxon (XIIe-XVe s.). — Périodes du vieux et du moyen anglais. — Il y a deux langues en anglais. — Les deux stades du français : formation populaire; formation savante. — Lamentations des romanistes. — Les doublets. — Emprunts du français à l'italien, à l'espagnol, à l'allemand et à l'anglais. — Suffixes grecs. — Vitalité de la dérivation dans la langue française, de la juxtaposition dans la langue anglaise. — Conclusion.

Nous touchons à la fin de cette revue philosophique des langues. Après avoir rattaché la parole humaine au cri animal, nous avons constaté la coexistence d'idiomes monosyllabiques, agglutinants et flexionnels, et nous avons accepté comme probable la succession de trois périodes correspondant à ces trois stades du langage; nous avons considéré la flexion comme la fusion de syllabes agglutinées. Mais nous n'avons été guidé par aucune idée systématique, par aucun préjugé; c'est avec une parfaite indifférence que nous avons adopté l'ordre qui nous a semblé le plus vraisemblable. Nous ne sommes pas de ceux qui se lamentent sur la perte de l'instrumental sanscrit, du digamma éolique, ou des deux cas du vieux français. Nous ne croyons pas du tout à la décadence du langage; nous voyons, dans les mille altérations et substitutions phonétiques, des adaptations de la parole au tempérament des peuples et à la complexité croissante des besoins intellectuels.

Nous aimons beaucoup les idiomes synthétiques qui marquent par des désinences variées les relations des mots entre eux; mais nous goûtons plus encore les langues simplifiées où le mot devient un serviteur plus obéissant de la pensée, où des prépositions et des auxiliaires suppléent, avec plus de souplesse et d'exactitude,

les formes, atrophiées, usées, évanouies, des déclinaisons et des conjugaisons.

Parmi les langues européennes parvenues à l'état analytique plus ou moins rigoureux, nous en choisirons deux, celles qui ont pour nous le plus d'intérêt, l'une germanique, l'autre latine, extrêmement différentes et pourtant inséparables, l'anglais et le français.

Vers le milieu du ve siècle, les peuples de langue bas-allemande formaient à la fois l'avant-garde au midi et, au nord, l'arrière-garde du corps germanique. Les Visigots à demi civilisés d'Ataulf et d'Euric apprenaient le latin et oubliaient leur propre idiome à Toulouse, à Narbonne, bientôt au delà des Pyrénées; mais les Scandinaves, les Saxons, les Frisons et les Hollandais, serrés à l'est par les Langobards, les Ruges, les Hérules, au sud par les Alamans, séparés par la masse des Francs du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut, étaient les uns rejetés dans la vaste péninsule du Nord, ou dans le Jutland et les îles danoises, les autres entre l'Elbe et le Weser, et vers les bouches de l'Ems, de l'Eyder, du Rhin et de la Meuse. Tous, ils couraient la mer, cherchant fortune, pillant çà et là, touchant sans cesse les rivages anglais. En 448, une bande de ces vaillants flibustiers, Saxons et Jutes, s'établit, sur la côte de Kent, dans l'île de Thanet; leurs chefs, Hengist et Horsa, d'abord engagés au service d'un prince des Bretons, Wortigern, pour combattre des envahisseurs calédoniens, ne tardèrent pas à prendre pied dans le pays; Horsa fut tué; mais des renforts saxons et jutes, chassant, pied à pied, les anciens habitants jusqu'à la Severn et aux montagnes galloises, occupèrent en moins d'un siècle tout le sud de la Grande-Bretagne et le bassin de la Tamise. Enfin, vers 558-60, les Angles, qui habitaient le sud-est du Slesvig, vinrent s'établir en grand nombre sur les rives de l'Humber et dans les régions limitrophes des Cambriens et des Écossais. Dès 586, l'élément celtique était complètement expulsé, et les petits rois de l'Heptarchie se disputaient avec acharnement la suzeraineté; ceux du Wessex avaient fini, au IXe siècle, par réunir toutes les provinces sous leur sceptre, lorsque l'invasion germanique, après un temps d'arrêt, redoubla d'intensité. D'autres hommes du Nord, ceux qui, venus de Frise, de Danemark, de Norvège, s'abattaient sur l'empire carolingien et s'emparaient de la Normandie, fondèrent dans le pays des Angles un royaume de Northumbrie. Puis, malgré les victoires d'Alfred le Grand et d'Athelstan (871-941), des rois danois, Swenon et Knut, se rendirent maîtres de l'Angleterre; une révolte heureuse, 1035, rétablit bien pour quelque

trente ans l'autonomie saxonne; mais les Danois ne renoncèrent pas sitôt à leurs prétentions; et l'on sait que, dans le temps même où Guillaume le Conquérant débarquait à Pevensey (1066), Harold, le dernier roi national, était occupé dans le nord à détruire une armée danoise et norvégienne.

La langue anglo-saxonne, si l'on omet quelques variétés dialectales, s'était constituée en quatre siècles (500-900), assez fortement pour réduire à peu de chose l'immixtion du vocabulaire danois, d'ailleurs presque identique au sien; quant au celtique, elle n'en avait gardé que de faibles vestiges, des noms de lieu, par exemple, une cinquantaine de mots tels que *bearu* « colline » (*berfa*, *barpa*), *cloût* « pièce de toile », *kylène* « fournaise », *crook* « croc »; *gwiked* « guichet »; *clan* « tribu »; *claymore* « épée » (*cleadheamh-more*), etc. Cette disparition du celte surprend au premier abord; il avait survécu, en effet, à quatre siècles de domination romaine, et il s'effaçait devant un idiome aussi peu cultivé que lui-même. Pourquoi? parce que l'invasion saxonne a été la substitution d'une race à une autre; les débris des Bretons orientaux, ou Logriens, avaient émigré en Armorique, ou s'étaient réfugiés à l'ouest dans la terre des Cambriens, Galles et Cumberland.

L'occupation romaine avait été intermittente et superficielle. Les légions, en quittant l'île, 412, avaient emporté le latin. Le sol anglais a bien pu garder des ruines de cités et des traces de voies romaines; mais dans l'anglo-saxon primitif on ne trouverait pas plus de trois mots d'origine latine : *coln*, *Lincoln* (*Lindi colonia*); *caestre*, *castra*; et *straet*, *strata*. Il faut rapporter à l'établissement du christianisme (VIIe siècle) l'introduction d'un certain nombre de termes transmis par l'anglo-saxon à l'anglais moderne : *ancor* (*anachoret*), *apostol*, *postol*; *biscop* (*bishop*), *aelmœsse* (aumône), *calic*, *candel*, *clustor* et *claustre* (cloître), *discipul*, *deofol* (*diabolus*), *deacon* (diacre), *engel*, *mynster*, *pistol* (*epistola*), *predicyan*, *profost*, (*propositus*), *purpur*, *sanct*, *ymn*, *culufre* (*columba*), *castell*, *douther* (*doctor*), *gigant*, *meregreot* (*margarita*), *pund*, *plant*, *ylp* (*vulpes*), *yncia* (*uncia*). Les lettres latines étaient d'ailleurs peu cultivées au temps de l'Heptarchie. On voit Bède engager l'archevêque Egbert (732-769) à faire traduire le *Pater* et le *Credo* par le plus instruit des clercs ou laïques de son diocèse. Sous Alfred, pas un prêtre ne comprenait la messe. L'invasion normande releva le niveau des études classiques. Le latin devint la langue du droit, de la théologie, des actes publics; et après la Renaissance il fut quelque temps de bon air de parler grec et latin en anglais. Mais n'anticipons pas; nous avons à dire quelques mots de l'anglo-

saxon lui-même, de cette langue qui a été et demeure la base et le fond de l'anglais.

Elle est, son nom l'indique, la fusion de deux groupes de ces dialectes bas-allemands, dont la phonétique a fait l'objet du dernier chapitre. Il faut répéter que ces idiomes, loin d'être dérivés de l'allemand, sont les frères aînés du plus ancien haut-allemand, que s'ils ont la même grammaire, les mêmes éléments lexiques, ils ne les tiennent pas de lui, et que, pour la substitution des consonnes, l'anglais le plus moderne s'est maintenu généralement à l'étage gotique et scandinave.

Parmi les dialectes saxons, celui du Wessex (Winchester), parlé sous Egbert et même sous Alfred, a, tout naturellement, pris le pas sur les autres, à mesure que le royaume de Wessex englobait tous les États de l'Heptarchie. C'est à lui qu'on rapporte les plus importants monuments littéraires que nous possédions : les poèmes de Beowulf (*Chant du voyageur*, *Bataille de Finnesburg*), *la Paraphrase de Caedmon*, *Andreas* et *Elène*, le Recueil ou *Codex Exoniensis*, le *Cronicon saxonicum*, les versions anglo-saxonnes de l'historien Rosius par le roi Alfred, et de l'*Histoire ecclésiastique* de Bède, les *Lois anglo-saxonnes*, le *Gospel*, version de l'*Évangile*, et les *Homélies* d'Aelfric.

Les dialectes angles sont représentés par deux manuscrits (*A* et *G*) du *Cronicon saxonicum* que l'on croit originaires de Mercie (Lincoln), et par le *Durham-book*, rédigé en northumbrien sous Knut le Grand. C'est dans ce dernier texte que l'on retrouve le plus de traces de l'influence danoise, des mots comme *afledd* « procréé » (scandinave *afla* « engendrer »), *agede* « luxure » (scand. *agaeti*), *beggse* « amer » (scand. *beiskr*), *bradda* (scand. *blaedi*), *bule* « taureau » (scand. *boli*), *blunt* « sot » (scand. *blunda*, dormir), *bulaxt* « hache (scand. *bolöxi*, cf. *pelekhus*), *kide* (chevreau). On attribue au scandinave les suffixes ou désinences *legge*, *sunnd*, *agg*, *egg*, *eunde* (part. présent), *inn* et *enn* (3e pers. plur.). Le caractère des dialectes angles, c'est l'assourdissement et l'uniformité du vocalisme. Au contraire le west-saxon, type de la famille, possède un mécanisme vocal plein de raffinement et de complication, plus varié que celui du gotique même. Il a conservé dans les verbes quelques vestiges de redoublement, et distingue le passé du présent par une apophonie (*ablaut*) plus ou moins constante, dont les verbes dits irréguliers en anglais moderne nous offrent de si nombreux exemples : *I do*, *I did*, *done*; *bear*, *bare* ou *bore*, *born*; *begin*, *began*, *begun*. Ce procédé de modification interne est, pour une langue presque réduite à l'état monosyllabique, une source de richesse infinie; un simple

changement de voyelle fait du même mot de trois ou quatre lettres, un verbe, un prétérit, un participe, un nom, un adjectif, un adverbe. Ce qui a le plus souffert, en saxon, c'est la déclinaison, déjà toute bouleversée, comme celle de l'allemand, et qui tend à disparaître. Les prépositions remplacent les cas. Mais rien ne distingue encore l'anglais futur des langues germaniques.

Il est douteux que l'anglo-saxon, livré à lui-même, eût produit la langue si délicate et si riche que nous connaissons; il lui aurait bien donné la force et la poésie dont elle déborde; mais où aurait-elle pris cette netteté de structure et cette variété de nuances qui en font par excellence une langue analytique? Qui l'aurait délivrée de sa grammaire, de ses flexions compliquées? C'est l'infusion du sang et de l'esprit français qui ont fait l'anglais ce qu'il est, et l'ont si complètement dégagé des ambages germaniques.

Le français, précisément, naissait plein de sève et d'avenir, en un temps où le parler teuton végétait sur le continent, et où l'élément anglo-saxon, idiome et race, languissait dans un triste désarroi, dans une véritable stagnation politique et intellectuelle. Les chefs visigots, burgondes, saliens et sicambres, plus heureux que Hengist et que l'Angle Idda, avaient trouvé en Gaule une population beaucoup trop nombreuse pour être anéantie ou du moins absorbée par ses conquérants demi-sauvages, et encore assez cultivée pour dégrossir quelque peu ces grands enfants violents et rusés. Malgré leur dédain sincère pour les vaincus, malgré ce contentement d'eux-mêmes qui s'étale si naïvement dans le préambule de la *Loi salique*, les Clotaire (Clotachar « l'illustre »), les Hilpéric (puissant protecteur), les Dagobert, *Éclat du Jour*, entourés d'ailleurs d'évêques astucieux, durent apprendre le latin et faire rédiger leurs actes dans la langue de ceux qui savaient écrire. Partout en Gaule, depuis cinq siècles, sauf en Armorique et en pays basque, on parlait le latin, soit officiel et administratif, dans les villes, soit vulgaire, dans les campagnes et dans le voisinage des garnisons. Le franc n'était parlé qu'à la cour d'Austrasie, dans quelques districts du Hainaut, et le long du Rhin, là seulement où les envahisseurs formaient des groupes suffisamment compacts. L'avènement des Carolingiens, Franco-Belges fortement romanisés, ne changea rien à des habitudes séculaires; si Charlemagne eut l'idée excellente de faire recueillir les vieux chants de ses ancêtres, il ne paraît pas avoir songé un seul moment à établir, en un lieu quelconque, une école germanique. C'est en latin qu'on s'entretenait, qu'on écrivait autour de lui; seulement un millier de mots allemands, le plus souvent latinisés,

étaient venus s'ajouter dans la langue courante à un très petit nombre de termes gaulois, et la prononciation tudesque avait aggravé encore, en exagérant l'accent tonique, l'altération infligée au latin par les gosiers celtes; le fait est qu'un travail insensible, contractant les mots, supprimant les désinences, avait, dès le VII[e] siècle, tiré du latin une nouvelle langue, un français embryonnaire que tous parlaient, manants et comtes, prêtres et laïques, mais qu'on n'écrivait pas encore. En 660, un nommé Mummolin fut élu évêque « parce qu'il excellait dans la *langue romane* »; en 750, Adhalard, abbé de Corbie, était disert en « roman », brillant en « tudesque », élégant en « latin »; ainsi les trois langues sont fort distinctes. « Cet Adhalard, dit encore son biographe, prêchait en langue vulgaire avec une abondance pleine de douceur. » En 768, l'année même où Charlemagne montait sur le trône, on disait *manatces* pour *minas*, *helmo* pour *galea*, *solament* pour *singulariter*, *macioni* pour *caementarii*. L'Église s'était hâtée de consacrer ce patois, dont les conciles recommandaient vivement l'usage (813, 842, 851). On prêchait partout en français; quelle meilleure preuve que la foule ne comprenait plus ni le latin, ni l'allemand! Au reste, il en est une autre, plus explicite : le texte des Serments de Strasbourg (842), conservé par Nithard (843).

Le fils aîné de Louis le Débonnaire, Lothaire, investi du titre impérial, se trouvant fort à l'étroit dans son long royaume, qui comprenait l'Italie, la Provence, l'Alsace, la Lorraine (*roy. de Ludher*) et les provinces du Rhin rive gauche — tous territoires qui n'appartenaient en rien à l'Allemagne —, Lothaire donc aurait voulu s'élargir aux dépens de ses frères, Charles, roi des Francs, et Louis, roi des Germains. Ceux-ci, réunis à Strasbourg, firent alliance devant leurs troupes, et Louis prononça les paroles suivantes : « *Pro deo amur, et pro christian poblo et nostro commun salvament* (pour l'amour de Dieu, et pour sauvement commun du peuple chrétien et le nôtre), *d'ist di en avant, inquant Deus savir et podir me dunat, si salvarai cist meon fradre Karlo* (de ce jour en avant, en tant que Dieu me donne savoir et pouvoir, ainsi sauvegarderais-je mon frère Charles), etc., *et ab Ludher nul plaid numquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit* (et avec Lothaire nul accord oncques prendrai, qui, de mon vouloir, porte dommage à ce mon frère Charles). »

Tel est le morceau et le titre le plus ancien que nous possédions non seulement du français, mais de toute la famille romane; si fruste à la fois, et si précieux pourtant, qu'on passerait des heures à l'analyser mot par mot; j'y noterai seulement la présence du futur

roman, *salvarai*, *prindrai*, l'une des créations de nos langues (*j'ai à sauver*, *j'ai à prendre*), et d'une forme propre au français, *meon vol* « vouloir », dont on citerait plus de trois cents exemples (*viol*, *vol*, *dol*, *recel*, *recul*, *recueil*, *accord*, *pli*, *affront*), abréviations heureuses de l'indicatif ou de l'infinitif, et qui auraient pu nous épargner bien des *ion* et bien des *ment*.

Quoi qu'il en soit, le français arriva très vite à la culture littéraire. Sans nous arrêter à la naïve complainte de *Sainte Eulalie* (IXe siècle), aux courts poèmes de la *Passion* et de *Saint Léger* (Xe siècle) et au trop long *Saint Alexis* (XIe), monuments précieux surtout pour les spécialistes, nous nous trouvons en présence, dès le XIe siècle, de la *Chanson de Roland* (4000 vers), la plus ancienne à coup sûr et presque la meilleure des épopées nationales modernes. La tradition veut qu'elle ait été chantée — sous une forme que nous ne possédons plus — à la bataille d'Hastings. Mais ce qui est certain, c'est que le plus ancien texte du *Roland* (manuscrit d'Oxford) a été rédigé en Angleterre dans la première moitié du XIIe siècle, que tous les détails de mœurs, les descriptions d'armes et de vêtements nous reportent à la fin du siècle précédent, et qu'il faut attribuer le poème à quelque Français-Normand compagnon de Guillaume le Conquérant. Cette origine est curieuse à plus d'un titre, et nous y reviendrons. Mais tout d'abord la *Chanson de Roland* appelle d'autres remarques intéressantes; elle s'inscrit en faux contre le préjugé qui refuse aux Français « la tête épique »; elle apprend aux historiens que Charlemagne, si vainement réclamé par les gens d'outre-Rhin, dont il a été le plus constant et le plus cruel ennemi, a fondé non la patrie allemande, mais la patrie française, presque abolie après lui par la féodalité; elle révèle aux critiques comment les épopées populaires se forment, avant l'histoire ou à côté, autour d'événements et de personnages réels transfigurés par l'éloignement. L'événement central ici, c'est la lutte du monde chrétien contre l'islamisme, qui ne s'est pas terminée à Poitiers, qui s'est prolongée jusqu'au IXe siècle, en France et sur les Pyrénées; les personnages, ce sont une nation, la France, et un homme, le grand Karl, l'*emperor à la barbe florie* (*ki ad barba florit*), qui essaya de constituer l'Occident civilisé, soit en face des barbares attardés à l'est, soit en face des Sarrasins débordant du midi, et qui, arrêtant l'un et l'autre déluge, contraignit la Germanie à l'équilibre et l'Islam à la retraite. Ces souvenirs n'étaient pas anciens, trois siècles à peine séparaient le trouvère de 1096 du grand Carolingien; mais tout un ordre de choses avait croulé, un abîme s'était creusé entre la conception unitaire de

Charlemagne et l'émiettement féodal; et du fond de ce nouveau chaos, si lentement, si péniblement ramené à l'unité par l'ambition persévérante, égoïste, des roitelets de l'Ile-de-France, les hommes et les événements du VIIIe siècle apparaissaient grandis et comme dorés d'une gloire fabuleuse. On a cherché dans le *Roland* un caractère germanique; on ne l'y trouve nulle part, si ce n'est dans la rudesse obtuse des mœurs et des pensées; mais partout une France qui n'est plus est invoquée par une France qui n'est pas encore. Partout, cent fois, revient ce nom, accompagné d'une épithète homérique : *France la doulce*. Aix-la-Chapelle même est *Ais en France*; les généraux sont des *pairs de France*; les soldats sont des *Français*. Roland, frappant Marsile, s'écrie : « *Que dulce France par nuz ne seit hunie!* » et, pleurant sur les morts : « *Terre de France, moult êtes doux pays!* » Olivier, couché à terre, expirant, joint les mains et prie pour Charles, pour *douce France*. L'empereur s'évanouit sur le corps de Roland, s'arrache la barbe et revenant à lui : « En *France*, les étrangers demanderont où est le comte capitaine, je leur dirai qu'il est mort en Espagne! » Et cent mille *Français* pleurent avec lui. La langue, sobre et forte, ne dépare point ce tableau grandiose :

> Ce Sarrazin semble moult hérétique :
> Plutôt mourir que de ne pas l'occire!
> Oncques n'aimai les couards ni la couardise...
> Sempre ferraí de Durandal grans colps!
> Sanglans en iert li brans entresque à l'or.

« Sanglant en sera le glaive jusqu'à l'or de la garde! » Quelle différence entre ce style simple et les délayages insipides où les « jongleurs » des XIIIe, XIVe, XVe siècles noyèrent la vieille *Chanson*, pour changer l'assonance en rime et le décasyllabe en traînant alexandrin! Mais ce qui importe, c'est le retentissement européen de cette épopée, germe d'épopées moindres, innombrables, écloses au XIIe siècle; traduite et imitée dans toutes les langues, allemand, islandais, hollandais, espagnol, italien, elle porta au loin le renom du français dans toutes les cours et tous les pays; elle eut enfin l'honneur d'inspirer le délicieux *Orlando* de l'Arioste. Par elle, le français fut au moyen âge la langue universelle, écrite par le voyageur Marco Polo, par Brunetto Latini, le maître de Dante, « parce que le français est le parler le plus *délitable* et le plus commun ». Enfin le français fut pendant près de trois siècles la langue officielle de l'Angleterre; et notre langue compte parmi ses textes les plus anciens les lois publiées en 1069 par Guillaume Ier. En voici le début : *Cessount les leis et les custumes que le rei Wil-*

lams grentat à tut le puple de Engleterre après le conquest de la terre.

Maintenant, pourquoi le *Roland* a-t-il été composé dans l'ouest de la France? Parce que le premier auteur voulait louer les ancêtres de seigneurs angevins et normands, Geoffroi Grisegonelle et Richard sans Peur. Pourquoi Roland, *Hruodlandus*, à peine mentionné par l'historien Éginhard, est-il devenu le héros du poème et le neveu de l'empereur? Parce qu'il était préfet des marches de Bretagne, et que son souvenir s'était conservé dans le pays du poète inconnu. Ce poète, ou son continuateur, a suivi en Angleterre les bandes du Conquérant, et il a écrit en français pour ses compagnons d'armes; car on ne parlait que français dans les États continentaux de Guillaume, à ce point que le dialecte normand fut, avec le bourguignon, le picard et le parler de l'Ile-de-France, l'un des principaux éléments de la langue française.

L'origine scandinave du glorieux bâtard ne fut pas étrangère à ses vues ambitieuses sur l'Angleterre, tant de fois pillée et conquise par les fameux *rois de mer* ou *wikings*, émules de ses ancêtres; mais il ignorait parfaitement la langue du Nord, que ses sujets n'avaient jamais apprise. Lorsque Rol, le fondateur du duché de Normandie, vint, au commencement du x[e] siècle, rendre hommage au roi Charles le Simple, il eut à peine prononcé les premiers mots du serment : *By Got*, « au nom de Dieu », que toute cette cour carolingienne, pourtant germanique aussi d'origine, ne put s'empêcher de rire. On ne le comprenait pas. Il en fut de même à Rouen et à Falaise, et tout fut dit pour le scandinave.

Un pareil sort eût été réservé au français en Angleterre si Guillaume y était venu pour gouverner les Anglais; mais il n'avait conquis que pour « gaigner », pour s'emparer et disposer de tous les biens et de toutes les richesses. A ses compagnons d'aventure il distribua si bien le sol, les emplois et les honneurs, que le pays tout entier se trouva pris dans les mailles serrées d'un filet où chaque nœud représentait une baronnie, une seigneurie, un domaine normand. L'avènement des Plantagenets amena un nouvel afflux d'étrangers avides, ancêtres honorés des plus nobles familles. Dans chaque ville et dans chaque district rural, le propriétaire, le juge, le chef militaire ou civil et leur entourage constituaient des centres français.

Mais, en créant une caste dominante, la conquête, en somme, ranima l'anglo-saxon, dont la décadence était sensible au xi[e] siècle sous Édouard le Confesseur. La langue des vaincus résista éner-

giquement à la langue imposée; toutes deux demeurèrent côte à côte, sans se mêler, durant près de deux siècles. Les seigneurs, les moines, les soldats venus du continent, furent obligés d'apprendre plus ou moins le saxon, pour parler à leurs vassaux, à leurs ouailles qui refusaient de lire les lois normandes. Bientôt, en 1205, la conquête de la Normandie par Philippe Auguste, en isolant la Grande-Bretagne de la France, vint arrêter, pour un temps, l'immigration et fonder la nationalité anglaise. Henri III, en 1248, dut publier en langue vulgaire les délibérations du Parlement. Dès 1350, au témoignage de Chaucer, l'usage du français est restreint à la cour et aux actes publics. En 1363, Édouard III ordonne de plaider en anglais devant tous les tribunaux. Dès lors tout le monde parle anglais. Toutefois le roi Henri V (XVe s.) considère encore le français comme sa langue maternelle.

Le saxon d'ailleurs ne remportait qu'une victoire partagée. Vers la fin du XIIe siècle, il acceptait déjà et faisait siens quelques mots français. Dans les cinquante-huit mille vers consacrés par Layamon à sa *Paraphrase du roman de Brut*, on relève quatre-vingt-dix emprunts romans. A la fin du XIIIe siècle on en trouvera cent dans les cinq cents premiers vers de Robert de Gloucester; la proportion s'est élevée de trois à cent. Ce n'est pas tout, l'organisme grammatical est attaqué. Les désinences casuelles commencent à flotter, à disparaître. Les voyelles finales, changées en *e*, ne se prononcent plus. L'assourdissement de la langue est surtout sensible dans l'*Ormulum*, texte northumbrien du XIIIe siècle. C'est dans ce temps qu'on passe du demi-saxon au vieil anglais, représenté par les *Chroniques* de Robert de Gloucester et Langtof et par un ancien *Psautier*; la conjugaison elle-même, quoique déjà pauvre comme en toute langue germanique, perd une partie de ses nuances. Le domaine de l'apophonie diminue; *lufode* ou *lufede* « j'aimais », et *gelufod* « aimé », se confondent en *loved*; et désormais les vieilles formes (qui en grand nombre ont persisté jusqu'à nous) vont être considérées comme des irrégularités et des exceptions. Les terminaisons plurielles des personnes tombent. Le verbe, dit régulier, n'a plus que trois personnes en tout, première, deuxième et troisième singulier de l'indicatif, et deux formes, l'infinitif et le passé. Quant au nom, il perd successivement ses pluriels par affaiblissement, tels que *feet*, *teeth*, *men*, *pence*, *mice*; puis ses génitifs pluriels en *ene*; le génitif singulier en *is*, *es*, bientôt réduit à *s*, alterne avec les prépositions *of* et *to*. L'adjectif n'est pas encore indéclinable, et forme souvent son pluriel en *e*. Mais l'insignifiance de cette terminaison la supprimera

vite. Les finales n'ont plus de raison d'être dans une langue qui rejette l'accent vers le commencement du mot; ce trait saillant de la prononciation anglaise se dessinait déjà sans doute, car il a été l'un des facteurs de la langue. N'est-ce pas, en effet, cette volubilité infinie de l'accent, jointe à un bizarre effort guttural, qui, escamotant le corps du mot au profit de sa tête, produit ces contractions violentes dont une orthographe détestable porte encore la trace?

Cette période du vieil anglais a été, naturellement, une crise de désorganisation, de gestation féconde. Dans la suivante, celle du moyen anglais, le saxon a pris son parti; il a accepté ses acquisitions et ses pertes, abandonnant les lambeaux de grammaire qui n'ont plus de raison d'être, content de ranger sous la loi de son accentuation, de son gloussement singulier, le vocabulaire normand et latin. La *Bible* de Wycliffe (1324-1384), les *Voyages de Maundeville* (1300-1371), la satire de Langland (*Vision de Pierre Ploughman*) et surtout les poésies de Chaucer (1328-1400) sont les principaux monuments du moyen anglais. *Chaucer* est un des noms qu'il faut retenir; c'est le père de la poésie anglaise; ses *Canterbury tales* brilleront à jamais par le parfait naturel et la fraîcheur du style.

Le travail analytique se poursuit dans le nouvel anglais des Tudor et de la Renaissance, et en même temps l'affluence de termes latins introduits soit par une forte instruction, qui s'étend même aux femmes, aux princesses, soit par cette terrible manie théologique, qui a sévi en Angleterre au moins autant qu'en France ou en Allemagne — déplorable germe de ce biblisme niais, saugrenu, qui dépare les plus charmants livres de nos voisins — les romans de Bulwer, de Dickens, de Thackeray et de Currer Bell. A partir du XVI[e] siècle, la littérature anglaise prend un développement merveilleux, dont nous ne pouvons même pas donner une idée en cette rapide esquisse. C'est la langue, d'ailleurs, qui nous occupe. L'orthographe indécise, la présence de nombreux *e* muets finaux, l'emploi du *th* pour l'*s* paraissent seuls, au premier abord, établir une ligne de démarcation entre l'anglais de Surrey et Thomas More, de Spenser et de Shakespeare, et l'anglais de Bacon, de Milton, de Locke, de Pope et de Swift. Mais on s'aperçoit vite que les auteurs du siècle d'Élisabeth se distinguent par une allure libre, originale, par cette surabondance de sève et cet excès de vigueur qui ne vont pas sans enflure, mais qui seyent à la jeunesse. Leurs successeurs éprouvent plus ou moins ce besoin de correction, d'élégance compassée qui a jeté quelque monotonie

dans notre propre littérature classique. Enfin, le XIX[e] siècle paraît avoir rendu à l'anglais comme au français la liberté, la souplesse et la variété.

Il serait intéressant de rechercher dans quelles proportions se sont mêlés l'élément germanique et l'élément latin, quels sacrifices le saxon a dû faire au roman, quelles ressources l'anglais a tirées de ses nombreux emprunts. Ces calculs ont été faits. Sur *cent soixante-neuf* mots employés par le roi Alfred, Turner en a compté *230*, plus d'un cinquième, qui sont sortis de l'usage. Le même Turner estime que le rapport du normand au saxon est comme de quatre à six. Et, en comptant tous les mots des dictionnaires de Webster et de Robertson, M. Thommerel a établi que sur un total de 43 566 mots, 29 853 viennent des langues classiques, 13 230 des langues teutoniques. Or, de ces 30 000 mots français ou latins, absolument démarqués d'ailleurs par la phonétique anglaise, plus du tiers ne font que doubler les 13 000 vocables saxons. De là une richesse infinie en synonymes, c'est-à-dire en expressions applicables aux variations les plus subtiles d'une même idée. La nomenclature germanique prédomine dans tout ce qui est relatif aux produits de la nature, minéraux, plantes, animaux vivants, à la structure du corps humain, à la température et aux phénomènes atmosphériques; de même pour les meubles, ustensiles, instruments quelconques. Tout ce qui marque les rapports des mots entre eux : articles, prépositions, conjonctions, est également saxon. La politique, le droit, les fonctions sociales, biens, dignités, la philosophie, l'art, la science, les métiers, la cuisine, empruntent leurs termes au français et au latin. La poésie se contente volontiers du fonds national, et c'est ce qui la rend si difficile à comprendre; il y a deux langues en anglais, et il faut les savoir toutes deux pour lire Shakespeare et Byron.

En résumé, l'anglais du XI[e] siècle a reçu d'une civilisation alors plus avancée, et a continué de lui emprunter, l'expression des idées qu'il n'avait pas eu le temps d'acquérir. Le français nous présente un phénomène analogue; seulement c'est au fonds même où il avait puisé les éléments de sa forme populaire spontanée qu'il a demandé la plupart des ressources nouvelles exigées par le progrès des idées et des sciences. Après avoir épuisé le latin vulgaire, il s'est mis à utiliser, à calquer le latin classique. Il reste, à ce point de vue, plus homogène que l'anglais; mais d'un procédé pareil il a tiré des avantages égaux. Ainsi ont fait les autres idiomes romans; ils n'ont cessé d'accroître leur vocabulaire aux dépens du latin, leur source commune, et des langues

sœurs issues du latin. Si les linguistes méticuleux n'ont pas reconnu dans l'espagnol ou l'italien cette formation dite savante qu'ils reprochent au français, c'est que ces langues, moins contractées, se sont modelées de plus près et, dès l'origine, sur le prototype latin. Ils se plaignent, ils s'étonnent que le gosier français n'ait pas traité le latin de Cicéron comme le gosier gallo-franc avait traité le latin rustique; que les emprunts nouveaux n'aient point passé par la filière populaire, n'aient point subi cette déformation insensible qui a, je l'accorde bien volontiers, donné à notre langue sa physionomie originale. Je fais tout ce que je puis pour m'associer à ces regrets, mais il m'est difficile de préférer Villehardouin, Joinville, Beaumanoir à Froissart, à Commines, à Villon, bien plus encore, à Rabelais, Montaigne ou Ronsard, à La Fontaine, à Molière, à Voltaire, à Musset ou à Victor Hugo.

Disons, en quelques mots — car les Littré, les Gaston Paris, les Brachet ont épuisé cette matière —, en quoi consistent la formation populaire et la formation savante.

Quatre lois fondamentales ont présidé à la naissance du français : 1° la persistance de l'accent tonique latin et l'altération de la voyelle accentuée; 2° la suppression de la voyelle brève avant l'accent, lorsqu'elle n'est pas initiale; 3° la chute de la consonne médiane; 4° la contraction ou la chute des désinences. A ces caractères se reconnaissent les mots de première formation, d'origine populaire : *claritatem*, clarté ; *comitatum*, comté ; *simulare*, sembler; *videre*, voir; *audire*, ouïr; *magistrum*, maître; *vicarius*, viguier; *advocatus*, avoué; *augustus*, août; *tepidum*, tiède; *maleaptum*, malade; *mansio*, maison ; *regem*, roi, etc.

Cette dérivation populaire constitue le fonds et la trame de la langue française; comme elle suffisait à l'état mental du peuple, enfermé dans l'étroit horizon du christianisme et de la féodalité, le peuple laissa, vers le XIIIe siècle, tomber en désuétude un procédé dont il ne sentait plus le besoin. Mais bientôt, l'esprit s'éveillant, il fallut des mots nouveaux, soit pour traduire les auteurs anciens, soit pour rendre des pensées plus complexes, pour exprimer des notions moins sommaires.

Au XIVe siècle environ, commença une seconde formation, dite savante, parce qu'elle s'opéra dans la classe lettrée, et qui, sans avoir égard aux lois de la contraction interne et de l'altération phonétique, se contenta de calquer les mots latins. Nous lui devons les doublets si nombreux qui ont enrichi la langue. Quand on compare deux à deux des termes tels que *inclinaison* et *inclination*, *poison* et *potion*, *avoué* et *avocat*, *esclandre* et *scandale*,

dimanche et *dominique*, *chez* et *case*, *combler* et *cumuler*, etc., on reconnaît immédiatement que de ces doubles formes issues du même mot latin, la première est de création populaire, l'autre d'invention savante. Ajoutez à ces deux sources principales du vocabulaire de nombreux termes empruntés au grec, à l'italien et à l'espagnol (XVI[e] et XVII[e] s.), à l'anglais et à l'allemand modernes (XVIII[e] et XIX[e] s.), toute la terminologie technique et scientifique, une classe intéressante de mots orientaux, enfin des suffixes grecs, *mane*, *morphe*, *gone*, *graphie*, *logie*, *isme*, *iste*, *iser*, dont nous avons fait quelque abus, et vous aurez une idée approximative de l'histoire de la langue française. De ce fonds composite nous continuons à tirer, par dérivation, par juxtaposition, des formes incessamment renouvelées. Car le français, non moins que l'anglais, est en pleine vie, comme l'a démontré Darmesteter, et ne cesse de s'éloigner — avec le respect qui convient — des grands modèles, un peu figés dans leur solennité.

De ces deux langues, l'anglais et le français, l'une et l'autre dégagées, dans une mesure suffisante, de tout embarras grammatical, l'une et l'autre arrivées au terme du cycle linguistique, laquelle emportera le prix? Ce n'est pas à nous de le décerner. L'anglais, justement fier de sa richesse et de son immense expansion, le français, qui s'honore de son origine antique, de sa longue culture, de sa clarté, de sa prononciation nette et ferme sans emphase, ont fourni tous deux une carrière qui ne redoute aucune comparaison; tous deux se sont exercés, dans tous les genres, à l'expression des idées et des sentiments les plus hauts, les plus profonds, comme les plus délicats et les plus artistes.

Il suffit; et, nous excusant vis-à-vis de langues fort intéressantes et fort belles que notre cadre étroit nous a contraint de négliger — le persan, l'italien, l'espagnol, — nous quittons à regret ce vaste domaine du langage, où nous avons trouvé partout la parole dans une exacte correspondance avec les besoins intellectuels et moraux des hommes. Partout l'évolution du langage a été parallèle, adéquate à l'évolution de l'humanité. Fils du cri animal, du grognement anthropoïde, il a élevé l'homme au-dessus de l'animalité; tout ensemble facteur et instrument de nos progrès, créateur de la conscience et de la science, il relie la nature à l'histoire, l'anthropologie physiologique à l'anthropologie morale.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'évolution linguistique.

DEUXIÈME PARTIE

Distribution géographique des langues et des races.

TROISIÈME PARTIE

L'organisme indo-européen.

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.

LISTE PAR ORDRE DE MATIÈRES DES VOLUMES

COMPOSANT LA

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

(76 volumes parus)

PHYSIOLOGIE

BINET et FÉRÉ. Le Magnétisme animal, *illustré*.
BERNSTEIN. Les Sens, *illustré*.
MAREY. La Machine animale, *illustré*.
PETTIGREW. La Locomotion chez les animaux, *illustré*.
ROSENTHAL. Les Nerfs et les Muscles, *illustré*.
JAMES SULLY. Les Illusions des Sens et de l'Esprit, *illustré*.
DE MEYER. Les Organes de la parole, *illustré*.
LAGRANGE. Physiologie des exercices du corps.
RICHET (Ch.). La chaleur animale, *illustré*.
BEAUNIS. Les Sensations internes.
ARLOING. Les Virus, *illustré*.
BINET. Les Altérations de la personnalité.

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

ROMANES. L'Intelligence des animaux. 2 vol. *illustrés*.
LUYS. Le Cerveau et ses fonctions, *illustré*.
CHARLTON BASTIAN. Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol. *illustrés*.
BAIN. L'Esprit et le Corps.
MAUDSLEY. Le Crime et la Folie.
LÉON DUMONT. Théorie scientifique de la sensibilité.
PERRIER. La Philosophie zoologique avant Darwin.
STALLO. La Matière et la Physique moderne.
MANTEGAZZA. La Physionomie et l'expression des sentiments, *illustré*.
DREYFUS. L'Evolution des mondes et des sociétés.
LUBBOCK. Les Sens et l'Instinct chez les animaux, *illustré*.

ANTHROPOLOGIE

DE QUATREFAGES. L'Espèce humaine.
DE QUATREFAGES. Darwin et ses précurseurs français.
JOLY. L'Homme avant les métaux, *illustré*.
LUBBOCK. L'Homme préhistorique, 2 vol. *illustrés*.
HARTMANN. Les Peuples de l'Afrique, *illustré*.
CARTAILHAC. La France préhistorique, *illustré*.
TOPINARD. L'Homme dans la nature, *illustré*.
A. LEFÈVRE. Les Races et les Langues.

ZOOLOGIE

SCHMIDT. Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, *illustré*.
SCHMIDT. Descendance et Darwinisme, *illustré*.
HUXLEY. L'Écrevisse (introduction à la zoologie), *illustré*.
VAN BENEDEN. Les Commensaux et les Parasites du règne animal, *illustré*.
LUBBOCK. Fourmis, Abeilles et Guêpes. 2 vol. *illustrés*.
TROUESSART. Les Microbes, les Ferments et les Moisissures, *illustré*.
HARTMANN. Les Singes anthropoïdes et leur organisation comparée à celle de l'homme, *illustré*.

BOTANIQUE-GÉOLOGIE

DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Cryptogames), *illustré*.
DE SAPORTA et MARION. L'Évolution du règne végétal (les Phanérogames). 2 vol. *illustrés*.
COOKE et BERKELEY. Les Champignons, *illustré*.
DE CANDOLLE. Origine des Plantes cultivées.
DE LANESSAN. Le Sapin (introduction à la botanique), *illustré*.
FUCHS. Volcans et Tremblements de terre, *illustré*.
DAUBRÉE. Les Régions invisibles du globe et des Espaces célestes, *illustré*.

CHIMIE

WURTZ. La Théorie atomique.
BERTHELOT. La Synthèse chimique.
BERTHELOT. La Révolution chimique, Lavoisier
SCHUTZENBERGER. Les Fermentations, *illustré*.

ASTRONOMIE-MÉCANIQUE

SECCHI (le Père). Les Étoiles. 2 vol. *illustrés*.
YOUNG. Le Soleil, *illustré*.
THURSTON. Histoire de la Machine à vapeur. 2 vol. *illustrés*.

PHYSIQUE

BALFOUR STEWART. La Conservation de l'énergie, *illustré*.
TYNDALL. Les Glaciers et les Transformations de l'eau, *illustré*.
FALSAN. La période glaciaire, *illustré*.
VOGEL. Photographie et Chimie de la lumière, *illustré*.

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

BRUCKE et HELMHOLTZ. Principes scientifiques des Beaux-Arts, *illustré*.
ROOD. Théorie scientifique des couleurs, *illustré*.
P. BLASERNA et HELMHOLTZ. Le Son et la Musique, *illustré*.

SCIENCES SOCIALES

HERBERT SPENCER. Introduction à la science sociale.
HERBERT SPENCER. Les Bases de la Morale évolutionniste.
A. BAIN. La Science de l'éducation.
BAGEHOT. Lois scientifiques du développement des nations.
DE ROBERTY. La Sociologie.
DRAPER. Les Conflits de la science et de la religion.
STANLEY JEVONS. La Monnaie et le Mécanisme de l'échange.
BRIALMONT (le général). La Défense des États et les Camps retranchés, *illustré*.
WHITNEY. La Vie du langage.
STARCKE. La Famille primitive, ses origines, son développement.

Prix de chaque volume, cartonné à l'anglaise. . . . . 6 francs.

AUTRES OUVRAGES DE M. A. LEFÈVRE

I. — ART & POÉSIE

La Flûte de Pan, in-18, 2e édition (épuisé).

La Vallée du Nil, in-18.

La Lyre intime, in-18.

Les Merveilles de l'Architecture, in-18, 6e édition.

Les Parcs et Jardins, in-18, 3e édition.

Virgile et Kalidâsa, in-18.

L'Épopée terrestre, in-18.

II. — CRITIQUE

Les Lettres persanes, de Montesquieu.

Les Contes de Perrault.

Les Dialogues de Voltaire.

Les Chefs-d'œuvre de Diderot. (Dix vol. in-16 de la *Collection Jannet-Picard*, avec *Introductions*, *Notes*, *Variantes* et *Index*.)

III. — HISTOIRE

Les Finances de Champagne et de Brie aux XIIIe et XIVe siècle, in-8.

Le Vrai Napoléon, 2e édition, in-32.

Les Finances de Napoléon III, in-18.

Histoire de la Ligue des Droits de Paris, in-18 (épuisé).

L'homme à travers les âges, in-18.

IV. — MYTHOLOGIE ET LINGUISTIQUE

Religions et Mythologies comparées, in-18, 2e édition.

La Religion, in-18.

Dictionnaire des Sciences anthropologiques (partie mythologique).

Études de Linguistique et de Philologie, in-18.

V. — PHILOSOPHIE

De la Nature des choses, in-8, épuisé. (Traduction complète, en vers, du poème de Lucrèce, avec *Introduction* et *Sommaires*.)

La Renaissance du Matérialisme, in-18 (épuisé).

La Philosophie, in-18, 2e édition.



ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
FÉLIX ALCAN, Éditeur

PHILOSOPHIE — HISTOIRE

CATALOGUE
DES
Livres de Fonds

On peut se procurer tous les ouvrages qui se trouvent dans ce Catalogue par l'intermédiaire des libraires de France et de l'Étranger.

On peut également les recevoir franco *par la poste, sans augmentation des prix désignés, en joignant à la demande des* TIMBRES-POSTE FRANÇAIS *ou un* MANDAT *sur Paris.*

PARIS
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
Au coin de la rue Hautefeuille.

AVRIL 1892

Les titres précédés d'un *astérisque* sont recommandés par le Ministère de l'Instruction publique pour les Bibliothèques des élèves et des professeurs et pour les distributions de prix des lycées et collèges. — Les lettres V. P. indiquent les volumes adoptés pour les distributions de prix et les Bibliothèques de la Ville de Paris.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-12, brochés, à 2 fr. 50.

Cartonnés toile, 3 francs. — En demi-reliure, plats papier, 4 francs.

(Quelques-uns de ces volumes sont épuisés, et il n'en reste que peu d'exemplaires imprimés sur papier vélin; ces volumes sont annoncés au prix de 5 francs.)

ALAUX, professeur à la Faculté des lettres d'Alger. **Philosophie de M. Cousin.**
ARRÉAT (L.). **La morale dans le drame, l'épopée et le roman.** 2ᵉ édition, refondue. 1889.
AUBER (Ed.). **Philosophie de la médecine.**
BALLET (G.), professeur agrégé à la Faculté de médecine. **Le Langage intérieur** et les diverses formes de l'aphasie, avec figures dans le texte. 2ᵉ édit.
BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE, de l'Institut. * **De la Métaphysique.** 1889.
BEAUSSIRE, de l'Institut. * **Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française.**
BERSOT (Ernest), de l'Institut. * **Libre Philosophie.** (V. P.).
BERTAULD, de l'Institut. * **L'Ordre social et l'Ordre moral.**
— **De la Philosophie sociale.**
BERTRAND (A.), professeur à la Faculté des lettres de Lyon. **La psychologie de l'effort et les doctrines contemporaines.** 1889.
BINET (A.). **La Psychologie du raisonnement**, expériences par l'hypnotisme.
BOST. **Le Protestantisme libéral.** Papier vélin. 5 fr.
BOUILLIER. * **Plaisir et Douleur.** Papier vélin. 5 fr.
BOUTMY (E.), de l'Institut. **Philosophie de l'architecture en Grèce.** (V. P.)
CHALLEMEL-LACOUR. * **La Philosophie individualiste**, étude sur G. de Humboldt. (V. P.)
CONTA (B.). **Les Fondements de la métaphysique**, traduit du roumain par D. Tescanu. 1890.
COQUEREL FILS (Ath.). **Transformations historiques du christianisme.** Papier vélin. 5 fr.
— **Histoire du Credo.** Papier vélin. 5 fr.
COSTE (Ad.). **Les Conditions sociales du bonheur et de la force.** 3ᵉ édit. (V. P.)
DELBŒUF (J.), professeur à l'Université de Liège. **La Matière brute et la Matière vivante.**
ESPINAS (A.), doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux. * **La Philosophie expérimentale en Italie.**
FAIVRE (E.), professeur à la Faculté des sciences de Lyon. **De la Variabilité des espèces.**
FÉRÉ (Ch.). **Sensation et Mouvement.** Étude de psycho-mécanique, avec figures.
— **Dégénérescence et Criminalité**, avec figures. 1888.
FONTANÈS. **Le Christianisme moderne.** Papier vélin. 5 fr.
FONVIELLE (W. de). **L'Astronomie moderne.**
FRANCK (Ad.), de l'Institut. * **Philosophie du droit pénal.** 3ᵉ édit.
— **Des Rapports de la Religion et de l'État.** 2ᵉ édit.
— **La Philosophie mystique en France au XVIIIᵉ siècle.**
GARNIER. * **De la Morale dans l'antiquité.** Papier vélin. 5 fr.
GAUCKLER. **Le Beau et son histoire.**
GUYAU. **La Genèse de l'idée de temps.** 1890.
HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir.** 2ᵉ édit.
— **Le Darwinisme**, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 3ᵉ édit.
HERBERT SPENCER. * **Classification des sciences.** 4ᵉ édit.
— **L'Individu contre l'État.** 3ᵉ édit.
JANET (Paul), de l'Institut. * **Le Matérialisme contemporain.** 5ᵉ édit.
— * **Philosophie de la Révolution française.** 5ᵉ édit. (V. P.)
— * ***Saint-Simon*** **et le Saint-Simonisme.**

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-12, à 2 fr. 50 le volume.

JANET (Paul), de l'Institut. **Les Origines du socialisme contemporain.**
— **La philosophie de Lamennais.** 1890.
LAUGEL (Auguste). * **L'Optique et les Arts.** (V. P.)
— * **Les Problèmes de la nature.**
— * **Les Problèmes de la vie.**
— * **Les Problèmes de l'âme.**
— * **La Voix, l'Oreille et la Musique** (V. P.). Papier vélin. 5 fr.
— * **Philosophie de la Révolution française.** 4e édit. (V. P.)
LEBLAIS. **Matérialisme et Spiritualisme.** Papier vélin. 5 fr.
LEMOINE (Albert). * **Le Vitalisme et l'Animisme.**
— * **De la Physionomie et de la Parole.** Papier vélin. 5 fr.
LEOPARDI. **Opuscules et Pensées**, traduit par M. Aug. Dapples.
LEVALLOIS (Jules). **Déisme et Christianisme.**
LÉVÊQUE (Charles), de l'Institut. * **Le Spiritualisme dans l'art.**
— * **La Science de l'invisible.**
LÉVY (Antoine). **Morceaux choisis des philosophes allemands.**
LIARD, directeur de l'Enseignement supérieur. * **Les Logiciens anglais contemporains.** 3e édit.
— **Des définitions géométriques et des définitions empiriques.** 2e édit.
LOMBROSO. **L'anthropologie criminelle** et ses récents progrès. 2e édit. 1891.
— **Nouvelles observations d'anthropologie criminelle et de psychiatrie.** 1892.
— **Les applications de l'anthropologie criminelle.** 1892.
LUBBOCK (Sir John). **Le bonheur de vivre.** 2 volumes. 1891-1892.
LYON (Georges). **La Philosophie de Hobbes.** 1892.
MARIANO. **La Philosophie contemporaine en Italie.**
MARION, professeur à la Sorbonne. * **J. Locke, sa vie, son œuvre.**
MILSAND. * **L'Esthétique anglaise**, étude sur John Ruskin.
MOSSO. **La Peur.** Étude psycho-physiologique (avec figures). (V. P.)
PAULHAN (Fr.). **Les Phénomènes affectifs et les lois de leur apparition.**
MAUS (I.), avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. **De la justice pénale.** 2 fr. 50
RÉMUSAT (Charles de), de l'Académie française. * **Philosophie religieuse.**
RIBOT (Th.), professeur au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*. **La Philosophie de Schopenhauer.** 4e édition.
— * **Les Maladies de la mémoire.** 7e édit.
— **Les Maladies de la volonté.** 7e édit.
— **Les Maladies de la personnalité.** 4e édit.
— **La Psychologie de l'attention.** 1888. (V. P.)
RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine. **Essai de psychologie générale** (avec figures). 2e édit.
ROBERTY (E. de). **L'inconnaissable, sa métaphysique, sa psychologie.** 1889.
— **L'Agnosticisme.** Essai sur quelques théories pessimistes de la connaissance. 1892.
ROISEL. **De la Substance.**
SAIGEY. **La Physique moderne.** 2e tirage. (V. P.)
SAISSET (Emile), de l'Institut. * **L'Ame et la Vie.**
— * **Critique et Histoire de la philosophie** (fragm. et disc.).
SCHMIDT (O.). **Les Sciences naturelles et la Philosophie de l'inconscient.**
SCHŒBEL. **Philosophie de la raison pure.**
SCHOPENHAUER. * **Le Libre arbitre**, traduit par M. Salomon Reinach. 5e édit.
— * **Le Fondement de la morale**, traduit par M. A. Burdeau. 4e édit.
— **Pensées et Fragments**, avec intr. par M. J. Bourdeau. 10e édit.
SELDEN (Camille). **La Musique en Allemagne**, étude sur Mendelssohn. (V. P.)
SICILIANI (P.). **La Psychogénie moderne.**
STRICKER. **Le Langage et la Musique**, traduit par M. Schwiedland.
STUART MILL. * **Auguste Comte et la Philosophie positive.** 4e édit. (V. P.)
— **L'Utilitarisme.** 2e édit.
TAINE (H.), de l'Académie française. **L'Idéalisme anglais**, étude sur Carlyle.
— * **Philosophie de l'art dans les Pays-Bas.** 2e édit. (V. P.)

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-12, à 2 fr. 50 le volume.

TAINE (H). * **Philosophie de l'art en Grèce.** 2e édit. (V. P.)
TARDE. **La Criminalité comparée.** 2e édition.
THAMIN (R.), professeur à la faculté des lettres de Lyon. **Éducation et positivisme.** 1892.
TISSIÉ * **Les Rêves**, avec préface du professeur Azam. 1890.
VIANNA DE LIMA. **L'Homme selon le transformisme.** (V. P.)
ZELLER. **Christian Baur et l'École de Tubingue**, traduit par M. Ritter.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Volumes in-8.

Brochés à 5 fr., 7 fr. 50 et 10 fr. — Cart. anglais, 1 fr. en plus par volume.
Demi-reliure, en plus................ 2 francs par volume.

AGASSIZ. * **De l'Espèce et des Classifications.** 1 vol. 5 fr.
ARRÉAT. **Psychologie du peintre.** 1 vol. 1892. 5 fr.
BAIN (Alex.). * **La Logique inductive et déductive.** Traduit de l'anglais par M. G. Compayré, 2 vol., 2e édition. 20 fr.
— * **Les Sens et l'Intelligence.** 1 vol. Traduit par M. Cazelles. 2e édit. 10 fr.
— **Les Émotions et la Volonté.** Trad. par M. Le Monnier. 1 vol. 10 fr.
— Voy. p. 18 et 19.
BARDOUX. * **Les Légistes, leur influence sur la société française.** 1 vol. 5 fr.
BARNI (Jules). * **La Morale dans la démocratie.** 1 vol. 2e édit. (V. P.) 5 fr.
BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (de l'Institut). **La philosophie dans ses rapports avec les sciences et la religion.** 1 vol. 1889. 5 fr.
BERGSON, docteur ès lettres, professeur au collège Rollin. **Essai sur les données immédiates de la conscience.** 1 vol. 1889. 3 fr. 75
BUCHNER. **Nature et Science.** 1 vol. 2e édit. Traduit par M. Lauth. 7 fr. 50
CARRAU (Ludovic), professeur à la Sorbonne. **La Philosophie religieuse en Angleterre**, depuis Locke jusqu'à nos jours. 1 vol. 1888. 5 fr.
CLAY (R.). **L'Alternative, contribution à la psychologie.** 1 vol. Traduit de l'anglais par M. A. Burdeau, député, ancien prof. au lycée Louis-le-Grand. 2e édit. 1892. 10 fr.
COLLINS (Howard). **La philosophie de M. Herbert Spencer.** 1 vol., précédé d'une préface de M. Herbert Spencer, traduit de l'anglais par H. de Varigny. 1891. 10 fr.
EGGER (V.), professeur à la Faculté des lettres de Nancy. **La Parole intérieure.** 1 vol. 5 fr.
FERRI (Louis), professeur à l'Université de Rome. **La Psychologie de l'association**, depuis Hobbes jusqu'à nos jours. 1 vol. 7 fr. 50
FLINT, professeur à l'Université d'Edimbourg. **La Philosophie de l'histoire en France.** 1 vol. 7 fr. 50
— * **La Philosophie de l'histoire en Allemagne.** 1 vol. 7 fr. 50
FONSEGRIVE, professeur au lycée Buffon. **Essai sur le libre arbitre.** 1 vol. 10 fr.
FOUILLÉE (Alf.), ancien maître de conférences à l'École normale supérieure.
— * **La Liberté et le Déterminisme.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **Critique des systèmes de morale contemporains.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **L'Avenir de la Morale, de l'Art et de la Religion**, d'après Guyau. 1 vol. 3 fr. 75
— **L'Avenir de la métaphysique fondée sur l'expérience.** 1 vol. 1890. 5 fr.
— * **L'Évolutionnisme des idées-forces.** 1 vol. 1890. 7 fr. 50
FRANCK (A.), de l'Institut. **Philosophie du droit civil.** 1 vol. 5 fr.
— Voy. p. 2.
GAROFALO, agrégé de l'Université de Naples. **La Criminologie.** 1 vol. 3e édit. 7 fr. 50
GURNEY, MYERS et PODMORE. **Les Hallucinations télépathiques**, traduit et abrégé des « **Phantasms of The Living** » par L. MARILLIER, maître de conférences à l'École des hautes études, préface de CH. RICHET. 1 vol. 1891. 7 fr. 50
GUYAU. **La Morale anglaise contemporaine.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— ***Les Problèmes*** **de l'esthétique contemporaine.** 1 vol. 5 fr.
— ***Esquisse*** **d'une morale sans obligation ni sanction.** 1 vol. 5 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

GUYAU. **L'Irréligion de l'avenir**, étude de sociologie. 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— **L'Art au point de vue sociologique**. 1 vol. 7 fr. 50
— **Hérédité et Éducation**, étude sociologique. 1 vol. 2e édit. 5 fr.
HERBERT SPENCER. * **Les Premiers Principes**. Traduit par M. Cazelles. 1 fort v. 10 fr.
— **Principes de biologie**. Traduit par M. Cazelles. 2 vol. 20 fr.
— * **Principes de psychologie**. Trad. par MM. Ribot et Espinas. 2 vol. 20 fr.
— * **Principes de sociologie**. 4 vol., traduits par MM. Cazelles et Gerschel : Tome I. 10 fr. — Tome II. 7 fr. 50. — Tome III. 15 fr. — Tome IV. 3 fr. 75
— * **Essais sur le progrès**. Traduit par M. A. Burdeau. 1 vol. 5e édit. 7 fr. 50
— **Essais de politique**. Traduit par M. A. Burdeau. 1 vol. 3e édit. 7 fr. 50
— **Essais scientifiques**. Traduit par M. A. Burdeau. 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
— * **De l'Education physique, intellectuelle et morale**. 1 vol. 8e édit. 5 fr.
— **Descriptive Sociology**, or Groups of sociological facts. *French* compiled by James COLLIER. 1 vol. in-folio. 50 fr.
— Voy. p. 2, 18 et 19.
HUXLEY, de la Société royale de Londres. * **Hume, sa vie, sa philosophie**. Traduit de l'anglais et précédé d'une Introduction par G. COMPAYRÉ. 1 vol. 5 fr.
JANET (Paul), de l'Institut. * **Les Causes finales**. 1 vol. 2e édit. 10 fr.
— * **Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale**. 2 forts vol. 3e édit., revue, remaniée et considérablement augmentée. 20 fr.
— Voy. p. 3.
JANET (Pierre), professeur au collège Rollin. **L'automatisme psychologique**, essai sur les formes inférieures de l'activité mentale. 1 vol. 1889. 7 fr. 50
JAURÈS (J.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. **De la réalité du Monde sensible**. 1 vol. 7 fr. 50
LAUGEL (Auguste). **Les Problèmes** (Problèmes de la nature, problèmes de la vie, problèmes de l'âme). 1 vol. 7 fr. 50
LAVELEYE (de), correspondant de l'Institut. **De la Propriété et de ses formes primitives**. 1 vol. 4e édit. revue et augmentée, 1891. 10 fr.
— **Le Gouvernement dans la démocratie**. 2 vol. 2e édit. 1892. 15 fr.
LIARD, directeur de l'enseignement supérieur. **Descartes**. 1 vol. 5 fr.
— * **La Science positive et la Métaphysique**. 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50
LOMBROSO. **L'Homme criminel** (criminel-né, fou-moral, épileptique), précédé d'une préface de M. le docteur LETOURNEAU. 1 vol. 10 fr.
— **Atlas** de 40 planches, avec portraits, fac-similés d'écritures et de dessins, tableaux et courbes statistiques pour accompagner le précédent ouvrage. 2e édit. 12 fr.
— **L'Homme de génie**, traduit sur la 8e édition italienne par FR. COLONNA D'ISTRIA, et précédé d'une préface de M. CH. RICHET. 1 vol. avec 11 pl. hors texte. 10 fr.
— Voy. p. 3.
LOMBROSO et LASCHI. **Le Crime politique et les révolutions**. 2 vol. avec planches hors texte. 1892. 15 fr.
LYON (Georges), maître de conférences à l'École normale. **L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle**. 1 vol. 1888. 7 fr. 50
— Voy. p. 18.
MARION (H.), professeur à la Sorbonne. **De la Solidarité morale**. Essai de psychologie appliquée. 1 vol. 3e édit. (V. P.) 5 fr.
— Voy. p. 3.
MATTHEW ARNOLD. **La Crise religieuse**. 1 vol. 7 fr. 50
MAUDSLEY. **La Pathologie de l'esprit**. 1 vol. Trad. par M. Germont. 10 fr.
— Voy. p. 8.
NAVILLE (E.), correspond. de l'Institut. **La Logique de l'hypothèse**. 1 vol. 5 fr.
— **La physique moderne**, 1 vol. 2e édit. 1890. 5 fr.
PAULHAN (Fr.). **L'activité mentale et les éléments de l'esprit**. 1 vol. 1889. 10 fr.
PÉREZ (Bernard). **Les trois premières années de l'enfant**. 1 vol. 5e édit. 5 fr.
— **L'Enfant de trois à sept ans**. 1 vol. 2e édit. 5 fr.
— **L'Éducation morale dès le berceau**. 1 vol. 2e édit. 5 fr.
— **L'Art et la Poésie chez l'enfant**. 1 vol. 5 fr.
— **Le Caractère de l'enfant à l'homme**. 1 vol. 1891. 5 fr.
PICAVET (E.), maître de conférences à l'École des hautes études. **Les Idéologues**, essai sur l'histoire des idées, des théories scientifiques, philosophiques, religieuses, etc., en France, depuis 1789. 1 vol. 10 fr.

Suite de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, format in-8.

PIDERIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** Trad. de l'allemand par M. Girot. 1 vol., avec 95 figures dans le texte. (V. P.) 5 fr.

PILLON (F.), ancien rédacteur de la *Critique philosophique*. **L'année philosophique**, 1re et 2e années, 1890 et 1891. 2 vol. Chaque volume séparément. 5 fr.

PREYER, professeur à l'Université de Berlin. **Éléments de physiologie.** Traduit de l'allemand par M. J. Soury. 1 vol. 5 fr.

— **L'Ame de l'enfant.** Observations sur le développement psychique des premières années. 1 vol., traduit de l'allemand par M. H. C. de Varigny. 10 fr.

PROAL. **Le Crime et la Peine.** 1 vol. 1892. 10 fr.

RAUH (F.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. **Essai sur le fondement métaphysique de la morale.** 1 vol. 1891. 5 fr.

RIBOT (Th.), professeur au Collège de France, directeur de la *Revue philosophique*. **L'Hérédité psychologique.** 1 vol. 4e édit. 7 fr. 50

— * **La Psychologie anglaise contemporaine.** 1 vol. 3e édit. 7 fr. 50

— * **La Psychologie allemande contemporaine.** 1 vol. 2e édit. 7 fr. 50

— Voy. p. 3.

RICARDOU (A), docteur ès lettres. **De l'Idéal**, étude philosophique. 1 vol. 1891. 5 fr.

RICHET (Ch.), professeur à la Faculté de médecine de Paris. **L'Homme et l'Intelligence.** Fragments de psychologie et de physiologie. 1 vol. 2e édit. 10 fr.

ROBERTY (E. de). **L'Ancienne et la Nouvelle philosophie.** 1 vol. 7 fr. 50

— **La Philosophie du siècle** (positivisme, criticisme, évolutionnisme.) 1 vol. 5 fr.

ROMANES. **L'évolution mentale chez l'homme.** 1891. 1 vol. 7 fr. 50

SAIGEY (E.). **Les Sciences au XVIIIe siècle.** La physique de Voltaire. 1 vol. 5 fr.

SCHOPENHAUER. **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** 3e édit. Traduit par M. Cantacuzène. 1 vol. 5 fr.

— **De la quadruple racine du principe de la raison suffisante**, suivi d'une *Histoire de la doctrine de l'idéal et du réel*. Trad. par M. Cantacuzène. 1 vol. 5 fr.

— **Le monde comme volonté et comme représentation.** Traduit par M. A. Burdeau. 3 vol., chacun séparément. 7 fr. 50

— Voy. p. 3.

SÉAILLES, maître de conf. à la Sorbonne. **Essai sur le génie dans l'art.** 1 v. 5 fr.

SERGI, professeur à l'Université de Rome. **La Psychologie physiologique**, traduite de l'italien par M. Mouton. 1 vol. avec figures. 7 fr. 50

SOLLIER (Dr Paul). * **Psychologie de l'idiot et de l'imbécile.** 1 vol. avec 12 planches hors texte. 1891. 5 fr.

SOURIAU (Paul), professeur à la Faculté des lettres de Lille. **L'Esthétique du mouvement.** 1 vol. 1889. 5 fr.

STUART MILL. * **La Philosophie de Hamilton.** 1 vol. 10 fr.

— * **Mes Mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées. 1 vol. 5 fr.

— * **Système de logique déductive et inductive.** 3e édit. 2 vol. 20 fr.

— * **Essais sur la religion.** 2e édit. 1 vol. 5 fr.

— Voy. p. 3.

SULLY (James). **Le Pessimisme.** Trad. par MM. Bertrand et Gérard. 1 vol. 7 fr. 50

VACHEROT (Et.), de l'Institut. **Essais de philosophie critique.** 1 vol. 7 fr. 50

— **La Religion.** 1 vol. 7 fr. 50

WUNDT. **Éléments de psychologie physiologique.** 2 vol. avec figures, trad. de l'allem. par le Dr Élie Rouvier, et précédés d'une préface de M. D. Nolen. 20 fr.

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES

Éditions anglaises.

AUGUSTE LAUGEL. The United States during the war. In-8. 7 sh. 6 p.

ALBERT RÉVILLE. History of the doctrine of the deity of Jesus-Christ. 3 sh. 6 p.

H. TAINE. Italy (Naples et Rome). 7 sh. 6 p.

H. TAINE. The Philosophy of Art. 3 sh.

PAUL JANET. The Materialism of present day. 1 vol. in-18, rel. 3 sh.

Éditions allemandes.

JULES BARNI. Napoléon Ier. In-18. 3 m.

PAUL JANET. Der Materialismus unsere Zeit. 1 vol. in-18. 3 m.

H. TAINE. Philosophie der Kunst. 1 v. in-18. 3 m.

COLLECTION HISTORIQUE DES GRANDS PHILOSOPHES

PHILOSOPHIE ANCIENNE

ARISTOTE (Œuvres d'), traduction de J. Barthélemy-Saint-Hilaire.
— **Psychologie** (Opuscules), avec notes. 1 vol. in-8....... 10 fr.
— **Rhétorique**, avec notes. 1870. 2 vol. in-8.............. 16 fr.
— **Politique**, 1868, 1 v. in-8. 10 fr.
— **La Métaphysique d'Aristote.** 3 vol. in-8, 1879....... 30 fr.
— **Traité de la production et de la destruction des choses**, avec notes. 1866. 1 v. gr. in-8.. 10 fr.
— **De la Logique d'Aristote**, par M. Barthélemy-Saint-Hilaire. 2 vol. in-8............. 10 fr.
— **L'Esthétique d'Aristote**, par M. Bénard. 1 vol. in-8. 1889. 5 fr.
SOCRATE. * **La Philosophie de Socrate**, par M. Alf. Fouillée. 2 vol. in-8.................. 16 fr.
— **Le Procès de Socrate.** Examen des thèses socratiques, par M. G. Sorel. 1 vol. in-8. 1889. 3 fr. 50
PLATON. **Études sur la Dialectique dans Platon et dans Hegel**, par M. Paul Janet. 1 vol. in-8. 6 fr.
— **Platon et Aristote**, par Van der Rest. 1 vol. in-8....... 10 fr.
ÉPICURE. **La Morale d'Épicure** et ses rapports avec les doctrines contemporaines, par M. Guyau. 1 vol. in-8. 3e édit.... 7 fr. 50
ÉCOLE D'ALEXANDRIE. * **Histoire de l'École d'Alexandrie**, par M. Barthélemy-St-Hilaire. 1 vol. in-8.................... 6 fr.
BÉNARD. **La Philosophie ancienne**, histoire de ses systèmes. 1re partie : *La Philosophie et la Sagesse orientales. — La Philosophie grecque avant Socrate. — Socrate et les socratiques. — Etudes sur les sophistes grecs.* 1 v. in-8. 1885. 9 fr.
BROCHARD (V.). **Les Sceptiques grecs** (couronné par l'Académie des sciences morales et politiques). 1 vol. in-8. 1887....... 8 fr.
FABRE (Joseph). * **Histoire de la philosophie, antiquité et moyen âge.** 1 vol. in-18. .... 3 fr. 50
FAVRE (Mme Jules), née Velten. **La Morale des stoïciens.** 1 volume in-18. 1887.......... 3 fr. 50
— **La Morale de Socrate.** 1 vol. in-18. 1888.......... 3 fr. 50
— **La Morale d'Aristote.** 1 vol. in-18. 1889........... 3 fr. 50
OGEREAU. **Essai sur le système philosophique des stoïciens.** 1 vol. in-8. 1885......... 5 fr.
TANNERY (Paul). **Pour l'histoire de la science hellène** (de Thalès à Empédocle). 1 v. in-8. 1887. 7 fr. 50
RODIER (G.). **La Physique de Straton de Lampsaque.** 1 vol. in-8.................. 3 fr.

PHILOSOPHIE MODERNE

LEIBNIZ. * **Œuvres philosophiques**, avec introduction et notes par M. Paul Janet. 2 vol. in-8. 16 fr.
— **Leibniz et Pierre le Grand**, par Foucher de Careil. 1 v. in-8. 2 fr.
— **Leibniz et les deux Sophie**, par Foucher de Careil. In-8. 2 fr.
DESCARTES, par L. Liard. 1 v. in-8 5 fr.
— **Essai sur l'Esthétique de Descartes**, par Krantz. 1 v. in-8. 6 fr.
SPINOZA. **Benedicti de Spinoza opera**, quotquot reperta sunt, recognoverunt J. Van Vloten et J.-P.-N. Land. 2 forts vol. in-8 sur papier de Hollande........... 45 fr.
— **Inventaire des livres formant sa bibliothèque**, publié d'après un document inédit avec des notes biographiques et bibliographiques et une introduction par A.-J. Servaas van Rooijen. 1 v. in-4 sur papier de Hollande, 1891.. 15 fr.
GEULINCK (Arnoldi). **Opera philosophica** recognovit J. P. N. Land, tome I, sur papier de Hollande, gr. in-8, 1891.......... 17 fr. 50
GASSENDI. **La philosophie de Gassendi** par M. F. Thomas. 1 vol. in-8. 1889.............. 6 fr.
LOCKE. * **Sa vie et ses œuvres**, par M. Marion. 1 vol. in-18.. 2 fr. 50
MALEBRANCHE. * **La Philosophie de Malebranche**, par M. Ollé-Laprune, 2 vol. in-8..... 16 fr.
PASCAL. **Études sur le scepticisme de Pascal**, par M. Droz. 1 vol. in-8............. 6 fr.
VOLTAIRE. **Les Sciences au XVIIIe siècle.** Voltaire physicien, par M. Em. Saigey. 1 vol. in-8. 5 fr.
FRANCK (Ad.). **La Philosophie mystique en France au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-18... 2 fr. 50
DAMIRON. **Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie au XVIIIe siècle.** 3 vol. in-8. 15 fr.

PHILOSOPHIE ÉCOSSAISE

DUGALD STEWART. * **Éléments de la philosophie de l'esprit humain**, traduits de l'anglais par L. Peisse. 3 vol. in-12... 9 fr.

HAMILTON. * **La Philosophie de Hamilton**, par J. Stuart Mill. 1 vol. in-8............ 10 fr.

HUME. * **Sa vie et sa philosophie**, par Th. Huxley, trad. de l'angl. par M. G. Compayré. 1 vol. in-8. 5 fr.

BACON. **Étude sur François Bacon**, par M. J. Barthélemy-Saint-Hilaire. 1 vol. in-18 .. 2 fr. 50

— * **Philosophie de François Bacon**, par M. Ch. Adam (ouvrage couronné par l'Institut). 1 volume in-8.................. 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ALLEMANDE

KANT. **La Critique de la raison pratique**, traduction nouvelle avec introduction et notes, par M. Picavet. 1 vol. in-8. 1888... 6 fr.

— **Critique de la raison pure**, trad. par M. Tissot. 2 v. in-8. 16 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules Barni. 2 vol. in-8.. 16 fr.

— **Éclaircissements sur la Critique de la raison pure**, trad. par M. J. Tissot. 1 vol. in-8... 6 fr.

— **Principes métaphysiques de la morale**, augmentés des *Fondements de la métaphysique des mœurs*, traduct. par M. Tissot. 1 vol. in-8............... 8 fr.

— Même ouvrage, traduction par M. Jules Barni. 1 vol. in-8... 8 fr.

— * **La Logique**, traduction par M. Tissot. 1 vol. in-8..... 4 fr.

— * **Mélanges de logique**, traduction par M. Tissot. 1 v. in-8. 6 fr.

— * **Prolégomènes à toute métaphysique future** qui se présentera comme science, traduction de M. Tissot. 1 vol. in-8... 6 fr.

— * **Anthropologie**, suivie de divers fragments relatifs aux rapports du physique et du moral de l'homme, et du commerce des esprits d'un monde à l'autre, traduction par M. Tissot. 1 vol. in-8..... 6 fr.

— **Traité de pédagogie**, trad. J. Barni; préface et notes par M. Raymond Thamin. 1 vol. in-12. 2 fr.

— **Principes métaphysiques de la science de la nature**, traduits pour la 1[re] fois en français et accompagnés d'une introduction sur la Philosophie de la nature dans Kant, par Ch. Andler et Ed. Chavannes, anciens élèves de l'École normale supérieure, agrégés de l'Université, 1 vol. grand in-8, 1891. 4 fr. 50

FICHTE. * **Méthode pour arriver à la vie bienheureuse**, trad. par M. Fr. Bouillier. 1 vol. in-8. 8 fr.

FICHTE. **Destination du savant et de l'homme de lettres**, traduit par M. Nicolas. 1 vol. in-8. 3 fr.

— * **Doctrines de la science**. 1 vol. in-8............... 9 fr.

SCHELLING. **Bruno**, ou du principe divin. 1 vol. in-8....... 3 fr. 50

HEGEL. * **Logique**. 2[e] édit. 2 vol. in-8.................... 14 fr.

— * **Philosophie de la nature**. 3 vol. in-8............. 25 fr.

— * **Philosophie de l'esprit**. 2 vol. in-8.................. 18 fr.

— * **Philosophie de la religion**. 2 vol. in-8............. 20 fr.

— **La Poétique**, trad. par M. Ch. Bénard. Extraits de Schiller, Gœthe, Jean, Paul, etc., et sur divers sujets relatifs à la poésie. 2 v. in-8. 12 fr.

— **Esthétique**. 2 vol. in-8, traduit par M. Bénard....... 16 fr.

— **Antécédents de l'hégélianisme dans la philosophie française**, par E. Beaussire. 1 vol. in-18.......... 2 fr. 50

— * **La Dialectique dans Hegel et dans Platon**, par M. Paul Janet. 1 vol. in-8. .... 6 fr.

— **Introduction à la philosophie de Hegel**, par Véra. 1 vol. in-8. 2[e] édit................ 6 fr. 50

HUMBOLDT (G. de). **Essai sur les limites de l'action de l'État**. 1 vol. in-18.......... 3 fr. 50

— * **La Philosophie individualiste**, étude sur G. de Humboldt, par M. Challemel-Lacour. 1 v. in-18. 2 fr. 50

RICHTER (Jean-Paul-Fr.). **Poétique ou Introduction à l'Esthétique**, trad. par Alex. Buchner et Léon Dumont. 2 vol. in-8, 1862. 15 fr.

SCHILLER. **L'esthétique de Schiller**, par Fr. Montargis. 1 vol. in-8................... 4 fr.

STAHL. * **Le Vitalisme et l'Animisme de Stahl**, par M. Albert Lemoine. 1 vol. in-18.... 2 fr. 50

PHILOSOPHIE ALLEMANDE CONTEMPORAINE

BUCHNER (L.). **Nature et Science.** 1 vol. in-8. 2e édit....... 7 fr. 50

— * **Le Matérialisme contemporain**, par M. Paul JANET. 4e édit. 1 vol. in-18......... 2 fr. 50

CHRISTIAN BAUR **et l'École de Tubingue**, par M. Ed. ZELLER. 1 vol. in-18........... 2 fr. 50

HARTMANN (E. de). **La Religion de l'avenir.** 1 vol. in-18.. 2 fr. 50

— **Le Darwinisme**, ce qu'il y a de vrai et de faux dans cette doctrine. 1 vol. in-18. 3e édition.. 2 fr. 50

O. SCHMIDT. **Les Sciences naturelles et la Philosophie de l'inconscient.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

PIDERIT. **La Mimique et la Physiognomonie.** 1 v. in-8. 5 fr.

PREYER. **Éléments de physiologie.** 1 vol. in-8........ 5 fr.

— **L'Ame de l'enfant.** Observations sur le développement psychique des premières années. 1 vol. in-8. 10 fr.

SCHŒBEL. **Philosophie de la raison pure.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

SCHOPENHAUER. **Essai sur le libre arbitre.** 1 vol. in-18. 5e éd. 2 fr. 50

— **Le Fondement de la morale.** 1 vol. in-18........... 2 fr. 50

— **Essais et fragments**, traduit et précédé d'une Vie de Schopenhauer, par M. BOURDEAU. 1 vol. in-18. 6e édit......... 2 fr. 50

— **Aphorismes sur la sagesse dans la vie.** 1 vol. in-8. 3e éd. 5 fr.

— **De la quadruple racine du principe de la raison suffisante.** 1 vol. in-8....... 5 fr.

— **Le Monde comme volonté et représentation.** 3 vol. in-8; chacun séparement....... 7 fr. 50

— **La Philosophie de Schopenhauer**, par M. Th. RIBOT. 1 vol. in-18. 3e édit.......... 2 fr. 50

RIBOT (Th.) * **La Psychologie allemande contemporaine.** 1 vol. in-8. 2e édit......... 7 fr. 50

STRICKER. **Le Langage et la Musique.** 1 vol. in-18....... 2 fr. 50

WUNDT. **Psychologie physiologique.** 2 vol. in-8 avec fig. 20 fr.

PHILOSOPHIE ANGLAISE CONTEMPORAINE

STUART MILL. * **La Philosophie de Hamilton.** 1 fort vol. in-8. 10 fr.

— * **Mes Mémoires.** Histoire de ma vie et de mes idées. 1 v. in-8. 5 fr.

— * **Système de logique** déductive et inductive. 2 v. in-8. 20 fr.

— * **Auguste Comte** et la philosophie positive. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

— **L'Utilitarisme.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

— **Essais sur la Religion.** 1 vol. in-8. 2e édit............ 5 fr.

— **La République de 1848 et ses détracteurs**, trad. et préface de M. SADI CARNOT. 1 v. in-18. 1 fr.

— **La Philosophie de Stuart Mill**, par H. LAURET. 1 v. in-8. 6 fr.

HERBERT SPENCER. * **Les Premiers Principes.** 1 fort volume in-8................. 10 fr.

— **Principes de biologie.** 2 forts vol. in-8............... 20 fr.

— * **Principes de psychologie.** 2 vol. in-8........... 20 fr.

— * **Introduction à la science sociale.** 1 v. in-8, cart. 6e édit. 6 fr.

HERBERT SPENCER. * **Principes de sociologie.** 4 vol. in-8. 36 fr. 25

— * **Classification des sciences.** 1 vol. in-18, 2e édition. 2 fr. 50

— * **De l'éducation intellectuelle, morale et physique.** 1 vol. in-8, 5e édit............. 5 fr.

— * **Essais sur le progrès.** 1 vol. in-8. 2e édit.......... 7 fr. 50

— **Essais de politique.** 1 vol. in-8. 2e édit......... 7 fr. 50

— **Essais scientifiques.** 1 vol. in-8................ 7 fr. 50

— **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 v. in-8. 3e édit. 6 fr.

— **L'Individu contre l'État.** 1 vol. in-18. 2e édit......... 2 fr. 50

BAIN. * **Des sens et de l'intelligence.** 1 vol. in-8.... 10 fr.

— **Les Émotions et la Volonté.** 1 vol. in-8............. 10 fr.

— * **La Logique inductive et déductive.** 2 vol. in-8. 2e édit. 20 fr.

— * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8, cartonné, 4e édit..... 6 fr.

BAIN. * **La Science de l'éducation.** 1 vol. in-8, cartonné. 6e édit. . . . . 6 fr.

COLLINS (Howard). **La philosophie de Herbert Spencer.** 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

DARWIN. * **Descendance et Darwinisme**, par Oscar SCHMIDT. 1 vol. in-8 cart. 5e édit. . . 6 fr.

— **Le Darwinisme**, par E. DE HARTMANN. 1 vol. in-18. . 2 fr. 50

FERRIER. **Les Fonctions du Cerveau.** 1 vol. in-8. . . . . 3 fr.

CHARLTON BASTIAN. **Le cerveau**, organe de la pensée chez l'homme et les animaux. 2 vol. in-8. 12 fr.

CARLYLE. **L'Idéalisme anglais**, étude sur Carlyle, par H. TAINE. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

BAGEHOT. * **Lois scientifiques du développement des nations.** 1 vol. in-8, cart. 4e édit. . . . 6 fr.

DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion.** 1 volume in-8. 7e édit. . . . . 6 fr.

HOBBES. **La philosophie de Hobbes**, par G. LYON. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

RUSKIN (JOHN). * **L'Esthétique anglaise**, étude sur J. Ruskin, par MILSAND. 1 vol. in-18 . . . 2 fr. 50

MATTHEW ARNOLD. **La Crise religieuse.** 1 vol. in-8. . . . 7 fr. 50

MAUDSLEY. * **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8 cart. 5e édit. . . . 6 fr.

— **La Pathologie de l'esprit.** 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

FLINT. * **La Philosophie de l'histoire en France et en Allemagne.** 2 vol in-8. Chacun, séparément . . . . 7 fr. 50

RIBOT (Th.). **La Psychologie anglaise contemporaine.** 3e édit. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

LIARD. * **Les Logiciens anglais contemporains.** 1 vol. in-18. 2e édit. . . . . 2 fr. 50

GUYAU *. **La Morale anglaise contemporaine.** 1 v. in-8. 2e éd. 7 fr. 50

HUXLEY. * **Hume, sa vie, sa philosophie.** 1 vol. in-8. . . . . . 5 fr.

JAMES SULLY. **Le Pessimisme.** 1 vol. in-8. . . . . 7 fr. 50

— **Les Illusions des sens et de l'esprit.** 1 vol. in-8, cart. . 6 fr.

CARRAU (L.). **La Philosophie religieuse en Angleterre**, depuis Locke jusqu'à nos jours. 1 volume in-8 . . . . 5 fr.

LYON (Georges). **L'Idéalisme en Angleterre au XVIIIe siècle.** 1 vol. in-8 . . . . 7 fr. 50

PHILOSOPHIE ITALIENNE CONTEMPORAINE

SICILIANI. **La Psychogénie moderne.** 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

ESPINAS. * **La Philosophie expérimentale en Italie**, origines, état actuel. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

MARIANO. **La Philosophie contemporaine en Italie**, essais de philos. hégélienne. 1 v. in-18. 2 fr. 50

FERRI (Louis). **La Philosophie de l'association depuis Hobbes jusqu'à nos jours.** In-8. 7 fr. 50

MINGHETTI. **L'État et l'Église.** 1 vol. in-8. . . . . 5 fr.

LEOPARDI. **Opuscules et pensées.** 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

MOSSO. **La Peur.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

LOMBROSO. **L'Homme criminel.** 1 vol. in-8. . . . . 10 fr.

— **Atlas** accompagnant l'ouvrage ci-dessus. . . . . 12 fr.

LOMBROSO. **L'homme de génie**, in-8. . . . . 10 fr.

— **L'Anthropologie criminelle**, ses récents progrès. 1 volume in-18, 2e édit. . . . . 2 fr. 50

— **Nouvelles observations d'anthropologie criminelle et de psychiatrie.** 1 v. in-18. 2 fr. 50

— **Les applications de l'anthropologie criminelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LOMBROSO et LASCHI. **Le crime politique et les révolutions.** 2 vol. in-8, avec pl. hors texte. 15 fr.

MANTEGAZZA. **La Physionomie et l'expression des sentiments.** 2e édit. 1 vol. in-8, cart. . . 6 fr.

SERGI. **La Psychologie physiologique.** 1 vol. in-8. . . 7 fr. 50

GAROFALO. **La Criminologie.** 1 volume in-8. 3e édit. . . . . 7 fr. 50

OUVRAGES DE PHILOSOPHIE

PRESCRITS POUR L'ENSEIGNEMENT DES LYCÉES ET DES COLLÈGES

COURS ÉLÉMENTAIRE DE PHILOSOPHIE

Suivi de Notions d'histoire de la Philosophie et de Sujets de Dissertations donnés à la Faculté des lettres de Paris

Par Émile BOIRAC

Professeur de philosophie au lycée Condorcet.

1 vol. in-8, 5e édition, 1892. Broché, 6 fr. 50. Cartonné à l'anglaise, 7 fr. 50

LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

Choix de sujets — Plans — Développements

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION SUR LES RÈGLES DE LA DISSERTATION PHILOSOPHIQUE

PAR LE MÊME

1 vol. in-8, 2e édit., 1892. Broché, 6 fr. 50. Cartonné à l'anglaise, 7 fr. 50.

AUTEURS DEVANT ÊTRE EXPLIQUÉS DANS LA CLASSE DE PHILOSOPHIE

AUTEURS FRANÇAIS

Ces auteurs français sont expliqués également dans la classe de première (lettres) de l'enseignement moderne.

CONDILLAC. — **Traité des Sensations**, livre I, avec notes, par Georges LYON, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure, docteur ès lettres. 1 vol. in-12....... 1 fr. 40

DESCARTES. — **Discours sur la Méthode**, avec notes, introduction et commentaires, par V. BROCHARD, directeur des conférences de philosophie à la Sorbonne. 1 vol. in-12, 3e édition........ 1 fr. 25

DESCARTES. — **Les Principes de la philosophie**, livre I, avec notes, par LE MÊME. 1 vol. in-12, broché........ 1 fr. 25

LEIBNIZ. — **La Monadologie**, avec notes, introduction et commentaires, par D. NOLEN, recteur de l'Académie de Besançon. 1 vol. in 12. 2e édit........ 2 fr.

LEIBNIZ. — **Nouveaux essais sur l'entendement humain**. Avant-propos et livre I, avec notes, par Paul JANET, de l'Institut, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-12 .... 1 fr.

MALEBRANCHE. — **De la recherche de la vérité**, livre II (*de l'Imagination*), avec notes, par Pierre JANET, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur au Collège Rollin. 1 vol. in 12........ 1 fr. 80

PASCAL. — **De l'autorité en matière de philosophie. — De l'esprit géométrique. — Entretien avec M. de Sacy**, avec notes, par ROBERT, professeur à la Faculté des lettres de Rennes. 1 vol. in-12. 2e édit........ 1 fr.

AUTEURS LATINS

CICÉRON. — **De natura Deorum**, livre II, avec notes, par PICAVET, agrégé de l'Université, professeur au Collège Rollin. 1 vol. in-12........ 2 fr.

CICÉRON. — **De Officiis**, livre I, avec notes, par E. BOIRAC, professeur agrégé au lycée Condorcet. 1 vol. in-12........ 1 fr. 40

LUCRÈCE. — **De natura rerum**, livre V, avec notes, par G. LYON, maître de conférences à l'Ecole normale supérieure. 1 vol. in-12........ 1 fr. 50

SÉNÈQUE. — **Lettres à Lucilius** (les 16 premières), avec notes, par DAURIAC, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier. 1 vol. in-12. 1 fr. 25

AUTEURS GRECS

ARISTOTE. — **Morale à Nicomaque**, livre X, avec notes, par L. CARRAU, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-12........ 1 fr. 25

ÉPICTÈTE. — **Manuel**, avec notes, par MONTARGIS, ancien élève de l'Ecole normale supérieure, professeur de philosophie au lycée de Troyes. 1 vol. in-12........ 1 fr.

PLATON. — **La République**, livre VI, avec notes, par ESPINAS, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. 1 vol. in-12........ 2 fr.

XÉNOPHON. — **Mémorables**, livre I, avec notes, par PENJON, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur à la Faculté des lettres de Lille. 1 vol. in-12........ 1 fr. 25

CLASSE DE MATHÉMATIQUES ÉLÉMENTAIRES. — **Résumé de philosophie et analyse des auteurs** (*logique, morale, auteurs latins, auteurs français*, langues vivantes), à l'usage des candidats au baccalauréat ès sciences, par THOMAS, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée de Versailles, et REYNIER, professeur au lycée Buffon. 1 vol. in-12. 4e éd. 2 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Volumes in-18 brochés à 3 fr. 50. — Volumes in-8 brochés de divers prix

Cartonnage anglais, 50 cent. par vol. in-18; 1 fr. par vol. in-8.
Demi-reliure, 1 fr. 50 par vol. in-18; 2 fr. par vol. in-8.

EUROPE

SYBEL (H. de). * **Histoire de l'Europe pendant la Révolution française,** traduit de l'allemand par Mlle DOSQUET. Ouvrage complet en 6 vol. in-8. 42 fr.
Chaque volume séparément. 7 fr.

FRANCE

BLANC (Louis). **Histoire de Dix ans** (1830-1840). 5 vol. in-8. 25 fr.
Chaque volume séparément. 5 fr.
— 25 pl. en taille-douce. Illustrations pour l'*Histoire de Dix ans*. 6 fr.
BOERT. * **La Guerre de 1870-1871,** d'après le colonel fédéral suisse Rustow. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50
CARNOT (H.), sénateur. * **La Révolution française,** résumé historique. 1 volume in-18. Nouvelle édit. (V. P.) 3 fr. 50
DEBIDOUR. * **Histoire diplomatique de l'Europe, de 1815 à 1878.** 2 vol. in-8. 1891. 18 fr.
ÉLIAS REGNAULT. **Histoire de Huit ans** (1840-1848). 3 vol. in-8. 15 fr.
Chaque volume séparément. 5 fr.
— 14 planches en taille-douce, illustrations pour l'*Histoire de Huit ans*. 4 fr.
GAFFAREL (P.), professeur à la Faculté des lettres de Dijon. * **Les Colonies françaises.** 1 vol. in-8. 5e édit. (V. P.) 5 fr.
LAUGEL (A.). * **La France politique et sociale.** 1 vol. in-8. 5 fr.
ROCHAU (de). **Histoire de la Restauration.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
TAXILE DELORD. * **Histoire du second Empire** (1848-1870). 6 v. in-8. 42 fr.
Chaque volume séparément. 7 fr.
WAHL, professeur au lycée Lakanal. **L'Algérie.** 1 vol. in-8. 2e édit. (V. P.) (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.) 5 fr.
LANESSAN (de), gouverneur général de l'Indo-Chine. **L'Expansion coloniale de la France.** Étude économique, politique et géographique sur les établissements français d'outre-mer. 1 fort vol. in-8, avec cartes. 1886. (V. P.) 12 fr.
— **La Tunisie,** 1 vol. in-8 avec carte en couleurs. 2e édit. (*sous presse*).
— **L'Indo-Chine française.** Étude économique, politique et administrative sur *la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin.* (Ouvrage couronné par la Société de géographie commerciale de Paris, médaille Dupleix.) 1 vol. in-8, avec 5 cartes en couleurs hors texte. 1889. 15 fr.
SILVESTRE (J.). **L'empire d'Annam et les Annamites,** publié sous les auspices de l'administration des colonies. 1 vol. in-8, avec 1 carte de l'Annam. 1889. 3 fr. 50

ANGLETERRE

BAGEHOT (W.). * **Lombard-street.** Le Marché financier en Angleterre. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
GLADSTONE (E. W.). **Questions constitutionnelles** (1873-1878). 1 v. in-8. 5 fr.
LAUGEL (Aug.). * **Lord Palmerston et lord Russel.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
SIR CORNEWAL LEWIS. * **Histoire gouvernementale de l'Angleterre depuis 1770 jusqu'à 1830.** Traduit de l'anglais. 1 vol. in-8. 7 fr.
REYNALD (H.), doyen de la Faculté des lettres d'Aix. * **Histoire de l'Angleterre** depuis la reine Anne jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 2e édit. (V. P.) 3 fr. 50
THACKERAY. **Les Quatre George.** 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

ALLEMAGNE

VÉRON (Eug.). * **Histoire de la Prusse,** depuis la mort de Frédéric II jusqu'à la bataille de Sadowa. 1 vol. in-18. 4e édit. (V. P.) 3 fr. 50
— * **Histoire de l'Allemagne,** depuis la bataille de Sadowa jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 3e édit., mise au courant des événements par M. P. Bondois. (V. P.) 3 fr. 50
BOURLOTON (Ed.). * **L'Allemagne contemporaine.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

AUTRICHE-HONGRIE

ASSELINE (L.). * **Histoire de l'Autriche,** depuis la mort de Marie-Thérèse jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 3e édit. (V. P.) 3 fr. 50
SAYOUS (Ed.), professeur à la Faculté des lettres de Toulouse. **Histoire des Hongrois** et de leur littérature politique, de 1790 à 1815. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

ITALIE

SORIN (Élie). **Histoire de l'Italie,** depuis 1815 jusqu'à la mort de Victor-Emmanuel. 1 vol. in-18. 1888. (V. P.) 3 fr. 50

ESPAGNE

REYNALD (H.). * **Histoire de l'Espagne,** depuis la mort de Charles III jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

RUSSIE

CRÉHANGE (M.). **Histoire contemporaine de la Russie.** 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50

SUISSE

DAENDLIKER. **Histoire du peuple suisse.** Trad. de l'allem. par Mme Jules Favre et précédé d'une introduction de M. Jules Favre. 1 vol. in-8. (V. P.) 5 fr.

AMÉRIQUE

DEBERLE (Alf.). **Histoire de l'Amérique du Sud,** depuis sa conquête jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18. 2e édit. (V. P.) 3 fr. 50
LAUGEL (Aug.). * **Les États-Unis pendant la guerre. 1861-1864.** Souvenirs personnels. 1 vol. in-18, cartonné. 4 fr.

BARNI (Jules). * **Histoire des idées morales et politiques en France au dix-huitième siècle.** 2 vol. in-18. (V. P.) Chaque volume. 3 fr. 50
— * **Les Moralistes français au dix-huitième siècle.** 1 vol. in-18 faisant suite aux deux précédents. (V. P.) 3 fr. 50
BEAUSSIRE (Émile), de l'Institut. **La Guerre étrangère et la Guerre civile.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
DESPOIS (Eug.). * **Le Vandalisme révolutionnaire.** Fondations littéraires, scientifiques et artistiques de la Convention. 4e édition, précédée d'une notice sur l'auteur par M. Charles Bigot. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50
CLAMAGERAN (J.), sénateur. * **La France républicaine.** 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50
GUÉROULT (Georges). **Le Centenaire de 1789,** évolution politique, philosophique, artistique et scientifique de l'Europe depuis cent ans. 1 vol. in-18. 1889. 3 fr. 50
LAVELEYE (E. de), correspondant de l'Institut. **Le Socialisme contemporain.** 1 vol. in-18. 7e édit. augmentée. 3 fr. 50
MARCELLIN PELLET, ancien député. **Variétés révolutionnaires.** 3 vol. in-18 précédés d'une Préface de A. Ranc. Chaque vol. séparém. 3 fr. 50
SPULLER (E.), député, ancien ministre de l'Instruction publique. **Figures disparues,** portraits contemporains, littéraires et politiques. 2 vol. in-18. Chacun séparément. 3 fr. 50
— **Histoire parlementaire de la deuxième République.** 1 v. in-18. (V. P.). 3 fr 50
— **Pour l'enseignement supérieur de la démocratie.** 1 vol. in-18, 1892. 3 fr. 50
BOURDEAU (J.). **Le Socialisme allemand et le Nihilisme russe.** 1 vol. in-18. 1892. 3 fr. 50
AULARD **Le Culte de la raison et le Culte de l'Être suprême.** 1 vol. in-18. 1892. 3 fr. 50
BÉRARD. **La Macédoine et la question d'Orient.** 1 vol. in-18, 1892. 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'HISTOIRE MILITAIRE

25 VOLUMES PETIT IN-8 DE 250 A 400 PAGES

AVEC CROQUIS DANS LE TEXTE

Chaque volume cartonné à l'anglaise............ 5 francs.

VOLUMES PUBLIÉS :

1. — **Précis des campagnes de Gustave-Adolphe en Allemagne (1630-1632).**
2. — **Précis des campagnes de Turenne (1644-1675).**
3. — **Précis de la campagne de 1805 en Allemagne et en Italie.**
4. — **Précis de la campagne de 1815 dans les Pays-Bas.**
5. — **Précis de la campagne de 1859 en Italie.**
6. — **Précis de la guerre de 1866 en Allemagne et en Italie.**
7. — **Précis des campagnes de 1796 et 1797 en Italie et en Allemagne.**

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE ET POLITIQUE

ALBANY DE FONBLANQUE. **L'Angleterre, son gouvernement, ses institutions.** Traduit de l'anglais sur la 14e édition par M. F. C. DREYFUS, avec Introduction par M. H. BRISSON. 1 vol. in-8. 5 fr.

BENLOEW. **Les Lois de l'Histoire.** 1 vol. in-8. 5 fr.

DESCHANEL (E.). ***Le Peuple et la Bourgeoisie.** 1 vol. in-8, 2e éd. 5 fr.

DU CASSE. **Les Rois frères de Napoléon Ier.** 1 vol. in-8. 10 fr.

MINGHETTI. **L'État et l'Église.** 1 vol. in-8. 5 fr.

LOUIS BLANC. **Discours politiques** (1848-1881). 1 vol. in-8. 7 fr. 50

PHILIPPSON. **La Contre-révolution religieuse au XVIe siècle.** 1 vol. in-8. 10 fr.

HENRARD (P.). **Henri IV et la princesse de Condé.** 1 vol. in-8. 6 fr.

NOVICOW. **La Politique internationale.** 1 fort vol. in-8. 7 fr.

COMBES DE LESTRADE. **Éléments de sociologie.** 1 vol. in-8. 1889. 5 fr.

PUBLICATIONS HISTORIQUES ILLUSTRÉES

HISTOIRE ILLUSTRÉE DU SECOND EMPIRE, par Taxile DELORD. 6 vol. in-8 colombier avec 500 gravures de FERAT, Fr. REGAMEY, etc.

Chaque vol. broché, 8 fr. — Cart. doré, tr. dorées. 11 fr. 50

HISTOIRE POPULAIRE DE LA FRANCE, depuis les origines jusqu'en 1815. — Nouvelle édition. — 4 vol. in-8 colombier avec 1323 gravures sur bois dans le texte. Chaque vol. broché, 7 fr. 50 — Cart. toile, tranches dorées. 11 fr.

RECUEIL DES INSTRUCTIONS

DONNÉES

AUX AMBASSADEURS ET MINISTRES DE FRANCE

DEPUIS LES TRAITÉS DE WESTPHALIE JUSQU'A LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Publié sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques
au Ministère des Affaires étrangères.

Beaux volumes in-8 cavalier, imprimés sur papier de Hollande :

I. — **AUTRICHE**, avec Introduction et notes, par M. Albert SOREL, membre de l'Institut. 20 fr.

II. — **SUÈDE**, avec Introduction et notes, par M. A. GEFFROY, membre de l'Institut.................................. 20 fr.

III. — **PORTUGAL**, avec Introduction et notes, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR.................................. 20 fr.

IV et V. — **POLOGNE**, avec Introduction et notes, par M. LOUIS FARGES, 2 vol.................................. 30 fr.

VI. — **ROME**, avec Introduction et notes, par M. G. HANOTAUX, 20 fr.

VII. — **BAVIÈRE, PALATINAT ET DEUX-PONTS**, avec Introduction et notes, par M. André LEBON.......................... 25 fr.

VIII et IX. — **RUSSIE**, avec introduction et notes, par M. Alfred RAMBAUD 2 vol. Le 1er volume, 20 fr. Le second volume.............. 25 fr.

La publication se continuera par les volumes suivants :

NAPLES ET PARME, par M. Joseph Reinach.
ESPAGNE, par M. Morel-Fatio.
ANGLETERRE, par M. Jusserand.
PRUSSE, par M. E. Lavisse.
TURQUIE, par M. Girard de Rialle.
DANEMARK, par M. Geffroy.
VENISE, par M. Jean Kaulek.

INVENTAIRE ANALYTIQUE

DES

ARCHIVES DU MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

PUBLIÉ

Sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques

I. — **Correspondance politique de MM. de CASTILLON et de MARILLAC, ambassadeurs de France en Angleterre (1538-1540)**, par M. JEAN KAULEK, avec la collaboration de MM. Louis Farges et Germain Lefèvre-Pontalis. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort 15 fr.

II. — **Papiers de BARTHÉLEMY, ambassadeur de France en Suisse**, de 1792 à 1797 (année 1792), par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort.......................... 15 fr.

III. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (janvier-août 1793), par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort................ 15 fr.

IV. — **Correspondance politique de ODET DE SELVE, ambassadeur de France en Angleterre** (1546-1549), par M. G. LEFÈVRE-PONTALIS. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort.............. 15 fr.

V. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (septembre 1793 à mars 1794,) par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort........ 18 fr.

VI. — **Papiers de BARTHÉLEMY** (avril 1794 à février 1795), par M. Jean KAULEK. 1 beau vol. in-8 raisin sur papier fort........ 20 fr.

Correspondance des Deys d'Alger avec la Cour de France (1759-1833), recueillie par Eugène PLANTET, attaché au Ministère des Affaires étrangères. 2 vol. in-8 raisin avec 2 planches en taille-douce hors texte. 30 fr.

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Dirigée par Th. RIBOT

Professeur au Collège de France.

(17e *année*, 1892.)

La REVUE PHILOSOPHIQUE paraît tous les mois, par livraisons de 6 ou 7 feuilles grand in-8, et forme ainsi à la fin de chaque année deux forts volumes d'environ 680 pages chacun.

CHAQUE NUMÉRO DE LA *REVUE* CONTIENT :

1° Plusieurs articles de fond; 2° des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiques français et étrangers; 3° un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiques* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie; 4° des notes, documents, observations, pouvant servir de matériaux ou donner lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.
La livraison.......................... 3 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par livraisons de 3 francs.

Table générale des matières contenues dans les 12 premières années (1876-1887), par M. BÉLUGOU. 1 vol. in-8.................... 3 fr.

REVUE HISTORIQUE

Dirigée par G. MONOD

Maître de conférences à l'École normale, directeur à l'École des hautes études.

(17e *année*, 1892.)

La REVUE HISTORIQUE paraît tous les deux mois, par livraisons grand in-8 de 15 ou 16 feuilles, et forme à la fin de l'année trois beaux volumes de 500 pages chacun.

CHAQUE LIVRAISON CONTIENT :

I. Plusieurs *articles de fond*, comprenant chacun, s'il est possible, un travail complet. — II. Des *Mélanges et Variétés*, composés de documents inédits d'une étendue restreinte et de courtes notices sur des points d'histoire curieux ou mal connus. — III. Un *Bulletin historique* de la France et de l'étranger, fournissant des renseignements aussi complets que possible sur tout ce qui touche aux études historiques. — IV. Une *analyse des publications périodiques* de la France et de l'étranger, au point de vue des études historiques. — V. Des *Comptes rendus critiques* des livres d'histoire nouveaux.

Prix d'abonnement :

Un an, pour Paris, 30 fr. — Pour les départements et l'étranger, 33 fr.
La livraison.................... 6 fr.

Les années écoulées se vendent séparément 30 francs, et par fascicules de 6 francs. Les fascicules de la 1re année se vendent 9 francs.

Tables générales des matières contenues dans les dix premières années de la Revue historique.

I. — Années 1876 à 1880, par M. CHARLES BÉMONT. 1 vol. in-8. 3 fr. »
Pour les abonnés. 1 fr. 50
II. — Années 1881 à 1885, par M. RENÉ COUDERC. 1 vol. in-8. 3 fr. »
Pour les abonnés. 1 fr. 50
III. — Années 1886 à 1890. 1 vol. in-8, 5 fr. ; pour les abonnés. 2 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE
INTERNATIONALE

Publiée sous la direction de M. Émile ALGLAVE

La *Bibliothèque scientifique internationale* est une œuvre dirigée par les auteurs mêmes, en vue des intérêts de la science, pour la populariser sous toutes ses formes, et faire connaître immédiatement dans le monde entier les idées originales, les directions nouvelles, les découvertes importantes qui se font chaque jour dans tous les pays. Chaque savant expose les idées qu'il a introduites dans la science et condense pour ainsi dire ses doctrines les plus originales.

On peut ainsi, sans quitter la France, assister et participer au mouvement des esprits en Angleterre, en Allemagne, en Amérique, en Italie, tout aussi bien que les savants mêmes de chacun de ces pays.

La *Bibliothèque scientifique internationale* ne comprend pas seulement des ouvrages consacrés aux sciences physiques et naturelles, elle aborde aussi les sciences morales, comme la philosophie, l'histoire, la politique et l'économie sociale, la haute législation, etc.; mais les livres traitant des sujets de ce genre se rattachent encore aux sciences naturelles, en leur empruntant les méthodes d'observation et d'expérience qui les ont rendues si fécondes depuis deux siècles.

Cette collection paraît à la fois en français, en anglais, en allemand et en italien : à Paris, chez Félix Alcan ; à Londres, chez C. Kegan, Paul et Cie ; à New-York, chez Appleton ; à Leipzig, chez Brockhaus ; à Milan, chez Dumolard frères.

LISTE DES OUVRAGES PAR ORDRE D'APPARITION

75 VOLUMES IN-8, CARTONNÉS A L'ANGLAISE, CHAQUE VOLUME : 6 FRANCS.

1. J. TYNDALL. * **Les Glaciers et les Transformations de l'eau**, avec figures. 1 vol. in-8. 5e édition. (V. P.) 6 fr.
2. BAGEHOT. * **Lois scientifiques du développement des nations.** 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.
3. MAREY. * **La Machine animale**, locomotion terrestre et aérienne, avec de nombreuses fig. 1 vol. in-8. 5e édit. augmentée. (V. P.) 6 fr.
4. BAIN. * **L'Esprit et le Corps.** 1 vol. in-8. 5e édition. 6 fr.
5. PETTIGREW. * **La Locomotion chez les animaux**, marche, natation. 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. 6 fr.
6. HERBERT SPENCER. * **La Science sociale.** 1 v. in-8, 9e édit. (V. P.) 6 fr.
7. SCHMIDT (O.). * **La Descendance de l'homme et le Darwinisme.** 1 vol. in-8, avec fig. 5e édition. 6 fr.
8. MAUDSLEY. * **Le Crime et la Folie.** 1 vol. in-8. 5e édit. 6 fr.
9. VAN BENEDEN. * **Les Commensaux et les Parasites dans le règne animal.** 1 vol. in-8, avec figures. 3e édit. (V. P.) 6 fr.
10. BALFOUR STEWART. **La Conservation de l'énergie**, suivi d'une Étude sur la *nature de la force*, avec figures. 1 vol. in-8. 5e éd. 6 fr.
11. DRAPER. **Les Conflits de la science et de la religion.** 1 vol. in-8. 8e édition. 6 fr.
12. L. DUMONT. * **Théorie scientifique de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
13. SCHUTZENBERGER. **Les Fermentations.** 1 vol. in-8, 5e éd. 6 fr.
14. WHITNEY. * **La Vie du langage.** 1 vol. in-8. 3e édit. (V. P.) 6 fr.

15. COOKE et BERKELEY. **Les Champignons.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. 6 fr.
16. BERNSTEIN. * **Les Sens.** 1 vol. in-8, avec 91 fig. 4e édit. (V. P.) 6 fr.
17. BERTHELOT. * **La Synthèse chimique.** 1 vol. in-8. 6e édit. (V. P.) 6 fr.
18. VOGEL. * **La Photographie et la Chimie de la lumière**, avec 95 figures. 1 vol. in-8. 4e édition. (V. P.) 6 fr.
19. LUYS. * **Le Cerveau et ses fonctions**, avec figures. 1 vol. in-8. 6e édition. (V. P.) 6 fr.
20. STANLEY JEVONS. * **La Monnaie et le Mécanisme de l'échange.** 1 vol. in-8. 4e édition. (V. P.) 6 fr.
21. FUCHS. * **Les Volcans et les Tremblements de terre.** 1 vol. in-8, avec figures et une carte en couleur. 4e édition. (V. P.) 6 fr.
22. GÉNÉRAL BRIALMONT. * **Les Camps retranchés et leur rôle dans la défense des États**, avec fig. dans le texte et 2 planches hors texte. 3e édit. 6 fr.
23. DE QUATREFAGES. * **L'Espèce humaine.** 1 vol. in-8. 10e édition. (V. P.) 6 fr.
24. BLASERNA et HELMHOLTZ. * **Le Son et la Musique.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. (V. P.) 6 fr.
25. ROSENTHAL. * **Les Nerfs et les Muscles.** 1 vol. in-8, avec 75 figures. 3e édition. (V. P.) 6 fr.
26. BRUCKE et HELMHOLTZ. * **Principes scientifiques des beaux-arts.** 1 vol. in-8, avec 39 figures. 3e édition. (V. P.) 6 fr.
27. WURTZ. * **La Théorie atomique.** 1 vol. in-8. 5e édition. (V. P.) 6 fr.
28-29. SECCHI (le père). * **Les Étoiles.** 2 vol. in-8, avec 63 figures dans le texte et 17 planches en noir et en couleur hors texte. 2e édition. (V. P.) 12 fr.
30. JOLY. * **L'Homme avant les métaux.** 1 vol. in-8, avec figures. 4e édition. (V. P.) 6 fr.
31. A. BAIN. * **La Science de l'éducation.** 1 vol. in-8. 7e édit. (V. P.) 6 fr.
32-33. THURSTON (R.) * **Histoire de la machine à vapeur**, précédée d'une Introduction par M. Hirsch. 2 vol. in-8, avec 140 figures dans le texte et 16 planches hors texte. 3e édition. (V. P.) 12 fr.
34. HARTMANN (R.). **Les Peuples de l'Afrique.** 1 vol. in-8, avec figures. 2e édition. (V. P.) 6 fr.
35. HERBERT SPENCER. **Les Bases de la morale évolutionniste.** 1 vol. in-8. 4e édition. 6 fr.
36. HUXLEY. **L'Écrevisse**, introduction à l'étude de la zoologie. 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
37. DE ROBERTY. **De la Sociologie.** 1 vol. in-8. 2e édition. 6 fr.
38. ROOD. **Théorie scientifique des couleurs.** 1 vol. in-8, avec figures et une planche en couleur hors texte. (V. P.) 6 fr.
39. DE SAPORTA et MARION. **L'Évolution du règne végétal** (les Cryptogames). 1 vol. in-8 avec figures. (V. P.) 6 fr.
40-41. CHARLTON BASTIAN. **Le Cerveau, organe de la pensée chez l'homme et chez les animaux.** 2 vol. in-8, avec figures. 2e éd. 12 fr.
42. JAMES SULLY. **Les Illusions des sens et de l'esprit.** 1 vol. in-8, avec figures. 2e édit. (V. P.) 6 fr.
43. YOUNG. **Le Soleil.** 1 vol. in-8, avec figures. (V. P.) 6 fr.
44. De CANDOLLE. **L'Origine des plantes cultivées.** 3e édition. 1 vol. in-8. (V. P.) 6 fr.
45-46. SIR JOHN LUBBOCK. **Fourmis, abeilles et guêpes.** Études expérimentales sur l'organisation et les mœurs des sociétés d'insectes hyménoptères. 2 vol. in-8, avec 65 figures dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 coloriées. (V. P.) 12 fr.
47. PERRIER (Edm.). **La Philosophie zoologique avant Darwin.** 1 vol. in-8. 2e édition. (V. P.) 6 fr.

48. STALLO. **La Matière et la Physique moderne.** 1 vol. in-8, 2e éd. précédé d'une Introduction par Friedel. 6 fr.
49. MANTEGAZZA. **La Physionomie et l'Expression des sentiments.** 1 vol. in-8. 2e édit., avec huit planches hors texte. 6 fr.
50. DE MEYER. **Les Organes de la parole et leur emploi pour la formation des sons du langage.** 1 vol. in-8, avec 51 figures, précédé d'une Introduction par M. O. Claveau. 6 fr.
51. DE LANESSAN. **Introduction à l'Étude de la botanique** (le Sapin). 1 vol. in-8, 2e édit., avec 143 figures dans le texte. (V. P.) 6 fr.
52-53. DE SAPORTA et MARION. **L'évolution du règne végétal** (les Phanérogames). 2 vol. in-8, avec 136 figures. 12 fr.
54. TROUESSART. **Les Microbes, les Ferments et les Moisissures.** 1 vol. in-8, 2e édit., avec 107 figures dans le texte. (V. P.) 6 fr.
55. HARTMANN (R.). **Les Singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme.** 1 vol. in-8, avec gravures. 6 fr.
56. SCHMIDT (O.). **Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques.** 1 vol. in-8 avec 51 figures. 6 fr.
57. BINET et FÉRÉ. **Le Magnétisme animal.** 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.
58-59. ROMANES. **L'Intelligence des animaux.** 2 vol. in-8. 2e édition. (V. P.) 12 fr.
60. F. LAGRANGE. **Physiologie des exercices du corps.** 1 vol. in-8. 5e édition (V. P.) 6 fr.
61. DREYFUS (Camille). **Évolution des mondes et des sociétés.** 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.
62. DAUBRÉE. **Les régions invisibles du globe et des espaces célestes.** 1 vol. in-8 avec 85 grav. dans le texte. 2e éd. (V. P.) 6 fr.
63-64. SIR JOHN LUBBOCK. * **L'homme préhistorique.** 2 vol. in-8, avec 228 gravures dans le texte. 3e édit. 12 fr.
65. RICHET (Ch.). **La chaleur animale.** 1 vol. in-8, avec figures. 6 fr.
66. FALSAN (A.). **La période glaciaire principalement en France et en Suisse.** 1 vol. in-8, avec 105 grav. et 2 cartes. (V. P.) 6 fr.
67. BEAUNIS (H.). **Les Sensations internes.** 1 vol. in-8. 6 fr.
68. CARTAILHAC (E.). **La France préhistorique**, d'après les sépultures et les monuments. 1 vol. in-8, avec 162 gravures. (V. P.) 6 fr.
69. BERTHELOT. * **La Révolution chimique, Lavoisier.** 1 vol. in-8. 6 fr.
70. SIR JOHN LUBBOCK. * **Les sens et l'instinct chez les animaux,** principalement chez les insectes. 1 vol. in-8, avec 150 grav. 6 fr.
71. STARCKE. * **La famille primitive.** 1 vol. in-8. 6 fr.
72. ARLOING. * **Les virus.** 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.
73. TOPINARD **L'Homme dans la Nature.** 1 vol. in-8, av. 101 grav. 6 fr.
74. BINET (Alf.). **Les altérations de la personnalité.** 1 vol. in-8 avec gravures. 6 fr.
75. DE QUATREFAGES. **Ch. Darwin et ses précurseurs français.** 1 vol. in-8. 2e édition refondue. 1892. 6 fr.

OUVRAGES SOUS PRESSE :

ANDRÉ (Ch.). **Le système solaire.** 1 vol. in-8, avec gravures.
KUNCKEL D'HERCULAIS. **Les sauterelles.** 1 vol., avec gravures.
ROMIEUX. **La topographie et la géologie.** 1 vol., avec grav. et cartes.
DE QUATREFAGES. **Les continuateurs de Darwin.** 1 vol.
GUIGNET. **Poteries, verres et émaux.** 1 vol. avec gravures.
LEFÈVRE. **Les races et les langues.** 1 vol.
MORTILLET (de). **L'Origine de l'homme.** 1 vol., avec figures.
PERRIER (E.). **L'Embryogénie générale.** 1 vol., avec figures.
LACASSAGNE. **Les Criminels.** 1 vol., avec figures.
POUCHET (G.). **La forme et la vie.** 1 vol., avec figures.
BERTILLON. **La démographie.** 1 vol.
CARTAILHAC. **Les Gaulois.** 1 vol., avec gravures.

LISTE PAR ORDRE DE MATIÈRES

DES 75 VOLUMES PUBLIÉS

DE LA BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Chaque volume in-8, cartonné à l'anglaise..... 6 francs.

SCIENCES SOCIALES

* **Introduction à la science sociale**, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8, 9e édit. 6 fr.
* **Les Bases de la morale évolutionniste**, par HERBERT SPENCER. 1 vol. in-8, 4e édit. 6 fr.

Les Conflits de la science et de la religion, par DRAPER, professeur à l'Université de New-York. 1 vol. in-8, 8e édit. 6 fr.

Le Crime et la Folie, par H. MAUDSLEY, professeur de médecine légale à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.

* **La Défense des États et les Camps retranchés**, par le général A. BRIALMONT, inspecteur général des fortifications et du corps du génie de Belgique. 1 vol. in-8, avec nombreuses figures dans le texte et 2 pl. hors texte, 3e édit. 6 fr.
* **La Monnaie et le Mécanisme de l'échange**, par W. STANLEY JEVONS, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8. 4e édit. (V. P.) 6 fr.

La Sociologie, par DE ROBERTY. 1 vol. in-8. 2e édit. (V. P.) 6 fr.

* **La Science de l'éducation**, par Alex. BAIN, professeur à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 vol. in-8, 7e édit. (V. P.) 6 fr.
* **Lois scientifiques du développement des nations** dans leurs rapports avec les principes de l'hérédité et de la sélection naturelle, par W. BAGEHOT. 1 vol. in-8. 5e édit. 6 fr.
* **La Vie du langage**, par D. WHITNEY, professeur de philologie comparée à Yale-Collège de Boston (États-Unis). 1 vol. in-8. 3e édit. (V. P.) 6 fr.
* **La Famille primitive**, par J. STARCKE, professeur à l'Université de Copenhague. 1 vol. in-8. 6 fr.

PHYSIOLOGIE

Les Illusions des sens et de l'esprit, par James SULLY. 1 vol. in-8. 2e édit. (V. P.) 6 fr.

* **La Locomotion chez les animaux** (marche, natation et vol), suivie d'une étude sur l'*Histoire de la navigation aérienne*, par J.-B. PETTIGREW, professeur au Collège royal de chirurgie d'Édimbourg (Écosse). 1 vol. in-8, avec 140 figures dans le texte. 2e édit. 6 fr.
* **Les Nerfs et les Muscles**, par J. ROSENTHAL, professeur à l'Université d'Erlangen (Bavière). 1 vol. in-8, av. 75 grav. 3e édit. (V. P.) 6 fr.
* **La Machine animale**, par E.-J. MAREY, membre de l'Institut, prof. au Collège de France. 1 vol. in-8, avec 117 figures, 4e édit (V. P.) 6 fr.
* **Les Sens**, par BERNSTEIN, professeur de physiologie à l'Université de Halle (Prusse). 1 vol. in-8, avec 91 figures dans le texte. 4e édit. (V. P.) 6 fr.

Les Organes de la parole, par H. DE MEYER, professeur à l'Université de Zurich, traduit de l'allemand et précédé d'une introduction sur l'*Enseignement de la parole aux sourds-muets*, par O. CLAVEAU, inspecteur général des établissements de bienfaisance. 1 vol. in-8, avec 51 grav. 6 fr.

La Physionomie et l'Expression des sentiments, par P. MANTEGAZZA, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Florence. 1 vol. in-8, avec figures et 8 planches hors texte. 6 fr

Physiologie des exercices du corps, par le docteur F. LAGRANGE. 1 vol. in-8. 5e édit. (V. P.). Ouvrage couronné par l'Institut. 6 fr.

La Chaleur animale, par CH. RICHET, professeur de physiologie à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. 6 fr.

Les Sensations internes, par H. BEAUNIS, directeur du laboratoire de psychologie physiologique à la Sorbonne. 1 vol. in-8. 6 fr.

* **Les Virus**, par M. ARLOING, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, directeur de l'école vétérinaire. 1 vol. in-8, avec fig. 6 fr.

PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

* **Le Cerveau et ses fonctions**, par J. LUYS, membre de l'Académie de médecine, médecin de la Charité. 1 vol. in-8, avec fig. 6e édit. (V. P.) 6 fr.

Le Cerveau et la Pensée chez l'homme et les animaux, par CHARLTON BASTIAN, professeur à l'Université de Londres. 2 vol. in-8 avec 184 fig. dans le texte. 2e édit. 12 fr.

Le Crime et la Folie, par H. MAUDSLEY, professeur à l'Université de Londres. 1 vol. in-8, 5e édit. 6 fr.

* **L'Esprit et le Corps**, considérés au point de vue de leurs relations, suivi d'études sur les *Erreurs généralement répandues au sujet de l'esprit*, par Alex. BAIN, prof. à l'Université d'Aberdeen (Écosse). 1 v. in-8, 4e éd. (V. P.) 6 fr.

* **Théorie scientifique de la sensibilité** : *le Plaisir et la Peine*, par Léon DUMONT. 1 vol. in-8, 3e édit. 6 fr.

La Matière et la Physique moderne, par STALLO, précédé d'une préface par M. Ch. FRIEDEL, de l'Institut. 1 vol. in-8, 2e édit. 6 fr.

Le Magnétisme animal, par A. BINET et Ch. FÉRÉ. 1 vol. in-8, avec figures dans le texte. 3e édit. 6 fr.

L'Intelligence des animaux, par ROMANES. 2 v. in-8, 2e édit., précédée d'une préface de M. E. PERRIER, prof. au Muséum d'histoire naturelle. (V. P.) 12 fr.

L'Évolution des mondes et des sociétés, par C. DREYFUS, député de la Seine. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.

Les Altérations de la personnalité, par Alf. BINET, directeur adjoint du laboratoire de psychologie à la Sorbonne (Hautes études). 1 vol. in-8, avec gravures. 6 fr.

ANTHROPOLOGIE

* **L'Espèce humaine**, par A. DE QUATREFAGES, membre de l'Institut, professeur d'anthropologie au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8. 10e édit. (V. P.) 6 fr.

Ch. Darwin et ses précurseurs français, par A. DE QUATREFAGES, 1 vol. in-8, 2e édition. 6 fr.

* **L'Homme avant les métaux**, par N. JOLY, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Toulouse. 1 vol. in-8, avec 150 figures dans le texte et un frontispice. 4e édit. (V. P.) 6 fr.

* **Les Peuples de l'Afrique**, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 93 figures dans le texte. 2e édit. (V. P.) 6 fr.

Les Singes anthropoïdes, et leur organisation comparée à celle de l'homme, par R. HARTMANN, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 63 figures gravées sur bois. 6 fr.

* **L'Homme préhistorique**, par SIR JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres. 2 vol. in-8, avec 228 gravures dans le texte. 3e édit. 12 fr.

La France préhistorique, par E. CARTAILHAC. 1 vol. in-8, avec gravures dans le texte. 6 fr.

L'Homme dans la Nature, par TOPINARD. 1 vol. in-8, avec 101 gravures dans le texte. 6 fr.

ZOOLOGIE

* **Descendance et Darwinisme**, par O. SCHMIDT, professeur à l'Université de Strasbourg. 1 vol. in-8, avec figures. 5e édit. 6 fr.

Les Mammifères dans leurs rapports avec leurs ancêtres géologiques, par O. SCHMIDT. 1 vol. in-8, avec 51 figures dans le texte. 6 fr.

Fourmis, Abeilles et Guêpes, par sir JOHN LUBBOCK, membre de la Société royale de Londres. 2 vol. in-8, avec figures dans le texte et 13 planches hors texte, dont 5 coloriées. (V. P.) 12 fr.

* **Les sens et l'instinct chez les animaux**, et principalement chez les insectes, par Sir JOHN LUBBOCK. 1 vol. in-8 avec grav. 6 fr.

L'Écrevisse, introduction à l'étude de la zoologie, par Th.-H. HUXLEY, membre de la Société royale de Londres et de l'Institut de France, professeur d'histoire naturelle à l'École royale des mines de Londres. 1 vol. in-8, avec 82 figures dans le texte. 6 fr.

* **Les Commensaux et les Parasites** dans le règne animal, par P.-J. VAN BENEDEN, professeur à l'Université de Louvain (Belgique). 1 vol. in-8, avec 82 figures dans le texte. 3e édit. (V. P.) 6 fr.

La Philosophie zoologique avant Darwin, par EDMOND PERRIER, professeur au Muséum d'histoire naturelle de Paris. 1 vol. in-8, 2e édit. (V. P.) 6 fr.

BOTANIQUE — GÉOLOGIE

Les Champignons, par COOKE et BERKELEY. 1 vol. in-8, avec 110 fig. 4e édit. 6 fr.

L'Évolution du règne végétal, par G. DE SAPORTA, correspondant de l'Institut, et MARION, correspondant de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences de Marseille.
I. *Les Cryptogames*. 1 vol. in-8, avec 85 figures dans le texte. (V. P.) 6 fr.
II. *Les Phanérogames*. 2 v. in-8, avec 136 fig. dans le texte. 12 fr.

* **Les Volcans et les Tremblements de terre**, par FUCHS, professeur à l'Université de Heidelberg. 1 vol. in-8, avec 36 figures et une carte en *couleur. 4e édition*. (V. P.) 6 fr.

La période glaciaire, principalement en France et en Suisse, par A. FALSAN. 1 vol. in-8, avec 105 gravures et 2 cartes hors texte. (V. P.) 6 fr.

Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes, par A. DAUBRÉE, de l'Institut, professeur au Muséum d'histoire naturelle. 1 vol. in-8, 2e édit., avec 78 gravures dans le texte. (V. P.) 6 fr.

L'Origine des plantes cultivées, par A. DE CANDOLLE, correspondant de l'Institut. 1 vol. in-8, 3e édit. (V. P.) 6 fr.

Introduction à l'étude de la botanique (le Sapin), par J. DE LANESSAN, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8. 2e édit., avec figures dans le texte. (V. P.) 6 fr.

Microbes, Ferments et Moisissures, par le docteur L. TROUESSART. 1 vol. in-8, avec 108 figures dans le texte. 2e éd. (V. P.) 6 fr.

CHIMIE

Les Fermentations, par P. SCHUTZENBERGER, membre de l'Académie de médecine, professeur de chimie au Collège de France. 1 vol. in-8, avec figures. 5e édit. 6 fr.

* **La Synthèse chimique**, par M. BERTHELOT, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, professeur de chimie organique au Collège de France. 1 vol. in-8. 6e édit. 6 fr.

* **La Théorie atomique**, par Ad. WURTZ, membre de l'Institut, professeur à la Faculté des sciences et à la Faculté de médecine de Paris. 1 vol. in-8, 5e édit., précédée d'une introduction sur la *Vie et les travaux* de l'auteur, par M. CH. FRIEDEL, de l'Institut. 6 fr.

* **La Révolution chimique** (Lavoisier), par M. BERTHELOT. 1 vol. in-8. 6 fr.

ASTRONOMIE — MÉCANIQUE

* **Histoire de la Machine à vapeur, de la Locomotive et des Bateaux à vapeur**, par R. THURSTON, professeur de mécanique à l'Institut technique de Hoboken, près de New-York, revue, annotée et augmentée d'une Introduction par M. HIRSCH, professeur de machines à vapeur à l'École des ponts et chaussées de Paris. 2 vol. in-8, avec 160 figures dans le texte et 16 planches tirées à part. 3e édit. (V. P.) 12 fr.

* **Les Étoiles**, notions d'astronomie sidérale, par le P. A. SECCHI, directeur de l'Observatoire du Collège Romain. 2 vol. in-8, avec 68 figures dans le texte et 16 planches en noir et en couleurs, 2e édit. (V. P.) 12 fr.

Le Soleil, par C.-A. YOUNG, professeur d'astronomie au Collège de New-Jersey. 1 vol. in-8, avec 87 figures. (V. P.) 6 fr.

PHYSIQUE

La Conservation de l'énergie, par BALFOUR STEWART, professeur de physique au collège Owens de Manchester (Angleterre), suivi d'une étude sur la *Nature de la force*, par P. DE SAINT-ROBERT (de Turin). 1 vol. in-8 avec figures. 4e édit. 6 fr.

* **Les Glaciers et les Transformations de l'eau**, par J. TYNDALL, professeur de chimie à l'Institution royale de Londres, suivi d'une étude sur le même sujet, par HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec nombreuses figures dans le texte et 8 planches tirées à part sur papier teinté, 5e édit. (V. P.) 6 fr.

* **La Photographie et la Chimie de la lumière**, par VOGEL, professeur à l'Académie polytechnique de Berlin. 1 vol. in-8, avec 95 figures dans le texte et une planche en photoglyptie, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

La Matière et la Physique moderne, par STALLO, précédé d'une préface par CH. FRIEDEL, membre de l'Institut. 1 vol. in-8. 2e édit. 6 fr.

THÉORIE DES BEAUX-ARTS

* **Le Son et la Musique**, par P. BLASERNA, professeur à l'Universit de Rome, suivi des *Causes physiologiques de l'harmonie musicale*, par H. HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec 41 figures, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

Principes scientifiques des Beaux-Arts, par E. BRUCKE, professeur à l'Université de Vienne, suivi de *l'Optique et les Arts*, par HELMHOLTZ, professeur à l'Université de Berlin. 1 vol. in-8, avec figures, 4e édit. (V. P.) 6 fr.

* **Théorie scientifique des couleurs** et leurs applications aux arts et à l'industrie, par O. N. ROOD, professeur de physique à Colombia-College de New-York (Etats-Unis). 1 vol. in-8, avec 130 figures dans le texte et une planche en couleurs. (V. P.) 6 fr.

PUBLICATIONS

HISTORIQUES, PHILOSOPHIQUES ET SCIENTIFIQUES
qui ne se trouvent pas dans les collections précédentes.

Actes du 1er Congrès international d'anthropologie criminelle. Biologie et sociologie. 1887. 1 vol. gr. in-8. 15 fr.
ALAUX. **La Religion progressive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **Esquisse d'une philosophie de l'être.** In-8. 1 fr.
— **Les problèmes religieux au XIXe siècle.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
— Voy. p. 2.
ALGLAVE. **Des Juridictions civiles chez les Romains.** 1 vol. in-8. 2 fr. 50
ALTMEYER (J. J.). **Les Précurseurs de la réforme aux Pays-Bas.** 2 forts volumes in-8°. 12 fr.
ARRÉAT. **Une Éducation intellectuelle.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
— **Journal d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
Autonomie et fédération, par l'auteur des *Éléments de science sociale.* 1 vol. in-18, traduit de l'anglais, par J. GERSCHEL. 1 fr.
AZAM. **Le Caractère dans la santé et dans la maladie.** 1 vol. in-8, précédé d'une préface de Th. RIBOT. 1887. 4 fr.
— **Entre la raison et la folie. Les Toqués.** gr. in-8, 1891. 1 fr.
BALFOUR STEWART et TAIT. **L'Univers invisible.** 1 vol. in-8. 7 fr.
BARNI. **Les Martyrs de la libre pensée.** 1 vol. in-18. 2e édit. 3 fr. 50
— Voy. p. 4 ; KANT, p. 8 ; p. 13 et 31.
BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE. Voy. pages 2, 4 et 7, ARISTOTE.
BAUTAIN. **La Philosophie morale.** 2 vol. in-8. 12 fr.
BEAUNIS (H.). **Impressions de campagne** (1870-1871). In-18. 3 fr. 50
BÉNARD (Ch.). **De la philosophie dans l'éducation classique.** 1 fort vol. in-8. 6 fr.
— Voy. p. 7, ARISTOTE ; p. 8, SCHELLING et HEGEL.
BERTAULD. **De la méthode.** Méthode spinosiste et méthode hégélienne, 2e édition, 1891. 1 vol in-18. 3 fr. 50
— **Méthode spiritualiste.** Etude critique des preuves de l'existence de Dieu, 2e édition. 2 vol. in-18. 7 fr.
— **Esprit et liberté.** 1 vol. in-18. 1892. 3 fr. 50
BLACKWELL (Dr Elisabeth). **Conseils aux parents** sur l'éducation de leurs enfants au point de vue sexuel. In-18. 2 fr.
BLANQUI. **L'Éternité par les astres.** In-8. 2 fr.
— **Critique sociale.** 2 vol. in-18. 7 fr.
BOILLEY (P.). **La Législation internationale du travail.** 1892. 1 vol. in-12. 3 fr.
BONJEAN (A.). **L'Hypnotisme,** ses rapports avec le droit, la thérapeutique, la suggestion mentale. 1 vol. in-18. 1890. 3 fr.
BOUCHARDAT. **Le Travail,** son influence sur la santé. In-18. 2 fr. 50
BOUCHER (A.) **Darwinisme et socialisme,** 1890. In-8 1 fr. 25
BOUILLET (Ad.). **Les Bourgeois gentilshommes. — L'Armée de Henri V.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **Types nouveaux.** 1 vol. in-18. 1 fr. 50
— **L'Arrière-ban de l'ordre moral.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURBON DEL MONTE. **L'Homme et les Animaux.** 1 vol. in-8. 5 fr.
BOURDEAU (Louis). **Théorie des sciences.** 2 vol. in-8. 20 fr.
— **Les Forces de l'industrie,** progrès de la puissance humaine. 1 vol. in-8. (V. P.) 5 fr.
— **La Conquête du monde animal.** In-8. (V. P.) 5 fr.
— ***L'Histoire et les Historiens.*** 1 vol. in-8. 7 fr. 50

BOURDET (Eug.). **Principes d'éducation positive**, in-18. 3 fr. 50
— **Vocabulaire de la philosophie positive**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BOURLOTON (Edg.) et ROBERT (Edmond). **La Commune et ses idées à travers l'histoire**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
BUCHNER. **Essai biographique sur Léon Dumont**. in-18. 2 fr.
Bulletins de la Société de psychologie physiologique. 1re année, 1885. 1 broch. in-8, 1 fr. 50. — 2e année, 1886, 1 broch. in-8, 3 fr. — 3e année, 1887, 1 fr. 50. — 4e année, 1888, 1 fr. 50; — 5e année, 1889, 1 fr. 50; 6e année, 1890. 1 fr. 50
BUSQUET. **Représailles**, poésies. In-18. 1 vol. 3 fr.
BUSSIÈRE et LEGOUIS. **Le général Beaupuy** (1753-1796), avec un portrait o ig'nal 1 vol. in-8, 1891. 3 fr. 50
CELLARIER (F.). **Études sur la raison**. 1 vol. in-12. 3 fr.
— **Rapports du relatif et de l'absolu**. 1 vol. in-18. 4 fr.
CLAMAGERAN. **L'Algérie**. 3e édit. 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50
— **La réaction économique et la démocratie**. 1 v. in-8, 1891. 1 fr.
— Voy. p. 13.
CLAVEL (Dr). **La Morale positive**. 1 vol. in-8. 3 fr.
— **Critique et conséquences des principes de 1789**. In-18. 3 fr.
— **Les Principes au XIXe siècle**. In-18. 1 fr.
CONTA. **Théorie du fatalisme**. 1 vol. in-18. 4 fr.
— **Introduction à la métaphysique**. 1 vol. in-18. 3 fr.
COQUEREL fils (Athanase). **Libres Études**. 1 vol. in-8. 5 fr.
CORTAMBERT (Louis). **La Religion du progrès**. In-18. 3 fr. 50
COSTE (Ad.). **Hygiène sociale contre le paupérisme**. In-8. 6 fr.
— **Les Questions sociales contemporaines** (avec la collaboration de MM. A. Burdeau et Arréat). 1 fort vol. in-8. 10 fr.
— **Nouvel exposé d'économie politique et de physiologie sociale**. 1 vol. in-18 1889. 3 fr. 50
— Voy. p. 2 et 32.
CRÉPIEUX-JAMIN. **L'Écriture et le caractère**. 1 vol. in-8 avec de nombreux fac-similés. 1 vol. in-8. 5 fr.
DANICOURT (Léon). **La Patrie et la République**. In-18. 2 fr. 50
DAURIAC. **Sens commun et raison pratique**. 1 br. in-8. 1 fr. 50
— **Croyance et réalité** 1 vol. in-18. 1889. 3 fr. 50
— **Le réalisme de Reid**. In-8. 1 fr.
— **Introduction à la psychologie du musicien**. 1891. 1 br. in-8. 1 fr.
DAVY. **Les Conventionnels de l'Eure**. 2 forts vol. in-8. 18 fr.
DELBŒUF. **Examen critique de la loi psychophysique**, sa base et sa signification. 1 vol. in-18. 1883. 3 fr. 50
— **Le Sommeil et les Rêves**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **De l'étendue de l'action curative de l'hypnotisme. L'hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel**. In-8. 1 fr. 50
— **Le magnétisme animal**, visite à l'École de Nancy. In-8. 2 fr. 50
— **Magnétiseurs et médecins**. 1 vol. in-8. 1890. 2 fr.
— **Les fêtes de Montpellier**. In-8, 1891. 2 fr.
— Voy. p. 2.
DESTREM (J.). **Les Déportations du Consulat**. 1 br. in-8. 1 fr. 50
DIDE. **Jules Barni, sa vie, son œuvre**. 1 v. in-18, avec le portrait de *J. Barni*, gravé en taille douce, 1891. 2 fr. 50
DOLLFUS (Ch.). **Lettres philosophiques**. In-18. 3 fr.
— **Considérations sur l'histoire**. In-8. 7 fr. 50
— **L'Ame dans les phénomènes de conscience**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
DUBOST (Antonin). **Des conditions de gouvernement en France**. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

DUBUC (P.). **Essai sur la méthode en métaphysique.** 1 vol. in-8. 5 fr.
DUFAY. **Études sur la destinée.** 1 vol. in-18. 3 fr.
DUNAN. **Sur les formes à priori de la sensibilité.** 1 vol. in-8. 5 fr.
— **Les Arguments de Zénon d'Élée contre le mouvement.** 1 br. in-8. 1 fr. 50
DURAND-DÉSORMEAUX. **Réflexions et Pensées.** In-8. 2 fr. 50
— **Études philosophiques**, théories de l'action, de la connaissance. 2 vol. in-8. 15 fr.
DUTASTA. **Le Capitaine Vallé.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
DUVAL-JOUVE. **Traité de logique.** 1 vol. in-8. 6 fr.
DUVERGIER DE HAURANNE (Mme E.). **Histoire populaire de la Révolution française.** 1 vol. in-18. 3e édit. 3 fr. 50
— **Éléments de science sociale.** 1 vol. in-18. 4e édit. 3 fr. 50
ELEVY (Dr) **Biarritz**, bains de mer et ville d'hiver. 1 vol. in-18. 1891. 3 fr.
ESCANDE. **Hoche en Irlande** (1795-1798). 1 vol. in-18. (V. P.) 3 fr. 50
ESPINAS. **Du Sommeil provoqué chez les hystériques**, br. in-8. 1 fr.
— Voy. p. 2 et 4.
FABRE (Joseph). **Histoire de la philosophie.** Première partie : Antiquité et moyen âge. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
FAU. **Anatomie des formes du corps humain**, à l'usage des peintres et des sculpteurs. 1 atlas de 25 planches avec texte. 2e édition. Prix, figures noires, 15 fr. ; fig. coloriées. 30 fr.
FAUCONNIER. **Protection et libre échange.** In-8. 2 fr.
— **La morale et la religion dans l'enseignement.** 75 c.
— **L'Or et l'Argent.** In-8. 2 fr. 50
FEDERICI. **Les Lois du progrès**, première partie. 1 vol. in-8. 1888. 6 fr.
— — Deuxième partie. 1891. 1 vol. in-8. 6 fr.
FÉRÉ. **Du traitement des aliénés dans les familles.** In-18. 2 fr. 50
FERRIÈRE (Em.). **Les Apôtres**, essai d'histoire religieuse, 1 vol. in-12. 4 fr. 50
— **L'Ame est la fonction du cerveau.** 2 volumes in-18. 7 fr.
— **Le Paganisme des Hébreux jusqu'à la captivité de Babylone.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— **La Matière et l'Énergie.** 1 vol. in-18. (V.P.). 4 fr. 50
— **L'Ame et la Vie.** 1 vol. in-18. 4 fr. 50
— **Les erreurs scientifiques de la Bible.** 1 vol. in-18, 1891. 3 fr. 50
— Voy. p. 32.
FERRON (de). **Institutions municipales et provinciales** dans les différents États de l'Europe. Comparaison. Réformes. 1 vol. in-8. 8 fr.
— **Théorie du progrès.** 2 vol. in-18. 7 fr.
— **De la division du pouvoir législatif en deux Chambres**, histoire et théorie du Sénat. 1 vol. in-8. 8 fr.
FOX (W.-J.). **Des idées religieuses.** In-8. 3 fr.
GASTINEAU. **Voltaire en exil.** 1 vol. in-18. 3 fr.
GAYTE (Claude). **Essai sur la croyance.** 1 vol. in-8. 3 fr.
GOBLET D'ALVIELLA. **L'Évolution religieuse** chez les Anglais, les Américains, les Hindous, etc. 1 vol. in-8. 7 fr. 50
— **L'idée de Dieu**, d'après l'anthropologie et l'histoire. 1 v. in-8. 1892. 6 fr.
GOURD. **Le Phénomène.** 1 vol. in-8. 7 fr. 50
GREEF (Guillaume de). **Introduction à la Sociologie.** Partie I : *Éléments*, in-8. 4 fr. Partie II : *Fonctions et organes*, in-8. 6 fr.
GRESLAND. **Le Génie de l'homme**, libre philosophie. Gr. in-8. 7 fr.
GRIMAUX (Ed.). **Lavoisier** (1748-1794), d'après sa correspondance et divers documents inédits. 1 vol. gr. in-8 avec gravures. 1888. 15 fr.
GUILLAUME (de Moissey). **Traité des sensations.** 2 vol. in-8. 12 fr.
GUILLY. **La Nature et la Morale.** 1 vol. in-18. 2e édit. 2 fr. 50
GUYAU. **Vers d'un philosophe.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— *Voy. p. 2, 5, 7 et 10.*

HAYEM (Armand). **L'Être social.** 1 vol. in-18. 2e édit. 2 fr. 50

HENRY (Ch.). **Lois générales des réactions psycho-motrices.** In-8. 2 fr.

— **Cercle chromatique,** avec introduction sur la *théorie générale de la dynamogénie,* grand in-folio cartonné. 40 fr.

— **Rapporteur esthétique** *avec notice sur ses applications à l'art industriel, à l'histoire de l'art, à la méthode graphique.* 20 fr.

HERZEN. **Récits et Nouvelles.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

— **De l'autre rive.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

— **Lettres de France et d'Italie.** In-18. 3 fr. 50

HUXLEY. **La Physiographie,** introduction à l'étude de la nature, traduit et adapté par M. G. Lamy. 1 vol. in-8. 2e éd., avec figures. 8 fr.

— Voy. p. 5 et 32.

ISSAURAT. **Moments perdus de Pierre-Jean.** 1 vol. in-18. 3 fr.

— **Les Alarmes d'un père de famille.** In-8. 1 fr.

JANET (Paul). **Le Médiateur plastique de Cudworth.** 1 vol. in-8. 1 fr.

— Voy. p. 3, 5, 7, 8 et 9.

JEANMAIRE. **La personnalité dans la psychologie moderne.** In-8. 5 fr.

JOIRE. **La Population, richesse nationale; le travail, richesse du peuple.** 1 vol. in-8. 5 fr.

JOYAU. **De l'invention dans les arts et dans les sciences.** 1 v. in-8. 5 fr.

— **Essai sur la liberté morale.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

— **La théorie de la grâce et la liberté morale de l'homme.** 1 vol. in-8. 2 fr. 50

JOZON (Paul). **De l'écriture phonétique.** In-18. 3 fr. 50

KINGSFORD (A.) et MAITLAND (E.). **La voie parfaite ou le Christ ésotérique,** précédé d'une préface d'Édouard Schuré. 1 vol. in-8. 1892. 6 fr.

KOVALEVSKY. **L'ivrognerie,** ses causes, son traitement. 1 v. in-18. 1 fr. 50

KOVALEVSKI (M). **Tableau des origines et de l'évolution de la famille et de la propriété.** 1 vol. in-8. 1890. 4 fr.

LABORDE. **Les Hommes et les Actes de l'insurrection de Paris** devant la psychologie morbide. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

LACOMBE. **Mes droits.** 1 vol. in-12. 2 fr. 50

LAGGROND. **L'Univers, la force et la vie.** 1 vol. in-8. 2 fr. 50

LAGRANGE (F.). **L'hygiène de l'exercice chez les enfants et les jeunes gens.** 1 vol. in 18. 3e édition. 1891. 3 fr. 50

— **De l'exercice chez les Adultes.** 1 vol, in-12. 2e édit. 3 fr. 50

Chacun des deux volumes précédents en un élégant cart. anglais. 4 fr.

LA LANDELLE (de). **Alphabet phonétique.** In-18. 2 fr. 50

LANGLOIS. **L'Homme et la Révolution.** 2 vol. in-18. 7 fr.

LAURET (Henri). **Critique d'une morale sans obligation ni sanction.** In-8. 1 fr. 50

— Voy. p. 9.

LAUSSEDAT. **La Suisse.** Études méd. et sociales. In-18. 3 fr. 50

LAVELEYE (Em. de). **De l'avenir des peuples catholiques.** In-8. 25 c.

— **Lettres sur l'Italie.** (1878-1879). In-18. 3 fr. 50.

— **L'Afrique centrale.** 1 vol. in-12. 3 fr.

— **La Péninsule des Balkans.** 2e édit. 2 vol. in-12, 1888. 10 fr.

— **La Monnaie et le bimétallisme international.** 1 vol. in-18, 2e édition, 1891. 3 fr. 50.

— Voy. p. 5 et 13.

LEDRU-ROLLIN. **Discours politiques et écrits divers.** 2 vol. in-8. 12 fr.

LEGOYT. **Le Suicide.** 1 vol. in-8. 8 fr.

LEMER (Julien). **Dossier des jésuites et des libertés de l'Église gallicane.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LOURDEAU. **Le Sénat et la Magistrature dans la démocratie française.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50

La lutte contre l'abus du tabac, publication de la Société contre l'abus du tabac. 1 vol. in-16 avec gravures, cart. à l'anglaise. 1889. 3 fr. 30

MAGY. **De la Science et de la Nature**. 1 vol. in-8. 6 fr.

MAINDRON (Ernest). **L'Académie des sciences** (Histoire de l'Académie, fondation de l'Institut national ; Bonaparte, membre de l'Institut). 1 beau vol. in-8 cavalier, avec 53 gravures dans le texte, portraits, plans, etc. 8 planches hors texte et 2 autographes. 12 fr.

MALON (Benoît). **Le Socialisme intégral.**

Première partie : *Histoire des théories et tendances générales*. 1 volume grand in-8, avec portrait de l'auteur. 2ᵉ éd. 1892. 6 fr.

Deuxième partie : *Des réformes possibles et des moyens pratiques*. 1 vol. grand in-8. 1892. 6 fr.

MARAIS. **Garibaldi et l'Armée des Vosges**. In-18. (V. P.) 1 fr. 50

MARSAUCHE (L.). **La Confédération helvétique d'après la constitution**, préface de M. Frédéric Passy. 1 vol. in-18, 1891. 3 fr. 50

MASSERON (I.). **Danger et Nécessité du socialisme**. In-18. 3 fr. 50

MATHIEU (H.). **Un peu de philosophie naturaliste**. 1892. 1 volume in-18. 3 fr.

MAURICE (Fernand). **La Politique extérieure de la République française**. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

MENIERE. **Cicéron médecin**. 1 vol. in-18. 4 fr. 50

— **Les Consultations de Mᵐᵉ de Sévigné**. 1 vol. in-8. 3 fr.

MICHAUT (N.). **De l'Imagination**. 1 vol. in-8. 5 fr.

MILSAND. **Les Études classiques**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

— **Le Code et la Liberté**. In-8. 2 fr.

— Voy. p. 3.

MORIN (Miron). **Essais de critique religieuse**. 1 fort vol. in-8. 5 fr.

MORIN (Frédéric). **Politique et Philosophie**. 1 vol. in-18. 3 fr. 50

NIVELET. **Loisirs de la vieillesse**. 1 vol. in-12. 3 fr.

— **Gall et sa doctrine**. 1 vol. in-8, 1890. 5 fr.

NOEL (E.). **Mémoires d'un imbécile**, préface de *Littré*. in-18. 3ᵉ éd. 3 fr. 50

NOTOVITCH. **La Liberté de la volonté**. In-18. 3 fr. 50

NYS (Ernest). **Les Théories politiques et le droit international**. 1 vol. in-8, 1891. 4 fr.

OLECHNOWICZ. **Histoire de la civilisation de l'humanité**, d'après la méthode brahmanique. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

PARIS (le colonel). **Le feu à Paris et en Amérique**. 1 v. in-18. 3 fr. 50

PARIS (comte de). **Les Associations ouvrières en Angleterre** (Trades-unions). 1 vol. in-18. 7ᵉ édit. 1 fr. — Édition sur papier fort. 2 fr. 50
— Sur papier de Chine, broché, 12 fr. — Rel. de luxe. 20 fr.

PAULHAN (Fr.). **Le nouveau mysticisme**. 1 vol in-18, 1891. 2 fr. 50

PELLETAN (Eugène). **La Naissance d'une ville** (Royan). In-18. 1 fr. 40

— * **Jarousseau, le pasteur du désert**. 1 vol. in-18. 2 fr.

— * **Un Roi philosophe, Frédéric le Grand**. In-18. (V. P.) 3 fr. 50

— **Le monde marche** (la loi du progrès). In-18. 3 fr. 50

— **Droits de l'homme**. 1 vol. in-12. 3 fr. 50

— **Profession de foi du XIXᵉ siècle**. In-12. 3 fr. 50

PELLIS (F.). **La Philosophie de la Mécanique**. 1 vol. in-8. 1888. 2 fr. 50

PÉNY (le major). **La France par rapport à l'Allemagne**. Étude de géographie militaire. 1 vol. in-8. 2ᵉ édit. 6 fr.

PÉRÈS (Jean). **Du Libre arbitre**. Grand in-8. 1891. 1 fr.

PEREZ (Bernard). **Thiery Tiedmann**. — **Mes deux chats**. In-12. 2 fr.

— **Jacotot et sa Méthode d'émancipation intellectuelle**. 1 vol. in-18. 3 fr.

— Voy. p. 5.

PERGAMENI (H.). **Histoire générale de la littérature française**, *depuis ses origines* jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. 9 fr.

PETROZ (P.). **L'Art et la Critique en France** depuis 1822. In-18. 3 fr. 50
— **Un Critique d'art au XIXe siècle.** In-18. 1 fr. 50
— **Esquisse d'une histoire de la peinture au Musée du Louvre.** 1 vol. in-8. 1890. 5 fr.
PHILBERT (Louis). **Le Rire,** essai littéraire, moral et psychologique. 1 vol. in-8. (Couronné par l'Académie française, prix Montyon.) 7 fr. 50
PICAVET (F.). **L'Histoire de la philosophie,** ce qu'elle a été, ce qu'elle peut être. In-8. 2 fr.
— **La Mettrie et la critique allemande.** 1889. In-8. 1 fr.
POEY. **Le Positivisme.** 1 fort vol. in-12. 4 fr. 50
— **M. Littré et Auguste Comte.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
POULLET. **La Campagne de l'Est** (1870-1871). In-8. 7 fr.
QUINET (Edgar). **Œuvres complètes.** 30 volumes in-18. Chaque volume.. 3 fr. 50

Chaque ouvrage se vend séparément :

*1. Génie des religions. 6e édition.
*2. Les Jésuites. — L'Ultramontanisme. 11e édition.
*3. Le Christianisme et la Révolution française. 6e édition.
*4-5. Les Révolutions d'Italie. 5e édition. 2 vol. (V. P.)
*6. Marnix de Sainte-Aldegonde. — Philosophie de l'Histoire de France. 4e édition. (V. P.)
*7. Les Roumains. — Allemagne et Italie. 3e édition.
8. Premiers travaux : Introduction à la Philosophie de l'histoire. — Essai sur Herder. — Examen de la Vie de Jésus. — Origine des dieux. — L'Église de Brou. 3e édition.
9. La Grèce moderne. — Histoire de la poésie. 3e édition.
*10. Mes Vacances en Espagne. 5e édition.
11. Ahasverus. — Tablettes du Juif errant. 5e édition.
12. Prométhée. — Les Esclaves. 4e édition.
13. Napoléon (poème). (*Épuisé.*)
14. L'Enseignement du peuple. — Œuvres politiques avant l'exil. 8e édition.
*15. Histoire de mes idées (Autobiographie). 4e édition.
*16-17. Merlin l'Enchanteur. 2e édition. 2 vol.
*18-19-20. La Révolution. 10e édition. 3 vol. (V. P.)
*21. Campagne de 1815. 7e édition. (V. P.)
22-23. La Création. 3e édition. 2 vol.
24. Le Livre de l'exilé. — La Révolution religieuse au XIXe siècle. — Œuvres politiques pendant l'exil. 2e édition.
25. Le Siège de Paris. — Œuvres politiques après l'exil. 2e édition.
26. La République. Conditions de régénération de la France. 2e édit. (V. P.)
*27. L'Esprit nouveau. 5e édition.
28. Le Génie grec. 1re édition.
*29-30. Correspondance. Lettres à sa mère. 1re édition. 2 vol.

RÉGAMEY (Guillaume). **Anatomie des formes du cheval,** à l'usage des peintres et des sculpteurs. 6 planches en chromolithographie, publiées sous la direction de FÉLIX RÉGAMEY, avec texte par le Dr KUHFF. 2 fr. 50
RENOUVIER (Ch.). **Les principes de la nature.** 2e édition, revue, corrigée et augmentée des *Essais de critique générale* (trois essai). 2 vol. in-12. 8 fr.
*RIBERT (Léonce). **Esprit de la Constitution** du 25 février 1875. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
RIBOT (Paul). **Spiritualisme et Matérialisme.** 2e éd. 1 vol. in-8. 6 fr.
ROBERT (Edmond). **Les Domestiques.** 1 vol. in-18. 3 fr. 50
ROSNY (Ch. de). **La Méthode conscientielle.** 1 vol. in-8. 4 fr.
SALMON (Ph.). **Age de la pierre.** Division industrielle de la période paléolithique quaternaire et de la période néolithique. In-8 avec 36 planches hors texte. 1892. 3 fr.

SANDERVAL (O. de). **De l'Absolu.** La loi de vie. 1 vol. in-8. 5 fr.
SECRÉTAN. **Études sociales.** 1889. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
SECRÉTAN. **Les droits de l'humanité.** 1 vol. in-18. 1891. 3 fr. 50
— **La croyance et la civilisation.** 1 vol. in-18. 2e édit. 1891. 3 fr. 50
SERGUEYEFF. **Physiologie de la veille et du sommeil.** 2 volumes grand in-8. 1890. 20 fr.
SIEGFRIED (Jules). **La Misère, son histoire, ses causes, ses remèdes.** 1 vol. grand in-18. 3e édition. 2 fr. 50
SIÈREBOIS. **Psychologie réaliste.** 1876. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
SOREL (Albert), de l'Institut. **Le Traité de Paris du 20 novembre 1815.** 1 vol in-8. 4 fr. 50
SPIR (A.). **Esquisses de philosophie critique.** 1 vol. in-18. 2 fr. 50
STRAUS. **Les origines de la forme républicaine du gouvernement dans les États-Unis d'Amérique.** 1 vol. in-8, traduit sur la 3e édition révisée, par Mme A. Colvreur. 4 fr. 50
STUART MILL (J.). **La République de 1848 et ses détracteurs.** Préface de M. Sadi Carnot. 1 vol. in-18, 2e édition. (V. P.) 1 fr.
TARDE. **Les lois de l'imitation.** Étude sociologique. 1 vol. in-8. 1890. 6 fr.
TÉNOT (Eugène). **Paris et ses fortifications** (1870-1880). 1 vol. in-8. 5 fr.
TERQUEM (A.). **La science romaine à l'époque d'Auguste.** Étude historique d'après Vitruve. 1 vol. gr. in-8. 3 fr.
THOMAS (J.). **Principes de philosophie morale.** 1 vol. in-8. 1889. 3 fr. 50
THOMAS (G.). **Michel Ange poète et l'expression de l'amour platonique dans la poésie italienne du Moyen âge et de la Renaissance.** 1 vol. in-8. 1891. 3 fr.
THULIÉ. **La Folie et la Loi.** 2e édit. 1 vol. in-8. 3 fr. 50
— **La Manie raisonnante du docteur Campagne.** In-8. 2 fr.
TIBERGHIEN. **Les Commandements de l'humanité.** 1 vol. in-18. 3 fr.
— **Enseignement et philosophie.** 1 vol. in-18. 4 fr.
— **Introduction à la philosophie.** 1 vol. in-18. 6 fr.
— **La Science de l'âme.** 1 vol. in-12. 3e édit. 6 fr.
— **Éléments de morale universelle.** In-12. 2 fr.
TISSANDIER. **Études de théodicée.** 1 vol. in-8. 4 fr.
TISSOT. **Principes de morale.** 1 vol. in-8. 6 fr.
— Voy. Kant, p. 7.
VACHEROT. **La Science et la Métaphysique.** 3 vol. in-18. 10 fr. 50
— Voy. p. 4 et 6.
VALLIER. **De l'intention morale.** 1 vol. in-8. 3 fr. 50
VAN ENDE (U.). **Histoire naturelle de la croyance,** *première partie :* l'Animal. 1 vol. in-8 (V. P.) 5 fr.
VERNIAL. **Origine de l'homme,** lois de l'évolution naturelle. In-8. 3 fr.
VIGOUREUX (Ch.). **L'avenir de l'Europe** au double point de vue de la politique de sentiment et de la politique d'intérêt. 1892. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
VILLIAUMÉ. **La Politique moderne.** 1 vol. in-8. 6 fr.
VOITURON. **Le Libéralisme et les Idées religieuses.** In-12. 4 fr.
WEILL (Alexandre). **Le Pentateuque selon Moïse et le Pentateuque selon Esra.** 1 fort vol. in-8, contenant le volume suivant. 7 fr. 50
— **Vie, doctrine et gouvernement de Moïse.** 1 vol. in-8. 3 fr.
WUARIN (L.). **Le Contribuable,** ou comment défendre sa bourse. 1 vol. in-16. 1889. 3 fr. 50
X... **Tablettes de la vie.** 1 vol. gr. in-8. 1891. 3 fr.
YUNG (Eugène). **Henri IV écrivain.** 1 vol. in-8. 5 fr.
ZIESING (Th.). **Érasme ou Salignac.** Étude sur la lettre de François *Rabelais.* 1 brochure gr. in-8. 4 fr.

